





PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

T. IV.

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

Précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique;

Et accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de Lieux.

PAR M. MALTE-BRUN.

TOME QUATRIÈME.

DESCRIPTION DE L'INDE, DE L'OCÉANIQUE ET DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

A PARIS,

CHEZ FR. BUISSON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GILLES-COEUR, N° 10.

1813.



PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — *Description générale physique de l'*Inde *ou l'*Indostan (Hindoustan *ou* Indoustan).

Déja plus d'une fois la marche de notre Ouvrage a dû attirer nos regards sur la belle portion de l'Asie qui nous reste à décrire. L'Inde qui, par ses richesses, sa population et son importance, égale plus d'une partie du monde; l'Inde, où une nation, une langue, une religion de la plus vénérable antiquité, se maintiennent debout sur les débris de tant d'empires; l'Inde, dis-je, n'est étrangère à aucune époque de la Géographie postérieurement au siècle d'Hérodote. Les écrits de ce père de l'histoire (1), ceux de Strabon (2), de Pline (3) et de Ptolomée (4), nous ont montré les connaissances que les Grecs et les Romains ont eues sur l'Inde, ou, pour mieux dire, sur les parties maritimes de ce pays, ainsi que sur celles qu'arrosent l'Indus et le Gange. La relation de Cosmas, à laquelle nous n'avons pu nous arrêter long-tems (5), rattache comme un anneau intermédiaire la Géographie classique à celle des Arabes, dont les notions (6) faibles et éparses doivent se comparer à celles qu'a fournies, en passant, le célèbre Marc-Paul (7).

Connaissances des anciens, etc.

(1) Vol. I, liv. III, 59; l. VIII, 136. (2) Liv. VIII, 137-142. (3) Liv. XI tout entier. (4) Liv. XIV, 304-312. (5) Vol. I, 221 et 355. (6) Liv. XVI, 376 *sqq.* (7) Liv. XIX, 451 *sqq.* (Oderic de Portenau, l. XX, 466).

Enfin les navigations et les entreprises des Portugais, que nous avons retracées en grand détail (1), ont, pour ainsi dire, rapproché les rivages indiens des côtes européennes, et frayé le chemin à tous les voyages modernes, dont les résultats serviront de base à la présente Description.

Sur le nom de l'Inde.

Sous le nom classique de l'*Inde*, les anciens et la plupart des modernes ont compris trois grandes régions de l'Asie méridionale. La première embrasse les contrées arrosées par l'Indus et le Gange, aujourd'hui désignées communément sous le nom d'*Indoustan*, dans le sens le plus étroit. Au sud de la rivière de Nerbuddah commence cette espèce de péninsule que les Européens nomment quelquefois la *presqu'île en-deçà du Gange*, et que les Indiens appellent le *Décan*, c'est-à-dire le pays du Midi. L'île de Ceylan et les Maldives, quoique séparées du Décan par des bras de mer, en forment une appendice naturelle. La grande saillie péninsulaire, qui comprend l'empire des Birmans, les royaumes de Tonquin, Cochinchine, Camboje, Laos, Siam et Malacca, ne porte véritablement aucun nom général. On la désigne quelquefois sous le nom vague de *presqu'île au-delà du Gange;* plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure;* ne la considérant pas comme une partie de l'Inde, nous ne comprenons dans ce coup d'œil général que l'Indoustan et le Décan.

Appellations sanscrites.

C'est à ces deux contrées que s'appliquent les appellations sanscrites de *Djambou-Dwyp*, île ou péninsule de l'Arbre de la Vie, *Medhiami* ou *Medhiabhumi*, demeure du milieu, *Bharatkand* ou royaume de la dynastie des Bharat (2). Le pays a trop d'étendue pour avoir reçu, dans la langue indigène, un nom général; mais comme le grand fleuve qui en arrose la partie occidentale porte les noms de *Sindh* ou de *Hind*, qui, de même que celui de *Nyl-Ab*, ont rapport à la couleur bleue, la contrée voisine

---

(1) Liv. XXI, 488-493. (2) *Ezour-Vedam. Mahabharat.* Voyez *Wilfort*, Asiatic Researches, tome VIII, comparé avec *Edinburgh Review*, v. XII, p. 44, etc.

prit, chez les Persans, le nom de *Sindhoustan* ou *Hindoustan*, et les habitaus furent appelés *Hindous* (1). Ces dénomiuations passèrent dé la langue persane dans celle des Syrieus, des Chaldéens et des Hébreux (2); elles furent imitées dans l'idiome des Grecs et des Romains; mais dans les écrits des Indiens, le nom de Sindhoustan ne dénote que les contrées situées sur le fleuve Sind.

Les écrivains orientaux postérieurs au mahométisme ont admis une opposition entre le nom de *Sindh*, pris dans le sens que nous indiquons, et celui de *Hind*, qu'ils appliquent aux contrées situées sur le Gange. Cet usage est aussi étranger à la géographie nationale des Indiens, que l'est la dénomination de *Gentoos*, donnée par les Anglais aux Hindous, et qui vient du mot portugais *Gentios*, c'est-à-dire les Gentils, les Païens.

Les limites naturelles de ce vaste pays sont, au nord, les montagnes d'Himmalaya (l'*Imaus* et l'*Emodus* des anciens), qui séparent le Bengale, les pays d'Aude, de Delhi, Lahor, Moultan, Kachemire et Kaboul, de la Bucharie et du Thibet. A l'est, le Bourampouter semble être la frontière naturelle de l'Inde; mais il y a des peuplades indiennes qui se sont établies au-delà de ce fleuve jusqu'aux montagnes peu connues d'*Anupectumiu*. Au sud, l'Inde est bornée par la mer : enfin, à l'ouest, le cours de l'Indus devrait, selon quelques savans, fermer l'Inde; mais nous trouvons des Indiens jusque dans les provinces de la Perse, surtout daus le Mekran, pays que les géographes orientaux comprennent souvent dans leur Sindistan (3). L'esprit de la Géographie Universelle étant éloigné d'une pédanterie scolastique, nous suivrons les idées les plus généralement reçues, en circonscrivant l'Indoustan à l'ouest par les limites des provinces de Kaboul, de Multan et de Sind, qui coïncident avec quelques petites chaînes de montagnes. Limites de l'Inde.

(1) *Wahl*, Ostindien, II, 210-237. (2) הֹדּוּ au lieu de הנדו Esther, I, 1. (3) *Ibn Haukal*, oriental géography, translat. by M. *Ouseley*, 138-141-143.

Étendue en surface. Nous n'avons pas encore de données exactes sur l'étendue superficielle de l'Inde entière. Les auteurs indiens, arabes et persans, diffèrent considérablement dans leurs calculs à cet égard ; ce qui vient en grande partie de ce que les mesures itinéraires de l'Inde, particulièrement les *coss* ou milles, varient beaucoup d'une province à l'autre (1). Les voyageurs européens ne s'accordent pas davantage dans leurs évaluations. Tiefenthaler donne à toute la superficie de l'Inde 155,250 milles géographiques carrés ; mais ce nombre est évidemment trop fort, puisque Tiefenthaler a supposé erronément la largeur de la presqu'île égale dans toute son étendue. Pennant commet la même erreur ; mais il croit que l'Inde ne s'étend pas au nord aussi loin que les géographes l'ont pensé, et il évalue la superficie de ce pays à environ 173,890 lieues carrées de France (2). Rennel se contente de dire que l'Indostan est aussi étendu que l'ancienne France, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, l'Italie et les Pays-Bas ; et il compare le Décan aux Iles Britanniques, à l'Espagne et à la Turquie européenne ; ce qui reviendrait à la somme de 120,000 lieues carrées, dont environ 66,780 seraient pour l'Indoustan, et 53,076 pour le Décan.

Montagnes. Les grandes chaînes de montagnes qui ceignent au sud le plateau central de l'Asie nous ont déjà occupé lors de la description du Thibet ou de la Sérique des anciens. Rien n'est plus incertain que les notions éparses recueillies sur ces chaînes ; les voyageurs n'en ont traversé que des branches isolées ; les indigènes confondent tout sous des dénominations vagues. Rien ne serait plus inutile que de discuter longuement des données aussi incertaines. Exposons plutôt clairement ce qui nous paraît le plus probable.

Toute la masse des terres élevées qui forment le plateau de l'Asie, et toutes les montagnes qui le ceignent ou qui le couronnent, portent, dans l'histoire et la mytholo-

(1) *Wahl*, I, 9. *Tiefenthaler*. (2) *Pennant*, View of Hindoustan, I, 3.

gie des Hindous, le nom de *Merou* ou *Soumerou*, ou de *Kailassam* (1), nom dont l'antique renommée est parvenue même aux auteurs grecs et romains ; c'est l'Olympe indien, la patrie des dieux et des hommes. Ces montagnes et plateaux, riches en veines métalliques, fournirent, du tems d'Hérodote et de Ctésias, cette quantité d'or de lavage et de sables aurifères qui donna naissance à la fable des fourmis ramassant de l'or et des fontaines d'où jaillissait ce métal (2). Ces *monts d'or* des Indiens portent un nom équivalent chez les Chinois et les Mougols (3). Le mont Merou.

La chaîne centrale de l'Asie doit être au-delà des sources de l'Indus et du Gange, dans les parties occidentales et septentrionales du Thibet. C'est le *Mus-Tagh* des Turcs et des Tartares, l'*Imaus* des anciens et une partie de l'*Himmalaya* des Indiens. Tous ces noms signifient montagnes couvertes de neige (4). Les monts Himmalaya.

Cette même chaîne, toujours comprise sous le nom général d'*Himmalaya*, ou *Himala*, ou *Hymia* (5), descend au midi, en séparant le Kachemire du Lahdak ou Thibet occidental, et le bassin de l'Indus du bassin du Gange. La branche qui court d'abord droit au sud prend les noms de *Kantal* et de *Sewalick*. Elle se tourne à l'est, resserre le lit du Gange près les défilés de Hurdwar, et continue à se prolonger dans une direction orientale, en circouscrivant au midi les pays d'*Almora*, de *Kemaoun*, de *Gorka*, de *Nepaul*, dont elle prend successivement les noms. Une autre branche se détache du Kantal à une latitude plus septentrionale, franchit comme l'autre le cours du Gange et sépare ensuite le bassin

(1) Mappemonde hindoue, chez *Maurice*, indian antiquités, et *Paolino*, Systema brahmanicum. (2) *Voyez* notre vol. I, p. 59 et 137. (3) *Kin-Shan* et *Altai-Alin-Topa*. (4) « Le *Musart* de M. Pallas et des cartes « russes ne doit probablement son éxistence qu'à une confusion de noms, « car *Ssar* ou *Ssart*, signifie la même chose que *Tagh* ou *Dagh*. » *Wahl*, Ostindien, II, 709, note. (5) On l'écrit encore *Héma*, *Himawat*, *Hemakote*, *Hematschel*, *Imos*, *Iema*, etc., etc. Cette racine indienne rappelle l'*Hémus* de la Thrace, l'*Hymettus* de l'Attique, le *mons Imæus* de l'Italie, les divers monts *Himmel*, en Saxe, Jutland, et ailleurs.

Monts Kentaïsse.

de ce fleuve de celui du Brahmapoutre ou Tsanpou ; ce sont les monts *Kentaïsse* des Thibétains, nom qui, par un hasard singulier, est parvenu aux oreilles d'un Grec du II[e] siècle (1), lequel a même su que ces monts formaient un des trois sommets du mont Merou des Hindous. Ces deux chaînes, qui probablement environnent le royaume d'Asham, et, en traversant le cours du Brahmapoutre, viennent joindre les montagnes de Cassay et de Tipera, limites de l'empire des Birmans ou Barakhmans, constituent le *Himmalaya* dans le sens le plus usité. Cependant un orientaliste distingué, M. Wahl, pense qu'outre ce nom générique de toutes les alpes entre l'Inde et le Thibet, ces deux chaînes portent plus particulièrement ceux d'*Hemakote* ou *Hematchel*. C'est l'*Emodus*, l'*Himakos* (2) ou l'*Hémaon* des anciens.

Monts Hemakote ou Emodus.

Une extrémité orientale de ces montagnes, dans le royaume d'Asham, porte le nom d'*Uttara-Curu*, c'est-à-dire hauteurs du nord ; c'est, selon nous, l'Ottorocorras des anciens. Cependant un nom semblable peut revenir plusieurs fois, et les écrits indiens placent une autre montagne nommée *Uttera-Kurukal* dans le nord du Thibet.

Hauteur énorme de ces monts.

Tout ce système de montagnes appartient sans doute aux parties les plus élevées de notre globe. Un Anglais, le major Crawfurd, prétend avoir mesuré un sommet de la chaîne de Boutan et l'avoir trouvé élevé de 25,000 pieds anglais ; ce serait la plus haute montagne connue. Il est certain qu'on aperçoit généralement les alpes du Thibet à une distance de 150 à 200 milles anglais : donc elles égalent au moins notre mont Blanc. Mais les principaux pics dépassent encore cette élévation ; le *Chumulari*, ou quelque autre mont voisin de celui-ci, a été aperçu à la distance de 244 milles (3) ; ce qui suppose une élévation de 27,000 pieds, élévation de beaucoup su-

(1) *Polyæn*, Stratagene I. Il écrit Κονδασκη. Peut-être le vrai nom tartare est-il *Khan-Taischa*. (2) *Arrien* prend ἰμακος et ἡμαων pour synonymes. (3) Lord *Teignmouth*, Life of S. William Jones, p. 253 (en all.).

périeure à celle de Chimboraço. Leur structure physique n'est pas connue; les chaînes qui entrent dans l'Inde forment quelquefois des rangs assez réguliers.

Monts Belour.

Monts Hindou-Khos, consacrés à Bacchus.

Considérons maintenant les montagnes qui bordent l'Inde à l'occident. La chaîne des *monts Nébuleux* ou *Belour*, qui suit le cours de l'Indus naissant, se joint aux montagnes nommées en persan *Hindou-Khos*, et qui séparent les provinces de Koutore et Kaboul de la Grande-Bucharie. C'est le *Caucase indien* des compagnons d'Alexandre-le-Grand; la prétendue flatterie dont même les anciens les accusent (1) se borne ici à avoir traduit littéralement la dénomination persane que nous venons de citer. Ce sont encore les monts *Nischa* ou *Nisa* de la mythologie indienne; et comme, dans le sanscrit, les noms particuliers des montagnes sont souvent suivis ou précédés du terme générique *para* ou *paraw*, il est à peu près certain que les Grecs n'ont fait que répéter une dénomination indienne en appelant ces monts *Parnissus*, *Parapanissus* ou *Paropamisus* (2).

Remarque sur le mont Nysa.

De semblables sons ne pouvaient que rappeler à l'orgueil du conquérant de l'Asie cette sainte et mystérieuse montagne de *Nysa*, où, selon les poëtes de la Grèce, les nymphes avaient élevé le jeune dieu de la vigne et de la joie : montagne que plusieurs traditions rapprochaient du mont Parnasse de la Phocide (3), dont la double cime était partagée entre Apollon et Bacchus. Sans doute l'élève couronné d'Aristote aimait à croire qu'il plantait ses drapeaux victorieux sur un sol consacré par les vestiges d'un dieu; mais cette prétention n'avait-elle pas quelque fondement? Cette ville, ou montagne de Nysa, que l'on retrouve partout où Bacchus fut adoré, dans la Thrace, sur l'Hélicon, dans les îles

(1) *Strabon*, XI, p. 348. XV. p. 473, édit. Casaub. Atreb. *Arrian*, etc.
(2) Παρνησσος et Παρπανισος chez *Denys le Périégète*, Παρνισος chez *Eustathe*, Παροπανισον chez *Ptolémée* et *Agathemer*, Παραπαμισος chez *Arrien*, *Strabon*, etc., etc. Παρνασος Arist. Météorol. I, 13. (3) *Sophocle*, Antigone, v. 1131.

de Naxos et d'Eubée, dans la Carie et la Cappadoce, sur les confins de la Phénicie, dans l'Arabie Heureuse et dans la Mède (1), n'aurait-elle pas un type primitif, et ce type ne serait-il pas la Nysa de l'Inde? L'antiquité de ce nom dans la langue sanscrite doit paraître incontestable dès qu'on le voit, chez Pline et Strabon (2), uni à celui du mont Merou, l'Olympe indien. Le culte de Bacchus a incontestablement été transplanté de l'Orient en Europe; et puisque des traditions antérieures à Alexandre étendent les exploits de ce dieu jusqu'aux confins de l'Inde (3), puisque des auteurs graves n'osent rejeter entièrement ces traditions antiques (4), pourquoi ne pas chercher dans l'Inde et sur les monts Nischa l'origine de ce culte nocturne, tumultueux, licencieux, où une musique bruyante doublait l'ivresse d'une tourbe de fanatiques, culte étranger que de sages rois tentèrent en vain de proscrire de la Grèce? Le nom même de *Dionysos* signifierait alors le dieu de Nysa, *Dewa* ou *Div Nischa* (5).

Que l'on veuille accorder ou refuser aux monts Hindou-Khos la célébrité classique que nous avons cherché à leur revendiquer, ils sont toujours remarquables comme la barrière naturelle de l'Inde au nord-ouest. De leur sein se détachent ces petites chaînes qui, traversant le Kandahar, l'Arrokhage et le Mekran, s'étendent vers l'embouchure de l'Indus, et dont les cartes modernes nomment une grande portion *Suleyman-Khos*. Ce sont les monts *Parveti* des anciens, et ce nom est encore entièrement sanscrit, car *parwet* signifie montagne.

Monts de Suleyman.

Les Gauts ou les Gates

Un autre système de montagnes est celui des *Gauts* ou *Gates* (6), nom qui signifie porte ou passage. On le considère comme prenant son commencement au cap Como-

(1) Voyez *Etienne de Byzance* et *Ortelius*. (2) *Plin.*, XVIII, 39. *Strabon*, XV, p. 473. (3) *Eurip.* Bacchæ, 14, *sqq.* (4) *Arrian*, V, 3. *Plin.*, VIII, 2. Diodor., IV. (5) Etymol. Magn. *in voce*. (6) *Gate*, angl. *Gata*, suéd. *Gade*, dan. *Gatt*, holl., ont des significations rapprochées.

rin ; cependant la chaîne méridionale ou les monts *Malayala* (1) forment un groupe distinct, entièrement terminé dans le district de Koïmbetore, à la grande vallée où sont situés les forts de Palikadery et Annamaly. Gates méridionales, ou monts Malayala.

Les Gates s'élèvent de nouveau au nord de ces plaines, en formant deux branches, dont l'une se dirige à l'est et l'autre à l'ouest. La branche orientale passe à 70 milles et plus de Madras, longe le Karatik, se divise au nord de ce pays en plusieurs rameaux où quelques montagnes ne se succèdent que par intervalles, en formant des vallées couvertes d'épaisses forêts (2). Cependant la chaîne principale n'a que des défilés très-resserrés et garnis de forteresses. Les indigènes désignent cette chaîne sous le nom d'*Ellacouda* ou monts blancs. Elle longe ensuite le nord des Cirkars, formant une suite non interrompue de montagnes tellement serrées qu'il n'y a que deux passages pour des armées. A l'endroit où les Gates séparent les Cirkars de la province de Bérar, les montagnes deviennent presque inaccessibles, et il n'y a qu'un seul passage pour les voitures et les chevaux ; c'est celui de Solarghaut, qui conduit dans la Béhar. Partout on ne voit que des masses de rochers qui s'élèvent perpendiculairement dans les nues, et ne laissent aucune issue au voyageur épouvanté. Gates orientales.

Le granite paraît former toutes les sommités de cette chaîne (3), qui offre partout l'image de la plus grande stérilité et d'une nudité complète; on y trouve néanmoins de gros troncs d'arbres pétrifiés, surtout dans les ravins creusés par les torrens, où ces troncs, qui sortent à moitié du rocher, servent de ponts (4).

La chaîne occidentale des Gauts ou Gates s'étend le long de la côte de l'ouest, à une distance de 40 à 70 milles, Gates occidentales.

(1) *Malayala* signifie *montagnes*. On ne peut éviter ces tautologies.
(2) *Lemon*, on the roads in to the Cumbenand-Cudapah Countries. *Mackenzie* on the roads from Nellore to the western passes..... Dans *Dalrymple* oriental repertory, p. 53. (3) *Buchanan*, Voyage to Mysore.
(4) *Sonnerat*, I, 23.

et s'élève à uue hauteur plus considérable que la chaîne opposée : on n'a pas eucore pris sa hauteur barométrique, mais ou croit devoir l'évaluer généralemeut à trois ou quatre mille pieds. La chaîne traverse ensuite le Kauara et le Sunda, passe auprès de Goa, entre dans le pays des Marattes, et s'y partage en plusieurs branches. L'épaisseur des forêts, la profondeur des précipices et la rapidité des torrens rendeut très-difficile le passage de ces montagnes, qui, en quelques endroits, est de 50 à 60 milles anglais (1). Des voyageurs y ont vu beaucoup de rochers calcaires et quelques basaltes; mais personne u'a pu étudier à loisir la position et la nature des couches. Du côté de la mer, les Gates occidentales présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, semé de villes et de villages. La partie la plus élevée, ou du moius la plus escarpée, à l'est de Surate, porte le nom de *Bala-Ghats*, qu'on étend quelquefois à toute la chaîne occidentale, taudis que la chaîne orientale avec le plateau iutermédiaire s'appelle *Paien-Ghats*.

Vers les sources de Godavery, des chaînes plus basses, se détachant de la masse des Gates occidentales, pénètrent dans l'intérieur de la péninsule et se joignent aux montagnes de Bérar et de Gondwaua. Ces chaînes centrales, dont l'une longe au nord le cours de la Nerbuddah, portent généralement le nom sanscrit de *Vindhia*, dont l'exteusion paraît arbitraire aux plus savans orientalistes, taudis que M. Arrowsmith, plus hardi, le restreint aux montagnes voisiues de la Nerbuddah. C'est encore dans ces terres du milieu que les Hiudous placent leurs monts *Sanyah* et même les monts *Soukhien*, que cependaut on a voulu prendre pour les Gates occidentales.

Monts Vindhia.

Contours de l'Inde.

A l'exception de la pointe de Diu à l'ouest et du cap Comorin au sud, l'Inde n'a poiut de grands promontoires. La presqu'île de Guzurate offre la saillie particulière, et sans elle l'Inde formerait réellement le carré

(1) *Dirom*, narration of the Campaign. on India, p. 90.

oblique auquel les anciens la comparaient. A l'exception des baies de Koutch et de Cambaye, au nord et au sud de Guzurate, il n'y a pas non plus d'enfoncemens qui méritent le nom de golfes. La côte occidentale du Décan, quoique dentelée par de nombreuses anses, rades et embouchures de rivières, suit une direction uniforme.

Côtes. Bas-fonds.

Depuis le cap Comorin jusqu'à la côte de Bengale il n'y a pas un seul port, et les vaisseaux n'ont d'autre retraite que les rades des places de commerce; encore les vaisseaux marchands sont-ils obligés de se tenir à une distance d'un mille et demi, et les vaisseaux de guerre à deux milles de la côte. A cette distance, la mer n'a que dix à douze brasses : cette côte offre en général tant de pente, qu'on ne trouve que 50 brasses à un éloignement de 20 milles. Le grand nombre de bas-fonds exige qu'on emploie, pour aborder, des navires particuliers inventés par les indigènes.

Fleuves. Leur aspect majestueux.

L'Inde doit en grande partie la fertilité de son sol à la quantité de fleuves, de rivières et de torrens qui l'arrosent. Les anciens et les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que peut offrir le cours d'un fleuve, se présentent ici sur une très-grande échelle. D'abord, se précipitant d'une hauteur immense, nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux même où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrens de montagnes. La réunion de ces fleuves produit un choc épouvantable, un combat des flots contre les flots. Plus loin, arrivés dans les plaines, ces énormes courans d'eau se creusent des lits de plusieurs lieues de largeur; l'œil du navigateur embrasse à peine les deux rivages, couronnés de palmiers, de temples et de palais; une brise agréable, qui suit le cours du fleuve, en agite mollement les eaux transparentes; une force irrésistible, et pourtant insensible, entraîne rapidement les milliers de

barques qui animent cette vaste et tranquille surface. Enfin la marée, facilement admise dans ces larges canaux, force le fleuve à rétrograder, et quelquefois avec rapidité, avec violence; alors une montagne d'eau, roulant en arrière, menace les bateaux et lutte long-temps contre le fleuve qui se trouble et se couvre d'écume.

Cependant, malgré ces grands et nombreux courans d'eau, la zone torride conserve ses droits; beaucoup de districts de l'Inde présentent le spectacle de la plus grande aridité. Les réservoirs ou *tanks*, construits à grands frais, fournissent souvent de l'eau à des centaines de villages à la ronde.

L'Indus. Commençons par le fleuve le plus anciennement connu, l'*Indus*, qui paraît avoir sa source sur le revers occidental des monts Belour. Après avoir traversé le Petit-Thibet, ce fleuve entre dans l'Indoustan par la province de Sewad, sous le nom de *Nilab* ou eau bleue; en traversant le mont Tau, il recevait anciennement, par les indigènes, le nom d'*Attok*, et par les géographes orientaux celui de *Méhran* (1); aujourd'hui il est désigné sous le nom de *Sind*, depuis son passage par les déserts des Ballontches et par la province de Sind jusqu'à son embouchure. A 170 milles anglais de la mer, l'Indus se divise en deux branches, dont celle de l'ouest, qui est la plus large, se partage également en deux bras à environ 50 milles de la côte. La branche orientale en fait autant, de manière qu'il se forme deux îles ou deltas, dont la longueur est de 120 à 150 milles anglais (2). Auprès de la mer, les deux bras de l'Indus se divisent en un grand nombre de canaux, dont la plupart ne sont point navigables. Nous n'en connaissons pas le nombre exact; il paraît qu'il y en a sept principaux, du moins Ptolomée et l'auteur du Périple de la mer Rouge nous l'assurent; c'est ce que confirment aussi, selon Hamilton, les habitans des côtes (3). La marée s'y fait

(1) *Ibn Haukal*, p. 148-150-151-154. (2) *Vincent*, Voyage of Nearchus, p. 143. (3) Voyage I, 129.

vivement sentir à une distance de 65 milles de la mer. L'Indus était autrefois plus navigable qu'aujourd'hui ; des vaisseaux de 200 tonneaux le remontaient jusqu'à Lahor, et parvenaient par la rivière de Kamch jusqu'à Kaboul et Kachemire. Depuis les montagnes de Sewad jusqu'à la province de Moultan, l'Indus reçoit dans son cours dix grandes rivières, qui, comme lui, descendent des montagnes du nord. Nous remarquerons le *Kameh*, qui sort des montagnes d'Hindou-Khos, s'agrandit des eaux du Sewad, et auprès de Jelalabad de celles du Baran, et se réunit à l'Indus au nord d'Attok; plusieurs écrivains l'ont confondu avec l'Iudus; le *Kow*, qui, daus nos cartes, ne devient visible qu'auprès de Ghizni, et qui porte le nom de *Dilew* avant sa jonction avec la rivière de Semil; le *Loukka*, dont le cours nous est inconnu; le *Behut* ou Hydaspe (1), qui a sa source dans les montagnes du sud-est de Kachemire, devient navigable à Islamabad, traverse la ville de Sirinagor, reçoit les rivières de Kisheugonga et de Nainsouk, traverse la province de Lahor, et se réunit, à 50 milles au-dessus de Moultan avec le *Chenab*, et le large *Ravey*, deux des cinq rivières du Peudjab, en formant avec eux un courant rapide et impétueux, et se jette daus l'Indus à 25 milles au-dessous de Moultan; le *Béjah*, appelé anciennement *Beypasha*, et en sanscrit *Vipasa* (2), qui sort des montagnes de Kelou, se réunit, auprès de Ferosepour, au *Setlege* (3), rivière des moutagnes de Gahlore, et porte le nom de Kehra depuis cette jonction jusqu'à l'endroit où il se sépare de cette rivière; il reprend alors son premier nom, et le perd en se réunissant de nouveau avec elle jusqu'à l'Iudus, auprès de la forteresse de Veh.

Rivières tributaires de l'Indus.

Le Behut ou l'Hydaspe.

(1) Ibn Haukal l'appelle *Sind Roud;* l'historien Scherefeddin, *Jamad, Jhylam* et *Djalem ;* les voyageurs anglais, Roë et Terry, *Bath* et *Put.* A sa source, celte rivière s'appelle *Virnagh* ou serpent. *Asiatic-Miscellany*, VII, p. 173. (2) Asiat. Researches, III, p. 8. (3) Le *Zaradras* de Ptolémée, le *Hesudrus* de Pline et le *Saranges* d'Arrien.

Le Gange. Le *Gange*, appelé par les indigènes *Padde*, *Bourra-Gonga* ou *Ganga*, c'est-à-dire le fleuve par excellence, prend naissance sur le revers occidental du mont Kentaïsse, dans le Grand-Thibet. Nous ignorons encore, malgré les recherches des Lamas envoyés par l'empereur chinois Kanghi, et malgré les soins de Tiefenthaler, où est proprement la source de ce fameux fleuve. Selon ce voyageur, il est fourni par la réunion de deux rivières, dont l'une sort du lac de Mansoroar. Arrivé dans les monts Himmaléh, le Gange se jette entre deux rochers d'une hauteur de six pieds, dans un grand bassin qu'il a creusé, et où les pieux Hindous vont puiser ses eaux, réputées sacrées : cet endroit, nommé *la bouche de la Vache*, est souvent désigné comme sa source. Le Gange traverse ensuite la province de Sirinagor, en recevant plusieurs rivières, entre autres l'*Alaknoundra* et le *Baghyretty*. A Deuprag, le Gange fait une seconde, et auprès de Hourdvar, une troisième chute : cet endroit est fréquenté par de nombreux pélerins. Dès-lors le fleuve serpente à travers les belles plaines de Delhi, Auhd, Bahar et Bengale, reçoit le *Jumna*, s'élargit considérablement, et se divise, à 220 milles anglais de la mer, en deux bras, l'Hougly et le Megne, qui forment un grand delta entrecoupé de canaux et couvert de broussailles, repaire des tigres.

Bouche de la Vache.

Depuis Hourdvar, la pente du fleuve est de neuf pouces par mille en droite ligne ; dans les tems secs il parcourt trois milles par heure, mais dans la saison pluvieuse il en parcourt cinq à six. Ses crues périodiques, semblables à celles du Nil, commencent à la fin d'avril ; il ne s'élève d'abord que d'un pouce par jour ; mais au bout de quatorze jours ou trois semaines il croît journellement de cinq pouces, et à la fin de juillet il inonde les campagnes voisines jusqu'à une étendue de 100 milles. Sa hauteur est alors de 31 pieds. Vers le milieu d'août le fleuve commence à décroître ; il diminue d'abord de trois à quatre pouces par jour, puis de trois à deux pouces et demi, et enfin d'un demi-pouce. Vers le mois d'oc-

Cours du Gange.

tobre il rentre dans son lit ordinaire, et laisse un limon fertile sur les champs qu'il vient d'inonder. Les bienfaits que répand ce fleuve, la salubrité de ses eaux, l'aspect majestueux qu'il présente, tout excuse les honneurs divins que l'Inde lui a voués.

Rivières tributaires.

Le Gange reçoit dans son cours onze grandes rivières, dont voici les principales. Le *Jumna* court dans une distance presque parallèle à celle du Gange, et s'y joint auprès de la forteresse d'Allahabad. Selon Tiefenthaler, l'endroit de leur confluent s'appelle *Trebeni* ou confluent de trois rivières, parce qu'il y a un ruisseau nommé *Sursoti* qui vient s'y réunir. Au-dessous de ce confluent, le Gange reçoit plusieurs rivières moyennes, telles que la *Betvah*, la *Cane*, la *Tonuse*. On connoît mieux le *Soane*, qui vient du plateau d'Amerkountouk dans les montagnes de Gondwana, et se jette dans le Gange à Moncah, au-dessus de Patna ; le *Kamgonga*, qui vient des monts Kemaoun, traverse la partie orientale de Delhi, et se réunit au Gange au nord des ruines de l'ancienne Canouge ; le *Goumty*, qui traversait la province d'Auhd du nord au sud, se confond avec le Gange au nord-est de Benarès ; le *Gogra*, qui sort du lac de Lankien dans le Thibet, traverse les monts Kemaoun, pénètre dans les plaines d'Auhd, passe auprès de Fizabad, et se jette dans le Gange entre Bissunpor et Mangi, sous le nom de *Dewa* (1) ; le *Gondouk*, qui vient des montagnes de Népal, arrose la province de Bettiah et se joint au Gange auprès d'Hajipour, vis-à-vis de Patna ; enfin le *Coss*, qui, après être sorti des plus hautes montagnes de Népal, traverse la province de Pournea, et se confond sur les frontières avec le Gange.

Le Bourampouter, ou Brahmapoutre.

Un autre grand fleuve, le Bourampouter, sort, comme le Gange, du lac Mausoroar, dans le Thibet ; il porte d'abord le nom de *Tsanpou*, passe auprès de la ville de Lassa, se dirige ensuite vers l'est, et s'éloigne du

(1) Tiefenthaler, II, part. I.

Gange jusqu'à la distance de 1200 milles anglais ; mais en passant par le royaume d'Ascham, il se tourne vers l'ouest, coule auprès des monts Garrow, traverse la partie orientale du Bengale, baigne la ville de Dacca, et se joint au Gange à quelque distance de Luckipore : immédiatement au-dessus de ce confluent, la largeur du Bourampouter est de quatre à cinq milles.

Le Nerbuddah. Le *Nerbuddah* est un des fleuves les plus considérables de l'intérieur de l'Hindoustan ; il descend du plateau d'Amorkeuntuk, et, dans son cours solitaire, ne reçoit presqu'aucune rivière ; il se dirige sur le golfe de Cambaye, où il a son embouchure auprès de la ville de Broach : dans la saison sèche, ses eaux sont si basses qu'on peut le passer à gué. Le *Tapti* se dirige comme le Nerbuddah, de l'est à l'ouest ; il prend naissance dans le Bérar, passe auprès de la ville de Brampore, et se jette dans la mer à quelques lieues de Surate. Leurs embouchures sont remplies de bancs de sable et de bas-fonds. La presqu'île de Décan n'est pas moins arrosée que l'Indoustan. La plupart de ces fleuves descendent des Gates occidentales, traversent la presqu'île de l'ouest à l'est, et se jettent dans le golfe de Bengale. On y trouve aussi beaucoup de torrens qui n'ont qu'un cours de peu d'étendue, et se confondent, soit avec la mer, soit avec les fleuves. En commençant par le nord, nous rencontrons d'abord le fleuve *Mahanady* ou *Cuttac*, qui prend naissance dans les montagnes de Bundelkuud ; il traverse dans son cours sinueux la province de Bérar, y reçoit plusieurs rivières, dont nous ne connaissons que les noms, et se partage, auprès de la ville de Cuttac, en plusieurs bras, dont l'un tombe dans le lac Chilka, tandis que les autres continuent leurs cours jusqu'au golfe de Bengale ; à leurs embouchures on voit, comme à celle du Gange, des îles couvertes d'arbrisseaux. Le *Godavery*, après être descendu des Gauts, arrose le territoire de Nizam et la province de Bérar, reçoit le *Mansora*, le *Baingonga* et le *Kouhar*, et se divise, auprès de Kajamu n

Le Mahanady.

Le Godavery.

dey, en deux bras qui se perdent dans la mer par plusieurs embouchures. Ce fleuve, visité par d'innombrables pèlerins, reçoit quelquefois le nom sacré de *Gange*, et sa source celui de *Bouche de la Vache*. Le *Kistna* ou *Krishna* sort également des Gauts occidentaux, reçoit les eaux du *Bihma*, du *Gutpurba*, du *Malpurba* et du *Tomboudra*, traverse le territoire du Soubah de Décan, et se jette dans le golfe de Bengale au sud-ouest de Masulipatau. Le nom de *Krishna*, qui signifie *le noir*, est celui de Vischnou dans sa neuvième incarnation; aussi ce fleuve est un objet de culte. Il est sujet à des crues périodiques comme le Gange. Dans le sud de Décan on remarque le *Cavery* ou *Coleram*, qui découle des monts de Corga, traverse le Mysore, et se partage en deux bras à 20 milles et à l'est de Tritchinapoly. L'un de ces bras, désigné par le nom de *Coleram*, se jette dans la mer auprès de Devicetta; l'autre conserve le nom de Cavery, et se perd en un grand nombre de courans qui fertilisent le pays de Tanjore. Le Cavery est le plus sacré de tous les fleuves du Décan; les adorateurs de Vischnou l'honorent à l'égal du Gange, et célèbrent tousl es ans le mariage du dieu Renganaden avec la déesse de la rivière. Le Kistna. Le Cavery.

L'Inde ne connaît que deux saisons, la sèche et la pluvieuse, produites par les moussons de sud-ouest et de nord-ouest. Dans la saison sèche une langueur mortelle s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est trop long-tems retardée; mais aussi une seule pluie, continuée pendant une nuit entière, suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe. C'est en avril ou en mai que commence la saison pluvieuse dans l'intérieur et dans la partie orientale de l'Inde, et elle finit vers la fin d'octobre. Sur la côte de Coromandel elle commence plus tard, parce que les Gauts arrêtent les nuages qui amènent les vents de sud-ouest. Saisons de l'Inde.

Pendant cette saison il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Les pluies durent, dans le Bengale, plusieurs jours sans se ralentir; la quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à 20 ou 22 pouces; les fleuves débordent et couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou garantis par des digues. Sur la côte de Malabar, les averses, les tempêtes et les orages sont plus violens que sur la côte de Coromandel. Si la pluie n'arrive pas à l'époque ordinaire, ou si elle n'est pas assez abondante, l'année s'en ressent, et souvent une famine affreuse en est la suite. C'est ainsi qu'en 1793 la sécheresse occasiona une si grande disette, que les parens vendirent leurs enfans pour avoir de quoi acheter quelques livres de riz. La fin de la saison pluvieuse est marquée par les changemens de vents et la violence des orages et des ouragans. Bernier a observé que la pluie ne vient pas de la même région dans toutes les parties de l'Inde; qu'aux environs de Delhi elle arrive presque toujours de l'est; en Bengale et sur la côte de Coromandel, du côté du sud; et sur la côte de Malabar, de l'ouest (1).

Climat et température

Le climat de l'Inde est celui d'une contrée située principalement dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces. Dans la plus grande partie de ce vaste pays on ignore la neige et la gelée; mais tous les autres inconvéniens s'y font sentir momentanément avec une violence extrême; nulle part les ouragans ne se déchaînent avec plus de fureur; nulle part les éclairs et les coups de tonnerre ne font naître des spectacles plus épouvantables; nulle part la grêle pesante, la sécheresse prolongée et les déluges de pluies ne menacent le cultivateur de plus de ravages (2). Mais comment réduire à des points de vue généraux les phénomènes locaux

(1) *Bernier*, Voyage, édit. d'Amst., 1709, tome II, p. 319. (2) *Pennant*, View II, 324. *Lind's* Essay.....

qui en partie semblent avoir été mal observés? Comment expliquer pourquoi, si toutefois le fait est prouvé, les pluies durent huit mois dans les Circars, et seulement deux dans le Karnatic, l'une et l'autre de ces contrées étant situées sur la côte de Coromandel? D'autres fois les Européens ont exagéré leurs descriptions en se livrant à une première impression. Le Bengale, décrié comme malsain, est sans doute, par sa situation, particulièrement exposé à la violence successive des pluies, des ouragans et des chaleurs, ainsi qu'à d'épais brouillards; cependant une bonne hygiène paraît avoir reconcilié les Anglais avec ce climat (1). Les côtes de Coromandel éprouvent des sécheresses et des chaleurs plus fortes que le Malabar, et cependant les étroites vallées et les forêts épaisses de ce dernier pays offrent beaucoup d'endroits malsains. Les plateaux entre les deux chaînes des Gates, les provinces entre la Jumna et le Gange, les contrées qui forment le Pendjab ou qui l'avoisinent, doivent à leur niveau moyen, à leurs collines boisées, à leurs nombreuses eaux courantes, un air moins brûlant, plus pur et plus salubre (2), si ce n'est que des forêts, des marais et des déserts arides occasionent des exceptions locales. Le grand désert, au sud-est de l'Indus et au nord du Guzurate, rappelle toutes les horreurs de l'Arabie déserte, tandis que les vallées de Kachemire et de Sirinagar, de Gorcah, de Népal, entourées d'alpes, jouissent, après de véritables hivers, d'un printems prolongé et d'un été salubre.

C'est dans cette lisière septentrionale et dans le Pendjab que les anciens avaient recueilli de nombreux exemples de longévité (3). Les *Cyrni* et les sujets du prince *Musicanus* parvenaient assez souvent à l'âge de 130 et même de 200 ans. Les modernes sont allés plus loin : l'historien portugais Faria prétend qu'un habitant de Diu

Longévité prétendue des Indiens.

(1) Narration of the transactions in Bengal; publié par *Gladwyn*, p. 27, *sqq*. (2) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg..... *Buchanan*, Voyage au Mysore. (3) *Strab.* XV, 701, Amelov. *Faria y Sousa.* Asia portugueza.

avait vécu trois siècles ; il ajoute que, selon les indigènes, on voyait dans le Guzurate plusieurs individus parvenus à l'âge de 200 ans. Une nourriture extrêmement simple et un calme parfait de l'âme peuvent garantir à quelques fakirs une longue existence ; mais, en thèse générale, la force vitale se développe et s'use promptement dans ce climat. Les maladies aiguës y enlèvent subitement de nombreuses victimes ; une des plus redoutables, c'est la colique bilieuse, connue sur la côte de Coromandel sous le nom de *mordekshim* (1). La *fièvre de montagnes*, qui règne dans la partie élevée des Circars, dans les districts de Grandjam et de Viragapatam, provient de l'air stagnant des forêts et des vallées étroites et ombragées. D'autres fièvres, non moins pernicieuses, menacent les habitans du Karnatic, et sont connues sous le nom de *fièvres de gendchi* (2). Le mal vénérien porte ici le nom de *feu persan*, nom qui semble prouver qu'il n'est pas indigène. Les maladies lépreuses prennent, dans les contrées chaudes et humides, un caractère effrayant : la variété la plus redoutable de la lèpre des Arabes, celle qui fait tomber les membres par articulations (3), fait des ravages parmi les classes les plus pauvres. Elle diffère de l'*éléphantiasis* des médecins modernes, qui paraît être une hydropisie, mais quelquefois avec la lèpre. Cette maladie, qui règne sur la côte de Cochin, où les eaux sont mauvaises, tire son nom de l'énorme enflure des jambes du malade, qui deviennent semblables à celles d'un éléphant (4). Mais, chez les anciens, le même nom était appliqué à la lèpre qui donne à la peau des taches blanchâtres et ridées. Les Européens, qui échappent généralement à ces fléaux terribles, ne peuvent se soustraire à la lente influence

Maladies endémiques.

Eléphantiasis.

(1) *Sonnerat* et d'autres écrivains français ont plaisamment transformé ce mot en *mort-de-chien*. (2) *Anquetil*. Voyage. (3) Le *Dehoçaam* des Arabes, nommé autrement *Daa-el-Assad*, maladie du lion ; la *Leontiasis* des Grecs. (4) *Ives*, Voyage I, 326 (trad. all.) Comp. l'excellent ouvrage de M. *Allard*, *D. M.* Histoire d'une maladie qui ressemble à l'éléphantiasis.

d'un climat trop brûlant et à une transpiration trop forte, trop continuelle ; leur teint se fane, et ils vieillissent avant le tems (1). Malgré tant d'inconvéniens partiels, l'Inde offre dans ses portions cultivées les climats les plus salubres de toute l'Asie.

La fertilité du sol et la nature des productions ne varient pas moins que les températures. Fertilité.

L'Inde est traversée par des chaînes considérables de rochers, ainsi que des collines de sable. Nous en trouvons de l'une et de l'autre espèce dans la province de Sindy ou Tatta. On y remarque une suite de montagues d'un roc très-dur, qui s'étendent depuis les frontières du Moultan jusqu'à Tatta, et une suite de collines sablonneuses depuis *Utsch* jusqu'à Guzurate. Il y a aussi des déserts de sable où le vent brûlant du midi enlève des nuées de poussière dont il couvre ensuite les maisons et les plantations. Le désert de *Descht-by-Daulet*, qui sépare le Sind du Candahar, est un des plus grands de l'Inde : il y en a un autre de 20 milles de long sur le chemin de Ruddorpor à Almora ; il est couvert de roseaux épineux et d'arbres à résine (2). Les savanes sont assez nombreuses dans les provinces septentrionales. A l'embouchure des grands fleuves le terrain est souvent marécageux ; le long de la rivière de Padder, les marais occupent même des districts considérables ; mais, hormis ces terrains incultes, l'Inde offre partout de belles prairies, de gras pâturages, des champs couverts de riches moissons qui se renouvellent deux fois par an, et des vallées remplies de tout ce que la végétation a de plus utile et de plus brillant. Déserts.

Le riz, la principale nourriture du frugal Indien, abonde dans la plupart des provinces ; on en compte jusqu'à vingt-cinq variétés. L'Indien appelle le riz dans sa cosse, *nellu*, et lorsqu'il en est séparé, *arissi*. Le Tanjaur, sur la côte de Coromandel, fournit de cette denrée toute l'île de Ceylan. Les anciens parlent déjà de l'*arrack* ou eau-de-vie Plantes alimentaires

(1) *Pennant*, View of Indostan, II, 326. (2) *Tiefenthaler*, I, p. 102.

tirée du riz. L'Inde possède également les grains de nos climats, le froment, l'orge, le maïs et le millet. On cultive davantage plusieurs espèces d'holcus, entre autres le *tchor* ou *dourra* (1), et le *badchera* (2), nourriture commune du peuple, surtout chez les Marattes. On connaît nos légumes farineux, les pois, les fèves, les lentilles, et bien d'autres que l'Europe ne produit pas, tels que le *moung* (3), le *murhus* (4), dont les graines, semblables à celles de la moutarde, servent à faire des gâteaux ; le *tanna*, grain qui fournit beaucoup, et dont la culture n'exige presque aucune peine ; et le *tour* (5) qu'on sème au commencement de la saison pluvieuse ; enfin le *toll*, arbuste produisant des pois qui, après le riz, forment la nourriture favorite des marins. Les melons et les ananas sont très-communs, ainsi que le lotus ou lis de mer : cette plante a des racines qu'on apprête de diverses manières ; ses fleurs rouges et ses feuilles rondes, semées de gouttes d'eau, semblables à des diamans, ornent la surface des étangs. Au lieu de notre pomme-de-terre, l'Indien a le *katchil*, qui est noir au dehors et blanc en dedans ; l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres, et le *mougphully* (6).

Fleurs. Le règne de Flore brille ici dans tout son éclat ; l'odorat est frappé du parfum de la rose de Kachemire, dont on extrait l'*ottar*, essence précieuse ; de la belle rose blanche, appelée *koundja* (7), qui embaume les vallées de Delhy et Sirinagar ; des *kadtumaligu* ou jasmins à grandes fleurs ; de l'*atimuca* (8), qui flatte également la vue ; et de la *tschambaga*, dont les Indiennes ornent leurs cheveux et parfument leurs vêtemens. Il faut encore remarquer le *moussende*, qui étale, parmi des feuilles blanches, ses fleurs couleur du sang ; l'*ixore*, dont les bouquets

(1) *Holcus sorghum*, L. *Andropogon sorghum*, de *Roxburgh*. (2) *Holcus spicatus*. L. (3) *Phaseolus mungo*. L. (4) *Cynosurus coracanus*. L. (5) *Cytisus cajan*. (6) *Arachis hypogæa*. (7) *Hardwyck*, dans l'*Asiat. Reg.* 1800. Miscellan. Tracts. p. 270. (8) *Banisteria bengalensis*, v. *W. Jones*, Asiat. Research. IV. *Roxburgh*. Ind. plant. I, n° 18.

couleur de pourpre ornent une tige de six pieds de haut ; le *sindrimal*, dont les fleurs s'ouvrent à quatre heures du soir et se ferment à quatre heures du matin ; le *nyctantes-sambac* aux fleurs odorantes, dont les Indiennes se parfument la chevelure au moment de se mettre au lit ; le *nagatalli* (1), qui, grimpant le long des murs, les couvre de son feuillage, redouté des serpens.

Plantes utiles à l'industrie.

L'Inde nourrit beaucoup de plantes utiles à l'industrie, telles que le lin, le chanvre, le tabac, l'indigo, le jalap, la salsepareille, le datura, le coton, l'anis, le betel, le safran, le sésame, l'opium, plusieurs sortes de plantes teinturières et de roseaux. Les contrées montagneuses d'Audh et celles qui sont au pied des Gauts, produisent beaucoup de cardamome ; la côte de Malabar fournit le meilleur ; c'est là aussi qu'abondent toutes les espèces de poivre ; les Arabes appelèrent même cette côte le pays du poivre, *Belad-el-folfol*. On en cultive aussi dans l'île de Ceylan, en Bengale et en Béhar. Le pavot oriental, dont les indolens habitans de ces climats chauds tirent l'opium, prospère dans presque toutes les provinces : le Bengale et le Béhar fournissent l'opium le plus estimé : le suc d'une seule tige donnerait la mort à un Européen (2). Le sésame indien fournit une huile excellente, déjà connue des anciens comme article de commerce. Le cotonnier-arbre vient sur toutes les montagnes de l'Inde, mais ne donne qu'un produit grossier ; le cotonnier-arbuste ou annuel prospère surtout en Bengale et sur la côte de Coromandel ; aussi est-ce là que l'on fabrique les meilleures étoffes. Après ces deux provinces, ce sont celles de Maduré, Marawar, Pescaria et la côte de Malabar qui fournissent le coton le plus fin. Les anciens paraissent avoir reçu leurs mousselines des contrées situées sur le Sindh, puisqu'ils les nommaient *sindones*. L'Inde est la véritable patrie du

(1) *Pergularia tomentosa*. L. (2) Asiat. Reg. 1800. Miscellaneous tracts., p. 300, *sqq*.

betel ou *tambol*, plante qui, semblable au lierre et au houblou, s'élance le long des arbres et des pieux, et dont on mâche les feuilles avec des noix d'arec, des épices, de l'ambre, du tabac, etc.

Forêts de bambous. Des forêts de bambous couvrent une grande partie du sol indien; cette espèce de roseaux, qui parvient quelquefois à la hauteur de 60 pieds, est d'une grande utilité aux Hindous dans la construction de leurs habitations légères. Le suc durci du bambou, ou le *tabaschir*, sert dans la médecine. Divers autres roseaux, parmi lesquels l'*arundo calamus*, abondent partout. Canne à sucre. La canne à sucre, commune dans toute l'Inde, est cultivée au Bengale, surtout à Radjamundri et à Grandjam (1), avec tant de soin, qu'on exporte annuellement en Europe jusqu'à un million de Indigo. quintaux de sucre. L'indigo croît spontanément dans la province de Guzurate; mais on le cultive en grande quantité dans le Bengale, le Béhar, l'Audh et l'Agre, où l'on trouve aussi l'arbuste du nyl qui donne une couleur bleue comme l'indigo. Un arbre de l'espèce *nerium*, récemment découvert dans les Circars, donne aussi cette précieuse matière colorante (2).

Palmiers. L'Inde renferme toutes les diverses espèces du palmier; elles fournissent des fruits, des liqueurs, une sorte de papier, de l'huile, de la farine, des cordes et beaucoup d'autres objets. Le cocotier est sans contredit le plus précieux de ce Le jaggari. genre. Le *jaggari* ou sucre noir, tiré du suc du cocotier, sert à Tranquebar (3), à Madras (4) et dans le Pégou (5), à former, avec du blanc, des œufs, de la chaux et des coquilles, un ciment qui résiste au soleil, à la pluie, et reçoit par le frottement un beau poli : ce ciment a été employé avec succès en Hollande. Les noix de l'*areca*, le fruit du choux-palmiste, les bananes accroissent encore les richesses de l'Inde. Le bananier à petits fruits,

(1) *Roxburgh*, Asiat. Reg. 1800. Miscel. tr. p. 7-15. (2) The Alfred, Journal de Londres, 24 mai 1811. (3) Relations des missionnaires danois, II, p. 1030; III, p. 22-241. (4) *Pyke*, philosoph. transact., n° 422, art. 3. (5) *Vincent Leblanc*, Voyages, I, p. 201 et 226.

ou *musa sapientum*, a de tout tems nourri les sages et les prêtres de Brahma. Le figuier indien, ou *arbre des banians* (1), étend ses immenses rameaux et son ombrage consacré non-seulement sur les pagodes, sur les *choultries* ou asiles des voyageurs, mais aussi sur les serpens et les insectes venimeux : emblême de l'éternelle puissance de la nature qui nourrit également les êtres bienfaisans et les êtres nuisibles. C'est une variété de l'*arbre de bouddha* (2), arbre révéré dans la péninsule au-delà du Gange. L'arbre des banians.

Nos arbres à fruits, tels que les pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers, pêchers, noyers, amandiers, orangers, grenadiers, mûriers, prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que les parties méridionales abondent en arbres à pain, goyaviers, jambosiers, jamboleyres, maugiciers (*mangifera*); mais le mangostanier des îles de la Sonde ne vient que par la culture, même au Coromandel. Arbres fruitiers.

Nos arbres de haute futaie, les chênes, sapins, ciprès et peupliers, se retrouvent tous dans ce pays, ainsi que le myrte et la tamarinde; mais ces forêts se peuplent principalement d'arbres inconnus dans nos climats, tels que le *ték*, ou bois dur, presque incorruptible, très-propre à remplacer le chêne dans les constructions navales; le *ponna* (3), arbre toujours vert, et qui fournit de beaux mâts; le *koru* ou *sacou*, indiqué vaguement par Tiefenthaler, comme formant des forêts entières dans le nord, et qui, ainsi que le *dchissou* (4), donne du menu bois de construction; le *nagassa* ou bois-de-fer, diverses robinies, l'azédarach, et bien d'autres espèces moins connues. L'ébène de l'Inde, vanté par Virgile, se retrouve, il est vrai, dans l'île de Ceylan, et, selon quelques autorités, sur les bords du Gange, Arbres de haute futaie. L'ébène.

(1) *Ficus indica*. *Plin*. XII, 11. *Théophrast*. IV, 5. Hortus Malab. III, 85, tab. 84. *Pennant*, View, I, p. 207 *et suiv*. (2) *Ficus religiosa*. L. (3) *Uvaria altissima* (Kœnig), ou *Valeria indica*, Hort. Malab. IV, tab. 15. *Pennant*, View, I, 83-231. *Sonnerat*, II, 233, tab. 131. (4) Une espèce de *Pterocarpus*, v. Asiat. Reg. 1800. M. T. p. 272.

à Allahabad (1); mais il est pourtant probable que les anciens recevaient leur ébène de l'Afrique, dont la partie orientale a souvent été comprise sous le nom d'*India* (2). L'odeur agréable qu'il répandait peut même faire douter s'il provenait de l'arbre que nous appelons le vrai ébène. Le sandal rouge, le dragonnier, les gommiers à laque et à gomme-gutte croissent dans le Décan et à Ceylan. La guilandine-moringa donne une gomme rouge. Dans le genre de lauriers qui abondent au midi de la péninsule et à Ceylan, on distingue ceux qui fournissent le macis, la casse et le camphre, mais surtout le laurier-cannellier, le *cinnamomum* des anciens, vainement revendiqué pour l'Arabie, sur la foi des Grecs (3), et aujourd'hui transplanté de Ceylan dans les Circars du nord (4). D'autres arbres, chargés d'un arome plus léger, parfument les forêts qu'ils ornent de leurs fleurs éclatantes; de ce nombre sont les bignonies, les gueltardes, le *pandanus odoratissima*.

Gommiers.

Lauriers.

L'Inde renferme encore, parmi les innombrables trésors d'une Flore mal connue, quelques productions que les anciens ont rendues célèbres, mais que nous ne retrouvons plus avec certitude. On pourrait plaisanter sur le nombre de dissertations qui ont eu pour objet de retrouver l'*amomum* (5); ce n'est pourtant pas l'infatigable patience de nos érudits, mais la science vague et obscure des anciens qui mérite le blâme. L'amome était probablement un arbrisseau à graines aromatiques, semblable au cardamome. Le *nard* indien, dont la meilleure espèce croissait aux environs de Rangamaty, au nord-est du Bengale, est probablement l'espèce de *valeriana* nom-

L'amomum.

Le nard.

(1) *Ayen Akberi*, II, p. 36. (2) *Voss*, Commentaire sur les Géorgiques, p. 306 (en all.). Comp. *Virg.* Géorg. II, 116; IV, 290; Æneid. IV, 794. (3) *Beckmann* ad *Antygoni Caristii*, histor. mirab. p. 87. Id. Litteratur der Reisen, I, 562 (en all.) (4) *Pennant*, View, I, 222. Nouv. Relations des Missión. d'Hall., cah. 32, p. 928. (5) *Breinius*, di amomo Arabum, dans les *Misc. curios. medico phys.* publiés par l'Académie des Curieux de la Nature, 1681, obs. 191. *Salmas.* exercit. Plin. p. 283, *sqq.* etc., etc.

mée par les Hindous *jatamansi* (1), quoiqu'on ait décrit et figuré comme le vrai nard une espèce de graminée (2). Le *malabathrum*, autre substance aromatique, (Le malabathrum.) achetée par les Romains à un très-haut prix, était probablement un composé ou un extrait de plusieurs plantes à feuilles odorantes, telles que le laurier nommé *tamala* en Malabar (3), et la nymphée nommée *tamara* en sanscrit; les syllabes *bathrum* représentent le mot indien *patra*, feuille. Les anciens vantent encore d'autres productions végétales que des recherches ultérieures pourront faire retrouver. Le *bdellium* de Pline, probablement une myrrhe ou résine odorante, (Le bdellium.) était déjà connu de l'auteur de la Genèse (4); et le *sipachora*, dont les (Le sipachora.) fruits procuraient à ceux qui les mangeaient une vie de 200 ans, ainsi que le racontent gravement Ctésias et Elien, pourrait être reconnu à une espèce de ver qui doit l'habiter et qui fournit une matière pour teindre en pourpre. C'est sans doute une des *mimosa* qui produisent la gomme laque (5).

Quittons ces magnifiques forêts, dont l'air embaumé (Minéraux.) annonce le voisinage au navigateur ravi, et où les archers indiens, tout habiles qu'ils sont, ne peuvent atteindre avec leurs flèches le sommet des arbres gigantesques; quittons-les pour examiner les richesses du règne minéral. Quoique ce règne n'ait encore été exploité qu'en partie, il est cependant certain que l'Inde est, sous ce rapport, un des plus riches pays de la terre. L'antiquité vantait l'or que ramassaient les fourmis de l'Inde; quelque (Métaux.) sens qu'on veuille donner à ces traditions, nous devons reconnaître la véracité des anciens lorsqu'ils parlent des fleuves aurifères de ce pays (6). Les fleuves de Décan, d'Orissa et de Bérar charrient encore de l'or

(1) *W. Jones*, sur les *Spica nardi* dans les *Recherches Asiatiq.* (2) *Philos. Trans.* 1790. vol. LXXX, pag. 284. (3) *Laurus malabathrum*. L. (4) *Bdolach*, chez Moise. Il faut lire dans Pline (XII, 19), *Bdellium sive Bdolchon*. (5) Mimosa cinerea, Linn. *Voyez* Philos. Transact. LXXI, part. 2. p. 374. LXXXVII, p. 236. (6) *Tiefenthaler*, I, 222-274.

en assez grande quantité. Dans le Pendjab et le Kachemire, l'*Ayen Akberi* nomme également beaucoup de rivières à sables aurifères, indice de l'abondance de ce métal dans les monts Imaüs. On cite aussi les riches mines d'or et d'argent de Golconde, du Karnatic, d'Achem et du Bengale. Il y a des mines de cuivre dans les monts Komaoun et dans les provinces de Badrikesram, Agra et Agemyre. Le fer se trouve dans presque toutes les provinces de l'Indoustan et du Décan. Le royaume d'Acham est renommé pour ses mines de fer et d'acier : il y a des montagnes entières de pierres d'aimant près d'Hoa dans la province d'Agra ; on en extrait une quantité de fer. Le plomb se trouve abondamment dans les régions qui possèdent des mines d'argent, telles que le royaume d'Acham, les monts Komaoun. On exploite des mines d'étain près Zamvar, dans la province d'Agemyre et dans le Pendjab : le zinc est si commun dans l'Inde qu'on en exporte une quantité pour l'Europe. Dans quelques endroits on découvre du vif-argent et de l'antimoine.

Diamans. Nulle part les diamans ne sont aussi beaux ni aussi nombreux que dans l'Indoustan et le Décan, spécialement dans les provinces de Bengale, Bundelkund, Allahabad, Orissa, cantons de la côte Bérar, Visapour, Golconde, et Karnatic. Ceux de Golconde et d'Orissa, et spécialement ceux de Sumbelpour, sur les bords du Mahanady, le fleuve *Adamas* des anciens, passent pour être très-supérieurs à ceux de Parna dans l'Allahabad. On y trouve aussi du cristal de roche, des rubis, des saphirs, des améthystes, des onyx et autres pierres précieuses. Après les grandes averses, les rivières en détachent de l'intérieur des montagnes, et les entraînent dans leur cours : le Mahanady ou Cattac, entre autres, en charrie un assez grand nombre. On nomme au royaume de Gorcha, district de Dirdchen-Schal, une rivière qui en fournit beaucoup (1).

Pierres précieuses. Le *lapis lazuli*, qui, dans un état parfait, est une des plus belles productions de la nature, et qu'on regarde avec

(1) *Gladwyn*, History of Hindostan, I, p. 34.

beaucoup de vraisemblance comme le *sapphirus* des anciens (1), se trouve principalement dans les monts Hindou-Khos et Belour. L'*onyx* de l'Inde, qui probablement était le *schoham* des grands-prêtres juifs, venait d'une chaîne de montagnes indiquée par Ctésias, et paraît répondre aux monts Bala-Ghats (2). Presque toutes les montagnes de l'Inde renferment des carrières de marbre et d'albâtre; celles d'Agemyre ont du marbre blanc, noir et vert : le Béhar est riche en albâtre. Le sel gemme se trouve dans plusieurs montagnes : il y a aussi de grands lacs d'eau salée dans l'Agemyre et sur la côte de Coromandel; le Guzurate renferme des plaines couvertes de sel : partout cette substance utile est exploitée avec soin. Plusieurs provinces, surtout le Béhar et le Bengale, fournissent du salpêtre : on en exporte une quantité considérable pour l'Europe, la Tartarie, la Chine. Il y a du soufre, du charbon de terre, du naphte et d'autres matières inflammables dans plusieurs contrées montagneuses de l'Indoustan et du Décan. Plusieurs rivières, telles que le *Gaudek*, sont impregnées de soufre, de salpêtre et autres matières minérales. L'onyx.

Le règne animal n'est pas moins riche en espèces que les deux règnes dont nous venons de parler. Règne animal.

Parmi les mammifères, on distingue les singes, qui se montrent partout en troupes; sur la côte de Malabar on en compte quelquefois des milliers qui viennent jusqu'au milieu des villes : il y en a de toutes espèces; on voit parmi eux des gibbons, surtout dans le Bengale et sur la côte de Coromandel; de beaux *maudis* à longue queue, particulièrement dans le Décan; des *tillows*, des *vella-kuranga* ou petits singes blancs; des *koringurangas*, grands singes noirs; des *orang-outangs* en Bengale, en Carnatic et sur la côte de Coromandel. Singes.

(1) *Baier*, Dissert. de Sapphiro. *Beckmann*, Histoire des Inventions, III, 182 *et suiv.* (en all.) (2) *Veltheim*, Mémoire sur les montagnes à onyx de Ctésias. *Heeren*, Idées sur la Politique, le Commerce, etc., 136-816. (2e édit.)

Le singe *radjakada*, à visage rouge, à barbe noire, représente aux superstitieux Hindous leur dieu *Hanouman*, le Pan indien, qui, ayant pris cette figure, se mit à la tête d'une armée de singes, vint au secours du dieu Rama, et contribua beaucoup à la défaite de Ravan, roi des géans et maître de Ceylan (1). Il paraît certain que jadis les singes, respectés par la superstition, peuplèrent l'Inde par myriades. L'armée d'Alexandre en rencontra dans le Pendjab une telle multitude, qu'elle la prit pour une nation ennemie, et se disposa à les combattre. Encore aujourd'hui, dans les contrées où dominent les Bramines, les Hindous accordent une entière liberté aux singes; ces animaux dévastent les champs; ils pillent les vergers, ravagent dans les villes. Les sages qui ont prétendu considérer les animaux comme des êtres doués d'une intelligence perfectible, mais opprimés par l'espèce humaine, devraient bien nous dire pourquoi les singes de Malabar n'ont pas encore fondé de société politique.

Chauve-souris. Les provinces méridionales sont infestées de chauve-souris de toute forme et de toute grandeur. On remarque surtout la *roussette* (*vespertilio vampyrus. L.*), qu'on appelle aussi *chat volant*, et qui ravage fréquemment les arbres fruitiers dans la province de Guzurate, et dans quelques contrées de la côte de Coromandel. Les

Écureuils. écureuils y causent le même ravage, particulièrement le *malcannan*, qui habite par troupes nombreuses les plus hauts arbres sur la côte de Malabar (2); l'*annan* ou petit écureuil, qui s'attache de préférence au cocotier; l'écureuil jaune, qui vit en troupes dans le Gujurat, et l'écureuil pouprède, que l'on rencontre fréquemment aux environs de Bombay. La côte de Malabar fournit beaucoup de porcs-épics, parmi lesquels le *pangolin* apprivoisé est souvent gardé dans les maisons. Le Bengale et la côte

(1) *Ramayana*, poëme indien trad. en partie par MM. *Carey* et *Marsham* (2) *Sonnerat*, Voyage aux Indes, tab. II, 87. *Pennant*, Indian Zoology, tab. I, View of Hindostan, I, 137-202.

orientale ont le *paresseux à deux doigts;* et le Bahar, une variété de cette espèce, presque semblable à l'ours (1), et qui vit de fourmis.

Rats et souris.

L'Inde a diverses espèces de rats et de souris, nommément la souris rayée, le rat à musc, et le jerboa ou rat sauteur; ces animaux, nombreux et audacieux, bravent les chats; c'est aux chiens et aux chasseurs de rats de profession que l'on doit la diminution momentanée de leur nombre. Il y a des lièvres et des lapins, des martres, surtout dans les provinces septentrionales; des civettes ou *merouva* de deux variétés, des blaireaux, des coatis, des *ichneumons* ou *mungo* (2), qui se laissent apprivoiser et qui donnent une chasse vigoureuse aux rats, aux chauve-souris et même aux gros serpens. L'*ours de montagne*, plus terrible que le tigre, et qui habite les Gates, selon un voyageur médiocrement instruit (3), pourrait bien être une grande hyène; mais le véritable ours se montre dans les forêts de l'Audh, d'Orissa, du Karnatic, de Coromandel. On voit des loups, surtout dans les Gauts, le Karnatic, le Malabar, le Guntour; les chacals se font redouter dans l'intérieur de l'Indoustan; les hyènes sont très-nombreuses dans le royaume d'Orissa et sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Le Bengale nourrit un renard d'une espèce particulière, très-petit et très-agile (4).

Ours, hyènes, etc.

Le zoologiste indien, M. Pennant, a cherché à distinguer avec soin les diverses espèces d'animaux féroces du genre *felis* qui habitent ce pays. Ceylan et le Bengale ont deux variétés de chat-tigre. Le *serwal* ou chat-panthère du Décan, qui est peu connu, se répand jusqu'au Thibet. Le lynx habite les provinces du nord; le *karakal*, variété de lynx aux oreilles noires, se montre au Bengale.

(1) *Bradypus ursiformis. Pennant*, View, II, 258-260. Hist. of quadrupeds, n° 452. (2) *Pennant*, Synopsis, pag. 226. *Rumph*, Herb. amb. austr. tom. XXVIII, *fig.* 2, 3. (3) *Paulin de S.-Barthelomé*, Voyage, I, 403 et la note de *J. R. Forster*, où il y a de la confusion. (4) *Pennant*, Hist. of quadrupeds, n° 170.

Tigres, panthères, etc., etc.

Ce pays est aussi la véritable patrie du *tigre royal*, connu des anciens sous le nom de *tigre du Gange*. Cet animal redoutable domine avec le rhinoceros sur l'extrémité marécageuse et inhabitée du Delta du Gange, nommée les *sunderbunds*; là, dans son domaine, il attaque même les bateaux qui passent. L'île de Ceylan et les monts Gates ne possèdent que les tigres ordinaires, d'une taille moins majestueuse. La panthère asiatique de M. Pennant ne paraît qu'une variété de tigre, qui a des mouches en place de raies. La sous-variété noirâtre, mouchetée de noir, est propre à l'Indostan (1). Les léopards, qui ont des taches d'une couleur foncée sur un fond blanc, varient considérablement de grandeur et de pelage. L'*once*, qui est la panthère de Pline, et qui sert à la chasse aux antelopes, habite tout le Décan central et le Guzurate. La *guéparde* de Buffon, la grande *pardalis* d'Oppien, est moins commune; on la nomme *tchita* (2). Malgré tous les soins de M. Pennant, l'obscurité qui enveloppe ce sujet n'est pas dissipée.

Le lion existe-t-il dans l'Inde?

Le lion, du moins celui d'Afrique, qui, par sa majestueuse crinière, se distingue du lion de Babylonie, est aujourd'hui inconnu aux Indes. *Terry* prétend néanmoins en avoir vu dans le Malwah. On peut cependant juger, par les anciens livres indiens, que le lion qu'ils nomment *singh* était autrefois répandu dans toutes les contrées.

Chevaux et ours.

Les Indiens font peu usage des chevaux; les espèces particulières à leur pays sont le *tattou*, dans le Bengale, cheval très-petit, mais bon coursier (3); le *gout* ou *gunt* dans le nord de l'Indoustan, et le *dchangley*, venu de la province de Batty : les meilleurs chevaux qu'on voit dans l'Inde viennent de l'étranger, notamment de l'Arabie et de la Tartarie. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un usage plus général; dans le nord et même dans le Décan on en trouve de sauvages qui descendent

(1) *Pennant*, View, II, 153. (2) *Pennant*, Hist. quad. n° 184, Synopsis, p. 174, tab. 18, *fig.* 1. View of Hindostan, II, 246. Asiat. Reg. 1800. Miscell. tracts, p. 338-342. (3) *Solvyns*, *les Hindous*, t. III.

des hauts plateaux du Thibet. Les Hindous, semblables aux Européens, regardent comme honteux de se servir d'ânes pour monture. Le *koulan* et le *djigghetaï* de la Tartarie viennent passer l'hiver dans les forêts de l'Inde. Parmi les chiens indiens, le chien de chasse était déjà fameux dans l'antiquité; il allait à la poursuite des sangliers, et même des lions et des tigres (1), et on en exportait beaucoup pour la Perse et Babylone. Les meilleurs viennent du nord, et particulièrement de Kaboul (2). Les chameaux et les dromadaires, les seuls véritables animaux de charge chez les peuples orientaux, se trouvent en grande quantité dans le Guzurate, dans les environs de Patna et de Mongyr, et dans les provinces de Moultan et de Tatta. Dans cette dernière province, l'auteur de l'*Ayen Akberi* en vit des troupeaux de plusieurs milliers. Le chameau à deux bosses vit dans un état sauvage dans les provinces du nord. Chameaux.

La brebis indienne se distingue de la race européenne par ses cornes recourbées, et par la qualité soyeuse de sa laine: on la trouve dans tout l'Indostan et dans le Haut-Décan. Ctésias connoissait déjà les richesses de l'Inde septentrionale en bêtes à laine; lorsqu'il assure que les moutons de ces contrées égalaient en taille les ânes de la Grèce, et qu'on leur faisait porter des charges, il a voulu parler de la brebis commune de Kachemire, nommée *hundou* (3) par les indigènes. La brebis fine du Kachemire fournit la belle laine dont on fabrique les schalls. Dans le Moultan on rencontre aussi le *bhara* ou brebis à grosse queue, et la brebis du Thibet, très-estimée pour sa belle laine. Ce sont les poils intérieurs qui forment cette laine précieuse. Dans le royaume d'Ascham les beliers ont quatre cornes. Enfin l'Inde connaît aussi l'*argali* ou le mouton sauvage (4). Variétés des brebis.

(1) *Ælian*, Hist. an. IV, c. 19, VIII, c. 1, compar. *Heeren*, Ideen. I, p. 818. (2) *Ayen Akberi*, I, 303. (3) *Hund*, en all. dan. suéd. angl., signifie *chien*. La biche s'appelle *hind* en dan. *hindin* en all. (4) *Capra ammon. v. Pennant*, Hist. of quad. p. 44. *H.*

Chèvres, etc. Le Guzurate et le Kutch reuferment beaucoup de chèvres sauvages et domestiques ; la chèvre du Kachemire fournit du poil très-fin pour la fabrication des schalls ; dans les montagnes et forêts d'Orissa, de Telenga, de Bérar et de Malabar, on trouve la chèvre qui fournit le bézoar. Les porcs, les sangliers, les cerfs, les daims, s'y montrent en grand nombre. On voit des troupes d'antelopes dans le Bengale, l'intérieur de l'Indostan et dans le Décan. Outre les espèces communes à la Perse et à la Tartarie, on remarque le *nylgau* ou l'antelope bleue aux pieds blancs, nommée aussi *ros* (1), et une petite espèce blanche, nommée *dirdhagen* par M. Gladwyn, et dans laquelle le mâle a quatre cornes, ce qui nous rappelle l'oryx à quatre cornes des anciens (2). L'élan se montre fréquemment dans l'île de Ceylan ; mais est-ce notre élan ou une espèce rapprochée?

Antelopes.

Bœufs. Le bœuf et la vache jouissent dans l'Inde d'une vénération aussi religieuse que jadis dans l'Egypte. Symboles de la force productive de la nature, emblèmes du soleil et de la lune, monumens vivans de l'histoire et de la civilisation, ils sont censés accompagner le grand dieu *Chiwa* et les déesses *Parwadi* et *Lakschmi*, l'une la Cybèle, et l'autre la Cérès indienne. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Il n'y a que trente ou quarante ans, un roi de Travancore, pour expier ses cruautés, fit construire une énorme vache d'or, passa humblement à travers cette image, et data depuis ses décrets de l'époque de son *passage par la vache*. Cette race sacrée, très-belle dans le Guzurate, le Malwa et le Bengale, ne se distiugue de notre bœuf européen que par la bosse de graisse placée sur le dos. C'est le zebou ou *bos indicus* des naturalistes. On trouve à Ceylan et près Surate des bœufs qui n'ont que la taille d'un dogue (3). Le buffle est très-répandu dans toute l'Inde méridionale,

(1) *Hunter*, Philosoph. Transact. 1771. Asiat. Reg. 1890. Miscell. tracts. p. 285. *Pennant*, hist. of quadrupeds, n° 32. (2) *Ælian*, hist. anim. XV, c. 14. (3) *Pennant*, hist. quadrup. I, tab. 3.

tandis que l'*yak* du Thibet se montre dans les provinces les plus septentrionales. L'animal nommé par les Indiens *arni* ressemble plus au buffle qu'à l'urus ; on lui donne six pieds de haut et des cornes énormes ; il habite les monts Gates et les monts Himmalaya. L'arni.

Les éléphans peuplent les grandes forêts et les régions marécageuses. Dans les forêts des Gauts on en trouve des troupes de 2 à 300. On fait grand cas des éléphans pris dans la province de Tipra et sur les bords du Bramapoutre ; mais les plus dociles et les plus beaux, quoique d'une taille ordinaire, viennent de l'île de Ceylan. Ces colosses, jadis redoutables dans les combats, ne servent plus qu'à traîner les canons et les caissons, à faire agir de lourdes machines, ou à soutenir sur leurs larges dos la tente de pourpre où repose sur des coussins dorés un *nabob*, moins intelligent quelquefois que le noble animal qui le porte. On prend les éléphans dans de vastes enceintes fermées de gros pieux, et vers lesquelles on les chasse en les épouvantant par le son des tambours et par la lueur des flambeaux ; l'animal, attiré par des femelles apprivoisées dans une enceinte intérieure, dont les portes cachées se referment sur lui, ne trouve d'issue que par un long et étroit corridor également fermé de pieux, et où on l'arrête en faisant passer des bois de traverse. Il n'en sort que garrotté et sous la garde des éléphans apprivoisés, qui bientôt lui apprennent à obéir (1). Le rhinocéros vit dans le Bengale, surtout dans les îles de l'embouchure du Gange, où on le voit fréquemment dans la société du tigre. Le premier de ces animaux trouve dans les herbes et les broussailles des marais la grossière nourriture qu'il aime ; l'autre y cherche au fond de l'eau fangeuse un asile contre les chaleurs du jour : c'est ainsi que les besoins rapprochent les monstres sans les unir.

Éléphans. Manière de prendre les éléphans. Rhinocéros.

(1) *Voyez* la planche dans *Valentyn*, oud and nieuw Ostindien, VIII, Beschryving van Ceylon., p. 47. Asiat. Researches, III, 229.

Serpens.

L'Inde fourmille de serpens ; on en trouve dans les forêts, dans les champs, dans les jardins et même dans les appartemens. On en distingue beaucoup d'espèces connues sous des noms portugais ou malabars. Les plus redoutables sont le *cobra manilla*, petit serpent bleu d'un pied de long ; le *rubdira mandali*, grand serpent dont la morsure fait sortir le sang des pores de la peau ; le *cobra de capello* (1), que l'on sait apprivoiser malgré ses morsures dangereuses. Un voyageur prétend sérieusement avoir vu des serpens à deux têtes ; c'étaient des amphisbènes qui ont la tête et la queue de grosseur égale et auxquels les Portugais ont donné le nom trompeur de *cobra de duas cabeças* (2). Le serpent royal ou le boa, espèce dont M. Anquetil foula un individu long de quarante pieds, jouit dans plusieurs cantons d'une adoration divine. Celui qui habite près Sumboulpour dans une grotte, rendait encore des oracles il y a peu d'années (3). La mer même qui baigne l'Indostan est remplie de serpens hideux et dont la morsure est dangereuse. Une tribu particulière se livre au métier de conjureurs de serpens, et enseigne à ces animaux les tours les plus surprenans (4).

Adoration des serpens.

Presque tous les fleuves et même les lacs et les marais de l'Indostan et du Décan nourrissent des crocodiles plus gros que ceux d'Egypte, dont au reste ils ne diffèrent que peu. Une variété, de petite taille, est spécialement vénérée comme un animal consacré (5). Quelquefois, placés dans des fossés de places fortes, ils servent de moyen de défense. Les lézards sont très-communs dans toutes les provinces : sur les monts Gauts il y en a d'une grosseur prodigieuse. L'île de Bombay et quelques autres contrées fourmillent de grenouilles et de crapauds. Les tortues sont communes sur les côtes et

Reptiles.

(1) *Coluber naja*. L. (2) *Paulin de S. Bartholomé*, voyage, p. 180 (en ital.), comp. *Obsonville*, Essais philosophiques, p. 13-14. (3) *Motte*, dans *Asiat. Miscell*, II, n° 1. (4) Nouv. rapports des mission. de Halle, cah. 43, p. 648-656. (5) *Pennant*, view, II, 207.

dans les fleuves ; celles de la côte d'Orissa fournissent la meilleure écaille.

Poissons. Les poissons abondent tellement sur les côtes de Coromandel, de Malabar et dans d'autres contrées, qu'on en nourrit les animaux domestiques, tels que les porcs, les chiens et même les chevaux. Il y a peu d'espèces européennes qui ne se trouvent dans l'Inde : les plus communes sont le saumon, la sardine, l'anguille, la carpe et le thon. Le *mango* (1), joli poisson de mer, couleur d'orange, remonte le Gange. On voit jouer à la surface des flots les troupes brillantes de poissons dorés, tandis que, prenant un élan à travers les airs, le poisson volant cherche en vain à échapper aux ennemis qui le poursuivent dans l'un et l'autre climats. Les *torpedos* et les *gymnotes* électriques frappent le baigneur imprudent.

Insectes. Les insectes brillent, dans ce climat chaud, d'un éclat inconnu aux zones tempérées; mais ils causent aussi beaucoup de dommages. Nous nommerons les sauterelles, qui tombent quelquefois en nuées sur les campagnes pour les ravager ; les abeilles, presque toutes sauvages, mais qui fournissent un miel très-aromatique ; les fourmis noires et blanches, un des fléaux des gens de la campagne ; les araignées grandes et petites ; les scorpions, les écrevisses. Qui pourrait énumérer les papillons de toutes les couleurs, les vers à soie, toutes les espèces de coquillages, les coraux, les polypes ?

Vers à soie. Nous devons remarquer que le ver à soie ordinaire (*phalæna mori*) n'est pas le seul insecte qui fournisse un tissu précieux à l'habitant de l'Inde et de l'ancienne Sérique ; les deux espèces *phalæna-atlas* et *ricini* (2) donnent diverses espèces de soie qui ont dû être comprises sous le *bombyx* des anciens. La pêche des *cauris* et celle des perles seront décrites chacune à sa place.

---

(1) *Polynemus paradiseus*. L. (2) *Shaw*, naturalist's miscell. tab. 2. *W. Jones*, lettre à Anderson.

Oiseaux. Terminons par les oiseaux. C'est dans le nord de l'Inde qu'on trouve les plus beaux aigles, vautours et faucons. Ces oiseaux sont descendus des mêmes montagnes d'où l'Indostan a vu arriver tant de barbares conquérans. Les vautours-griffons et les vautours à barbe sont communs dans la Sibérie. Les princes Mongols entretiennent une immense fauconnerie (1). Le Décan renferme plus de

Perroquets. 50 espèces de perroquets. Cet oiseau, sacré aux yeux des Bramines, était déjà un objet de recherche pour les Grecs et les Romains, qui ont emprunté du persan les noms qu'ils lui donnent (2). Les corbeaux et les corneilles sont pour les Indous le symbole de l'esprit humain séparé du corps, et obtiennent souvent de la charité superstitieuse une nourriture abondante. Les âmes des Bramines sont censées habiter les corps de l'*ardea gigas*. Les hibous se réunissent par milliers sur la côte de Malabar.

L'Inde est la patrie du paon; des troupes énormes de paons sauvages habitent les forêts de l'Indostan

Coq-d'Inde. et du Décan; mais le coq-d'Inde est, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Amérique. Cependant il porte en allemand le nom de *coq de Calicut*, et la question nous paraît mériter un nouvel examen (3). Du reste, on retrouve dans ce pays presque tous les oiseaux de nos climats : parmi ceux qui lui sont particuliers, on distingue le *mango*, qui se nourrit du fruit de ce nom; le petit oiseau de paradis, assez commun dans les monts Gauts et dans le Malabar; l'ibis blanc, dont les plumes fournissent une parure aux Indiennes; l'ibis à tête noire, ou le butor; et l'oiseau bleu, le *porphyrio* des anciens, qu'on appelle en malabar *pidaramkoli*. Dans toutes les forêts on voit flotter au souffle du vent des nids en forme de bouteille, suspendus à un fil

(1) *Ayen Akberi*, I, 306. (2) *Tedak* ou *Tidak*, d'où *Psittacus*; *Bidak*, d'où βίττακος, chez Ctésias. (3) *Beckmann*, Litteratur der Reisen, I, p. 26-447-587.

léger ; c'est le fruit du travail ingénieux de la *loxia philippina*, habitante de cette demeure aérienne.

Mais arrêtons-nous ; car cette esquisse de l'Inde, toute incomplète qu'elle est, offre déjà beaucoup plus de notions qu'aucun autre Traité de Géographie français ; et notre zèle, qui aurait pu encore la perfectionner, se trouve circonscrit par les bornes de notre Ouvrage.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie.—Description Géographique spéciale du Sindhistan et du Ganghistan, ou des Contrées situées sur l'Indus et le Gange.

Après avoir étudié la géographie générale de l'Inde, nous allons en parcourir les provinces. Nous visiterons d'abord celles qu'arrosent le Sind et les rivières tributaires de ce fleuve; nous y joindrons le Guzurate, l'Agimère, les états de Rajepoutes; ensuite nous descendrons et remonterons le Gange et les fleuves qui en dépendent; nous entrerons dans la péninsule, et nous terminerons notre voyage à Ceylan et aux Maldives.

Petit-Thibet. Le *Petit-Thibet* et le *pays de Belour*, où l'Indus prend sa source, ont été décrits avec le Thibet. Nous devons donc commencer par la province de Kaboul, réunie politiquement à l'empire des Afghans.

Le Kaboulestan. Le *Kaboulestan* paraît s'étendre depuis les montagnes septentrionales du Paropamissus et le fleuve Kowmull à l'ouest, jusqu'aux frontières de Ghaur et Meimend, et à l'est jusqu'aux montagnes de Kachemire (1). Quelques géographes en retranchent cependant la province de *Ghazny*, et prennent pour limite orientale l'Indus. Dans quelques livres indiens le Kaboulestan est désigné sous le nom de *Kekadess*, c'est-à-dire le pays de Keka, fille d'un ancien souverain de Kaboul. Les principaux cantons du Kaboulestan sont : le *Kaboul* ou *Laungham*, sur la rivière de Kowmull, avec la ville de Kaboul, capitale de tout le pays; le *Lahoukar*, le *Bechrad*, au-delà du Baraan; le *Sewad* (2), qui est la Suastène des anciens; le *Nyknaar* à l'est de Kaboul; le *Déwan*, qui renfermait autrefois une grande ville de ce nom; le *Bungshat*, vers l'embouchure du Kowmull; le *Ghazny*, au

(1) *Wahl*, II, p. 273. (2) *Forster*, I, p. 294.

sud-ouest ; et, au nord, dans les hautes montagnes, le *Kouttore*, surnommé *Cafristan*, ou pays des idolâtres. A l'est de l'Indus, la province *Pekhely* ou *Pukholy* (la *Peuceliotis* des anciens), appartient à l'ancienne soubabie ou vice-royauté de Kaboul.

Productions et nature du pays.

La lisière méridionale du Kaboulestan, remplie de déserts sablonneux, repousse les voyageurs et les caravanes. C'est par le centre et par les montagnes que passe la route ordinaire de Perse dans l'Indostan ; une autre route conduit dans la Bukharie ou la Bactriane. L'armée d'Alexandre trouva ces montagnes couvertes de vignes, de lierre et de lauriers ; il y coulait beaucoup de sources limpides ; il y naissait des fruits salubres et délicieux (1). C'est une peinture fidèle ; l'*Ayen Akberi* et le voyageur écossais Forster la confirment (2). Mais ce pays romantique n'offre ni d'abondantes moissons de blé, ni aucune production remarquable pour l'exportation, si ce n'est le fer et le cuir. Les Bukhariens amènent à Kaboul des chevaux et des pelleteries qu'ils échangent contre les étoffes de l'Indostan. Cette ville, située sur deux montagnes, environnée de jardins, arrosée d'eaux vives, sert de résidence aux souverains des Afghans, dont la puissance a été décrite dans notre description de la Perse ; mais cette capitale d'un grand empire ne renfermait naguère que des maisons construites en bois et argile (3). *Ghazni*, ville déchue, n'est plus remarquable que pour avoir été la capitale de l'empire du Ghaznévides ; ce fut ici que le poëte Ferdoucy, après avoir chanté la magnificence du sultan Mahmoud, se vengea, par une satire, de l'ingratitude de ce monarque. Les géographes orientaux placent au nord-ouest de Ghaznah un endroit nommé *Skenderah*, qui paraît l'Alexandrie du Paropamisus (4). Au sud-est, sur le fleuve du Kaboul,

Villes.

(1) *Quint. Curt.* VIII, 33. (2) *Forster*, voyage de Bengale à Pétersbourg, II, 67-70, et les notes de M. *Langlès*. (3) Lettre d'un voyageur dans le *Monthly Repertory*. (4) *Rennel*, Memoir of a map of Hindoustan, p. 169. *Wahl*, Ostindien, II, 275.

la riche et grande ville de *Peischawer* ou *Peishour* domine sur une province qui rapporte aux Afghans 1,750,000 fr. par an, et où aboudent les denrées et les bestiaux, et surtout les moutons à large queue.

Le Kachemire. Entre les montagnes à l'est du Kouttore, s'étend une vallée d'une forme elliptique (1); les indigènes prétendent qu'elle a été anciennement le fond d'un lac, dont les eaux se seraient écoulées, ou, selon Bernier, auraient été englouties par un abîme à la suite d'un tremblement de terre. Resserré par de hautes montagnes, ce magnifique vallon est à l'abri des débordemens dans la saison pluvieuse, des chaleurs étouffantes du Lahore, des vents glaçans du Thibet; c'est le *Kachemire*, le paradis de l'Inde et de tout l'Orient; on n'y arrive que par trois passages à travers les montagnes, encore sont-ils dangereux et presque impraticables pour les bêtes de charge.

Nature du pays. Rien n'égale la surprise délicieuse que le voyageur éprouve en entrant dans cette vallée, surtout lorsqu'il vient de quitter, comme Bernier, le climat le plus brûlant de l'Inde. L'abondance et la vigueur des végétaux, la variété des sites, la douceur de l'air, l'aspect riant des maisons disséminées dans la campagne, tout y flatte Productions. les yeux, tout y séduit le cœur. Les plaines sont couvertes de rizières, de potagers, de belles prairies, de vergers et de parterres de fleurs : sur le penchant des collines on voit des champs de blé, de plantes aromatiques, de roses et de safran, des vignes, des forêts de chênes et de hêtres, à travers lesquelles passent des sources et des rivières qui descendent dans la plaine, l'arrosent et y forment des lacs charmans (2). Les montagnes renferment de bon fer (3). Les habitans du Kachemire, quoique opprimés par les Afghans, leurs maîtres, n'ont pas encore perdu le goût des plaisirs, de la mollesse

(1) *Forster*, I, p. 298. (2) *Bernier*, Voyage de Kachemire. (3) *Forster*, I, p. 298.

et du luxe qui les caractérise. Bien faits, ils se défigurent par un ample vêtement de laine qui ressemble à un sac. Bernier leur trouva tant de ressemblance avec les Juifs, qu'il entreprit sérieusement de prouver qu'ils descendaient de quelques tribus juives dispersées en Asie après la captivité de Babylone (1). Ils sont très-industrieux et soutiennent encore la réputation qu'ils ont acquise dans la fabrication des schalls : c'est en schalls qu'ils payent aux Afghans une partie de leur tribut. Mais des indigènes ont assuré à Forster que, de quarante mille fabriques qui florissaient dans le Kachemire du tems du gouvernement mogol, il n'en reste plus que seize mille. Les schalls les plus fins et les plus chers se font avec le poil du chameau à une bosse ; les autres se font avec la laine soyeuse de la brebis kachemirienne, la plus belle race de bêtes à laine que nous connoissions. M. Legoux de Flaix, à qui nous devons la connaissance des procédés de la fabrication des schalls (2), n'admet point l'opinion des voyageurs qui ont assuré que l'on employait à cette fabrication le poil de chèvre. M. Forster prétend que la laine dont on fait les schalls de Kachemire n'est point une production indigène, mais qu'on l'apporte des différens cantons du Thibet (3). Selon M. Legoux, il est vrai que la laine du Thibet est employée dans les manufactures de Kachemire ; mais la belle toison des brebis indigènes y entre toujours comme matière première. Les Kachemiriens fabriquent aussi de très-beau papier, de l'essence de rose et du vin qui est à peu près de la qualité du Madère (4). Si l'on en croit Forster, la dépravation des mœurs est poussée au plus haut degré chez les Kachemiriens. J'atteste, dit ce voyageur, n'avoir jamais connu un corps de nation aussi dépravé, aussi profondément imprégné de vices que le sont les Kachemiriens (5). La population du Kachemire paraît

Schalls.

(1) Voy. de *Bernier*, tome II, p. 316. (2) *Legoux de Flaix*, II, p. 315.
(3) *Forster*, I, p. 298. (4) *Ibid*, page 300. (5) *Ibid*, pag. 310-311.

être considérable, et les femmes de ce pays passent pour très-fécondes.

Ville de Kachemire.

Si l'on en croit les auteurs indiens, le Kachemire renferme cent mille bourgs et villages ; mais il n'a qu'une seule ville, c'est celle de Kachemire, ou *Sirinagor*, mot indien qui signifie habitation du bonheur ou de la bénédiction, et qui s'applique à plusieurs villes situées auprès des lieux sacrés (1). La capitale du Kachemire est située dans une plaine, aux bords d'un lac dans lequel il y a beaucoup d'îles, entre autres une qui porte un château royal avec un beau jardin ; le château est en brique, et revêtu d'une espèce de stuc blanc et poli (2). Les empereurs mogols y passaient l'été. A quelque distance de Sirinagor, un phénomène attire tous les ans un grand nombre de curieux : c'est une fontaine qui jette constamment un filet d'eau limpide de trois ou quatre pieds de haut ; mais pendant le mois de mai ce filet se change en écume bouillante : effet que M. Legoux de Flaix attribue avec raison à la grande fonte des neiges sur les montagnes de Kachemire (3).

Sur la nation des Seiks.

Les pays que nous allons décrire maintenant appartiennent pour la plupart aux *Seiks* : cette fameuse nation mérite quelque attention (4). Le mot *seik* ou *sicque* signifie disciple ; il appartient à une secte religieuse fondée par Nanek, Indou de la caste des Tchetri ou guerriers. Elle observe les lois religieuses et politiques que celui-ci lui a laissées dans un livre intitulé *Grunth*. Elle rejette le culte de Brahma, Vischnou et Mahadeva, les trois principales divinités des Indous, ainsi que l'adoration des figures et images, et n'admet qu'un Être suprême, auquel elle adresse directement ses prières. Les seiks ont un temple et un collége à Patna (5). Il est défendu aux femmes de se brûler après la mort de leurs

(1) *Wahl*, II, p. 511. (2) *Legoux de Flaix*, II, p. 167. (3) *Legoux de Flaix*, p. 171. (4) Comparez *Craufurd Sketches*, etc. II, p. 265. *Forster, Voyage*, II, p. 387. Recherches Asiatiques, I, p. 312. (5) Recherch. Asiatiq. I, p. 313.

maris ; cependant il y a encore des femmes qui, en dépit de cette loi, se donnent la mort lorsqu'elles deviennent veuves. Nanek, pour distinguer ses sectateurs des autres Indiens, leur a défendu aussi l'usage du tabac, et il leur a prescrit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Ils portent un pantalon bleu, un manteau de diverses couleurs et un mauvais turban : leurs chefs ont les poignets ornés de bracelets d'or, et leurs turbans entourés de chaînes du même métal. Sobres dans leur nourriture, ils aiment les liqueurs spiritueuses ; guerriers par profession et par goût, ils cultivent cependant la terre, entretiennent de grands troupeaux, et ont même des manufactures. Ils fabriquent de bon drap et des armes à feu très-estimées dans l'Inde (1). Ils ont en aversion le mahométisme et font éprouver des humiliations aux musulmans établis dans leurs états. Ils mangent la chair de porc, réputée impure chez les mahométans, et s'abstiennent des plaisirs sensuels, auxquels ceux-ci sont fort adonnés. Leur principale force militaire consiste dans la cavalerie ; ils sont armés de mousquets à mèche et de sabres, pour lesquels ils ont presque une vénération religieuse. Voici le portrait que trace d'eux M. Polier, cité par M. Langlès (2). « Les Seiks sont, en général, forts et bien faits ; accoutumés, dès leur enfance, à une vie laborieuse et frugale, ils font des marches et supportent des fatigues vraiment surprenantes. Dans leurs excursions, ils ne portent ni tentes ni bagages, tout au plus une petite tente pour le principal officier. Ils se mettent à l'abri du mauvais tems sous des couvertures qui leur servent à couvrir les selles dans les marches. Ils ont communément deux et même trois chevaux chacun ; ces animaux de moyenne taille, vigoureux, ardens, et cependant fort doux, leur sont fournis par les provinces de Moultan et de Lahore ». Ils témoignent de la joie à la mort d'un de

Leur portrait.

(1) *Franklin, History of Shah Aulum*, p. 75. (2) *Forster, Voyage* II, p. 75.

leurs compagnons; mais ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval. Les Seiks ont eu autrefois des chefs suprêmes qui avaient à la fois le pouvoir civil et ecclésiastique; mais depuis long-tems ils forment une grande république : ils ont encore, à la vérité, des chefs, mais ce ne sont que des officiers militaires. Si les Seiks étaient tous unis, leur puissance serait formidable : en effet, à la fin du dernier siècle, l'état de leurs forces militaires était de 248,000 hommes (1); mais, pour le bonheur des nations voisines, ils se sont trop étendus et trop divisés pour pouvoir agir en masse. L'histoire des Seiks ressemble à celle de presque toutes les sectes religieuses : ils ne devinrent puissans que lorsque les empereurs mogols et les princes afghans les persécutèrent avec le plus grand acharnement. La chute de l'empire mogol affermit leur pouvoir : depuis cette époque ils étendirent de plus en plus leurs états. Nous allons décrire ceux qui leur sont soumis actuellement en entier ou en partie.

Leur gouvernement.

Le Pendjab.

Le *Pendjab*, ou pays des cinq rivières, tire ce nom des cinq sources ou branches secondaires de l'Indus qui le traversent. Ce pays, situé au sud du Kachemire, s'étend depuis l'Indus jusqu'au Serhind; c'est une des provinces les plus belles et les mieux cultivées de l'Inde; elle abonde surtout en fruits de toute espèce. Sur les bords de l'Indus on trouve beaucoup de sel gemme, qui forme une branche de commerce. La capitale en est *Lahore*, ville très-ancienne sur la rivière de Ravy et sur la grande route bordée de platanes qui conduit de Delhy à la Perse et à Samarcand. Elle a perdu une grande partie de son ancienne splendeur; cependant elle renferme de beaux édifices et des jardins magnifiques; elle est entourée de murs de briques, et elle a douze portes. Ses faubourgs sont pour la plupart ruinés. Sur la rive orientale du Ravy s'élève le château bâti en briques, où résidaient anciennement les souverains du Mogol. Ce

Ville de Lahore.

(1) *Franklin*, History of Shah Aulum, p. 75.

palais, un des plus beaux et des plus somptueux que l'on connaisse, est renfermé dans la citadelle de la ville. Il est de granit rouge et a été construit par Ferokchir (1). Vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, ce monument offre un aspect vraiment enchanteur; on le prendrait pour le palais de Sémiramis ou pour l'un de ceux des Fées, décrits dans les Contes arabes. Ce toit en terrasse est orné, d'un bout à l'autre, d'un parterre planté de mille espèces des plus belles fleurs que produit ce pays, où règne un printems éternel. L'intérieur de ce magnifique édifice est orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre et de beau granit rouge. On admire surtout la salle du trône et la galerie, dont le plafond et les murs sont couverts de glaces de cristal de roche, et le long de laquelle règne une treille en or massif, avec des grappes en perles et pierres précieuses, plus brillantes les unes que les autres. Dans la salle du bain on voit une baignoire de la forme d'une nacelle; elle est d'agate orientale et ornée de lames d'or; on la remplissait de huit muids d'eau de roses. A quinze milles anglais de Lahore sont situées les ruines de *Sangala*, ville dont il est fait mention dans l'histoire d'Alexandre.

Palais du grand mogol

Non loin de la rivière de Behat on trouve *Miani*, ville qui fait un grand commerce de sel, et *Gudcherat*, ville et fort fondés par l'empereur Akbar, qui y mit une colonie de Goudchirs, peuple indou, connu par sa férocité et son esprit belliqueux. A l'est de Lahore on voit *Amberssir*, appelée aussi *Ramdaspour*, ville auprès d'un bel étang bordé de pierres de granite, et entouré de beaux édifices. Les pèlerins seiks s'y rendent en foule pour faire leurs dévotions dans un temple élevé au milieu du lac. Dans la partie montagneuse du Pendjab on remarque *Sialkott* ou *Salcot*, grande forteresse sur un rocher escarpé; *Tchinnany*, ville très-ancienne et bien peuplée, résidence d'un petit rajah; *Nourpour*, grande ville

Ville du Pendjab.

(1) *Legoux de Flaix*, Essais, I, p. 147.

sur le sommet d'une montagne que l'on monte par le moyen d'un escalier en pierre.

Temples remarquables.

A *Kangrah*, ville ancienne, appelée aussi *Nagrakot*, au milieu des montagnes, on voit un magnifique temple indou, visité tous les ans, aux mois de septembre et d'octobre, par un grand nombre de pèlerins de toutes les provinces de l'Inde. A deux journées de là s'élève un autre temple encore plus fréquenté; c'est celui de *Dchoalamouki* ou *Jullamouki*; il renferme un souterrain d'où sortent des flammes; les dévots y jettent du bois de sandal, du riz, des amandes et autres objets qu'ils laissent se consumer, pour en retirer ensuite les cendres, estimées comme des reliques.

A l'ouest de l'Indus nous remarquerons *Attok*, ville forte, qui tire son nom d'une défense qui empêcherait les Indous de franchir le fleuve, sous peine de dégradation. C'est par ici qu'Alexandre, Tamerlan et Schah-Nadir pénétrèrent dans l'Inde. *Kokar* est située dans le territoire des *Gikhhers* (1), peuplade considérable d'Indous, et particulièrement de la caste de Rajepoutes, aujourd'hui devenus musulmans. *Pekhely*, chef-lieu d'un grand district, le *Peukelaotis* des anciens, ne répond pas à l'ancienne *Peucela*.

Le Moultan.

Le Moultan, demeure des anciens *Malles*, est borné au nord par le Pendjab, au sud par le Sindy, à l'est par l'Agimère, et à l'ouest par la Perse. Il renferme des contrées fertiles en coton et opium (2), quelques bons pâturages pour les chevaux, et des déserts considérables, abandonnés à des troupeaux de chameaux. La chaleur est excessive sur la rive orientale de l'Indus, habitée par une peuplade sauvage qui laisse croître la barbe et les cheveux, et qui se nourrit de millet. On divise le *Moultan* en trois provinces, le *Moultan* au nord, le *Bhakar* au sud, et l'*Hadjikan* à l'ouest. La capitale est *Moultan*, située à quelque dis-

---

(1) *Gikhers*, c'est-à-dire têtes blanches. *Georgi*, Alph. Tibet. (2) *Thévenot*, Voyage de l'Inde, I, ch. 32.

tance de l'Hydaspe. Peu étendue, elle offre un poste militaire important; elle a un château fort et des murs flanqués de tours. *Ssultanpour*, *Adjodin*, appelée aussi *Pakpattan*, *Firuz-pour* et *Schahnawas*, sont des chefs-lieux des états appartenant aux Seiks. Ils dominent aussi à *Bhakar* ou *Vieux-Mansourah*, ville forte située dans une île de l'Indus, où, sous un ciel brûlant, il ne vient que des cannes à sucre et des dattes très-grosses, mais amères (1). Le *Hadjikan* est occupé par les Balloutches.

Le *Sind* ou *Sindi*, qui s'étend sur les deux rives de l'Indus, depuis le Moultan jusqu'à l'embouchure du fleuve, ressemble, par le sol et le climat, à l'Egypte; mais il paraît mal cultivé : les riverains, qui sont pour la plupart pêcheurs ou pasteurs, ne voient dans les crues du fleuve qu'un fléau qui les oblige de quitter leurs cabanes de bois et de paille (2). On nomme trois grandes provinces, le *Sewistan*, le *Nazirpour* et le *Tatta*. Ce dernier est le Delta à l'embouchure de l'Indus : c'est le *Patala* ou *Patalene* des anciens. La ville de *Tatta* possède des manufactures et une grande école indoue. *Amerkot* est située au pied de la chaîne de rochers qui borde le désert. L'intérieur du Sindi est très-peu connu. On y trouve plusieurs tribus de *Balloutches*; dans le Tatta on en distingue deux tribus principales, les *Laths* et les *Sind*. Ils professent la religion mahométane, mènent une vie nomade et repoussent toute espèce de civilisation. Quelques auteurs les regardent comme descendans des Afghans; mais il y a des auteurs orientaux qui désignent comme la véritable patrie des Balloutches la province d'Hetchar, en Arabie (3). Nous ne connaissons pas suffisamment la langue et les mœurs de ces nomades pour déterminer leur origine. On comprend sous le nom de *Balloutchestan* tous les districts qu'ils occupent et qui s'étendent depuis la province de Mécran, en Perse, à travers le Sind, jusque dans l'intérieur de l'Indostan.

Le Sind.

Les Balloutches.

(1) *Abuleda*, tab. 13, *Sind*. (2) Ayen Akberi, II, 137. Voyage de Néarque. (3) *Wahl*, II, 869.

Remarques sur les Tchinganes.

Les *Tchinganes*, peuplade adonnée au brigandage, habitent le Delta de l'Indus. C'est, selon les recherches les plus modernes, la souche de ces troupes de vagabonds qui parcourent l'Europe sous les noms de *Bohémiens*, de *Gypsies*, de *Zingari*, de *Zigeynes*, et qui excitent partout un sentiment mêlé d'horreur, de curiosité et presque d'intérêt, par la vie abjecte qu'ils mènent au milieu des forêts, par leur adresse dans certains métiers, leur indolence, leur bruyante gaieté, leurs danses sauvages et leurs prétentions à connaître l'avenir. On a appris de quelques-uns d'entr'eux qu'ils se donnent le nom de *Sintes*, qui rappelle évidemment celui du fleuve Sind. Les Persans les appellent *Indous noirs*. Leur langue enfin, quoique peu connue, a déjà fourni une centaine de mots qui se retrouvent dans les dialectes indous de Moultan et du Bengale (1). Le langage des Indiens qui viennent à Astrakan a paru, à un savant célèbre, offrir des sons semblables à ceux de l'idiome des Zigeunes de l'Ukraine russe (2). Un autre voyageur a comparé les dialectes de Tatta et du Guzurate avec celui des Bohémiens d'Italie et de Hongrie (3). On a même cru pouvoir indiquer l'époque à laquelle ils ont dû s'enfuir de l'Inde; c'est Tamerlan, dit-on, qui, en 1400, par ses affreuses cruautés, obligea les nations du Sindi de quitter leur patrie dévastée; c'est précisément un demi-siècle plus tard qu'on aperçoit en Europe les bandes vagabondes de Bohémiens. Cette hypothèse ingénieuse, habilement développée (4), est partagée aujourd'hui par beaucoup de savans. Elle trouve pourtant des contradicteurs; les uns cherchent à démontrer que les *Sigynnes* du Danube, connus d'Hérodote (5), ou les *Sindi* du Bosphore Cimmérien, ont été la souche la plus directe de nos Zigeunes d'Europe (6); les autres

(1) *Adelung*, Mithridate, I, p. 244 *et suiv.* (2) *Pallas*, Neue Nordische beytræge, III, 96. (3) *Paulin de Saint-Bartholomé* dans *Alter*, sur le sanscrit, p. 172. (4) *Grellmann*, Essai historique sur les Zigeunes. *Dav. Richardson*, dans les *Asiat. Research.* VII, n° 9. (5) *Sigynæ*, Herod. *Siginnoi*, Strab. *Sigymnoi*, Orph. *Sigynnoi*, Apoll. Rhod. (6) *Hasse*, les Zigeunes dans Hérodote. Kœnigsberg, 1803 (en all.).

s'attachent à quelques mots cophtes qu'on retrouve chez les Zigeunes (1), à la dénomination de *Gypsies* ou *Egyptiens*, que les Anglais leur donnent, et à l'opinion des Turcs, qui regardent les *Zingari* du Caire et de Constantinople comme venus du Zanguebar ou Zingibar, contrée de l'Afrique orientale (2). Quelle que soit l'issue de cette discussion savante, la ressemblance de tant de mots prouvera toujours une parenté primitive entre les langues de ces nations, et quelques rapports anciens avec l'Indostan.

Entre l'Indus et le fleuve Padder s'étend un immense désert de sable, désert où s'arrêtèrent la science d'Hérodote et l'audace d'Alexandre. La lisière maritime de ce désert forme le district de *Coutch*, situé sur le golfe de ce même nom. Le chef-lieu en est *Bodge-Bodge*, grande ville située sur un sol sablonneux ; elle est la résidence d'un rajah. *Janagour*, ville avec un château fort, est placée, par Rennel, sur la rivière *Banas*, qui coule parallèlement à celle de *Paddar*; l'une et l'autre n'ont guère de l'eau que dans la saison des pluies. District de Coutch.

Le *Guzurate* s'étend au sud du désert, soit dans la péninsule de ce nom, soit dans l'intérieur du continent. La plus grande province de la péninsule se nomme *Soreth* ou *Ssurat*. On y trouve établie une tribu de Rajepoutes, appelée les *Sangariens*. Ce peuple exerce, depuis l'antiquité, la piraterie dans ses parages, et même sur les côtes de la Perse ; sa capitale est *Noangour*. La province de Soreth est fertile, mais remplie de montagnes et de forêts. On y fait cinq récoltes par an : dans ses ports il se fait un commerce considérable. Le chef-lieu de Soreth est *Dchunaghar* ou *Junagar*, ville de trois milles de tour, au pied du mont *Ghirnal*. Au sommet de cette montagne s'élèvent plusieurs pagodes, autour desquelles il y a des grottes habitées par des solitaires indous de diverses sectes (3). *Doarka* ou *Dchigat*, île de trois milles Le Soreth. Les Sangariens.

(1) *Romi*, hommes, en cophte et en zingare. (2) Note manuscrite de M. *Paultre*. (3) *Tiefenthaler*, I, 286.

de long, est un lieu de pèlerinage; les pieux Indous qui s'y rendent, se font faire sur la peau des marques symboliques par le moyen d'un fer chaud (1). On remarque encore *Mangalor*, place forte à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et *Pattan* ou *Pattansumnat*, ville maritime avec un fameux temple qui possédait autrefois des richesses immenses : l'idole qu'on y adorait brillait d'or et de pierreries, plus de mille prêtres étaient attachés à son service, et l'on apportait tous les jours de l'eau fraîche du Gange pour la laver. *Bissantagan*, grande ville, fait commerce de bétail, de riz et de blé. *Diu* ou *Dive*, petite île fertile en gingembre, renferme une ville appartenante aux Portugais, et munie d'un port que fréquentent encore les Persans et les Arabes (2).

Villes du Guzurate.

Dans la province proprement dite Guzurate on trouve *Gudchurat* ou *Guzurate*, appelée par les Persans *Ahmedabad*, une des plus grandes villes de l'Inde, située sur la rivière de Mahindry; elle avait, selon les auteurs persans, mille mosquées; elle était divisée en 360 quartiers, et s'étendait jusqu'à la ville de Mahmoudabad, qui en est éloignée aujourd'hui de dix milles; on y voyait encore, il y a un siècle, onze grandes pagodes indoues, trois hôpitaux pour les animaux, de grands marchés plantés de citronniers et de cocotiers, de nombreuses fabriques de brocarts d'or et d'argent. Aujourd'hui il n'y a que le quart de la ville qui soit habité : de toutes parts on aperçoit des ruines (3). *Cambaye* ou *Kambahat*, ville autrefois très-commerçante, est située au fond du golfe de ce nom. Le port en est aujourd'hui comblé en partie. Les habitans, Indous, Mahométans ou Perses, fabriquent des étoffes de coton et des vases d'agate; aux environs de la ville il y a des salines considérables et des mines d'agate. Il faut encore nommer *Kadunpour*, grande ville entourée de murs de briques cuites; *Mahmoudabad*, bâtie par le sultan Mahmoud, et qui renferme une fameuse

(1) *Tiefenthaler*, I, p. 235. (2) *Voyez* notre vol. I, p. 490. (3) *Tiefenthaler*, I, p. 269, *sqq*.

pagode ; *Tchampanyr*, chef-lieu d'un grand district, qui, avec celui de Gudara, comprend des contrées montagneuses, riches en bois et qui avoisinent la province de Malvah. *Brodera*, nouvelle et jolie ville à l'est de Cambaye, résidence d'un prince maratte, possède des fabriques d'indienne. *Barotch* ou *Broach*, ville forte assez considérable, sur la Nerbudda, avait autrefois de riches manufactures et un grand commerce maritime ; c'est la *Barygaza* des anciens ; on y trouve encore des fabriques d'étoffes de coton et d'ouvrages en agate. A quelque distance de cette ville les Perses ont un cimetière, où leurs corps deviennent la proie des oiseaux.

Les états des *Djates* et des *Rajepoutes* occupent l'espace qui sépare les Seiks des Marattes (1). Les *Djates*, Jates ou Jautes habitent les contrées montagneuses à l'ouest de la Djumnah. Ils forment une secte très-puissante, qui fait partie de la quatrième caste indone, et qui n'est connue dans l'histoire que depuis le règne d'Aurengzeb (2). Les Rajepoutes ou Rasboutes sont de la caste militaire ; ils ont seuls le gouvernement et l'administration ; cependant plusieurs de leurs princes dépendent des Marattes. Les fiers et belliqueux Rajepoutes ne se livrent ni au commerce ni à l'industrie ; ce sont les Djates qui cultivent leurs champs. Leurs femmes ne paraissent jamais en public : dès qu'une jeune fille a passé l'âge de six ans, elle ne peut plus voir d'hommes, si ce n'est ses plus proches parens. Les mésalliances privent les enfans du droit d'héritage : aussi les Rajepoutes ont-ils le plus grand soin de faire des mariages assortis. L'orgueil a perpétué ici l'horrible coutume de l'infanticide, que les Anglais s'efforcent d'abolir (3). A l'exception de cette cruauté, ils sont très-bons pères. Ils sont partagés en deux grandes tribus, celles de Rhatoor et de Tchohaon ou Ssyssodja. Parcourons les états qui leur sont soumis.

Les Djates.

Les Rajepoutes.

Leurs mœurs. Infanticide.

(1) Comp. les extraits des Mémoires de G. Thomas, dans le tome I des *Annales des Voyages*. (2) *Voyez* la note 3 du Voyage de Forster, t. III, p. 104, et *Wahl*, II, p. 385. (3) *Annales des Voyages*, tome XVII.

Le Petit-Ballogistan. Le *Petit-Ballogistan*, autrement nommé le *Nardek*, et le *Thanessar*, sont situés au nord, et n'ont rien de remarquable. Les Batniens. Le pays des *Batniens*, borné au nord par le Peudjab, est bien arrosé par les rivières qui descendent des montagnes et qui inondent souvent les campagnes; il produit beaucoup de blé. La résidence du rajah est *Batnir*. Selon le rapport du général Thomas, les Batniens peuvent fournir 20,000 hommes de guerre. Traversant le désert qui borne leur pays à l'ouest, ils viennent ravager les districts plus habités; quoique tous mahométans, ils laissent paraître leurs femmes en public. La pipe à tabac est un de leurs meubles les plus nécessaires. Ils vendent du riz, des chameaux, des buffles et des chevaux.

État de Jypore. L'état de *Jypore*, appelé aussi *Dchépour* et *Jynaghar*, fait partie des états héréditaires des Rajepoutes ou du *Rajepoutana*. Il produit du blé, du coton, du tabac et d'autres végétaux: il fournit aussi de bon cuivre et d'excellens bestiaux. La résidence du rajah, très-dépendant des Marattes, est *Jypore*, ville grande, entourée de murs flanqués de tours rondes très-fortes. Le quartier neuf, bâti par le rajah Dchessing en 1725, a des rues larges et régulières (1). Près du château s'élève un grand observatoire astronomique muni de beaux instrumens. *Amber* était autrefois la résidence. *Ssopour*, résidence d'un rajah vassal de Jypore, a un superbe palais bâti, dit-on, sur une montagne de sable. La partie la plus montagneuse de Jypore est habitée par les *Minas*, peuplade sauvage qui se livre au brigaudage.

Le Beykanir. L'état de *Beykanir*, au sud-est de Jypore, a le sol tellement aride que les habitans sont obligés d'entretenir partout des citernes. On nous les représente comme lâches, cruels et perfides. Un rajah dispose de leurs biens et de leur vie. L'armée de Beykanir peut se monter à 8000 hommes (2). Le district de *Lackyjungle*, qui touche au

(1) *Tiefenthaler*, I, 228. (2) Mémoires de G. Thomas, *Annales des Voyages*, l. c.

Beykanir, est renommé pour ses pâturages et pour ses chevaux. *Jesselmere* est un pays sablonneux et aride, dont le rajah réside dans la ville du même nom. *Nagor*, province non moins stérile, renferme une grande ville du même nom, entourée de murs en pierre. Les Indiens donnent le nom d'*Hadoty* aux provinces de Beykanir et Nagor.

Jesselmere et autres petits districts.

Adchmyr ou *Agimère* est le nom général de tous les états héréditaires des Rajepoutes, et celui d'un circar particulier, dont le chef-lieu, nommé de même, est une ville grande et célèbre, de trois lieues de tour, et renfermant de beaux édifices. Au milieu des montagnes, à quelque distance de la ville, est un étang sacré nommé *pokhar*, où se rassemblent une foule de pèlerins pour se baigner. A l'est de la ville, l'empereur Acbar a fait construire de superbes édifices en marbre blanc, avec un beau jardin sur une colline (1).

Agimère. Circar et ville.

Joudpore ou *Dchodelpour* est à l'ouest de Jypore. Il donne du bétail, des chameaux, des chevaux, du sel et du plomb. On prétend qu'autrefois cet état renfermait dix mille villes et villages ; aujourd'hui il n'y a plus que cinq mille endroits. Les habitans rajepoutes de la tribu de Rhator, soumis aux Marattes, ont un caractère plus franc, plus brave et plus généreux que leurs voisins. On vante leur hospitalité et la douceur de leurs mœurs. Leur capitale est *Joudpore*, ville considérable, qui manque d'eau de source; mais on y trouve un étang artificiel taillé dans le roc. Les maisons, belles et solides, sont bâties de pierres brunes. Les habitans se livrent au commerce et à l'exploitation des mines (2).

Joudpore.

Sirohy, état situé sur la rive droite du Paddara, a pour chef-lieu *Jalour* ou *Dchalvar*, grande ville, au pied d'un rocher sur lequel s'élève une forteresse imprenable.

L'état d'*Oudipour* ou *Mewar* s'étend au sud d'Adchmyr et au nord de Joudpore. Cet état, soumis à l'influence

Oudipour.

(1) *Tiefenthaler*, I, 220. (2) *Idem*, I, 236.

du gouvernement maratte, obéit à un chef appelé *ranah*, qui était autrefois le chef de tous les princes rajepoutes, et qui avait sous ses ordres seize seigneurs appelés *surahs*.

Ville d'Oudipour.

L'*Oudipour*, fertile en riz, orge, froment, indigo, sucre, tabac, fournit aussi de bon bois, beaucoup de chevaux et du fer. La capitale, *Oudipour*, ville grande et très-bien peuplée, est située dans une vallée cernée de montagnes où l'on n'arrive que par un seul défilé; cette vallée, qui renferme 4 à 500 villages, a l'air malsain et les sources imprégnées de parcelles minérales (1). Oudipour a de beaux temples et un grand étang garni de quais longs de deux milles. Au milieu de l'eau s'élèvent quelques beaux édifices. *Tchitoor* ou *Chitore*, forteresse bâtie sur une montagne haute et escarpée, est regardée par les Indous comme sacrée et inviolable. Au pied de la montagne, des solitaires indous vivent dans les bois, à côté des tigres et des autres bêtes féroces.

L'état de *Kichengour*, celui de *Buetpore*, gouvernés par un prince djate, et celui de *Karoly*, habité par les Minas, ne présentent rien de remarquable.

Nous entrerons dans le bassin du Gange et de ses rivières tributaires, ou, s'il nous est permis d'employer ce nom, dans le *Gangistan*.

Malvah.

La province de *Malvah* ou *Maloway*, qui tire son nom de ces montagnes appelées en indien *Mala*, est située au sud d'Agra et à l'est de l'Adchmyr et du Guzurate. Elle est dominée par des rajahs marattes. *Ougein* ou *Odchan*, capitale du Malvah, située dans une vaste plaine, renferme plusieurs monumens remarquables, entre autres un grand nombre de pagodes pyramidales et un observatoire. Les eaux de la Sépra, qui coule auprès de la ville, passent chez les Indous pour sacrées : aussi Ougein est-elle un lieu de pelérinage. *Kalliade*, jolie petite ville sur la Sépra, était autrefois la rési-

(1) Mémoires de G. Thomas. l. c.

dence des rois de Malvah. *Indore* ou *Ondour*, grande ville à seize milles d'Ougein, ne renferme que des cabanes de bambous et de terre glaise. A *Maudou*, jadis une grande ville de douze milles de tour, située sur les monts Vindhaya, on voit encore plusieurs obélisques.

Dans la partie orientale du Malvah, où coule le Betwal, on remarque *Bonpal*, ville de deux lieues de tour, près d'un lac plein de crocodiles; *Serondje* ou *Saroug*, place qui, dans le siècle passé, faisait encore un grand commerce de toiles peintes; et *Chaudery*, ville qu'on prétend avoir renfermé 14,000 maisons en pierre, 376 marchés, 360 hôtelleries et 2000 mosquées. Elle a beaucoup perdu de sa splendeur : on y fabrique encore des étoffes de coton très-fines. Sur le Chumbal, s'élève, dans une plaine rocailleuse, *Kotta*, ville dont le territoire couvert de blé ne produit pas un arbre (1).

Le Malvah, peuple de tribus guerrières et presque sauvages, telles que les *Bhyls* au sud, les *Gounds* à l'est, renferme les domaines héréditaires de deux dynasties marattes ; les *Holkar*, dont Indore est la capitale, et les *Scindiah*, dont Ougein est la résidence. Ces princes, qui lèvent chacun des armées de 30 à 60,000 hommes, se font redouter dans toute l'Inde centrale, et tiennent le premier rang dans la confédération maratte. Tribus guerrières. Princes Marattes.

La soubabie d'Agra s'étend au nord de Malva. Le sol d'Agra est fertile, surtout en riz, légumes, fruits, indigo, cochenille. On trouve dans cette province beaucoup de bestiaux de belle race; des buffles femelles donnent, dit-on, jusqu'à 50 livres de lait par jour. Le climat est chaud et sec. Il y pleut beaucoup pendant les mois de juillet et d'août ; le tems est ordinairement serein depuis novembre jusqu'en mai ; le vent souffle constamment du nord-ouest depuis novembre jusque vers mai ; dans les mois d'avril, de mai et de juin il vient de l'ouest. Pendant ces mois l'horizon est chargé d'épaisses Agra. Productions. Climat et saisons.

(1) Description de Malvah, dans *Dalrymple*, Oriental Repertory.

vapeurs le soir et le matin, et le vent amène tant de poussière que l'air en est souvent obscurci. Ces nuées de poussière sont quelquefois suivies de pluies rafraîchissantes. Vers le milieu de juin règne un vent de sud très-frais, à cause des pluies qui tombent alors dans les régions méridionales. Le froid, qui, pendant la nuit, va quelquefois jusqu'à la gelée, commence en décembre et dure jusqu'au mois de mars.

Ville d'Agra. *Agra*, ville très-grande, s'étend en croissant sur les rives de la Jumnah dans une vaste plaine ; elle a sept milles de long et trois de large (1). C'est à l'empereur Akbar qu'elle doit sa splendeur ; il lui donna le nom d'*Akbar-Abad*. Il ne reste plus à cette capitale qu'un petit nombre de tous ses monumens, dans lequel on distingue le palais d'Akbar, un des plus beaux édifices de l'Asie : assis sur une éminence, ses murs de granite rouge paraissent d'un seul bloc de pierre (2) ; il se développe en forme de croissant sur le bord du fleuve, et y laisse une grève qui sert de port : de nombreux bateaux de charge et de plaisance y abordent sans cesse. La grande place du palais, plantée de plusieurs allées de platanes, sert de marché pendant trois jours de la semaine. Une belle galerie forme le pourtour de cette vaste place, où l'on arrive par six arcs de triomphe qui terminent autant de grandes rues. Au milieu de la place, un éléphant en pierre jette de l'eau par sa trompe. Le palais a deux galeries immenses, ornées de vingt-quatre colonnes doubles de marbre blanc, avec des piédestaux de granite bleu et des chapiteaux de mica jaune. La mosquée du palais est toute en mica ; on la prendrait pour une bonbonnière d'un caillou précieux (3). Dans les appartemens, l'or, le marbre et les sculptures en pierres rouges, jaunes et noires, sont prodigués avec profusion. Autour du grand palais sont rangés symétriquement sept petits

Palais et monumens.

(1) *Tiefenthaler*, I, tab. 7, n° 2. (2) *Valentyn*, Oud-and-Nieuw Ostindien, VI, 205. (Vies des Grands-Mogols). (3) *Legout de Flaix*, Essai I, p. 180.

palais de marbre pour les princes. A quelque distance du château est la grande mosquée ; on voit la superbe mosquée d'Akbar, bien supérieure à la fameuse mosquée de Soliman à Constantinople, et dont les murs sont de granite rouge, incrustés de lames d'or, de la corniche à la fondation. La mosquée d'Aurangzeb, située auprès du fleuve, repose sur plus de cent colonnes. Parmi les mausolées qui ornent la ville, on remarque ceux d'Akbar et du Schah-Dchihan, étonnans par leur grandeur et leur magnificence ; mais ils sont encore surpassés par le mausolée du beau-père de Dchihangyr. On trouve dans tous les quartiers de magnifiques jardins. Du tems de Tiefenthaler il y avait à Agra un collége de Jésuites et un cimetière chrétien, avec un vaste édifice voûté, dont les murs étaient peints de fleurs de toute espèce : tout auprès jaillissait, dit-on, une source d'eau odorante. Agra devait autrefois son état florissant à l'industrie de ses habitans : la ville était remplie de magasins, d'ateliers, de boutiques, de marchés ; quoique son commerce soit considérablement déchu, on y trouve cependant encore beaucoup de marchands indigènes et étrangers. D'après le rapport d'un voyageur moderne (1), Agra renfermerait encore huit cent mille âmes.

Mosquée d'Akbar.

Au sud-ouest d'Agra on trouve *Fattapour*, ville très-étendue, qui a dû tout son lustre à l'empereur Akbar, mais qui, tombée en ruines, ne conserve qu'un beau mausolée. A quelque distance de la ville est un lac où Akbar fit construire un amphithéâtre avec des minarets très-élevés; *Hindoue* ou *Haranpor*, ville autrefois très-peuplée, et encore fort éteudue; *Keroly*, ville remplie de beaux édifices d'une architecture particulière : les murs de la ville sont construits en énormes pierres taillées. Au sud, où coule le Sind, on trouve un chef-lieu de cirkar que les cartes d'Arrowsmith renferment dans le Malvah ; c'est *Narvah*, ville entourée

Autres villes.

(1) *Legout de Flaix*, Essai I, p. 174.

de murs de pierre, ayant les maisons couvertes de toits à terrasses, et située au pied d'une montagne escarpée, entièrement fortifiée, et où l'on monte par un escalier en pierre plus de 360 marches (1). *Gualior*, chef-lieu d'un circar, et la plus fameuse forteresse de l'Inde, appartient à un rajah maratte (2). Elle est bâtie sur un rocher isolé, haut de 380 à 400 pieds, et qui a un mille de tour; ce rocher est à pic de presque tous les côtés, et l'on a fait sauter partout les roches saillantes. Pour arriver à la forteresse même, il faut monter un escalier taillé dans le roc, et défendu par des bastions. Avant d'arriver en haut, on traverse sept portes : en dedans des fortifications il y a des maisons, des champs, des potagers et des réservoirs d'eau pour l'entretien de la garnison. Gualior renfermait autrefois les trésors et des prisons d'état des empereurs mogols. Malgré la position favorable de cette forteresse, et malgré tous les travaux entrepris pour la rendre imprenable, les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1780.

Forteresse de Gualior.

Le Doab.

Entre la Jumnah et le Gange s'étendent les fertiles plaines de l'*Endrebet* ou du *Doab*, c'est-à-dire de la contrée entre deux eaux ; on y remarque *Kanoudch*, *Kanoge* ou *Kinnuga*, en sanscrit *Kanjakodcha*, ville forte très-ancienne, au confluent du Gange et du Kalini, résidence des plus anciens monarques indiens. Avant l'invasion des Musulmans, Kanoge était une des plus belles et des plus grandes villes de l'Inde ; les Marattes, en la saccageant en 1761, ont achevé ses malheurs. Tous les environs sont couverts de belles ruines. *Farachabad*, grande ville fondée par les Afghans, est le siége d'un grand commerce.

La ville de Kanoge.

En remontant la Jumnah, on rencontre *Mathra* ou *Moturapouri*, ville très-ancienne et commerçante, avec un observatoire astronomique fondé par Dchessing. *Bindroban* ou *Bendrabad* a quelques vieux temples et un

(1) *Tiefenthaler*, I, 12. (2) *Hodges*, Voyages and travels in India. *Tie-fenthaler*, I, 132, et pl. 12, n° 3.

arbre très-révéré par les Indous (1). Le long du Jumnah il y a de petites chapelles habitées par des ermites, et des tours octogones où s'assemblent les pèlerins pour se baigner dans le fleuve. Parmi les habitans on trouve beaucoup de *Birages* ou moines indiens, ainsi que des religieuses ; les uns et les autres sont presque tout nus, et habitent de sombres cellules recouvertes d'un toit en chaume ; sur leurs fronts on voit trois traits jaunes.

La province de *Delhy* s'étend au nord d'Agra, depuis le Gange jusqu'à la rivière de Setledge, et jusqu'aux montagnes de Sewalik et Kumaoun. Moins fertile que l'Agra, cette province bien cultivée donne cependant trois récoltes de riz par an ; une grande partie du sol y est inondée par les pluies périodiques. Dans le nord, un froid très-vif se fait sentir pendant la mauvaise saison. Delhy, la province.

La capitale est *Delhy*, appelée aussi *Dchah-Schéhanabad*, ville très-vaste sur la rive occidentale du Jumnah. Dans le tems de sa splendeur, elle s'étendait jusqu'à une distance de 30 milles anglais ; mais elle n'avait qu'une seule rue parallèle au fleuve. La ville fut saccagée en 1738, par Schah-Nadir, et dépouillée de ses trésors, qu'on évalue à plus d'un milliard, et parmi lesquels on cite des collections de diamans, un trône en or massif chargé de pierreries, et des statues d'éléphans en or ciselé. Les Afghans et les Marattes achevèrent de ruiner cette ville. Cependant elle possède encore, selon M. Legoux de Flaix, plus de 1,700,000 habitans (2), et un grand nombre de monumens. Delhy est divisé en deux villes, dont l'une, habitée par les indigènes, s'appelle *Indouanié* ; l'autre, occupée par les musulmans, *Mogolanie* ; celle-ci est la partie la plus jolie. Le plus bel édifice de cette capitale est, sans contredit, le *Dauriserai* ou palais impérial, situé sur le Jumnah : il est de granite rouge, et d'une belle ordonnance ; sa longueur est de 1000, et sa largeur de 600 aunes ; on prétend qu'il a coûté, en frais de construc- Delhy, la ville. Palais impérial du grand Mogol.

(1) *Tiefenthaler*, I, 141. (2) Essai sur l'Indostan, I, 193.

tion, 10,500,000 roupies. Les salles du palais brillent d'or, d'azur et de toute sorte d'ornemens. Les écuries du palais sont si vastes, qu'elles peuvent contenir 10,000 chevaux; les cuisines même ressemblent à des salles de parade; tous les ustensiles y étaient en argent. Le *Djenana*, ou palais des princesses, se joint, par une galerie, à celui de l'empereur; de l'autre côté du fleuve, le palais *Selimserey* servait de demeure aux frères et proches parens de l'empereur; ils étaient tenus prisonniers. On voit encore dans les vastes faubourgs de Delhy, trois autres palais somptueux, parmi lesquels on distingue le *Godaïé-Kotelar*. Le grand salon, dit des ambassadeurs, est orné de glaces de cristal qui revêtent les murs, et d'un lustre en cristal noir, d'un travail admirable. Rien n'est plus beau que l'illumination de cette salle, qui semble être en feu de quelque côté qu'on la fixe. Dans la même salle on voit encore, selon M. Legoux, le fameux trône du paon que, selon d'autres, Nadir-Schah fit enlever

Le trône du paon.

« Ce trône, de forme ovale, dit le même auteur (1), est posé sous un palmier qui l'ombrage de ses feuilles; un paon, perché sur une des dernières palmes, étend ses ailes comme s'il voulait en couvrir celui qui est assis. Le palmier et le paon sont d'or; les ailes et les branches ou palmes sont d'une telle légèreté, que l'on s'imagine les voir obéir au souffle des zéphyrs et se balancer au gré de leur douce haleine. La queue et les ailes du paon, qui sont étendues, étalent les plus superbes émeraudes. Les fruits du palmier, recourbés sur les pétioles des grappes, sont d'une si grande vérité, qu'on tendrait volontiers la main pour les cueillir; ces grappes sont figurées par les plus beaux diamans de Golconde. » On admire encore à Delhy l'observatoire astronomique, fondé par Djessing, et construit en forme de sphère, avec deux grands cirques ronds percés chacun de 70 croisées.

Villes de la province de Delhy.

Dans la partie nord de Delhy, entre le Setledje et le

(1) Essais sur l'Indostan, I, 193.

Jumnah, on remarque *Bellaspour* et *Nahn*, jolies petites villes dans les montagues, et chacune la résidence d'un rajah; *Sirhinde*, grande ville à demi ruinée, auprès d'un lac; cette ville donne son nom à un canton qui, selon d'Anville, serait la *Serinda* d'où Justinien tira les vers à soie; opinion combattue par un savant orientaliste. En passant par *Thanassor*, ville très-ancienne, où il y a un étang sacré, on arrive d'abord à *Karnal*, sur un canal du Jumnah, où Nadir-Schah remporta, en 1738, une victoire décisive sur l'empereur du Mogol, et ensuite à *Panniput*, ville fameuse par la grande défaite des Marattes en 1761. Cette contrée, l'arène sanglante de tant d'armées, est traversée par des canaux d'irrigation malheureusement trop souvent détruits. Les plus considérables, creusés par ordre de Fyrouz III, le Ghaznevide, s'étendent à une distance inconnue à l'ouest. *Agroa*, ville aujourd'hui déserte, renfermait autrefois 125,000 maisons, habitées par des marchands si puissans qu'ils firent la guerre à Fyrouz, sultan de Delhy. Entre le Jumnah et le Gange, on remarque *Hastinapour*, une des plus anciennes villes de l'Indostan, et résidence des Paudouanes, dont le livre Mahabharat décrit les guerres contre les Kourouvans, princes d'Indrabat ou Delhy; cette ville était autrefois située sur le Gange; mais actuellement elle en est éloignée d'un mille et demi; *Saharanpour*, où l'on fabrique d'excellentes étoffes de coton; enfin *Hurdwar* ou *Hurdoar*, appelé aussi *Bhogpour*, ville sainte près de la dernière chute du Gange. La principale pagode est celle de *Brahmakond*, au pied d'une montagne. C'est à la fin de mars que les pèlerins commencent à affluer; en 1794 il y en avait 150,000 : à cette époque il se tient aussi une foire où l'on fait de grandes opérations de commerce (1). Canaux d'irrigation.

Au sud-est de Delhy et d'Agra, au nord et à l'ouest du Bahar, s'étend la province d'*Auhd*, appelée aussi *Haoud*, *Oude*, *Oudeh*, et en sanscrit *Ajodhja*. Elle est gouvernée par un nabob, vassal et prisonnier des Anglais, qui L'Oude ou Auhd.

(1) Journal to Sirinagour, p. 244

ont une garnison dans les principales villes. Les revenus de l'Auhd paraissent se monter au-delà de 70 millions de francs; les Anglais en tirent à peu près le tiers. Le sol de ce pays est de la plus grande fertilité. La capitale, *Audeh* ou *Audh*, ville fort ancienne et très-grande, sur la rivière de Dewa ou Gagra, est aujourd'hui dépeuplée et déchue de son ancienne splendeur. Il y reste beaucoup de monumens, entre autres un vaste temple appelé *Swergedrari* (1), auprès duquel il y a un magnifique château converti en mosquée par Aurengzeb. *Fizabad* ou *Faisabad*, grande ville bâtie tout près d'Oude, au commencement du siècle dernier, a servi de résidence au nabob pendant quelque tems. Actuellement il réside à *Luknow*, que l'on écrit aussi *Lakno*, ville ancienne et grande, mais irrégulière et mal bâtie, sur la rivière de Gumaty. Il y a quelques beaux édifices, entre autres le palais du nabob, entouré de jardins, et situé sur une hauteur. On trouve à Luknow beaucoup de fabriques d'indigo : les environs sont couverts de plantations (2).

Villes de l'Oude.

Entre le fleuve Gograh et la chaîne avancée des monts Himmala, on voit *Gorekpour*, ville grande et dépeuplée, non loin du mausolée de Goseknath, fameux solitaire indou et fondateur de la secte des Jaghys: *Balrampour*, très-fréquentée par les montagnards du nord de l'Inde, qui y apportent des queues de vaches et de petits chevaux très-forts; *Naudpara*, sur un terrain marécageux, couvert de roseaux et habité par des buffles sauvages et à très-longues cornes. Sur le Gumaty, on voit *Nimkar*, où une table sacrée, un arbre et plusieurs étangs attirent la vénération des Indous. *Khyrabad*, ville où l'on fabrique beaucoup d'étoffes de coton, renferme dans son district un lieu sacré, nommé *Brahmavert*, où Brahma a sacrifié près d'un étang salé.

Le Rohilkend.

Le *Rohilkend*, qui fait partie de la province d'Auhd, est situé à l'est du Gange, et au pied des monts Kémaoun : il

(1) *Tiefenthaler*, I, pl. 25, nº 2. (2) *Asiat. Reg.* 1800. Miscell. Tracts p. 97, *sqq.* *Tiefenthaler*, I. 183. Pl. 15 et 16.

s'appelait anciennement *Kottaïr;* mais les Rohillas, tribu d'Afghans montagnards (qui, en langue afghane, s'appellent *Roh*), après s'être emparés de ce pays, lui ont donné leur nom. Ces Rohillas, guerriers perfides et rusés, mais patiens et appliqués à l'agriculture, entretiennent leur territoire dans un état florissant, et récoltent entre autres beaucoup de grains, de sucre et de tabac; ils s'entendent à l'arrosage des terres, et construisent avec beaucoup d'art des canaux, des aquéducs et des écluses. Avant l'invasion des Rohillas, le Rohilkend faisait partie du royaume d'Auhd; il forma ensuite un état indépendant; mais la race des princes Rohillas s'étant éteinte vers la fin du dernier siècle, le pays fut de nouveau réuni à l'Auhd (1). Il était tellement florissant sous ces princes, dit-on, que ses revenus se montaient à la somme de 110 millions de francs, et le changement de gouvernement lui a été si funeste, qu'il ne rapporte plus que 9 millions. Les Rohillas exportent du bois de construction, particulièrement du *sâl*, arbre qui a ordinairement 60 à 70 pieds de tige droite, des sapins, du sucre, des drogues, du gros drap, du tabac et du borax, mais en moindre quantité qu'autrefois. La plus ancienne ville du Rohilkend est *Sumboul* ou *Sambhel*, ville entourée de murs de briques, avec un temple très révéré des Indous, mais qui a été changé en mosquée. C'est là qu'à la fin des siècles Vischnou doit renaître comme *Nehalank*, c'est-à-dire l'être sans défauts. *Rampour*, appelé aussi *Brampor*, et *Mustafabad*, la capitale actuelle du Rohilkend, sur la rivière de Cassillah, a 4 milles de tour, et est ceinte d'une haie épaisse de bambous. Autrefois Rampour renfermait 100,000 habitans.

Les Rohillas. Leurs mœurs.

Villes.

La province d'*Allahabad* est située au sud de l'Auhd, et au sud-est de l'Agra. Elle comprend l'Allahabad proprement dit, et le *Bundelcund* ou *Dangaja*, habité par des Rasboutes de la tribu de Bundelah. Cette dernière partie se subdivise en plusieurs parties; la partie orientale s'appelle l'*Adjissing*, et la partie méridionale *Bandhou*.

Province d'Allahabad.

(1) *Hamilton*, Historical account of the Rohillas-Afgans, et le Précis sur les Rohillas, IIe vol. des Voyages de Forster.

Toute la province d'Allahabad, avec les états de Béhar, Audh et autres, formaient anciennement la monarchie des *Prasii*, *Pragiens* ou *Pratches*, dont *Palibothra* était la capitale. C'est ce qui a engagé plusieurs savans à placer Palibothra là où est actuellement Allahabad, capitale de la province; mais les recherches les plus modernes ont rendu probable qu'il faut en chercher l'emplacement à 425 milles romains plus à l'est, auprès de l'ancien confluent du Gange et du Coussy. Quoi qu'il en soit, l'ancienne *Prag*, nommée *Allah-Abad* par l'empereur Akbar, est, aux yeux des Indous la reine des cités saintes. Bienheureux qui peut y trouver son tombeau! le suicide même est excusable lorsqu'il conduit à ce bonheur (1). Cette grande ville est bâtie au confluent du Gange, du Jumnah et du Sirssoty; cette dernière rivière n'est qu'une source qui se perd dans la terre, mais qui est consacrée à Sarasvati, l'épouse de Brahma, la Minerve indienne; aussi les Indous prétendent-ils que le Sirssoty coule sous terre comme un grand fleuve. Allahabad possède de beaux édifices, des jardins magnifiques, des pagodes fort anciennes, et une grande citadelle, construite par Akbar (2).

Ville d'Allah-Abad ou Prag.

Le Bundelcund.

Le *Bundelcund* renferme *Chatterpour*, place de commerce, remplie de temples, et peuplée en partie de bérages ou moines indous, de fakirs et autres dévots; *Parna* ou *Panna*, chef-lieu actuel du Bundelcund, ville grande et bien peuplée, aux environs de laquelle il y a des mines de diamans; et *Tcheterkot*, ville sainte, remplie de temples, et où le dieu Rama est censé avoir fait un long séjour.

Le Bahar.

A l'est d'Allahabad et d'Auhd s'étend la province de *Behar* ou *Bahar*. La partie méridionale est désignée dans les livres sanscrits sous le nom de *Magadha*; et la partie occidentale forme le petit royaume de *Benarès*, qui, sous l'empire des Mogols, appartenait à la province d'Allahabad, et qui, après avoir dépendu quelque tems de celle d'Auhd, a été jointe par les Anglais à celle de Bahar (3).

(1) *Ayen-Akberi*, II, 35; III, 256. (2) *Tieffenthaler*, I, 159-163. *Forster*, (3) *Anquetil*, Oupnekat, I, 432.

La province de Bahar est un pays plat et fertile. Elle produit surtout beaucoup de bétel, de salpêtre, d'opium et de borax.

La capitale du Bahar est *Patna*, appelée aussi *Asymabad*, ville très-grande et bien peuplée, sur la rive méridionale du Gange (1). Dans ses rues étroites et malpropres on voit des maisons vastes et belles s'élever au milieu des masures et des cabanes. Patna possède de grandes fabriques d'étoffes de coton, d'orfévrerie, d'ouvrages en fer et en bois, de salpêtre et d'opium; dans les environs on voit des champs de pavots blancs (2). Vis-à-vis de Patna, dans une île du Gange, est située *Soummoulpour*, la *Sambalaca* des anciens; car en sanscrit elle est nommée *Ssammalaka*, à cause des jeux publics que l'on y célébrait autrefois en l'honneur des héros indiens. Dans la partie au nord du Gange, nous remarquerons *Hadjipour*, ville considérable vis-à-vis de Patna, et *Tirhot*, ville de 2 milles de tour, sur la rivière de Bhagmathi. Dans la partie au midi du fleuve nous trouvons *Bahar*, l'ancienne capitale, qui a laissé son nom au pays, mais qui s'est dépeuplée. *Gajah*, *Gya* ou *Brahmagéa*, lieu de dévotion très-fameux chez les Indous, renferme, parmi d'autres pagodes, celle de Ramah. Anciennement on y faisait un grand commerce de perles et de pierres précieuses. A quelques lieues de Gajah est un rocher de granite dans lequel on voit taillée une grande caverne et quelques chapelles avec des inscriptions indiennes (3). C'est auprès de *Mougyr*, en sanscrit *Mudgogiri*, grande ville autrefois très-commerçante, et résidence d'un nabob, que les Afghans construisirent un rempart qui joignait deux chaînes de montagnes, afin d'empêcher les invasions hostiles. Près *Sulthangauchy* on voit un rocher s'élevant dans le Gange, et portant une pagode avec un ermitage pittoresque (4).

Villes du Bahar.

---

(1) *Daniell*, Oriental Scenery, n° X. (2) *Hodges*, Travels in India, t. I; *Legoux de Flaix*, I, p. 358. (3) Recherch. Asiat. t. I, p. 300. (4) *Tiefenthaler*, I, pl. 25.

Province de Benarès. La province particulière de *Benarès* nous attache par cet intérêt doux et noble que l'étude même imparfaite des lettres et des sciences est en droit d'inspirer. C'est ici le sol classique des Muses indiennes; c'est ici qu'après la destruction de tant de trônes et les invasions de tant de nations étrangères, les Bramins conservent encore le dépôt sacré de leurs connaissances et de leurs fables, de leurs idées morales et de leurs superstitions.

Description de la ville. Benarès, la ville savante des Indous, s'appelle en sanscrit *Vanarasi* ou *Banarassi*, mot que l'on croit composé de *Vana*, solitude, et *rajah*, prince royal, et qui peut lui avoir été donné par les nombreux solitaires indous qui, depuis un tems immémorial, y ont établi leur demeure. Elle paraît avoir un nom sanscrit plus ancien; c'est celui de *Kaschi*, dont nous ignorons le sens. C'est une des plus belles villes de l'Inde; elle est remplie de fondations pieuses, de beaux jardins, de *tanks* élégans et de pagode anciennes et modernes; on distingue entre autres le temple de *Vissvisha*, qui est bâti de pierres rouges et orné de belles sculptures, ainsi que de colonnes superbes (1); ce lieu de dévotion est réputé tellement sacré, que les Indous se croient obligés de le visiter au moins une fois dans leur vie. On voit dans cette pagode un taureau taillé en pierres, et on y entretient toujours un taureau vivant, comme dans le temple d'Apis en Egypte. Mais la pagode est consacrée à *Maha-Deva* ou *Schiva*, qu'on y adore sous le symbole d'une pierre noire, symbole commun à beaucoup de peuples anciens, et qui paraît avoir rapport à l'origine mystérieuse des pierres tombées de l'air (2). On admire encore à Benarès l'observatoire astronomique fondé par le rajah Djessing. Il est de figure sphérique, et représente l'Univers. Dans l'intérieur on voit le zodiaque et les autres cercles de la sphère armillaire. La coupole de l'observatoire tourne sur un pivot. Le système astronomique que l'on y voit tracé est le même que celui de Copernic, système anciennement connu et

(1) Voyage de *Hodges*, trad. par *Langlès*, II, 149-150. (2) *Dalberg*, sur le culte météorique.

adopté des Indiens. Les instrumens d'observation sont en partie taillés en pierre (1). L'affluence des pélerins entretient toujours le commerce de Benarès dans un état florissant. On y fabrique de l'indigo et des schalls faits avec de la laine ainsi qu'avec le poil d'une espèce particulière de vaches. Les études, toujours florissantes, attirent un grand nombre de jeunes Indous. Les Brahmes, à l'instar des philosophes grecs, enseignent les sciences et les lettres dans les rues, dans les places et sous les arbres (2). La population de Benarès paraît se monter au-delà de 380,000 âmes; tous les ans, aux mois de février et de mars, il s'y tient une grande foire pour les bijoux et les pierreries. On évalue les affaires qui s'y font à la somme de deux milliards de francs (3). Le territoire de Benarès jouit du plus beau climat: le ciel toujours serein n'y est jamais obscurci par le moindre nuage; la rosée de la nuit suffit au sol fertile, où l'on récolte trois moissons par an, et où les arbres se chargent autant de fois des fruits les plus délicieux.

Autres villes.

Auprès de Benarès est un village nommé *Cachipour*, où il y avait anciennement une hache fort pesante, suspendue à une corde presque comme dans les guillotines; les fanatiques Indous accouraient en foule y présenter leur cou et se faire trancher la tête, regardant ce genre de mort comme le plus agréable à la Divinité, et comme la voie de l'éternelle félicité. Ce fait, rapporté par Tiefenthaler, est traité de fable absurde par M. Legoux de Flaix (4); celui-ci aurait cependant dû savoir que l'on voit encore chez les fanatiques Indous des supplices volontaires sinon aussi cruels, du moins aussi déraisonnables (5). La ville de *Jioupour*, pendant long-temps le siége d'un roi mahométan, renferme encore une citadelle à moitié délabrée, un bon port assez bien conservé sur la rivière de Gumaly,

Supplices volontaires.

(1) Esquisses de l'Histoire des Indes, trad. de l'angl. II, p. 24
(2) *Legoux de Flaix*, I, p. 201. (3) *Ibid*, p. 202. (4) *Ibid*, I, p. 202.
(5) *Voyez* entre autres *Solvyns* sur les Indous, tome I, planche représentant la fête de Jaggrenaut.

une magnifique mosquée et d'autres monumens. On peut encore remarquer *Ghasipour*, grande ville sur la rive gauche du Gange, à 22 milles de Benarès; *Chunar* ou *Tchinarghar*, sur la rive droite, et *Radchpour*, résidence d'un rajah. (1)

Le Bengale. Description physique.

Une seule province nous reste à visiter pour atteindre les embouchures du Gange; mais, plus encore que toutes les belles contrées que nous venons de parcourir, cette province mérite le nom de royaume. Le *Bengale* s'étend au nord jusqu'aux montagnes de Boutan; du côté de l'est il est séparé de l'empire des Birmans par des fleuves et des déserts; sur la côte il y a des forêts impénétrables; le sol montagneux, dans le nord et l'est, devient plat dans le sud, et marécageux dans l'espace entre le Gange et l'Ougly. La côte se hérisse d'écueils et de bancs de sable. Le Bengale est si bien arrosé, si fertile et si riche par ses productions et par l'industrie des habitans, que tous les fléaux ont eu vain conspiré à le dépeupler; il reste toujours dans un état florissant : c'est que la terre n'a point cessé d'y produire en quantité du riz, du froment, du sucre excellent, du coton, de l'indigo, du bois de sandal, de l'opium, du poivre long, des noix d'arec et beaucoup d'autres productions, recherchées avidement par les nations européennes, asiatiques et océaniques, et transportées avec la plus grande facilité jusqu'aux bords de la mer, par le moyen des fleuves, rivières et canaux dont cette province est entrecoupée; ce pays abonde d'ailleurs en bétail, en brebis, en porcs, en volaille et en poissons. Ajoutons à cela son heureuse position, qui lui garantit une sûreté continuelle. « La situation naturelle du Bengale, dit M. Rennel, met ce pays à l'abri des attaques des ennemis étrangers. Au nord et à l'est il n'a point à craindre des voinsins belliqueux; d'ailleurs il est défendu de ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières, et des landes immenses qui arrê-

Situation militaire.

(1) *Solvyns*, *Tieffenthaler*, I. Voyages de *Hodges*.

teraient l'ennemi le plus intrépide ; au sud il a pour boulevart des côtes inabordables à cause des bas-fonds, et couvertes de forêts impénétrables ; quoique leur étendue soit de près de 100 lieues, il n'y a qu'un seul port, dont l'accès même est très-difficile. Ce n'est donc que du côté de l'ouest que le Bengale pourrait craindre quelques attaques, et même sa barrière naturelle est encore assez forte de ce côté. » Ce raisonnement de M. Rennel n'empêche pas que le Bengale ne puisse être très-facilement envahi par une armée qui, accompagnée d'une flottille, descendrait le Gange. Une puissance européenne établie à Kachemire ferait bientôt trembler Calcutta.

La capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, c'est *Calcutta*, ville située sur l'Ougly, à environ 100 milles anglais de la mer ; c'est le siége du gouvernement général et de la première présidence. Calcutta a été bâtie au commencement du XVI[e] siècle, sur l'emplacement du bourg de Govindpour, dans une contrée marécageuse et remplie de bois ; elle compte actuellement 700,000 habitans (1). La ville est divisée en deux quartiers, la Ville Noire et le quartier du Gouvernement. C'est dans ce quartier, appelé *Choringer*, qu'habitent les Européens, particulièrement les Anglais, qui y ont construit un grand nombre de belles maisons, dont quelques-unes d'architecture grecque. Le palais du gouvernement a coûté des sommes immenses. La Ville Noire, habitée par les indigènes et les autres nations asiatiques, n'offre qu'un amas de maisons de bambous (2). Le premier fort, bâti par les Anglais en 1696, a été converti en hôtel des douanes : c'est là que l'on trouve la fameuse prison connue sous le nom de *Trou Noir*, où le Soubah Sarajat Doubla, après s'être emparé du fort, fit renfermer la garnison, forte de 146 hommes, dont 123 périrent misérablement, la nuit d'après leur emprisonnement, de chaleur et

Calcutta.

Le Trou Noir.

(1) *Lord Valentia*, Travels, etc. I. M. Legoux de Flaix lui en donne 1,200,000, nombre évidemment exagéré. (2) *Hodges*, trad. par *Langlès*, I, 27, *sqq*.

de soif. Vis-à-vis de cette affreuse prison, s'élève une pyramide, monument de la cruauté du Soubah. Auprès de la ville est situé le fort *William*, remarquable par sa belle construction et par sa solidité. Calcutta possède une célèbre société savante, une université anglaise, et un superbe jardin de botanique enrichi des végétaux les plus précieux de toutes les parties de la terre. On trouve ici un grand nombre de manufactures, de fabriques et de maisons de commerce anglaises, indiennes, portugaises, arméniennes et grecques. Les plus gros navires remontent le fleuve jusqu'à la ville. Le commerce annuel d'exportation et d'importation par mer est évalué à la somme d'environ 4 millions de livres sterling. M. Forster assure cependant que le commerce de Calcutta et du Bengale entier n'est plus, à beaucoup près, aussi florissant que du tems que les Anglais y vivaient en simples marchands. Les relations avantageuses que le port de Calcutta entretenait autrefois avec le Pégu, le Siam et les îles Malais, sont actuellement réduites à bien peu de chose (1).

Commerce.

Les forêts et les marais qui environnent cette capitale en rendent l'air un peu épais, et les routes qui y conduisent, fort mauvaises. Peu d'endroits offrent un aspect aussi brillant que la grande rue de Calcutta vers le soir; les équipages multipliés se surpassent les uns les autres en richesse et en éclat. La table des grands est pourvue de tous les vins précieux des climats lointains; de nombreux domestiques remplissent leurs hôtels, et préviennent leurs moindres désirs; leur vie se passe en festins somptueux, en promenades, en courses de chevaux, en parties de chasse.

Autres villes et endroits.

Un peu au-dessus de Calcutta, le long de l'Ougly, sont situées les villes suivantes : *Serampor*, colonie danoise, très-commerçante, où il y a des missionnaires catholiques et protestans; ceux-ci se sont réunis à la Société Asiatique de Calcutta, pour publier les principaux ouvrages écrits en sanscrit; *Chandernagor*, colonie fran-

(1) *Forster*, Voyages, I, 12.

çaise, qui renfermait, dans le dernier siècle, 100,000 âmes, et où actuellement on ne trouve plus que 30,000 Indiens (1); *Ougly*, place autrefois très-florissante, aujourd'hui réduite à l'état de simple bourg. Auprès d'Ougly est *Tchintchura* ou *Tchutchura*, colonie hollandaise.

Les magnifiques ruines de palais qu'on voit à *Rajemahl* ou *Akbarnagar*, ville grande, aujourd'hui déserte, sur les bords du Gange, attestent qu'elle a été autrefois la résidence des Soubahs du Bengale. Le palais de l'empereur Akbar subsiste encore. Les environs de Rajemahl et du Gange sont habités par les *Touppahs*, peuplade qui vit du pillage, et habite des bourgades commandées par des chefs appelés *Mandchys* : elle a conservé, depuis un tems immémorial, au milieu de ses montagnes, son indépendance, sa langue, ses mœurs et sa religion (2). *Pourania* ou *Pourneah*, ville très-grande, mais insalubre à cause de la mauvaise qualité des eaux et de l'air, s'étend le long des rivières de Boumra et Ssoura, qui viennent des montagnes de Morang. Le Cirkar de *Goraghat*, ville florissante au-delà du Gange, fournit de la soie écrue, de bons chevaux, et beaucoup de fruits. C'est à 25 milles anglais de Rajemahl que l'on voit les ruines de *Gour*, appelée d'abord *Laknot*, ville qui était anciennement la capitale et le lieu de résidence du Bengale, et qui renfermait, vers l'an 1538, 1,200,000 familles (3). Sur son vaste emplacement on trouve aujourd'hui plusieurs bourgs et d'épaisses forêts peuplées de tigres et d'autres bêtes fauves (4) : *Morchedabad* ou *Maxuzabad*, ville grande, mais mal bâtie, sur le petit Gange (5); ses marchés, ses édifices, tombent en ruines. Tout près, dans une île charmante, fleurit aujourd'hui *Cassembazar*, ville très-commerçante, grand entrepôt de soieries et d'étoffes de coton. Auprès de cette ville, au milieu des marais, on voit le magnifique palais de *Motidchil* (6). Le climat de

Les Touppahs.

Ruines de Gour, de Morcheda-bad, etc.

(1) *Legoux de Flaix*, I, p. 347. (2) *Shaw*, Asiatic Researches. (3) Ayen Acbery, II, p. 11. (4) *Pennant*, View. II, p. 289. *Rennel*, Memoirs, p. 25. *Tiefenthaler*, I, p. 325. (5) *Rennel*, Memoirs, p. 60. (6) *Pennant*, View. II, 294.

ce canton, dit M. Legoux de Flaix (1), est si doux, l'air si pur, le ciel si beau, que les vers à soie filent toute l'année sur les mûriers dont cette île est couverte, et dans les galetas ouverts de toutes parts. La soie qu'ils donnent est d'une beauté remarquable. *Dakka*, appelée aussi *Dchihangyrnagar* (2), ville très-grande et forte, sur le Gange, composée de maisons de bambous reposant sur pilotis, renferme, depuis plusieurs siècles, des manufactures florissantes et fameuses en soieries et mousselines. *Tchatigam*, appelée aussi *Islamabad* et *Karanpoula*, ville très commerçante, à l'embouchure du bras oriental du Gange, répond, selon M. Wahl, à l'ancienne ville de *Bangala*, nommée par les voyageurs arabes. Elle a 5 milles de long, un bon port et des chantiers de construction. *Rangamaty*, ville très-ancienne, qui s'étend sur des collines de sable auprès du Bourampouter, et *Rangpour*, place forte, sur un bras de la rivière de Tystah, entretiennent un grand commerce avec le Thibet.

Contrées de montagnes. Visitons maintenant les contrées qui, renfermées dans une double enceinte de montagnes, séparent les plaines du Gange du plateau du Thibet. En commençant du côté de

Le Sirinagor. l'ouest, nous rencontrons la province de *Sirinagar*, entre les montagnes de Sewalik et celles d'Himmaléh. Cette magnifique vallée, arrosée par les rivières de Bhagirety et Alaknoundra, se compose de cinq plaines; celle du centre s'étend au-delà du Gangoutre, ou la première chute du Gange. Cette vallée centrale renferme la capitale du pays, nommée également *Sirinagar*. Au sud, on voit la plaine de *Doun* qui touche au Rohilkend. Le Sirinagar, anciennement tributaire de l'empereur de Delhy, du moins en grande partie, s'est vu forcé, depuis la chute du trône du Mogol, à payer un tribut au rajah de Gorka; les Seiks exigèrent également un tribut de la contrée de Doun (3). On nomme encore, parmi les villes, *Dewaprag*,

(1) Essai, tome II, p. 376. (2) *Rennel*, Mém. p. 61. (3) *Hardwick*, Journey to Sirinagar.

Badrinat et *Tchandnyghat*, avec des anciens monumens religieux. Au nord-est de Sirinagar s'étendent les vallées du canton de *Badrikasram*, dominées par de petits seigneurs bramins. *Kidarnaut* est le principal endroit. Le Badrikasram.

A la province de Sirinagar succède celle de *Komaoun*, qui tire son nom des montagnes qui la traversent et qui sont une continuation de la chaîne de Sewalik. On la divise en trois districts ; ce sont ceux de *Katur* ou *Almora*, *Komaoun* et *Doty*. Une portion du Komaoun faisait anciennement partie de l'empire Mogol. La capitale, *Almora*, renferme un très-modeste palais de résidence (1). Mais les scènes de la nature mériteraient d'être examinées ; le fleuve Gangra, après avoir formé un lac très-allongé, nommé le *Kanal*, passe avec violence entre sept montagnes, dont il détache souvent les rochers. Près de la forteresse de *Dipael*, une petite rivière naît de trois sources qui jaillissent dans autant de cavernes volcaniques, d'où il sort du vent, de l'eau et des flammes. Le Komaoun.

A l'est du Komaoun s'étend, sur 70 lieues de long et 50 de large, le *Gorka*, contrée peu connue, qui n'a jamais été entièrement soumise. Tributaire d'abord des empereurs mogols, et puis du royaume de Népal, elle parvint à secouer le joug et à s'emparer du Népal même ; elle a cependant abandonné aux Chinois cette conquête, et forme seule un état indépendant, composé, à ce qu'il paraît, d'un grand nombre de petites principautés. Arrowsmith (2) distingue même le Gorka propre du *territoire des vingt-quatre rajahs* ; mais ces seigneurs paraissent se trouver dans un état de vasselage. La capitale *Gorka* ou *Gor*, ville située à l'extrémité orientale de *Pathana* ou *Pitan*, est le siège d'un rajah. Ses palais sont des cabanes de roseaux recouvertes de chaume. Un autre rajah demeure à *Choumlah*, ville située auprès de la frontière du Grand Thibet, sur une montagne dont le sommet est toujours caché sous la neige. Le Gorka.

(1) *Tiefenthaler*, I, tab. 3. (2) Map of Indostan, 1804.

Le Népal, Nepaul ou Népaul. Le royaume de *Népal*, d'abord indépendant, puis tributaire du Gorka et actuellement sous la protection de la Chine, s'étend en-deçà et au-delà du fleuve Coussy, entre les deux chaînes de l'Himmaléh. C'est une plaine très-fertile et entourée de montagnes qui offrent de toutes parts un amphithéâtre verdoyant, semé de villes, de villages, et couronné dans le lointain par des neiges perpétuelles. Le climat varie selon l'élévation, et on a vu des armées périr en partie de froid à cette latitude méridionale (1). Le sol produit abondamment du riz, du coton, du poivre, du gingembre, des raisins et diverses espèces de fruits; on exporte encore du miel et de la cire. Les éléphans et les singes habitent en nombre les forêts, les buffles abondent dans les vallées; on voit des moutons à quatre cornes (2). Les mines donnent du fer excellent.

Ville du Népal. Ce royaume est divisé en trois districts qui portent le nom de leurs chefs-lieux; ce sont *Katmandou*, sur la frontière du Thibet, *Pattan* et *Batgang*, qui est voisin de la peuplade indépendante des *Tchirates*. Les chefs-lieux de ces districts sont les résidences de leurs rajahs; elles sont bâties en briques, et d'une étendue très-considérable. Katmandou paraît être une ville de 50 à 60,000 âmes. Les temples, extrêmement nombreux, offrent, quoique construits en bois, une magnificence étonnante; leurs pavés, en beaux marbres et jaspes, attestent les richesses minéralogiques de ce pays, dont la difficulté des transports circonscrit l'exportation (3). La ville de *Khirtepour*, très-forte, résista long-temps au prince de Gorka, qui, animé d'une vengeance barbare, fit couper le nez aux habitans, et, afin de perpétuer la mémoire de son atrocité, ordonna que la ville portât désormais le nom de *Naskatapour*, la cité des gens au nez coupé.

La population de Népaul, estimée à un demi-million,

(1) *Kirkpatrick*, account of the Kingdom of Nepaul, p. 215-216. (Londres, 1811). (2) *Buchanan*, relation inédite, déposée aux archives de la compagnie des Indes anglaise. (3) *Gioseppe Bernini*, Description du Nipal, dans les *Asiatic Researches*, tome II.

se compose d'Indous, de la caste des Bramins ou de celle de Rajepoutes, attachés à leur ancienne religion ; de *Boothias*, tribu idolâtre qui se rase toute la tête ; et de *Newars*, race probablement thibétaine, ou, selon d'autres, chinoise (1). Les Newars adorent jusqu'à 2733 dieux et déesses ; ils mangent la chair des bœufs, et se livrent à l'agriculture ainsi qu'aux arts. Ils réussissent à fondre de grandes cloches, à faire du papier, de la bonne coutellerie, de grosses étoffes de laine ; ils sont excellens charpentiers. Leur langue, dont il y a plusieurs dialectes, ne saurait rester long-tems inconnue, puisque, parmi les livres de la Propagande, il en existe un en langue *Nevarro*, qui sans doute attirera l'attention des savans (2). Parmi les usages singuliers des Népaliens, on cite celui de faire accompagner les princesses par une garde de femmes armées. Habitans du Népal.

Le *Mokampour* ou *Macwanpour*, qui est gouverné par un rajah indépendant, est borné au nord et au nord-est par le Népal. On y trouve, à *Chimaugada*, des ruines d'une antiquité remarquable. Au sud-est de Mokampour est la principauté de *Morang*, qui paraît être dans la dépendance du Boutan. Les montagnes de Morang, en quittant les limites de cette principauté, prennent le nom *Kamroup* ou *Kamrah* (3) ; elles entrent dans leur province montagneuse, désignée par le nom de *Koutch Behar*, dont le chef-lieu est *Kamroup*, ville florissante et bien peuplée ; la plupart des rues y sont ornées de belles allées d'arbres. Le Mokampour. Le Morang.

Telle est la série des contrées montagneuses qui séparent le Thibet des Indes britanniques, contrées dont on peut à peine tracer la carte. Le Boutan étant décrit avec le Thibet, le royaume d'*Ascham* appelle maintenant notre attention. Le royaume d'Ascham.

Ce royaume s'étend au nord-est du Bengale, sur les

(1) Quarterly Review, II, p. 318. *Kirkpatrick*, p. 187. (2) *Adler*, Voyage pour la critique de la Bible, p. 171 en all. *Nevarro* est évidemment synonyme de *Newar*. (3) *Ayen Akberi*, II, 5. *Tiefenthaler*, I, 333.

deux rives du Brahmapoutre. Les monts Duleh et Landa le séparent du Thibet; une grande chaîne inconnue le borne au sud du côté de l'empire des Barakhmans ou Birmans. Il produit des soies égales à celles de la Chine, du poivre, du gingembre, du sucre, des noix d'arec, des fruits excellens, du bois d'aloès; les fleuves entraînent beaucoup d'or en paillettes; les éléphans y fourmillent et on y rencontre le porte-musc. La partie septentrionale de l'*Uttarcoul* surpasse en population et en culture le midi ou le *Dachincoul*; mais les forêts peu accessibles de cette dernière partie ont engagé le roi à y fixer sa résidence à *Ghergong*, ville entourée d'une palissade de bambous. Les habitans, peuple robuste, simple et brave, se composent d'*Aschamiens* proprement dits, et de *Kaltanis* ou *Kutaniens*. Une de ces races, mais on ne sait pas laquelle, parle un dialecte bengalique corrompu (1), tandis que le langage de l'autre diffère de l'indou (2). Comme les Aschamiens ne sont livrés qu'à la guerre, ils paraissent être une tribu des Rajepoutes, émigrés de l'Indostan; les Kutaniens, adonués à l'agriculture et à la fabrication des velours et des étoffes de soie, semblent être la race que les missionnaires ont comparée aux habitans du Laos. Selon ces mêmes rapports il y a encore des nègres, ou du moins des peuples très-noirs, avec de grosses lèvres (3). Peut-être les *Nanek*, les *Mereng* et autres tribus sauvages appartiennent-elles à la race. Les Anglais et les Birmans exercent, chacun de leur côté, une sorte de domination sur le rajah, qui, malgré son état de vassal, conserve le titre de *roi céleste*, titre dont l'origine remonte aux tems fabuleux; le fondateur de la dynastie descendit du ciel, dit-on, au moyen d'une échelle d'or, et, charmé de la beauté du pays, daigua y fixer sa résidence. Les *Nanek*, les *Jemléh* et autres

Habitans d'Ascham.

(1) *W. Jones*, Mémoires, III, p. 86, trad. all., note sur la Relation de Mohammed-Kassyn. (2) *Mohammed-Kassyn*, dans les *Asiatic Researches*, II, 171. *Tiefenthaler*, I, 336. (3) *Hervas*, Catalog. Linguar, p. 114.

tribus sauvages des montagnes d'Acham, vivent entièrement sans lois et sans culture.

Pays de Garrow.

Au sud d'Acham, à l'extrémité orientale du Bengale, la province de *Garrow*, traversée de montagnes, offre un sol très-gras et très-fertile; il fournit du riz, du chanvre, de la graine de moutarde, de l'huile, d'excellens pâturages; les fleuves y sont remplis de tortues, et les lacs de poissons. Les indigènes sont vigoureux et bien faits : ils ont le front ridé, les yeux petits, le nez aplati, la bouche grande et les lèvres épaisses. Tout leur vêtement consiste en une ceinture de couleur brune, à laquelle sont attachées des plaques de cuivre jaune, des morceaux d'ivoire. Leurs *Bonnéahs* ou chefs portent des turbans en soie. Les Garrows se nourrissent de riz et de chair presque crus; ils mangent des chiens, des grenouilles et des serpens, et ils boivent le sang de ces animaux : leurs habitations sont faites de treillis de bambous, recouverts de nattes. Doux, affables et sincères, ils aiment beaucoup la danse; les hommes y mêlent quelquefois des exercices guerriers. Avant de brûler leurs morts, ils les déposent dans un canot, et ils sacrifient la tête d'un taureau. Si le mort est un de leurs chefs, ils tranchent la tête à un de ses esclaves, pour la brûler avec lui. Leur religion paraît se rapprocher du Brahmanisme; ils adorent un génie destructeur; d'autres adorent le soleil et la lune. Ils ajoutent beaucoup de foi aux remèdes secrets et aux charmes. Presque tous les crimes s'expient par une amende fixée par le Bonnéah; l'argent amassé par ces punitions se dépense ensuite en festins, qui durent quelquefois plusieurs jours de suite (1). Leur chef-lieu est *Gossegong*, gros bourg avec des maisons de bambous qui ont 30 à 150 pieds de long sur 20 à 40 de large.

Mœurs des habitans.

Montagnes de Tipra.

Les montagnes de *Tipra* ou *Tripura*, qui terminent le Bengale à l'est, nous sont peu connues. Couvertes de

(1) *Voyez* la Description de M. *Elliot*, dans les Recherch. Asiatiq. tome III, n° 2. *Pennant*, View of Indostan, II, 368.

forêts, elles nourrissent beaucoup de tigres et des troupes d'éléphans, qui, en ravageant les campagnes, deviennent le fléau des cultivateurs. Les goîtres sont très-nombreux dans ces montagnes. La partie la plus montagneuse est habitée par les *Coucis*, peuple barbare, divisé en une quantité de tribus qui se font des guerres cruelles. Les Coucis se nourrissent de riz, de chair d'éléphant, de daim et d'autres animaux. Ils attribuent la création du monde à un Être suprême, nommé *Patigan*. Ils regardent comme des divinités le soleil et la lune; ils croient aussi que chaque arbre est animé par une divinité; ils sèchent leurs morts à un petit feu, après les avoir percés d'une lance. Un Couci peut épouser la femme qu'il veut, pourvu que ce ne soit pas sa mère. Le mari, en emmenant sa femme chez lui, paye aux parens de celle-ci cinq *gajahs* ou bestiaux. La veuve est obligée de passer une année entière auprès du tombeau de son mari défunt. Dans leurs guerres, les Coucis s'enivrent de boissons fermentées, et coupent la tête des ennemis qu'ils ont tués. Ils mettent ces têtes dans des outres, pour les rapporter en triomphe à leurs femmes. Leur retour est célébré par de grands festins; ils exposent ensuite les têtes de leurs ennemis sur des piques de bambous qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs parens.

Les Coucis.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description spéciale du Décan, ou de la Péninsule en-deçà du Gange.

Au sud de l'Indostan propre, s'étend une belle et fertile péninsule, nommée généralement le *Décan*, selon les uns parce qu'elle est au midi, *Dakhan*, ou selon d'autres, d'après sa position, *Daxine*, ou à main droite : c'est sa situation pour ceux qui regardent le soleil levant. Le Décan. Origine du nom.

Cette dénomination a été prise dans divers sens; le plus étendu paraît avoir été le plus ancien; car il est certain que toute la péninsule faisait partie du *Pounyabhoumi* ou de la terre sainte des Brahmans. Elle est remplie d'antiques lieux de pèlerinage. Aussi loin que la tradition ou l'histoire remonte, elle fut habitée par les Indous. A l'époque où les Pouranas furent composés, elle était divisée, ainsi que le reste de l'Indostan, en un nombre infini de petites principautés.

Les cinq grandes nations qui peuplent et cultivent cette contrée sont appelées collectivement les cinq *Draviras*. De leur nombre les *Gourjanas* ou *Goujers* semblent s'être réunis aux autres, par des circonstances maintenant inconnues. Les *Mahrattes* et les *Telingas* sont toujours des nations nombreuses et puissantes, occupant les parties occidentale et orientale de la péninsule du nord. Ils étaient bornés au sud par les *Carnatas* ou *Canaras*, qui s'étendaient jusqu'aux deux côtes. Les *Tamulas* ou les *Draviras*, proprement dits, demeuraient à l'extrémité méridionale. Cette division de peuples, marquée par la diversité du langage et de l'écriture, et consacrée par une religion qui défend le mélange des castes, a résisté au choc des conquêtes, aux caprices des tyrans, et même à l'intolérance de la bigoterie mahométane. On peut, en effet, rencontrer dans les limites de chacun de ces peu- Divisions anciennes, par nations. Les cinq Draviras.

ples, un certain nombre des autres, qui ont été engagés à émigrer par des motifs d'intérêt, ou obligés de fuir par la cruauté de quelque conquérant; mais leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leurs cérémonies religieuses et nuptiales, attestent à la fois leur origine et le caractère de stabilité attaché à toutes leurs institutions.

Divisions. Les conquêtes et les révolutions politiques firent varier les limites et l'importance respectives des royaumes formés dans la péninsule. Celui dont au quinzième siècle *Vijanagara* ou Bisnagor était la capitale, porte spécialement le nom de Décan dans les écrits des Portugais, des Arabes et des Turcs; il comprenait les provinces actuelles de Khandis, de Dowlet-Abad, de Visapour, de Golconde et une partie du Bérar. On l'appelait aussi le royaume de *Narsinga*, d'après un titre que prenaient les souverains. Ayant conquis une partie de ce royaume, et notamment le Dowlet-Abad, les empereurs mahométans ou les Grands-Mogols le firent appeler *gouvernement* ou *vice-royauté de Décan*. Cette province s'agrandissait ou se rétrécissait selon la fortune des armes. Enfin le vice-roi ou *Nizam* de Décan, ayant profité de la faiblesse de ses maîtres pour se rendre souverain, créa un état indépendant, aujourd'hui vassal de l'Angleterre, état dont le Golconda est le centre, et qui prend aussi le nom spécial de *Décan*.

Le royaume de Décan. La province Mogole de Décan. Etat de Nizam du Décan.

Grâces à ces sortes de changemens, les noms de provinces, aujourd'hui les plus connus dans la géographie du Décan, sont tantôt ceux de gouvernemens mogols, tantôt ceux des royaumes indigènes ou musulmans, et quelquefois ceux des anciennes tribus. Sans plus de discussion, il faut remarquer les suivans. Le *Kandez* ou *Khandis* s'étend sur la lisière de Malwah jusqu'au *Baglana*, pays qui comprend une partie de la chaîne occidentale des Gates. L'*Aurung-Abad*, avant le règne d'Aurung-Zeb, nommé *Dowlet-Abad*, et plus anciennement le royaume de *Déoghir*, renferme les contrées situées sur le cours supérieur du Godawery. Le *Visapour* ou *Bejapour* s'étend sur les bords

Divisions vulgaires.

du Kistna. A l'ouest de ces trois anciens gouvernemens, le *Konkan* est formé des pays littoraux depuis Daman jusqu'à Goa. On comprenait sous le nom de *Telinga* les états situés entre les rivières de Godawery, Krichna et Gondegama; ce nom a cédé la place à celui de *Golconda*, et après la chute de la capitale de ce nom, à celui de *Hyderabad*. Le territoire de l'ancien rajah de *Beder* s'étend entre Hyderabad et Visapour. Le *Berar*, appelé anciennement *Magnadesham*, est situé vers les sources du Nerbudda, du Mahanady et du Bain-Gonga. La partie septentrionale du Berar, qui est la plus montagneuse, s'appelle *Gondwana*, du nom d'une nation à demi-sauvage, les Gonds. La province d'*Orissa* est située sur le golfe de Bengale et s'étend depuis le Telinga jusqu'au Bengale; son nom s'écrit aussi *Oriah*, et c'est le pays d'*Utkala* des géographies sanscrites (1). En descendant la côte, on trouve le *Karnatic* qui s'étend jusqu'au pays de Mysore et la rivière de Kolarru. Le *Coromandel* entre le cap Kalymer et l'embouchure du Krichna s'appelle proprement, selon le P. Paulin, *Tcholomandalam*, pays du millet; d'autres aiment mieux retrouver dans *Tchoro-Mandalam* le nom de l'ancien peuple des *Soræ* (2). Entre le Coromandel, les rivières de Kawery et les monts Gauts, est situé le pays de *Maduré*. Le *Koimbettour* et le *Maissour* ou Mysore sont limitrophes du Karnatic : on les comprend même sous cette dénomination générale. Tous les géographes ne donnent pas la même étendue à la côte de *Malabar*; les uns appliquent ce nom à toute la côte occidentale de la presqu'île; les autres le bornent, avec plus de raison, au pays situé entre le cap Comorin et le cap Dilly. Enfin, le *Canara* commence au Malabar et finit aux Gates et au *Konkan*.

Les divisions politiques actuelles diffèrent encore de celles-ci; elles comprennent les présidences anglaises, les Divisions politiques.

(1) *Wahl*, Ostindien, II, p. 618. Comparez *Colebrooke*, Asiat. Researches, t. V, n° 22. (2) *Idem, ibid.*, p. 630. Comp. *Anquetil*, Recherches, I, p. 28, *sqq. Tiefenthaler*, II, p. 81.

états des Mahrattes, ceux du Nizam de Décan, les Circars; le royaume de Mysore, et une foule de petites principautés. L'Indostan, et surtout le Décan, méritent autant que l'Allemagne le surnom de *Croix des Géographes;* aussi les compilateurs de géographies anglaises ont-ils pris le parti commode d'en négliger entièrement la topographie. Nous tâcherons d'indiquer au moins les traits principaux d'une contrée aussi intéressante.

États des Mahrattes. Les *États des Mahrattes* méritent la première place. Ce peuple, encore inconnu aux Européens il y a cent ans, et qui n'avait aucune place distincte sur nos cartes géographiques du milieu du dernier siècle, possède actuellement, après avoir renversé l'empire du Grand-Mogol, le plus vaste état libre de l'Inde. Ils descendent de la dernière caste hindoue, et sont divisés en trois tribus; ce sont celles des fermiers, des bergers et des vachers. Leur nom originaire paraît être *Maha-Raschtra*, les grands guerriers. Les montagnes des Gates occidentales renfermaient une province *Mehrat* ou *Mahrat*, province que les cartes d'Arrowsmith ne marquent point, et qui, selon quelques auteurs, est le pays natal de cette nation (1). Elle était de tout tems liée avec les pirates de la côte occidentale, et portait aussi le nom de *Ganim* ou brigands (2).

Leur origine.

Leurs mœurs et lois. Les Mahrattes, cultivateurs et guerriers, n'ont aucune notion des lettres; ce sont les Brahmans qui ont la direction des affaires politiques. Les Mahrattes ont une petite taille et sont généralement mal faits. Leur constitution, très-remarquable, présente, selon M. Tone (3), une république militaire, composée de rajahs ou de chefs indépendans les uns des autres, à la tête desquels est le *peichwa*, qui est lui-même réputé un ministre du grand rajah; mais le pouvoir de celui-ci n'est plus que titulaire. Le peichwa possède peu de territoire; ses revenus annuels, composés

(1) *Orme*, cité par *Wahl*, II, 383. (2) *Anquetil*, Oupnekhat, II, 774. (3) *Tone*, aperçu de la Constitut. polit. de l'empire des Mahrattes, traduit dans les *Annales des Voyages*, tome V. *Chambers*, sur les Mahrattes, dans les *Recherches Asiatiques*.

principalemeut de contributions, ne s'élèvent pas au-dessus de quatres crores de roupies. Toutes les charges à sa cour sont héréditaires; les grands fonctionnaires oppriment le peuple, et surtout les provinces conquises, et en tirent des sommes énormes. Ces vexations dépeuplent le pays, et y répandent la misère. « Je ne crois pas, dit M. Tone, qu'on puisse citer dans l'univers un gouvernement moins capable de protéger les sujets que le système vague et incertain des Mahrattes, ni une administration plus rapace, plus corrompue, moins stable et moins propre à procurer du bonheur aux particuliers et de la tranquillité à l'Etat. C'est à cela qu'il faut attribuer le malheur extrême du peuple, l'oppression, la pauvreté et la famine qu'il éprouve, et auxquelles ce pays semble dévoué. » Dans la crainte de voir ses champs ravagés par la guerre, le fermier ne cultive que ce qu'il lui faut pour la consommation de l'année; aussi les famines sont-elles fréquentes et terribles. Les Mahrattes, vivant dans un état perpétuel de guerre, peuvent lever promptement une nombreuse cavalerie, mais mal tenue et irrégulièrement payée; c'est sur les terres conquises qu'elle s'en dédommage : elle ne se compose pas entièrement de Mahrattes, mais on y trouve aussi beaucoup de Musulmans et de naturels de l'Hindoustan, surtout des Rasboutes. Ces forces réunies des Mahrattes dans le Décan seul se montaient, dans la guerre contre le Nizam, en 1794, à 200,000 hommes. Un camp mahratte, remarque M. Tone, se forme sans ordre et sans régularité; il occupe toujours une grande étendue de terrain. Quand la tente du prince est dressée, on place en face le grand bazar, où l'on expose en vente toutes sortes de marchandises; on y porte tous les objets des arts et du commerce. Le chef tire toujours de son bazar un produit considérable. Chaque marchand, chaque particulier qui veut exercer une profession, paye un droit qui est d'environ 5 roupies par mois. Les danseuses, dont plusieurs centaines suivent toujours un camp, sont aussi soumises

Leurs forces armées.

Tableau d'un camp Mahratte.

à ce droit. Il en est de même des filous, dont un très-grand nombre accompagne l'armée sous la protection du prince. La cavalerie mahratte fait des marches très-longues, et supporte de très-grandes fatigues; on donne aux chevaux de l'opium pour les rendre plus alertes. Les armées sont accompagnées d'une espèce d'hommes particulière, les *vanjaris;* ce sont des marchands ambulans qui vivent en troupes, et vendent aux armées des grains, fabriquent de grosses toiles, et rapportent sur leurs bœufs diverses marchandises.

Les états des Mahrattes sont de deux espèces; les uns occupés et régis par eux, les autres seulement tributaires. Nous avons parlé des Etats qui leur sont soumis dans l'Indoustan; il nous reste à faire connaître leurs possessions dans le Décan.

État du Peichwa ou de Pounah. *Les États* dits *du Peichwa* en forment une grande partie, mais ils n'appartiennent pas tous au Peichwa; divers princes mahrattes en possèdent une grande partie et n'obéissent qu'à la force et à la fortune. Les provinces très-morcelées que possède immédiatement le Peichwa, s'appellent aussi l'*État de Pounah,* d'après la capitale, qui l'est en même tems de tous les états mahrattes en général. *Pounah* est située à 30 milles de Bombay, sur la rivière de Muttranaddy et auprès des sources du Krichna; elle est bien peuplée, mais mal bâtie; les maisons en sont de briques ou d'argile. On vante la bonne police de cette ville, qui est la résidence du *Peichwa* et le dépôt des richesses des Mahrattes. Du reste, il n'y a ni beaux édifices, ni grands jardins, ni même un pont sur la rivière qui la traverse. *Sitarah* est l'ancienne capitale

Le Visapour. des Mahrattes. *Visapour,* autrefois la magnifique et florissante capitale d'un royaume, est aujourd'hui chef-lieu d'une province du même nom; on voit au loin les ruines de ses cinq faubourgs habités par des marchands. On peut remarquer dans ses environs *Mirdchy*, autrefois très-grande, et munie d'une bonne citadelle; *Rayboug*, qui fait un grand commerce de poivre; *Outore*, près laquelle on

trouve des diamans; *Carore*, forte citadelle avec vingt-quatre tours, non loin de la rivière de Garpurba (1), et qui est probablement ce *Currura* jadis fameux par ses mines de diamans.

Plus au nord, les Mahrattes possèdent *Aurungabad*, ville appelée anciennement *Karkhi*, mais rebâtie par Aurengzeb, dont elle porte le nom. Ce souverain en fit sa résidence et y construisit un superbe palais, entouré de murs, et un magnifique mausolée de marbre en l'honneur de sa fille (2). La province d'Aurungabad, riche en denrées, fait la récolte du riz au mois de mars; elle nourrit des moutons sans cornes, plus gros que nos ânes (3). L'Aurungabad.

Ellore ou *Ilura* était autrefois une ville fameuse par ses pagodes; elle est bâtie au pied d'un rocher, où l'on a taillé, pendant l'espace de deux heures de chemin, trois galeries souterraines l'une au-dessus de l'autre, offrant en quelque sorte un panthéon de toutes les divinités indiennes. Les sculptures innombrables, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, tout y respire un goût déjà très-raffiné (4), et atteste un travail immense. Non loin d'Ellore sont *Ruza*, avec le mausolée d'Aurengzeb; *Kagiswera*, joli endroit avec des manufactures de papier; *Dauletabad*, anciennement *Déoghir*, ville et grande forteresse sur une montagne conique; les murs sont taillés dans le roc, et les autres fortifications bâties avec tant d'art, que l'on ne voit point les jonctions des pierres. La ville est entourée de huit murs (5) : c'est probablement le *Tagara* des anciens. *Ahmednagar*, ville très-peuplée, dans une belle situation au milieu des montagnes, des forêts et des jardins, renferme des édifices superbes du tems de la domination mogole. Monumens d'Ellore.

Burhampour, ville très-grande, est une ancienne rési- Le Khandash.

(1) *Tiefenthaler*, I, 362. (2) *Ibid*, p. 343 (3) *Thevenot*, Voyage aux Indes, ch. 43, p. 212-216. (4) *Daniel*, *Hindoos excavations in the moutain of Ellora*, Londres, 1804. Comp. *Maler*, dans les Asiat. Researches, IV; et *Anquetil*, Voyages, p. 332. (5) *Tiefenthaler*, I, 346, et tab. 30. *Anquetil*, Voyages, 359, *sqq*.

dence des rois de Décan, sur la rivière de Tapty, dans la province de Khandish, très-fertile en coton et indigo; on y fabrique de belles étoffes et des toiles.

Le Baglana. Le *Baglana* renferme *Bhalner*, grande forteresse, et *Saler-Moler*, deux forts bâtis en quartiers de roche sur une montagne au haut de laquelle on parvient par un escalier taillé dans le roc.

L'Etat de Berar. L'*État* mahratte de *Berar*, un des plus puissans de la confédération, embrasse des contrées boisées, montagneuses, coupées de défilés presque inattaquables. *Elichpour*, jolie ville munie de murs et d'une citadelle, était autrefois la capitale du Berar proprement dit. *Nagpour* est maintenant la résidence du souverain, appelé le *Bounsela*; elle est très-peuplée, mais mal bâtie. Une grande partie du Berar est divisée entre des petits rajahs ou princes indiens. Celui de *Korair* réside à *Sonehut* (1). *Deogur*, ville forte, était la résidence du ci-devant rajah de Gondwana. *Ruttumpour*, ville très-ancienne, qui renferme beaucoup d'antiquités, telles que des pagodes, des étangs, des ruines de palais et d'autres monumens, est la principale ville du rajah de Tchotespour (2). Mais il serait inutile d'énumérer toutes ces principautés qu'une bataille, une campagne fait disparaître. Remarquons *Tchanda*, ville fortifiée dans un territoire sablonneux, où les fourmis blanches exercent beaucoup de ravages.

Etats du Nizam. Dans les Etats du Nizam ou Soubah de Décan, situés dans l'intérieur de la presqu'île entre l'empire des Mahrattes et les possessions anglaises et le Mysore, nous indiquerons

Hydrabad. les villes suivantes. *Heiderabad* ou *Hydrabad*, ville très-étendue, est la résidence du Nizam, qui habite un château magnifique. La ville, traversée par la rivière de Moussi, renferme de beaux édifices, et son territoire ressemble à

Golconde. un grand jardin (3). *Golconde*, ville forte, sur un rocher, à 3 milles d'Hydrabad, était autrefois la capitale du

(1) *Blunt*, Journey to Nagpour, dans *Asiatic Register*, 1800, Misc. tracts, p. 145-147-150. (2) *Id.* p. 147-162, *sqq.* (3) *Tiefenthaler*, I. Tab. 38.

royaume de Telingana. Elle était comme la citadelle de Hyderabad, qui alors s'appelait *Bagnagar*, et quelquefois *Golconde* (1). Cette province renferme encore *Raolkonde* ou *Raulgonde*, bourg fameux par ses mines de diamans, et *Kalberge*, appelée aussi *Ahssenabad*, ville grande et forte, bâtie dans une plaine couverte d'étangs ; elle est tombée en ruine : c'était la capitale du plus ancien royaume indou, connu sous le nom de *Décan* ; on y voit encore la mosquée que les Musulmans ont construite avec les fragmens d'un ancien temple hindou (2).

Le Nizam de Décan était anciennement gouverneur d'une partie de l'empire mogol ; mais en 1740 il refusa l'obéissance à l'empereur, et s'érigea en souverain des états confiés à son administration. Dans la suite sa puissance et son territoire furent considérablement diminués par les Mahrattes et les Mysoriens, et surtout par les Anglais. Il y a même dans le centre de ses états beaucoup de villes qu'il possède en commun avec les Mahrattes, ou pour lesquelles il est obligé de leur payer le *tchout*, c'est-à-dire un tribut. Cependant les Anglais ont forcé les Mahrattes, par le traité de paix de 1803, à renoncer à une partie de ce *tchout*. Dans plusieurs districts des états du Nizam, on trouve des hordes de *Goands*, de *Bhyls*, de *Koulys*, de *Kallyens* et d'autres tribus qui mènent une vie errante et presque indépendante. Puissance du Nizam.

Les possessions des Anglais dans le Décan s'étendent le long de la mer, depuis le Bengale jusqu'au cap Comorin, et de là jusqu'au-delà de l'embouchure du Nerbudha ; mais elles sont entrecoupées dans plusieurs endroits par des états encore indépendans, et occupés en partie par les *Goands*, les *Bhyls*, les *Kallyens*, les *Koulys*, et d'autres tribus nomades ou sauvages dont les chefs sans nombre s'appellent *Polygars*. Ces possessions appartiennent aux Anglais, en partie directe- Possessions des Anglais.

(1) Comp. *Thevenot*, Voyage, p. 290 ; et le P. *Bouchet*, Lett. édifiant. t. XV, p. 57. (2) *Orme*, Histor. Fragm. not. 74.

ment, et en partie indirectement; c'est-à-dire qu'elles leur sont tributaires. Nous allons commencer par le nord de la côte de Coromandel, et descendre vers le cap Comorin.

L'Orissa. L'*Orissa*, dont l'intérieur est partagé entre le Bounsela et les rajahs de Schahpour, de Sumbulpour, de Sonepour, et autres, offre, sur les bords de la mer, plusieurs villes dignes d'attention.

Le Mohur-Bundch. Ballasore. Dans la principauté de *Mohur-Bundch*, dont le nom signifie *Forêt de paons*, nous voyons *Ballasore*, place de mer, bâtie sur la rivière de Burry-Bellau, avec un port très-fréquenté par toutes les nations commerçantes de l'Europe et de l'Asie. On y trouve des pilotes européens qui conduisent les vaisseaux au Bengale à travers les embouchures dangereuses du Gange. Ballasore renferme des fabriques d'étoffes de coton blanches et peintes. On y fait, entre autres, une belle étoffe avec des écorces d'arbres, ou, selon d'autres, avec de la soie tirée de vers sauvages.

Le Kattak. La province de *Kattak* a une capitale du même nom, garantie par une forte digue contre les rivières de Mahanaddy et Katchory. C'est l'ancienne ville d'*Oriah* ou d'*Orissa*, sous un nouveau nom (1). Plusieurs nations européennes y ont des factoreries. Cette province renferme encore la ville forte de *Jagrenaut* ou *Jagrenat*, fameuse par les pèlerinages qu'y attirent trois grandes pagodes, dont les tours se voient de loin dans la mer. La pyramide qui couronne l'entrée de la principale pagode a trois cent quarante-quatre pieds de hauteur; elle est toute chargée de sculptures. La plus belle pagode est bâtie sur un grand rocher en pierres granitiques, dont plusieurs ont dix à douze mille pieds cubes (2). L'idole, sculptée en bois, a des yeux de diamans. Au milieu du temple, à la hauteur de soixante-dix pieds de la terre, on voit sortir du mur un énorme bœuf en pierre.

Temples de Jagrenaut.

(1) *Wahl*, II, p. 617. (2) *Legoux de Flaix*, Essai, t. I, p. 114.

Les trois grandes pagodes sont entourées de murs construits en grosses pierres noires sans mortier. Les pèlerinages ont accumulé dans cette ville des richesses énormes ; au commencement du dernier siècle, les impôts levés sur les pèlerins, par le rajah du pays, et les dons faits aux Brahmans, rapportaient annuellement environ 1,800,000 francs : cependant les pèlerins indigens ne payent rien, et sont entretenus aux frais des pagodes (1). Les provinces de Ballasore et Kattak ont été cédées aux Anglais par le Bounsela, dans le traité de paix de 1803.

Les Circars du Nord.

Les côtes méridionales d'Orissa, et une partie de celles de Telingana ou Golconde, démembrées de l'état du Nizam, portent le nom de *Circars du Nord*. Ce pays est rempli de fabriques et manufactures. Dans aucune partie de l'Inde l'industrie et le commerce ne sont aussi actifs. La fabrication des étoffes y occupe la majeure partie des habitans. « Tous les bras, même ceux des enfans, dit un voyageur récent (2), y sont employés ; et tandis que les hommes cultivent le cotonnier, ou fabriquent les mousselines, les *guinées* ou les mouchoirs, les femmes filent le coton ou le préparent pour le tisser ; car on ne connaît point dans l'Indoustan nos fameuses machines à filature : tout se file à un simple rouet ; le fil acquiert autant de finesse, et il a, sur celui qui passe dans les filières des machines, l'avantage d'être plus fort, parce que le rouet ne l'use point comme l'acier des filières ; il est aussi plus doux, plus soyeux et plus tenace. »

Manufactures.

Villes.

Le lac *Chilka* marque la limite septentrionale des Circars : ses inondations servent à l'entretien d'immenses rizières (3). La première place est *Gandjam*, qui a une célèbre pagode (4) et des fabriques de toiles de coton et de sucre.

(1) *Tavernier*, Voy. aux Indes, t. III, chap. II. *Anquetil*. (2) *Legoux de Flaix*, Essai, etc., II, p. 59. (3) *Voyez-en* la description dans *Dalrymple*, Oriental-Reperiory. (4) *Pennant*, View, II, p. 28.

Son territoire est fertile en sucre, riz, cire et fer. Une haute antiquité illustre *Calinga* ou *Calingapatnam*, bourg actuellement peu considérable : dans son port on débarquait anciennement les éléphans que l'on prenait dans l'île de Ceylan (1). *Chikakole* ou *Sicacole*, l'ancienne *Cocale*, ville grande et commerçante, entourée de jolis bourgs, était la capitale du tems de la domination mogole. *Mazulipatan*, auprès d'une des embouchures du Krichna, est peuplée de tisserands et de fabricans de coton et de toiles peintes. C'est l'entrepôt des mouchoirs qui portent son nom, et qui se fabriquent dans les environs.

Le Coromandel. Productions, climats.

Le *Bas-Carnatic* et sa côte, ou le *Coromandel* proprement dit, ne doivent plus être séparés; ils sont aujourd'hui compris dans le territoire immédiat de la présidence de Madras. Ce pays, d'un sol léger et sablonneux, tantôt inondé par des torrens de pluie, tantôt brûlé par des vents de terre (*terrénos*) qui apportent une poussière fine, produit du tabac, du bétel, de l'indigo, de l'*holcus-sorgum* et *dourra;* le riz n'abonde point; l'agriculture dépend ici des canaux et réservoirs artificiels, construits à grands frais par les princes et les chefs de villages. Le bassin de Saragambra, entre autres, a 8 milles anglais de long sur 3 de large, et fournit pendant dix-huit mois l'eau nécessaire aux cultures de trente-deux villages. Mais les manufactures et le commerce attirent les Européens sur cette côte, peu favorisée de la nature, et où l'on ne peut même aborder qu'avec des bateaux plats nommés *chelingues* (2).

Nabobie de Carnatic ou d'Arkote.

La *Nabobie de Carnatic* a eu des frontières variables selon les caprices de la politique. Devenue vassale de la présidence anglaise de Madras, elle a eu cependant son nabob titulaire indigène jusqu'en 1800. A cette époque les Anglais s'immiscèrent dans l'ordre de succession, et ils

(1) *Ælien*, Hist. anim., l. XVI, ch. 18. (2) *Sonnerat*, Voyage manuscrit, ch. IV, lu à la Société d'Émulation de l'Ile-de-France.

s'emparèrent, quelques années après, de toute la province. La capitale en était *Arkote*, *Arkuty*, ou *Arucate*. Cette ville a perdu toute sa magnificence : la plupart des habitans sont mahométans, ou, comme on dit dans l'Inde, Maures. Parmi les autres villes, nous remarquerons *Nellore* ou *Nelour*, grande place avec un fort, sur la rive méridionale du Pennar ; deux belles pagodes y offrent des inscriptions en langue télengane : *Vellore*, poste militaire important ; la ville, bâtie dans une vallée sur la rivière de Palarru, est défendue par plusieurs forts construits sur les hauteurs qui l'environnent ; sur ces montagnes, de vieilles pagodes ont des souterrains ornés d'inscriptions tamuliennes : *Gindgi*, une des plus grandes forteresses du Carnate, bâtie sur des rochers stériles ; au centre des fortifications s'élève l'ancien palais des rois de Carnate, avec des fossés où l'on entretenait des crocodiles. Villes du Carnatic.

Il faut nous arrêter un peu à *Sidamburam* ou *Chittambram*, lieu de pèlerinage, entouré d'un haut mur de pierres bleues. Parmi les quatre grandes pagodes, la principale, bâtie sur le même plan, mais plus petite que la pagode de Jagernaut, passe pour un chef-d'œuvre d'architecture : chacune de ses trois entrées est surmontée d'une pyramide de 112 pieds de haut ; le pourtour présente une vaste galerie divisée en appartemens pour servir de logemens aux Brahmans. Dans l'enceinte du temple on voit un grand étang, bordé des trois côtés d'une belle galerie soutenue par des colonnes. Un large escalier en beau granite rouge descend de chacune de ces galeries vers l'étang. Du côté opposé à la pièce d'eau on voit un magnifique salon orné de 999 colonnes de granite bleu, couvertes de sculptures qui représentent toutes les divinités du brahmanisme. Une des plus grandes curiosités de cette pagode, c'est une chaîne immense de granite d'un travail exquis, qui part de quatre points de la voûte dans la nef, et forme quatre guirlandes de 137 pieds de long, dont les extrémités sont retenues par quatre énormes pierres en voussoir, attachées également à la voûte ; chaque chaînon a Pagode de Chittambram.

un peu plus de trois pieds, et toute la chaîne est d'une pierre si polie, que les rayons du soleil y sont réflétés comme dans une glace (1).

Le Jaghire de Madras.

La côte maritime présente une suite de districts et de villes qui, après avoir appartenu à diverses nations européennes, ont fini par tomber entre les mains des Anglais. Le *Circar* de *Madras* était un *Jaghire* ou fief que la compagnie anglaise tenait du roi de Carnate. Le chef-lieu en est *Madras*, siége d'une présidence et d'un gouverneur; cette ville n'a qu'une rade. Nouveau Madras ou la ville blanche, habitée par les Européens, est séparée, par une esplanade, de la ville noire, où demeurent les Indous, les Chinois, les Maures, les Juifs noirs, les Arméniens, les Musulmans, et où de beaux palais sont entremêlés de misérables chaumières. Au milieu de la ville blanche s'élève le *fort St-George*, une des plus grandes forteresses de l'Inde. Les maisons de Madras sont enduites en grande partie d'un stuc blanc très-poli. Cette ville, une des plus européennes de l'Inde, renferme plusieurs églises, couvens et établissemens d'instruction, une mission luthérienne, un observatoire astronomique, une maison d'orphelins, une imprimerie, beaucoup de fabriques d'étoffes de coton et d'objets de parure en verre; un aqueduc moderne conduit à la ville l'eau des environs; depuis quelques années on a établi aussi à Madras des plantations de mûriers. On évalue la population de Madras à 80,000 habitans (2).

Ville de Madras.

Autres villes du Jaghire.

Le *Jaghire* renferme encore d'autres villes. *Palicate*, appelée aussi *Waliekada* ou *Pullekate*, place de mer avec une rade et un fort, où l'on trouve des communes de chrétiens hollandais et malabares, fait un grand commerce en mouchoirs qui se fabriquent dans les environs, et qui, exportés pour l'Amérique, font la plus grande parure des Mexicaines, des Péruviennes, des négresses et des créoles.

---

(1) *Legoux de Flaix*, I, p. 118. (2) *F. R. de Sainte-Croix*, Voyage *Commer. et Polit. aux Indes Orientales.*

Mailapour ou *Meliapour*, appelée par les Européens *St-Thomé*, est réduite aujourd'hui à l'état de bourg. Les Portugais y avaient autrefois une grande factorerie. On fabrique à St-Thomé beaucoup d'étoffes de coton blanches et peintes. Les charmans environs de cette ville abondent en cocotiers. Le chemin entre St-Thomé et Madras est une des plus belles routes de l'Inde; on y rencontre sans cesse des palanquins de toute espèce, des voitures traînées par des buffles, des hommes à cheval, des éléphans, et sur les deux côtés il y a des maisons, des jardins, des tentes et des boutiques de comestibles (1). A quelque distance de là s'élève le mont St-Thomé, où les chrétiens, les Indous et les mahométans font des pèlerinages, et où se trouve la forteresse de *Poudamala*, avec un jardin de botanique appartenant à la compagnie anglaise. *Cougivouram* ou *Cangipuram* possède, depuis les tems les plus anciens, une fameuse école brahmane. On célèbre actuellement, à Congivouram, une grande fête en l'honneur du feu (2). *Sadrass* ou *Sadras-Patnam*, bourg autrefois très-peuplé, à l'embouchure de la rivière de Palarra, renfermait de bonnes fabriques d'étoffes de coton, surtout d'étoffes rayées appelées *guingams*. Ce bourg a été dévasté par les Anglais, et actuellement des arbustes épineux y remplacent les superbes bosquets de palmiers et de cocotiers (3). A quelque distance de Sadrass, sur le bord de la mer, on voit une montagne avec de nombreuses ruines. Cet endroit, connu des marins sous le nom de *Sept-Pagodes*, est appelé par les Hindous *Mawalibouram* ou *Mahabalibouram* : d'après l'opinion de Wahl, c'est le *Maliarpha* de Ptolémée. La montagne, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux. En approchant du pied du rocher vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître (4)

Monumens antiques de Mawalibouram.

(1) Voyage, t. I, ch. 4. (2) *Sonnerat* en fait la description, t. II, liv. 3. (3) *Haafner*, Voyages dans la péninsule occidentale de l'Inde, trad. du holland., t. I, ch. 11. (4) *Chambers*, Recherches Asiatiq. t. I.

l'idée d'une ville pétrifiée. Vers la base de la montagne on remarque une pagode d'un seul bloc : elle paraît avoir été taillée dans un rocher détaché. Un peu plus loin il y a un groupe de figures humaines en bas relief : un escalier tournant conduit au haut de la montagne, à une espèce de temple taillé dans le roc : d'autres escaliers, qui partent de ce temple, paraissent avoir communiqué avec un autre édifice élevé sur le rocher; dans d'autres endroits on trouve divers morceaux de sculpture qui ont rapport à la mythologie hindoue, entre autres une figure gigantesque de Vichnou endormi sur une espèce de lit, un éléphant de grandeur naturelle, deux pagodes et autres monumens, tous taillés dans le rocher. Il a fallu des siècles pour tailler et creuser dans le rocher tant d'objets étonnans; la mer en a déjà englouti une partie : il est probable qu'il a existé dans cet endroit une ville très-florissante (1).

Ville de Pondichery.

Pondichery ou *Pondontchery*, fameuse place de mer, autrefois le chef-lieu des possessions françaises, renferme beaucoup de belles maisons bâties à l'européenne, et plusieurs églises, parmi lesquelles on distingue celle des missions. La rade est bonne, on n'y éprouve point ces ouragans qui ravagent la côte de Coromandel à l'époque du changement de mousson. Pondichery comptait avant la guerre environ 20,000 âmes. Sous la domination française, la culture soignée, la fraîcheur des allées d'arbres, l'élégance des ponts jetés sur de nombreux canaux, la beauté des chemins ornés en partie de statues, faisaient du district de Pondichery un grand jardin.

Nous remarquerons encore quelques villes demi-européennes au sud de Pondichery. Le climat le plus salubre de la côte distingue *Kudalor* ou *Goudalour*, ville bâtie régulièrement, et dont les longues rues sont plantées de cocotiers. Parmi les édifices habités pour la plupart par

(1) *Voyez* Recherch. Asiat. t. I. *Daniell*, Antiquities of India, pl. I et II. *Paulin*, Voyages, t. I. *Pennant*, View, t. II. *Haafner*, Voyages, t. II, ch. 22.

les Malabariens et les Maures, on distingue la factorerie et les missions (1). *Manchelpaleiam*, jolie ville, est habitée en grande partie par les Anglais, qui l'appellent *Newtown* (2). Le *fort St-David*, qui autrefois protégeait la ville, a été détruit par les Français. *Porto-Nuovo*, appelée en tamulien *Perangipettai*, a perdu son commerce florissant. Les pièces d'or frappées en cet endroit ont cours dans l'Inde sous le nom de *pagodes de Porto-Nuovo*.

Comme nous réservons une autre place à la description du Haut-Carnatic, continuons à suivre la côte. Le royaume de *Tanjaour* se présente dès qu'on passe le Coleram; il occupe tout le fertile Delta formé par les branches du Cavery. Parmi les villes, la plus connue est *Tranquebar* ou *Tirangaburam*, place de mer, autrefois chef-lieu des possessions danoises dans l'Inde. Cette ville a un port où il entra, en 1800, 84 navires; un fort appelé *Dansbourg*, des pagodes, des églises, une mosquée, une grande mission danoise à laquelle on doit des mémoires intéressans sur les langues de l'Indostan. La population s'élève à 15,000 âmes. *Negapatam*, le *Nigama* des anciens, place de mer, possède une bonne rade, d'où l'on exportait annuellement, à la fin du dernier siècle, 4 à 5000 ballots d'étoffes de toute espèce; elle est défendue par un bon fort. A *Madewipatnam* on fabrique des nattes très-curieuses, ornées de figures de mythologie et d'histoire naturelle. *Tanjaour*, ville grande et forte, entre deux bras du Cavery, est entourée d'un fossé où l'on entretient des crocodiles; on y trouve une mission luthérienne danoise, qui a fondé un petit faubourg construit et administré d'après nos usages. Tanjaour a garnison anglaise.

Le Tanjour.

Tranquebar.

Le royaume de *Maduré*, dont les Anglais ne possèdent qu'une partie, se divise en plusieurs parties; la partie littorale comprend le *Tondiman*, le grand et le petit *Marawar*, et *Pescaria* ou la côte des pêcheurs. Dans l'in-

Le Maduré et ses annexes.

(1) Relations des missionnaires d'Halle, cah. 38, p. 153. (2) Rel. des mission. *Ibid*, p. 158.

térieur sont les districts de *Tritchinapalli*, *Maduré*, *Tinevelly* et *Dindigoul*.

Les provinces de l'intérieur, remplies des branches de la chaîne méridionale des Gates ou des *monts Malaialam*, réunissent la beauté du coup d'œil à la fertilité du sol et à la température la plus salubre. Sur les côtes on pêche les *cauris* (1), coquillages qui servent dans l'Afrique en guise de monnaie; les *chanks* (2), autre coquillage qui fournit la matière des bracelets, des anneaux et d'autres ornemens; enfin la moule à perle, qu'on ne trouve nulle part dans le monde connu plus abondamment que dans le *golfe de Manar*.

Pont de Rama ou d'Adam.

Parmi les villes de cette contrée, nous nommerons les suivantes : *Ramisseram*, dans une île du même nom, possède une pagode fameuse par les pélerinages qu'attire sa renommée antique; le dieu Rama est censé l'avoir élevée lui-même lorsqu'il revint vainqueur de Ravan, roi des géans qui habitaient l'île de Ceylan; c'est dans cette expédition qu'il rétablit momentanément, par un miracle, l'isthme ancien qui a dû joindre Ceylan à l'Inde, et dont une chaîne d'îles, d'îlots et de rochers contigus semble être le reste; les Indous du moins le croient; ils appellent ces récifs *Pont de Rama*, dénomination à laquelle les Arabes ont substitué celle de *Pont d'Adam*.

Villes remarquables.

Dans l'intérieur on remarque *Tritchinapoly*, grande ville, forteresse et place d'armes; les fossés du fort sont remplis de crocodiles; les environs de la ville fournissent des pierres précieuses. *Seringham*, ville réputée sacrée, dans une île de Cavery, renferme une pagode fort ancienne et d'une construction très-remarquable : elle est entourée de sept murs carrés (3). *Maduré*, la *Modura* de Ptolémée, ville considérable sur la rivière de Weiarru, dans

(1) *Cypræa moneta*. L. (2) *Conus*. L. et *Murex tritonis*. L. Voyez *Pennant*, View of Hindostan, II, p. 6. (3) *Paulin*, Voyage, t. I, ch. 3. *Pennant*, View, II, 19-21.

une contrée charmante, possède des restes de beaux édifices, entre autres de quelques pagodes et d'un vaste palais de résideuce : c'était, il y a deux mille ans, la capitale de la dynastie des *Pandys* ou *Pandions*, connus des ancieus. Maduré a une commuue chrétieune foudée par les missionnaires français. *Tinevelly* et *Dindigoul*, forteresses et places d'armes, font beaucoup de commerce avec le Malabar.

Peuplades de voleurs ou de Kallys.

Dans l'étendue de l'aucieu royaume de Maduré ou le *Pandi-Mandalam*, ou reucontre à chaque pas de petites tribus indépendantes et sauvages qui, retranchées dans une vallée étroite, sur une montagne escarpée, bravent l'attaque des armées régulières et portent avec orgueil et avec raisou le nom de *voleurs*, ou en indien *kalli's*, *koulery's* ou *coulys* (1). Parmi leurs princes qui portent le titre de *polygars*, ceux de Nattam, au nord de Maduré, de Ramanadapouram et de Toudimau, sur la côte, sont les plus puissans. Dans le Tinevelly, on compte plus de trente principautés de polygars. C'est la fidèle image de l'Europe dans le moyen âge. Comme il y a des kallis jusque dans le Malvah et le Guzurate, ce sont peut-être les *Indi Calatii* d'Hérodote (2).

Plateau central.

Empire de Mysore.

Telles sont les contrées et villes remarquables de la côte de Coromandel. Avant de passer à la description de celle de Malabar, uous devons parcourir le plateau qui les sépare, élevé de 3000 à 5000 pieds (3), et qui, naguère, était compris tout entier dans l'*Empire de Mysore*, mais où la géographie doit distinguer plusieurs divisious.

Le Haut-Carnatic.

Le nom de *Carnatic* ou *Carnataca* ayant reçu, à diverses époques, une extension qui y faisait comprendre à peu près tout le pays situé entre le Kistua, le Cavery, les Gates *occidentales* et le golfe de Bengale, pays naturellemeut coupé en deux régions par la chaîne des Gates *orientales*, l'usage y fit reconnaître ces deux divisions sous les noms de *Carnatica Bala-Ghaut*, ou le pays au-

(1) *Pennant*, View, II, 11-12. (2) *Hérod.* III, 38-97. (3) Edinburg Review, Aug., 1811, p. 346.

dessus des défilés, et *Carnatica Payen-Ghaut*, ou le pays au-dessous des montagnes. La première de ces deux portions, dans ses limites vagues, comprend les cantons que nous allons faire connaître.

Une partie du *Visapour*, située aux bords des rivières Tambuddra et Malpurba, renferme *Darwar* ou *Nazirabad*, *Bancapour*, et beaucoup d'autres forts importans, placés aux limites du Canara et au pied des Gates occidentales (1); *Adony*, jolie ville nouvelle, et les ruines

Ville de Bisnagar.

de la fameuse cité de *Bisnagar* ou *Vijanagara*, la superbe et immense capitale d'un puissant empire qui, dans les XIVe et XVe siècles, embrassait tout le midi de la péninsule, et qui, du nom de la dynastie régnante, prenait celui de royaume de Narsingue. Cette résidence, admirée par les Orientaux (2), offrait encore, il y a un demi-siècle, quelques restes de splendeur (3). Aujourd'hui les magnifiques palais et les vastes bazars ne sont plus que d'informes monceaux de pierres, et les eaux, qui jaillissaient en fontaines, ou resplendissaient dans mille canaux, serpentent aujourd'hui en ruisseaux infects parmi ces affreuses ruines. Cette ville de Bisnagar, qui prenait aussi le nom de *Carnatac*, et qui a été fondée en 1344, doit être distinguée d'un autre *Bidchenagar* ou *Vija-Nagar*, fondé en 340, sur les confins du Candish et de Malwa (4). Le descendant des monarques Narsingues possède, sous le titre de *rajil*, ou petit rajah, le fort Anagundy, un des débris de la ville de Bisnagar, avec 5 à 600,000 francs de revenu.

Entre les branches des Gates orientales, on rencontre, en allant du nord au sud, les contrées suivantes:

Le Wandikotta.

Wandikotta ou *Gandjikotta*, vallée fertile et peuplée, sur les deux rives du Pennar, avec de fameuses mines de diamans; *Gurrumkudah*, *Jaukdeo* et *Barramahl*, pays de

(1) *Tiefenthaler*, I, 360-361-362. (2) *Abdoul Rizacq*, Voyage dans l'Inde, édition de M. *Langlès*, ch. 4, et note 36. *Khondemir*, dans l'Asiat. Ann. Reg. 1800, Misc. Tr. p. 226. (3) *Tiefenthaler*, I, p. 369. (4) *Wahl*, II, 956 sqq.

pâturages, et *Coïmbettore*, bassin arrosé par le Cavery et beaucoup de petites rivières, d'un sol fertile et bien cultivé, véritable grenier des armées de Tippo-Saëb, et qui, parmi d'autres villes, renferme l'importante forteresse *Palicadcheri*, clef de la route du Malabar. Le Coïmbettore.

A l'est, au nord et au sud de cette chaîne de petites provinces, s'étend la principauté actuelle de *Mysore* ou *Maïssour*, appelée en sanscrit *Mahesswar*, et qui tire probablement son nom de la terre rougeâtre ou des plantes teinturières qu'on y trouve en abondance. Mysore, avant le XVIIe siècle, était un très-petit état; mais il parvint depuis à une puissance très-considérable, que diminuèrent ensuite les conquêtes d'Aurengzeb. Dans le XVIIIe siècle, Hyder-Aly et son fils Tippo-Saëb, en reculant les limites de cet état, lui donnèrent un nouveau lustre; mais il ne fut que passager : les Anglais, après avoir vaincu Tippo-Saëb, détachèrent, en 1792, une grande partie de ses états. Les revenus de ce sultan, qui s'élevaient à environ 72 millions de francs, furent réduits à la moitié; le reste fut partagé entre les Anglais, les Marattes et le Nizam. Les Anglais firent de nouvelles conquêtes sur le Mysore, en 1799 et 1800. Tippo, les armes à la main, s'ensevelit sous les ruines de sa capitale, dont la trahison avait ouvert les portes aux Anglais. Un faible reste de l'empire, ayant une surface de 2380 l. carrées, fut concédé, sous des conditions très-dures, à un prince indien d'une dynastie détrônée par Hyder-Aly. Les fils de Tippo, encore dans l'enfance, descendirent du trône dans une prison, où l'un d'eux a déjà trouvé la mort. Le Mysore proprement dit.

Voyons les principales villes du Mysore actuel. *Mysore*, ville forte, sur un canal de la rivière de Kabany, est résidence du prince vassal des Anglais. *Seringapatam* ou *Siringapatnam*, ville très-forte par la nature, est située dans une île du Cavery : elle renferme un beau palais, de superbes pagodes, et d'autres édifices remarquables; auprès de la ville s'élève le magnifique mausolée de Hyder, Villes du Mysore. Seringapatnam.

de Tippo et de sa mère; sous le règne de Tippo, Seringapatnam renfermait des trésors immenses, une grande bibliothèque, et d'autres objets très-curieux, dont une partie a été transportée en Angleterre. La population, qui maintenant est de 32,000 âmes, s'élevait à 150,000, tirant leur subsistance de la cour et de l'armée (1). *Magry*, ville forte, est remplie de pagodes, d'hôtelleries publiques et de monumens d'architecture et de sculpture indienne. *Bangalore*, ville ancienne et forte, renferme de beaux édifices, entre autres le palais bâti par Tippo-Saëb : les jardins sont vastes, divisés en carrés séparés par des allées, et embellis par de beaux cyprès; les raisins, les pommes et les pêches y sont cultivés avec succès; la vigne surtout donne de belles récoltes. Sur la route de Seringapatnam, dirigée vers le sud-ouest, on rencontre, dans un pays romantique et boisé, le fort et la ville de *Chinapatnam*, contenant mille maisons, et possédant des fabriques de verre et de fil d'acier. A l'extrémité septentrionale, on voit *Chitteldroog*, ville extrêmement forte, sur un rocher à cinq pointes, élevé de 2640 aunes.

Culture. Commerce.

Le Mysore, jadis bien cultivé, a beaucoup souffert par les dernières guerres. M. Buchanan y vit beaucoup de terrain labourable en friche, même près de la capitale. Le dépeuplement occasioné par la guerre rend inutiles, à Madura, les bienfaisans travaux entrepris par un ancien prince indou, pour l'arrosement de son domaine. De nombreux troupeaux de vaches et de chèvres paissent sur les rives de l'Arcavati. Le commerce de Bangalor, autrefois considérable, commence à se ranimer: il consiste principalement en noix de bétel, en poivre noir, en sandal et en drap de laine, qu'on porte généralement dans le Mysore (2).

Côte occidentale de Décan.

Il nous reste à parcourir la côte occidentale de la pé-

(1) *Buchanan*, Voyage de Mysore, etc. (2) *Id. Ibid*, l. c. Comparez *Brown*, Description of Mysore.

ninsule, côte tant de fois visitée et décrite, que nous ne sommes embarrassés que du choix des matériaux.

Dans la partie du circar de Broach qui est au sud de la Nerbudda, nous remarquons une des plus grandes places de commerce de l'Inde, *Surate*, située sur la rive orientale du Tapty, à cinq lieues de la mer. Malgré toutes sortes de revers, elle se trouve encore dans un état très-florissant. Elle a trois lieues de tour, et renferme de beaux édifices en pierres de taille, mais mêlés à de chétives cabanes. La piété indienne y a élevé plusieurs hôpitaux pour les animaux, y compris les punaises et d'autres vermines (1). Surate renferme 600,000 habitans, Description de Surate. dont une grande partie s'est enrichie par le commerce : ce sont des Anglais et d'autres Européens, des Juifs, des Américains, des Perses, des Persans, des Arabes et des Hindous. Le port n'admet que de petits navires. Le commerce de Surate avec l'Europe a considérablement diminué depuis un siècle; mais il est encore très-actif à l'égard des Arabes, des Persans et d'autres peuples orientaux. Surate renferme des fabriques de soieries, de brocarts d'or et d'argent, de toiles peintes, d'étoffes de coton, d'ouvrages en nacre, en ébène et d'autres bois précieux, d'objets d'orfévrerie. Elle exporte aussi des schalls de Cachemire, du tabac de Guzurate, et du coton grossier, dont les Chinois font le nanquin. Le luxe est très-grand dans cette ville. Les riches marchands mènent une vie noble et somptueuse, digne des princes orientaux. La classe des bayadères ou danseuses y est très-nombreuse (2). A cinq lieues de Surate est *Naussary*, port où les Perses entretiennent un petit feu sacré.

Les côtes de la province de Baglana renferment, entre Côtes de Baglana. autres, les villes de *Damaun* et de *Basseim*, dont les ports attiraient autrefois un commerce considérable.

Le district de *Ticocan*, très-fertile en riz, et qui, selon Le Ticocan.

(1) *Anquetil*, Voyages dans l'Inde. (2) Voyez *Tieffenthaler*, I, 289, 53; *Anquetil*, 377, *sqq.* 532, *sqq.* trad. all. *Niebuhr*, II; *Legoux de Flaix*, II. *Valentyn*, etc.

quelques-uns, n'est qu'une partie du Coucau, a pour chef-lieu la ville aujourd'hui presque ruinée de *Kallian.* Il embrasse les îles de Salsette, de Bombay, et autres appartenantes aux Anglais. La ville de *Bombay*, siége de la troisième présidence anglaise, est très-grande, et munie d'une citadelle très-forte; son port passe pour un des meilleurs de l'Inde. On y trouve des maisons de commerce européennes, arméniennes, hindostanes, perses, et autres; c'est l'entrepôt général des marchandises arabiques, persiques et indiennes. On y construit des vaisseaux.

Ville de Bombay.

L'île Salsette.

L'île *Salsette* ou *Canarin* a, selon Hamilton, 25 milles de long sur 10 de large en plusieurs endroits: quoique traversée par une chaîne de montagnes, elle est fertile, et fournit des vivres à Bombay. On trouve dans Salsette plusieurs monumens fort anciens, et des grottes curieuses avec des inscriptions indiennes. Quarante mille ouvriers, dit un voyageur, n'auraient pu achever en quarante ans ces vastes travaux (1). Le chef-lieu de l'île est *Tanah*, petite ville dans une contrée charmante. L'île *Elephanta*, anciennement appelée *Kalabouri*, n'est qu'un assemblage de montagnes; elle a de bons pâturages : son nom actuel lui vient d'une figure d'éléphant qu'on voit taillée en pierre noire dans un coin de l'île, au pied d'une montagne. Cette île est fameuse par les nombreuses pagodes et autres monumens indiens qu'elle renferme. La plus remarquable en est la caverne auprès de laquelle est l'éléphant dont nous venons de parler. Cette caverne est taillée dans le roc; la voûte en est soutenue par une colonnade taillée également dans le rocher. Sur les murs sont sculptées des figures gigantesques; on y remarque, entre autres, un homme d'environ dix-sept pieds de haut, et muni de quatre bras; à sa gauche il y a une femme de la hauteur d'environ quinze pieds : à côté de chaque

De l'île Elephanta.

(1) *Anquetil*, Voyages, 566-567. *Gouch*, a comparative View of the monumens, etc. Lond. 1785.

groupe il y a une petite chambre noire. Les Portugais ont détruit une partie de ce monument curieux (1).

Le *Concan*, anciennement la *Côte des Pirates*, s'étend de Bombay à Goa. On y remarque *Daboul*, place de rien, autrefois très-commerçante, mais ravagée ensuite par les guerres; *Radchapour*, grande ville maritime, dont le commerce consiste en salpêtre, poivre et toile : c'était anciennement la résidence d'un roi maratte; *Ghiria*, *Vingorla*, *Neuty* et *Kari*, forteresses et repaires de pirates à peu de distance de la mer. Les pirates, nommés en indien *Ganim*, sont un ramas de diverses tribus sauvages, et quoique comprimés par les Anglais, ils n'attendent que l'occasion pour reprendre un métier que favorise la nature de leur pays (2). Le Concan ou la Côte des Pirates. Monumens.

Goa, ville belle et très-commerçante, se présente sur le fleuve Goa ou Mantoa, qui vient des Gauts, et se jette dans le golfe de Goa par plusieurs embouchures, en formant la presqu'île de Bardess et les îles de Goa, Combarem, et autres. Les indigènes donnent à cette ville le nom de *Tissoari* ou *Trikurii* (3). D'après une tradition répandue dans le pays, cette île a été peuplée par une colonie de marchands maures, chassés de divers ports du Malabar; mais son commerce date de la plus haute antiquité. La ville de Goa est la résidence d'un vice-roi portugais, d'un archevêque, d'un chancelier, de plusieurs grands fonctionnaires, et d'un tribunal de l'inquisition : elle est ornée de palais et de beaux édifices. Ville de Goa.

Le *Cap Rama* termine le Concan, et marque le commencement du *Canara*. L'ancien royaume de ce nom comprenait quelques provinces à l'est des Gates, entre autres *Sounda* et *Bednore*. La capitale de celle-ci, *Ranny-Bednore*, nommée aussi *Hyder-Nagor*, avait, sous le règne d'Hyder-Aly, atteint une grande prospérité, et comptait plus de 150,000 habitans : elle est considérable- Le Canara.

(1) *Niebuhr*, Voyage, etc., II, 32 avec fig. *Anquetil*, Voyages, p. 613. (2) *Pennant*, View, I, 105. (3) *Tiefenthaler*, I, 364. *Pennant*, II, 110.

ment déchue. Le Canara, dans le sens propre et géographique, est renfermé entre la mer et les Gates occidentales; au nord il a pour limite la rivière d'Aliga, et au sud le mont Illi : c'est le *Limyrica* des anciens (1). Dans les montagnes de ce pays, un grand nombre de tribus de *Naïres* a su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Décan, quelque reste d'indépendance; même aujourd'hui cette noblesse souveraine conserve en partie son ancienne forme de gouvernement, en payant un tribut aux Anglais. Les principales villes du Canara sont : *Karwar*, place de mer avec un port et une factorerie anglaise, défendue par un fort : son territoire fournit du poivre, du riz et du bois de construction; *Onour*, avec un port très-fréquenté à cause du commerce de poivre; *Batekale*, qui, dans les ruines de pagodes et d'autres édifices, conserve des traces de son ancienne grandeur; *Barcelore*, dont le port attirait autrefois beaucoup de vaisseaux portugais; et *Mangalore*, ville forte et très-commerçante, pourvue d'un port très-commode.

Description du Malabar.

Le pays de *Malabar* ou *Malebar* s'étend depuis Tovela, auprès du cap Comorin, jusqu'au cap Dilly où il est borné par les Gates, et à l'ouest par la mer. Déjà dans le sixième siècle, Cosmas connut le royaume de *Male*. La terminaison *bar*, tirée du persan ou de l'arabe, signifie *pays* ou *côte*. Les indigènes donnent à cette contrée le nom de *Malayala*, ce qui signifie *pays des montagnes* (2). On trouve encore dans les Gates un peuple montagnard qui, par cette raison, se nomme *Malayes*, et n'a que peu de relations avec les autres habitans du Malabar. On prétend que du côté du nord le Malabar était anciennement protégé contre les incursions hostiles par un mur immense marqué dans quelques cartes (3), et dont cependant un voyageur assure n'avoir aperçu aucune trace (4). Les ré-

Noms.

(1) *Wahl*, Indostan, II, p. 648. (2) Le P. *Paulin*, Voyages I, ch. 6. (3) *Arrowsmith*, map of India. (4) *Voyez* le Voyage du *F. Vincent Marie de Sainte-Catherine de Siène*.

volutions physiques qu'éprouvent les côtes de Malabar méritent notre attention. L'île de Vaypi au nord de Cochin, dit le voyageur, le P. Paulin (1), a été formée par l'Océan, qui l'a détachée de la terre. Les eaux qui, dans la saison des pluies, se précipitèrent des Gates, forcèrent, en 1341, les digues de la rivière Cochin avec une telle impétuosité, que l'inondation entraîna la place où était alors le village du même nom, et forma un large fleuve, un lac et un port capable de recevoir de gros bâtimens au nord-est de la ville, où est maintenant l'embouchure du grand fleuve. Aux mois d'août et de septembre ce fleuve entraîne des collines de sable que la mer agitée, pendant les mois de juin et de juillet, rejette dans l'embouchure du fleuve et dans le port. Quelquefois, dans la saison pluvieuse, les torrens et la mer semblent se disputer l'empire. Quand l'eau de pluie est la plus forte, elle s'ouvre une route, nettoie et débarrasse le rivage des encombremens que la mer y avait amassés; quand, au contraire, les flots de la mer sont les plus forts, canaux, embouchures, fleuves et ports, tout reste obstrué par le sable que la mer y a apporté dans l'époque de sa fureur. Alors ces fleuves se rejettent dans l'intérieur, où ils forment des lacs, des étangs, des alluvions, de petites îles, des champs et terrains nouveaux, des jardins, des villes nouvelles, de nouveaux bourgs; et les habitans émigrent d'un lieu dans un autre. Le Malabar, au reste, offre tantôt le spectacle riant de cultures fertiles, de collines plantées en poivre et cardamome, de plaines couvertes de riz ou ombragées de cocotiers, et tantôt l'aspect imposant de montagnes escarpées, dont les cimes se couronnent de forêts épaisses, riches en bois de teck et de saudal.

Révolutions physiques.

Productions.

Les Malabares proprement dits, ou les *Malealles*, paraissent Hindous d'origine, quoique leurs langues et leurs usages présentent de grandes différences entre eux et les habitans des bords du Gange. La plus frappante est

Habitans.

Malabares proprement dits.

(1) *Paulin*, Voyage, t. I, ch. 6.

Les Naïres. la dénomination de *Naïres*, donnée à la noblesse héréditaire, dont la plus grande partie appartient à la quatrième, à celle des *Tchoutries* ou *artisans*, tandis que seulement un petit nombre de leurs princes descendent de la caste des guerriers, des Tchetries ou Rajepoutes. Ces princes s'appellent aussi *Naïaques* (1). L'orgueil, ou peut-être quelque souvenir de la doctrine des Bhouddistes, a fait naître parmi cette caste particulière une institution bizarre; les dames nobles, quoique mariées à un seul homme, ont le droit d'admettre dans leur couche tout individu mâle de la caste, sans que le mari titulaire trouve à y redire.

Les Malabares ont le teint moins foncé que les Tamouls. Ceux qui sont le plus noirs, ce sont les *Maquois* ou pêcheurs, et les *Paravas* ou tisserands, sur la côte. Les habitans des montagnes, des plantations et des bords des fleuves, sont beaucoup plus blancs. Ils excellent dans l'agriculture, le jardinage et les ouvrages en bois. Il est très-probable qu'outre la race hindoue dont nous venons de parler, le Malabar a été peuplé originairement d'une race particulière subjuguée par les Hindous. Du moins les *Maloiam*, tribu de montagnards, voisine de Cochin, parlent un langage différent des autres Malabarois (2), et qui se rapproche du dialecte parlé dans le Kanara (3), lequel à son tour offre des ressemblances avec le *telouga* et le tamoul, mais aucune avec le malay de la péninsule de Malaca.

Origine et langage.

Le commerce a encore attiré dans le Malabar trois colonies différentes. Les *Juifs blancs* de Cochin prétendent y être venus avant l'ère vulgaire, et y avoir possédé, dans le Ve siècle, un petit royaume gouverné par des princes de leur nation; mais, d'après les recherches les plus exactes, les tables de cuivre contenant les priviléges

Colonies étrangères. Juifs noirs et blancs.

(1) *Pennant*, View of Hindostan, I, 177. *Ives*, Voyage, trad. all. I, 52.
(2) Relations des missionnaires danois, III, p. 1218. (3) L'oraison dominicale, en Canarin, dans la *Collection de Leipsick*, p. 91.

accordés au chef des Juifs établis à Cranganor, tables aujourd'hui conservées à Cochin, ne remontent qu'au VIIIe siècle (1). Les *Juifs noirs* sont des Malabarois achetés comme esclaves et convertis à la religion israélite. Ces deux communautés vivent encore séparées.

Trait de caractère.

On raconte un trait de caractère qui ne fait pas honneur à ces Israélites. Deux trompettes d'argent, enlevées par Titus du temple de Jérusalem, et transportées successivement à Carthage par les Vandales, et à Constantinople par Bélisaire, parvinrent dans les mains des Juifs de Cranganor, qui les suspendirent dans leur synagogue; mais quelque tems après, on crut qu'elles contenaient de l'or, et ces monumens respectés par tant de nations furent livrés à la foule par les vrais Hébreux.

Chrétiens de saint Thomas et autres.

Les *Chrétiens de saint Thomas*, fidèles à la doctrine des nestoriens, font usage dans leur culte de beaucoup de termes syriaques et chaldaïques; ils forment une association politique, et jouissent du même rang que les nobles indigènes. Mais le *Thomas* ou *Thomé* qu'ils reconnaissent pour le fondateur de leur Église, paraît n'être débarqué sur la côte de Malabar que dans le Ve siècle, et par conséquent n'a que le nom de commun avec l'apôtre saint Thomas (2). Cependant, l'antique tradition d'après laquelle saint Jérôme assure que l'apôtre de ce nom avait fondé dans l'Inde une église chrétienne, ne paraît pas dénuée de tout fondement. M. Buchanan a découvert dans les montagnes de Travancore, cinquante-deux communautés chrétiennes qui ne paraissent professer que les simples dogmes de l'église apostolique primitive (3). Ils s'appellent Chrétiens-Syriens de Malayala, et reconnaissent le patriarche d'Antioche. Peut-être ces Chrétiens, qui font remonter très-haut l'origine de leur réu-

(1) *Adrien van Moens*, sur les Juifs de Cochin, dans *Busching*, Magasin géographique et historique, XIV, 123, *sqq. Bruns*, Mémoire, dans le *Répertoire Oriental*, IX, etc. (2) Research. Asiat. tome VII. *Wréde*, account of the S. Thomé Christians. (3) *Annales des Voyages*, t. XIX, p. 219.

niou, sont-ils les véritables Chrétiens de saint Thomas l'apôtre; tandis que ceux de la côte auraient reçu les hérésies nestoriennes. Les Portugais ont persécuté les Chrétiens-Nestoriens de la côte, et en ont forcé un grand nombre à embrasser le dogme romain.

Mapulets ou descendans des Arabes.

On trouve encore au Malabar des peuplades entières de *Mapulets* ou *Mahapilles;* ce sont les descendans de ces Arabes qui, dans le VIIIe siècle de l'ère chrétienne, quittèrent la ville de Moka et vinrent s'établir dans le sud du Décan. Ils se sont mariés à des indiennes et se livrent, pour la plupart, à la navigation, au trafic, à la peinture et aux lettres; ils sont mahométans; cependant on trouve aussi parmi eux des Juifs et des Chrétiens (1). Sur la Côte de Coromandel, où il y en a également, on les appelle *Tchaliates*. En Malabar, ils forment encore un petit état sous leurs propres chefs.

Royaumes et états.

Avant le neuvième siècle de notre ère, les nombreux états de Malabar avaient été subjugués par l'empereur ou *Zamorin* de Calicut; mais la puissance formidable de ce souverain, affaiblie et presque abattue par les guerres intestines, a disparu par les conquêtes de Tippo-Saëb et des Anglais; il n'a conservé que son titre et une ombre de son pouvoir. Il en est à peu près de même du roi ou *perumpadapil* de Cochin. Le royaume de Travancore, agrandi de la plus grande partie de celui de Cochin, civilisé par les sages lois du roi Rama-Varmer, s'était élevé, il y a trente ans, à un haut degré de splendeur et de force. Il renferme encore 2,000,000 d'habitans, et rapporte un revenu net d'un demi-million de roupies; mais le chef n'en est pas moins vassal de l'Angleterre.

Villes de Malabar.

Passons maintenant en revue les villes les plus remarquables de ces divers états. *Cananor*, ancienne capitale d'un royaume, est une place de mer grande et bien peuplée. Parmi les habitans il y a beaucoup d'Européens et de Mahométans. C'est dans cette ville que les Portugais cons-

(1) Asiatic. Researches, V, n° I.

truisirent leur premier fort lors de leur arrivée dans l'Iude. Les Anglais paraisseut avoir destiué Cananor à une grande place d'armes. ***Baliapatnam,*** place jadis considérable, a vu son port à moitié comblé de sable ; c'est la résidence de la reine ou ***Kollatiri*** de Cauauor, à laquelle les Anglais donueut le titre de ***Bibi*** ou petite princesse. ***Telicheri,*** ville forte où les Auglais out un arsenal, est un grand entrepôt de poivre, de cardamome, de bois de sandal et de teck, d'étoffes de coton et d'autres marchandises malabarieunes. ***Mahé,*** ville de 6000 habitans, exporte du poivre. ***Calicut,*** place de mer, renferme 6000 maisons en bois de teck et en branches de palmier. Son port est à demi comblé. Les Arabes y font pourtaut un graud commerce. ***Cranganor,*** à 5 lieues de Cochiu, était anciennement au pouvoir de la compagnie hollandaise. A ***Tridchour,*** situé à 10 lieues de Kranganor, les Brahmaus, qui en sont les seigueurs, ont des écoles dont la célébrité ne le cède qu'à celles de Benarès. Ravagée en 1790, par le cruel Tippo, la ville fut aussitôt relevée par la piété des Hindous. ***Cochin,*** jolie ville sur la mer, a uu port ou plutôt uue rade. Quoique ravagée à diverses reprises, Cochin entretient encore un commerce assez actif, surtout en poivre, cardamome, pierres précieuses, bois de teck et autres marchandises. On y construit aussi beaucoup de navires. Cochin était autrefois le principal établissement des Hollandais dans l'Iude. Les Juifs blancs, les Juifs noirs et les Maures y out des bazars particuliers; les autres habitaus sout des Hindous, des Perses, des Arabes, des Arméuieus. Dans la ville même, de vastes plantations de cocotiers et d'autres palmiers répandeut uue fraîcheur délicieuse. Ville de Cochin.

Edapalli, joli bourg, renferme le palais du roi et du grand-prêtre des Brahmaus, vassal respecté du roi de Travancore. ***Collam*** reuferme des ateliers de menuiserie et ébénisterie, des fabriques de coton et de faïeuce : le poisson, les tortues, le riz, les auanas, les figues, le lait, y sont d'un goût délicieux. ***Barkale,*** bourg sur une mon- Villes du royaume de Travancore

tagne, a un fameux temple avec un bel étang, où le roi a coutume de se baigner une fois par an. *Tiruvandaburam*, résidence d'été du roi de Travancore, est un palais bâti à la manière européenne, et orné de tableaux, de pendules et d'autres objets d'art venus d'Europe. *Travancore* ou *Tiruvancoda* est la capitale du royaume de ce nom; le terroir autour de cette ville est sablonneux, aride et d'une couleur blanche; c'est pour cela que les rois de Travancore s'appelaient anciennement *Bennati Sombam*, c'est-à-dire seigneurs de la terre blanche. A quelque distance de la capitale est le château de *Padmanaburam*, où réside ordinairement le roi, et où sont ses trésors. Il est défendu aux femmes malabares nobles, d'aller au-delà de *Tovala*, parce qu'elles sont censées être plus nobles que les habitans de Maduré et des autres pays de la côte de Coromandel (1).

Description du cap Comorin. Le *cap Comorin*, nommé en malabarois *Komari* et *Kanyamuri*, termine majestueusement la côte de Malabar et la chaîne des Gates. Le sommet, élevé de 1294 verges anglaises, et couvert de la verdure la plus brillante, domine sur une belle cascade et sur une plaine remplie de forêts. La déesse *Parvati*, que la mythologie indienne fait régner sur les montagnes, paraît être la divinité qui, selon Arrien, avait sanctifié, par ses lustrations, ce promontoire et la mer voisine. Elle en prend le surnom Komari. La pieuse adresse de François Xavier a profité de ces traditions pour placer sur un des rochers les plus apparens une église dédiée à la Sainte-Vierge.

(1) *Paulin*, Voyages, t. I, ch. 6.

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. *Description spéciale de l'Ile de Ceylan et des Iles Maldives et Laquedives.*

Nous disons adieu au continent de l'Inde; nous allons faire le tour des îles qui peuvent justement être considérées comme une appartenance naturelle de ce pays. *Ceylan* se présente la première, cette riche et magnifique terre où les pierres sont des rubis et des saphirs, où l'amome parfume les marais et le cannellier les forêts, où les plantes les plus communes fournissent des aromates précieux. Les plus beaux éléphans courent par troupes, comme chez nous les sangliers; tandis que le brillant paon avec l'aérien oiseau de paradis tiennent la place de nos corbeaux et de nos hirondelles (1). A tant d'avantages la nature a joint une position qui domine les deux côtes de Malabar et de Coromandel, de sorte que la puissance maritime qui sera maîtresse de Ceylan, le sera de toute la navigation de l'Inde. L'île de Ceylan.

Le nom de cette île varie beaucoup selon les tems et les auteurs. Celui de *Selan*, d'où nous avons fait Ceylan, se trouve chez Cosmas, au VIe siècle, sous la forme *Sielen-Diva*, ou île Sielen. Mais comme Ammien Marcellin appelle les habitans *Serandives*, et comme le nom arabe *Serandib* n'est qu'une corruption de *Selan-Div*, ce dernier doit remonter à une époque très-ancienne, et se trouve probablement caché dans le *Simundu*, lisez *Silundu*, de Ptolémée (2). Un autre nom indien, *Salabha*, l'île riche, se reconnaît dans le *Saliké* du même géographe. Mais les anciens n'ont connu ni le plus ancien nom sanscrit *Langa*, ni celui qui est le plus en usage, *Singala* ou *Chingala*. Ce dernier signifie île des lions. Noms divers.

(1) *Linneus*, Museum Ceylanicum, præfat. (2) *Palai* est un adverbe, mal à propos confondu avec le nom qu'il précède.

La longueur de cette île, depuis la pointe de Pedro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 100 lieues; sa largeur varie de 10 à 38. Les côtes de Ceylan, pourvues d'une quantité de bons ports, sont entourées de bas-fonds et d'écueils. L'intérieur renferme beaucoup de montagnes hautes et escarpées, d'épaisses forêts et de longs districts couverts de broussailles. Ceylan est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui la traverse presque tout entière, et qui exerce sur les saisons à peu près la même influence que les Gauts dans le Décan. Elle arrête les moussons ou vents périodiques. Dans la partie occidentale il pleut pendant les mois de mai, de juin et juillet; c'est aussi l'époque pluvieuse sur la côte de Coromandel. La mousson qui amène ces pluies est accompagnée de tempêtes, d'orages et d'ouragans très-violens : la partie septentrionale éprouve à peine les effets de cette mousson, et jouit généralement d'un tems sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et novembre, quand l'autre mousson règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que les contrées méridionales s'en ressentent à peine. L'une et l'autre moussons se font peu sentir dans l'intérieur, mais cette partie n'en a pas moins sa saison pluvieuse; c'est pendant les mois de mars et d'avril que les ouragans, si redoutables dans les pays tropiques, y amènent des averses accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre d'une violence dont nous ne pouvons nous faire une idée. Les moussons règlent les saisons dans l'île de Ceylan, plus que le cours du soleil : les plus grandes chaleurs règnent depuis janvier jusqu'en avril; c'est pendant le solstice d'été qu'on jouit de la plus grande fraîcheur.

Montagnes.

Vents et saisons.

Climat.

Du reste, le climat de l'île est tempéré; quoique située très-près de l'équateur, elle n'éprouve pas ces chaleurs excessives qui dessèchent souvent la côte de Coromandel. Dans l'intérieur où ne pénètrent pas les brises de mer, les forêts et les collines concentrent la chaleur, empê-

chent la circulation de l'air, et servent de séjour à des brouillards épais et à des vapeurs malsaines. Ces brouillards font souvent succéder des nuits très-froides aux grandes chaleurs de la journée (1).

Les montagnes de Ceylan renferment beaucoup de minéraux, mais on ne donne pas assez de soin à leur exploitation. On en tire entre autres des pierres précieuses, telles que saphirs bleus et verts, rubis, topazes, cristaux blancs, jaunes, bruns et noirs. L'améthyste, l'œil de chat, le zircon transparent, sont communs. La tourmaline intéresse les naturalistes par son électricité, et le corindon ou spath adamantin sert à polir le diamant. On y trouve le péridot, mais non pas la véritable émeraude. Ces pierres abondent dans le royaume de Maduré. Ceylan fournit aussi du fer, beaucoup d'antimoine, de salpêtre et de soufre. Le principal objet d'exportation de cette île, c'est la canuelle; quoique répandu dans plusieurs îles de la mer du Sud et celles des Indes, le cannellier ne vient nulle part aussi bien qu'ici, surtout dans la contrée du sud-ouest, le long de la côte de Negumbo, Columbo, Caltera, Barbary, Gale et Maturé. Dans l'intérieur, la cannelle est moins délicate et plus mordante. La récolte a lieu deux fois par an; la première ou la grande se fait depuis avril jusqu'en août, et la seconde depuis novembre jusqu'en janvier. La compagnie hollandaise exportait autrefois de Ceylan 8 à 10,000 ballots de cannelle, chacun de 80 liv. pesant; la moitié passait en Europe, et le reste se consommait en Asie. Le cardamome et le bétel prospèrent aussi dans Ceylan (2). Minéraux. Le cannellier.

Le riz, quoique très-abondant, ne suffit pas à la consommation. On exporte un peu de café, inférieur à celui de Java, ainsi qu'une espèce d'ipécacuanha moins efficace que celle de l'Amérique. Des forêts de cocotiers s'étendent le long de la côte, surtout depuis Negumbo jusqu'au- Divers végétaux.

(1) *Percival*, Voyage à Ceylan, ch. 2. (2) *Burmann*, Flor. Ceylan Tab. 27. *Pennant*, View, I, 222-227. Nouv. Relat. des Mission. d'Halle, cah. 32, p. 928.

delà de Maturé. Les feuilles du *talipot* (1) servent de papier et d'éventail; le sagoyer, le *kettula*, le palmier à sucre, le cocotier des Maldives, le *borassus flabelliformis* (2) et d'autres espèces voisines des palmiers composent la plupart des forêts du plat pays. L'arbre à pain fournit aux Ceylanais quinze mets différens. C'est à l'ombre du bananier sacré que ces insulaires forment les vœux d'une amitié inviolable ou d'un amour éternel. Plusieurs voyageurs, entre autres Ribeiro et Graaf, font l'éloge de l'orange du roi, comme du fruit le plus délicieux de Ceylan et de la terre entière. Cette île fournit aussi du

Fleurs.

bois d'ébène d'une belle qualité. Parmi les fleurs qui ornent le sol de Ceylan, on distingue le grand lis (3), dont la racine, selon les voyageurs, est ici le poison le plus efficace, tandis qu'on l'emploie comme antidote sur la côte de Malabar. La mussende (4) couvre d'une grande feuille blanche ses corolles de pourpre foncé. Le *sindrimal* ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les ferme le soir à la même heure. La *bandoura* (5) contient, dans une espèce de bourse cylindrique, une eau limpide et fraîche. Plusieurs arbres à gomme, le théier et le camphrier rapprochent la Flore ceylanaise de celle de la péninsule au-delà du Gange.

Pêche aux perles.

La pêche des perles entre Manaar et Tutocorin, qui autrefois était d'un bon rapport, se réduit à peu de chose aujourd'hui; l'avidité a fait tarir en partie cette source de richesses. Avant l'arrivée des Portugais, la pêche n'avait lieu que tous les vingt ou vingt-quatre ans. Les Portugais réduisirent cet intervalle à dix ans, et les Hollandais, pour multiplier un gain précaire, affermèrent la pêche tous les sept à huit ans. Actuellement elle a lieu tous les deux ans. L'heure à laquelle la pêche doit commencer est déterminée d'avance. Au signal donné, les bateaux qui y ont pris part rentrent dans la baie, et dé-

(1) Corypha umbraculifera. L. (2) *Pennant*, View, I, 247. (3) Gloriosa superba. L. (4) Mussenda frondosa. L. (5) Nepenthes distillatoria. L.

barquent leurs huîtres ; on en fait des tas ou lots, que l'on vend ensuite à l'enchère au plus offrant. Ce sont des chances à courir que d'en faire l'acquisition. S'il y a beaucoup de perles ou seulement deux perles de la première qualité dans le lot, la fortune de l'acquéreur est presque assurée ; mais il arrive aussi que tout le lot ne vaut pas la centième partie du prix pour lequel on l'a acheté. Les plus riches joailliers de l'Inde se rendent à Ceylan à l'époque de cette pêche (1). L'amour du gain s'offre ici sous les traits les plus prononcés et les plus hideux. Les infortunés plongeurs étouffent quelquefois sous l'eau ou expirent en vomissant le sang, dès qu'ils sortent de la mer. Les huîtres, en pourissant, exhalent l'odeur la plus infecte ; l'air en est corrompu à plusieurs lieues à la ronde. On voit l'avide chercheur de perles remuer ces immondices pestilentielles, pour y découvrir quelque trésor négligé.

On prend aussi, sur les côtes de Ceylan, beaucoup de cauris, dont une partie passe sur le continent. Parmi les animaux indigènes de Ceylan, on remarque l'éléphant ; Animaux. il y en a deux variétés, l'une avec des dents très-longues, appelée *alleia*, l'autre qui n'en a point ou qui les a très-courtes, et qu'on nomme *aëta* (2). On fait beaucoup de cas de l'éléphant ceylanais, à cause de sa grandeur et de sa docilité. Aujourd'hui, la plupart des éléphans destinés à l'exportation se prennent dans les pays de Maturé, sur la côte méridionale, où l'on fait des chasses régulières tous les trois ou quatre ans. Les buffles sauvages, après avoir été apprivoisés, servent au labour. Les chevaux de Ceylan sont d'une belle race. On les abandonne pendant les premières années dans trois petites îles que les Portugais avaient nommées, par cette raison, *Ilhas de Cavales*. On en exporte un grand nombre pour l'Inde, où ils servent à la monte. Ceylan possède nos animaux

(1) *Lebeck*, Asiatic. Researches, t. V. *Percival*, Voyage à Ceylan, ch. 3. (2) Asiatic Register, 1800, Miscell. tracts, p. 3.

domestiques ; mais les brebis, selon Wolf, ont, au lieu de laine, du poil comme les chiens. Le même auteur prétend qu'il n'y a point de lions dans Ceylan, quoique Knox assure qu'il y en ait. Les forêts de Ceylan renferment des daims, des lièvres, un animal à musc (1), des tigres, des chacals, et diverses espèces de singes, entre autres le singe blanc à barbe, et le singe noir à barbe noire ou blanche. Les oiseaux y sont très-nombreux, ainsi que les abeilles et les fourmis. Le miel abonde tellement que, selon un auteur portugais, il sert à conserver les mets qu'on y plonge au défaut de sel (2). Une espèce de fourmis noires fait de très-grands nids sur les branches des arbres (3). Les sangsues et les araignées venimeuses se font redouter. Les fleuves fourmillent de poissons. Dans les contrées marécageuses il y a des serpens énormes.

Les Wadasses. Habitans.

Les insulaires de Ceylan se divisent en deux branches, les *Wadasses* et les *Selanais* ou *Singalais*. Les *Wadasses* paraissent une race de nègres; ils occupent les montagnes du nord de l'île et n'ont ni villes ni villages : ils vont presque tout nus et vivent principalement de la chasse. Ils demeurent auprès des fleuves, et se couchent où le hasard les conduit. Les Wadasses n'attaquent jamais leurs voisins, mais ils joignent toutes leurs forces pour défendre leur liberté. On ignore s'ils ont un culte particulier. Leur manière de vivre isolée paraît avoir pour cause la grande jalousie qu'on leur attribue. Le midi de l'île est occupé par les

Les Singalais ou Chingalais.

Selanais, qui paraissent descendre d'un peuple étranger qui est venu s'établir dans Ceylan. Leurs mœurs, leur religion et leur langage sont ceux des Hindous. Ils sont bien faits et ont beaucoup d'agilité. Leur vêtement ordinaire consiste en une étoffe dont ils entourent les reins, et en une camisole avec des manches à grands plis. Leur tête est coiffée d'un bonnet à double pointe ; ils portent un sabre au côté gauche et un poignard dans le sein.

(1) Moschus memana. L. (2) *Texeyra*, Hist. Persic., l. I, ch. 35. (3) *Valentyn*, Description de Ceylan, en holl. p. 54.

Leurs doigts sont ornés d'anneaux d'argent et de cuivre jaune. Les riches portent deux camisoles de coton, dont l'une est blanche et l'autre bleue, et un coutelas à manche doré.

Les courtisans du roi de Candy portent au cou des espèces de chapelets en or. Les femmes se revêtent d'une camisole rouge et bleue, dont la longueur dépend du rang où elles sont placées. Elles ont la tête, le cou et les bras chargés de divers ornemens. Elles ont les manières aisées des Européennes, et jouissent d'une liberté inconnue aux autres Orientales. Les hommes et les femmes vont pieds nus : le roi seul a le privilége de porter des sandales. A table, la femme sert le mari, et après que celui-ci a mangé seul, elle s'assied avec ses enfans. Les Selanais se divisent en cinq classes, les nobles, les artistes, les ouvriers, les esclaves et les mendians. Les mariages, et même les repas parmi ces diverses castes, sont défendus sous peine de mort. La haute noblesse porte le titre de *Boudrens*, et se distingue par un vêtement plus long et une espèce de mitre. Le roi, investi d'un pouvoir illimité, est secondé par deux juges suprêmes appelés *Adigars*. Les Selanais, quoique d'un caractère très-doux, surpassent en intelligence beaucoup d'autres nations indiennes. Très-rusés à la guerre ainsi qu'à la chasse, ils ont porté les métiers et les arts à un certain degré de perfection (1). Ils fabriquent entre autres de bonnes étoffes de coton. La compagnie hollandaise exportait autrefois de Ceylan 100 ballots de mouchoirs par an. Ils tirent aussi une espèce de sucre brut des cocotiers et des palmiers. Une preuve que leurs ancêtres ont aussi cultivé les beaux-arts, c'est le grand nombre de monumens que l'on trouve encore au Ceylan, particulièrement sur la frontière septentrionale du royaume de Candy. Ce sont d'énormes ruines de palais, de temples, de colonnades de marbre et de pierre, d'ins-

Castes.

Mœurs. Industrie, etc.

(1) *Valentyn*, ch. 3, *passim*.

criptions taillées dans le roc, et de ponts avec des arches voûtées. Ces mouumens, d'une solidité extraordiuaire, sout travaillés avec le plus grand soin.

Époques historiques. Ceylan était fréquentée, dès la plus haute antiquité, par les navires arabes et persans. D'après une ancienne tradition couservée parmi les insulaires, il régnait à Ceylan, long-tems avant l'ère chrétienne, uu roi despotique nommé *Rama*, qui laissa sou nom à un royaume et à une ville magnifique. Dans les tems postérieurs et historiques, il se forma daus Ceylan six royaumes, savoir : *Condé-Ouda*, que nous appelons *Candy*, *Cotta*, *Sieta-Reca*, *Dambadam*, *Ramnadapour* et *Jaffanapatnam*. La discorde qui régnait entre les rois de ces états facilita aux Européeus le moyen de s'en rendre maîtres. Les Portugais s'établirent au Ceylan, l'an 1517, à la faveur des guerres intestines; mais ayant abusé d'uue mauière révoltante des libertés qui leur avaient été accordées, ils firent tourner contre eux les forces réunies des rois de l'île. Les Hollandais offrireut leur secours aux Ceylanais, et enlevèreut aux Portugais toutes leurs possessious. Les nouveaux colons européens ne tardérent pas à porter des vues ambitieuses sur l'île entière, et particuliérement sur le royaume de Candy. Les efforts qu'ils firent dans le XVIII[e] siècle pour s'en reudre maîtres échouèrent tous, à cause de la position presque inexpugnable de ce royaume, entouré de montagnes séparées par des défilés très-étroits, des déserts et des forêts infestées par des éléphans sauvages, des ours, des tigres, d'éuormes serpens et d'autres animaux malfaisans. Ces guerres inutiles coûtèrent à la compagnie beaucoup de soldats et des sommes énormes, tandis que ces employés achevèrent de détruire ses espérances par leur cupidité effrénée. Cependant les Ceylanais ne surent point se délivrer de leurs maîtres; et après avoir long-tems gémi des vexatious que les Européens leur firent éprouver, ils passèrent, à la fin du dernier siècle, sous le joug des Anglais, qu'ils essayèrent de

Établissement des Portugais. — Des Hollandais. — Des Anglais.

secouer en massacrant la garnison anglaise de Candy (1).

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les principales villes; commençons par les côtes. *Jafnapatnam*, dans le nord de l'île, autrefois capitale d'un royaume particulier, a un port accessible aux petits navires. Son territoire, très-fertile en riz, grains de toute espèce, coton, tabac et palmiers à éventail, est couvert de villages, et renfermait, en 1782, plus de 190,000 chrétiens. Le fort de *Negumbo* est situé auprès de la mer, dans une contrée charmante, couverte de bois de cocotiers et de canneliers qui fournissent la cannelle la plus fine de toute l'île (2). *Colombo*, ville bien bâtie et très-peuplée, sur la côte occidentale, a été construite par les Portugais, et a été depuis le chef-lieu des établissemens hollandais. La rade est peu sûre. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette ville, assise au milieu des forêts de cocotiers, sur une baie formée par le *Calani-Ganga;* rien de plus riche que la végétation de ses environs, où les arbres majestueux, les rians bosquets et les coteaux verdoyans se succèdent ou s'entremêlent sans interruption; rien de plus salubre que l'air qu'on y respire et dont la température presque invariable ne laisse fluctuer le thermomètre qu'à 6 degrés au-dessus et au-dessous du 80e de l'échelle de Fahrenheit (3). *Punta de Gale*, ville considérable, que sa position au milieu des rochers rend naturellement forte, possède un port très-beau, mais d'une entrée difficile. *Maturé*, petite ville, est la capitale d'un royaume très-fertile, surtout en café et en poivre. Un peu à l'est de Maturé cessent les bosquets de cannelliers. *Tengale* est situé dans un canton consacré à la chasse aux éléphans. Les côtes sud-est présentent des marais salans, derrière lesquels on ne voit que forêts et rochers. A *Baticalo*, fort situé dans une île, on voit reparaître toute la fer-

Villes de la côte.

Ville de Colombo.

---

(1) *Valentyn*, Description de Ceylan, ch. IV, XVI. *Haafner*, *Notice sur l'île de Ceylan*, dans le IIe vol. de ses Voyages. *Hugh Boyd*, Hist. de Ceylan.
(2) *Valentyn*, Descript. du Ceylan, p. 166 (dans *Oud-and-Niew. Oostindien*, VII). (3) *Cordiner*, account of Ceylan, ch. 3, *Percival*.

tilité et toute la magnificeuce du règne végétal. Le pays est parsemé de fermes dont les arbustes les plus charmaus forment les clôtures (1). *Trinquemale*, ville importante, mais mal bâtie, est dans la partie la plus belle et la plus fertile de l'île. Son port, environné de bautes montagnes et de bons forts, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Inde : plus de 40 vaisseaux de ligue peuvent y mouiller à l'abri des tempêtes (2). Le fort Ostembourg domine toutes les baies voisiues. C'est dans le port de Trinquemale que se décharge le Mavaliganga, le premier fleuve de Ceylau; il descend du pic d'Adam ; mais de nombreux rochers, en l'obstruant, le rendent iuutile à la navigation.

Port de Trinquemale ou Trinconomale.

Le fleuve Mavaliganga.

L'île de Ceylan est entourée d'un grand nombre de petites îles ; il y en a surtout beaucoup du côté de l'ouest et du nord; la baie de Coudatchy est remplie d'îlots qui, de loin, présenteut un aspect charmaut; mais, arrivé de près, on remarque qu'elles ne produisent, pour la plupart, que des broussailles. Quelques-uues ont de bons pâturages; ou y fait paître les chevaux et les bestiaux; les Hollaudais leur out donné le nom de leurs villes, telles que Amsterdam, Harlem, Leyde, Delft, Rotterdam. L'île de *Manaar* est située dans le petit golfe de ce nom, entre Ceylan et la côte de la pêcherie. Nous avons déjà remarqué les baucs de sable connus sous le nom de *Pont de Rama* ou *Pont d'Adam*, et qui joiguent presque l'île de Ceylan au continent de l'Inde. Les habitans de l'île des Deux-Frères se distinguent par des muscles extrêmemeut prononcés ; un peintre pourrait étudier l'anatomie sur leurs corps.

Petites îles.

Toute cette lisière que nous venons de décrire appartient aux Auglais, successeurs des Portugais et des Hollaudais. On y comptait, il y a dix aus, 340 à 350,000 chrétiens calviuistes, plus de 400,000 catholiques, et

Nombre d'habitans de la côte.

(1) *Valentyn*, 32-41, etc. *Cordiner*, I, 261-262. (2) *Cordiner*, I, 270. *Voyez* le beau plan de *Valentyn*.

probablement le double d'individus restés fidèles à leur ancienne religion.

Royaume de Candy.

Le royaume de *Candy* séparé, comme nous l'avons dit, des possessions européennes par des déserts, des forêts et des montagnes, a cependant vu les troupes anglaises pénétrer, en 1803, jusque dans la résidence du roi ; mais l'année d'après, toutes les troupes furent massacrées par les Candiens, jusqu'à un seul homme. Depuis ce tems, les Anglais, malgré la continuation de la guerre, n'ont pas fait de nouvelles tentatives de se rendre maîtres du centre du pays. La capitale en est *Candy*, ville bâtie en forme de triangle, dans le voisinage de Mavaliganga, à 80 milles anglais de Colombo. Les maisons ne sont que des cabanes, et le palais même du roi n'a aucune apparence. On le dit cependant vaste et richement décoré à l'intérieur; un appartement est entièrement formé de glaces très-hautes. Spilbergen y vit, en 1602, de magnifiques pagodes, ornées de pierreries et comparables aux plus belles églises catholiques (1). Mais les Portugais ont saccagé cette capitale, dont le véritable nom paraît être *Chingala-Nagor* ou *Chinga-Nour*, ville de Chingalais. *Nilembynour* et *Diglichinour* ont quelquefois servi d'asile aux monarques. Plusieurs villes très-florissantes autrefois sont tombées en ruines. Telle est *Anurodgurro*, ville détruite par les Portugais, où résidaient les anciens rois du pays, et où était la sépulture de leur famille. Elle renfermait de belles pagodes dont les ruines sont encore un objet de vénération pour les Selanais.

La ville de Candy.

Description du Pic d'Adam.

Au sud de Candy et à l'est de Colombo, dans le district de Dinavaca, s'élève la célèbre montagne que les Européens, les chrétiens de Saint-Thomas et les mahométans ont appelée *Pic d'Adam*, mais qui, dans la langue des Cyngalais, porte le nom de *Hamalel*, et dans le sanscrit, celui de *Salmala*. Quelques auteurs arabes le nomment *Rohvan*. C'est une montagne de forme conique,

(1) *Valentyn*, 106-117. *Knox*, etc.

visible à 30 et quelques lieues; on monte sur ses flancs escarpés, mais ornés de forêts, au moyen d'escaliers taillés dans l'ardoise (1), ou, selon d'autres, par des échelles suspendues dans des chaînes de fer (2). Arrivé au sommet, on trouve, dans une plaine de 150 pieds de long sur 110 de large, un petit étang d'eau limpide, source d'une rivière qui, de cascade en cascade, précipite ses ondes sacrées, dans lesquelles les Bouddhistes se baignent avec dévotion. On montre encore sur le sommet une pierre dans laquelle on voit l'empreinte d'un pied gigantesque. C'est, selon les uns, celui d'Adam; selon les autres, celui de saint Thomas (3); mais les indigènes veulent que ce soit un vestige de Bouddha, qui, après 999 métamorphoses, s'élança de ce lieu vers les demeures célestes. Les peuples de Ceylan, de Pégu, de Siam, de Malaca, accourent en pèlerinage auprès de ce monument sacré. Dans des pagodes voisines, ils vénéraient des images que les voyageurs européens ont prises pour celles d'Adam et d'Ève. Jadis on y conservait, comme la plus sainte des reliques, une dent de singe qui fut enlevée, en 1554, par les Portugais; aussitôt les nations attachées à la religion de Bouddha offrirent au vice-roi de Goa 700,000 ducats pour la rançon de ce trésor; le vice-roi trouvait que c'était vendre très-avantageusement une dent de singe; mais le patriarche et l'inquisition aimèrent mieux faire brûler cet objet d'un culte superstitieux.

Dent de singe sacrée.

A l'ouest de la côte de Malabar, on voit semées sur la surface de l'Océan indien les îles *Laquedives*. Elles sont au nombre de 32. Ces îles, peu élevées, ceintes de rochers de corail, entourées de bas-fonds et de bancs de sable, sont couvertes de rizières et de cocotiers superbes. On distingue dans le groupe septentrional *Metelar*, *Kittam*, *Coreny*, *Amany*. Dans le groupe méridional, ou

Les îles Laquedives.

(1) *Helmont*, rapport au gouverneur *Simons*, dans *Valentyn*, p. 378.
(2) *Valentyn*, p. 375. (3) *Diego de Couto*, Decadas, V, lib. 6.

remarque *Lacondy*, la plus considérable de toutes, *Karoly*, *Aquelaon* et *Kalpeny*, qui a une rivière dont l'embouchure peut recevoir des vaisseaux de 200 tonneaux. Entre ces deux groupes est le passage nommé le *Canal de Onze degrés*. Actuellement ces îles paraissent être sous la protection des Anglais. Les habitans sont des Malabares. Le Canal de Onze degrés

Entre les Laquedives et les Maldives est située la petite île de *Malique* ou *Malicut*, entourée de falaises, et extrêmement fertile. Elle dépend d'un rajah de Malabar.

Les *Maldives*, qui tirent leur nom de *Malé*, la principale île de ce groupe, s'appellent dans le pays même *Male-Raque*, et chez Edrisi, *Robaihat*. Elles sont, d'après le rapport des indigènes, au nombre de 12,000; mais la plupart en sont si petites, qu'elles ne peuvent être habitées : les unes ne sont que des bancs de sable que le flux couvre tous les jours ; d'autres portent des arbustes et des herbes. La nature a partagé tout le groupe en treize groupes particuliers appelés *Atollons* (1), et séparés par des canaux assez larges. Chaque atollon est ceint d'un cordon de rochers qui le protége contre la fureur des vagues : elles s'y brisent avec tant de force, que le pilote le plus intrépide n'ose en approcher. Les îles Maldives.

Parmi les végétaux des Maldives, on distingue le *candu*, arbre dont le bois est léger comme du liége. Les noix des Maldives ou cocos de mer sont jetées sur ces îles par les flots qui les apportent des îles Seychelles et autres. On recueille beaucoup d'ambre gris et de corail noir (2). La pêche des cauris, nommés ici *bolys*, est importante; un sac de 12,000 de ces coquilles vaut de 5 à 6 francs. Les rats et les fourmis exercent d'épouvantables ravages. Les bœufs sont une rareté; on a banni les chiens, mais les poules fourmillent. Productions.

Les insulaires des Maldives, bien faits et d'un teint olivâtre, paraissent tirer leur origine des Hindous, mêlés Habitans.

(1) *Pyrard de Laval*, Voyage aux Indes orientales, aux Maldives, etc., I. p. 71. (2) *Voyez* ci-après la *Description de l'Afrique*.

d'Arabes (1). Ils ont le corps très-velu et la barbe épaisse. Il y a des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens parlent une langue particulière ; leur religion est celle des mahométans; mais ils ont conservé des traces d'une plus ancienne croyance; ils sacrifient au dieu des vents en lançant sur les flots des barques remplies d'ambre et de bois odorant auquel ils ont mis le feu. Ces autels flottans, couronnés de fleurs, se dispersent au loin sur la mer et la couvrent de nuages aromatiques. Les Maldiviens s'habillent d'une étoffe de soie ou de coton fort légère. Les plus savans parlent l'arabe, expliquent l'alcoran, et possèdent quelques notions d'astronomie et de médecine. Pyrard, voyageur français qui fit naufrage sur les Maldives, en 1602, et à qui nous devons la seule relation détaillée sur ce pays, représente la nation maldive comme spirituelle et brave, industrieuse et adroite; mais un tempérament ardent les entraîne dans la débauche la plus effrénée. Ils fabriquent et exportent de jolies nattes, et des étoffes de soie et de coton. Les îles maldives sont gouvernées par un prince mahométan qui réside dans l'Atollon et l'île de Malé. Les prêtres sont les grands fonctionnaires de l'état. De grands pouvoirs sont attribués à un général en chef qui porte le titre de *Pandiar*. Toute la nation est divisée en quatre classes; savoir : la famille royale, les fonctionnaires d'état, la noblesse et le peuple. Il n'y a dans tout le groupe des Maldives aucune ville considérable. Les maisons, isolées au milieu des forêts de cocotier, ou assemblées sans ordre, sont pour la plupart en bois de cocotier, et recouvertes de feuilles d'arbres. Les habitations des riches marchands sont bâties en pierre. Pyrard trouva le palais royal, à Malé, bâti en pierre, mais peu élevé; il était richement décoré à l'intérieur et orné de jardins avec des jets d'eau et des étangs.

Mœurs.

Habitations.

(1) Asiat. Ann. Reg. 1802. Characters, p. 17-18.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Tableau Historique et Moral de l'Inde.*

Les vastes contrées que nous venons de décrire ont justement été regardées comme une des parties du globe où l'homme s'est le plus anciennement réuni en société. Le raisonnement physique concourt avec le raisonnement historique à rendre cette vérité incontestable.

Antiquités de l'Inde. Ses avantages physiques.

Veut-on que les régions les plus élevées du globe aient les premières vu naître le genre humain? Les Alpes qui séparent l'Inde du Thibet dûrent, les premières de toutes les montagnes connues, élever leur sommet au-dessus de l'antique Océan; les générations écloses dans cette terre primitive virent bientôt sourire à leurs pieds les heureuses vallées de Kachemire et les fertiles coteaux de Sirinagar: où trouver un emplacement plus convenable pour le jardin de nos premiers parens? Mais si on veut se borner à une hypothèse moins hardie et plus philosophique; si, sans rechercher l'origine de l'espèce humaine, on se contente de deviner dans quelles contrées les premières associations de familles, les premières tribus ont dû se former, l'Inde se présente encore à tout esprit impartial comme un des pays les plus anciennement cultivés et civilisés. Nulle part sur le globe les hommes n'ont trouvé sous leurs mains des alimens plus abondans, plus sains, plus facilement préparés que sur les bords du Gange; nulle part ils ont eu moins besoin de se disputer la possession d'une fontaine, la récolte d'un champ; nulle part un climat plus chaud les a mieux dispensés de ravir aux animaux leurs peaux ou leurs toisons pour se garantir des intempéries de l'air; même le soin de bâtir une cabane devenait superflu; les palmiers et les bananiers leur offraient spontanément un abri contre la pluie et un asile contre les ardeurs du jour.

L'histoire nous montre la réalité de ce que la géogra-

Antiquité du commerce.

phie physique vient de rendre probable. Le commerce des peuples de l'Asie occidentale remonte aux siècles les plus reculés ; les livres de Moïse parlent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de l'Inde, dont on ignorait encore le nom. Plus tard, nous voyons les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, chercher sur les côtes de Malabar ces étoffes légères, ces matières colorantes, l'indigo, les gommes-laques, les ouvrages en ivoire et en nacre de perles, que ce pays exporte encore (1). Ce commerce suppose nécessairement que plusieurs nations indiennes avaient atteint un certain degré de civilisation; par conséquent, elles ont dû exister en société politique quelques siècles avant que l'invasion d'Alexandre les mît en communication régulière et continuelle avec le reste du monde.

Antiquité des institutions religieuses et civiles.

La preuve historique de la haute antiquité de la civilisation indienne, la plus forte, la plus décisive, quoiqu'elle ne soit ni la plus apparente ni la plus connue, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées, avec celui que nous offre l'Indostan moderne. La division par castes et la rigoureuse séparation de ces castes, institution essentielle et fondamentale, existaient déjà. Pouvaient-elles exister sans la religion de Brahma, sans les lois de Menou? Si nous voyons Diodore, Arrien et Strabon nommer *sept* castes au lieu de *quatre*, cette apparente contradiction devient une preuve de la véracité de ceux à qui nous devons ces notions. Car la caste des *bergers* qui, selon eux, vivait isolée et dans un état sauvage, représente ces nombreuses tribus de nomades, de brigands, de pirates qui, encore aujourd'hui, sont presque étrangères à l'espèce de civilisation que le bramiuisme a introduite. Les prétendues castes d'inspecteurs et de conseillers d'état n'étaient que des ordres de fonctionnaires.

(1) *Voyez* les preuves dans notre vol. I, p. 141-142-209 *et suiv.*

Mais les circonstances les plus extraordinaires et les plus bizarres prouvent que l'ensemble des superstitions hindoues existait déjà au siècle d'Alexandre. Les Macédoniens y trouvèrent toutes les espèces les plus remarquables de *fakyrs*, ou religieux, qui ont frappé les yeux étonnés des voyageurs modernes. Les uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce des arbres; les autres colportaient des amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser des serpens, ou disaient la bonne aventure; on voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée entière, et recevoir, sans émotion, les torrens de pluie qui inondaient son corps; on voyait celui-ci, placé tout nu sur une pierre presque ardente, braver la violence des rayons du soleil et la piqûre des insectes (1). Tous laissaient flotter sur leur dos une immense chevelure, qu'ils mettaient plus de soins à nourrir qu'à nettoyer (2). Strabon rejette même comme une fable que les Indiens savaient plier les doigts de la main en arrière et ceux du pied en avant, de sorte qu'ils marchaient sur la plante supérieure (3); or, ce sont cependant des exercices auxquels les fakyrs se livrent encore journellement. Antiquité des Fakyrs.

Les *bayadères*, ou filles publiques attachées au service des temples, existaient déjà; leurs inspecteurs les rassemblaient au son retentissant d'un instrument d'airain, et la coutume qui livrait à la lubricité publique ces victimes de la superstition est vaguement retracée par un des compagnons d'Alexandre (4). Antiquité des Bayadères.

L'usage qui condamne les veuves à s'immoler sur le tombeau de leurs époux (5), ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, des parasols et des babouches de cuir blanc (6), distinguaient les Indiens avant le commencement de l'ère vulgaire.

(1) *Onesicrite*, *Megasthènes* et *Clitarque*, cités par *Strab.* Geog. lib. XV, p. 486-491-494, ed. Cas. (2) *Dionys. Perieg.* v. 1012. (3) *Strab.* II, p. 48; XV, p. 489. (4) *Aristobule*, cité par *Strabon*, p. 491. (5) *Idem.* p. 481-491. *Cic.* Tusc. quæst. V, 27. (6) *Arrian.* Ind. c. 30, p. 330, edit. Gron.

Les institutions religieuses et politiques de l'Indostan moderne paraissent donc avoir existé, quant à leur essence, un millier d'années avant Jésus-Christ. Elles avaient déjà donné naissauce à de nombreux abus, à des superstitions extravagantes ; mais dans la grossièreté même des emblémes allégoriques sous lesquels on désiguait les attributs des divinités, la religion iudienne portait avec elle la preuve incontestable d'une origiue très-reculée.

A quelle époque remonte la chronologie indienne.

Mais en admettant, d'après ces raisouuemens, que les Hindous sont une des natious les plus anciennes du globe, il faut nous garantir des exagérations des écrivains animés de l'esprit de parti. Aucun monument indien authentique ne remonte au-delà du siècle de Moïse. Leurs tables astronomiques ont été calculées eu rétrogradant, ainsi que l'a démontré un illustre géomètre (1) ; et le *Surya-Siddhanta*, leur plus ancien traité d'astronomie, qu'on prétendait révélé depuis deux millions d'années, ne peut avoir été composé qu'il y a environ sept cent cinquante ans (2).

Le *Maha-Bharat* ou l'*Histoire Universelle*, le *Ramayana*, les *Pouranas*, ne sont que des légeudes, des poëmes qui fournisseut à peine les élémens d'une chronologie très-défectueuse et qui ne remonte guère plus haut qu'Alexandre (3). Les savans européens qui accordeut à ces traités une plus haute antiquité avouent du moins qu'ils renferment de nombreuses interpolations (4). Le plus ancien de tous les écrits sacrés des Indieus, les *Vedas*, à en juger d'après le caleudrier qui s'y trouve annexé, et d'après la position du colure des solstices que ce caleudrier iudique, peuvent remouter à 3200 ans, époque rapprochée de celle de Moïse (5).

(1) *De Laplace*, Exposition du Système du monde, p. 330. (2) *Bentley*, dans les *Asiatic Researches*, VI, p. 537 et IX, p. 195. (3) *Paterson*, sur la chronologie des rois de Magadha, empereurs de l'Inde, et sur les epoques de Vikramadytya, etc. Recherches Asiat., tome IX. (4) Edinburgh Review, t. XX, p. 455; XXIII, p. 42. (5) *Colebrooke*, Mémoire sur les Vedas, Rech. Asiat. t. VIII, p. 493.

En adoptant ces opinions modérées sur l'antiquité de la civilisation indienne, il nous reste encore assez de sujets d'admiration. La nation hindoue, réunie depuis environ 3000 ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, présente un phénomène d'autant plus rare et plus intéressant, que son pays natal a été envahi par un grand nombre de hordes étrangères, attirées par le sol fertile et le caractère trop peu belliqueux des indigènes. La population de l'Indostan, que l'on estime à 60,000,000 au plus bas, et qui très-probablement s'élève à 80, se compose donc de deux classes distinctes.

Les nations de l'Inde descendent ou des anciens habitans de ce pays, ou des peuples d'origine étrangère. Ceux-ci sont désignés par les véritables Indiens sous le nom de *Milytch*, mot qui signifie presque autant que la dénomination de *barbare* chez les Grecs et les Romains (1). Le nombre de ces peuples se monte au-delà de 30, si l'on y comprend les peuplades nomades qui ont cherché un refuge dans les montagnes et les déserts. Nous nous contenterons de nommer les *Tatares* et *Mogoles*, les Afghans ou Patanes, dont les *Rohillas* sont une branche, les *Balloudches*, qui paraissent être venus anciennement de l'Arabie, les Malais, les Perses et particulièrement les adorateurs du feu ou les Guèbres, les Arabes, les Juifs noirs et blancs; sur la côte de Malabar, les Portugais noirs, descendans d'un mélange d'Européens et d'Hindous, et très-répandus sur les côtes de Decan et dans le Bengale. Classes d'habitans. Les Milytch ou étrangers.

Nous avons fait connaître les plus remarquables de ces tribus étrangères dans le cours de notre description spéciale de l'Inde (2). La variété infinie que présentent leurs mœurs et leurs lois n'admettait aucune vue générale. On a essayé d'estimer le nombre de ces étrangers, et on n'a peut-être pas été trop loin en l'évaluant à 10,000,000.

(1) *Wahl*, II, p. 866. (2) *Voyez* ci-dessus, p. 49-65, etc.

Les Hindous. Les véritables indigènes du pays, ce sont les *Hindous* ou descendans des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait autrefois sur l'Inde entière, occupe encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. Des nations hindoues se sont mêlées aux nations venues de l'étranger, et en ont adopté la religion et les mœurs, en tout ou en partie. Dans cette catégorie nous avons déjà distingué les *Aschamiens* (1) et les *Chingalais*, probablement Hindous d'origine, du moins en grande partie, mais chez qui la doctrine de Bouddha ou quelque mélange étranger aura produit une différence sensible (2). Les *Seiks* ne sont également séparés des Hindous que par une croyance nouvelle et des institutions qu'elle a fait naître (3). Les Laquediviens, les Maldiviens, les Batniens, les Ghikers, et plusieurs autres divisions locales d'anciens Hindous, ont perdu la pureté de leur sang en se mêlant avec des Arabes et des Persans qui les ont engagés sous les drapeaux de Mahomet. La religion musulmane compte encore de nombreux adhérens parmi les colonies étrangères, tous désignés sous le nom général de *Moors* ou *Maures*, mis en usage par les Portugais.

Hindous mélangés. Moors ou Maures.

Hindous dégénérés. Il y a enfin des peuplades hindoues qui, sans se confondre avec les peuples étrangers, ont dégénéré de leur caractère primitif dans les retraites qu'ils ont choisies au milieu des montagnes et des forêts, mais qui conservent encore les traces de leur origine. Nous avons déjà peint les *Coucis* (4), les *Népaliens* (5), les *Goands*, les *Bhyls*, les *Kallis* (6), et quelques autres de ces peuplades, que leur situation ou leur manière de vivre sépare de la masse civilisée de leurs compatriotes.

Quelques-unes de ces tribus ont peut-être une origine très-ancienne, et même antérieure à la civilisation des autres Hindous. Déjà Hérodote nous parle d'une tribu des *Padæi*, qui non-seulement mangeaient la viande crue,

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 78. (2) *Ibidem*, p. 118. (3) *Ibid.* p. 44. (4) *Ibid.* p. 80. (5) *Ibid.* p. 76. (6) *Ibid.* p. 99.

Conjecture sur les Padæi, les Battas, les Beddas, et les Vijdas.

trait qui caractérise des chasseurs sauvages, mais qui même tuaient, pour les dévorer, leurs parens épuisés par l'âge et les infirmités, ce qui ne peut être que le résultat d'une espèce de loi ou de dogme. Cette affreuse coutume se retrouve aujourd'hui chez les *Battas*, peuplade du nord de l'île de Sumatra. « Quand un vieillard est las de vivre, il invite ses enfans à le manger. La famille s'assemble sous un arbre sur lequel le vieillard s'assied ; on chante, en secouant l'arbre, un chœur funèbre, dont voici le sens : « La saison est venue, le fruit est mûr, » il faut qu'il se détache. » Alors la victime descend; les plus proches et ceux qu'il chérit le plus lui donnent le coup mortel; ensuite sa chair est mangée dans un banquet solennel (1). » Les *Weddas* ou *Beddas*, dans l'île de Ceylan, sont accusés d'anthropophagie par le voyageur Knox. Les Pouranas parlent d'une tribu également anthropophage qui vivait dans les forêts de l'Indostan, et qui portait le nom sanscrit de *Vyada*, nom qui, dans l'ancien langage, signifie les tourmentans, les cannibales, mais qu'on prend aujourd'hui dans le sens de chasseur. Ne serait-on pas tenté de voir dans ces dénominations comme dans ces usages une sorte d'identité ? Ne pourrait-on pas en conclure que, dès les temps les plus reculés, un certain nombre de sauvages, livrés au sanguinaire métier de la chasse, se soit soustrait au joug des lois de Menou, qui a réuni en société politique et religieuse la grande masse des Hindous ?

C'est de ceux-ci que nous devons tracer un tableau général. Les Hindous appartiennent, comme nous l'avons dit ailleurs, à la première variété de l'espèce humaine. Les formes de leur crâne, les traits de leur visage, les proportions de leurs membres, tout les rapproche des nations européennes, plus encore que des Persans et des Arabes; mais leur peau, presque noire dans le midi de la péninsule,

(1) Rapport des Battas, à M. *Leyden*, Asiat. Research. X, Mém. sur les langues et nations indo-chinoises.

n'arrive pas, même dans les montagues septentrionales, à la blancheur et à l'incarnat européen; elle conserve toujours une teinte olivâtre.

Langues et dialectes. Les langues que parlent les diverses peuplades hindoues forment une des familles de langues les plus répandues; leur souche commune, ou plutôt leur type le plus ancien, c'est le *sanscrit* ou *samskrda*, langue dans laquelle sont écrits tous les anciens livres indiens; c'est cet idiome, remarquable par sa grande perfection, qui a donné naissance aux diverses langues qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde, telles que le *kachemyrien*, qui a conservé les caractères du sanscrit, et qui se rapproche le plus de cet ancien idiome; le *marashde* ou langue des Mahrattes; le *talenga* ou *telonga*, que l'on parle dans Golconde, dans Orissa, sur les bords du Krishna, jusqu'aux montagnes de Balaghat; le *tamulien* et *malabarien*, qui est en usage sur les côtes de Décan, depuis le cap Comorin jusqu'à l'extrémité orientale de la côte de Coromandel, et sur la côte de Malabar jusqu'aux frontières septentrionales du Coucan; enfin la langue *hindoustane*, qui paraît être le plus ancien et le plus pur idiome de l'Inde, après le sanscrit et le kachemyrien : on l'appelle aussi *nagari* ou *dewanagari*, mais ce terme signifie proprement le genre de caractères avec lesquels on l'écrit. On la divise en plusieurs dialectes, dont celui qu'on nomme *wradcha* et qu'on parle aux environs d'Agra et de Mathra est le plus pur et le plus analogue au sanscrit. Ce dialecte de l'Indostan central, en se mêlant avec la langue des Patanes ou Afghans et avec celle des armées mongolo-tartares, a donné naissance à l'idiome qu'on parlait à la cour du Grand-Mogol, et qui règne encore parmi Indiens mahométans. On devrait l'appeler *mongolo-hindostanien;* mais il est connu sous le nom de langue des *Moors* ou *Maures*. Les autres dialectes sont ceux de Pendchab, de Guzurat, qu'on parle non-seulement dans ce royaume, mais aussi dans le Sind, à Surate et sur le mont Balaghat, de Népal, d'Acham, de Bengale

et de Ballassore, qui s'est répandu aussi sur la côte d'Orissa jusqu'à celle de Coromandel (1).

Divisions primitives des langues indiennes.

Telles sont les divisions usuelles des langues de l'Indostan ; les recherches des savans sur les différences primitives n'offrent encore aucun résultat d'une entière certitude ; cependant on paraît convenir des faits qu'on va lire.

Le sanscrit.

Le *sanscrit*, langue morte, dans laquelle sont écrits la plupart des livres sacrés des Hindous, se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, du latin, du teutonique ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais (2). Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe sanscrit se retrouve presque identiquement dans le latin ; telle autre ne se reconnaît que dans la langue grecque (3). Des racines qui n'existent point dans les dialectes allemands connus sont communes au sanscrit et à l'islandais, langues séparées par un quart de la circonférence du globe (4). Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire commune à tant de nations semblent prouver ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de voisinage et de commerce, aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier. Le sanscrit s'écrit avec 52 lettres, dont plusieurs ne peuvent se rendre par nos caractères ; on y emploie quelques milliers de signes d'abréviations syllabiques. Harmonieuse et grave par le mélange des voyelles et des consonnes, riche en termes, libre dans sa marche, possédant un grand nombre de conjugaisons, de tems, de cas, de particules, cette langue peut se comparer aux langues mères les plus parfaites et les plus polies.

Le pracrit.

Le *pracrit*, ou la *langue adoucie*, est parlé par les

(1) *Adelung*, Mithridate, I, 183-232. (2) *Wilkins*, grammaire sanscrite. Lond., 1808. *Paul. de S. Bartholomé*, diss. de antiq. et affin. linguarum Zend. Samscr. et German. *Adelung*, p. 149. (3) *E. Schlegel*, sur la langue et la sagesse des Indiens. (4) Mém. dans les *Annal. des Voyages.*

femmes dans le drame de Sacoutala, tandis que les hommes parlent sanscrit. On peut comprendre sous cette dénomination tous les dialectes vulgaires, dont le savant Colebrooke pense avoir déterminé les dix souches principales; savoir : 1° le *saraswata*, parlé anciennement dans le Pendjab, sur les bords d'une rivière de ce nom; 2° le *canyacubja* ou le dialecte de Canoge, souche de l'*hindi* moderne, d'où est venu, par mélange avec l'arabe, l'*indostany*; 3° le *gaura* ou le dialecte de Bengale, dont Gaur était la capitale; 4° le *marthila*, parlé dans le Tirhut, vers le Népal, peu différent du précédent; 5° l'*utcala*, dans la province d'Orissa; 6° le *tamla* ou *tamul*, langage du pays de Dravira proprement dit, ou de la péninsule au sud du Krichna; 7° le *maharashtra* ou *mahratte*, qui, outre d'autres mélanges, contient des mots d'une langue inconnue; 8° le *carnataca*, parlé dans l'ancien pays du même nom; 9° le *telinga*, anciennement nommé *calinga*, usité dans le Telingana; et 10° le *gurjara* ou le dialecte du Guzurate (1). Ces langues doivent avoir appartenu à autant de nations distinguées par leur civilisation; mais l'énumération des dialectes n'est pas complète; le *penjabi* et le langage de *mathara* ne sont pas les seuls dialectes qu'on peut y ajouter (2).

Dialectes du pracrit.

Le Magadha.

On indique encore le *magadha* comme une ancienne langue de l'Indostan; c'est le dialecte ancien de Behar, où naquit Bouddha. Les prêtres de ce prophète déifié paraissent l'avoir parlé, et c'est presque indubitablement la langue *pali* ou *bali* des Ceylanais et des Birmans.

Le Païsachi.

Le *païsachi*, qui paraît identique avec l'*apabransha*, est, selon les uns, un jargon créé par les poëtes, et qu'ils ont mis dans la bouche des étrangers; selon les autres, ce serait le langage des tribus des montagnes, sorties d'une origine différente de celle des Hindous; circonstance qui fait vivement désirer aux historiens et aux géographes des éclaircissemens ultérieurs (3).

(1) *Colebrooke*, on the sanscrit and Pracrit languages; Asiat. Res. VII.
(2) *Edinburgh Review*, vol. IX, p. 292. (3) *Colebrooke*, et Edinb. Rev. l. c.

La nation hindoue est encore divisée, comme dans l'antiquité, en quatre castes ou *dchadi;* chacune a des priviléges, des fonctions et des lois particulières ; plus la caste est élevée, plus les restrictions sont multipliées et les prérogatives honorables ; la quatrième caste a le moins de lois à suivre, mais aussi elle a peu de considération et de droits. Chacun reste invariablement dans la caste où il est né et en pratique les devoirs, sans jamais pouvoir s'élever à une caste supérieure, quels que soient son mérite et son génie. Les peines les plus cruelles attendent celui qui voudrait se soustraire même aux règles les plus absurdes que lui prescrit la loi de sa caste. L'Hindou sacrifie apathiquement sa santé et sa vie même à ce point d'honneur. Un Bramine de Calcutta, tourmenté d'une grave maladie, se fait exposer sur les bords du Gange ; il y passe quelques heures en contemplation et en prières; sans signe de vie, il attend que la haute marée vienne l'entraîner dans les flots sacrés, et lui donner la mort la plus sainte que son imagination puisse lui promettre. Mais une compagnie d'Anglais passe en bateau près du lieu de cette scène ; l'humanité de l'un d'eux est émue à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de quelque accident ; il fait approcher le bateau, y entraîne le Bramine, le rappelle à la vie en lui versant dans la bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'amène ensuite à Calcutta. Aussitôt les autres Bramines le déclarent infâme, déchu de sa caste, et indigne qu'aucun Hindou lui parle; en vain l'Anglais prouve-t-il par témoins que lui seul est coupable, puisqu'il l'avait trouvé sans connaissance; la loi de Menou est inflexible ; il a bu avec un étranger, il en a reçu des alimens ; ce crime lui fait perdre, selon les lois hindoues, tous ses moyens de subsistance ; il est frappé de mort civile; mais les tribunaux anglais ordonnent à celui qui lui avait sauvé la vie de lui fournir des alimens. Abandonné de tous les siens, poursuivi de marques de mépris et d'indignation, le malheureux Bramine traîne pendant trois ans une existence misérable ; enfin une maladie nouvelle lui

Division par castes.

Trait remarquable relatif à cette institution.

inspire le désir de se donner la mort, et son bienfaiteur, dont la bourse est épuisée, se garde bien de s'y opposer. Ce trait authentique peint mieux que cent remarques l'excessive intolérance des Hindous dans l'observation des lois des castes. Un code civil et religieux à la fois règle scrupuleusement toutes les distinctions entre les castes, et prescrit le devoir de chacune d'elles. Ce code est en vigueur depuis des milliers de siècles, et jamais les Hindous n'ont songé à en modifier la rigueur.

La caste des Brahmans.

La caste la plus noble est celle des *Brahmans*, c'est-à-dire des prêtres, savans, jurisconsultes et fonctionnaires. Ils portent des vêtemens particuliers, s'abstiennent de toute nourriture animale, à l'exception de celle qui est offerte dans les sacrifices, et jouissent de grands priviléges; par exemple, de ne jamais subir des punitions corporelles, de lire et d'expliquer les livres sacrés, d'être les seuls conseillers des princes. Il y a des Brahmans *wishnouvites*, qui se consacrent au culte de Wishnou, et des *chivenites*, qui adorent exclusivement le dieu Chiva. Ils ont encore diverses classes qu'ils parcourent depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Les *Wanaprasta* habitent la solitude et se livrent à la contemplation. Les *Sanyassi*, parvenus à une sainteté parfaite, ne vivent que d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'innombrables sectes de fanatiques, ces *Djogis* ou pénitens qui croient plaire à la Divinité en se mutilant le corps de mille manières bizarres, en bravant les atteintes du feu et l'intempérie des saisons; ces *Pandaris* qui colportent dévotement l'image des parties réunies des deux sexes; ces *Beraghis* qu'on peut considérer comme un ordre de moines et de religieuses consacrés au dieu Krishna et à son amante *Rada*, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Quelques Bramines affectent une philosophie hardie; les *Pashandia* nient l'existence des dieux, et les *Sarwagina* celle d'une providence spéciale. Les Bramines, respectables par leur science et leurs vertus, forment le plus petit nombre; la plu-

Diverses sectes.

part de ces prêtres et sages héréditaires se livrent à l'ambition, à l'intrigue, aux voluptés ; leur caractère, avili par des traits d'avarice, de bassesse, de cruauté, n'a inspiré que le mépris aux voyageurs les plus dignes de foi (1).

La seconde caste est celle des *Chatri*, *Tschatri*, *Kehteri* ou *Koytri*, c'est-à-dire des enfans des rois, parce qu'ils se regardent comme les descendans des anciens rois indiens ; c'est dans cette caste que doivent être nés tous les princes et grands vassaux, à moins qu'ils ne soient de la première. Les Tschatri sont destinés à l'état militaire ; ils sont soldats nés. A cet effet, les lois de leur caste leur défendent de contracter des mariages légitimes ; mais aussi ils jouissent de grands priviléges, dont le premier est de pouvoir aspirer au trône. Dans le centre de l'Indoustan, on leur donne le nom de *Rasboutes* ou *Radchapoutes*, c'est-à-dire fils de princes ; on y donne en général le titre de *Radcha* ou *Rajah* à tous les chefs ou seigneurs. Dans le Décan, les chefs des *Naïres* sont des chevaliers de cette noble caste. La caste des Tschatri.

L'apathie et la faiblesse des autres Hindous cèdent, chez cette caste, la place à une valeur féroce, à une ambition barbare, rarement rachetée par de véritables vertus. Ce sont les Rajepoutes qui refusent, malgré la prière des Anglais, de laisser la vie à leurs enfans du sexe féminin, lorsqu'ils craignent de ne pouvoir les marier convenablement.

La troisième caste est celle des *Vaichies*, *Beises* ou *Vassiers*. Ses fonctions sont l'agriculture, le jardinage, l'éducation du bétail et le commerce des productions de la terre et des objets manufacturés ; son principal privilége est l'exemption de toutes les charges militaires. Cependant, depuis que les princes indiens entretiennent des armées mercenaires, ils s'y enrôlent en grand nombre. Les Marattes sont généralement de cette caste. La caste des Vaichies.

(1) *Soleyns*, les Hindous. *Valentia*, voyages, etc.

Lorsque les Vaichies se livrent au commerce, surtout dans les pays étrangers, ils portent le nom de *Banians*.

La caste des Tchoutries. La quatrième caste comprend les *Souders*, *Choutres* ou *Tchoutries*, c'est-à-dire les artisans et les ouvriers. Elle est subdivisée dans un grand nombre de maîtrises ou compagnies. Les descendans de ceux parmi les Hindous, qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits de ces quatre castes ou classes nobles, sont compris dans les divisions ignobles et méprisées, appelées *Burum-Sunker*

Castes bâtardes. ou *Warna-Sankra*, espèces de castes mixtes; elles vivent à l'abri d'une sorte d'amnistie locale, mais elles n'osent communiquer avec aucun individu des classes nobles. Encore au-dessous de ces castes bâtardes, on voit les malheureux

Les Parriahs. *Parriahs*, que les Hindous ont rejetés de leur société, et qui par conséquent sont obligés de vivre dans les lieux solitaires, de fuir à l'aspect d'un Hindou, de marquer leurs fontaines par un entourage d'os d'animaux, et de se livrer aux occupations les plus dégoûtantes. En revanche ils peuvent manger de tout et entrer au service des Européens. Il y a parmi eux des subdivisions, telles que les *Harris*, les *Moukoas* ou pêcheurs, et autres.

La constitution des Hindous est fondée sur le brahmanisme, religion qui admet l'existence d'une triple divinité, *Brahma*, *Vishnou* et *Chiva*, d'une foule de divinités inférieures préposées au gouvernement du monde, ainsi que d'esprits bons et méchans, l'immortalité de l'âme, la métempsycose, la purification des âmes par les pénitences et abstinences volontaires, les pratiques religieuses.

Mythologie indienne. La mythologie indienne semble, comme celle des Grecs, être un mélange de plusieurs croyances, qui se fondaient d'autant mieux l'une dans l'autre qu'elles offraient toutes les allégories sur l'éternel pouvoir de la nature. *Iswara* ou *Baghesa*, divinité dont *Phallus* est l'emblème, et qu'on adore en vénérant cette image impudique, ressemble, par beaucoup d'autres traits, à l'Osiris des Égyptiens et à Bacchus (1). *Vishnou* et *Chiva* ont

(1) Voyez l'*Edinburgh Review*, n° 34, ou les *Annales des Voy.*, n° 61.

tous les deux des rapports frappans avec Jupiter, dont la nourrice, Anna Perenna, méconnue de tous nos mythologues, s'est enfin retrouvée dans *Anna Purnada*, la déesse de la nourriture. Bien d'autres traits de ressemblance prouvent que les fables indiennes et grecques ont quelquefois puisé à des sources communes (1). Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que l'on retrouve dans la mythologie scandinave des noms et des idées qui appartiennent à celle de l'Inde. La *Trimurti* ou Trinité indienne figure dans les premières pages de l'Edda de Snorron. Mais l'immobilité d'esprit propre aux peuples asiatiques a conservé dans l'Inde les premiers emblêmes ou hiéroglyphes par lesquels une nation encore illettrée peignait ses idées. De là ces bizarres figures avec quatre têtes et huit bras, ces visages épouvantables, ces monstres qui déchirent des corps humains, toutes ces affreuses et dégoûtantes singularités qui caractérisent la représentation des divinités indiennes. Ces symboles font horreur si on les compare aux gracieuses conceptions de l'imagination grecque; mais ils prouvent l'antiquité du système religieux duquel ils dépendent; souvent aussi ils admettent des explications très-satisfaisantes. Ainsi *Vishnou*, ou le principe conservateur, tient dans une main la feuille de lotos, plante aquatique, pour rappeler que tout est né de l'Océan; le cor qu'il lève dans une autre main dénote sa voix créatrice, qui peut animer le néant; la massue dans la troisième indique son pouvoir de punir et d'écraser les méchans; la roue dans la quatrième est le symbole du cercle éternel de la vie et de la création; une triple couronne sur sa tête nous apprend qu'il règne sur la mer, la terre et le ciel atmosphérique.

Le culte brahmanique est accompagné d'un grand nombre de cérémonies et de coutumes solennelles. Il y en

Culte et cérémonies.

---

(1) *W. Jones*, sur les dieux de l'Inde, etc., avec les notes de M. *Langlès*, dans les *Recherches Asiatiques*, I, p. 162 *et suiv.* (trad. franç.)

a d'horribles, telles que la procession du dieu Jagrenaut, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui, en s'y précipitant, croient trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité (1). Il y a d'autres fêtes indiennes où règne le tumulte, où préside la licence, et où l'impudique *Lingam* est promené aux yeux de la multitude prosternée; mais arrêtons nos regards sur d'autres tableaux. Les ablutions et les lustrations forment une partie principale du culte brahmanique; les images des divinités sont lavées solennellement

Offrandes. dans les fleuves et étangs sacrés. Le feu joue aussi un

Sacrifices humains. grand rôle dans les sacrifices des Hindous; on le purifie, et en y jetant ensuite du beurre, comme offrande, on répète trois fois, en s'adressant à la terre, à l'air et au ciel, ce court vœu : Puisse cette offrande être efficace! Chaque Bramine entretient un foyer sacré. Quoique les offrandes consistent principalement en végétaux, le règne animal n'en est pas exclus, et quelques Bramines ignorans ont encore, dans le siecle passé, toléré l'ancienne superstition populaire qui autorise, dans un cas extrême, des sacrifices humains (2). L'usage des femmes des deux premières castes, qui s'immolent sur le tombeau de leurs époux, est un reste de ces affreux sacrifices. Encore à présent, dans les épidémies et calamités publiques, les Bramines se précipitent eux-mêmes du haut d'une tour, comme offrande expiatoire.

La religion reçoit l'homme au berceau; les Bramines

Naissances. imposent un nom au nouveau né, et cherchent à lire

Mariages. dans les astres la destinée de sa vie. Les mariages sont célébrés par un Bramine avec beaucoup de cérémonies (3). On tient un morceau d'étoffe étendu sur les deux époux pendant que le prêtre implore sur leur union les bénédictions du ciel. La promesse d'une foi inaltérable

(1) *Soleyns*, les Hindous. (2) *Paulin*, Syst. brahmanicum, p. 13 *sqq.* 37 *sqq.* *Tiefenthaler*, I, 334. Relations des Missionnaires de Halle, cah. 53, p. 472. *Rogers*, etc., etc. (3) *Paulin de S. Bartholomé*, ch. IX. *Abrah. Roger*, Mœurs des Bramines, p. 55-71.

s'écrit sur des feuilles de palmier, qui s'échangent entre les époux.

Les funérailles présentent aussi des coutumes remarquables. Le Bramine moribond est couché, en plein air, sur un lit formé de la graminée nommée *cusa* ; on l'arrose de la sainte eau du Gange, et on chante sur lui des strophes des Vedas. Expire-t-il, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs ; un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher ; on supplie le feu de purifier le corps du défunt afin qu'il puisse s'élever aux célestes demeures. Les assistans jettent de l'eau sacrée sur les cendres. On chante des hymnes funéraires, dont nous citerons quelques strophes : Funérailles.

« C'est folie que de chercher rien de stable dans la » condition humaine ; elle est sans solidité comme le tronc » du bananier, passagère comme l'écume de la mer. Hymne funèbre.

» Lorsque, pour recevoir la récompense de ses actions, » un corps composé de cinq élémens retourne à ces » mêmes principes, quel lieu y a-t-il à des regrets ?

» La terre est périssable ; l'Océan, les dieux même ne » font que passer, et l'homme voudrait être immortel !

» Tout ce qui est en bas doit disparaître ; tout ce qui » est élevé doit tomber ; tout être composé doit se dis- » soudre, et la vie doit se terminer par la mort. »

Les parens recueillent les cendres qui, renfermées dans un paquet formé de feuilles de *butea frondosa*, sont confiées d'abord à la terre, mais, après un laps de tems, jetées dans le Gange, au milieu de nouvelles cérémonies (1). On vénère les manes des trois plus proches ancêtres, paternels et maternels, par un sacrifice de gâteaux.

Les Hindous ont une foule de temples ou pagodes ; on en trouve un grand nombre dans toutes les parties de l'Inde ; il y en a qui sont remarquables sous le rapport Temples.

---

(1) *Colebrooke*, sur les cérémonies religieuses des Hindous, Essai II, Recherches Asiat. t. VII.

de l'architecture, et qui attirent des pèlerins de toutes les parties de l'Inde.

Parmi les personnes attachées au service des temples, on remarque les *filles de Dieu*, en indien, *devadassi*, qui veillent entre autres sur les lampes sacrées, et le plus souvent vivent en concubinage avec les Bramines. On peut, à quelques égards, les distinguer d'avec les bayadères, nommées en sanscrit *n'rtaghi*, et qui, semblables aux Ménades, dansent devant les chars des dieux.

Sectes. Le brahmanisme paraît avoir éprouvé très-anciennement une grande révolution par les efforts d'un hardi réformateur nommé *Bouddha*, et dont on place la naissance à sept ou dix siècles avant Jésus-Christ. Il renversa la théocratie des Bramines, abolit la distinction des castes, et rejeta toute l'idolâtrie. Mais après de cruelles persécutions, les Bouddhistes furent, dans le premier siècle de notre ère, obligés de fuir le continent indien et de se répandre dans l'île de Ceylan, au Pégou, aux royaumes d'Ava et de Siam, où des superstitions affreuses et ignobles donnent une idée peu favorable de leur doctrine originaire. Quelques savans ont essayé de faire regarder le bouddhisme comme la religion primitive des Hindous. Quoi qu'il en soit, il est répandu dans le nord de l'Indoustan et dans l'île de Ceylan. Les *Jainas* qui suivent la plupart des dogmes du Bouddhisme, admettent pourtant la division par castes. Ils adorent une statue colossale placée à Baligola, près Seringapatnam (1). Le mahométisme y a aussi beaucoup de sectateurs; le christianisme et le judaïsme font peu de progrès, et le prosélytisme souvent mal entendu de nos missionnaires a même excité l'opposition la plus obstinée de la part des Hindous.

Les Bouddhistes.

Les Jainas.

Le peuple hindou a été anciennement plus civilisé qu'aujourd'hui; c'est ce que prouvent ses monumens et ses livres. On trouve dans l'Hindoustan et dans le Décan des temples, des palais et des pyramides qui sont des chefs-

(1) *Colebrooke*, Asiat. Research., IX, n° 4.

d'œuvre, sinon de goût, du moins de patience et de magnificence. La littérature est riche en beaux ouvrages de morale et de poésie. L'intéressant drame de *Sakontala* a été lu de toute l'Europe. Les fables de Pilpaï ou Bidpaï paraissent l'original de celles de Lokman et d'Esope; ce genre de poésie ne convient nulle part mieux que dans un pays où les âmes humaines sont censées passer dans le corps des brutes. Littérature.

Aujourd'hui, les Hindous n'excellent plus que dans quelques arts mécaniques. Livrés à leur indolence naturelle, ils n'éprouvent presque d'autre besoin que celui du repos. Sobres et modérés, leur vêtement est une simple étoffe de toile ou de coton; leur habitation, une cabane de bambous recouverte de feuilles de palmier; leur principale nourriture, du riz et de l'eau : tous ils peuvent, sans beaucoup de peine, satisfaire ces premiers besoins; mais quelques riches, familiarisés avec les aisances de la vie, déploient dans leurs maisons le luxe des peuples orientaux; de nombreux esclaves, des vêtemens qui brillent d'or, d'argent et de broderie, des appartemens peints et dorés, des parfums et des essences précieuses; voilà ce que l'on rencontre chez les radjahs et les nabobs. Les femmes riches partagent les goûts de leurs maris et vivent plongées dans une inactivité absolue. Leurs *zenanas* ou appartemens des femmes, respirent un repos voluptueux; l'eau fraîche y murmure en cascades, ou s'épanche en bassins de marbre; les plus riches tapisseries couvrent le parvis, ornent les murs et doublent les portes (1). Une profusion de perles, de diamans, de saphirs, de rubis, plaisait déjà, du temps d'Alexandre (2), aux belles Indiennes; elles chargeaient même leur nez et leurs pieds d'anneaux précieux, mobiles et retentissans; elles joignaient à ces richesses le charme plus doux de mille fleurs naturelles et des plantes odoriférantes (3). Les di-

Indolence. Sobriété. Luxe des femmes.

(1) *Valentyn*, gravure du Zenana de Nourmahal. (2) *Quinte-Curce*, VIII, ch. 9. (3) *Gita-Govinda*, p. 357-359. *Sacontala*, p. 147 (de la trad. allem.)

verses espèces de fards ont, de toute antiquité, servi à la coquetterie indienne.

Divers usages. Toutes les classes de la société, chez les Hindous, ont l'usage de fumer du tabac et de mâcher du bétel; c'est pour elles une fonction aussi importante que le manger ou le boire. Dans toutes les maisons des personnes aisées, on trouve des terrasses ou toits plats, où elles passent une partie du jour à fumer. Pour voyager, les Hindous font usage de palanquins, dont il y a plusieurs espèces, et qui souvent sont ornés avec beaucoup de luxe (1). Cette manière de voyager est plus commode dans un pays où les routes sont souvent impraticables pour les voitures.

Hospitalité. L'hospitalité est placée par les Bramines au nombre des sacremens, et il n'y a point d'action plus agréable aux dieux de l'Indostan, que celle de consacrer à la commodité des voyageurs des *choultrus* ou hôtelleries publiques (2). Sur les fleuves ou rivières on voyage en bateaux également très-commodes, et ordinairement fort légers. On en trouve au moins de vingt espèces différentes; il y en a qui, à la manière des navires des anciens Ethiopiens, sont construits sans un clou de fer.

Influence de la superstition. Mélange étonnant de force et de faiblesse, de douceur et de férocité, l'Indien nous présente le tableau d'une race humaine qui, sans passer par les divers degrés d'une civilisation libre, a été enchaînée, polie et dégradée par un système à la fois théocratique et despotique. L'homme qui sacrifie sa vie pour ne pas blesser quelque loi bizarre de sa caste, n'ose lever un bras vigoureux, armé du fer vengeur, contre les oppresseurs de sa patrie. Il défend une vache sacrée, et voit tranquillement massacrer sa nation entière. Les Hindous sont servilement attachés à leur religion; ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient; c'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux,

(1) *Solvyns*, les Indous, tome III. (2) M. *de Jouy*, Mercure de France, année 1809, n° 420.

se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être très-agréables à leurs divinités. Les Faquirs font de la vie un tourment perpétuel, en se soumettant, par dévotion, aux habitudes les plus insupportables. Les femmes mêmes montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit des coutumes religieuses. C'est au son d'une musique bruyante, et parée de ses plus beaux habits, que la veuve indienne va se précipiter dans les flammes du bûcher. Ses enfans l'accompagnent, et dans leurs yeux brille une sainte joie, en pensant à la félicité céleste et à la gloire éternelle que leur mère va conquérir. Un Européen dit au fils : Ne supplierez-vous pas votre mère de se conserver pour ses jeunes enfans, qu'elle va rendre orphelins ? « Moi, commettre une telle » infamie ! répond l'adolescent ; ah ! plutôt, si ma mère » hésitait un moment, je l'encouragerais, je la forcerais » même à accomplir un sacrifice que demandent la reli- » gion et l'honneur (1). » Sacrifice des veuves.

Quoique les Hindous eussent pu faire un commerce brillant en portant aux autres nations les riches productions de leur territoire, ils sont cependant toujours restés fidèles aux lois de leur code, qui leur défend de quitter leur patrie. Il a donc fallu que les nations étrangères vinssent prendre elles-mêmes les richesses dont les Hindous abondaient ; cette circonstance les a empêchés d'étendre leur commerce autant qu'ils auraient été à même de le faire ; il a cependant eu, dans tous les tems, une grande activité. Les Hindous connaissent depuis très-long-tems l'usage des lettres de change (2) et des monnaies. Dans tous les Etats de l'Inde, les princes font frapper des pièces d'argent appelées *roupies*, qui servent de type aux autres monnaies ; la roupie peut être regardée, selon M. Legoux de Flaix, comme l'écu de l'Indoustan ; elle a à peu près la valeur de cette pièce. Il y a aussi des roupies d'or et des pagodes d'or qui valent environ 10 francs. La monnaie Commerce. Monnaies.

(1) *Bombay Courier*, avril 1811. (2) *Legoux de Flaix*, Essai, t. I, p. 210.

courante des Indiens consiste en des cauris, petits coquillages dont 50 font un *poni;* il faut 10 *ponis* pour un *fanon*, et 13 *fanons* pour une pagode. Les grosses sommes se comptent par *lak*, mesure idéale de 100,000 roupies ou de 100,000 pagodes. Depuis que les nations européennes font presque exclusivement le commerce de l'Inde, les monnaies européennes y ont aussi cours, surtout la piastre, le louis et la couronne.

Produits de l'industrie. Les produits de l'industrie indienne font un objet principal du commerce de l'Europe avec l'Inde; ce sont surtout les toiles indiennes que les nations européennes recherchent le plus, à cause de leur solidité et de leur beauté; elles étaient déjà fameuses du tems de Job (1). Dans le langage du commerce, on appelle les pièces de toile indienne des *guinées*. C'est dans le pays des *Telingas*, au nord de la côte de Coromandel, que l'on trouve les plus grandes manufactures de guinées; les guinées bleues sont un grand objet d'exportation pour l'Afrique; les perkales, mot qui, en tamoul, signifie *toile très-fine*, se fabriquent dans le Carnatic; on y emploie un coton long et soyeux qui abonde surtout dans la plaine d'Arcate (2). Toiles. Il y a une autre espèce de toile blanche appelée *salampouri*, que l'on tire de Ceilan, la province de *Malaye*, et que l'on fait avec le coton de Maléalame et de Carnate. La province de Condavir fournit les beaux mouchoirs de Mazulipatnam, dont les teintes éclatantes sont dues en partie à la racine d'une plante appelée *chage*, qui croît sur les bords du Kistna et sur le rivage du golfe du Bengale (3). Les mouchoirs de Paliacate, plus variés dans leurs dessins et leurs teintes que ceux de Mazulipatnam, s'exportent en grande quantité pour l'Amérique et l'Afrique, où ils font la parure des femmes. C'est à Mazulipatnam, Madras et Saint-Thomé que se fabriquent les toiles peintes ou *chites*, appelées improprement *toiles perses;* la bonne qualité des eaux, dans ces cantons,

(1) *Job*, ch. 28. (2) *Legoux de Flaix*, II, p. 24. (3) *Ibid.* p. 53.

paraît être la principale cause de la supériorité de ces étoffes, dont l'exportation a diminué considérablement depuis que les Européens imitent avec succès les procédés des Indiens. On exporte pour le Levant et les colonies beaucoup de ces toiles longues et larges, chargées de dessins bizarres, et destinées à servir de housses de lits. Dans le canton de Malalaye et sur la côte de Coromandel, on fait une espèce de mousseline rayée, nommée *doréa*, ou, en tamoul, *bétille*, que les caravanes exportent en quantité pour le Levant, l'Arabie et la Perse; l'Europe n'en tire plus qu'une faible partie, attendu qu'on y imite cette étoffe avec beaucoup d'adresse. Il n'en est pas de même d'une autre étoffe appelée *organdi*, qui se fabrique dans le Carnate, et qui est fort estimée en Europe. Les basins viennent des Circars du nord, et les guingams, de Madras, Saint-Thomé et Paliacate. Cette dernière étoffe ne s'exporte plus en quantité que pour les autres parties de l'Asie, où l'on en fait des vêtemens. Surate fabrique des soieries brochées d'or et d'argent, qui s'envoient en Perse, au Thibet et en Chine, où elles sont préférées à celles de Lyon, à cause de leur légèreté (1). Le Kachemire fournit les schalls et draps qui portent son nom; c'est dans le territoire de Daka que l'on fait les *neusouques*, espèce de toile de coton d'une très-grande finesse, et transparente. Plusieurs fabriques du Bengale fournissent la *casse*, l'*âmâme* et le *garat*, toiles de coton dont les Anglais font une exportation considérable; les mouchoirs *Burgos* et les mouchoirs dits *Steinkerques*; toutes ces étoffes varient l'une de l'autre. C'est, dit M. Legoux de Flaix, par la combinaison et les heureux mélanges de différentes espèces de coton qui conviennent par leur force, leur souplesse et leurs qualités variées, au tissage des différentes mousselines, et à force de recherches et d'observations faites par les ancêtres, et transmises par les péres à leurs neveux, que les Indons sont parvenus à

Soieries.

Schalls. Draps.

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 275.

perfectionner les arts de la main et à les porter tous à un degré de perfection dont nous sommes encore éloignés.

Matières tinturieres. Les Anglais ont, dans le Bengale, multiplié les plantations d'indigo, que les Hindous nomment *anil;* mais le meilleur indigo vient d'Agra ; on en exporte une quantité pour l'Europe, la Perse et l'Arabie. Par les soins de la compagnie anglaise, la cochenille a été aussi tellement répandue sur la côte de Coromandel, qu'elle forme actuellement une branche de commerce. Une autre matière teinturière, le sapan ou bois rouge, vient en abondance dans les Gates orientaux : on en expédie une quantité considérable pour l'Europe. La gomme-laque est fournie par plusieurs provinces de l'Hindoustan, spécialement par celles de Lahore, Pendchab et Moultan, où l'on fait la meilleure : d'après l'assertion de l'auteur que nous venons de citer, il sort tous les ans, par le Gange seulement, pour 3,000,000 de cette matière (1). Le bois de sandal, qui croît en abondance sur les Gates et au milieu des deux branches de ces montagnes, entre dans le commerce de plusieurs manières, en blocs et planches pour servir à la fabrication des petits meubles; en poudre, pour être brûlé avec des encens; et en copeaux ou en bûches, pour être employé dans la teinture. Les Hindous en extraient aussi une essence précieuse, à laquelle on attribue des qualités salutaires. Il y a de grands dépôts de sandal à Mangalor et dans plusieurs grandes villes de la côte de Malabar, d'où ce bois est exporté pour l'Europe et les divers pays de l'Asie; la Chine surtout en tire une grande quantité : la compagnie anglaise en expédie pour Canton environ 16,000 quintaux par an.

Plantes de manufactures. Presque toutes les contrées de l'Inde cultivent le coton ; mais le plus beau vient dans les terrains légers et rocailleux de Guzurate, de Bengale, d'Auhd et d'Agra ; cette culture est tellement lucrative, qu'un ar-

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 408.

pent rapporte environ neuf quintaux de coton par an (1). Le coton de Guzurate est acheté par les Chinois pour la fabrication du nankin. Les Anglais ont donné leurs soins à la culture de la soie, que l'on tire de diverses provinces de l'Inde ; la meilleure est celle de Cassembazar, île située entre deux canaux du Gange ; cette île seule en fournit annuellement 2000 quintaux. Une grande partie de la soie indienne est employée dans les manufactures du pays ; le reste s'exporte en Europe et dans toutes les échelles de la mer Rouge et du golfe Persique. On a, dans le nord de l'Hindoustan, une espèce particulière de vers qui font une soie plus grossière, mais plus forte que les vers à soie ordinaires. On en fabrique, dans les manufactures du Bengale, une espèce de gaze, dont on fait grand usage pour les lits, afin d'en éloigner les moustiques.

La côte de Malabar tire un grand revenu de la récolte du poivre. L'exportation de cette denrée s'élève annuellement à la somme de 120,000 quintaux ; les principaux marchés de poivre sont Calicut, Mahé, Mangalor, Cochin et autres villes de la côte de Malabar. Une autre épice, le cardamome, qui prospère dans les Gates occidentaux, est achetée en quantité par les Perses, les Arabes, les Chinois, les Japonais et autres peuples asiatiques, qui en font grand usage dans l'assaisonnement du bétel. La vente exclusive de l'opium est entre les mains de la compagnie anglaise ; l'opium le plus pur vient de la province de Bahar. Il en est à peu près de même du salpêtre, dont l'Inde abonde ; on en fabrique plus de 600,000 quintaux par an dans le seul district de Patna. Des vaisseaux anglais et portugais spéculent aussi sur la pêche des requins, dont les ailerons passent pour un mets très-friand en Chine. Cette pêche est très-abondante sur la côte de Malabar ; les Chinois en tirent une quantité considérable d'ailerons. Commerce des denrées.

Tel est le commerce d'exportation que l'Inde fait avec les Commerce d'importation.

(1) *Legoux de Flaix*, II, p. 175.

nations étrangères, et qui répand dans le pays des sommes immenses : le commerce d'importation est actuellement presque en entier entre les mains des Anglais ; il consiste en draps, velours, fer, cuivre rouge, plomb, armes à feu, vins, eaux-de-vie, dentelles, fils d'or, galons, coraux, fruits secs et confits. Ceylan introduit du bois de palmier, des noix d'arec et de la cannelle. Les Moluques introduisent des épices ; le Pégou introduit du bois de teck ; l'Arabie, du café, des encens, des coraux, des dattes. La Chine envoie, par les vaisseaux européens, beaucoup de thé ; la côte d'Afrique, des coquillages très-recherchés des Hindous pour leur parure (1).

Révolutions de l'Inde.

Les Hindous, un des peuples les plus doux et les plus paisibles du globe, ont été, depuis l'antiquité, la proie des nations conquérantes, attirées par les richesses de leur territoire, et ont passé d'une domination à l'autre. Après la mort d'Alexandre, l'Inde respira pourtant pendant treize siècles ; mais en l'an 1000 de l'ère vulgaire, Mahmoud le Gaznévide conquit la majeure partie de l'Hindoustan, traita la nation avec la dernière cruauté, et détruisit autant que possible la forme du gouvernement paternel institué par Brahma. La mort empêcha le farouche Mahmoud de faire la conquête de l'Inde méridionale. Koutoub, un de ses généraux, fonda la dynastie Afgane, nommée *Patane* par les Indiens. Tamerlan parcourut l'Inde en 1398, et n'eut besoin que de cinq mois pour acquérir le titre de prince destructeur. Les Mongoles qu'il commandait pillèrent Delhy, commirent partout les plus grandes cruautés, et se retirèrent chargés d'un immense butin. Ils revinrent, en 1526, sous Baber, descendant de Tamerlan, renversèrent le trône Patane, et élurent Baber empereur à Delhy.

Pendant ces invasions terribles, plusieurs tribus indiennes de la caste guerrière se retirèrent dans les mon-

(1) *Voyez*, pour de plus grands détails, l'excellent ouvrage : *Manuel du Commerce de l'Inde*, par M. *Blancard*, négociant de Marseille.

tagnes, et y formèrent des Etats indépendans qui, grâce à leurs retraites inaccessibles, maintinrent leur liberté ; ces peuples devinrent dans les tems modernes, à leur tour, de formidables conquérans ; c'est là, en peu de mots, l'origine commune des Marattes, des Seiks et d'autres peuples indépendans de l'Inde. Baber fut le premier souverain indien à qui l'on donna en Europe le titre de *Grand-Mogol*. Humayoun, son fils et son successeur, loin de faire de nouvelles conquêtes, ne sut même conserver celles de son père. Il fut chassé de ses Etats, et remplacé par Férid, de la nation des Patanes. Ce prince s'occupa un peu de la prospérité de ses Etats, en faisant construire de grandes routes depuis le Bengale jusqu'à l'Indus, des plantations, des postes et des hôtelleries pour les voyageurs. Après sa mort, le roi de Perse remit Humayoun sur le trône. Celui-ci eut pour successeur son fils Acbar, qui s'est illustré par sa valeur, sa sagesse et sa justice. Il soumit le Bengale, agrandit son empire au sud et au nord, et le divisa en onze provinces ou *soubabies*, dont chacune était soudivisée en districts ou cirkars ; ceux-ci comprenaient un certain nombre de cantons ou *pourgounnahs*. L'histoire d'Acbar, écrite par son vizir Abulfazil, traite de la division, de la population, de l'industrie, des revenus et de la topographie des Etats de cet empereur. L'ouvrage d'Abulfazil est connu sous le nom d'*AyenAkbary*, c'est-à-dire miroir d'Acbâr. L'empire, parvenu au comble de sa splendeur, fut troublé par Aurengzeb, petit-fils d'Acbar, qui, après avoir déposé son père, s'empara de vive force du trône, et opprima la nation par toutes sortes de vexations. On dit qu'il tirait des terrains cultivés dans ses Etats un revenu de 900,000,000 de francs, et qu'il entretenait une armée de 1,000,000 d'hommes. Ce souverain est en grande partie l'auteur de la constitution politique moderne de l'Inde. Aurengzeb mit à la tête de chaque province un *nabob* ou *soubah*, pour commander les troupes et disposer des emplois. Chaque nabob possédait, dans une autre province, une portion de terre dont

Les Grands-Mogols.

L'Ayen Akbary.

Aureng-Zeb.

il avait la jouissance, et qui le privait des moyens de vexer la province dans laquelle il commandait. Dans plusieurs provinces il y avait des principautés qui avaient leur propre rajah, et qui payaient au grand mogol un tribut et fournissaient des troupes. Chaque province était divisée en *cirkars*, présidés par des *zemindar*, espèce de juges nobles et feudataires. Aurengzeb fut obligé de faire la guerre aux Marattes, et de leur payer enfin le quart de ses revenus. Les Seiks firent aussi des incursions dans ses états; mais ils furent repoussés. Aurengzeb mourut en 1707, âgé de quatre-vingt-dix ans. Sous son règne, l'empire du Grand Mogol s'étendait du 10[e] au 35[e] degré de latitude, et renfermait plus de 64,000,000 d'habitans.

Invasion de Nadir-Schah

Les successeurs d'Aurengzeb, trop faibles pour défendre un aussi vaste empire contre les nations belliqueuses qui l'entouraient, virent, dans l'espace de cinquante ans, les guerres le réduire à l'état le plus déplorable. Nadir-Schah de Perse emporta sans peine les immenses trésors de Delhi, dont il perdit un quart en traversant les déserts de Bounguicha (1). Les Afghans, devenus maîtres d'une partie de ces trésors, disputèrent aux Marattes l'empire de l'Inde. Mais ils ne poursuivirent pas avec assez de zèle les espérances que leur donnait le gain de la fameuse bataille livrée en 1761, auprès de Delhy, par 150,000 mahométans commandés par Abdalla, roi des Afghans, à 200,000 Marattes. Les Européens, semblables aux vautours, furent attirés par l'odeur d'une proie déjà toute sanglante et déchirée.

Compagnies européennes

Les Portugais, après avoir exclu Venise des marchés de l'Inde, disputaient encore aux Hollandais le privilége d'y commercer seuls, quand les Anglais, à leur tour, les chassèrent, et s'emparèrent successivement de diverses places où leur pouvoir prit des accroissemens aussi rapides que considérables. Ils furent imités par les Français et les Danois. La compagnie des Indes, fondée par Elisabeth, envoya ses flottes

(1) *Abdoul-Kerym*, trad. de *Langlès*, p. 17.

et parvint à établir des factoreries dans l'Indoustan et sur les côtes de Malabar et de Coromandel.

Ces succès furent suivis de quelques revers; et plus d'une fois la compagnie, en butte à la jalousie des autres marchands anglais et des Hollandais, fut menacée d'une ruine totale; mais elle sut se relever avec avantage et triompher de tous les obstacles. Les Anglais ne s'étaient d'abord mêlés d'aucune guerre intestine dans l'Inde; mais en 1749 ils commencèrent par protéger le nabob du Carnatic contre les Français; la protection qu'ils accordèrent ensuite au dernier grand mogol, Schah Allum II, leur valut, en 1765, la concession du Bengale, du Behar et d'Orissa; et le descendant du puissant Aurengzeb, qui avait joui de 900,000,000 de revenus, se contenta de recevoir d'une compagnie marchande une rente viagère de 330,000 liv. sterling (8 millions de France). Mais forcée à employer toutes ses forces pour se maintenir dans ses conquêtes, ayant à combattre Hyderali, les Français et les Marattes, la Compagnie ne sut faire face à tant d'ennemis qu'en se dédommageant de ses dépenses énormes sur le pays dont elle disputait la possession.

Accroissement de la compagnie anglaise.

Ses embarras.

L'Inde fut opprimée, pillée et épuisée en peu d'années. Le Bengale, auparavant si florissant, ne présentait de toutes parts que des déserts et des ruines. Le monopole du riz causa, en 1770, une famine qui détruisit 4 à 5,000,000 d'habitans. La Compagnie, loin de s'enrichir par ces oppressions, se couvrit de dettes, tandis que ses agens revenaient dans leur patrie avec des trésors énormes. Mais ses premiers succès contre Tippo-Saëb, sultan de Mysore, et fils d'Hyderali, relevèrent ses espérances abattues et changèrent de face la position de ses affaires. Soutenue par les Marattes et par le Nizam de Décan, elle força ce fameux prince, par le traité de 1792, à céder aux alliés la moitié de ses états, et à leur payer des sommes immenses pour les frais de la guerre. Le plus grand gain de la compagnie fut la concession du district situé à l'ouest des Gates, depuis les frontières de Tra-

Ses guerres contre Tippo-Saeb.

vancore jusqu'à la rivière de Kawar, concession qui la rendit seule maîtresse du commerce du poivre, dont elle avait partagé jusqu'alors le bénéfice avec la France, la Hollande et le Portugal. Encouragé par l'arrivée des Français en Égypte, Tippo-Saëb recommença, en 1798, la guerre, et chercha d'arracher aux Anglais les conquêtes de la guerre précédente; mais ses ennemis, dès qu'ils eurent connaissance de ses projets, conclurent un traité d'alliance avec le Nizam de Décan, prirent à leur solde une armée de cipayes ou soldats hindous, et attaquèrent les états de Tippo à la fois sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar. Le sultan fut bloqué dans Seringapatnam, sa capitale; dans un assaut livré par les Anglais, il perdit la vie avec ses principaux officiers; les vainqueurs se rendirent maîtres de la ville; le trésor du sultan, qu'on évalua à 3,000,000 de livres sterling, tomba au pouvoir de l'armée. L'Angleterre céda le territoire de Mysore à un descendant de l'ancienne dynastie, chassé par Hyder-Aly, accorda quelques districts à un autre descendant de cette dynastie, récompensa en terres son allié le Nizam, et se réserva le reste, composé des districts de Seringapatnam et de Mangalor, de la plus belle partie de l'empire de Mysore. C'est là le dernier accroissement considérable de la puissance des Anglais dans l'Inde.

Chute de Tippo-Saëb.

Revenus de la compagnie.

La Compagnie anglaise des Indes-Orientales, enrichie des dépouilles de tant de princes, règne aujourd'hui sur les trois cinquièmes de l'Indostan, et compte au moins 50,000,000 de sujets directs, avec un nombre indéterminé de vassaux. Les revenus s'élèvent à 300,000,000, de France, dont les deux tiers sont dépensés à l'entretien du gouvernement et de l'armée; le reste ne suffit pas pour couvrir les intérêts de l'immense dette de la Compagnie qui, semblable à celle de l'Angleterre, offre des mystères incalculables.

Ses armées.

Les troupes de la Compagnie sont censées former un total de 24,000 Européens, et 100,000 *cipayes* ou *seapoys*, c'est-à-dire indigènes enrôlés; mais l'état effectif passe pour être d'un tiers au-dessous de la liste officielle. Les

Cipayes se sont récemment montrés disposés à la révolte. Vues actuelles.

L'Indostan entier paraît l'objet de l'ardeur conquérante de la Compagnie, qui se porte imprudemment pour héritière du Grand-Mogol. Les Marattes de Pounah, ceux de Berar, les Malvah et les Rajepoutes, cernés et coupés par les possessions anglaises, paraissent devoir s'engloutir dans ce vaste empire, auquel les Seiks n'échappent que par leur éloignement,

Toutes ces puissances hindoues manquent d'un systême régulier de finances, et d'une armée disciplinée. L'aveugle valeur des Rajepoutes se joint en vain à la politique très-astucieuse des Bramines ; la discorde ne leur permet pas d'unir leurs forces ; la mollesse des princes les rend accessibles aux dons, aux largesses des Anglais ; et les espions britanniques, déguisés en *Gosseins* ou Bramines voyageurs, découvrent d'avance les faibles conjutions qu'inspire une rage inutile à quelques chefs moins amollis. Enfin, une saine politique ayant engagé les conquérans européens à conserver les anciennes lois civiles indiennes, à régulariser la distribution et la perception des impôts, à ne modifier que faiblement l'institution féodale des *Zémendaries*, les Hindous trouvent réellement un avantage momentané à devenir sujets de l'Angleterre, plutôt qu'à rester en proie aux dévastations anarchiques des Maratte ou à la tyrannie des princes musulmans. Le caractère cruel et perfide de ces deux classes d'ennemis a singulièrement servi les desseins des Anglais. Divisions des princes de l'Inde.

L'anarchie qui règne dans les armées indisciplinées des Marattes, leur ôte souvent les occasions de la victoire, en les exposant au manque de vivres ou à la haine des peuples vexés ou dépouillés. Mais du moins les Marattes sont Hindous de religion comme de naissance. Tout se réunit contre les princes Musulmans, qui, réprouvés par les Bramines, méritaient encore de l'être par les amis de l'humanité. La férocité habituelle de ces princes répand la désolation dans toutes les contrées voisines, et n'épargne pas même leurs alliés, ni les Européens qui s'atta- Caractère des princes musulmans.

chent à leurs intérêts. Se reposent-ils du carnage, une législation capricieuse blesse les mœurs et les croyances des Hindous; toujours odieuse, elle devient quelquefois absurde à force de changemens perpétuels. Ignorans dans la science administrative, ils se fient à des ministres avides et accessibles à l'or britannique. On les sert sans zèle, ou les trahit sans scrupule. Ce n'était pas des libérateurs semblables que l'Inde pût recevoir avec confiance. Aussi les Anglais ont-ils profité de la haine qu'inspiraient les princes musulmans pour neutraliser celle qu'ils avaient méritée eux-mêmes, et, peut-être, se trouveraient-ils aujourd'hui appuyés par la majorité des Hindous contre une invasion des Afghans, semblable à celle de Zemaun Schah, qui, en 1799, leur causa de justes frayeurs.

Qualités personnelles des gouverneurs généraux.

A tant de causes de la grandeur britannique dans l'Indostan, il est juste de joindre l'influence du caractère personnel des gouverneurs-généraux anglais. La froide et cruelle ambition d'un Clive, l'esprit entreprenant et audacieux d'un Wellesley, le machiavélisme d'un Hastings, la sagesse et la loyauté d'un Cornwallis, l'administration douce, probe et intelligente d'un Duncan à Bombay, d'un Colebrooke à Calcutta, ont concouru, de diverses manières, à étendre avec une extrême rapidité cette monarchie d'un genre si extrordinaire, où une poignée d'Européens paraît suffire en même tems pour gouverner tant de millions d'Asiatiques et pour diriger le commerce le plus vaste du monde.

Germes de décadence de cette monarchie commerciale.

Mais cette monarchie qui, dans si peu d'années, s'est élevée à un si haut degré de splendeur, porte aussi dans son sein les germes d'une décadence rapide et inévitable. Quelques ménagemens que les Anglais gardent envers les Hindous, quelques soins qu'ils prennent pour faire respecter les lois de Menou et pour ranimer l'étude des livres sanscrits, l'orgueil et l'intolérance ne laisseront jamais oublier qu'ils sont pour tout fidèle Hindou des *étrangers*, des *barbares*, des *gens sans caste*, vivant sans loi, mangeant une nourriture animale, comme les Parias, tant abhorrés. La fureur du prosélytisme qui anime et le clergé anglican et le

sectes diverses, surtout les méthodistes, a déjà excité l'indignation des Bramines et causé des désordres sérieux. Les meilleurs politiques de l'Angleterre considèrent ces tentatives de répandre le christianisme comme une expérience très-dangereuse pour la sûreté et la tranquillité de l'Inde. La seconde cause de décadence est inhérente à la faiblesse de l'armée européenne régulière, que cependant la Compagnie a déjà trouvé difficile à gouverner. Des troubles récens ont trahi ces funestes secrets. Les officiers militaires européens de la Compagnie, dans le gouvernement de Madras, ayant refusé d'obéir à des règlemens qui blessaient leurs intérêts pécuniaires, l'imprudent et orgueilleux président de ce gouvernement appela à son secours les cipayes ou troupes natives de l'Inde, qui, s'étant par-là aperçues qu'elles étaient les véritables maîtres, s'insurgèrent, prirent le parti des officiers, élevèrent même de nouvelles prétentions, et ne purent être ramenées au devoir que par l'autorité paternelle d'un nouveau gouverneur général. L'embarras financier où se trouve la Compagnie, résultat d'une administration peu scrupuleuse, s'augmente depuis qu'elle a étendu son empire sur les possessions hollandaises de Malaca, de Java, de Macassar et des Moluques. Comment garder d'aussi vastes colonies, comment entretenir les relations avec tant de nations barbares et belliqueuses, sans une dépense entièrement hors de proportion avec la faible augmentation du commerce qui en a été le fruit? Déjà l'on prévoit, à l'expiration prochaine de la chartre de la Compagnie, ou la dissolution, ou la réforme d'une association qui ne peut plus combiner ses spéculations mercantiles avec sa grandeur politique. On ne peut que perdre de deux côtés quand on veut faire le commerce en sultan et faire la guerre en marchand. Un voyageur anglais, le lord Valentia, avoue hautement une quatrième source de désordres; c'est l'accroissement rapide et étonnant de la caste des métis, descendans des pères européens et des mères

Faiblesse de ses moyens militaires.

Trop grande extension du territoire.

Classe de métis.

indiennes, caste déjà fort arrogante au Bengale, et qui semble prétendre à de grands droits politiques. La cinquième et principale raison que nous avons pour prédire la chute de l'empire britannique, c'est ce noble orgueil qui rend toutes les nations impatientes d'un joug étranger. Même en la supposant bienfaisante pour le peuple hindou, la domination britannique pesera non-seulement sur les orgueilleux et perfides Musulmans, mais encore sur l'esprit actif et ambitieux des Bramines et des Rajepoutes. Un jour, à la voix de la religion et de l'honneur, on verra quelque nouveau Sandracottus soulever cette immense population, accabler le petit nombre d'Européens et rétablir le trône des monarques indiens.

Mécontentement des Bramines, etc.

Douterait-on du courage des Hindous? Il faut lire l'histoire des invasions musulmanes et apprendre avec quelle obstination même les femmes combattaient pour leur pays. *Zimeth* régnait sur la principauté de *Tchittore*, à l'époque où Akbar occupait le trône de Delhy. La renommée publiait partout que *Padmana*, l'épouse de Zimeth, surpassait en beauté toutes les femmes de l'Inde. Le Grand-Mogol envoie dire au prince de Tchittore qu'il ait à se soumettre à lui comme vassal, et à lui céder la souveraineté de ses Etats; que cependant il est disposé à l'épargner s'il veut lui céder la princesse sa femme. Zimeth repousse des propositions aussi outrageantes. Le Grand-Mogol marche avec une armée de 200,000 hommes, et bientôt il assiége Zimeth dans sa capitale, située sur un rocher presque inaccessible. La résistance des assiégés lasse les troupes d'Akbar; le défaut de vivres l'oblige à penser à la retraite; il résout pourtant d'essayer une de ces infâmes ruses qu'avoue la politique orientale. Il envoie un héraut à Zimeth, lui déclare que, plein d'admiration pour sa valeur, il retire son armée et ne demande que l'amitié d'un prince aussi courageux; il y ajoute que, pour sceller leur alliance, il viendra avec un faible cortége lui rendre une visite dans son château. Il y est reçu avec une magnificence hospitalière qui touche son âme naturellement

Trait de courage de Padmana, princesse hindoue

généreuse; mais un funeste caprice efface bientôt ces impressions; il demande comme une grâce de pouvoir contempler un seul instant, sans voile, cette belle princesse que tout l'Indostan admire. La pudeur de Padmana repousse cette demande; la politique de Zimeth la force d'y accéder. La vue de la princesse enflamme de nouveau le cœur du Grand-Mogol, et il se décide à exécuter le noir projet que la vengeance lui avait inspiré. Zimeth le reconduit à quelques pas hors de la forteresse, et comme Akbar n'avait avec lui que quarante courtisans, le prince de Tchittore ne se fait suivre que par une dizaine d'officiers. Au moment de se séparer, Akbar détache de son cou un énorme collier de perles qui cachait une corde de soie; il place de sa propre main le collier autour du cou de Zimeth, et au moment où celui-ci se confond en remercîmens, il serre la corde et entraîne le malheureux prince, dont le cortége est aussitôt massacré ou dispersé. Qu'on se figure le désespoir de Padmana! Cependant elle dissimule; et lorsque le Grand-Mogol, de retour à Agra, lui fait offrir la liberté de son époux à condition qu'elle se sépare de lui pour devenir l'épouse du souverain de l'Inde, elle ordonne à sa première dame d'honneur de répondre d'abord en termes soumis, et d'ouvrir ensuite avec ce monarque une correspondance qui devait finir par le consentement entier de la princesse; elle était censée écrire elle-même les réponses. Akbar, enchanté, la presse de venir à sa cour; elle feint de se laisser persuader. Profitant de la coutume qui rend le *palanquin* ou chaise de voyage d'une femme entièrement sacré et inviolable, elle envoie à Agra la dame d'honneur, accompagnée de quelques guerriers d'une fidélité et d'une bravoure à toute épreuve. La fausse Padmana, reçue en souveraine, demande par écrit, au Grand-Mogol, d'aller elle-même annoncer à Zimeth sa liberté. Aussitôt les portes du château fort où ce prince était gardé s'ouvrent à la prétendue princesse et à son cortége. Le commandant et ses principaux officiers, entrés sans défiance dans la prison de Zimeth, y

Ruses de Padmana pour délivrer son époux.

sont massacrés. Les gardes n'osent fouiller les palanquins dans lesquels on emmène le prince prisonnier, qui, à peu de distance, trouve des chevaux préparés d'avance, et, accompagné de ses libérateurs, arrive heureusement à Tchittore. Cependant le Grand-Mogol, qui attendait sa belle conquête dans un palais d'été, apprend enfin qu'il a été joué. Furieux, il rassemble une nombreuse armée, et vient de nouveau assiéger Tchittore. Tout ce que la haine, la vengeance et la valeur peuvent inspirer, est mis en usage par les deux partis. La place résiste avec succès. Zimeth, excellent archer, se montre souvent sur les remparts et menace la personne d'Akbar. Celui-ci fait construire une tour mobile du haut de laquelle il veut combattre son rival avec la même arme. Le sort le favorise et Zimeth tombe percé d'une flèche. Dès qu'on sut dans le camp avec certitude que le prince de Tchittore avait cessé de vivre, Akbar envoya des hérauts pour offrir à Padmana la paix et, avec sa main, le trône de l'Indostan. Mais les envoyés ne trouvèrent que les cendres et les ossemens de cette fidèle épouse, qui, conformément aux usages hindous, s'était immolée sur le bûcher de son époux. Le Grand-Mogol chercha, par les grâces qu'il accorda aux habitans de Tchittore, d'effacer le souvenir de ses cruelles amours.

Mort héroïque de Padmana.

Telles sont la constance, la bravoure et la prudence des Hindous. Une semblable nation ne saurait porter éternellement un joug étranger.

TABLEAU SYNOPTIQUE *des divisions politiques de l'Indostan.*

A. *Parties soumises à l'Empire Chinois.*

1. Le pays de *Belour*. Renfermant les Etats de plusieurs *rajahs* vassaux.
2. Le *Petit-Thibet*. Sous le prince de Latac, dans le Grand-Thibet.

Voyez ci-après, nos 14, 15 et 17.

B. *Parties soumises au schah des Afghans, ou roi de Kandahar.*

3. Le *Kachemyre*.
4. Le *Kuttore* ou *Kuttwer*.
5. Le *Kaboul*.
6. Dans le Pendjab, les districts suivans :
   a) L'*Attok*.
   b) Le *Pekhely*.
   c) Le *Sindhesagur*.
   d) Le district des *Ghikers*.
   e) Celui de *Dchoudy*.
7. Une partie du *Moultan*.

C. *États indépendans du nord de l'Inde.*

8. La *Confédération des Seiks*, comprenant :
   a) Le *Pendjab*, ou la province de *Lahore*, à l'exception des possessions des Afghans.
   b) La plus grande partie du *Moultan*.
   c) Des parties de la province de *Delhy*, savoir : *Sirhind*, le *Hurrianah*, etc.
   d) Quelques États des rajahs, ou *raw's*, vassaux de la confédération, tels que *Ludhana*, *Nahn*, *Tchambou*, etc.
9. Le *Sirinagar*, sous un *rajah*.
10. Le *Badrikasram*, sous divers seigneurs bramines indépendans.
11. Le *Kémaoun*, sous le rajah d'*Almora*.
   * Avec le rajah vassal de *Dulou Bassender*.
12. Le *Chow-Beisie*, ou la contrée de 24 *rajahs*, soumis en partie au roi de Gorc'ha.

Suite des États indépendans du Nord.

13. Le *Gorc'ha* ou *Gorkha*, sous un *grand rajah* ou roi.
    * Le rajah de *Pethana* et d'autres vassaux.
14. Le *Nepaul*, sous trois rajahs ou prince tributaires à la Chine, selon quelques relations.
15. Le *Seggwuin* ou *Sokkum*, sous un rajah, souvent vassal de ceux de Gorc'ha.
16. Le *Mokwanpour*, sous un rajah souvent vassal de ses voisins.
17. Le *Morang*, sous un rajah tributaire du *Daëb-Rajah*, prince de Boutan, tributaire de la Chine.
18. L'*Ascham*, sous le *swerga-rajah*, ou roi céleste.

D. *Empire Indo-Britannique, sur le Gange ou dans l'Hindoustan, proprement dit, avec les États vassaux.*

19. Le *Delhy*, presque en totalité.
    * Le Grand-Mogol, pensionnaire des Anglais.
20. L'*Agra*, comprenant l'ancien Rohilkand.
    * *Rampour*, principauté des Rohillahs, vassale.
21. L'*Oude* ou *Auhd.*
22. L'*Allahabad.*
23. Le *Bahar*, avec *Benares.*
24. Le *Bengale*, avec les districts tributaires suivans :
    a) Le *Kutch-Behar.*
    b) Le *Kamroup.*
    c) Les *Garrows.*
    d) Les *Tipra.*
    e) Le *Tchittagong.*
25. Le *Kuttack*, avec le district de *Ballasore.*

E. *États indépendans du centre*, sans les Marattes.

26. Les *Djates*, reste de la nation de ce nom, dans la principauté de *Birthpour.*
27. Le *Petit Ballogistan.*
28. Le *Sindy*, sous un *wali* ou prince tributaire des Seiks et des Afghans, selon les circonstances.
29. Le *Coutch* ou le rajah de Bodge-Bodge.
30. Le *Guzurate* indépendant, comprenant :
    a) Le rajah de *Puttan.*
    b) Celui de *Kottiwar.*
    c) Celui de *Soreth.*

Suite des États indépendans du Centre.

31. Le *Rajepoutana*, ou les États des princes rajepoutes indépendans, dans l'*Agemire*, etc.
   a) Le rajah d'*Alwar*, ou le *raw-rajah.*
   b) Les *Batniens.*
   c) Le *Beykanir*, sous le rajah *Sora-Singh.*
   d) L'*Oudipore*, sous le *ranah* ou principal rajah.
   e) Le *Joudpore*, sous un rajah.
   f) Le *Jypore*, de même.
   g) Le *Kolta* avec le *Bundy*, etc.
   h) Le *Kichengour*, etc., etc.
   * Tous, selon les circonstances, plus ou moins dépendans des Marattes.
32. Le *Berar* indépendant, ou les États des rajahs suivans :
   a) De *Bustar.*
   b) De *Jaypour.*
   c) De *Koukaïs.*
   d) De *Koraïr*, etc., etc.
33. L'*Orissa* indépendant, où l'on trouve les rajahs suivans :
   a) *Surgoutcha.*
   b) *Mohur-Bundch.*
   c) *Jounpore.*
   d) *Sumbelpour*, etc., etc.

F. *La Confédération des Marattes.*

34. L'*État du Peichwa* ou de *Pounah*, principal État des Marattes occidentaux.
35. Les États du *Petit-Bounsla*, vassal direct du *Peichwa*, aux environs de Goa.
36. Le *Guzurate Maratte* ou les États du *rajah de Brodera*, nommé aussi le *Guikowar*, d'après son nom de famille.
37. Les États des *rajahs d'Indore* ou des princes *Holkar*, dans le Khandish et le Malwah.
38. Les États des *rajahs* d'*Oujein*, ou des princes *Scindia*, dans le Malwah et l'*Agemire.*
39. Les États du *rajah de Nagpour*, nommé le *Bounsla*, par excellence, comme chef de la famille.
40. L'État du *rajah de Tchotespour et Rut-*

Suite de la Confédération des Marattes.

tumpour, qui est aussi un *Bounsla*, vassal du précédent.

41. Les États rajepoutes et autres vassaux de la Confédération.
   a) Le *Bundelkund*, } entre Nagpour et Benares.
   b) Le *Bhogyikand*, }
   c) Le *Garramandel*, aujourd'hui plus dépendant des Anglais.
   e) L'*Amerkantak* ou *Omerkuntuk*, etc.

G. *L'Empire Britannique, dans le Décan ou la péninsule en-deçà du Gange, avec les États vassaux* (ceux-ci sont marqués d'une étoile).

42. Les circars du nord, ou l'*Orissa* méridional britannique.
   * 43. L'État du Nizam de Décan, entièrement vassal.
   a) Une partie du Berar *ou* le circar *Ellichpour*, etc.
   b) Le *Nandère*.
   c) Le *Beder*.
   d) L'*Hydrabad* ou *Golconda*.
44. Le *Jaghyre* ou *Fief de Madras*.
45. L'ancienne Nabobie de *Carnatic* ou d'*Arcote*.
* 46. Le *Tanjoaur*, sous un roi ou rajah vassal.
   (Le *Devicotta*, immédiatement sous les Anglais.)
47. Le *Madhura* britannique, comprenant :
   a) Le district de *Madhura*.
   b) Le *Tritchinapally*.
   c) Le *Tinevelly*.
   d) La partie septentrionale du *Marawar*.
* 48. Le *Madhura* vassal, comprenant :
   a) Le district du *polygar*, nommé *Kalastri*.
   b) Une trentaine de *polygars*, dans le *Tinevelly*.
   c) Le *polygar* de *Ramanadapouram* ou rajah de *Marawar*.
   d) Le *polygar* ou rajah de *Tondiman*.
49. Démembremens de l'*empire de Mysore*.
   a) Partie de *Visapour*.

Suite de l'Empire Britannique.

b) Le *Haut-Carnatic*, comprenant *Gandicotta*, *Barramahl*, etc., etc.
c) Le *Koïmbettore*.
d) Le *Dindigul*.

* 50. Le *Mysore*, sous le *Krichna-Rajah*.

* 51. Le royaume de *Travancore* ou *Tiruvankore*, qui a sous lui d'autres États vassaux, savoir :
a) Le royaume de *Cochin*, sous le *Tambouran*.
b) Le royaume ou la principauté d'*Attenga*, apanage de la sœur du roi de *Travancore*.
c) Divers *Granthams* ou seigneuries des *bramines*, sous la suprématie d'un *roi-pontife*.
d) Divers *polygars* et *naïres*.

* 52. Le royaume de *Calicut* ou l'État du *Zamorin*, ou *Maa-Rajah*, c'est-à-dire grand roi du Malabar.

* 53. La principauté de *Cananor*, sous la princesse appelée la *Kolatiri* ou la *Bibi*.

* 54. La principauté de *Koumbul* et d'autres États des naïres.

* 55. La principauté de *Kurga*.

56. Le *Konkan*, où il y a diverses petites seigneuries.

57. Le *Kanara*.

58. Le district de *Broatch* avec *Surate*.

59. Le district de *Goelwara* avec *Catubaye*.

H. *Possessions des autres nations.*

60. *Pondichery*, aux Français.
61. *Negapatnam*, aux Hollandais.
62. *Tranquebar*, aux Danois.
63. *Goa* et *Diu*, aux Portugais, etc., etc.

Tableau *des principales positions géographiques de l'Indostan, d'après les observations astronomiques les plus récentes.*

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONG. E DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Cap Comorin	7 55 »	75 19 »	*Hamilton Moore*, chez le P. Paulin.
Anjenga, rade	8 40 »	74 35 »	*Elmore*, British Mariners Direct.
Cochin	9 56 30	73 56 »	Connais. des Tems.
Cranganor	10 52 »	72 45 »	Brit. Mar. Direct.
Talitchery, rade . . .	11 45 »	73 6 »	*Idem.*
Cananore	11 51 »	73 4 »	Connais. des Tems.
Goa	15 38 »	71 25 »	Brit. Mar. Direct.
Idem	15 31 »	*Id.* » »	Connais. des Tems.
Idem	15 28 20	*Id.* » »	*Pennant Rennel.*
Bombay	18 58 »	70 18 »	Brit. Mar. Direct.
Idem	18 55 43	» » »	*Niebuhr.*
Bassaim	19 19 »	70 20 »	Connais. des Tems.
Diu, cap	20 42 »	68 27 »	*Idem.*
Idem	20 44 »	68 22 30	*Elmore.*
Maddi Bender (port à l'embouc. de l'Indus.)	25 40 »	66 30 »	*Rosily.*
Pondichery	11 55 41	77 31 30	Connais. des Tems.
Madras, le fort Saint-George	13 4 54	78 8 45	*Idem.*
Pointe Divy	16 6 »	78 10 »	Brit. Mar. Direct.
Pointe Godavery . . .	16 45 »	80 20 »	*Idem.*
Ganjam	19 22 30	82 58 »	Connais. des Tems.
Balasore	21 30 20	84 50 »	*Ritchie et Playsted.*
Calcutta	22 35 »	85 49 45	*Elmore.*
CEYLAN.			
Cap Dondra	5 47 »	78 21 30	*Idem.*
		78 42 »	*Idem.*
Trinconomale, la rade.	8 35 »	79 7 »	*Idem.*
LAQUEDIVES.			
Caroly	10 30 »	70 14 »	Mannevillette.
MALDIVES.			
Pointe Nord	7 5 »	71 44 »	*Topping*, cité par *Rennel.*
Idem	7 15 »	71 20 »	Brit. Mar. Direct.
Pointe Sud	0 40 *sud.*	72 25 »	*Idem.*

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'ASIE. *Description générale de l'Inde extérieure ou de l'Indo-Chine. Description spéciale de l'Empire des Braghmans ou Birmans.*

De toute l'Asie, il ne nous reste à décrire que la partie qui comprend l'empire des Braghmans ou Birmans, les royaumes de Tonquin, de Cochinchine, de Cambodja, de Laos, de Siam et le pays de Malaca. Cette région ne porte aucun nom généralement reconnu. On la désigne quelquefois sous le nom de *presqu'île au-delà du Gange*, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, une péninsule. Plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure*; cette dénomination est plus caractéristique que la première. Mais, comme ces pays ont été quelquefois soumis à l'empire de Chine, et comme la plupart des peuples qui les habitent ressemblent beaucoup aux Chinois, soit par la physionomie, la taille et le teint, soit par les mœurs, la religion et le langage, nous avons proposé, il y a plusieurs années, de désigner cette grande région du globe sous le nom nouveau, mais clair, expressif et sonore, d'*Indo-Chine*. Nous allions abandonner cette innovation lorsque nous avons appris qu'un savant anglais, établi à Calcutta, a eu presque la même idée (1). Cette concordance imprévue nous engage à conserver notre dénomination, en attendant qu'on en propose une meilleure. Sur le nom de l'Indo-Chine.

Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendaient entre le golfe de Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes. L'intérieur présente un champ à des conjectures inutiles et fastidieuses. Il paraît cependant que toute la péninsule est Chaînes de montagnes. Fleuves.

(1) *Leyden*, Mém. sur les langues indo-chinoises, dans les *Asiatic Researches*, vol. X.

formée par *trois* ou *quatre* chaînes de montagnes qui, sorties du Thibet, courent dans une direction parallèle vers le sud. Entre ces quatre rangées de montagnes se trouvent *trois* longues et superbes *vallées* principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. Trois grandes rivières arrosent ces vallées, savoir : celle d'*Ava*, celle de *Siam* et celle de *Cambodja*. La partie supérieure du cours de ces fleuves est réellement inconnue, quoiqu'on la marque sur les cartes : mais dans le fait on ne sait pas si elles prennent toutes les trois naissance dans les hautes montagnes, ou si l'une d'elles a un cours plus long que les deux autres.

Voilà les points qui nous paraissent ou certains ou probables.

Incertitudes sur les rivières.

Le *Tsan-Pou* du Thibet, que d'Anville croyait identique avec le fleuve d'Ava, est décidément le même que le Bouram-Pouter, qui, en s'unissant au Gange, s'écoule par le Bengale. Le premier fleuve de l'Inde extérieure est l'*Iraouaddy* ou *Irabatty*, le grand fleuve d'Ava, qui pourrait être le *Ken-Pou* du Thibet; cependant ce n'est pas prouvé; en le supposant, on ne sait rien de certain sur la longueur du cours du Ken-Pou; seulement on conçoit qu'il est impossible que quatre ou cinq grandes rivières descendent *toutes* du même plateau, en conservant un parfait parallélisme et une proximité intime; il n'y a pas seulement d'espace pour les dessiner sur la carte. Si le *Thaluan* ou la rivière de *Martaban* a réellement un cours plus long que l'Irrabaddy, comme on l'assure, il nous semble que ce serait à lui qu'il faudrait réunir le Ken-Pou; il serait alors le fleuve principal de la grande vallée entre les monts d'Aracan et ceux de Siam. D'Anville regarde les rivières de Pégu et de Martaban comme deux embouchures d'une seule grande rivière. Les voyageurs anglais modernes disent que la rivière du Pégu est petite, et prend sa source à peu de distance de la mer; mais ils parlent sans doute d'un affluent de la rivière de Pégu de d'Anville. Ainsi d'Anville, en attribuant le cours du *Nou-Kian*, qui vient du Thibet par la Chine, à la rivière de Pégu, et l'Anglais

D'Anville justifié contre Buchanan.

Buchanan, en le donnant au Thaluan ou au fleuve de Martaban, ont précisément dit la même chose ; toute la *correction* que M. Buchanan s'imagine avoir faite se réduit à avoir pris la dénomination, rivière de Pégu, dans un sens différent de d'Anville. Selon nous, le *Nou Kian* est très-probablement le fleuve de Siam, le Meinam; ce fleuve étant, de tous ceux de la presqu'île au-delà du Gange, celui qui occasione les inondations les plus fortes et les plus régulières, il est raisonnable de lui attribuer des sources très-éloignées au centre des montagnes du Thibet. Les grands golfes d'ailleurs sont partout les débouchés des grands fleuves. Loubère n'a donné aucune raison plausible pour l'opinion contraire ; il n'a point vu les prétendues sources qu'il fixe bien plus au midi. Toutes les cartes le suivent encore, et notre Atlas n'exprime point l'opinion que nous ne hasardons ici qu'après de longues réflexions.

Opinion sur le fleuve de Siam.

On accorde, au contraire, un très-long cours au fleuve de Cambodja ou le *Mei-Kong;* il est regardé comme le même qui traverse le Laos ; cependant Duhalde dit que, selon le rapport des Chinois, la capitale du Laos était située sur une rivière qui se jette dans celle de Siam. D'Anville et Arrowsmith s'accordent à faire sortir ce fleuve des Alpes du Thibet, où il est appelé, selon le premier, *Lantsang-Kiang;* et selon l'autre, *Sat-Chou;* selon l'un et l'autre, il passe par le Younnan.

Divers avis sur le fleuve Mei-Kong.

Il serait singulier qu'un fleuve d'un si long cours vînt chercher son embouchure à la pointe d'une péninsule. Comment d'ailleurs concilier ce cours avec le témoignage des Chinois qui font communiquer le fleuve principal du Laos avec celui de Siam ? Faut-il admettre, avec M. Dalrymple, un bras de fleuve nommé *Annan*, et qui unirait le Meinam au Mei-Kong, comme le Cassiquiari unit le Rio-Negro et l'Orénoque ? Tout cela se trouve encore contredit par le rapport de l'envoyé hollandais, M. *Wusthof* qui, après avoir dit que le Mei-Kong ou le fleuve de Cambodja a 300 milles de cours, lui assigne ses

sources dans le nord du Pégou, à 50 milles de la capitale du Laos, deux données qui, même abstraction faite de toute autre circonstance, se concilient difficilement entre elles. Enfin, un voyageur récent annonce avoir appris des gens du pays que le Laos était un plateau sans grande rivière (1). En admettant cette opinion, on concevrait facilement que les deux rivières de Siam et de Cambodje puissent avoir quelque communication; mais ce serait toujours au premier que nous aimerions à attribuer les sources les plus éloignées.

Si telle est l'incertitude où nous sommes sur les fleuves de l'Indo-Chine, on prévoit aisément que les doutes doivent être bien plus grands à l'égard de la direction des

Incertitudes sur les montagnes.

montagnes, objet encore plus difficile à débrouiller dans le chaos des relations de voyages.

Parmi les quatre chaînes dont on suppose communément l'existence, celle qui sépare l'Empire des Birmans du Bengale s'abaisse dans le royaume d'Arakan, et se perd en collines avant d'atteindre le cap dit *Pointe de Negrailles*.

La seconde chaîne, qui paraît surpasser toutes les autres en élévation comme en longueur, sépare le Pégu et l'Ava du royaume de Siam, s'étend ensuite au travers de la presqu'île de Malaca, et finit au cap *Romania*, sur le détroit de Sincapura. C'est l'extrémité méridionale de l'Asie.

On ne sait presque rien sur la troisième chaîne. Elle paraît séparer le royaume de Siam de ceux de Cambodja et du Laos; peut-être se dirige-t-elle obliquement entre le Laos et Cambodja; peut-être s'étend-elle en plusieurs branches autour d'un plateau central. Au midi, elle est censée border le golfe de Siam et son extrémité, où le cap Cambodja sépare ce golfe de la mer de la Chine; mais ce cap est formé de terres très-basses, et rien ne prouve que ce soit l'extrémité d'une chaîne de montagnes.

La quatrième chaîne est un peu mieux connue. Elle prend naissance dans la province chinoise d'Younnan;

(1) *Voyez* ci-après, les articles *Laos* et *Lac-Tho*, p. 191-193.

elle borne à l'ouest le Tonquin et la Cochinchine, en les séparant des royaumes du Laos et de Cambodja. L'élévation et la largeur de cette chaîne paraissent la placer au rang des plus considérables de l'Asie.

A ces faibles notions sur la structure physique de la péninsule indo-chinoise, nous ne pouvons joindre que des renseignemens encore plus incertains sur les autres objets de la géographie-physique générale. Les voyageurs n'ont pu observer le climat de l'intérieur que d'une manière rapide, incomplète; sans doute il doit s'y trouver plusieurs régions tempérées. Telles sont celles du nord de l'Empire Birman. Les côtes éprouvent de fortes chaleurs, que modèrent cependant les vents de mer, plus frais et plus humides que dans l'Inde propre. Mais comme les saisons varient d'après l'exposition des côtes, nous réserverons les renseignemens détaillés sur cet objet pour les descriptions particulières de chaque pays. Climat.

L'inondation périodique des vallées inférieures par la crue des fleuves, est une circonstance commune à toutes les contrées de l'Inde extérieure. Mais les différentes époques de ces crues indiquent que les montagnes ou plateaux où ces rivières prennent leur source doivent se trouver à une distance inégale. Inondations

C'est l'action réunie de cette chaleur et de cette humidité qui donne à la végétation de l'Indo-Chine un caractère particulier de vigueur et de grandeur. Les contrastes de fertilité et de stérilité se marquent ici d'une manière extrêmement tranchante. Un soleil brûlant réduit en poussière légère ou en une croûte dure comme la pierre les terrains où les eaux pluviales ne s'arrêtent pas assez long-tems ni en assez grande abondance. Mais le long des rivières et sur le flanc des montagnes, une verdure éternelle, un port plus noble, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus distinguent les grands arbres de ces climats, auprès desquels les rois de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles vassaux. Au pied de ces géans du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herbacées pré- Caractère de la végétation.

sentent dans leurs fleurs et leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises.

Forêts. Dans les forêts s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d'aigle ou l'*aloëxylum verum* et celui de sandal blanc, qui parfument tous les palais de l'Orient. L'arbre de teak surpasse ici le chêne d'Angleterre pour la durée de son bois dans les constructions navales. Le bois de fer est très-commun. Le véritable ébénier est indigène de la Cochinchine. Partout on trouve le sycomore, le figuier d'Inde, le bananier, qui forme à lui seul un bosquet par l'abondance de ses larges feuilles. D'autres arbres les rivalisent en beauté ou en élévation; tels sont les *bignonies*, les palmiers-éventails, le *calophyllum*, qui s'élance plus haut que le pin, les nauclées d'Orient, et l'agalloche de Cochinchine, dont les feuilles ont le dessous d'une couleur de pourpre clair.

Plantes aromatiques. L'Indo-Chine est singulièrement riche en plantes aromatiques, médicinales et utiles aux arts. Le gingembre et le cardamome se trouvent sauvages sur les bords des rivières ou se cultivent en de vastes plantations. Le cannellier croît en abondance sur les deux rives de la péninsule des Malais, et il est quelquefois accompagné du muscadier. La turmeric est employée par les habitans de ces contrées à colorer et assaisonner le riz et leurs autres mets; les feuilles du bétel, le fruit du poivre long et poivre noir, sont les épices favorites, auxquelles ils ajoutent trois ou quatre espèces de poivre long et les graines du poivre long du Japon (1). Parmi les diverses drogues propres à la teinture, on connaissait surtout la carmentine (2), qui donne une belle couleur verte; trois espèces de *royoc* (3), toutes propres à teindre en jaune; l'indigo et le bois rouge de la lawsonie épineuse et de sapan. L'écorce de la *rhizophora gymnorhiza* donne une belle

Plantes tinctoriales.

(1) *Fagara piperata*. (2) *Justicia tinctoria*. (3) *Morinda umbellata*, *carthamus* et *gamboga*.

couleur rouge. La gomme résine appelée *sang-dragon* paraît être le produit de plusieurs espèces de plantes, et entre autres du *dracœna ferrea*, et du rotang, originaires de Cochinchine. L'industrie réclame encore divers végétaux, parmi lesquels nous remarquerons la *pimelia oleosa*, qui donne une huile qui entre dans la composition du vernis de la Chine; le sumac de Java, autre arbre à vernis; le *croton lacciferum*, sur lequel on recueille cette précieuse laque rouge, le produit d'une espèce de fourmi qui y place son nid et en élabore la gomme, sa nourriture ordinaire; enfin l'arbre à suif (1), dont le fruit donne une huile dense et très-blanche avec laquelle on fabrique des chandelles d'une belle apparence, mais d'une odeur désagréable.

Nous tirons encore de ces contrées, pour l'usage de la médecine, le jalap, la scammonée, l'écorce de nerium autidysentérique appelé *codogapala*, celle du laurier-culilaban, le fruit du strychnos vomique, la cassie, le tamarin, le jus épais de l'aloës, la résine du camphre, l'huile de ricin. La canne à sucre, le bambou, le nard, trois plantes célèbres de la famille des roseaux, se trouvent dans toutes ces contrées; les deux premières dans des marais fertiles, et la dernière sur les collines sèches. La patate douce, la mélongène et la pomme d'amour, les melons, les citrouilles, les melons d'eau, et une grande quantité d'autres plantes nourrissantes, enrichissent les plaines. Ce sont cependant le bananier, le cocotier, le palmier sagou qui fournissent le plus abondamment aux besoins des habitans. Ils possèdent une grande variété de fruits. La vigne vient dans les forêts, mais la chaleur excessive et le défaut de culture rendent son fruit très-inférieur à celui de l'Europe. Ils ont en compensation l'orange, le limon, le citron, le délicieux mango, l'ananas, le *litchi* (2), le mangostane et une

Plantes médicinales.

Plantes alimentaires.

(1) *Sebifera glutinosa*, de Loureiro, *sapium* ou *gluttier porte-suif*, de Jussieu. (2) *Dimocarpus*, Loureiro. *Euphoria*, Jussieu.

multitude d'autres fruits inconnus en Europe. On peut encore remarquer le *phyllodes placentaria*, avec les feuilles duquel on enveloppe les provisions pour leur donner plus de couleur et une saveur plus agréable, et que l'on mêle, ainsi que l'*amomum galanga*, dans les liqueurs fermentées retirées du riz ou du sucre.

Animaux. Les animaux les plus remarquables de l'Inde extérieure sont l'éléphant indien, le rhinocéros unicorne, le tigre, le léopard, l'ours, l'orang-outang, plusieurs autres espèces de singes, le gibbon, le magot, le pithèque et deux espèces encore mal connues; le grand singe de Malacca, de Forbin, et le singe blanc avec des yeux rouges, mentionné par Compagnon. Dans les forêts erreut encore le bubale, le cerf, plusieurs espèces d'antilopes, telles que l'*oryx*, le *strepsiceros*, l'*albipes* d'Erxleben, le *tragocamelus* de Pallas; le zibeth et le porc-épic se trouvent aussi dans ces contrées.

La portion de l'Empire des Birmans qui répond, selon M. Gosselin, à la Chersonèse d'Or des anciens, est très-riche en minéraux, et en produit même de très-singuliers : tandis que Malacca, qu'on avait pris jusqu'ici pour cette Chersonèse d'Or, produit à peine un minéral de quelque valeur, excepté l'étain. Les rivières du Pégou, au contraire, continuent encore à charrier des particules d'or, et leurs sables doivent, dans les tems anciens, avoir produit une bien plus grande quantité de ce métal précieux. Il est même assez probable que l'usage de dorer les planchers et les clochers des temples remonte à des tems très-anciens, puisqu'on raconte que la tour de Schomadou fut bâtie environ 500 ans avant l'ère chrétienne : si cela est vrai, le riche aspect de cet édifice aurait pu donner lieu à cette dénomination classique de *Chersonèse d'Or.* Mais peut-être les anciens avaient-ils, par la tradition, reçu une vague idée de toute la péninsule au-delà du Gange. L'or et l'argent abondent encore plus au Tonquin et à la Cochinchine que dans l'Empire Birman.

Minéraux.

Cette esquisse générale des qualités physiques de l'Indo-Chine doit être suivie d'un coup d'œil sur les nations

qui l'habitent, les langues qu'elles parlent, les religions qu'elles professent. Coup d'œil sur les nations indo-chinoises.

A l'exception des Malais, qui forment une race particulière répandue principalement dans l'Océanique, les autres nations indo-chinoises, par la taille, le visage carré, le teint jaunâtre, les cheveux roides, les yeux bridés, ressemblent à la race mongole et chinoise. En tirer la conclusion qu'ils sont de la même origine ne serait peut-être pas trop hasardé. Les Chinois se sont de tout tems répandus le long des côtes orientales et méridionales de l'Indo-Chine; ils y ont introduit leur écriture et en partie leur langue. Les Birmans paraissent même avoir conservé le souvenir de l'arrivee d'une colonie de Mongols, venus au nombre de 700,000 hommes en état de porter les armes. Cependant de semblables traditions même prouvent que la première masse de ces nations a dû habiter dans ces coutrées depuis un tems immémorial. Qualités physiques.

On assure qu'outre cette race dominante, il existe dans les montagnes, spécialement dans celles de Cochinchine et du Laos, une nation sauvage, noire, semblable aux Cafres, et qui s'appelle *Kemoys* ou *Moys*. Ils paraissent avoir du rapport avec les Haraforas des îles Philippines et avec les autres nègres de l'Océanique.

Les langues originaires de ces nations portent toutes, à l'exception du malai, le caractère simple, pauvre et imparfait des langues monosyllabiques du Thibet et de la Chine. Mais elles se subdivisent en trois classes aujourd'hui trés-distinctes. La *langue bomane* ou *braghmane* est parlée dans l'Ava et l'Aracan. La *langue siamoise* domine dans les royaumes de Siam et de Laos. Enfin la *langue annamitique* est en usage dans l'Annam, c'est-à-dire dans le Tunquin et la Cochinchine, peut-être aussi dans le Cambodje. Ces langues sont plus ou moins mêlées de chinois ou d'indien, selon que les nations qui les parlent sont plus rapprochées de l'Inde ou de la Chine (1). Langues.

(1) *Leyden*, Mémoire sur les langues indo-chinoises, *Asiatic Researches*, t. X.

Le dialecte de Pégou diffère entièrement de ces trois langues, mais il n'est pas bien connu. Le malai, répandu aussi dans toute l'Océanique, est mêlé de racines sanscrites et de quelques racines braghmaniques ou siamoises, auxquelles le commerce et l'empire de la religion musulmane ont fait joindre plusieurs mots arabes.

Religions. La religion de Bouddha, venue de l'Indostan, règne dans toute l'Indo-Chine sous diverses formes. Elle s'est probablement amalgamée avec diverses superstitions locales et nationales qu'elle n'a pu entièrement dompter. Or, les écrits sacrés de cette secte sont écrits en langue *baly*, qui est un dialecte dérivé du sanscrit, et probablement celui qu'on parlait dans le *Magadha* ou le Bahar méridional (1). Cette langue riche, harmonieuse, flexible, est donc devenue celle de la religion, des prêtres et des savans dans toute l'Indo-Chine, à l'exception du pays des Malais de la Cochinchine et du Tunquin. Le mahométisme l'a exclus de la première de ces contrées; dans les deux autres, la langue et la philosophie des Chinois ont été introduites par des colonies de cette nation. Cependant le bouddhisme y règne sous la forme qu'il a prise en Chine, et Bouddha y est adoré sous le nom de *Foë*.

Langue baly ou sacrée.

Telles sont les considérations générales auxquelles les pays et les peuples indo-chinois peuvent donner lieu. Nous allons en développer quelques-unes en traçant la description de chacune des grandes divisions de cette partie du globe.

L'Empire des Birmans. *L'Empire des Birmans* ou *Braghmans* s'offre le premier en venant de l'Inde. Nous n'y comprendrons que l'*Ava*, le *Pégou*, le *Cassay* et l'*Aracan*, attendu qu'il paraît certain que le royaume de Siam a secoué le joug des Birmans, et que d'ailleurs cette division est la plus naturelle.

Les Braghmans (2), qui s'appellent aussi *Mienmay*,

(1) *Lolliere*, dans *Petity*, Encyclopédie élémentaire, II, part. 2, p. 623. *Paullinus a Saint-Barth.* Examen codd. indic. p. 41. (2) On écrit

habitent l'Ava proprement dit ; ils étaient sujets du roi de Pégou ; mais dans le seizième siècle, cette nation nombreuse et guerrière excita une révolution, s'empara d'Ava, et ensuite de Martaban. Les Braghmans continuèrent de gouverner ce pays jusqu'en 1740. Une guerre civile s'éleva. Les Péguans, en 1750 et 1751, battirent leurs rivaux. Binga Della, roi du Pégou, ayant achevé la conquête d'Ava, laissa le gouvernement à son frère Apporasa. Tout semblait apaisé, quand il s'éleva un de ces hommes que la Providence suscite quelquefois pour changer le sort des nations ; c'était un Birman, d'une naissance obscure ; il se nommait *Alompra*, chef d'un petit village ; il s'essaya contre de petits détachemens, qu'il défit ; il parvint à s'emparer d'Ava. Binga Della marcha contre lui avec des forces imposantes, et fut vaincu. Alompra, encouragé par ce succès, continua ses conquêtes. Il investit la capitale du Pégou, et au bout de trois mois s'en rendit maître. Les Siamois l'avaient provoqué ; il marcha contre eux ; il approchait de leur capitale, lorsqu'à deux journées de Martaban il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en 1760. Son fils Mamdogée lui succéda, étouffa plusieurs insurrections et mourut en 1764 ; il laissait un fils en bas âge, nommé *Momien*. Schembuen, oncle du jeune prince et frère puîné du grand Alompra, exerça d'abord l'autorité avec le titre de régent ; ensuite il s'empara du diadème. Pour détourner l'attention du peuple, Schembuen déclara la guerre aux Siamois. Il les défit et prit leur capitale. Il battit également une armée de Chinois venus pour s'opposer à ses progrès. Cependant, quoique vaincus, les Siamois n'étaient pas soumis. Schembuen mourut à Ava en 1776. Son fils Chenguza, qui gouverna tyranniquement, fut tué en 1782, dans une conspiration, à la tête de laquelle était Schembuen Mindaragy, son oncle, qui s'empara du gouvernement. Ce nouveau prince

Histoire des Braghmans.

ce nom *Bomans* dans l'*Alphabet Barman*. Rome, 1776. *Birmans*, dans le Voyage de *Symes*, et *Borakhmans* ou *Buraghmans* dans l'*Oriental Repertory* de *Dalrymple*.

résolut de passer les montagnes d'Atoupec, et de réduire *Aracan* sous son obéissance. Cette conquête, commencée en 1783, fut promptement achevée. Il dirigea ensuite ses armes contre Siam, mais il éprouva plusieurs échecs. Enfin en 1793, un traité fut conclu entre les Birmans et les Siamois. Les premiers demeurèrent maîtres de toutes les villes maritimes de la côte occidentale jusqu'à Merghir.

Avec ces conquêtes l'Empire Birmanien pourrait bien former une masse égale à celle de la France actuelle. La

Étendue du pays.

longueur peut aller à 380 lieues; mais la largeur varie de 50 à 170 ou 180 lieues, elle n'est pas bien connue. Ce pays, qui s'étend dans la zone torride, paraît cependant

Climat.

devoir à son élévation un climat tempéré. La santé vigoureuse dont jouissent les Birmans atteste la salubrité de l'air qu'ils respirent. Les saisons y sont régulières; on ignore l'extrême froid, et la grande chaleur, qui précède la saison pluvieuse, est de courte durée. Presque toutes les variétés de sol et d'aspects se rencontrent dans cette contrée. Un delta plat et marécageux borde l'embouchure de l'Irraouady; derrière des collines douces et des vallons pittoresques s'élèvent de majestueuses montagnes. Le sol très-fertile des provinces méridionales de l'Empire des Birmans donne des récoltes de riz aussi abondantes que celles que l'on admire dans les plus belles parties du Bengale. Quoique vers le nord, le sol est plus irrégulier et plus montagneux; les plaines et les vallées, particulièrement celles que baignent les grands fleuves,

Végétaux.

produisent de beau blé et les différentes espèces de graminées et de légumes qu'on cultive dans l'Indostan. La canne à sucre, du tabac excellent, l'indigo, le coton et presque tous les fruits des tropiques sont des produits indigènes de cette contrée heureuse. L'agriculture, très-perfectionnée chez les Braghmans, n'a pas encore été décrite d'une manière satisfaisante. Les forêts pourraient fournir des matériaux à la construction de flottes nombreuses; car, outre le *teak*, qui croît dans toutes les parties de l'Empire Birman, on y trouve presque toutes

les espèces de bois connues dans l'Inde. Il croît, surtout au nord, des sapins très-beaux et en grande quantité.

Animaux. Les animaux sont les mêmes que ceux que nous avons attribués en général à l'Inde extérieure. Les campagnes sont couvertes de troupeaux; mais dans le voisinage des forêts ils sont exposés aux fréquens ravages des tigres, qui sont en grand nombre dans ces contrées. Le Pégou abonde en éléphans.

Minéraux. Nous devons donner quelques détails sur les mines. Elles se trouvent surtout au nord dans le royaume d'Ava. A six journées de marche de *Bamon*, près des frontières de la Chine, sont les mines d'or et d'argent de *Badouem*. On tire aussi de l'or, de l'argent, des rubis et des saphirs d'une montagne voisine du fleuve *Ken-Duem*, que l'on appelle *Woubosou-Taun*. Mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres, sont dans le voisinage de la capitale, *Ummerapoura*. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs autres parties de l'empire. Le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, y sont en grande abondance. En creusant près de la rivière, on trouve en quantité un ambre extrêmement pur et transparent. Ce pays ne possède ni diamans, ni émeraudes; mais il produit des améthystes, des grenats, de superbes chrysolithes, du jaspe, des pierres d'aimant et du marbre. Les carrières aux environs d'Ummerapoura donnent un marbre qui n'est pas inférieur au plus beau de l'Italie; il prend un poli qui le rend, pour ainsi dire, transparent : la vente en est prohibée.

Nous allons parcourir les provinces ou royaumes qui composent cet empire, et en marquer les principales villes.

Royaume de Cassay. Le *Cassay*, nommé en sanscrit le pays des *Muggalou*, d'où l'on a fait *Meckley*, était anciennement un état indépendant. Il avoisine le royaume d'Ascham. *Munnapoura* en est la grande et florissante capitale (1). Les habitans se donnent eux-mêmes le nom de *Moytai*.

(1) Asiatic Research, t. V, p. 223.

Royaume de Katchar.

Le royaume ou la principauté de *Katchar* se trouve aux limites du Cassay; il a pour capitale *Kaspour*, nommé *Kospetir* par l'historien portugais Juan de Barros. Les habitans, Hindous d'origine, sont appelés *Aikobah* par les Braghmans, et *Banga* dans leur propre langue.

Royaume d'Aracan.

Le royaume d'*Aracan*, appelé proprement *Rokhang*, occupe, entre l'Ava et le Bengale, une grande vallée arrosée d'une rivière considérable. Il embrasse encore plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits. Les côtes fournissent du sel. On exporte du continent de la cire et de l'ivoire. Les buffles et diverses sortes de grains indiens y sont communs; on y trouve du plomb et de l'étain (1). Un air pur favorise les progrès de la population, qui s'élève, dit-on, à 2,000,000. *Aracan*, la capitale, renferme, dit-on, 600 pagodes ou temples. Les Birmans y trouvèrent un immense butin, et parmi d'autres trophées, ils en emmenèrent une statue colossale du dieu *Gaudma*, en airain supérieurement bronzé, et un canon d'une grosseur énorme, composé de très-grosses barres de fer battu. L'Aracan, civilisé avant le reste de l'Empire Birman, formait une monarchie respectable, et qui même a fait trembler les rois de Pégou. On raconte des traits singuliers et un peu suspects sur ce peuple (2). Entre autres, on leur attribue de très-grandes oreilles et des faces aplaties. Ils provoquent eux-mêmes, dit-on, cette dernière difformité en s'appliquant une plaque de plomb. Ils doivent estimer très-peu la virginité des femmes, et même préférer celles qui se sont livrées aux étrangers (3). Les prêtres jouissent d'une haute vénération; le roi même se découvrait devant le suprême pontife, qui demeurait dans l'île de Manay. Les processions, les sacrifices, les funérailles, rappellent les usages de l'Indostan. Le nom de *Mogs*, qu'on a donné aux Aracanais, paraît venir de *Magadh* ou *Mage*, nom donné à Bouddha et au langage sacré ou *baly*.

(1) *Turpin*, Hist. de Siam. (2) *Schouten*, Voyages, I, 244. (3) *Valentyn*, Oud-and-Niew-Ostindien, VII, 145.

Le royaume d'*Ava*, séparé de l'Aracau par les monts Anoupectonmion, embrasse une vaste étendue. L'intérieur qui avoisine l'Yunnan, nous est à peu près inconnu. Royaume d'Ava.

Ava, l'ancienne capitale des Birmans, tombe en ruine depuis la fondation récente d'*Ummerapoura*, située sur les rives orientales de la grande rivière qui coule dans l'Irraouady. Villes Ummerapoura.

Cette ville, avec ses clochers, ses tourelles, ses *piasath* ou obélisques élevés, annonce de loin la résidence d'un monarque ; baignée par un lac au sud-est et par une rivière au nord-ouest, environnée d'îles nombreuses, Ummerapoura paraît, comme Venise, sortir du sein des eaux. Le lac voisin est appelé *Tounzemahn;* les bosquets de mangos, de palmiers, de cocotiers, ombragent ce bassin, animé par les courses d'une foule de barques.

Quel spectacle différent nous présente la ville d'*Ava*, appelée aussi *Aungwa*. Les murailles s'écroulent : le lierre et les ronces qui les couvrent y occasionent des crevasses et en dégradent les fondemens. Comme les maisons d'Ava, dit le colonel Symes, ne consistaient en très-grande partie qu'en bois et en bambou, un ordre de l'empereur a suffi pour les faire transporter dans la nouvelle ville d'Ummerapoura. *Thongo*, où l'on fabrique des toiles de coton, et *Prome*, où l'on dresse les éléphans du roi, sont des villes considérables dans la partie méridionale d'Ava. Ava.

Ce pays renferme beaucoup de tribus à demi-sauvages. Dans les forêts méridionales vivent les *Kariaïnes*, peuplade paisible. Les *Kaïns* ou *You* demeurent entre l'Ava et l'Aracan ; ils possèdent quatre principautés vassales, et parlent un dialecte braghman (1). Les *Lisse* habitent au nord du côté du Thibet. Tribus sauvages.

On ne connaît presque point les parties orientales de l'Ava, où le royaume de *Lowa-Shan* s'étend sur les deux bords du fleuve de Pégou, et où l'on nomme les villes de Le Lowa-Shan.

(1) Asiatic Research. V.

Quantong et de *Chiamay*. Non loin de cette dernière est un lac qui, fabuleusement agrandi sur les cartes du XVI[e] siècle, donne naissance aux quatre fleuves d'Ava, de Pégou, de Siam et de Cambodje ; hypothèse aujourd'hui rejetée.

Contrée de Barma.

C'est dans ces régions ténébreuses que les voyageurs anciens placent une ville et une contrée du nom de *Brama* ou *Barma ;* ils soutiennent que c'était un royaume distinct de l'Ava ; ils parlent même des guerres soutenues par le roi de Brama contre celui d'Ava (1).

Royaume de Pégou.

Le royaume de *Pégou* ou de *Baigou* s'étend sur toutes les terres basses arrosées par l'Irraouaddy et le Thaluyan ou Thalien. Ce dernier fleuve donne son nom aux habitans, qui nous paraissent identiques avec les *Thaluctæ* de Pline. C'est une nation différente des Birmans ; leur langue et leur extérieur l'annoncent (2). Ils sont probablement Hindous. Les Birmans, en détruisant la ville de *Pégou*, y épargnèrent, d'après leur coutume, les temples qu'on nomme *praws*, et la fameuse pyramide de *Schommadou*. Cette espèce de tour est située sur une double terrasse : un des côtés de la tour a 1304 pieds de haut, et le côté supérieur en a 642. Le bâtiment est composé de briques et de mortier, octogone à sa base, et en spirale à son sommet, sans aucune cavité ni aucune ouverture. Au sommet se trouve placé un *Ty* ou galerie en forme de parasol, de 53 pieds de circonférence, dont les supports sont en fer doré ; sa hauteur est d'environ 339 pieds, et il s'élève de 310 pieds au-dessus de la terrasse intérieure (3). La tradition fait remonter la fondation de ce monument à 600 ans avant J.-C.

Temple de Schommadou.

Marc-Paul l'a connu ?

Le célèbre voyageur Marc-Paul paraît en avoir eu connaissance. Il décrit (4) le mausolée qu'un roi de Mien se fit élever, et dont les tours, couvertes de lames d'or, étaient garnies

(1) *Mandelslo*, Itin. p. 114. (2) Della Vita de Msg. *Percoto*, dal. *P. Mich. Aug. Griffini*. Udine, 1782. (3) *Symes*, trad. de *Castéra*, I, 341 *sqq*. (4) Marc-Paul, lib. II, ch. 44.

d'une infinité de petites cloches d'argent qui, agitées par le vent, rendaient continuellement des accords agreables. Ces tours étaient en forme pyramidale. Si toutes ces ressemblances ne suffiseut pas pour démoutrer que Marc-Paul a décrit le temple de Schommadou, du moins elles prouvent que le goût des Pégouans, en fait d'architecture, n'a pas changé depuis bieu des siècles.

Villes maritimes.

Un des principaux ports de l'Empire des Birmans est *Rangoun;* il contient environ 30,000 âmes, quoique de fondation réceute. Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Pégou est *Siriam*, autrefois un des principaux ports de ce royaume. Il s'y faisait un commerce considérable lorsque les Portugais, et ensuite les Hollandais, y possédaient un comptoir. C'était le marché des rubis. On exportait alors des poteries ou faïences, de l'étain et du riz de *Martaban*, capitale d'uu aucien royaume, et port très-fréquenté avant que l'empereur des Birmans en eût fait boucher l'entrée. *Tavay* faisait le même commerce.

Caractère des Braghmans.

Quoique les Braghmaus ue soieut séparés des Hindous que par une étroite chaîue de montagnes, il y a entre les deux peuples uue différence marquée. Les Braghmans, vifs, inquiets, actifs, portés à la colère, ue counaissent ni l'indolence ordinaire des Hindous, ni cette sombre jalousie qui eugage la plupart des peuples de l'Orieut à renfermer leurs femmes entre les murs d'un harem. Leurs femmes et filles ne sont point dérobées aux regards des hommes. Le travail est la sauve-garde de leur vertu. Pourtant, aux yeux de la loi, elles sont d'une espèce inférieure. Le témoignage d'une femme ue vaut pas celui d'un homme. Les pauvres vendent, ou plutôt louent leurs chères moitiés aux étraugers.

Alphabet.

L'alphabet des Birmans renferme beaucoup de lettres qui n'expriment que des nuauces du même son (1). Ils écrivent de gauche à droite, comme les Européens. Les

(1) Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1729, tome VII, deuxième partie, p. 818.

livres des Birmans sont exécutés avec plus de netteté que ceux des Hindous, et dans chaque kioul ou monastère, il y a une bibliothèque ou un dépôt de livres. Le colonel Symes fut surpris de la quantité de ceux qui se trouvent dans la bibliothèque royale (1). Ils écrivent quelquefois sur des plaques de fer-blanc doré (2).

Livres.

L'année des Birmans comprend douze mois de 29 et de 30 jours alternativement : on intercale un mois tous les trois ans. Ils subdivisent leur mois d'une manière singulière : ils comptent les jours non-seulement à dater de la nouvelle lune, mais aussi de la pleine lune, qu'ils appellent *lune décroissante*. Ils sont passionnés pour la poésie et la musique, surtout pour les sons mélancoliques du *him*, instrument semblable à la flûte de Pan, formé de plusieurs roseaux artistement joints ensemble, mais qui n'ont qu'une seule embouchure.

Arts et manufactures.

Les Braghmans excellent dans les ouvrages de dorure. Ils ont à Chagaing une manufacture d'idoles qui emploie un marbre presque transparent. La capitale entretient un commerce considérable avec l'Yunnan, province de la Chine la plus voisine, elle y exporte du coton, de l'ambre, de l'ivoire, des rubis, des saphirs et des noix de bétel; elle en reçoit en retour de la soie écrue ou ouvrée, des velours, des feuilles d'or, du papier, des confitures, diverses sortes d'ustensiles. Les Européens et les Malais apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine et de grosses mousselines. Les Braghmans ignorent l'usage de l'argent monnoyé; les lingots seuls ont cours dans le commerce.

Religion. Culte.

L s Braghmans adoraient encore, au VIIIe siècle après J.-C., un grand éléphant blanc qui était censé rendre des oracles (3). Les talapoins ou prêtres et savans actuels sont disciples de *Bouddha*, qui, suivant les Hindous de toutes les

(1) *Symes*, Embassy, etc., t. III, p. 93. (2) Annal. chinoises, cit. par *Klaproth*, archives de la littérature orientale, I, 137. (3) *Idem. Ibid.* p. 123.

sectes, est regardé comme le neuvième Avatar ou incorporation de la divinité, mais que les bouddhistes vénèrent exclusivement comme le rédempteur du genre humain. Chez les Braghmans et les Siamois, le nom de *Gotma* ou *Gaudma*, philosophe qui, 500 ans avant Jésus-Christ, enseignait la doctrine de Bouddha, est en même tems généralement regardé comme le nom de la divinité. Le bouddhisme se montre ici sous un aspect assez favorable. Les talapoins ont composé beaucoup de livres de morale. Ils admettent la transmigration des âmes; celles qui, après toutes leurs épreuves, sont trouvées radicalement perverses, subiront une punition éternelle, tandis que les esprits vertueux jouiront d'un bonheur sans fin dans les montagnes de Merou.

Les lois des Birmans sont intimement unies avec leur religion. Le *Derma-Sastra* ou code national renferme en langue baly les vers sacrés de Menou, éclaircis par les nombreux commentaires des *Munis* ou anciens philosophes. La jurisprudence des Birmans respire une morale saine, et se distingue, suivant Symes, de tous les autres commentaires hindous, par la clarté et le bon sens; presque toutes les espèces de crimes qu'on peut commettre y sont prévus; un grand nombre de jugemens précédemment rendus sont annexés à chaque article. Cependant on y trouve les jugemens par épreuves et par imprécations. Lois civiles.

La forme de gouvernement, qui est despotique, n'admet ni emplois, ni dignités héréditaires; toutes les charges et les honneurs dépendent de la couronne. Le *tsaloë* ou la chaîne est la marque de la noblesse, et le nombre des cordes ou des divisions indique la supériorité du rang. Les princes de la maison royale forment le conseil d'état. Gouvernement.

Symes a évalué la population à 17,000,000; mais il vaut mieux avouer qu'on n'en sait rien. Tout homme est soumis aux devoirs militaires; mais l'armée régulière est très-peu considérable. Pendant la guerre, les vice-rois lèvent une recrue par deux, trois ou quatre maisons. La famille du soldat est retenue comme otage, et en cas de Armée.

lâcheté ou de désertion de sa part, elle est mise à mort. L'infanterie est armée de sabres et de mousquets; la cavalerie porte des lances de 7 ou 8 pieds de long. Les magasins du roi contiennent quelques centaines de vieux canons portugais, et tout au plus 20,000 mauvais fusils.

Marine. Les bateaux de guerre composent la principale force militaire; ils sont au nombre d'environ 500, fabriqués avec le tronc solide du bois de tek; leur longueur est d'environ 80 à 100 pieds, mais la largeur est rarement de plus de 8 pieds. Ils ont jusqu'à vingt et soixante rameurs; la proue massive porte une pièce de canon montée. Chaque rameur est pourvu d'une épée et d'une lance; et il y a trente soldats armés de mousquets. Les Braghmans attaquent avec impétuosité, et se servent de grappins pour l'abordage; mais les vaisseaux, étant extrêmement enfoncés dans l'eau, courent risque d'être coulés à fond par le choc d'un vaisseau plus considérable.

On ignore le montant du revenu, qui se tire du dixième de tout le produit et de toutes les denrées étrangères que

Importance politique. l'on importe. L'Empire des Birmans peut avoir une très-grande influence sur le commerce de l'Orient. On peut regarder cet état comme une très-forte barrière contre l'ambition des Anglais, qui convoitent en vain les mines de la Chersonèse d'Or.

La nature offre elle-même à la politique et au commerce de l'Europe un poste d'où une nation maritime entreprenante aurait pu, depuis long-tems, entretenir des relations sûres avec l'empire des Braghmans : nous voulons dire cette chaîne d'îles qui semble être le sommet d'une chaîne de montagnes sous-marines, liant le *cap Nigrais*, du Pégou, avec la pointe septentrionale de Sumatra. Quoique ces îles soient indépendantes des Braghmans, c'est ici l'endroit convenable de les décrire.

Iles Andamanes. Le groupe le plus considérable porte le nom d'îles *Andamanes*; il était déjà connu des Arabes sous ce nom dans le IXe siècle. La plus grande a environ 50 lieues de long, mais pas plus de 8 dans sa plus grande largeur;

elle est découpée par des baies profondes, formant d'excellens havres, et divisée par de vastes golfes, dont l'un, navigable pour de petits vaisseaux, traverse presque entièrement l'île, selon les cartes antérieures à celle que Dalrymple a jointe à la Relation de Symes. Dans celle-ci, on voit la grande île partagée en trois par des canaux très-resserrés. Les cartes du XVI[e] siècle montrent de même une longue chaîne de petites îles. Le sol paraît offrir une forte couche de terreau noirâtre; les rochers sont d'une pierre blanche quartzeuse. On assure qu'il s'y trouve des minéraux, entre autres du vif-argent (1). Des forêts étendues renferment quelques arbres précieux, tels que l'ébénier et le *mellori*, ou l'arbre à pain de Nicobar. On n'a vu d'autres quadrupèdes que des cochons sauvages, des singes et des rats. La mer abonde en poissons, parmi lesquels on nomme des mulets, des soles et d'excellentes huîtres. Productions.

Les habitans des Andamanes sont très-peu civilisés et probablement cannibales; du moins ont-ils une antipathie singulière pour les étrangers. Leur chevelure est laineuse, et ils ressemblent aux nègres, dont ils ont le caractère féroce et astucieux. Leur langue barbare ne ressemble à aucun dialecte indien ou indo-chinois (2). Ils paraissent appartenir à cette grande race des nègres d'Océanique, répandue dans la Nouvelle-Guinée et jusqu'à la Terre Diémen. Ces sauvages, au nombre de 2 à 3000, savaient à peine construire un bateau et employer un filet; mais ils commencent à se civiliser depuis qu'un établissement anglais a été formé dans la grande Andamane, où quelques criminels ont été envoyés du Bengale. Habitans.

Les îles Nicobar forment trois petits groupes. Le plus septentrional s'appelle *Car-Nicobar*. Viennent ensuite les îles *Nicobar* proprement dites, au nombre de trois, entre lesquelles il y a un excellent et vaste port. Les îles Iles Nicobar.

(1) *Hamilton*, II, 68, édit. *in*-8°, cité par *Walckenaer*. (2) *Colebrook* et *Fontana*, Asiat. Research., t. III et IV. *Symes*, Embassy to Ava, p. 127-138.

Productions. *Sambelong* sont au midi. Toutes ces îles produisent en abondance des cocos, de l'arec, des cannes à sucre, des lauriers-cassia, de l'excellent bois de tek, du bois de sassafras très-aromatique (1); l'arbre nommé *larum* par les indigènes, et *mellori* par les Portugais, donne un fruit meilleur que celui de l'arbre à pain d'Otaïti, duquel il diffère de caractère. Les bœufs amenés d'Europe y ont multiplié extrêmement, et les nids d'oiseaux bons à manger, si estimés en Chine, y abondent, ainsi que dans les

Habitans. Andamanes. Le peuple est d'une couleur cuivrée; ses yeux petits sont fendus obliquement. Dans leur habillement, une petite bande de drap pend derrière eux; et de là l'origine des contes absurdes du Suédois *Kœping*, marin ignorant, qui porta Linné lui-même à inférer que quelques espèces d'hommes avaient des queues. Leur langue et leur origine sont encore peu connues; on les croit descendans des Pégouans.

Les Danois ont des droits reconnus à la propriété de ces îles; mais après avoir formé un petit établissement dans l'île *Kamorte*, qu'ils appelèrent *Nouvelle-Sélande*, ils abandonnèrent un poste aussi avantageux à quelques frères moraves. Les Autrichiens voulurent y fonder une colonie en 1778, mais ils cédèrent aux réclamations du Danemarck.

Hors de la chaîne des îles Andamanes et Nicobar, on voit à une distance de 25 lieues le pittoresque volcan de l'île *Barren*, qui vomit des laves rougeâtres.

---

(1) *Prahl*, Etat actuel des îles Nicobar, ch. 17. (Copenhague, 1804, en danois.)

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

Fin de la Description de l'Asie. *Description spéciale des Royaumes de Tunquin, Cochinchine, Cambodje, Siam, Malaca,* etc., etc.

En pénétrant dans les parties centrales de la péninsule indo-chinoise, les clartés de la géographie, s'affaiblissant de plus en plus, cèdent enfin la place à une obscurité presque complète.

Où se trouve précisément ce royaume d'*Iangoma*, gouverné par des prêtres bouddhistes, fertile en riz, en métaux nobles, en benjoin, en musc qu'on apporte à Ava, célèbre surtout par la beauté et la galanterie de ses femmes, que recherchent les monarques voluptueux des contrées voisines? D'Anville, dont il faut encore consulter la carte, place l'Iangoma vers les sources du bras occidental de Meinam, le fleuve de Siam; d'autres cartes modernes l'omettent comme trop incertain. Royaume d'Iangoma.

On ne saurait placer que conjecturalement le pays de *Lac-Tho*, qu'un voyageur récent dit être situé au nord de Laos, entre le Tunquin et la *Chine*. C'est, selon ce voyageur, ou plutôt selon les ouï-dire qu'il a recueillis, un plateau sans rivières (1), cependant d'un sol très-humide, où l'on cultive le riz et où il vient beaucoup de bambous (2). Ce pays, qui ne renferme aucune ville proprement dite, exporte des buffles et du coton écru (3), en échange de sel et de soieries. Le peuple, qui s'habille d'étoffes de coton et d'écorce d'arbre, éprouve les malheureux effets de la guerre civile perpétuelle qui divise les petits chefs héréditaires auxquels le pays est soumis. Le roi de Tunquin exerce sur eux une suzeraineté nominale. Quelques tribus du Lac-Tho vivent dans la Le pays de Lac-Tho.

(1) *La Bissachère*, Etat du Tonkin, I, p. 19. (2) *Ibid.* p. 246, p. 144. (3) *Ibid.* p. 200, p. 75.

Traits de mœurs. simplicité de l'âge d'or; les familles ont leurs biens en commun, la récolte est laissée sans garde dans les champs, les portes de la maison sont ouvertes le jour et la nuit; tout étranger est reçu et traité cordialement; les passans cueillent dans les jardins autant de fruits qu'ils veulent (1). Ce récit vague permet de ne voir dans le Lac-Tho que le Laos même, sous la dénomination chinoise de *Lac-Tchoue*. Toutefois on peut objecter que nous ne savons pas même si ce nom chinois désigne véritablement le Laos. C'est un point sur lequel d'Anville a hésité, comme sa carte le prouve.

Un voyageur auquel son courage ou son adresse ouvrirait le passage par l'intérieur des états birmaniens, ferait d'intéressantes découvertes en dirigeant ses pas vers l'est, à travers la province de Yangoma, pour pénétrer dans la contrée presque inconnue qu'on nomme

Le royaume de Laos. *royaume de Laos*. Ce pays est au nord-est du royaume de Siam, et au nord de Cambodja. Selon l'opinion reçue, un grand fleuve l'arrose; c'est, à ce qu'on croit, le même que celui de Cambodja. L'envoyé hollandais Wusthof le remonta en bateau; il rencontra plusieurs cataractes épouvantables (2). Marini, d'accord avec ce voyageur, place les sources de ce fleuve dans la province chinoise d'Yunnan (3). Un voyageur portugais arriva de la Chine à Laos en descendant un fleuve et en traversant un lac (4). M. de la Bissachère, en contradiction ouverte avec tous ces témoiguages, dit que dans le Laos il n'y a ni fleuve ni rivière. Peut-être les découvertes ultérieures concilieront deux opinions en apparence si contraires. Le *Laos* est séparé de tous les états voisins par de hautes montagnes et d'épaisses forêts. On varie sur la fertilité; la Bissachère dit qu'on cultive un dixième des terres, et qu'elles ne produisent

(1) *La Bissachère*, II, 60-61. (2) *Valentyn*, Oud-and-Nieuw-Ostindien, IV. Description de Cambodje, p. 51. (3) *Marini*, Relation du royaume de Laos, ch. I. (4) *Jarric*, Thesaur. rer. indic. I, liv. 2, ch. 25.

que du riz (1) ; Wusthof et Marini vantent l'abondance des denrées des règnes animal et végétal. Le riz qui s'y récolte est estimé le meilleur de ces contrées. On cultive beaucoup de légumes. Il y a quantité de buffles. Le pays fournit aux caprices du luxe le benjoin, le musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis, des topazes et des perles. La gomme laque dite de Lalou est surtout si estimée, que les marchands de Cambodje y viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphans sont, dit-on, si communs dans les forêts de Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom. Les Tonquinois et les Chinois ont la part principale au commerce de ce pays. Cependant les Siamois y venaient autrefois en caravanes de plusieurs centaines de charrettes attelées de buffles; ils restaient deux mois en route. On vend dans ce pays des soieries et du sel; cette dernière denrée s'échangeait jadis contre un poids égal d'or (2). Productions

Marini indique sept provinces sans les nommer. Wusthof en marque trois, gouvernées par autant de princes vassaux.

Du tems de Kœmpfer, les principales villes du pays s'appelaient *Lant-Chang* (d'où Marini a fait *Langione* et Tsiamaya ; dans les cartes modernes on y a ajouté Sandepora. Les Chinois ont assuré à Duhalde que le mot *Mohangu* signifie ville dans la langue de Laos, et que la capitale s'appelle Mohang-Leng. C'est probablement le *Lantchang* de Kœmpfer et le chef-lieu de la province de *Lan'kian*, indiquée par un passage du rapport de l'envoyé hollandais. Mais celui-ci donne à la capitale le nom de *Winkian;* elle était entourée d'une muraille en pierres rougeâtres; la garnison était de 50,000 soldats; la cour déployait un grand faste. Villes et provinces.

M. de la Bissachère affirme, au contraire, qu'il n'y a dans le Laos qu'une seule petite ville nommée *Tran-*

(1) *La Bissachère*, Etat du Tonquin, I, p. 147. (2) *Valentyn*, p. 53.

mah, peuplée de 4 à 5000 Tonquinois et Chinois. On pourrait conclure de ce trait que toute la relation de ce missionnaire, sur le Laos, est apocryphe, ou bien qu'elle s'applique à un petit coin du pays, envahi par le monarque du Tonquin.

Habitans. Les habitans paraissent avoir de la ressemblance avec les Chinois méridionaux. Leur teint est olivâtre; ils sont en général bien constitués, de bonne mine, robustes, doux, sincères, mais portés à la superstition et à la débauche. La chasse et la pêche sont presque leurs seules occupations.

Gouvernement. Clergé. Le pays est divisé en plusieurs petits royaumes soumis à un souverain absolu qui, selon les anciennes relations, ne se montre en public que deux fois par an. Il est le plus souvent l'esclave de ses prêtres et de ses ministres. Les chefs de famille ont aussi un grand pouvoir. Les talapoins ou prêtres, dont le chef prend le titre de *radjah* ou roi, bravent l'autorité civile, vivent dans la licence et oppriment horriblement le peuple, et même la noblesse. Il ne faut cependant pas trop se fier à ces assertions de Marini; car il paraît, d'après les rapports hollandais, que ces talapoins se sont permis envers les missionnaires une plaisanterie très-mordante: « Vous voyez, » leur dirent-ils, que nous avons un système religieux » très-complet, des pagodes à flèche dorée, des pyra- » mides, des images de divinités couvertes de lames d'or, » un culte rempli de cérémonies. Nous formons d'ail- » leurs, nous autres talapoins, un clergé puissant, riche » et heureux; avant de nous prêcher un changement de » religion, daignez apprendre notre langue, prenez nos » vêtemens, vivez parmi nous à notre manière, suivez » nos études, entrez dans nos ordres sacrés, et quand » vous aurez subi cette épreuve, vous aurez la liberté de » prêcher contre nous et d'essayer de nous convertir. »

M. de la Bissachère dit que le Laos reconnait aujourd'hui la suzeraineté du roi de Tunkin.

A l'est du Laos et au sud des provinces chinoises de

Yunnan et de Koansi, s'étend le pays que nous nommons royaume de *Tonquin* ou *Tunkin*, autour d'un golfe du même nom. Son véritable nom est *Anam* ou *Aynam* (1). Celui sous lequel nous le connaissons est le nom qu'a porté la capitale jusque dans ces derniers tems. Le Tonquin

On éprouve fréquemment de redoutables *typhons* ou trombes dans le golfe du Tonquin et dans les mers adjacentes. Précédés d'un tems serein, ils s'annoncent au nord-est par un petit nuage très-noir vers l'horizon, mais bordé, dans sa partie supérieure, d'une bande couleur de cuivre, qui s'éclaircit insensiblement jusqu'à ce qu'elle devienne d'un blanc éclatant. Souvent cet alarmant phénomène se montre douze heures avant que la trombe n'éclate. C'est la lutte perpétuelle entre le vent du nord, descendant des montagnes du continent, et le vent du sud, venant de la mer, qui produit ces trombes. Leur fureur est extrême. Pendant leur durée le tonnerre gronde d'une manière épouvantable, de longs éclairs sillonnent le firmament, accompagnés d'une pluie abondante; un calme absolu succède après cinq ou six heures, mais bientôt l'ouragan recommence en sens opposé avec plus de fureur encore, et dure pendant un égal espace de tems (2). Typhons du golfe du Tonquin.

Pour en venir à la description de la terre, nous dirons, après les relations des missionnaires, que le climat du Tonquin est constamment rafraîchi par les vents du sud et du nord; les pluies y tombent depuis avril jusqu'en août; elles sont suivies de la plus belle et de la plus abondante végétation. Le pays est ceint de montagnes au nord et à l'ouest; mais les côtes et le centre présentent une vaste plaine, formée en partie par les alluvions de l'Océan et les dépôts des rivières (3). Des digues nombreuses et étendues défendent contre les flots de la mer ces terres basses, très-fertiles en riz. En plusieurs Climat.

(1) *Valentyn*, Lettre d'un roi de Tonquin à un gouverneur de Batavia.
(2) *Pennant*, outlines of the globe, tome III, pag. 76. (3) *La Bissachère*, Etat du Tonquin, I, p. 46 *sqq*.

endroits, les boues et sables rejetés par la mer forment un mélange qui n'est plus de l'eau, qui n'est pas encore de la terre, et où les Tonquinois, pour exercer la pêche, glissent, à moitié assis, sur des planches. Les rivières inondent le pays dans la saison pluvieuse, c'est-à-dire depuis mai jusqu'en septembre. Le principal fleuve est le *Sang-Koï*, nommé en Chine, où il prend sa source, *Hoti-Kiang*; il reçoit le *Li-Sien*.

Productions. Les Tonquinois cultivent les patates, les yams, les plantains, le riz, les mangos, les limons, les noix de coco, les ananas; ils recueillent de la soie excellente. L'orange de ce pays est la meilleure que l'on connaisse. L'arbre à thé y abonde, mais on n'en soigne pas le produit. Le bois de fer et beaucoup d'autres espèces de bois précieux croissent sur les montagnes, tandis que le palmier arec, le bétel, l'indigo, la canne à sucre, viennent dans les plaines. On ne connaît ici ni moutons, ni ânes; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs, d'antelopes et de singes; et les campagnes sont couvertes de bœufs, de buffles, de pourceaux, de volaille.

L'histoire naturelle de ce pays se compose de vagues indications fournies par des missionnaires peu instruits. Lorsqu'ils nous vantent des abeilles sauvages qui donnent, comme au Brésil, un miel limpide et odorant; lorsqu'ils se plaignent des dévastations de la fourmi blanche ou du nombre immense de serpens qui infestent ce pays marécageux, nous reconnaissons dans leur peinture sans art l'empreinte de la vérité; mais lorsqu'ils assurent avoir entendu des singes chanter aussi mélodieusement que le rossignol (1), il est permis d'y soupçonner quelque illusion du sentiment ou du souvenir.

Curiosités naturelles.

Le règne minéral présente du fer dans un état très-pur et de bon cuivre en abondance, de l'étain et de l'or en petite quantité, et un métal qui, d'après les qualités qu'on lui attribue, semble être du zinc, soit muriaté,

(1) *La Bissachère*, I, p. 94.

soit arséniaté (1). Les nombreuses cavernes remplies de stalactites indiquent la nature calcaire de beaucoup de montagnes.

Villes. La capitale de l'Anam s'appelait *Dong-Kin*, c'est-à-dire cour de l'est, d'où nous avons fait Tonquin ; aujourd'hui elle a pris le nom officiel de *Bac-Khin*, ou cour du nord ; mais le peuple la désigne sous la dénomination de *Kescho*. Cette ville, située sur la rivière Saug-Koï, à 40 lieues de la mer, égale, dit-on, Paris en étendue (2), et n'a pourtant que 40,000 habitans (3) ; deux faits qui se concilient dès qu'on observe que des cabanes, des jardins et de larges rues occupent la plus grande partie de l'espace. Les palais du roi et des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil ; ceux de l'empereur ont le privilége exclusif d'être bâtis en carré. Nous remarquerons encore les villes de *Han-Vints*, avec 20,000 habitans ; *Tranach*, avec 15,000 ; *Causang*, avec 8000 ; *Hun-Nam*, avec 5000 : cette dernière est la même que *Hean*, où les Hollandais avaient leur comptoir. Dans la partie cultivée du pays, les villages se touchent et la grande route présente une suite non interrompue de maisons et de jardins plantés en palmiers. Parmi les provinces, nous ne distinguerons que celle de *Boschin*, limitrophe de la Cochinchine.

Gouvernement. Histoire. Le Tonquin, démembré de la Chine en 1368, conserva les formes du despotisme patriarcal qui distinguent les grandes nations d'Asie. Noblesse, honneurs, richesse, tout est attaché à l'office de mandarin soit lettré, soit militaire. Les *gens du roi* forment comme une espèce supérieure au peuple. La dynastie des *Lé* avait, depuis plusieurs générations, gouverné avec autant de bonté et de sagesse que le despotisme saurait en admettre. Mais parmi les grands officiers de la couronne, le *choua* ou *chua-sua*, espèce de maire du palais, s'étant rendu héré-

(1) *La Bissachère*, I, p. 53. (2) *Richard*, Hist. du Tonquin, I, p. 36.
(3) *La Bissachère*, I, 73.

ditaire, et comme le chef de l'armée et comme maître des principaux revenus, sut bientôt réduire le *bova* ou roi à n'être qu'un vain simulacre de monarque. La Cochinchine se détacha et forma, sous la dynastie *N'guyen*, un royaume d'abord tributaire et bientôt rival du Tonquin. Les guerres civiles qui éclatèrent vers le milieu du siècle passé, au sujet de la succession d'un *choua*, fournirent au roi l'occasion de ressaisir le suprême pouvoir. Dans le dessein de faire revivre ses droits sur la Cochinchine, il prit part aux révolutions intérieures de ce pays, et combattit, avec un zèle intéressé, les usurpateurs du trône des *N'guyen*. Un de ces usurpateurs s'en vengea par une invasion du Tonquin, où il extermina la maison des *Lé*, et s'établit lui-même comme souverain; en même tems il conserva le gouvernement de la meilleure partie de la Cochinchine. Mais le légitime héritier de ce pays parvint, à force de persévérance, à reconquérir son royaume; et ayant poursuivi les usurpateurs jusque dans le Tonquin, il se rendit encore maître de ce pays, et le garda sous prétexte que la maison des *Lé* était éteinte. Ainsi, ce prince, nommé *Ong-N'guyen-Choung* (1), règne

Empire d'Anam.

sur tout l'ancien royaume d'*Anam* ou d'*Aynam*, auquel il a joint les pays de Lac-Tho, de Laos et de Cambodje; mais la haine nationale des Tonquinois contre les Cochinchinois, l'insubordination des Laociens et d'autres peuples de l'intérieur, l'existence supposée d'un descendant des *Lé*, et la mort des princes destinés à hériter du trône de N'guyen-Choung, ne permettent guère de considérer cet *Empire Anamitique* autrement que comme un météore passager. Aussi n'y avons-nous pas eu égard dans l'arrangement de cette description.

Les Tonquinois.

Les Tunquinois ont le visage plat, ovale, moins brun que les autres Indiens; leurs cheveux sont noirs, longs, et fort épais; une robe qui descend jusqu'aux talons, fait toute leur parure. Leur langue monosyllabique est

(1) C'est le *Chaung-Choung* de quelques auteurs.

dérivée de celle des Chinois; mais elle possède un certain nombre de mots combinés, ainsi que certains sons aspirés et sifflans, qui n'existent point dans le chinois (1). Les Tunquinois ont aussi défiguré l'écriture chinoise, ou peut-être en ont-ils conservé un type aujourd'hui suranné dans la Chine même. Leur littérature doit être riche en ouvrages d'éloquence. Ils ont consigné par écrit l'histoire de leur pays depuis six siècles. Moins raffinée que les Chinois, cette nation paraît avoir plus de vigueur morale; elle a montré une valeur impétueuse, elle peut citer des traits d'héroïsme et de générosité : on la représente comme hospitalière, fidèle dans l'amitié et pleine de respect pour la justice civile (2); mais on l'accuse, d'un autre côté, d'être vaine, inconstante, dissimulée, vindicative (3). Les Tonquinois, vivant sous le despotisme, ont probablement peu de vertus et peu de vices qui ne leur soient communs avec leurs voisins. Leur armée, qui s'élève à plus de 100,000 hommes, a l'habitude de battre les Chinois. La marine, composée de 200 galères, n'a de remarquable que l'emploi d'une espèce de feu grégeois que l'eau ne saurait éteindre (4).

Forces de mer et de terre.

Lois et usages.

Le monarque célèbre tous les ans, de même qu'en Chine, une fête en l'honneur de l'agriculture. La polygamie y est en vigueur, et nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouse; les hommes répudient les femmes à volonté. Les mariages se font sans prêtres; le consentement des parens est nécessaire. La stérilité déshonore ici un ménage, tandis que le mélange de nombreux enfans de plusieurs femmes n'y apporte aucun trouble (5). La pompe des enterremens, la magnificence des cercueils, le choix superstitieux de certaines positions pour le lieu de sépulture, enfin les fêtes en l'honneur

(1) *Alex. Rhodes*, Dictionarium Anamiticum. Roma, 1653. *Hervas*, Saggio pratico, p. 134. *Valentyn*, Descript. du Tunkin, p. 6. (2) *La Bissachère*, II, p. 36 *et suiv.* (3) *Marini*, Relation du Touquin, p. 64-66, etc., trad. franç. (4) *La Bissachère*, I, 325. (5) *Marini*, p. 155.

des ancêtres; tout, en un mot, rappelle les cérémonies funèbres des Chinois. On aime des spectacles composés de scènes facétieuses, de danses et de combats de coqs; cependant on y donne aussi des drames très-lugubres.

Fabriques. Commerce. Les Tonquinois fabriquent avec assez de succès des étoffes de soie et de coton, des fusils, de la porcelaine, du papier chinois, des ouvrages de vernis et de métal. Leur commerce avec les nations étrangères consiste en soieries de toutes espèces, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, musc, gingembre, sel, bois de couleur pour la teinture, bois d'aloès, marbre, albâtre et ouvrages de vernis (1). Ils ont de grandes relations avec la Chine. Les Portugais et les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu depuis, entre les Européens, que quelques négocians anglais de Madras qui aient tour à tour suivi, abandonné et repris cette navigation. Les missionnaires de l'ordre des jésuites furent définitivement chassés en 1772.

La Cochinchine. Au midi du Tonquin nous trouvons la *Cochinchine*, pays dont la géographie est devenue obscure à force d'avoir été traitée par beaucoup d'écrivains qui se contredisent. Ce pays, compris avec le Tonquin sous le nom général d'*Anam*, en fut démembré il y a 600 ans. On ignore sous quel nom particulier les indigènes le désignèrent ou le désignent encore; celui d'Anam a trop d'extension; celui de *Quinam*, indiqué comme le nom du royaume entier par un bon observateur (2), paraît cependant n'être que celui de la principale province (3). Les Japonais l'ayant appelé *Cotchin-Djina*, le pays à l'ouest de la Chine, les Européens le désignèrent sous la même dénomination. Mais voici une nouvelle question :

Incertitudes sur le nom.

---

(1) *Valentyn*, p. 5, p. 31, etc. (2) *Wusthof*, dans *Valentyn*, IV, Description de Cambodia, p. 52-53. (3) *Alex. de Rhodes*, Relation du Tunkin, au comm.

quelles sont les limites de cette contrée? La nature des lieux, l'extension de la nation et celle du langage européen bornent le nom de *Cochinchine*, ou, si l'on veut, d'*Anam méridional*, à la côte qui s'étend depuis le Tonquin jusqu'à Tchiampa, sur 110 lieues de long et 10 à 25 de large. Nous n'abandonnerons point cet usage commode. Si des conquêtes récentes, et peut-être éphémères, ont soumis les côtes de Cambodje au roi de Cochinchine, ce n'est pas une raison pour changer une nomenclature fondée sur la différence des nations et sur la situation des pays. La géographie des provinces offre encore plus d'embarras. Ceux qui, à l'instar de quelques navigateurs modernes, étendent la Cochinchine jusqu'à la pointe de Cambodje, la divisent en trois parties, la *haute*, celle *du milieu* et la *basse* (1), ou la province de *Hué;* celle de *Chang*, qui s'étend, selon eux, depuis le 12e jusqu'au 16e degré, et celle de *Donnaï*, qui n'est autre chose que le Bas-Cambodje. Les voyageurs anciens donnent, pour la Cochinchine proprement dite, une division beaucoup plus compliquée et probablement plus exacte, mais obscure, et dans laquelle nous essaierons de déterminer les provinces suivantes, en allant du nord au sud. Incertitudes sur les divisions.

Le *Hué*, *Hoé* (2) ou *Toan-Hoa* (3), séparé du Tunkin par un défilé étroit fermé d'une muraille, contient une grande ville avec un château royal fortifié, résidence habituelle du monarque actuel. Cette ville, peuplée de 30,000 âmes, porte le nom de *Ke-Hoa* dans le dialecte populaire, et celui de *Fou-Chouang* (4) en langue des mandarins. La province de *Quambin* est dans les montagnes. Provinces et villes.

Celle de *Chang*, ou, d'après l'orthographe portugaise, *Ciam* (5), moins étendue de deux tiers que les rapports

(1) *La Bissachère*, I, p. 25. *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, II, p. 246, trad. franç. (2 vol., chez *Buisson*). (2) *Valentyn*, Descript. du Tunkin, p. 2, dans le vol. IV. (3) *Alex. de Rhodes*, l. c. (4) *Phu-Xuan*, chez M. de *La Bissachère* (C'est une orthographe portugaise). (5) *D'Anville*, carte d'Asie. *Valentyn*, l. c. (C'est le *Cham* du P. Rhodes).

modernes ne la représentent, renferme la magnifique *baie de Turon*, fréquentée par les jonques chinoises et autres, environnée d'un pays aussi fertile que pittoresque, et qui reçoit une rivière sur laquelle est située la ville de *Tai-Fou*, le siége du commerce de la Cochinchine (1). Ce fut dans les montagnes, au sud-ouest de Tai-Fou, que les voyageurs hollandais traversèrent la province ou principauté tributaire de *Tiam* ou *Thiem*, rejetée par d'Anville à 60 lieues plus au nord-ouest, parce que ce géographe ne savait pas que le Laos, dont le Thiem est un démembrement, s'étend très-loin au sud, entre le Cambodje et la Cochinchine, en touchant presque à Tchiampa (2). Sur les bords de la mer s'étend la province *Quan-Hia* (ou Quansia), avec la ville de *Banbong*. Ensuite vient la riche et belle province de *Quinam* ou *Quin-Nong* (3), avec la ville du même nom, peuplée de 10,000 âmes, située sur la baie Chiuchen; c'est l'ancienne capitale de tout le royaume. La province de *Foy*, selon les Hollandais, est nommée *Phayn* par les missionnaires. Dans celle de *Niaron*, on trouve la ville de *Din-Foan*, probablement la même que *Qui-Fou*, indiquée comme une ville considérable par un voyageur moderne (4). La province de *Niatlang* termine, au sud, la Cochinchine et notre voyage. Le *Raman*, que d'Anville met à la place de cette dernière province, n'est qu'une bourgade; et les deux districts de *Dingoë* et de *Dihheut* dépendent de la province de Hué.

Côtes de la Cochinchine. Alluvions.

Il n'est guère de terre sur laquelle la mer gagne plus sensiblement que sur les côtes de la Cochinchine. En effet, M. *Poivre* y trouva que, de 1744 à 1749, la mer avait gagné plus de 30 toises d'orient en occident. Les rochers, dans les provinces du midi, sont des masses de roc vif, sans couches horizontales; quelques-uns, fendus perpendiculairement, sont des granits. Il se trouve au milieu

(1) *Barrow*, II, 328-330. (2) *Wusthof*, chez *Valentyn*, Descrip. de Cambodia, p. 53. (3) *Quenia*, chez le P. Rhodes. (4) *La Bissachere*, I.

de la rivière de *Hué-Hane*, à une lieue de la baie, une île de sable, du centre de laquelle s'élève un grand et magnifique rocher d'albâtre, percé à jour en plusieurs endroits. On l'a nommé Montagne des Singes. La côte présente plus communément des rivages de sable : en ces endroits le fond de la mer s'étend assez loin, et le mouillage est un fond de sable vaseux mêlé de coquilles : en quelques endroits le rivage est couvert de cailloux ronds ou pierres roulées par les torrens qui descendent des montagnes. Vis-à-vis de ces rivages le mouillage ne vaut rien ; il s'y trouve un fond de roches : dans les lieux où le pied des montagnes plonge dans la mer, on ne trouve pas de fond. C'est vis-à-vis des rivages de sable que l'on trouve des fonds de madrépores et de corail semés de distance en distance.

La nature a partagé ce pays en deux portions distinctes, la plaine et les montagnes. Ces dernières jouissent constamment d'un climat tempéré ; mais les eaux, rendues malsaines par la chute de certaines feuilles et par des substances minérales, y font périr les étrangers. C'est là qu'habitent les tribus sauvages de *Moys* ou *Kemoys*, qui adorent le soleil et cherchent, par des opérations magiques, à défendre leurs belles rizières contre les éléphans. Les tigres et les singes y abondent. On exploite des mines de fer ; on en connaît qui donnent de l'or très-pur, et on a récemment découvert de l'argent. Les forêts sont la principale richesse des montagnes ; elles fournissent le bois de rose, de fer, d'ébène, de sapau, de sandal, surtout le bois d'aigle et de calambac, dont le dernier se vend à la Chine au poids de l'or (1). C'est à *Biuh-Kiang* que vient le mieux le bel arbre nommé *aloëxylum verum*, d'où l'on tire cette concrétion résineuse et aromatique appelée *calambac*, ou, en cochinchinois, *kinam* ; on fait du papier avec l'écorce de cet

Tableau de la partie haute.

(1) *Charpentier-Cossigny*, mémoire inédit, cité par M. *Blancard*, Commerce des Indes et de la Chine, p. 344 *et suiv.*

arbre (1). Les *agallochum* donnent le bois d'aigle commun. On y recueille encore d'autres substances précieuses, telles que la gomme-laque, élaborée par des fourmis sur le *croton lacciferum*, et la gomme sang-dragon, tirée de plusieurs espèces d'arbres, et surtout de la *dracæna ferrea* (2); l'arbre à suif (3), dont l'huile épaisse et blanche sert à faire des chandelles d'une belle apparence, mais qui répandent une odeur désagréable.

Tableau de la partie basse.

La plaine éprouve, dans les mois de juin, de juillet et d'août, une chaleur insupportable, hormis dans les endroits rafraîchis par la brise de mer. En septembre, octobre et novembre, les pluies abondantes qui tombent seulement sur les montagnes enflent les innombrables rivières dont le pays est entrecoupé; dans un instant toute la plaine est inondée, les villages, les maisons même forment autant d'îles; on navigue en bateaux par-dessus les campagnes et les haies; c'est la saison du commerce intérieur, des grandes foires et des fêtes populaires; mais les bestiaux sont quelquefois noyés, et chacun s'empare de ceux qu'il trouve; les enfans même vont en bateaux pêcher des souris qui, en grand nombre, s'accrochent aux branches des arbres. Ce spectacle se renouvelle ordinairement de quinzaine en quinzaine, et dure deux ou trois jours (4). Dans les mois de décembre, de janvier et de février, le vent du nord amène des pluies froides, seul indice de l'hiver. La plaine dont nous venons de retracer le climat produit une immense quantité de riz, dont on fait une double récolte, et qui ne coûte pas un sou la livre; du maïs, du millet, plusieurs espèces de fèves et de citrouilles, tous les fruits de l'Inde et de la Chine, une grande quantité de cannes à sucre dont le suc, épuré et formé en gâteaux, est exporté en Chine (5), surtout

(1) *Loureiro*, Memorias da la Academ. das Sciencias da Lisboa, II, 205-213. (En portugais). *Valentyn*, et mes notes sur la traduction de *Barrow*. (2) *Loureiro, ibid.* I, p. 381. *Idem*, Flora Cochinchin. (3) Sebifera glutinosa, *Lour.* (4) *Borri*, Relation de la Cochinchine, p. 6. (5) *Barrow*, trad. franç., II, p. 284.

de la province de Chang (1); des noix d'arec, des feuilles de bétel, du coton, de la soie de bonne qualité, du tabac et de l'indigo. Le laurier-myrrhe (2) donne une cannelle dont l'odeur de camphre et le goût sucré la font préférer par les Chinois à celle de Ceylan (3). Le thé de la Cochinchine serait excellent si la récolte en était mieux soignée. La plante nommée *dinaxang*, ou l'indigo vert, ferait à elle seule la fortune d'une colonie. Les Cochinchinois ont de petits chevaux, des mulets, des ânes, des chèvres et beaucoup de volaille. Ils tirent une bonne nourriture de plusieurs plantes salines, telles que la salicorne, la bacale maritime et la sabline; ils mangent aussi diverses espèces d'algues marines. Outre les poissons, leur aliment ordinaire, la mer leur fournit diverses espèces de mollusques, surtout les holothuries ou *bichos-domar*, que toutes les nations du sud-est de l'Asie mangent avidement. L'hirondelle-salangan ne construit nulle part en plus grand nombre que dans les îles de la Cochinchine ses nids, tant recherchés par les gourmands chinois.

La Cochinchine, où tant de productions intéressantes appellent le commerce européen, est peuplée d'une des nations les plus actives et les plus spirituelles de l'Asie. Une taille petite et un teint olivâtre foncé donnent aux Cochinchinois peu de titres dans l'empire de la beauté. Le peuple suit la religion de Bouddha; les mandarins étudient les livres de Confucius; la religion catholique avait fait quelques progrès, et cette naissante église eût mérité, même sous le rapport politique, un regard protecteur des puissances européennes; aujourd'hui, la mort du prince, élève de l'évêque d'Adran, l'a laissée sans appui au milieu de périls et d'obstacles. La langue vulgaire, quoiqu'un dialecte de la chinoise, n'est pas entendue des Chinois; les caractères sont à peu près les mêmes, mais

Habitans. Mœurs. Religion.

(1) *Charpentier-Cossigny*, l. c., p. 370. (2) Laurus myrrha, *Loureiro*, Memorias, I, 385. (3) *Blancard*, l. c., p. 374.

on n'en connaît qu'un nombre borné (1). Les personnes d'un rang supérieur sont vêtues de soie. Elles ont dans leurs manières toute la politesse chinoise. L'habit commun aux deux sexes consiste dans de larges robes avec de grandes manches, des tuniques et des caleçons de coton. Les hommes se couvrent la tête d'une sorte de turban, et ne se servent ni de souliers, ni de pantoufles. Les maisons, construites en bambous, sont couvertes de roseaux et de paille de riz. On les place au milieu de bosquets d'orangers, de limoniers, de bananiers, de cocotiers. Les Cochinchinois fabriquent avec le riz une liqueur spiritueuse pour leur usage. Ils travaillent le fer avec assez d'adresse; leur poterie de terre est jolie. Ils ont fait quelques progrès dans la musique. Le lord *Macartney*, pendant son séjour à Turon, assista à une espèce d'opéra historique, dans lequel il y avait du récitatif, des airs et des chœurs. Leurs navires ont des formes très-élégantes; les plus grands sont du port d'environ 60 tonneaux. La forme de leurs voiles est admirable pour prendre le vent au plus près. Cette forme est celle d'un éventail, qui s'ouvre et se ferme à volonté. Les rameurs s'avancent au son d'un chant animé, et font aller les rames en cadence. Les cérémonies et fêtes rappellent l'origine chinoise de la nation. Le monarque est enterré sans bruit afin de ne pas en avertir les génies ennemis de l'empire qui pourraient saisir ce moment pour causer de nouveaux désastres (2).

Fabriques et arts.

Événemens historiques.

Nous avons déjà dit que la Cochinchine formait anciennement un seul État avec le Tonquin. Un gouverneur révolté y établit une souveraineté indépendante. Ses successeurs subjuguèrent le *Ciampa* et le *Cambodja*. Mais, amollis par les jouissances du despotisme, les princes de la dynastie de N'guyen laissèrent des favoris et des ministres opprimer le peuple; bientôt devenus eux-mêmes les jouets de ces esclaves courtisans, ils ne

(1) *Adelung*, Mithridates, I, p. 90. (2) *Kæffler*, Historica Cochinchinæ Descriptio, p. 72-76.

tinrent le sceptre que d'une main incertaine ; les Tonquinois se mêlèrent des troubles qui agitaient la Cochinchine ; indignés d'un joug étranger, les trois frères *Tay-Son* employèrent leur crédit à lever une armée ; de libérateurs devenus usurpateurs, ils s'emparèrent du royaume. Un de ces rebelles fit encore la conquête du Tonquin. Il mourut en 1792, et ses fils se partagèrent ses vastes Etats. Le prince légitime, réfugié chez le roi de Siam, cherchait à former un parti dans le midi du royaume. L'évêque d'*Adran*, qui, de missionnaire, était devenu vicaire apostolique et premier ministre auprès du légitime souverain de la Cochinchine, alla demander du secours à la France ; il y conduisit même l'héritier de la couronne, qu'il avait converti en secret, sans avoir osé le baptiser ; la France saisit cette occasion d'établir son influence et son commerce dans un des pays les plus riches de l'Inde ; mais la révolution française fit perdre de vue cet objet. L'évêque et le jeune prince retournèrent accompagnés seulement d'un petit nombre de Français ; mais l'audace et la persévérance de *N'guyen Choung* lui concilièrent enfin les faveurs de la fortune. Les dissentions qui régnaient dans la famille de Tay-Son lui facilitèrent la reprise de l'héritage de ses pères. Il y joignit encore le Tonquin, et règne actuellement sur toutes les contrées in-dochinoises à l'est du royaume de Siam. Guerrier intrépide sur mer et sur terre, il avait fait admirer ses talens, ses mœurs régulières, son humanité et une générosité inconnue aux Asiatiques ; mais ces vertus étaient en partie l'ouvrage de l'évêque d'Adran et en partie celui de la fortune. Dès que N'guyen - Choung a été au comble de la prospérité, il s'en est montré moins digne. D'ailleurs, nous avons déjà remarqué que la mort des héritiers désignés et le mécontentement des Tonquinois ne promettent aucune durée à l'*Empire Anamitique* (1).

L'évêque d'Adran.

Le roi N'guyen Choung.

(1) *La Bissachère*, *Barrow*, etc.

Gouvernement, forces, etc. La forme du gouvernement a toujours été despotique. Le souverain s'appelle *roi des cieux*. Son armée est de 100 à 150,000 hommes, dont 30,000 armés de mousquets et de fusils, et exercés à l'européenne. Les soldats cochinchinois portent des sabres et des piques d'une énorme longueur. On n'emploie plus les éléphans à la guerre. Un Portugais naufragé sur les côtes de Cochinchine y fondit beaucoup de canons de bronze qui y existent encore. Quelques Français, parmi lesquels on distingue M. Ollivier, ont aidé le roi régnant à créer une marine imposante. Lui-même, semblable à Pierre I, il s'est appris l'art de la construction navale en faisant depecer sous ses yeux un vaisseau européen. On a vu ce prince faisant manœuvrer 1200 galères, dont une centaine portaient de 16 à 24 pièces de canon. Mais, vainqueur de tous ses ennemis, il a négligé une branche aussi essentielle de ses forces et aussi convenable aux localités.

Le Tchiampa. Le royaume de *Tchiampa*, que d'autres voyageurs nomment *Tsiompa*, est en grande partie peuplé de tigres et d'éléphans. Le vrai nom est, dit-on, *Bin-Tuam* (1). L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sablonneux et ingrat; il produit cependant du coton, de l'indigo et de la mauvaise soie (2). Les habitans de cette contrée sont appelés *Loyes*, et paraissent former une race avec les *Laos* ou *Louws*, et les *Lolos* de l'Yunnan. Ils sont grands, nerveux, bien faits; leur teint tire sur le rouge; ils ont le nez un peu aplati et de longs cheveux noirs.

Le Donnaï. Le *Donnaï* proprement dit paraît être un district entre Tchiampa et les embouchures du fleuve de Cam-

(1) *Rosily*, *carte du dépôt de la Marine*, et l'article *Aynan*, dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. de Grand-Pré. (2) *La Bissachère*, I, p. 16. *Barrow* (Voyage à la Cochinchine, II, p. 224), écrit *Fen-Tan*.

bodje. Sur un bras de cette grande, belle et profonde rivière, on voit la ville de *Saigong*, qui, pendant quelque temps, a été l'arsenal de marine du roi de Cochinchine (1). Pour arriver à cette ville, on remonte pendant 40 milles la rivière large d'un à deux milles, et tellement profonde, que les vaisseaux en rasent les bords verdoyans et que leurs agrès s'embarrassent dans les branches des magnifiques arbres dont elle est ombragée (2). Le *cap Saint-Jacques* forme une rade médiocrement bonne devant l'embouchure de cette rivière. Ville de Saigong.

Le *Pracel* ou *Paracels* est un labyrinthe d'îlots, de rochers et de hauts-fonds qui, selon les cartes les plus accréditées, devaient s'étendre devant les côtes de la Cochinchine, entre 10 degrés 45 minutes nord et 16 degrés 30 minutes aussi nord; la longitude moyenne serait par 107 à l'est de Paris. Mais des navigateurs français ont traversé en partie cet espace sans rencontrer ni rochers, ni hauts-fonds; d'où l'on conclut que cet archipel est moins étendu en réalité qu'il ne paraît sur les cartes (3). Le Pracel.

Poulo Condor ou l'*île Condor*, c'est-à-dire île aux Calebasses, est situé au sud de la Cochinchine, à 16 lieues de l'embouchure du fleuve de Cambodja. C'est, à proprement parler, un groupe d'îles, parmi lesquelles il y a un havre capable de contenir huit vaisseaux, et un mouillage assez bon et très-spacieux. Les vaisseaux qui vont en Chine y achètent des vivres, surtout des buffles qui pèsent quelquefois jusqu'à sept quintaux, et des cochons de race chinoise; il y vient aussi du riz et plusieurs fruits, surtout des bananes, des shaddeks et des calebasses. Cette île conviendrait bien à un établissement à la fois militaire et commercial. L'île Condor

Nous avons bien peu de relations authentiques, et aucune d'une date moderne sur le *royaume de Cambodja*, Le royaume de Cambodja.

(1) *Rosily* cité par *Blancard*, Comm. des Indes, p. 361. (2) *Barrow*, II, p. 180. (3) *Rosily*, carte du dépôt de la marine, et l'article *Aynan*, dans le dictionnaire de géographie maritime, par M. *de Grand-Pré*.

faussement nommé *Camboge*. Les Portugais l'appellent *Camboja*, prononcez *Cambokha*, tandis qu'une lettre d'un des souverains porte dans la traduction hollandaise l'orthographe *Camboetsja*, prononcez *Camboutja* (1). C'est aussi l'orthographe des auteurs malais (2).

Ce pays paraît composé de trois régions physiques; la vallée que le fleuve *Mey-Kon* inonde, et qui renferme de grandes îles (3); les déserts qui commencent probablement où finissent les inondations, et qui ont beaucoup d'étendue à l'est; enfin les côtes généralement basses, sablonneuses et couvertes de taillis, et baignées d'une mer peu profonde (4).

Fleuve de Cambodja. Le fleuve de Cambodja se jette dans la mer par trois embouchures; celle de Saigong, dont nous venons de parler, et qui, d'après les missionnaires, paraît porter spécialement le nom de *Cambodje* (5); celle qu'on a nommée *rivière Japonaise*, parce qu'elle était fréquentée des jonques du Japon, et celle que les Hollandais ont nommée *Onbequame*, c'est-à-dire l'incommode. La seconde de ce bras s'appelle aussi le *Bassak*, et la troisième le *Matsiam* (6). La marée y monte très-loin; elles reçoivent aussi, dit-on, les eaux d'un grand lac ou mer intérieure. Les crues ont lieu dès le mois de juin. Le lit de deux branches occidentales est si rempli d'îles basses et de bancs de sable, que la navigation en est obstruée pour les gros vaisseaux.

Villes. Le pays est médiocrement peuplé. La capitale, que nous nommons *Camboje*, mais dont le nom véritable paraît être *Eeuvok*, ne consiste qu'en une seule rue, avec Productions. un seul grand temple. La production principale du pays est connue sous le nom de *gomme de Camboge*; elle donne une fort belle couleur jaune. On y trouve en abondance de l'ivoire et des bois précieux, tels que le bois de rose, de

(1) *Valentyn*, Description de Cambodia, p. 48. (2) *Ibid*, p. 36. (3) *Hagenaar*, dans les Voyages de la Compagnie Holland., V, p. 360. (4) *Chapmann*, Annal des Voyages, VII, p. 15. (5) *Valentyn*, *Ibid*, 37-38. (6) Relation des Vicaires Apostol. I, ch. 1, p. 8.

sandal, d'aigle, de calambac. Le tek, le bois de fer, le *callophyllum*, qui s'élance aussi droit qu'un pin de Norwège, fourniraient à de grandes constructions navales. On exporte un peu d'étain et de l'or. Les terres y produisent du riz et tout ce qui est nécessaire à la nourriture. Il s'y est établi beaucoup de Japonnais, de Chinois et de Malais. On peut à peine distinguer ces derniers des naturels, dont le teint est d'un jaune sombre, et qui ont de longs cheveux noirs.

En remontant la rivière, au nord de Cambodja, un voyageur hollandais passa les villes de *Batjong*, ancienne résidence des rois, et *Sumbapour*, résidence d'un grand-prêtre qui prend le titre de *rajah*, et exige un tribut des passans (1). M. *Poivre* observe que, non loin de la capitale, on remarque avec étonnement les ruines d'une ancienne ville, dont l'architecture a quelque chose de la forme européenne; des sillons, dans les terres voisines, prouvent qu'elles ont été cultivées. Il ne reste, parmi les possesseurs actuels du pays, aucun vestige de tradition sur cet ancien établissement. Ancienne ville.

Ponthiamas, petit état indépendant, a été fondé, en 1705, par un négociant chinois, du nom de *Kiang-Si*. Cet état fleurit encore par le commerce. Le chef-lieu, qui porte encore le même nom, est situé sur la côte occidentale du royaume de Cambodja, qui, jusque-là, était presque déserte. L'État de Ponthiamas.

Un golfe large et profond sépare en deux la péninsule indo-chinoise. Au fond de ce golfe nous voyons le célèbre royaume de *Siam*, qui lui donne son nom. Cependant le nom que les Siamois se donnent est celui de *tai* ou *hommes libres*. Celui de Siam vient des Malais. Avant l'agrandissement encore récent de l'empire birman, la riche et florissante monarchie de Siam était regardée comme le principal état de l'Inde au-delà du Gange. Son étendue a été restreinte Royaume de Siam.

(1) *Wusthof*, chez *Valentyn*, p. 51 et 54.

par les envahissemeus des Birmans. Il est impossible de la déterminer avec exactitude. A l'ouest de la presqu'île de Malaca, quelques côtes au sud de Tanaserim restent peut-être encore aux Siamois. Une chaîne de montagnes à l'occident sépare cette contrée du Pégu. A l'est, une autre chaîne de montagnes peu connues sépare les possessions siamoises des pays de Laos et de Cambodja; ainsi le royaume de Siam peut être regardé comme une large vallée entre deux chaînes de montagnes.

Rivières. Inondations. Le Nil siamois, le *Meinam* est, à juste titre, célèbre parmi les fleuves de l'Orient. Kæmpfer nous apprend qu'il est très-profond, rapide, toujours à plein bord et plus considérable que l'Elbe. Il ajoute que les habitans placent sa source dans les montagnes qui donnent naissance au Gange; qu'il se divise et étend ses branches à travers le royaume de Cambodge et le Pégu; tradition rejetée comme fabuleuse, mais qui, peut-être, renferme des vérités défigurées. L'inondation a lieu en septembre.

En décembre, les eaux se retirent. Les eaux des sources s'élèvent avant que le fleuve grossisse, et celles des puits sont nitreuses. L'eau du Meinam, quoique chargée de limon, est agréable et salutaire; l'inondation est surtout sensible vers le centre du royaume; elle l'est beaucoup moins près de la mer. On fait en bateau la récolte du riz. Les montagnes ont le sol aride et stérile; mais le bord des rivières offre un terrain profond et extrêmement riche, dans lequel on aurait peine à rencontrer un caillou. C'est un dépôt de limon accumulé dès les premiers âges.

Saisons. Les rives du Meinam sont basses et marécageuses, mais très-peuplées depuis Yuthia jusqu'à Bankok. Plus bas ce sont des déserts. Les singes, les mouches phosphoriques et les moustiques y fourmillent. Les deux premiers mois de l'année siamoise, qui correspondent à nos mois de décembre et de janvier, forment l'hiver de ce pays. Les troisième, quatrième et cinquième mois appartiennent à ce que les Siamois appellent le *petit été*. Le

grand été a lieu pendant les sept autres (1). L'hiver, malgré le vent du nord, qui règne alors, est presque aussi chaud que l'été l'est en France; il est sec; l'été, au contraire est humide.

Les immenses forêts qui bordent la vallée de Meinam renferment des bois précieux, mais que les missionnaires ne désignent que vaguement. L'écorce de l'arbre *tonki* sert à faire du papier. L'arbre *faang* donne un bois de teinture pour les couleurs rouges. Il y a trois sortes de riz : le sauvage, le riz de montagne et celui de plaine. Parmi les diverses espèces de coton, il y en a une d'une finesse trop grande pour pouvoir être filée. On y cultive le froment dans les terres qui ne sont point sujettes aux inondations. Les pois et autres légumes y sont abondans : le maïs est relégué dans les jardins. Productions végétales et animales.

Les espèces animales de Siam sont communes à toute la péninsule indo-chinoise. Les éléphans sont célèbres par leur beauté et leur intelligence ; les blancs y reçoivent une sorte de culte, parce que les Siamois croient que c'est dans ces corps que passent les âmes de leurs rois. En revanche, les chevaux sont mauvais et le bétail en petit nombre. On y trouve de petites *panthères* de la grandeur d'un chien, qui n'attaquent que la volaille. Les oiseaux et les insectes sont ici d'une grandeur démesurée. Le *nocto* est plus grand que l'autruche. Les sangliers et les singes y sont en grand nombre.

De tems à autre, le Meinam est infesté de serpens venimeux. Les arbres qui le bordent sont couverts de mouches phosphoriques qui, pendant la nuit, renvoient ou cachent la lumière dont elles éclatent avec autant d'uniformité que le ferait une machine combinée pour produire cet effet. Mais ces spectacles charmans ne doivent pas faire oublier au voyageur les crocodiles qui fourmillent dans ce fleuve, et qui ont quelquefois jusqu'à cinquante pieds de long.

---

(1) *Loubère*, tome I, p. 53.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de certains oiseaux dont nous ne pouvons déterminer l'espèce, mais dont les aigrettes blanches ou rouges éclatent comme autant de fleurs à travers la verdure des arbres (1).

Minéraux. Les principales mines du Siam ne donnent que de l'étain et du cuivre. Ce dernier est quelquefois mélangé d'un peu d'or. L'antimoine et le plomb entrent dans le commerce. Parmi les pierres on a remarqué de beaux marbres, des aimans, des agates et des saphirs.

Villes et provinces. La topographie d'un pays dont aucun Européen n'a parcouru l'intérieur est nécessairement très-défectueuse. La capitale est appelée, par les natifs, *Siyuthia*, ou simplement le *Crumg*, c'est-à-dire la cour; les Portugais ont changé le nom *Siyuthia* en ceux de *Juthya* et *Odia*. Cette ville embrasse un vaste terrain, parsemé de cabanes et de jardins. Mais cet aperçu de Loubère a besoin d'être modifié. Le P. Gervaise nous apprend que le quartier des étrangers est rempli de maisons en briques; et dans les quartiers des indigènes, il y a d'assez belles rues pavées (2). *Kæmpfer*, voyageur judicieux, dit expressément « que les temples surpassent en magnificence les » églises d'Allemagne. Le *Puka-Thon* est une pyramide » élevée dans une plaine au nord-ouest, en mémoire » d'une victoire célèbre remportée sur le roi du Pégu. » La construction en est massive, mais magnifique : » elle a 120 pieds de haut. Dans la partie orientale de la » ville, sont deux places entourées de murs et séparées par » un canal. On y voit des monastères, des colonnades, des » temples, surtout celui de Berklam, avec une grande » porte ornée de statues, de sculptures et d'autres décora- » tions. »

Le Loeach de Marc-Paul. *Louvok*, ville fort peuplée, sur la grande rivière, partage souvent avec Siyuthia l'honneur de servir de résidence. C'est probablement le *Loeach* de Marc-Paul;

(1) *Choisy*, Voyage à Siam, 1741, *in*-12, p. 229. Voyage de Siam, des pères jésuites, 1686, *in*-4°, p. 201. (2) *Gervaise*, Hist. de Siam, p. 41.

il y arriva de Poulo-Condor, en longeant la côte orientale du golfe de Siam, et en quittant Louvok, il se dirigea, le long de la côte occidentale du golfe, sur *Petani* ou *Patan*. Une explication aussi naturelle aurait frappé plus tôt les commentateurs, s'ils n'eussent trouvé dans plusieurs éditions la variante *Boeach*. Vers l'embouchure du fleuve, on voit *Bancok*, nommé dans le pays *Fou*; c'est la clef du Siam du côté de la mer. Ses environs sont embellis de jardins délicieux. En haut de la capitale on trouve *Porselouc*, chef-lieu d'une ancienne principauté du même nom, célèbre par ses bois de teinture et ses gommes précieuses (1). *Cambouri*, sur la frontière du Pégou, fait un grand commerce en bois d'aigle, ivoire et cornes de rhinocéros; c'est de là que vient le plus beau vernis.

La partie du royaume de Siam qui s'étend sur le golfe de Bengale, est une ancienne conquête des Siamois sur les rois de Pégou ; on y parle la langue birmane (2). C'est pour reconquérir ces provinces, plutôt que pour avoir le tribut d'un éléphant blanc (comme Turpin se plaît à le raconter), que les Birmans ont fait la guerre aux Siamois. Il paraît qu'ils ont gardé *Tenaserim*, ville autrefois très-commerçante et capitale d'un royaume séparé de celui de Siam par des forêts, des montagnes et des défilés dont les tigres et les éléphans rendent le passage dangereux. *Mergui*, dans une île, est le port de Tenaserim ; elle donne son nom à un archipel considérable. Toutes ces îles payaient autrefois tribut au roi de Siam. Les Birmans lui ont laissé celle de *Junkseilon*; mais l'obéissance des habitans paraît douteuse et précaire. D'après la relation du capitaine Forest, qui y aborda en 1784, elle exporte annuellement 500 tonnes d'étain, et contient 12,000 habitans. Le climat est sain. Tous les vaisseaux qui se rendent à la côte de Coromandel, et qui se voient surpris par les ouragans, trouvent dans le port de cette ville un asile aussi sûr que nécessaire.

Le Tenasrim.

L'île de Junkseilon.

(1) *Turpin*, Hist. de Siam, I, p. 23. (2) Le P. *Gervaise*, p. 11 *et suiv.*

Vis-à-vis de cette île, sur l'isthme qui réunit la péninsule de Malaya au continent de l'Asie, s'étend le royaume de *Ligor*, appartenant aux Siamois, d'après les relations les plus récentes. Il produit l'étain pur, nommé *calin*. Les côtes sont bordées d'îlots rocailleux, comme celles de la Suède (1).

Royaume de Ligor.

Les qualités physiques semblent rapprocher les Siamois de la race mongole. Leur figure approche plus du losange que de l'ovale ; elle est large et proéminente aux pommettes des joues. Le front se resserre tout à coup, et finit en pointe presque comme le menton. Leurs yeux, petits et sans vivacité, s'élèvent un peu vers les tempes. Ils ont presque entièrement jaune ce qui est blanc dans les yeux des autres nations. La proéminence de la pommette fait paraître les joues creuses. Leur grande bouche est enlaidie par des lèvres épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents et les couvrent en partie de lames d'or. Leur teint est olivâtre, mêlé de rouge. Kæmpfer les compare aux nègres, et même à des singes (2). Leur langue monosyllabique n'a pas été examinée avec soin. L'alphabet siamois a 37 lettres consonnes ; les voyelles forment un alphabet à part. On y trouve l'R inconnu aux Chinois et le W. La prononciation est une espèce de chant, comme dans d'autres langues anciennes. Il n'y a d'inflexions ni de noms ni de verbes ; de sorte que le Siamois, pour dire : Père notre qui es dans les cieux, dit littéralement : *Père nous être au ciel* (3). Les livres sacrés sont écrits en langue bali, comme ceux des Birmans.

Mœurs.

Langue.

Les mœurs des Siamois tiennent à la fois de celles de l'Indostan et de la Chine. La polygamie est admise. Les princes épousent quelquefois leurs sœurs. La femme, humble et soumise, n'ose ni s'asseoir ni manger avec son mari : vigilante et soigneuse à préparer ses mets, elle attend qu'on ait desservi pour manger à son tour. Jamais elle ne se promène dans le même bateau ;

Les Siamois.

(1) *Kæmpfer*, Hist. du Japon, I, p. 11. (2) *Idem, ibid*, p. 29. *Loubère*, I, p. 81. (3) *Loubère*, II, 94.

et même lorsqu'elle est admise à la couche conjugale, on lui donne un oreiller plus bas, pour lui faire sentir son infériorité.

Les funérailles des Siamois ressemblent beaucoup à celles en usage parmi les Chinois. Les moines, appelés *talapoins*, y chantent des hymnes en langue bali. Après une procession solennelle, le corps est brûlé sur un bûcher de bois précieux. Les tombeaux ont une forme pyramidale, et ceux des rois sont d'une hauteur et d'une largeur considérables.

Les Siamois aiment les jeux scéniques; ils en tirent les sujets de leur mythologie et de l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ils ont des courses de bœufs, des combats de bateaux, d'éléphans et de coqs, des tours de force, la lutte, les danses de corde, des processions religieuses, des illuminations, de beaux feux d'artifice. Leur indolence enchaîne le talent pour la mécanique dont ils sont doués. Ils entendent mal la fabrication du fer et de l'acier, mais ils excellent dans le travail de l'or et dans la miniature. Le peuple s'occupe de la pêche et des moyens de pourvoir à sa subsistance. Les classes supérieures partagent leur tems entre l'oisiveté et les ruses d'un petit commerce. Jeux publics. Industrie.

C'est avec le Japon, la Chine, l'Indostan et les Hollandais, que s'entretiennent les principales relations commerciales. Les exportations consistent en grains, coton, benjoin, bois de sandal, poutres de bois de djate, noix de Cambodge, antimoine, étain, plomb, fer, aimant, or de mauvais aloi, argent, saphirs, émeraudes, agates, cristal et marbre (1). A ces articles on ajoute encore le *tombac*, qui, selon les uns, est un cuivre aurifère, mais selon les autres, et plus vraisemblablement, une composition artificielle (2). Enfin les peaux de raies, apprêtées et ornées d'un dessin, forment un article d'exportation Commerce.

(1) *Van Vliet*, Relation du royaume de Siam, p. 62 (en holland.)
(2) *Dalrymple*, oriental repert. I, p. 118.

très-précieux; il y en a d'un prix arbitraire, et d'autres de la valeur d'un *cati* d'or, environ un marc d'or et un quart (1).

Religion. Sonmona-Codom, le dieu des Siamois, est le même que Bouddha. Ses prêtres et moines sont nommés *talapoins* par les Européens, mais *djankou* dans le pays. Ses commandemens, renfermés dans le livre nommé *Vinac*, ne sont ni nombreux, ni rigoureux. Les lois civiles, au contraire, sont sévères et sanguinaires.

L'esclavage se perpétue par la naissance, mais non parmi les prisonniers de guerre et les débiteurs insolvables qui, quoique esclaves, donnent le jour à des enfans libres. L'esclave pour dette devient libre lorsqu'il a satisfait à ses engagemens.

Gouvernement. Armée. Le gouvernement de Siam est despotique et héréditaire; le souverain, ainsi que chez les Birmans, reçoit des honneurs presque divins; trois fois dans la journée il paraît un instant aux yeux de ses grands officiers, qui se prosternent à terre (2). Aucune noblesse héréditaire n'offusque le redoutable éclat du trône. Le monarque peut épouser, quand cela lui plaît, ses propres sœurs, et même ses filles, ne pouvant s'unir à un sang plus auguste que le sien. Mais la puissance de ce monarque paraît avoir diminué à mesure que l'orgueilleuse pompe de sa cour s'est accrue. Ses revenus étaient tombés, il y a un siècle, de 40,000,000 de Hollande, à 4 ou 5. D'après un recensement de la même époque, le nombre des adultes des deux sexes fut trouvé de 1,900,000, ce qui ne supposerait qu'une population de 3 à 4,000,000. Loubère dit que, de son tems, il n'y avait pas d'armée, à l'exception de quelques gardes royaux; et Mandelslo estime l'armée qui peut être levée, lorsque les circonstances le demandent, à 60,000 hommes, avec 3000 à 4000 éléphans. Ces deux estimations indiquent une faible population. La marine est composée d'un certain nombre de

(1) *Valentyn*, Descrip. du Siam, planche n° 36. (2) *Van Vliet*, p. 19.

galères de diverses grandeurs, dont le plus grand mérite consiste à être richement décorées. Souvent, dans les guerres civiles, les fleuves de l'Indo-Chine ont été le théâtre de batailles navales.

L'histoire des Siamois offre des lacunes, mais ne présente point de chronologie fabuleuse. Leur ère remonte à la prétendue disparition de leur dieu Sommoua-Codom, ou à 544 ans avant Jésus-Christ. Leur premier roi commença à régner l'an 1300 de leur ère, ou 756 ans environ après l'ère chrétienne. Des guerres avec le Pégu et des usurpations du trône, constituent les tristes et uniformes époques de l'histoire siamoise, depuis la découverte que les Portugais ont faite de ce pays. En 1568, le roi de Pégu leur déclara la guerre, à cause de deux éléphans blancs que les Siamois refusaient de livrer, disent les historiens; mais ce fut plutôt pour reconquérir les côtes du golfe du Bengale, démembrées de son royaume par les Siamois. Faute d'attention, on suppose la politique des Asiatiques plus absurde qu'elle ne l'est. Après un carnage prodigieux des deux côtés, Siam devint tributaire de Pégu; mais, vers 1620, Rajah Hapi délivra sa couronne de cette servitude. En 1680, *Constantin Phalcon*, natif de Céphalonie en Grèce, devenu le favori du roi de Siam, ouvrit un commerce avec la France, dans la vue d'appuyer ses desseins ambitieux; mais pendant la dernière maladie du roi, les grands de la cour le firent décapiter, et en conséquence les liaisons avec les Français furent rompues. Les Birmans n'ont pas réussi à s'assujettir les Siamois d'une manière stable.

Histoire.

Constantin Phalcon.

Au sud-est du royaume de Siam, s'étend la péninsule de *Malaca* ou *Malaya*, longue de 200 lieues, sur une largeur de 30 à 40.

La péninsule des Malais.

Le cœur de cette péninsule paraît être entièrement occupé par de vastes forêts primitives; les cartes, tant anciennes que modernes, n'indiquent ni villes ni villages dans cette partie. Dès l'an 1644, le gouverneur Van Vliet, à qui nous devons une bonne relation du Siam,

essaya de faire pénétrer des détachemens dans l'intérieur.

Essais de pénétrer dans l'intérieur. On y rencontre, dans la plaine, des taillis de buissons où il fallait s'ouvrir une route la hache à la main, et des marais où les indigènes seuls savent marcher sur des troncs d'arbres abattus (1). Arrive-t-on à une hauteur, de beaux arbres flattent la vue; mais, entre ces arbres, des ronces, des épines, des plantes sarmenteuses s'enlacent de manière à souvent fermer absolument le chemin. Les moustiques voltigent en nuées dans ces forêts. A chaque pas, on court risque de fouler un serpent venimeux. Les léopards, les tigres, les rhinocéros, troublés dans leur asile héréditaire, dévoreraient tout voyageur qui ne serait pas accompagné d'une forte escorte et qui n'entretiendrait pas du feu toute la nuit. Mais comment avoir une escorte? Les Malais, cent fois plus dangereux que les tigres et les serpens, ne suivent qu'à regret et à contre-cœur un Européen; et même ceux qui étaient sujets des Hollandais, saisissaient souvent l'occasion de trahir ceux qu'on les avait chargés de conduire. En 1745, un M. *Van der Putten*, amateur des voyages, entreprit, avec un détachement que lui avait fourni le gouverneur *Albinus*, de pénétrer jusqu'au *Mont Ophir*, nommé, en malai, *Gounong-Lelang*, situé vers les sources de la rivière Moar, au sud-est de Malaca; mais dès qu'il eut quitté le bateau, son escorte prit peu à peu la fuite, et il ne put achever son entreprise.

Voyage de M. Van der Putten.

Productions. Les parties les mieux connues produisent du poivre et d'autres épices, ainsi que quelques espèces de gommes. Une verdure éternelle orne les forêts où croissent des bois précieux, tels que le bois d'aloès, le bois d'aigle, de sandal, et le *cassia odorata*, espèce de cannellier. On y respire un air embaumé par une quantité innombrable de fleurs, qui naissent continuellement à côté des fleurs mourantes. Mais l'état inculte du pays fait naître en beaucoup d'endroits un air pestilentiel, et rend en géné-

(1) *Balthasar Bort*, Manuscrit, p. 103, cité dans les *Mémoires de Batavia*.

ral les vivres peu abondans. Les poissons, les légumes et les fruits ne manquent pas à Malaca même (1). Le règne animal est peu connu. Parmi les oiseaux qui paraissent très-nombreux et très-brillans, on cite l'*oiseau de Junon*, espèce de poule qui, sans posséder la queue du paon, étale un plumage orné d'aussi belles taches (2). Le tigre, en poursuivant les antelopes à travers les rivières, devient quelquefois la proie du caïman (3). Le hérisson de Malaca donne la pierre de porc. Les éléphans sauvages fournissent quantité d'ivoire. L'étain est le seul minéral qu'on exporte, quoiqu'il y ait des rivières qui roulent des parcelles d'or. Les mines d'étain de Pera se trouvent dans des vallées où l'on enlève d'abord de grandes racines d'arbres, quelquefois jusqu'à sept pieds de profondeur; on trouve le minerai dans un sable très-fin auquel il ressemble; parvenu à un banc de pierre, on cesse l'exploitation, quoique cette pierre, nommée *Ibu Timbo*, ou la mère de l'étain, paraisse en contenir. Mais les moyens d'exploitation des Malais sont trop bornés pour qu'ils puissent attaquer ces rochers (4). Les Chinois viennent quelquefois exploiter ces mines, et ils savent du moins mieux épurer et fondre le métal que les indigènes. Mines d'étain.

Les côtes sont partagées en six royaumes malais, *Patani*, *Tronganon* et *Pahang*, sur la côte orientale; *Johor*, à l'extrémité méridionale; *Pérah* et *Quéda*, sur la côte occidentale, auxquels il faut joindre *Malaca* et son territoire, nommé proprement *Malaya*. Dans l'intérieur, l'état de *Manang-Cabo* est séparé par les montagnes Romboun du territoire hollandais. Provinces ou royaumes.

Du tems de Mandelslo, la ville de *Patani*, habitée par des Malais et des Siamois, était bâtie en bois et en roseaux, mais la mosquée l'était en brique; et le commerce était entre les mains des Chinois et des Portugais, les indigènes s'adonnant principalement à la pêche et à l'agri- Patani.

(1) *Blancard*, Commerce des Indes, p. 328. (2) *Van Wurmb*, Mém. de Batavia, II, p. 461 (en hollandais). (3) *Valentyn*, Malacca, p. 310. (4) Mémoires de Batavia, IV, p. 558.

culture. Suivant ce voyageur, il y tombe des pluies continuelles, accompagnées d'un vent de nord-est, pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier. On cultivait du riz en se servant de bœufs et de buffles pour le labour. Il y avait en abondance des fruits et du gibier; les forêts fourmillaient de singes, de tigres, de sangliers et d'éléphans.

Tronganon. Un voyageur moderne vante *Tronganon* comme un marché favorable pour l'achat du poivre et de l'étain (1). Pahang. *Pahang*, en chinois *Pang-Hang*, exporte de l'or, des Johor. noix d'arec et des rotins (2). Le royaume de *Johor* occupait l'extrémité orientale de la Chersonèse. *Batusaber*, la capitale du royaume, était située à 6 lieues environ de la mer, sur la rivière Yohor, dans un terrain marécageux. Mais cet état est aujourd'hui vassal d'un chef de pirates, qui s'appelle roi de *Riom*, et qui réside dans l'île *Poulo-Binlang*, une de celles qui séparent le détroit de *Singapoura* de celui de Malaca. Ce détroit a pris son nom d'une ville malaie, fondée par les premières colonies de ce peuple lors de leur émigration de Sumatra. Le *cap Romania*, pointe méridionale de l'Asie, s'appelle dans le pays *Oudjong Tanah*.

Ville de Malaca. La ville de *Malaca*, fondée par un prince malai, vers le milieu du XIIIe siècle, fut possédée par les Portugais depuis 1511 jusqu'en 1641, que les Hollandais s'en emparèrent. Il paraît que son nom vient de celui de l'arbre mirobolan, sous lequel se reposa le fondateur (3). Selon le Gentil, cette ville, jadis rivale de Goa et d'Ormeus, est aujourd'hui une place de peu d'importance commerciale, et faiblement fortifiée. Cependant les marais qui en rendent l'approche difficile, le fleuve *Crysorant*, qui l'entoure en partie, et la solidité des ouvrages de la citadelle de *S.-Paul*, bâtis en pierres de taille ferrugineuses, nous paraissent rendre cette place susceptible d'une longue défense (4). De

(1) *Blancard*, p. 328. (2) Mém. de Batavia, IV, p. 344. (3) *Valentyn*, p. 316. (4) *Voyez* la planche n° 37, dans *Valentyn*, et les Mém. de Batavia, IV, p. 325.

20,000 habitans qu'elle avait sous les Portugais, il ne lui en reste que 3 à 4000. Le faubourg *Tranquera* est peuplé de Chinois et de descendans des Portugais. Depuis un demi-siècle, on a essayé avec succès de planter des camphriers, dont le produit a un peu ranimé le commerce languissant.

Pera, royaume riche en étain, est gouverné par des princes mahométans, dont la superstition a défendu l'exploitation des mines, crainte d'offenser les génies des montagnes. L'état voisin tire son nom de la capitale *Queda*, ville d'environ 8000 âmes, avec un port très-fréquenté où il se fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphans. Pera. Queda.

Sur les côtes du royaume de Queda, un capitaine anglais, en épousant la fille du roi, acquit la souveraineté de l'île de *Poulo-Pinang*, qu'il se hâta de céder à sa patrie. Les Anglais, qui l'appellent *île du prince de Galles*, y ont formé un établissement important, soit que l'on considère la position du port qui domine le détroit de Malaca, soit que l'on regarde la fertilité du sol, couvert de forêts de tek, de cannes à sucre, de rizières, et où le poivre et l'indigo ont bien réussi (1). Poulo-Pinang ou île du prince de Galles.

Nous avons déjà, dans l'aperçu général des races humaines, distingué les Malais comme présentant le type de la cinquième variété de notre espèce. Ces peuples ne sont point originaires de la péninsule de Malaca, qu'une de leurs tribus a envahie et peuplée dans le XIIe siècle, en fuyant des environs de la rivière *Malayou* dans l'île de Sumatra, devant les armées victorieuses d'un roi de Java. Ces traditions se trouvent aujourd'hui parfaitement confirmées par les recherches de MM. Leyden et Marsden, d'après lesquelles les Malais forment la population indigène de Sumatra, et probablement aussi de Java. Ils appartiennent donc à la cinquième partie du monde ou à

(1) Sir *Home Popham*, Description of Prince of Wales, Island. 1805. *Howison*, extrait dans les *Éphémérides* de Weymar, XVIII, p. 129.

l'Océanique, dont nous allons commencer la description.

Tableau des principales positions géographiques de l'Indo-Chine.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONGIT. E. de Paris.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Cap Negrais (Birmans).	» » »	» » »	Dalrymple.
Merguy.	12 12 »	95 58 »	Forest.
Ile du prince de Galles.	5 30 »	97 35 »	Popham.
Malaca	2 12 »	99 45 »	Mém. de Batavia.
Cap Romania	1 30 »	101 45 »	Connais. des Tems.
Tronganon	5 25 »	» » »	Blancard.
Siam (la capitale) . .	14 20 40	98 30 »	*Idem.*
Condor (Ile de) . . .	8 40 »	104 11 37	Connais. des Tems.
Saigong.	10 38 »	104 24 »	Blancard.
Faifo *ou* baie de Touron.	15 57 »	105 55 »	*Idem.*
Huéfo *ou* Kehoé. . . .	16 29 »	105 » »	*Idem*

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE, *nouvelle Partie du Monde, comprenant les Terres situées dans le Grand Océan, entre l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. — Considérations générales.*

QUITTONS ce continent antique dont nous avons passé en revue les peuples, les cités et les empires. Un autre monde, ou plutôt les superbes débris d'un monde écroulé, nous attendent au milieu du grand Océan. Au sein des flots, sur une ligne de trois mille lieues, s'étend un labyrinthe d'îles, un immense archipel, au milieu duquel nous distinguons une vingtaine de grandes terres, dont la principale semble égaler même l'Europe entière en étendue.

Coup d'œil général sur l'Océanique.

Ces terres présentent de toutes parts des scènes propres à émouvoir l'imagination la plus froide. Que de nations encore novices ! Que de grandes carrières ouvertes à l'activité commerciale ! Que de productions précieuses déjà conquises par notre luxe insatiable ! Que de trésors encore cachés aux regards de la science ! Que de golfes, de ports, de détroits, de hautes montagnes et d'agréables plaines ! Quelle magnificence, quelle solitude, quelle originalité et quelle variété ! Ici le zoophyte, habitant immobile d'une mer pacifique, crée par l'accumulation de ses dépouilles une enceinte de rochers calcaires autour du banc qui le vit naître. Bientôt les oiseaux et les vents y apportent quelques graines de semence ; bientôt le jeune palmier balance sa tête verdoyante au-dessus des flots. Chaque bas-fond devient une île, et chaque île devient un jardin. Plus loin c'est un sombre volcan que nous voyons dominer sur la fertile contrée produite par la lave qu'il a vomie ; une rapide et superbe végétation brille à côté d'un amas de cendres et de scories. Des terres plus étendues nous présentent des scènes plus

vastes : tantôt c'est l'inexplicable basalte qui s'élève majestueusement en colonnes prismatiques ou couvre au loin le rivage solitaire de ses débris pittoresques ; tantôt les énormes pics granitiques s'élancent avec audace vers la nue, tandis que, suspendue sur leurs flancs, la sombre forêt de pins nuance tristement l'immense vide de ces déserts. Plus loin, une côte basse, couverte de palétuviers et de mangliers, s'abaissant peu à peu sous la surface des eaux, s'étend au loin en perfides bas-fonds, au milieu desquels les flots mugissans couvrent les noirs rochers de leur écume cristalline. A ces sublimes horreurs quelle scène ravissante succède tout à coup ! Une nouvelle Cythère sort du sein de l'onde enchantée. Un amphithéâtre de verdure s'élève devant nous. Des bosquets touffus mêlent leur feuillage sombre au clair émail des prairies. Un éternel printems, un automne éternel, y font éclore les fleurs et mûrir les fruits les uns à côté des autres. Un parfum doux et exquis embaume l'atmosphère, qui est constamment rafraîchie par les souffles salubres de la mer. Mille ruisseaux bondissent de coteaux en coteaux ; leur murmure plaintif se mêle aux joyeux concerts des oiseaux, qui animent les bocages. Sous l'ombre des cocotiers se montrent des cabanes riantes et modestes ; la feuille de bananier les couvre, la guirlande de jasmin les enlace. C'est là que les hommes, s'ils pouvaient se dépouiller de leurs vices, méneraient une vie exempte de troubles et de besoins ; le pain leur croît sur ces mêmes arbres qui ombragent leurs gazons, qui protégent leurs danses et qui prêtent un asile à leurs amours. Leurs barques légères se jouent tranquillement dans ces lagunes protégées par un rescif de corail, et qui, semblables à un vaste port, entourent l'île entière ; jamais les vents courroucés n'osent agiter la surface azurée de cette mer prisonnière.

Ces terres forment une cinquième partie du monde.

Ce fut ici que l'on chercha long-tems ces *Terres Australes*, qu'on crut devoir égaler en étendue l'ancien continent ; et lorsque des voyages multipliés eurent dis-

sipé cette illusion, ce fut encore ici que les géographes reconnurent une *cinquième partie du monde*. En effet, il faut se décider ou à ne voir même dans la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle Zélande, qu'un appendice de l'Asie; ou aussi il faut créer une nouvelle division qui renfermera ces vastes terres. Une fois la nécessité de cette nouvelle classe admise, on a eu tort de ne pas en déterminer la circonscription d'après des principes purement scientifiques. Pourquoi couper en deux ce grand archipel qui, vu sur le globe terrestre (1), présente un ensemble si frappant? Pourquoi chercher entre les îles Moluques et les îles des Papous une ligne de démarcation que la nature n'y a point tracée? Le nom d'*Asie* n'a été donné, par les anciens, qu'au continent qui le porte; les îles de Sumâtra, de Java, de Bornéo, découvertes par les modernes, n'ont été attribuées à l'Asie que parce qu'on ignorait l'étendue de l'archipel dont elles font partie. Pourquoi ne restreindrions-nous pas cette acception dans les limites marquées par la nature?

La *mer de Chine* sépare l'Asie des terres du grand Océan, comme la Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe. A l'ouest, nous continuons cette limite par le détroit de Malaca, et, tournant ensuite autour de la pointe septentrionale de Sumâtra, nous cherchons le point où le 90e méridien à l'est de Paris coupe l'équateur; dans tout l'hémisphère austral, ce méridien sépare convenablement les parages de la Nouvelle-Hollande de ceux de Madagascar et d'Afrique; les îles d'Amsterdam et Saint-Paul restent à l'archipel de la mer des Indes. En sortant de la mer de Chine au nord, le canal entre Formose et les Philippines, comme étant le plus large, marque la limite naturelle. De là nous tirons une ligne qui, en suivant la partie de la mer la plus libre d'îlots, circonscrit les parages du Japon à 100 et à 150 lieues de distance, et arrive au point d'intersection du 40e parallèle avec le 150e Limites de l'Océanique

(1) *Voyez* les trois *Mappemondes* dans notre Atlas.

15.

méridien. Le 40ᵉ parallèle bornera la nouvelle partie du monde jusqu'au point où il est coupé par le 160ᵉ méridien à l'ouest de Paris. A partir d'ici nous séparons les parages de l'Amérique septentrionale de ceux de l'archipel océanique, par la plus courte ligne que l'on puisse tracer du point qu'on vient de nommer au point d'intersection du 110ᵉ méridien et de l'équateur. Ce même méridien servira de limite dans tout l'hémisphère central.

Dénomination de cette partie du monde.

La cinquième partie du monde ainsi déterminée, se trouve située toute entière dans le grand Océan, dans l'Océan par excellence. Ce caractère essentiel ne lui est commun avec aucune autre division du globe ; ce caractère donne une physionomie particulière à sa géographie, à son histoire naturelle, à son histoire civile. Il doit donc déterminer le nom de la nouvelle partie du monde. Elle s'appellera *Océanique;* ses habitans seront nommés *Océaniens.* Ces noms doivent effacer les dénominations insignifiantes ou inexactes d'*Austral-Asie*, de *Notasie*, *d'Indes-Australes* et d'*Australie.* Qu'est-ce qu'il y a d'asiatique dans la Nouvelle-Hollande ? Ne faudra-t-il pas bientôt appeler l'Afrique *Occidental-Asie*, nom aussi correctement composé que celui d'Austral-Asie ? Et pourquoi perpétuer le souvenir des prétendues Terres-Australes dans le nom d'une partie du monde qui n'est pas exclusivement située dans l'hémisphère austral ? L'heureuse dénomination de *Polynésie* sera conservée à la sous-division de l'Océanique à laquelle on l'a spécialement appliquée.

Sous-divisions.

Pour étudier les détails de ce vaste tableau, nous allons le décomposer en plusieurs groupes ou divisions. Dans cette classification, nous chercherons à concilier les principes rigoureux de la géographie naturelle avec la routine des géographes vulgaires. Ainsi nous parcourrons d'abord les îles situées entre la mer de l'Inde, la mer de Chine et l'Océan, jusqu'au 130ᵉ méridien à l'est de Paris.

Océanique du nord-ouest.

Ces îles qui, selon nous, forment la partie nord-ouest de l'*Océanique*, passent, d'après la routine, pour une

dépendance de l'Asie, quoique la mer de Chine restreigne si évidemment la frontière naturelle de l'Asie. Mais pour ne pas heurter de front un préjugé consacré par deux siècles, plaçons ces terres dans une division en quelque sorte intermédiaire, et laissons au lecteur judicieux le soin de faire prévaloir la classification naturelle. Des Moluques, nous passerons par un court trajet à la Grande-Océanique à laquelle le hasard a fait donner le nom de *Nouvelle-Hollande*. C'est autour de cette immense île que nous voyons rangés la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les archipels de Salomon, de Louisiade, du Saint-Esprit, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande, et la terre de Diemen. Cette partie centrale de l'Océanique (qu'il faudra peut-être encore sous-diviser en deux régions), renferme les contrées les moins connues, et les restes les plus considérables de la race de *Nègres Océaniens*, qui paraît être originaire de cette partie du monde. Enfin notre troisième section comprendra la partie orientale de l'Océanique ou ces innombrables petites îles qui couvrent l'Océan pacifique, depuis les Mariannes jusqu'à l'île de Pâques et jusqu'à Owaihi. C'est à ces dernières terres que le savant président de Brosses a appliqué le nom de *Polynésie* (1), que, deux siècles auparavant, les Portugais, Jean de Barros (2) et Diego Couto (3) avaient donné aux îles Moluques, Philippines et autres, situées à l'est de Java.

Océanique centrale.

Océanique orientale ou Polynésie.

La nature a tracé d'une main puissante la physionomie particulière de cette partie du monde. D'abord, la surface du globe n'est nulle part plus hérissée d'inégalités; nulle part aussi, excepté en Amérique, les chaînes de montagnes n'ont une direction si marquée du nord au sud, une *polarité* aussi frappante. En même tems ces chaînes offrent généralement, vers leur milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. La mieux marquée de

Chaînes de montagnes, leur polarité.

(1) De Brosses, Hist. des Navig. aux Terres-Australes, I, p. 80.
(2) *Barros*, Asia, Dec. I, tome I, p. 147. (3) *D. Couto*, Asia contin. t. III, p. 139.

ces chaînes est celle que forment les îles Marianes, les îles Carolines, les îles Mulgraves, et qui, probablement par l'île de Saint-Augustin et quelques autres anneaux isolés, se joint à l'archipel des Navigateurs ou à celui des îles des Amis. La direction générale est du nord-ouest au sud-est. Même dans les îles Carolines où cette

Chaîne Polynésienne.

chaîne polynésienne se tourne droit à l'est, les chaînons particuliers paraissent se diriger du nord au sud. Une autre grande chaîne se montre dans l'île Luçon, qui est la plus grande des Philippines; elle passe par l'île Palawan dans celle de Bornéo. La direction de cette branche bien connue, est du nord-est au sud-ouest. Elle circonscrit

Chaîne de la mer de Chine.

d'un côté le bassin de la *Mer de Chine*. Plus à l'est, la régularité de la chaîne semble disparaître, ou, pour parler plus exactement, un grand nombre de chaînes peu étendues s'y réunissent en groupes d'une structure variée. Les chaînes de Célèbes et de Gilolo sont très-marquées,

Chaîne de la Nouvelle-Guinée.

mais une plus longue et plus haute traverse la Nouvelle-Guinée; elle renferme des sommets couverts de neiges

Chaîne de la Nouvelle-Galles.

éternelles. Dans la Nouvelle-Galles méridionale, la longue série des *Montagnes Bleues* ne se termine que dans la terre de Diemen, au cap du Sud et au cap Pillar, immenses

Chaîne Javanaise.

masses de basaltes, qui donnent une haute idée de cette *Cordilière de l'Océanique centrale*. La quatrième grande chaîne commence aux îles des Andamans et de Nicobar; elle forme ensuite les îles de Sumâtra, de Java, de Timor et autres; elle se dirige en forme d'arc du nord-ouest au sud-est, ensuite droit à l'est; mais elle passe probablement à la Nouvelle-Hollande, par le cap Diemen (cap Léoben des cartes françaises), et là, elle ne peut guère avoir une autre direction que celle du nord au sud.

Petites chaînes.

Tous les archipels de l'Océanique orientale sont dirigés du nord au sud; la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides forment des chaînes très-marquées. Celle des îles Salomon, courbée du sud-est au nord-ouest, est continuée par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre. Souvent aussi chaque petite chaîne

est terminée par une île plus grande que les autres. Ainsi les îles d'Otaïti, d'Owaïhi et la Terre du Saint-Esprit, se présentent à la tête d'une suite de moindres îles, comme dans les opérations chimiques on voit un grand cristal suivi d'une série de moindres. Ces deux principes auraient pu servir à hâter les progrès des découvertes, et surtout à compléter la reconnaissance de chaque archipel. En remarquant avec soin la direction d'une chaîne, on eût été à peu près sûr de découvrir des îles; et encore aujourd'hui, nous engageons les navigateurs à faire attention à un principe qui peut les mettre en garde contre les immenses rescifs qui probablement suivent la direction des chaînes sous-marines.

Parmi ces milliers d'îles, les unes s'élancent à une hauteur considérable, en présentant, la plupart du tems, une forme régulièrement conique; il s'y trouve quantité de basalte, selon *Forster*, et les centres de ces montagnes présentent souvent de grands entonnoirs, et d'autres fois des lacs ronds que l'on peut prendre pour d'anciens cratères. Quoique la présence des véritables substances volcaniques n'ait pas partout reçu des témoignages suffisans, on connaît déjà, dans l'Océanique, un plus grand nombre de volcans que dans aucune autre partie du monde. Les navigateurs en parlent tantôt avec effroi et tantôt avec admiration. Ici, comme dans les îles de Schouten, près la Nouvelle-Guinée, les flammes et la fumée s'élevaient tranquillement au-dessus d'une terre fertile et riante; là, comme dans la partie nord des îles Marianes, d'affreux torrens de lave noire attristaient le rivage. Le volcan de Gilolo sauta en l'air l'an 1673, avec une telle violence, que toutes les Moluques en tremblèrent; les cendres furent transportées jusqu'à Magiudanas, et les vaisseaux naviguèrent plus lentement dans une mer couverte de scories et de pierres-ponces.

Îles hautes.

Volcans.

Les îles basses paraissent toutes avoir pour base un rescif de rochers de corail, ordinairement disposé en forme circulaire; l'espace du milieu est souvent rempli

Îles basses.

par une lagune; le sable est mêlé de corail brisé et d'autres substances marines. Il paraît donc hors de doute que ces îles ont été formées originairement par ces rochers de corail, dont les polypes sont les habitans, et, selon quelques-uns, les créateurs, ensuite agrandies et élevées par la lente accumulation des matières légères que la mer y a dû rejeter. Mais il est très-remarquable que parmi les îles ainsi constituées, il y en a qui sont presque au niveau de la mer, tandis que d'autres s'élèvent à une hauteur de quelques centaines de pieds, comme par exemple, *Tongatabou*. On trouve à leur sommet des rochers de corail aussi troués que ceux qui sont sur le bord de la mer. Or, les madrépores, les millepores, les tubipores, qui élèvent ces édifices sous-marins (car le vrai polype à corail ne s'y trouve pas), naissent, à ce qu'on assure, au-dessus de la dépouille desséchée et durcie de leurs prédécesseurs morts. Ils ne peuvent vivre au-dessus du niveau de la mer. Cette circonstance semble évidemment prouver que la mer a autrefois baigné ces rochers, et les a peu à peu laissés à sec.

Différence du niveau de ces îles.

Origine de ces îles.

Les polypes ou zoophytes ont-ils créé eux-mêmes les corps pierreux qu'ils habitent, ou s'ils trouvent ces demeures préparées par la main de la nature? C'est certainement une des questions les plus intéressantes pour la géographie-physique; mais jusqu'ici les observations sont trop vagues et trop récentes pour qu'on puisse complètement la résoudre. *Anderson* et *R. Forster* (1) semblent pencher à croire que les polypes forment eux-mêmes la matière dont le rocher de corail se compose; et par conséquent qu'il peut naître, par le travail de ces animaux, des îles nouvelles. *Cook* est positif sur ce point; mais Dalrymple pense que souvent les rochers de corail, formés au fond de la mer, en sont arrachés par les courans et les tempêtes qui les jettent sur des bas-fonds (2). Cette remarque peut être juste pour quelques

(1) *R. Forster*, Observations, p. 149, en angl. *G. Forster*, Voyage, II, p. 145, en angl. etc. (2) *Dalrymple*, Historical Collection, I, p. 22.

localités; mais comment l'appliquer à ces rescifs qui, du milieu d'une mer extrêmement profonde, s'élèvent comme des murailles, coupées à pic, à ces redoutables écueils sur lesquels Flinders a manqué de périr, et qui, probablement, ont été le tombeau de La Pérouse (1)? Le grand rescif de de la Nouvelle-Calédonie est tellement escarpé, que le capitaine Kent, commandant le *Buffalo* (2), en sondant à une distance de deux fois la longueur du vaisseau avec une ligne de 150 brasses, n'y put trouver de fond. Les rescifs qui bordent la Nouvelle-Galles méridionale s'élèvent également comme des murailles perpendiculaires sur une base très-profonde. De semblables bancs sont évidemment créés par les insectes eux-mêmes.

Dangers de la navigation

Les rescifs rendent la navigation de cet Océan extrêmement dangereuse. Il y a des parages où quelques-uns de ces édifices atteignent la surface de l'eau, tandis que d'autres restent cachés sous les flots, souvent seulement à la profondeur de quelques pieds. Malheureux le navigateur qui s'égare au milieu des flèches aiguës de cette cité sous-marine! Malheureux encore celui que le calme surprend, et dont les courans entraînent le navire au milieu de ces rescifs, où les flots mugissans se brisent en écume! Le sage Cook lui-même ne put ni prévoir ni éviter ces sortes de dangers (3). Par un hasard heureux et unique, la pointe de rocher qui avait pénétré dans son vaisseau, se brisa, et, étant restée comme soudée dans le navire, empêcha les flots d'y entrer.

Étendue des rescifs.

Les rescifs s'étendent souvent d'île en île; les habitans de l'île Disappointement et ceux du groupe de Duff se rendent des visites en passant sur un très-long rescif, on dirait, en les voyant marcher, qu'un régiment défile sur la plaine de l'Océan. On trouve sur les rescifs couverts d'eau, d'immenses réunions de mollusques et de coquillages; les moules de toute espèce, les huîtres à

(1) *Flinders*. Annales des Voyages. (2) Cité par *Barrow*, Voyage à la Cochinchine, II, 49. (3) *Forster*, Opuscules, I, p. 52 et 253 (en allem.).

perles, les pinnes-marines, les étoiles de mer, les méduses s'y rassemblent par millions (1).

Détroits de l'Océanique.

Une partie du monde ainsi constituée, doit offrir une infinité de détroits. Qui pourrait les énumérer tous? Le *détroit de la Sonde*, proprement de *Sunda*, est l'entrée principale de la mer de Chine. L'Asie est séparée de l'Océanique, et spécialement de Sumâtra, par le long *détroit de Malaca*. Au nord, le large canal entre l'île de Formose et les Philippines, reste encore sans un nom particulier. A l'est de Java, on distingue, parmi une foule d'autres, le *détroit de Baly;* il ouvre aux vaisseaux destinés à la Chine une route qui a ses avantages sur celle de la Sonde. Le *détroit de Macassar* sépare Bornéo de Célèbes. A l'est de cette dernière île, s'ouvre le grand *passage des Moluques*. La navigation a donné quelque célébrité aux détroits voisins de la Nouvelle-Guinée. Celui de *Waigiou* sépare, selon quelques géographes, l'Asie et l'Authalie; ceux de *Dampier* et de *Bougainville* ouvrent des passages très-utiles aux navigateurs. Un détroit plus important sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande; il porte le nom de *Torres*, qui en a fait la découverte, long-tems méconnue; le canal le plus méridional, trouvé par Cook, s'appelle le *détroit de l'Endeavour*. Au sud de la Nouvelle-Hollande et au nord de la terre de Diemen, le large *détroit du Bass* présente un des passages les plus importans entre le grand Océan proprement dit, et la mer des Indes, qui en est un immense golfe. Le *détroit de Cook* sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande.

Mers particulières.

Plusieurs parties de l'Océan prennent des dénominations particulières, d'après les pays qu'elles baignent; ainsi l'on distingue la *mer de Chine*, véritable Méditerranée, la *mer de Célèbes*, le golfe de *Carpentane*. Les anciennes cartes donnent aux eaux qui séparent les îles de Java et de Timer des terres de la Nouvelle-Hollande,

(1) *Martyn's*, figures of shells collected in the southsea. Lond. 1784.

le nom de *mer Lanchidol*, probablement composé de deux mots malais, *Laout*, mer, et *Kidor*, sud. M. Flinders a proposé de donner aux eaux comprises entre la Nouvelle-Calédonie, les îles Salomon, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, le nom de *mer de Corail*.

Vents et courans.

Les vents et les courans qui règnent dans ce vaste Océan, peuvent tous se réduire à un seul principe, celui du mouvement général de l'atmosphère et de la mer de l'est à l'ouest, en sens inverse de la rotation du globe. Le vent perpétuel d'est règne généralement ici entre les tropiques et les courans, en suivant la même direction que les eaux. De là ces erreurs de Quiros, de Mendana et d'autres navigateurs, qui crurent avoir fait infiniment moins de chemin qu'ils n'en avaient réellement parcouru. Ce mouvement général prend quelquefois plus de force entre les détroits divers, qui, presque tous, sont dirigés de l'est à l'ouest. Aux environs des Philippines, et près la Nouvelle-Calédonie, la rapidité du courant qui porte à l'ouest devient extrême. Mais les grandes terres échauffées par le soleil, attirent souvent vers leur centre l'atmosphère maritime environnante, ce qui fait naître des vents opposés au vent alizé. Tels sont les vents d'ouest qui règnent sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande. Ces espèces de moussons ne sont pas toutes connues. Chaque île a ses brises de mer et de terre, qui soufflent, ceux-ci le jour, et ceux-là la nuit. A 40 degrés au nord et au sud de l'équateur, règnent les tempêtes et les vents variables; cependant il paraît que dans la partie nord de l'Océan, on trouve le plus souvent des vents d'ouest, tandis que dans les mers polaires australes, Cook trouva toujours des vents d'est.

Climat.

Les grandes terres de l'Océanique éprouvent l'influence d'un soleil vertical. Il est probable que la Nouvelle-Hollande, à moins qu'elle ne soit découpée par des mers intérieures, a un climat aussi brûlant, aussi aride que l'Afrique. Les côtes marécageuses de quelques îles de l'Océanique du nord-ouest, exposées à l'action d'une

grande chaleur, produisent un air pestilentiel qu'une culture bien entendue fera disparaître. Malgré ces incommodités locales, l'Océanique offre à l'homme industrieux, sain et tempérant, une plus grande variété de climats délicieux qu'aucune autre partie du monde. Les îles hautes et de peu d'étendue paraissent autant de paradis nouveaux. En changeant de niveau, l'Anglais y retrouverait ses frais gazons, ses arbres couverts de mousses; l'Italien, ses bosquets d'orangers, et le colon des Indes-Occidentales, ses plantations de cannes. Le peu d'étendue de chacune de ces îles leur procure un climat semblable à celui de l'Océan lui-même. Jamais la chaleur n'y devient insupportable, même pour des Européens septentrionaux. L'air est sans cesse renouvelé par les petites brises de mer et de terre, qui se partagent l'empire des jours et des nuits. Ce printems perpétuel n'est que rarement troublé par les ouragans et les tremblemens de terre (1).

Animaux.

Quadrupèdes.

Nous avons déjà, dans un autre endroit de cet ouvrage, fait observer les faibles traits de ressemblance qu'offre le règne animal dans les diverses terres de l'Océanique. Les didelphes-opossum, les phalangers, les kangourous-philandres, les casoars et un petit nombre d'autres espèces, paraissent communs à plusieurs régions de cette partie du monde. D'autres espèces seront probablement reconnues être dans le même cas, lorsqu'on aura observé plus attentivement l'histoire naturelle de ces contrées. Si beaucoup de terres de l'Océanique possèdent des animaux particuliers à elles, cette circonstance n'étonnera point dans un monde composé d'îles. Aucune des grandes races de quadrupèdes, soit de l'Asie, soit de la Nouvelle-Hollande, ne s'est répandue jusque dans les petites îles de Polynésie. Le *cochon* est le seul qu'on y trouve partout dans l'état de domesticité; il est de la même espèce que dans l'Inde et à la Chine. Des chiens, des chats, des rats; voilà toute la zoologie de ces îles, avant que le capitaine Cook y portât des chèvres et du bétail.

(1) Vol. II, p. 542-543.

L'ornithologie offre dans toute l'Océanique un peu plus de variété, et en même tems plusieurs traits de ressemblance. La volaille domestique y abonde; les poules sont plus grandes que les nôtres. Labillardière vit aux îles des Amis plusieurs espèces de loris et autres oiseaux communs aux îles Philippines et aux Moluques. A Taïti comme à Amboine, de petits oiseaux fourmillent dans les bocages d'arbres à pain. Leur chant est agréable, quoiqu'on dise communément en Europe que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets, d'un joli bleu de saphir, habitent la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre et tachetée de rouge, se montrent plus ordinairement parmi les bananes, souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent, et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Ces espèces paraissent généralement répandues entre le 10e parallèle boréal et le 20e parallèle austral. Mais les oiseaux de paradis n'abandonnent leur corps léger et leur plumage aérien qu'aux vents embaumés des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les oiseaux de mer sont les mêmes partout. A Amboine comme à Taïti, un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son col blanc; un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles, se juchent d'une branche à l'autre, tandis que les hérons bleuâtres se promènent gravement sur les bords de la mer en mangeant des poissons à coquilles et des vers. L'oiseau tropique habite les cavernes qui se trouvent dans les flancs escarpés des rochers; les Taïtiens l'y poursuivent pour avoir les plumes de sa queue. Ils attrapent aussi, dans la même intention, la *frégate*, oiseau de passage. Les manchots du grand Océan diffèrent essentiellement des pingouins de l'Océan atlantique. Ces oiseaux, presque sans ailes, qu'on rencontre à une distance de 500 lieues de toute côte connue, habitent principalement la zone froide, et même la zone glaciale. Mais une espèce, l'*aptenodytes papua*, se

Oiseaux.

Les manchots.

montre jusque dans la Nouvelle-Guinée et dans les îles des Papous (1).

Poissons. Aucune mer n'est aussi poissonneuse. La Pérouse se vit suivi, depuis l'île de Pâques jusqu'aux îles Sandwich, par d'immenses troupes de poissons, parmi lesquels quelques-uns portant le fer qu'on leur avait lancé, étaient faciles à reconnaître. Depuis les rivages de Bornéo jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Guinée, on voit une peuplade entière vivre constamment dans des bateaux et se nourrir de poissons; ce sont les *Badschus*. Près la Nouvelle-Zélande, M. Labillardière vit des bancs de poissons qui produisaient, par leurs mouvemens, une sorte de flux et de reflux dans la mer (2). Les espèces sont, pour la plupart, celles qu'on rencontre dans la mer des Indes. Les bonites, les dorades, les thons, les surmulets, les raies, les muges, paraissent abonder également sur toutes les côtes. Il y a une centaine de nouvelles espèces, la plupart vaguement déterminées ainsi que les nouveaux genres *harpurus* et *balistopodes*.

Phoques et baleines. Les phoques du grand Océan, du moins ceux que Peron a observés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, diffèrent de ceux de l'Océan atlantique. Peut-être en est-il de même des baleines qui s'égarent quelquefois parmi les rescifs, où elles ne peuvent plus tourner leur vaste masse. Toutes les lagunes entre le rescif et la côte fourmillent d'écrevisses, d'huîtres communes et d'huîtres à perles, et de coquillages d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Les crabes deviennent, en plusieurs endroits, d'une grosseur énorme; elles mangent les noix de coco. L'écrevisse des Moluques paraît commune à tout l'Océan.

Crabes.

Poissons venimeux. Le nombre de poissons venimeux semble très-considérable. Déjà Quiros faillit se donner la mort en mangeant un *sparus* pêché sur les côtes de la terre du Saint-

(1) *Forster*, Historia aptenodyt. Nov. Comm. Gott. 1780, vol. III, p. 121. *Sonnerat*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 181. (2) *Labillardière*, Voyage, II, p. 86.

Esprit (1) ; les compagnons de Cook pensèrent s'empoisonner au même endroit et par le même mets. On croit que ce poisson ne devient dangereux que lorsqu'il s'est nourri de certaines espèces de *méduses*. Mais le *tétrodon* qui, sur la côte de la Nouvelle-Galles, empoisonna Forster, renferme constamment un poison narcotique. A Taïti il y a une anguille de mer très-venimeuse, et surtout une petite écrevisse rouge, qui donne la mort à ceux qui la mangent (2). L'équipage d'Anson trouva près des îles Marianes tant de poissons, qu'il fut résolu de ne plus en manger du tout. Cet inconvénient paraît donc commun à tous les parages du Grand Océan.

Le règne végétal de l'Océanique reproduit toutes les richesses de l'Inde et de l'Indo-Chine, mais dans un nouvel éclat et à côté d'autres richesses inconnues à l'Asie. Dans les îles de la Sonde, dans les Philippines, les Moluques, le riz remplace le blé, et sa culture est probablement répandue jusque dans la Nouvelle-Guinée. Il y en a de deux espèces; celui des hautes terres est plus blanc, plus gros, a plus de saveur et se conserve plus long-tems ; le riz des basses terres est plus prolifique, mais sa substance aqueuse ne permet pas de le conserver long-tems, et la saveur en est fade. Plus loin, à l'est, dans les îles de la Polynésie, croissent, ou spontanément ou sous l'influence de la culture, quatre plantes comestibles d'une grande utilité, savoir, la patate, l'igname et deux espèces d'arum, dont, au moyen de la culture et de la cuisson, on parvient à tirer une substance douce et farineuse.

Règne végétal.

Plantes alimentaires.

Deux genres d'arbres répandus sur toutes les moyennes et petites îles de l'Océanique, y charment à la fois la vue et le goût. La nombreuse famille des palmiers est répandue jusque dans les îles les plus éloignées et les

Les palmiers.

(1) *Dalrymple*, Historic. collect. I, p. 140. (2) Voyage des Missionnaires, *Appendice*, ch. 8-10. (3) *Desfontaines*, Mémoires de l'Institut, 1796; Mémoire sur l'organisation des Monocotylédons ou plantes à une feuille séminale.

moins étendues. A peine y a-t-il entre les tropiques un rocher, un banc de sable, sur lesquels l'étonnante végétation de ces végétaux ne soit répandue. Les palmiers (3), par la structure intérieure de leur tronc, n'ont aucun rapport avec les *arbres* proprement dits. Ils se rapprochent des fougères par leur port et leur structure, des graminées par l'inflorescence, et surtout des asperges et des dragoneaux par leur manière de fructifier. Mais quel arbre a le port aussi magnifique que le palmier ? Qu'on se figure une colonne droite, parfaitement cylindrique, couronnée à son sommet par un vaste faisceau de feuilles vivaces, disposées circulairement les unes au-dessus des autres, de la base desquelles sortent d'amples panicules renfermés en partie dans de larges spathes, et couverts de fleurs et de fruits ! Cependant cet aspect majestueux n'est que la moindre prérogative du palmier; son utilité surpasse encore sa beauté. Les couches les plus extérieures du tronc fournissent un bois dur et pesant. On en fait des planches et des pieux. Les spathes de ces sortes de cosses, qui renferment les régimes, acquièrent une épaisseur et une consistance telles que l'on peut en faire des vases à divers usages. Les larges feuilles servent de toit. Le péricarpe fibreux du cocotier les feuilles et les pétioles dans plusieurs autres espèces, dans toutes, le tissu filamenteux, qui recouvre le tronc, fournissent de la bourre et de la filasse. On en fait des cordages, des câbles, même des toiles à voiles; on s'en sert pour calfeutrer les vaisseaux. Les feuilles du latanier servent d'éventail aux belles Indiennes; celles du palmier-éventail donnent des parasols, qui couvrent une dizaine de personnes. On écrit sur les feuilles de quelques palmiers; la noix du cocotier offre une tasse naturelle. Enfin les palmiers fournissent à eux seuls un nombre d'excellens mets. On mange et apprête de plusieurs façons la chair douce et pulpeuse des uns (1),

Utilité des palmiers.

(1) Areca catechou, Phœnix dactylifera, etc.

le périsperme des semences des autres (1) et le bourgeon terminal du chou-palmiste (2). L'espèce de lait ou liqueur contenue dans la vaste cavité de la noix de coco peut être convertie en vin, vinaigre et alcohol. On en tire une bonne huile.

L'autre arbre nourricier des peuples océaniens, c'est l'*artocarpus* ou arbre à pain. Ce précieux végétal s'élève à la hauteur de plus de 40 pieds. Son tronc atteint la grosseur du corps d'un homme. Son fruit devient gros comme la tête d'un enfant; récolté avant d'être mûr, et cuit sous la cendre, il donne un aliment très-sain, dont le goût ressemble à celui du pain frais de froment. Pendant huit mois de suite, cet arbre prodigue ses fruits avec une telle largesse, que trois suffisent pour nourrir un homme pendant un an. Ce n'est pas son seul mérite, son écorce intérieure sert à fabriquer une étoffe. Son bois est excellent pour la construction des cabanes et des pirogues. On emploie ses feuilles en guise de nappes; la séve glutineuse et laiteuse fournit de bon ciment et de la glu. L'arbre à pain.

N'est-il pas étonnant que la grande Terre Océanique, la Nouvelle-Hollande, soit seule déshéritée de ces deux végétaux? L'arbre à pain qui s'est répandu jusqu'à la Nouvelle-Zélande, a évidemment suivi la civilisation et les émigrations de la race malaie. Les palmiers se trouveront très-probablement sur les côtes de Carpentarie et de la terre de Witt, toujours mal observées. Une grande mer intérieure, ou une grande chaîne de montagnes, aura borné leurs progrès vers le sud. Les *eucalyptus*, les *casuarina* et quelques autres grands arbres, originaires de la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande, se sont de là répandus principalement dans les parties australes de toute l'Océanique. Les gommiers et les dragonniers de la côte nord-ouest rattachent encore la Flore de cette grande île à celle de l'Indo-Chine. En général, nous connaissons Remarque sur la Nouvelle-Hollande.

(1) Cocos nucifera, cycas circinalis, etc. (2) Areca oleracea.

trop peu la Nouvelle-Hollande pour raisonner sur ses rapports avec le reste de cette partie du monde.

Arbres fruitiers. Les arbres fruitiers de l'Inde abondent dans les îles de la Sonde et autres voisines; ils y ont peut être été apportés par des colonies, ou du moins perfectionnés par la culture. On y possède le mango sucré, l'odorante eugénie, le *sitodium* et le *cynometra*, distingués par leurs amandes huileuses et farineuses, semblables à celles de la noisette, et renfermées dans des pulpes qui hérissent le tronc de l'arbre. Là s'élèvent les tamariniers, dont le fruit acide éteint les ardeurs de la fièvre. La pomme de grenade et l'orange y étalent toutes leurs variétés. L'oranger est répandu jusque dans les Nouvelles-Hébrides. Le bambou, la canne et le nardus, roseaux indigènes dans l'Inde, s'élèvent encore à une plus grande hauteur dans les marais de Java et de Sumâtra, que sur les bords du Gange. La canne à sucre est répandue jusqu'à Taïti; elle diffère essentiellement de celle des Indes occidentales.

Bois précieux. On trouve aussi dans les îles du nord-ouest de l'Océanique, plus parfaits que partout ailleurs, le bois de sandal, le précieux calambac ou bois d'aloès, le *melaleuca leucodendron*, qui donne l'huile de cajeput; le canari, Gommes. dont l'écorce incisée distille la gomme élémi; l'*aunota*, la *cassia*, l'ébénier et plusieurs autres bois à gomme précieuse, dont les usages et le nom même sont inconnus à l'Europe. Ces bois se retrouvent probablement dans toutes les terres de l'Océanique; déjà Taïti fournit un bois de sandal blanc très-estimé.

Arbustes à fleurs. Sous un ciel comme celui des îles du grand Océan, doivent éclore en foule ces plantes qui se distinguent par un brillant coloris, par la grâce ou la singularité des formes; mais à peine connus hors de nos serres, les noms d'*hybiscus*, d'*erythrina*, d'*aralia*, d'*ixora*, de *bauhinia*, d'*euphorbia*, n'éveillent que chez un petit nombre de nos lecteurs les idées de la beauté et de la magnificence. Tout le monde connaît au contraire ces végétaux dont le goût piquant ou l'odeur aromatique aiguise et varie

les jouissances de notre gourmandise. Dans toutes les îles du nord-ouest de l'Océanique, abondent les deux espèces de poivres, le long et le rond, dont on voit de vastes plantations, et qu'on trouve aussi incultes; les îles de l'Océanique orientale ne produisent qu'en trop grande quantité le poivre enivrant, *pipermethysticum*, avec lequel on prépare la dangereuse boisson nommée *ava* ou *kava*. Le cannellier, dont l'écorce intérieure fournit une épice piquante et odorante, croît abondamment à Sumâtra et dans les îles voisines. Dans les Moluques, la nature avait multiplié le *caryophillus aromaticus*, qui se couvre de fleurs dont le calice est connu dans les marchés de l'Europe sous le nom de *clous de girofle*; et le *myristica*, dont le fruit est la noix muscade, et l'écorce intérieure le macis. La jalouse avidité de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales a voulu entièrement renfermer ces végétaux dans les petites îles de Banda et d'Amboine. La politique des autres nations a cherché ces arbres lucratifs dans la Nouvelle-Guinée, et malgré le résultat peu satisfaisant de ces recherches, ils doivent s'y trouver. Le muscadier croît aussi à Bornéo. Plantes et arbres aromatiques.

Mais si les plus agréables aromates enrichissent cette partie du globe, les poisons les plus redoutables croissent à côté; les mêmes feux d'un soleil vertical exaltent les sucs mortels et les sucs salutaires. L'arbre connu sous le nom de *Bohon oupas*, c'est-à-dire arbre à poison, attriste les forêts de Turate, à Célèbes (1), et de Balambouang dans l'île de Java (2). Il paraît que c'est une *euphorbia*; du moins le poison n'est pas une gomme résineuse qui suinterait à travers l'écorce, mais un suc laiteux qui sort des branches quand on les casse. Cet arbre a été le sujet de beaucoup de rapports exagérés. Le sage Rumphius même nous assure qu'aucune autre plante Plantes vénéneuses. Bohon oupas.

(1) *Valentyn*, Description d'Amboine; végétaux, p. 218. (2) *Deschamps*, Annales des Voyages, I, 70.

ne peut vivre autour de cet arbre à la distance d'un jet de pierre; que s'il arrive que des oiseaux se perchent sur ses branches, aussitôt ils tombent morts, et que pour s'en procurer la gomme, sans risquer de perdre la vie, on est obligé de se couvrir tout le corps d'une forte toile de coton. Il ajoute qu'une goutte de son suc récent, appliquée sur la peau, si elle ne cause pas immédiatement la mort, produit toujours un ulcère très-difficile à guérir (1). Les recherches de MM. Deschamps et Leschenault de la Tour ont jeté quelque jour sur cet arbre mystérieux. Le premier en a lui même cassé des branches sans éprouver aucun mal; l'autre, en confirmant que le suc de l'oupas, mêlé au sang, cause une mort très-prompte, a pourtant fait voir que l'alcali volatil appliqué instantanément, pouvait en arrêter les funestes effets (2).

Races d'hommes.

Après avoir retracé le tableau physique général de l'Océanique, nous devons considérer les races d'hommes qui habitent cette partie du monde. Elles paraissent se rapporter à deux souches très-distinctes, tant par leur physionomie que par leur langage, savoir, les *Malais* ou les *Océaniens jaunes*, et les *Nègres d'Océanique*.

Extension de la race des Malais.

Les Malais ne sont plus considérés par les savans comme originaires de la petite péninsule de Malaca, où ils ne sont même entrés qu'à une époque assez récente. Leurs historiens nationaux tracent leur origine jusqu'à l'île de Sumâtra; ils avouent aussi leurs rapports avec les Javanais; mais nous les trouvons actuellement répandus dans un bien plus grand nombre de contrées. Non-seulement tous les habitans des côtes de Bornéo, de Célèbes, de Luçon, des Moluques, sont de race malaie; mais les innombrables tribus insulaires de la Polynésie ou de l'Océanique orientale, paraissent en descendre. Quoique les îles Mariannes soient éloignées de l'île de Pâques de 2000 lieues, et qu'une autre ligne presque aussi

(1) *Rumphii hortus Amboinensis*, t. II, tab. 87. (2) Mémoire dans les *Annales du Muséum*.

longue sépare Owayhi de la Nouvelle-Zélande, telle est cependant l'évidence des faits, tel est l'accord de toutes les relations, que nous ne pouvons pas refuser de regarder les peuplades disséminées sur cette vaste région maritime comme ayant une commune origine.

Ces insulaires ont la couleur basanée, les cheveux noirs, mous, épais, abondans et frisés; la tête légèrement rétrécie au sommet, le front un peu bombé, les os de la pommette nullement saillans, mais la mâchoire supérieure un peu portée en avant, et le nez gros et aplati par le bout, sans être ni épaté ni camus. Leur physionomie.

Ces traits sont ceux des Malais (1). On a observé, il est vrai, quelques différences de couleur et de cheveux entre les nobles et le peuple de Taïti (2); ce qui a fait croire à Forster qu'une colonie de Malais avait subjugué, dans ces îles, des peuplades de la race noire, qui habite les grandes îles voisines de la Nouvelle-Hollande. Mais ces nuances peuvent aussi dériver de la diverse manière dont les castes se nourrissent, les grands se réservant la chair des quadrupèdes, et le peuple vivant principalement de poisson.

L'identité des langues nous frappe dans les vocabulaires si incomplets que Forster, le père Gobieu, Marsden et autres, nous ont procurés. Non-seulement toute l'Océanique orientale parle le même langage en différens dialectes, mais cette langue offre une ressemblance singulière avec celle des Malais, surtout de Sumâtra (3), et, ce qui est encore plus étonnant, avec la langue de Madagascar, qui, selon M. *Du Petit-Thouars*, en présente le type le plus riche et le plus régulier. Identité des langues.

Combien d'autres traits de ressemblance constatent la parenté des peuples Polynésiens!

La forme du gouvernement est la même. Le capitaine Cook nous informe que dans Hamao, une des îles des

(1) *Blumenbach*, Dec. cran., III, tab. 29. (2) *Bougainville*, Voyage autour du Monde, p. 211. (3) *Marsden*, Archéologie, tome VI.

Ressemblance des gouvernemens et des lois.

Amis, *Tamalao* signifie un chef (1). Le père Cantova nous dit, en parlant des îles Carolines : « L'autorité du » gouvernement se partage entre plusieurs familles no- » bles, dont les chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a, outre » cela, dans chaque province, un principal *Tamole*, » auquel tous les autres sont soumis (2). » La même espèce d'aristocratie féodale règne dans la plupart des îles de l'Océan. Cook nous apprend que les chefs mêmes n'abordent le suprême monarque des îles des Amis qu'avec des marques d'un profond respect ; ils touchent ses pieds de leurs têtes et de leurs mains (3). Les lettres du père Cantova nous apprennent qu'on aborde les *Tamoles* des îles *Carolines* avec la même vénération. Lorsqu'un d'eux donne audience, il paraît assis sur une table élevée, les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé, et la tête presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa personne ; alors ils s'asseyent à plate terre, et les yeux baissés, ils reçoivent ses ordres avec le plus profond respect. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère ; on rend à ses ordres une obéissance aveugle. Enfin on lui baise les mains et les pieds, quand on lui demande quelque grâce (4).

Danses cérémonies.

Dans les îles des Amis, on honore les chefs et les étrangers par des danses nocturnes, accompagnées de chants et de musique (5). Dans les îles Carolines, on exécute, le soir, de pareils concerts autour de la maison des chefs. Ils ne s'endorment qu'au bruit d'une musique exécutée par une troupe de jeunes gens (6).

Les danses, dans les îles Palaos, dans les Carolines, les Mariannes, et celles dans l'île de Watiou, au sud-ouest de Taiti, ont ensemble une ressemblance frap-

(1) Troisième voyage, tome II, p. 44, édition *in*-4°. (2) Lettres édifiantes et curieuses, t. XV, p. 312, édit. de 1781. (3) Troisième voyage, t. I, p. 342. (4) Lettres édifiantes et curieuses, t. XV, p. 312-313. (5) *Cook*, *ibid*, p. 358. (6) Lettres édifiantes, *ibid*, p. 314.

pante (1). Le cérémonial, daus plusieurs occasions solennelles, est le même daus les îles très-éloignées les unes des autres. Les habitans des îles *Palaos*, ceux des *Nouvelles-Philippines* et des îles *Carolines*, et ceux de *Mangia*, éloignés d'environ 1500 lieues, saluent de la même mauière. Leurs civilités et la marque de leurs respects consistent à preudre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, et à s'en frotter doucement tout le visage (2). L'attouchement par le bout du nez est également en usage depuis les îles Sandwich jusqu'en Nouvelle-Zélande.

Presque dans tout cet Océan, les Polynésiens reçoivent les étraugers avec des chants solenuels, et leur présentent en signe de paix une brauche de bananier. Au contraire, la race noire repousse le plus souvent toute communication avec des étrangers. Chants solennels.

Les mêmes termes serveut à désigner le même genre d'amusement national. Les mots *tanger ifaifil*, aux îles Carolines, signifient *complainte des femmes*, et dénotent une espèce de spectacle public. Aux îles des Amis, la même chose est nommée *tangée véfaine* (3). Spectacles.

En passant aux îles Marianes, nous allons découvrir des ressemblances eucore plus décisives (4). La société des Erreoy est ce qu'il y a de plus singulier et de plus scandaleux dans les mœurs de Taïti. Ces réunions d'hommes et de femmes, qui ont érigé la débauche et l'infanticide en lois fondamentales, sont un phéuomène horrible, mais presque unique dans l'histoire morale de l'homme. Le père *le Gobien* nous apprend qu'il existe uue pareille société aux îles Marianes. Il dit : les *Uritoy* sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses sans Société des Erreoy ou Uritoy.

(1) *Cook*, troisième Voyage, t. I, p. 257, grand *in*-4°; et Lettres édifiantes, t. XV, p. 207-315. (2) *Cook*, *ibid*, p. 272; etc., et Lettres édifiantes, *ibid*, p. 208. (3) *Cook*, *ibid*, t. II, p. 79; et Lettres édifiantes, t. XV, p. 315. (4) *Voyez* l'Histoire des îles Marianes par le pere *le Gobien*, liv. II, ou l'extrait de cet ouvrage dans l'Histoire des Navigations aux terres australes, t. II, p. 492-512.

vouloir s'engager dans les liens du mariage ; ils forment une association séparée. On sait que le dialecte de Taïti adoucit la prononciation de ses mots ; il faut observer qu'en retranchant une seule lettre (la consonne T), le mot *Uritoy* des îles Marianes ressemble beaucoup aux *Arreoys* ou *Erreoys*, selon l'orthographe de M. Anderson.

Division par castes.

Le capitaine Cook a observé aux îles de la *Société* et à celles des *Amis* trois castes : les chefs, les propriétaires libres, et le bas peuple ou les serfs. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux îles des *Larrons*, où il y a trois états parmi les insulaires. Dans toute la Polynésie, la noblesse est d'une fierté incroyable, et tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourrait imaginer en Europe. Tout l'état politique de ces îles rappelle les lois, les institutions des Malais et des Madecasses. Il en est de même des idées qui tiennent à la religion.

Cérémonies funèbres.

Parmi les Caroliniens, les uns conservent le corps de leurs parens morts, dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent en dedans de leurs maisons ; d'autres les enterrent loin de leurs habitations (1). Ceci rappelle évidemment les *Feiatouka* des îles des Amis, et en général la coutume universelle chez toutes ces nations, de laisser dessécher les cadavres à l'air. Les cimetières sont aussi enclos de la même manière. Les naturels des îles de la *Société* déposent autour des endroits où ils enterrent leurs morts, des guirlandes du fruit du palmier et des feuilles de cocos, ainsi que d'autres objets consacrés particulièrement aux cérémonies funèbres, et qu'ils placent à peu de distance des provisions et de l'eau : les naturels des îles des Larrons font, selon le P. le Gobien, quelques repas autour du tombeau ; car on en élève toujours un sur le lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage ; on le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages et de tout ce qu'ils ont de plus

(1) Lettres édifiantes, t. XV, p. 308 *et suiv.*

précieux. Les Taïtiens n'enterrent pas les crânes des chefs avec le reste des os, mais ils les déposent dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux îles des *Larrons* cette coutume bizarre ; car le Gobien dit expressément qu'ils gardent les crânes en leurs maisons, qu'ils mettent ces crânes dans des petites corbeilles, et que ces chefs morts sont les *Anitis* auxquels les prêtres adressent des prières. Les opinions de ces nations sur la vie future se ressemblent. Ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme, ils reconnaissent même un paradis et un enfer ; mais ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui y conduisent. Selon les habitans de la Nouvelle-Zélande, l'homme qui a été tué et mangé par l'ennemi, est condamné à un feu éternel. Les naturels des îles des *Larrons* pensent aussi que ceux qui meurent de mort violente ont l'enfer pour partage.

Idées sur l'autre vie.

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard : lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiome des diverses peuplades, on paraît autorisé à conclure que les habitans de toutes ces îles ont tiré leurs usages et leurs opinions d'une source commune, et qu'on peut les regarder comme des tribus dispersées d'une même nation, et qui se sont séparé à une époque où les idées politiques et religieuses de cette nation étaient fixées.

Comment ces peuples se sont-ils dispersés ?

Mais si nous cherchons la marche de cette dispersion, croirons-nous avec Cook, Forster et tant d'autres, qu'elle a été uniquement dirigée de l'ouest vers l'est ? Ces voyageurs disent avec raison qu'il a dû souvent y avoir des partis de sauvages égarés dans leurs canots et poussés vers des rivages lointains où ils sont forcés de rester, n'ayant ni les moyens, ni les connaissances nécessaires pour pouvoir retourner chez eux. Les exemples ne manquent point. En 1696, deux pirogues qui avaient à bord 30 hommes ou femmes, et qui partaient d'*Ancorso*, furent jetées par les vents contraires et les orages, sur l'île de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de 300

Pirogues égarées.

lieues (1). En 1721, deux pirogues, dont l'une contenait 24 et l'autre 6 personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassés d'une île appelée *Baroilep* jusqu'à l'île de *Guam*, l'une des Marianes (2). Enfin, le capitaine Cook trouva sur l'île de *Watiou* trois habitans de Taïti, qui avaient été poussés de la même manière. Watiou est éloignée de Taïti de 200 lieues.

Tous ces événemens sont d'une vérité incontestable. Mais qui ne voit pas, en jetant les yeux sur une carte, que ces trois partis de voyageurs malheureux ont tous été portés par les *vents alizés* et par les courans, vers des terres situées *à l'ouest* de celles d'où ils étaient partis? Ainsi ces exemples, tant de fois cités, prouveraient le contraire de ce qu'on prétend conclure. Ils prouveraient que l'Asie et l'Afrique ont pu recevoir des colonies sauvages du grand Océan, mais non pas que l'Océan en ait dû recevoir de l'ancien continent.

Hypothèses proposées.

Comment donc expliquer cette dissémination de tant de tribus parlant la même langue? On les croirait sorties de l'Amérique méridionale, si l'absence de toute ressemblance, soit de langage, soit de constitution physique, n'en démontrait pas l'impossibilité (3). On pourrait être tenté de les supposer originaires d'un ancien continent submergé, dont leurs îles seraient les débris; mais cette hypothèse, hasardée par un savant estimable, n'expliquerait une difficulté qu'en en faisant naître mille autres (4). Pourquoi cet ancien peuple, en se dispersant de l'est à l'ouest, ne se serait-il pas répandu sur le vaste continent de la Nouvelle-Hollande, où l'on n'a trouvé que des nations appartenant à la race des nègres?

Notre hypothèse.

Voici la manière dont nous expliquons ce phénomène historique. Les grandes îles de Luçon, de Celèbes, de Bornéo, de Java et de Sumâtra, sont habitées de nations

(1) Lettres édifiantes, t. XV, p. 196. (2) *Ibid.* p. 282 *et suiv.* (3) *Forster*, Observations sur la Géogr. phys. (4) *Meiners*, Recherches sur la différence des races humaines.

qui parlent des langues plus ou moins rapprochées de celle des Malais, de sorte qu'on ne saurait leur refuser une origine commune; et cependant quelques-unes de ces langues, telles que la *tagale* et la *bissaye* aux Philippines, la *balienne*, à l'île de Bali, et celle des Battas dans l'île de Sumâtra, diffèrent assez essentiellement entre elles pour qu'on soit obligé de les supposer très-anciennement séparées en corps de nations. En même tems, d'autres branches de la langue malaie se retrouvent à Madagascar, à 1100 lieues à l'ouest de Sumâtra, et aux îles de la Société et même au-delà, à 2500 lieues à l'est des Moluques; elles s'y retrouvent enrichies de cette harmonie, de ces formes grammaticales qui supposent une civilisation avancée. Le même régime féodal, les mêmes mœurs et probablement la même mythologie (1), se retrouvent dans ces terres si éloignées les unes des autres. Il a donc fallu que cette langue, ces usages, ces institutions naquissent au sein d'un ancien empire, d'un peuple puissant, d'un peuple navigateur, qui aura disparu du rang des nations.

Foyer de la civilisation de la race malaie.

Quel fut le siége de cette Carthage malaie? Tout nous indique qu'il faut choisir entre Bornéo, Sumâtra et Java. La première de ces îles est mal connue. La seconde a paru au savant Marsden (2) être la véritable patrie des nations malaies. Mais sans adopter ni repousser cette opinion, nous croyons que la patrie de la *civilisation* malaie doit plutôt être cherchée dans l'île de Java.

D'abord les traditions historiques de la colonie malaie établie à Malaca, indiquent Java comme le siége d'un grand empire, dont même cette tribu émigrée avait reçu ses lois et sa religion. Même la plupart des livres malais sont traduits du javanais.

Rapports avec l'Inde.

En second lieu, la langue malaie est mêlée de beaucoup de termes hindous ou sanscrits, termes spécialement affectés à des idées religieuses et civiles. Ces termes se

(1) *Voyez* ci-après les articles *Otahiti*, *Bali*, etc. (2) Grammaire de la langue malaye, Londres, 1812.

rapprochent en particulier du dialecte *calinga* ou *telinga*, parlé dans le Golconda et l'Orixa (1). On s'attendrait par conséquent à retrouver ce mélange plus particulièrement dans les causes de la proximité. Au contraire, c'est le javanais, et surtout le javanais des habitans des montagnes, qui montre le plus d'affinité avec le sanscrit. C'est aussi à Java, surtout dans l'intérieur, qu'on retrouve les fêtes et cérémonies de la religion bramanique. L'histoire des Javanais les fait descendre de Vichnou (2).

Époque de cette civilisation.

Mais à quelle époque Java fut-elle le siége d'une nation qui, civilisée d'abord elle-même par les Bramines-Telingas, a peuplé de ses colonies les rivages de l'immense Océan? — Ce fut certainement avant l'introduction du mahométisme, car cette religion ne s'est pas répandue au-delà des Moluques; et le cochon, cet animal si impur aux yeux des Musulmans, a dû accompagner les colons malais jusqu'aux dernières îles de la Polynésie. Ce fut encore très-probablement avant le voyage de Marc-Paul; car il semble parler de ce monde d'îles comme déjà connu et visité. D'un autre côté, les anciens, au siècle de Ptolémée, n'avaient eu connaissance d'aucune nation civilisée au sud des *Sinæ*, ou des Siamois modernes. La chronologie javanaise ne remonte qu'à un roi de Pajajaran, qui a dû régner en l'an 74 après J.-C. Ainsi, les probabilités placent la fondation des premières colonies malaies entre le IVe et le Xe siècle de notre ère.

Première migration des Malais.

Une deuxième migration des peuples malais fut provoquée par le fanatisme mahométan; et cette migration, mieux connue, eut lieu dans les XIIe et XIIIe siècles. De là les différences si considérables entre les Malais des côtes et ceux de l'intérieur.

Deuxième migration.

La deuxième grande race humaine de l'Océanique est celle que nous avons désignée sous le nom de *Nègres-Océaniens*. Elle se distingue par un teint noir ou brunnoirâtre, sans nuances d'incarnat, par l'angle facial très-

Race des Nègres Océaniens.

(1) *Leyden*, Mém. sur les langues indo-chinoises. (2) *Voyez* ci-après l'article *Java*.

obtus, le nez épaté, les lèvres épaisses, les cheveux crépus sans être laineux, caractères auxquels, chez la plupart d'eux, il faut ajouter celui d'une longueur démesurée des bras, des jambes et des cuisses, qui en même tems sont excessivement grêles. L'extrême misère dans laquelle cette race végète, son éloignement de toute industrie raisonnée son invincible attachement à la vie des brutes, la placent au dernier degré de l'échelle de l'espèce humaine. Cette race habite la Nouvelle-Hollande, l'île de Diemen, la Nouvelle-Calédonie, les îles Fidgi, les Nouvelles-Hébrides, l'archipel de Salomon et la Nouvelle-Bretagne ainsi que la Nouvelle-Guinée, où elle porte le nom malai de *Papouas*. Dominante dans tout ce vaste espace, d'où elle a su ou exclure ou bannir les Malais, la race des *Nègres-Océaniens* paraît avoir jadis occupé les Moluques et les Philippines; mais là, elle a été en partie anéantie et en partie repoussée dans l'intérieur par les Malais; elle porte dans les Philippines le nom d'*Ygolotes* et de *Negritos*, dans les Moluques celui d'*Haraforas* ou d'*Alfourèses*. Elle s'est peut-être répandue plus loin encore; on croit l'avoir reconnue dans les habitans des îles Andamanes et dans les *Gougos*, petite tribu de l'intérieur de Sumâtra. Mais c'est à tort qu'on a voulu y comprendre les Biajous de Bornéo et les Battas de Sumâtra. Même plusieurs tribus désignées sous le nom d'*Alfourèses*, telles que celles de Bouro, paraissent plutôt appartenir à la race olivâtre.

Son portrait

Son extension.

Tout concourt à faire considérer les nègres océaniens comme indigènes de la partie du monde qu'ils habitent. La forme plus carrée de leur tête, la proportion des bras et des jambes, la barbe et les cheveux non laineux, les distinguent de la race des nègres africains. Comme en Afrique et comme partout où l'homme est resté dans le dernier degré de l'état sauvage, chaque tribu, chaque canton a son idiome radicalement différent de celui des voisins, et le nombre de ces espèces de langues, ou plutôt d'*argots*, fatigue l'observation et le calcul.

Son origine.

Ses idiomes.

Variétés dégénérées.

Outre ces grandes races, l'Océanique présente à l'observation des antrhopologistes plusieurs horribles et dégoûtantes variétés de l'espèce humaine. Dans l'île de Mallicolo et aux environs de *Glashouse-Bay,* dans la Nouvelle-Galles, la structure osseuse de la tête se rapproche de celle de l'orang-outang d'une manière bien plus frappante que chez les nègres. L'intérieur de Sumâtra renferme une peuplade qui, ayant la tête très-grosse et le corps très-petit, peut donner une idée des pygmées; une autre a le corps couvert de longs poils, comme les habitans de la terre Yesso. Souvent ces difformités paraissent dues à quelque maladie héréditaire de la première famille, qui aura peuplé un coin de terre isolé. C'est ainsi que les habitans de l'île Nyas ont communément la peau couverte d'écailles, maladie qui n'est pas inconnue en Europe. La *leucéthiopie,* ou cette espèce de lèpre générale qui rend la peau des nègres d'un blanc livide, règne parmi les Papouas dans la Nouvelle-Guinée, et s'étend aussi à la race malaie dans l'île de Java, où l'on désigne les infortunés qui en sont atteints sous le nom de *Kakerlaks.* A part ces aberrations de la nature, le mélange de la race malaie, ou, pour mieux dire, de celle des Océaniens olivâtres avec la race des Océaniens nègres, a dû suffire pour faire naître toutes les nuances qu'on remarque parmi les nations de cette partie du monde, dont nous allons donner la description spéciale.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Océanique. — *Description spéciale des îles de la Sonde ou de Sumâtra, Java et Bornéo.*

La première terre que l'Océanique nous présente, en venant de l'Asie, est la grande île de *Sumâtra*, vaguement connue de Ptolémée, qui paraît indiquer la pointe d'Achem sous le nom de *Jaba-Diu*, c'est-à-dire *Java-Dīv*, ou l'île de l'Orge. Dans quelques éditions de Ptolémée, le nom de *Samarade* semble être une corruption de celui de Sumâtra. Les Arabes la connurent sous les dénominations de *Lamery* et de *Saborma* (1). Marc-Paul en nomme quelques royaumes et cantons; il l'appelle la *Petite Java*, en opposition avec Bornéo, qui est sa Grande Java (2). Encore aujourd'hui, en combinant avec les rapports des Anglais, copiés par les géographes, ceux des Hollandais qu'ils négligent, nous ne pouvons guère décrire authentiquement que les côtes. Noms de Sumâtra.

Cette île, nommée par les indigènes *Andelis*, et peut-être *Samâdra* (3), s'étend du nord-ouest au sud-est l'espace de 376 lieues; sa largeur varie de 20 à 85. Une chaîne de montagnes la traverse selon sa longueur : elle est plus voisine du rivage occidental; néanmoins l'une et l'autre côte sont basses et marécageuses. La chaîne principale est accompagnée de chaînes secondaires. Quatre grands lacs, suspendus sur les gradins de ces chaînes, émettent leurs eaux par des torrens rapides ou par des cascades imposantes; celle de *Mansélar* est célèbre. Le mont *Ophir*, mesuré par Robert Nairne, a 13,842 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Il y a beaucoup de volcans; celui d'*Ayer-Raya* est élevé de 1377 pieds au-dessus de la mer (4). Etendue. Montagnes. Volcans.

(1) *Voyez* ci-dessus, vol. I, p. 379. (2) Vol. I, p. 45 . (3) *Valentyn*, Description de Sumâtra, p. 2. (Ostindien, VII). (4) *Marsden*, Histoire de Sumâtra, t. I, p. 18.

Sol. Minéralogie. Le sol est généralement une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche de terre noire, souvent calcinée et stérile. On a trouvé dans les montagnes de la stéatite, du granite gris et du marbre. Les trois quarts de l'île, particulièrement vers le sud, présentent une forêt impraticable. Les mines d'or avaient attiré l'attention des Hollandais; mais les mineurs allemands, envoyés à Sillida, ont jugé que le minerai, peu abondant, était d'une exploitation trop difficile (1). Les Malais de Padang et de Menangkabo vendent par an 10 à 12,000 onces d'or, recueilli principalement par le lavage. Les mines de Sipini et de Caye donnent de l'or de 18 à 19 karats. L'intérieur renferme d'excellentes mines de fer et d'acier. L'acier de Menangkabo est préférable à tous ceux de l'Europe. L'étain, ce rare minéral, est un objet d'exportation; on le trouve principalement près de Palimbang, sur le rivage oriental: c'est une continuation des riches couches de Banca. La petite île de Poulo-Pisang, située au pied du mont Pougong, est presque entièrement formée d'un lit de cristal de roche. Le *nappal* paraît être une sorte de roche savonneuse; on rencontre aussi du pétrole. Les côtes sont en grande partie entourées de rescifs de corail.

Climat. Quoique située sous la ligne, Sumàtra ne voit que rarement le thermomètre monter au-dessus de 85 degrés de Fahrenheit, tandis que dans le Bengale il atteint 101 deg. Les habitans des montagnes font du feu dans les fraîches matinées. Cependant la gelée, la neige, la grêle, paraissent inconnues. Le tonnerre et les éclairs sont fréquens, principalement pendant la mousson de nord-ouest. La mousson sud-est, qui est sèche, commence en mai et finit en septembre; la nord-ouest ou pluvieuse commence en décembre et finit en mars. On a trop décrié le climat de Sumâtra; la côte occidentale, couverte de marais très-étendus, a pu mériter le surnom de *Côte de la Peste*, à

(1) Voyage de *Benjamin Olitsch*, conseiller des mines, décrit par *Elias Hesse*, Dresde, 1690, en all.

cause des brouillards malsains dont elle est assiégée. Mais beaucoup d'autres parties de l'île, et surtout la côte orientale, offrent des situations salubres et de nombreux exemples de longévité (1).

Productions végétales. Les îles Malayes, quoique ornées de tant de plantes rares et de tant d'arbres précieux, sont généralement d'un sol ingrat pour toutes les cultures nécessaires ; les faits que *Marsden* allègue semblent ne laisser aucun doute à cet égard (2). Les Sumatriens cultivent le riz de deux espèces. Ils tirent de l'huile de sésame ; ils mâchent la canne à sucre. Un sucre noir appelé *jaggari* est extrait du palmier *anou*, qui fournit également du sagou et une liqueur spiritueuse. Le cocotier surtout assure leur subsistance. Sumatra abonde en ces précieux fruits que nous envions aux climats tropiques, tels que le *mangoustan*, cette merveille des Indes, vantée même comme un remède universel (3) ; le *durion*, dont la pulpe blanche a un peu le goût d'ail rôti et des qualités très-échauffantes ; les fruits de l'arbre à pain, mais d'une espèce médiocre ; le fruit du *jambo mura*, qui ressemble à une poire pour la forme ; les ananas, qui, à Bencouli, ne coûtent que 2 à 3 sous ; les pommes de goyave, les limons, citrons, oranges et grenades.

Flore. D'innombrables fleurs étalent sur les montagnes de cette île de magnifiques tapis de pourpre et d'or. *L'arbre triste* est appelé en malai *sounda maloune*, ou belle de nuit, parce que ses fleurs ne s'ouvrent que la nuit.

Epiceries. La denrée la plus abondante est le *poivre*, objet principal de l'établissement des Anglais ; c'est la graine d'une plante rampante qui ressemble à la vigue. Sa fécondité, qui commence à la troisième année, s'étend quelquefois jusqu'à la vingtième. Il y a deux récoltes, la grande au mois de septembre, la petite au mois de mars. La pa-

(1) *Radermacher*, Description de Sumatra, § 7. Dans les Mémoires de Batavia, en hollandais. (2) *Marsden*, tome I, p. 42-45 et p. 133-138. (3) *Rumph*, Hortus amboinensis, vol. I, p. 132, tab. 13, etc.

resse des Sumatriens ne se procure qu'en petite quantité le poivre blanc en dépouillant les graines mûres de leur enveloppe extérieure (1). Le *camphre* est une autre production remarquable qu'on trouve dans l'arbre, sous la forme d'une cristallisation concrète. Le camphrier croît spontanément dans le nord de Sumâtra, qui est la partie la plus chaude; il égale en hauteur les plus grands bois de construction, il a souvent jusqu'à 15 pieds de circonférence (2). Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon. L'huile de camphre est produite par une autre espèce d'arbre. Le *benjoin* est la gomme ou résine d'une espèce de sapin. Le *cassia*, sorte de cannelle grossière, se trouve dans l'intérieur du pays.

Arbres. Les rotangs sont exportés en Europe pour servir de cannes. Coton de soie. Le coton de soie abonde. Sa finesse, son lustre, sa douceur, le rendent à la vue et au toucher bien supérieur au produit de l'industrieux ver à soie; mais il est bien moins propre au rouet ou au métier, à raison de sa fragilité et de sa petitesse. Il ne sert qu'à rembourrer des oreillers et des matelas. L'arbre pousse des branches parfaitement droites et horizontales, toujours au nombre de trois, de sorte qu'elles forment des angles égaux à la même hauteur; les rejetons croissent également droits, et les diverses gradations des branches conservent la même régularité jusqu'au sommet. Quelques voyageurs l'ont appelé l'*arbre à parasol* (3). Les cafeyers, qui sont en grand nombre, donnent un fruit de médiocre qualité. Les ébéniers, les *teak*, les arbres de fer abondent Mâts. dans les bois, et on exporte de Palembang des mâts de 66 pieds de long sur 7 de large (4).

---

(1) *Marsden*, Histoire de Sumâtra, t. I, p. 223. *Elias Hesse*, p. 208. *Eschelskron*, p. 59. (2) *Valentini*, historia simplicium, p. 488. planche 7. (3) *Marsden*, Histoire de Sumâtra, t. I, p. 239. (4) *Radermacher*, § 153.

Les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux; les vaches et les brebis y sont aussi de médiocre grandeur; les dernières viennent probablement du Bengale. Le buffle est employé à quelques travaux domestiques. Les forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir, qui mange le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des sangliers, des civettes et beaucoup d'espèces de singes, et particulièrement un singe à mentou barbu, le *simia nemestrina*, qui paraît particulier à cette île. On accuse l'orang-outang de prendre souvent des libertés avec les femmes qui se hasardent à traverser seules les forêts (1). Animaux.

Parmi les nombreux oiseaux, le faisau de Sumâtra est d'une rare beauté. Les poules-d'inde y fourmillent, et il y en a dans le midi une espèce d'une hauteur extraordinaire, également connue à Bantam. L'*ardea argala*, la plus grande espèce connue du genre du héron, qui se trouve également au Bengale et dans le midi de l'Afrique. L'*angang* ou l'oiseau rhinocéros porte sur son bec une espèce de corne. Serait-ce un casoar? Les rivières sont infestées de crocodiles et remplies de toutes sortes de poissons. Le lézard des maisons court sur le plafond des chambres; les insectes y fourmillent, et particulièrement les *termites* destructeurs. L'hirondelle, dont on mange les nids, est aussi répandue à Sumâtra. Oiseaux, etc.

Les indigènes divisent Sumatra en trois régions; celle de *Balla*, au nord, renferme le royaume d'*Achem*, ou plus exactement, *Atché*, avec les principautés vassales de *Péder*, de *Pacem* et de *Delli*; l'intérieur de cette division est habité par les *Battas*; elle se termine à la rivière de Siak, sur la côte orientale, et à celle de Sinkol, sur la côte occidentale. La deuxième division est l'ancien Empire de *Menang-Cabo*, comprenant, sur la côte orientale, les royaumes d'*Iamby* et d'*Andragiri*; dans l'intérieur, le Divisions géographiques.

(1) *Elias Hesse*, p. 185.

pays des Reiangs et le reste de l'Empire de *Menang-Cabo;* et sur la côte occidentale, les pays de *Baros*, *Tapanouly*, *Nattal* et autres; les possessions ci-devant hollandaises de *Priaman*, de *Padang*, de *Sillida*, avec le royaume d'*Indrapoura*. La troisième division, nommée *Ballum-Ary* ou *Kampang*, embrasse le sud-est de l'île, où se trouve le royaume de *Bancahoulo* ou *Bencoulen*, avec un établissement anglais, le pays de *Lampouns* et le grand royaume de *Palimbang* (1).

Royaume et ville d'Achem.

Le royaume d'*Achem* renferme une capitale du même nom, ville d'environ 8000 maisons ou cabanes, avec une rade vaste et sûre, à l'extrémité septentrionale de l'île. Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le port d'*Achem* était fréquenté par les Arabes. Les Portugais et les nations qui s'élevaient sur leurs ruines, ont essayé de s'y établir; mais les révolutions, trop ordinaires chez un peuple belliqueux, les en ont chassés (2). Les habitans avaient autrefois une marine assez respectable pour un peuple indien; ils ont encore plusieurs manufactures en soie et en coton, et des fonderies de canons. Le roi d'Achem exploite aujourd'hui le commerce en monopole; il vend de l'or très-fin, du benjoin, du poivre, des nids d'oiseaux, et des chevaux petits, mais vifs (3). *Pedir* et *Dely* fournissent aux Achémiens du riz, mais pas suffisamment pour la consommation (4).

Le pays des Battas.

Le pays des *Battas*, ou plus exactement *Batak*, renferme les montagnes de Deira et Papa, au midi de la plaine d'Achem. Il est partagé en trois principautés; dans celle de *Simamore*, il y a des mines qui donnent de l'or à 22 carats; celle de *Bata-Silondong* renferme une montagne ignivome; l'une et l'autre produisent le camphre et le benjoin; la principauté de *Bouran*, qui borde la côte orientale, n'a pour toute richesse que ses champs de riz.

(1) *Radermacher*, Descript. de Sumatra, p. 9 *et suiv.* (2) *Marsden*, t. II, p. 234 *et suiv.* (3) *Blancard*, Comm. des Indes, p. 321. (4) *Valentyn*, p. 9.

Les Battas, qui parlent une langue remplie de mots inconnus aux Malays de la côte, admettent trois grands dieux, *Battara-Couron*, qui règne aux cieux, *Sorie-Pada*, le dominateur des airs, et *Mangalla-Boulang*, le roi de la terre. Un géant porte la terre sur sa tête; un jour, fatigué de son fardeau, il secoua la tête; les continens s'écroulèrent : l'Océan était sans rivage; le maître du ciel y jeta une montagne qui devint le noyau des nouvelles terres; une fille céleste vint l'habiter, et de ses trois fils, mariés à leurs trois sœurs, naquit un nouveau genre humain (1). Les Battas croient à une vie future et à une espèce de purgatoire. Les mariages sont accompagnés de quelques cérémonies singulières. La future se montre toute nue dans un bain à son futur, qui convient ensuite du prix auquel il doit l'acheter. Les nouveaux époux goûtent ensemble de deux sortes de riz, et le père de l'épouse étend sur le couple un morceau d'étoffe. Les Battas savent faire de la poudre et se servir des armes à feu; ils emploient l'or, l'étain et le fer à fabriquer des ustensiles et de grossiers ornemens; ils font des étoffes de coton; et leurs livres sacrés, dont le gouverneur Siberg a porté un exemplaire à Batavia, sont écrits de gauche à droite, sur du papier fait avec de l'écorce d'arbre (2). Ils mangent la chair des criminels, et celle des prisonniers de guerre trop grièvement blessés pour pouvoir être vendus.

Religion, mœurs et lois des Battas.

Parmi les chefs-lieux des petits districts de la côte occidentale, nous remarquerons *Baros* et *Tapanouly*, qui exportent du camphre; *Nattal*, d'où l'on tire de l'or; *Passaman*, où, sur les bords des rivières, on rencontre des morceaux d'or du poids d'une once; *Padang*, la principale forteresse des Hollandais; *Indrapoura*, capitale d'un royaume aujourd'hui démembré, et *Bancahoulo* ou *Bencoolen*, chef-lieu des Anglais, qui y ont bâti le *fort Marlborough*, et qui y font cultiver le poivrier et la canne

Divers états de la côte occidentale.

Bencoolen.

(1) *Radermacher*, p. 26. (2) *Idem*, *ibid*, § 23.

à sucre. La présidence de Bencoolen a vu ses revenus s'élever à 5 ou 6,000,000 de francs (1). Les *Reiangs* vivent ici sous leurs chefs, nommés *Panjerans*, et dont le pouvoir est très borné. Ils semblent avoir conservé leurs mœurs et leur caractère primitif en adoptant la civilisation des Malais. Petits et maigres, ils aplatissent le nez et allongent les oreilles; leurs yeux sont noirs et brillans, et les femmes ressemblent aux Chinoises. Leur peau est plutôt de couleur jaune que basanée ou cuivrée. Dans les parties montagneuses, les habitans sont affligés de larges loupes ou goîtres.

Les Reiangs.

L'empire de Menang-Cabo.

Derrière cette côte, s'étend l'empire de *Menang-Cabo*, aujourd'hui déchiré par des divisions intestines, mais qui jadis osa s'égaler à la Chine. La capitale s'appelle *Pangarayoung*; les habitans font des travaux très-estimés en filigrane d'or et d'argent; ils fabriquent des fusils et des poignards très-recherchés (2).

La province de *Tigablas-Cottas* donne 500 marcs d'or à 22 carats; on y voit le grand lac de *Dano*. Dans l'intérieur, habitent les *Gougons*, couverts de longs poils et peu supérieurs aux orang-outangs, qui leur disputent l'empire des forêts.

Les Gougons.

Le pays des Lampouns.

Le pays des *Lampouns* se compose de montagnes, couvertes d'impénétrables forêts et de plaines, sujettes à de subites inondations. Ce peuple, hospitalier, peu belliqueux, vit dans l'anarchie et la licence, quoique nominalement sujet au roi de Bantam, dans l'île de Java, à qui toute la récolte en poivre doit être remise (3). Les Lampouns, semblables aux Chinois par leurs yeux bridés et leur visage en losange, parlent un idiome particulier, rempli de sons gutturaux. Parmi leurs canots, formés d'un seul tronc d'arbre creusé, il y en a qui portent 13,000 livres pesant.

Le royaume de *Palembang*, ancienne dépendance du

---

(1) *Tombe*, Voyage aux Indes-Orientales, ch. VII. (2) *Valentyn*, *Marsden*, etc. (3) *Radermacher*, p. 82.

Sousouhounan, ou empereur de Java, et récemment sous la tutelle de la compagnie hollandaise, embrasse le sud-est de Sumâtra et les deux îles de Banca et de Billiton. Les terres d'alluvion augmentent ici dans une progression rapide. Mal cultivé et convert de forêts, ce pays exporte, outre les autres produits de Sumâtra, du sassafras, du sang-dragon, de beaux bois de construction. Les principales mines d'étain sont à Banca; cependant il s'en trouve dans la grande île. Le climat, quoique sujet à d'étonnantes alternatives de chaud et de froid, n'est pas nuisible à la santé (1). La ville de Palembang, grande et habitée par des Chinois, des Siamois, des Malais et des Javanais, ne renferme d'autres bâtimens en pierre qu'un temple et le château royal. Le despote, sans armée régulière, sans revenu fixe, étale son orgueil et sa mollesse dans un vaste sérail. Les habitans de *Blida* doivent à leur extrême stupidité le privilége d'être les seuls mâles admis dans cette enceinte, où ils servent de porteurs d'eau. Les lois sont sans force, les juges sans honneur, et les négocians sans probité. Les prêtres mahométans réussissent dans le commerce. Les filous ou *Sumbarawes* vivent en communauté légalement reconnue, sous un chef qui modère leurs excès et maintient la police (2). Les Malais, ici comme dans toute l'île, portent une veste et une espèce de manteau avec une ceinture, dans laquelle ils mettent leurs *crics* ou poignards. Ils portent des caleçons très-courts, les jambes et les pieds restent nus; un beau mouchoir enveloppe leur tête; dans leurs voyages ils mettent un grand chapeau par-dessus. Les deux sexes liment leurs dents et les peignent en noir. Les maisons sont de bois et de bambou, couvertes de feuilles de palmier, élevées sur des piliers; une mauvaise échelle sert d'escalier.

Royaume de Palembang.

Productions.

Sérail du roi.

Communauté de filous.

Dans l'intérieur, vivent des nègres qui ont la tête extraordinairement grosse, une taille de pygmée, des bras

Nègres Pygmées.

(1) *Radermacher*, p. 131. (2) *Idem.*, § 115.

et des jambes d'une dimension très-petite. M. Radermacher en a vu des individus à Palembang.

Etat d'Jambi, etc. Le royaume de *Jambi*, celui d'*Andragiri* sur une grande rivière du même nom, et celui de *Camper*, n'offrent rien de particulier; mais les îles voisines méritent quelques

Ile de Banca lignes. Parmi celles à l'est, *Banca* est une terre considérable, élevée et boisée. Les navigateurs regardent le climat de ces parages comme un des plus dangereux.

Mines d'étain. Les mines d'étain de cette île ne furent découvertes qu'en 1710 ou 1711; quoiqu'on en ait tiré trois millions de livres pesant par an, la veine en semble encore inépuisable.

Ile de Lingan. On sait peu de chose sur l'île de *Lingan*, au nord de Banca, et sur celle de *Billiton*, à l'est. C'est aujourd'hui par le détroit entre Billiton et Banca, que passent les vaisseaux qui vont à la Chine ou qui en reviennent (1).

Iles à l'ouest de Sumâtra. Les îles à l'ouest de Sumâtra forment une chaîne régulière. Celle de *Nyas*, très-peuplée et fertile, est habitée par une race singulière, distinguée par une peau blanchâtre, couverte d'écailles, et par des oreilles très-longues (2). Les îles de *Nassau* ou *Poggy*, sont coupées de rochers et de montagnes qui semblent bouleversées par quelque révolution violente. Ces montagnes, couvertes de forêts jusqu'à leur sommet, offrent de bons bois de construction. Le sagou y croît en abondance; les habitans ne cultivent pas le riz, mais les cocotiers, les bambous y abondent. On y voit des daims rouges, des porcs, des singes, un petit nombre de tigres; mais ni buffles, ni chèvres. Les habitans, au nombre de 1400, d'une taille très-élevée et d'un teint cuivré, ressemblent aux Otaïtiens, tant par leurs traits que par l'aimable simplicité de leurs mœurs. La polygamie leur est inconnue, mais les liaisons entre les personnes non-mariées des deux sexes, y sont regardées comme une chose

(1) *Fleurieu*, Voyage de Marchand, II, p. 107 *et suiv.* (2) *Radermacher*, p. 71.

innocente. Ils prétendent descendre du soleil (1). L'île *Enganno* ou *Trompeuse*, passait pour être habitée par une race d'anthropophages. Charles *Miller* y descendit et n'y trouva qu'un peuple simple et grossier. Ils sont d'une structure élevée et d'un teint cuivré ; ils vivent dans des huttes de forme circulaire, appuyées sur un pilier de bois de fer. Leur nourriture ne consiste qu'en noix de cocos, pommes de terre douces, cannes à sucre et poisson séché (2). On avait déjà dit qu'ils vivaient des lichens croissant sur les rochers (3), ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Le célèbre détroit *de la Sonde*, proprement de *Sunda*, sépare l'île de Sumâtra de celle de Java. Le navigateur qui, en venant de la mer des Indes, a ces deux îles à gauche et à droite, voit bientôt devant lui la grande terre de Bornéo ; de là cette dénomination commune d'*îles de la Sonde*, donnée à ces trois contrées, dénomination insignifiante, mais sur laquelle il est inutile de chicaner. Le nom de *Sunda* paraît venir du sanscrit *sindu*, mer, fleuve, grande eau, et rappelle le *Sund* des Danois et le *Sound* des Anglais. Détroit de la Sonde.

L'île de *Java*, siége d'un grand et florissant empire indigène, centre de la puissance d'une compagnie de commerce qui dominait sur toutes les mers de l'Orient, mériterait une description bien plus détaillée que n'en admettent les bornes de cet ouvrage. Cette île domine, par sa position, les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale. En grandeur elle n'égale ni Bornéo ni même Sumâtra, car elle ne s'étend en longueur que l'espace de 250 lieues ; sa largeur varie de 30 à 50, et sa superficie peut aller à 6700 lieues carrées. Le nom de *Djava* est malai, et dénote, selon les uns, grande île, selon les autres, une espèce de grain qui croît ici (4). Les Arabes et les Persans l'appe- Ile de Java. Noms.

(1) Asiatic Researches, t. VI, p. 77, et *Annales des Voyages*, t. I, p. 117.
(2) Bibl. Britan., n° 147, p. 203. (3) *Radermacher*, p. 78. (4) *Valentyn*, Descript. de Java, p. 64-66. (Indes-Orientales, t. V).

lèrent *Djezyret al Maha - Radje*, l'île du grand roi.

Montagnes. D'après la grande carte de Valentyn, l'île est traversée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagues, généralement plus rapprochée de la côte méridionale, et qui, se doublant en plusieurs endroits, embrasse des plateaux élevés, entre autres ceux où Priangan et Mataram sont situés. La partie la plus occidentale présente une terrasse inférieure. Les premières hautes montagnes commencent au sud de Batavia; elles portent le nom de *Pangerangon* ou les *Montagnes Bleues* (1); c'est entre Tcheribon et Mataram, dans la partie la plus étroite de l'île, que s'accumulent les plus hautes montagnes, le *Gonnong-Kandang*, le *Tourenterga*, le *Tagal*, le *Keddo* (2); plus à l'est, les *Deux Frères* ou *Soudara - Soudara*, le mont *Louvon, Domong, Djapan* et autres, continuent la chaîne jusqu'à la pointe orientale.

Nature du sol. Les plaines de la côte consistent en une argile rougeâtre, peu fertile, une argile noire très-riche, et une marne jaune entièrement stérile. A une lieue de la mer commencent les terres d'alluvion, formées de sables, de boue et de coquillages (3). Les montagnes, couvertes de bois et de plantes, enrichies de diverses cultures, offrent le coup d'œil le plus agréable. Parmi les volcans de cette île, (car quel est le pays de cette partie du monde qui n'ait pas ses volcans?) on estime l'élévation de celui de *Gété* à 8000 pieds au-dessus de la mer.

Climat. Température des côtes. Les côtes septentrionales de Java passent pour extrêmement malsaines. Cependant la chaleur y paraît très-supportable : à Sourabaya, le thermomètre s'élève à 27 degrés de Réaumur pendant la saison sèche; mais elle varie de 10 à 12 degrés de minuit à midi (4). Si donc le climat local de Batavia, de Samarang et d'autres places, est presque pestilentiel pour les Européens, les

(1) Carte de Valentyn, feuille 2. (2) *Ibid*, feuille 4. (3) Mém de Batavia, I, p. 24-190, etc. (4) *Labillardière*, Voyage à la recherche de M. de La Pérouse, t. II, p. 303. Comp. *Radermacher*, Descript. de Batavia, p. 45.

marais, les eaux stagnantes des innombrables canaux, les arbres trop multipliés, la malpropreté, semblent y contribuer (1). A Batavia, un tremblement de terre a produit, en 1706, une barre qui arrête les eaux croupissantes de la rivière (2).

Température de l'intérieur.

A 12 lieues dans l'intérieur il y a des collines d'une hauteur considérable, où l'air est sain et frais. Les végétaux d'Europe, et particulièrement les fraises, y croissent fort bien ; les habitans y sont vigoureux ; leur teint annonce la santé. Les médecins y envoient aussi les malades, qui s'y guérissent en peu de tems. Tout l'intérieur jouit des mêmes avantages. Près Soura-Karta, la résidence de l'empereur de Java, le voyageur respire un air pur, frais, embaumé. De limpides ruisseaux roulent partout une onde salutaire (3).

Productions végétales.

Les mêmes circonstances qui rendent Batavia et ses environs malsains, les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour la végétation. Le riz de deux espèces y croît en abondance, ainsi que le blé d'Inde ou le *maïs* ; on y récolte beaucoup d'espèces de haricots, des lentilles, du millet, du sorgho jaune, des ignames fondantes et d'autres sans suc ; des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes : on trouve dans les jardins une abondance d'excellens légumes, tels que les raves blanches de la Chine, le fruit de la plante appelée *plante aux œufs ;* le pois d'Angole, et en outre toutes les plantes culinaires d'Europe. On y recueille encore, avec bien peu de culture, une quantité très-considérable des plus belles et des plus grosses cannes à sucre : elles donnent beaucoup plus que celles de l'Amérique. Les moulins à sucre ont diminué de nombre ; en 1700 il y en avait plus de 100 ; en 1784, il n'en existait que 55, et on ne produi-

Cannes à sucre.

(1) Premier voyage de Cook, liv. III, cap. XI. Lettres de M. *Wurmb* et *de Wollzogen*, p. 372 et 380 (en all.) (2) *Valentyn*, p. 231 et 238. *Bogaerts*, Historische Reizen, liv. I, p. 170 (en holl.) (3) *Wollzogen*, p. 378.

sait que 2 millions de livres de sucre (1). On faisait beaucoup d'arak. La disette de bois gêne cette exploitation (2).

Epiceries. On exporte une grande quantité de *poivre*. Parmi les plantes aromatiques qui servent à la consommation des habitans, Thunberg remarqua le gingembre sauvage et le zerumbet, le bétel, l'arek, le schétante, le curcuma et le poivre d'Espagne.

Arbres fruitiers et autres. Les arbres fruitiers sont le bananier de paradis, le bananier nain (3), qui produit un fruit très-délicat et très-sain, l'ananas, la goyave, l'iambos de Malaca, le catappa ou badamier de Malabar (4), le jacquier des Indes. Le fruit nommé *corossel* provient des *anona squammosa*. Les mangoustans, les melons d'eau, les pampelmousses, se trouvent aussi dans cette île. Les citrons y sont un peu rares, et les raisins ne sont pas très-bons. La médecine emploie avec succès deux espèces de casse, *cassia javanica* et *cassia fistula*; les fruits pendent à l'arbre comme de longs bâtons. L'île de Java produit aussi deux espèces de coton : l'un, le fromager pentandrique, arbre très-élevé ; l'autre est un arbuste, c'est le *gossypium indicum* de Lamarck.

Fleurs. La rose de la Chine, le marsau ou murraie des Indes, les nyctantes, les corallodendrum, étalent leurs fleurs parmi les buissons. A Batavia, l'on vend des fleurs dans les rues, tous les soirs, au coucher du soleil. Plusieurs arbres forment de belles allées et procurent des ombrages nécessaires ; tels sont le mimusop élengi, la nauclée d'Orient, le canari des Moluques, la guettarde de l'Inde, et le grand filaos à feuille de prêle (5).

Les Javanais, en faisant de nombreuses entailles au tronc de l'*hybiscus tiliaceus*, dans la saison des pluies, parviennent à lui faire produire, sur toute sa longueur, des

(1) *Hooymann*, des cultures, etc., dans les Mémoires de Batavia, I, p. 247. (2) *Teissere*, Mém. sur les moulins de sucre, Mém. de Bat., V. (3) *Pisangrodia*. (4) *Terminalia catappa*. (5) *Labillardière*, t. II, p. 310.

branches qui couvrent la terre. L'arbre de tek ou téak forme de très-grandes forêts, à l'ombre desquelles croît abondamment le pancrais d'Amboine et plusieurs belles espèces d'uvaires, d'hélictères, de bauhinies, ainsi que l'agave vivipare, avec lequel les habitans font des étoffes; le muscadier uviforme porte un fruit qui n'est pas aromatique (1).

Les buffles sont petits, de couleur grisâtre. On les apprivoise et on leur fait traîner de très-grands chariots. Les moutons sont rares; ils ont des poils au lieu de laine, et les oreilles pendantes. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux. Les sangliers pullulent dans les bois. Des voyageurs assurent qu'il y existe des rhinocéros. Parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le *simiaapedio* de Linné, et le *simia aygula* ou l'aigrette. On trouve aussi dans les bois l'écureuil bicolore et l'écureuil volant de Java. Le paon est commun dans les forêts. Les coqs sauvages ont le plumage très-brillant et la crête blanche, mêlée d'une teinte légère de violet. Dans les marais habite un redoutable serpent, le *boa constrictor*, qui avale des volailles et même des chevreaux entiers (2). Il ne manque pas non plus de crocodiles énormes. Les dragons volans voltigent aux environs de la ville pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauve-souris en Europe, et on les attrape facilement et impunément. La cicade musicale (3) se perche sur les arbres, et fait entendre un cri très-perçant, semblable au son d'une trompette : la blatte kakerlagor, et de petites fourmis rouges, s'insinuent partout, mangent et détruisent tout. Animaux. Reptiles et insectes.

Java produit en abondance ces fameux nids d'oiseaux que recherche la gourmandise des Orientaux, espérant en vain y trouver de nouveaux aiguillons de volupté. Marsden, dans son Histoire de Sumâtra, assure que Nids d'oiseaux.

---

(1) *Labillardière, ibid*, p. 316. (2) *Idem*, t. II, p. 328. (3) *Cicada tibicen.*

ces oiseaux avalent l'écume de la mer; M. Poivre a observé que cette écume consiste en frai de poisson, délayé de manière à former une espèce de colle. Cette opinion nous paraît la plus vraisemblable, quoique des Hollandais aient affirmé qu'une espèce du moins de ces oiseaux se nourrisse uniquement d'insectes et forme ses nids avec le résidu de ses alimens (1).

Divisions géographiques.

L'île de Java est divisée, par les Hollandais, en quatre portions inégales, les royaumes de *Bantam*, de *Jacatra* et de *Cheribon* ou *Tsieriboun* avec la *Côte-Orientale* qui s'étend depuis la rivière Lossary jusqu'au détroit de Baly. Mais la Côte-Orientale se subdivise à son tour en trois parties; savoir : les possessions de l'*Empereur* ou *Sousou-Honam*, celles du *Sultan*, et les provinces immédiatement soumises à la Compagnie.

Royaume de Bantam.

Dans le royaume de *Bantam*, on remarque la capitale du même nom, avec un port que l'extrême insalubrité et l'accroissement des récifs de corail a rendu inutile. Le roi fournissait à la Compagnie 3,000,000 pesant de poivre à 28 livres le quintal. Un faible détachement d'Européens occupait les forts de sa résidence. Son royaume dépeuplé, et qui n'offre aucun autre endroit remarquable, compte, d'après les derniers récensemens, 90,000 habitans, qui vivent la plupart dans des villages semés le long de la côte (2).

Royaume de Jacatra. Ville de Batavia.

L'ancien royaume de *Jacatra* renferme la célèbre capitale des Indes hollandaises, la ville de *Batavia*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville javanaise de *Sunda-Calappa* (3). Les Hollandais semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; c'est véritablement une seconde Hollande. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable; ces eaux stagnantes embellissent moins la ville qu'elles ne

(1) Mém. de Batavia, III, p. 146. (2) *Idem, ibid*, p. 424, I, p. 6.
(3) Description de Batavia, dans les Mémoires de la Société de Batavia, I, p. 42.

l'empoisonnent. Les bâtimens publics sont, pour la plupart, vieux, lourds et de mauvais goût. La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien et tombe en ruine. Le château contient des appartemens où le gouverneur général et le conseil de l'Inde doivent se réfugier en cas de siége; il renferme aussi les grands magasins de la compagnie. Il serait impossible de faire le siége de Batavia par mer. L'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit, appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des môles, qui s'étendent environ à un demi-mille dans le hâvre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château. Le hâvre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde; il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte. La population, y compris les faubourgs et les *campongs* ou villages chinois, macassarais et autres de la banlieue, s'élevait, en 1779, d'après un recensement exact, à 173,117 individus, dont 20,000 Chinois et 17,000 esclaves noirs (1).

Les environs offrent de beaux chemins semblables aux boulevarts de Paris (2), et bordés de maisons de campagne où les Européens ont cherché un asile contre l'insalubrité de la ville. A *Weltefrede* et à *Mester-Cornelis*, sont de belles casernes pour les troupes. Les provinces de l'intérieur, parmi lesquelles on remarque le *Priangan*, le *Soukapoma*, le *Samadang*, sont gouvernées par des princes vassaux, réduits presque au rang de simples magistrats civils. Toute la population du royaume de Jacatra s'élevait, lors du recensement précité, à 340,915 individus. Environs de Batavia.

Le royaume de *Chéribon*, petit, mais fertile, fournissait à la Compagnie 330,000 livres pesant de riz, 1,000,000 de sucre et 1,200,000 de café. La capitale du Royaume de Chéribon.

(1) Mémoires de Batavia, III, p. 425, Comp. II, p. 61. (2) *M. S.* de M. *Deschamps*.

même nom est une ville considérable. Le souverain qui compte 90,000 sujets, prend le vain titre de sultan. A une lieue et demie de Chéribon, les Mahométans vénèrent le tombeau d'*Ibn Cheyk Mollanah*, le premier apôtre de l'Islam dans cette île. Cinq terrasses, adossées à une montagne, présentent des parapets ornés de beaux pots de fleurs, offerts par les rois musulmans de toutes les îles voisines; le tombeau est ombragé de palmiers (1).

Tombeau d'un saint mahométan.

Côte orientale.

Dans la partie de la *Côte-Orientale*, qui est gouvernée au nom de la Compagnie, on remarque, en allant de l'ouest à l'est, les villes suivantes : *Tagal*, avec 8000 habitans; *Samarang*, la seconde ville de l'île, chef-lieu de la Côte-Orientale, et aujourd'hui peuplée de 30,000 âmes; *Japara*, anciennement le chef-lieu de la côte; *Javana*, *Rembang*, le grand marché pour les bois de djati (2); *Sourabaya*, ville fortifiée, très-salubre, munie d'une rade où l'on peut entrer et sortir par tous les vents; les forts de *Pamanoncan* et de *Baniouwangni* (3), dans la province aujourd'hui déserte de *Balambonung*, dont la capitale du même nom a été détruite par les ravages de la guerre. En général la population de toute cette côte a diminué pendant le XVIII[e] siècle, et les sujets de la Compagnie, en 1774, ne s'élevaient qu'à 414,000 individus; mais peut-être la tranquillité maintenue depuis a-t-elle amélioré la situation du pays.

Royaume de Mataram.

Les parties intérieures et méridionales de la moitié orientale de l'île formaient autrefois le royaume de *Mataram*, dont le souverain prenait le titre de Sonson-Honam et d'*Empereur de Java*. Des guerres civiles, fomentées par la Compagnie, ont permis à celle-ci de partager cet empire, déjà très-diminué, entre deux princes, dont l'un résidant à *Soura-Carta*, conserve 512,000 sujets et le titre d'empereur, tandis que l'autre, établi à *Djogo-Carta*, a reçu de la main des Hollandais un état de

(1) *Valentyn*, page 37. (2) *Valentyn*, Description de Java, page 15.
(3) *M. S.* de M. *Deschamps*.

522,000 habitans, et le titre de *sultan* (1). Un militaire allemand qui a visité la cour du Sousouhounam, dépeint le pays sous des couleurs très-favorables (2). L'air pur et frais est embaumé par mille fleurs odorantes. Tantôt on erre dans de vastes plaines, couvertes de riz, de coton, de café, de végétaux de toute espèce; tantôt, monté sur les collines, on voit les limpides ruisseaux former de petites cascades à l'ombre de forêts épaisses. Des grottes naturelles présentent la fraîcheur la plus délicieuse. La vue plane, dans le lointain, sur la mer, les rochers et les volcans dont la fumée nuance l'azur d'un ciel tranquille.

La population de l'île de Java, qui s'élève à plus de 2,000,000, se compose d'indigènes ou *Bhoumi* (3), et d'étrangers. Parmi ces derniers, les Hollandais, les Chinois, les Macassarois, les Balieus, sont les plus remarquables. Parmi les indigènes on distingue une peuplade de nègres qui erre, dit-on, dans les montagnes, et une tribu nommée *Isalam*, qui habite sur la côte; mais nous n'avons pu recueillir aucune notion certaine ni sur leur caractère physique, ni sur leur langue. Les Javanais indigènes paraissent une race malaye, anciennement établie dans l'île, mais qui, ayant été civilisée par une colonie des Hindous, et spécialement des Calingas, en a reçu un grand nombre de mots et plusieurs institutions. Population.

Les Javanais, en général, sont d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, les cheveux longs, le nez un peu épaté. Fidèles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patiens dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans, ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder; ils ignorent Portrait des Javanais.

(1) Mém. de Batavia, III, p. 427. (2) *Wollzogen*, Lettres, p. 378.
(3) *Deschamps*, dans les *Annales des Voyages*, t. I, p. 145 *et suiv.*

le tumulte et l'agitation d'une vie industrieuse. A l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanais se contentent de cultiver leurs champs; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le siri. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille; mais dans ces climats brûlans, on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'aux genoux. Les Bantamois se distinguent des autres Javanais en se couvrant la tête d'un bonnet en forme de casque (1). Les femmes portent en outre une petite camisole de toile bleue qui leur couvre les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Manière de vivre.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple : le riz et les iguames, assaisonnés de piment, forment la base de leur nourriture. Ils construisent leurs maisons de bambou, et les couvrent avec des feuilles de palmier ou avec du chaume : ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties, la première où se fait le ménage, et la seconde où se retire la famille pour se coucher. La négligence avec laquelle ils traitent le feu les expose souvent à voir leurs habitations devenir la proie des flammes; mais dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierre, mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas; on y étouffe : aussi demeurent-ils pendant le jour sous des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément, et où le soleil ne saurait pénétrer. La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout les femmes

(1) *Tombe*, Voyage aux Indes-Orient., Atlas.

sont traitées avec égards. L'usage leur accorde une liberté dont, selon M. Deschamps, elles n'abusent pas. D'autres voyageurs, et surtout les Hollandais, en parlent plus désavantageusement ; elles doivent souvent employer les philtres pour exciter les désirs languissans, et le poison pour venger les infidélités.

Religion.

Les Javanais, convertis au mahométisme dans le commencement du XVe siècle, professaient auparavant une religion idolâtrique dérivée du Brahmanisme, ou du moins de la même source où les Hindous ont puisé. Les habitans des montagnes s'abstiennent encore de toute nourriture animale, et croyent à la transmigration de l'âme (1). Ils prétendent descendre d'une espèce de singe nommé le *Wouwou*. Il paraît aussi que l'île a reçu anciennement une colonie venue de la Chine, ou peut-être de l'Indo-Chine. La couleur jaune réservée pour les habits de l'empereur (2), comme dans la Chine, plusieurs temples chinois dans la partie orientale de l'île (3), enfin une tradition que les voyageurs du XVIe siècle avaient recueillie (4), semblent mettre hors de doute cet événement dont on ne saurait fixer l'époque. Les Javanais parlent divers dialectes qui tous se rapprochent du malai. Le dialecte de *Sunda* règne dans le royaume de Bantam et sur la côte opposée de Sumatra. Le *bas-javanais* paraît dominer dans tout le reste de l'île ; mais à la cour de l'empereur et des princes, on parle le *haut-javanais*, qui est rempli de mots sanscrits. Les caractères sont dérivés de ceux des Arabes.

Langue.

Littérature.

Les poésies des Javanais ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie, mais leur musique n'y répond pas ; elle est monotone et traînante ; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent ; ils ne connaissent que deux sortes de poëmes. Le récit qu'ils appellent *tchérita* est un mélange de fable et

(1) *De Wurmb*, p. 134. (2) *Valentyn*, V, p. 54. (3) *De Wurmb*, p. 150. (4) *J. de Barros*, Dec. II, lib. IX, chap. 4.

d'histoire, où l'on voit les dieux et les rois se disputer tour à tour l'empire de Java; on y voit Brama lancer des montagnes, et Wichnou creuser des rivières. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *panton;* ce sont de petits poëmes composés avec plus de goût; on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses. En voici des exemples :

« L'amour passe des yeux au cœur comme l'eau des » fontaines coule dans les rivières. L'amour qui naît le » premier jour qu'on se voit, est comme les torrens qui » se précipitent des montagnes sans qu'il y ait plu. »

Spectacles. Ils connaissent aussi l'apologue, mais la comédie est encore chez eux dans sa première enfance; ce n'est, à proprement parler, qu'une pantomime dont on lit en même temps l'explication. Une espèce de hangar, ouvert de tous côtés, sert de théâtre; les spectateurs sont rangés autour; et le lecteur ou souffleur, armé d'un bâton, comme un maître d'orchestre, fait mouvoir tous les acteurs à leur tour, et lit la pièce.

Jeux et amusemens. Parmi les amusemens, il n'en est aucun qui soit plus généralement suivi que la danse appelée *tandack.* Sitôt que la nuit commence, on entend retentir partout le son bruyant de la musique. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instrumens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action. Quelque charme qu'ait ce spectacle pour un Javanais, ce n'est, aux yeux d'un Européen, qu'une suite de contorsions. Les femmes qui se livrent à ce spectacle sont appelées *ronguin;* ce sont les courtisanes du pays. Les gens du peuple aiment avec fureur le combat du coq; ils y passent des journées entières : ils excitent les combattans du geste et de la voix : l'espoir et la crainte se peignent tour à tour sur la figure des parieurs;

et, pour que la victoire reste moins long-temps indécise, ils arment les éperons de leurs coqs d'un fer tranchant qui termine bientôt le combat.

Les Javanais, très-patiens et très-flegmatiques, ne se querellent guère; mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon*, consiste à s'appliquer des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire : ils frappent indifféremment partout; mais, pour ne pas se blesser à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert.

Si le peuple a ses combats, les grands ont aussi les leurs; mais les efforts des faibles animaux ne suffisent pas pour amuser leurs barbares loisirs. Le tigre, la terreur de ces contrées, est nourri dans leur résidence pour combattre contre leurs sujets; ils en conservent toujours dans le voisinage de leur palais (1). Il y a différentes manières de faire battre cet animal; on lui donne pour adversaires tantôt des buffles et tantôt des hommes. Quelquefois le buffle, attaquant le premier, écrase le tigre avec ses cornes contre les barreaux qui forment l'enceinte. Le combat du tigre contre des hommes est tantôt un spectacle et tantôt un supplice. Lorsqu'on ne veut qu'un amusement, on lâche un tigre au milieu d'un bataillon carré, formé d'un triple rang d'hommes armés de longues piques : aussitôt que l'animal se voit en liberté, son premier mouvement est de chercher à fuir; mais comme il trouve tous les côtés hérissés de pointes, il s'agite en tous sens, revient sur ses pas, hésite, et s'élance enfin pour franchir les rangs; mais il se précipite lui-même sur les piques et meurt percé de mille coups. Il arrive cependant quelquefois qu'il parvient à se faire jour à travers les rangs mal serrés, et qu'il s'échappe. Cet accident n'a rien de bien dangereux, parce que son

Combats de tigres.

(1) *Deschamps*, *Annales des Voyages*, I, 159.

instinct le porte à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, et qu'on l'y tue facilement.

Hommes livrés aux tigres

Lorsque, sur l'avis de son conseil, le sultan a condamné un homme à se battre contre un tigre, on dresse sur la place publique un enclos circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, formé de poutres de bois assez serrées entre elles pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe dans l'intérieur. On ménage dans cette enceinte deux ouvertures : l'une pour le tigre, l'autre en face pour son adversaire, qui entre le premier; il est, suivant l'usage du pays, nu jusqu'à la ceinture; il a la tête ornée de guirlandes de fleurs, comme une victime qu'on conduit à l'autel; il tient dans la main droite un poignard, et de l'autre un morceau de bois garni de pommeaux aux deux extrémités; au moyen de cette arme défensive, il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne peut la refermer. Mais, quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal, il ne peut jamais l'empêcher de l'atteindre de ses griffes, et de lui faire de profondes blessures. Si cependant il parvient à se dégager de l'animal expirant, il est ordinairement sauvé; mais si, au lieu de porter au tigre un coup mortel, il n'a fait que le blesser, il est mis en pièces sur-le-champ.

Ce supplice, comme tous les autres dans le pays, n'entraîne aucune idée d'infamie; on a, au contraire, une espèce d'admiration pour un homme qui a su résister à un tigre; et, loin de chercher à cacher ses cicatrices, il affecte de les montrer comme un trophée.

Cour des princes javanais

Les princes de Java, quoique tous plus ou moins dépendans de la Compagnie hollandaise et du gouvernement de Batavia, continuaient à étaler tout le faste du despotisme oriental. La cour de *Sousouhounam* mérite une attention particulière comme ayant probablement conservé quelques usages vraiment nationaux. Les noms les plus magnifiques désignent tous les emplois; les offi-

ciers civils et militaires sont des *soleils de bravoure* ou des *soleils de prudence* (1). La résideuce, dominée par un petit fort hollandais, porte le nom de *Sourakarta*, qui paraît signifier demeure du soleil. Le palais du *Sousouhounam*, c'est-à-dire « de l'*Auguste*, » est habité et gardé par 10,000 femmes, parmi lesquelles 3000 sont destinées spécialemeut aux plaisirs du souverain. L'enceinte intérieure du palais s'appelle le *thalm*. Les statues des héros javanais ornent une cour circulaire de trois quarts de lieue de circonférence. C'est là qu'on donne les fêtes et les combats du tigre. Deux tamariniers offrent sous leur ombrage un asile inviolable à tout Javanais qui veut adresser des supplications à l'empereur (2). Ce prince peut à peine mettre sur pied 20 à 30,000 hommes mal armés.

Deux îles voisines de Java en dépendent sous le rapport physique et politique. Celle de *Madura*, fertile en riz, et peuplée de 60,000 âmes (3), formait une principauté vassale de la Compagnie. Le souverain, qui porte le titre de *pahambana* ou l'*adorable*, a été dépouillé de deux provinces où sont situées les villes de *Sammanap*, de *Padakassam* et de *Sampan*. Il lui reste le tiers occidental de l'île, avec la capitale *Maduretna*, ville de 8 à 9000 âmes (4). Iles voisines. Madura.

L'île de *Bali*, séparée de celle de Java par un détroit du même nom, a reçu de quelques auteurs hollandais l'épithète déplacée de *Petite Java*. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts impénétrables, la traverse du nord-ouest au sud-est; elles renferment des minerais d'or, de fer et de cuivre. Dans la plaine extrêmement fertile en riz, on voit *Gilgil*, capitale et résidence du sultan, située sur une rivière du même nom, qui se jette dans le détroit de Lombok, à l'est de l'île. Les habitans, plus blancs et mieux faits que les Javanais, réu- L'île de Bali.

(1) *Valentyn*, p. 56. (2) *Wollzogen*, Lettres sur Java, p. 385. (3) Mémoires de Batavia, II, 427. (4) *Valentyn*, Groot. Java, p. 44-46.

nissent beaucoup d'intelligence à beaucoup de courage. On recherche les esclaves de Bali. Les femmes se brûlent avec leurs époux, persuadées qu'elles renaîtront à une nouvelle vie. Vêtus d'un costume léger, un bouclier suspendu au bras gauche, les hommes exécutent des danses guerrières, en brandissant leurs *criss* avec des accens sauvages (1). Le *détroit de Bali* offre une route sûre aux vaisseaux qui retournent en Europe pendant la mousson d'ouest, et qui alors ne peuvent que difficilement passer par le détroit de Sunda. Ici les courans très-forts les entraînent même avec un vent contraire.

Détroit de Bali.

Au nord de Java et au sud-ouest des îles Philippines s'étend la grande terre de *Bornéo*. C'est la plus considérable des îles connues, après la Nouvelle-Hollande. Elle peut avoir 270 lieues de long sur 225 de large. Cette grande largeur a empêché les Européens de pénétrer dans les parties centrales; l'insalubrité de l'air les a éloignés des côtes. Ainsi, la géographie de Bornéo est restée bien incomplète. Probablement le centre de l'île, ou la région des sources, est un plateau marécageux, inondé dans la saison pluvieuse; c'est le seul sens raisonnable que l'on puisse donner à l'ancienne tradition de l'existence d'un lac dans le centre de l'île, d'où tous les fleuves découleraient (2).

Île de Bornéo.

La principale chaîne de montagnes doit se diriger du nord au sud, et s'approcher très-près de la côte orientale. Les Hollandais lui donnent le nom de *Monts Cristallins*, à cause des nombreux cristaux qu'on y trouve. Un des principaux sommets s'appelle, chez les indigènes, *Keenee-Bollo* (3). Des volcans et des tremblemens de terre bouleversent souvent cette île.

Montagnes.

Les côtes, sur une largeur de 5 à 20 lieues, n'offrent

(1) *De Wurmb*, p. 162. (2) *Radermacher*, Description de Bornéo, dans les Mémoires de Batavia, III, 109. *Pilon*, *ibid*, II, 435. *Beckmann*, Voyage à Bornéo, Londres, 1718. (3) *Meinungen*, lettres écrites de Borneo, dans le *Freimuthige*, journal berlinois, 1811, n° 237.

que des terrains marécageux et en partie noyés et mouvans. On n'y peut avancer qu'en naviguant sur les fleuves, qui y forment un grand nombre de branches et de canaux. La rivière de *Pontiana* ou de *Succadana* à l'ouest, et celle de *Banjer Massing* au sud, paraissent les plus considérables. Quoique située sous la ligne équinoxiale, l'île de Bornéo n'éprouve point des chaleurs insupportables. Les brises de mer, celles des montagnes, et, depuis novembre jusqu'en mai, des pluies continuelles, y rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre varie peu à Succadana; il ne descend guère au-dessous de 82 degrés de Fahrenheit, et s'élève rarement au-dessus de 94 degrés. Rivières.

Minéraux. Végétaux. Les diamans et l'or se trouvent dans des terrains meubles, à une petite profondeur. Les principales mines sont à Ambauwang et à Landak. On cultive le riz, les ignames, le *bétel* et toutes sortes d'arbres fruitiers des Indes. Les choux-palmistes servent de nourriture. Les forêts contiennent des arbres d'une hauteur prodigieuse; il y en a qui fournissent d'excellent bois de construction, d'autres donnent la gomme appelée *sang-dragon.* Dans quelques montagnes au sud-ouest de l'île, on prétend avoir trouvé des bosquets de muscadiers et de girofliers (1). Une production mieux connue et la plus précieuse de toutes, c'est le camphrier, qui croît dans toute sa perfection. Le camphre de Bornéo se vend 12,000 fr. le quintal, tandis que celui de Sumatra ne coûte que 8000 francs; celui du Japon se donne à un prix incomparablement plus bas. Le *benzoin* est la résine odoriférante d'une espèce de sapin. Les *rotangs* y abondent; l'on exporte une grande quantité de ces joncs précieux. Le poivre, le gingembre, le coton, y croissent, et la culture des muscadiers et des girofliers y a réussi.

C'est à Bornéo qu'on trouve les plus grandes espèces

(1) *Valentyn*, Description de Bornéo, IV, 235; *voyez* la Carte annexée.

de singes, le pongo, qui a la taille de l'homme, et le *simia satyrus* ou l'orang-outang, qui ressemble encore plus à l'homme par son aspect, ses manières et son allure. On prétend qu'en soufflant avec sa bouche, il allume du feu pour griller du poisson et du riz; mais les derniers observateurs ne confirment pas ces rapports (1). Selon *Pennant*, la variété la plus grande du *cervus axis* serait l'animal que les Bornéens appellent *cerf d'eau*, et qui se tient ordinairement dans les marais. Cette île possède encore deux espèces de bœufs sauvages de très-grande taille, des sangliers, des tigres et des éléphans. Les espèces d'oiseaux sont innombrables, et pour la plupart très-différentes de celles de l'Europe. On y trouve en abondance l'hirondelle dont on mange les nids. Les abeilles sont en si grand nombre, que la cire est un article très-considérable d'exportation.

Habitans des côtes. Les côtes sont occupées par des *Malais*, des *Javanais*, des *Bugasses* ou natifs de *Célèbes*, et quelques descendans d'*Arabes*. Ces peuples obéissent à des despotes qui prennent le titre de sultans. Le mahométisme est la religion dominante. Les princes et les nobles étalent un luxe barbare.

États divers. Le royaume de Banjer-Massing est le plus connu des Européens; il occupe la partie méridionale de l'île. La grande rivière de Banjer le traverse. Martapana en est la capitale moderne. Les Hollandais y ont le poste de *Tatas*, près la ville de Banjer-Massing.

La côte occidentale renferme les royaumes de *Landak* et de *Succadana*; le roi de Bantam, dans l'île de Java, en était suzerain; il a cédé ses droits à la compagnie hollandaise, en 1778, qui a établi un poste à *Pontiana*. Le sultan de *Sambas* est le prince le plus puissant sur cette côte, où demeurent divers princes de pirates.

Bornéo, ville de 3000 maisons, sur la côte septen-

(1) De *Wurmb*, Mémoires de Batavia, III, 250.

trionale, est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur toute l'île. Les maisons, ici comme sur toute la côte, sont souvent bâties sur des espèces de radeaux amarrés au rivage; ainsi elles changent de niveau avec le flux et reflux.

La côte de nord-est appartient aux rois ou sultans de *Soulo* ou *Jolo*. *Passir*, sur la côte sud-est, est le principal rendez-vous de commerce pour les habitans de l'île de Célèbes.

Les Malais des côtes dont nous venons d'indiquer les principaux états, sont des colonies venues de Java et de Sumatra. L'intérieur est peuplé d'une race également malaie, mais plus anciennement établie dans l'île. On les appelle les *Biadjous*, ou proprement les *Viadhjas* (1), nom évidemment sanscrit, et synonyme avec ceux de Battas, Wedas et Vyadhias ou *sauvages* de Sumatra, de Ceylan et de l'Indostan. On en appelle quelques tribus *Malem*, nom qui, en indostan, signifie montagnards (2). Enfin les échantillons qu'on a recueillis de leur langue renferment beaucoup de mots communs au malai et au sanscrit (3), circonstance qui met dans un nouveau jour l'ancienne parenté de toutes ces nations. Ces indigènes de Bornéo s'appellent eux-mêmes *Dayaks* ou *Eidahans*. Ils sont d'un teint plus clair que les Malais, d'une haute stature, d'une construction robuste et d'un caractère extrêmement féroce et sanguinaire. Les principaux d'entre eux s'arrachent une ou plusieurs dents de devant, pour en substituer d'or. Ils se peignent le corps de diverses figures, ne portent qu'une ceinture pour tout vêtement. Les habitations sont de vastes huttes en planches, sans aucune cloison, et qui contiennent quelquefois

Habitans de l'intérieur.

Biadjous, leurs noms et leurs mœurs.

---

(1) *J. Janse de Rooy*, dans les *Voyages de Vander Aa*, cité par *Radermacher*, l. c. Comparez ci-dessus notre note sur les Battas, Wedas, etc., p. 130. (2) *Stuart*, résident hollandais. *Voyez* les Mémoires de Batavia, II, 436. (3) *Meinungen*, l. c., n° 238.

jusqu'à 100 personnes. Les Biadjous suspendent au-dessus de l'entrée de leurs huttes les crânes de leurs ennemis; les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé soit une tête, soit les parties viriles d'un ennemi. Entre eux ils observent des lois sévères. Les femmes mêmes sont traitées avec douceur; elles se couvrent d'une écharpe et d'un énorme bonnet ou parasol de feuilles de palmiers. Quelques-unes d'elles se distinguent par leur talent pour la danse pantomimique (1).

Les Badchous. Une tribu d'Eidahans, nommés les *Badchous*, vit de la pêche; ses villages sont à moitié bâtis dans l'eau.

Les Tedongs. Les *Tedongs*, sur la côte nord-ouest, paraissent être veuus des Philippines; ils se font redouter par leurs pirateries.

Les Alforèses. Les *Alforèses* ou *Haraforas*, peuplade de l'intérieur, ne paraissent guère différer des Eidahans que par un teint plus bronzé et par l'extrême longueur des oreilles. Les danseuses de cette tribu, recherchées par les Européens, font admirer leur docile souplesse dans des pantomimes généralement licencieuses.

Les Négrillos. Outre tous ces peuples, mal connus, on nomme encore les *Negrillos* ou noirs, tribu qui doit habiter les forêts, inaccessibles même aux Eidahans, et dont les Européens ne paraissent avoir vu aucun individu. Leur nom semble dire que ce sont de vrais nègres, comme les Papous de la Nouvelle-Guinée.

Établissement hollandais. Plusieurs nations ont essayé de s'établir sur les côtes de Bornéo. Les indigènes ont constamment chassé ou massacré ces étrangers. Les *Hollandais*, qui d'abord n'avaient pas été mieux traités, reparurent sur les côtes en 1748. Leur escadre, quoique très-faible, en imposa tellement au prince de Tatas, qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif; seulement il lui fut permis d'en livrer 500,000 livres aux Chinois. Depuis ce traité, la compagnie hollandaise

(1) *Meimengen*, l. c.

envoie à *Benjarmassen* du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement. Ses avantages consistent dans le bénéfice que l'on peut faire sur les diamans et sur 6,000,000 de livres pesant de poivre. Les Chinois prennent une part active au commerce de Bornéo.

Les Anglais avaient formé dans l'île *Balamboang*, au nord de Bornéo, un établissement qui a été détruit par les indigènes. Établissement anglais.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

Suite de la Description de l'Océanique. *Description des îles Philippines et Moluques.*

Îles Philippines. Au nord de Bornéo, nous apercevons le grand Archipel des *îles Philippines*, découvertes en 1521 par Magellan, qui leur donna le nom d'*Archipel de Saint-Lazare*. Cependant les Portugais paraissent, dès l'an 1511, avoir connu l'île de Luçon (1). Les Espagnols, qui s'y établirent définitivement en 1560, n'imposèrent proprement qu'à l'archipel septentrional le nom de leur monarque Philippe. La partie centrale est souvent désignée à part sous le nom d'*îles Bissayes*.

Montagnes. Les chaînes de montagnes qui traversent ces îles dans tous les sens, semblent se perdre dans les nues; aucune n'a été mesurée. Volcans. Elles sont remplies de volcans; celui de *Mayon*, dans l'île de Luçon, présente, ou du moins présentait, il y a quelques années, la figure d'un pain de sucre; il jette habituellement de la fumée, quelquefois des flammes et des sables volcaniques. Près les volcans de l'île Mindoro et de l'île Sangui, le soufre se montre en masses inépuisables.

Nature du terrain. Le terrain des îles Philippines est non-seulement coupé par d'innombrables torrens et par beaucoup de détroits, comme tous les archipels montagneux; mais il offre encore le phénomène particulier d'un grand nombre de marais, de tourbières, de lacs. On y trouve peu de terres fermes. Dans les sécheresses, ce sol bourbeux et spongieux se gerce de toutes parts. Les tremblemens de terre y causent les ravages les plus épouvantables. Les pluies les plus violentes inondent ces îles. Les ouragans y sont fréquens. Ceux que l'on ressent à Manille ne sont rien en comparaison de ceux que l'on éprouve sur la côte de Cagaya.

(1) *Voyez* notre vol I, p. 595.

On éprouve ici à peu près la même variété de saisons que celle que l'on remarque sur les côtes de Coromandel et de Malabar, variété qui vient de la même cause; car la principale chaîne de montagnes court du nord au sud comme les Gattes (1). Saisons. Climat.

A la partie de l'ouest les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre; c'est le temps des vents d'ouest et d'aval. Ces vents soulèvent les mers en fureur; les terres sont submergées et les campagnes changées en grands lacs. Dans la partie de l'est et du nord, on a alors le beau temps. Mais pendant le mois d'octobre et les mois suivans, les vents du nord soufflent le long de ces côtes avec la même furie, accompagnés de la même abondance de pluie; les mêmes débordemens s'ensuivent, de sorte que quand le temps est sec dans un canton, on a de la pluie dans l'autre.

C'est pourtant cette humidité qui rend les Philippines si fertiles. Les prairies, les campagnes, les montagnes Fertilité du règne végétal. même jouissent presque toute l'année d'une verdure et d'une fraîcheur perpétuelles. Les arbres n'y sont jamais privés de feuilles; les campagnes sont presque toujours émaillées de fleurs, et souvent le même arbre porte, dans le même temps, des fleurs et des fruits (2). La principale nourriture de ces îles est le riz. Les Espagnols y ont introduit le froment. Le cacao, qui y réussit très-bien, n'y a été porté que vers 1670; il est cultivé par les Indiens dans toutes les îles. La canne à sucre est commune. Mindanao possède le cannellier. Quant aux *arbres fruitiers*, tous ceux d'Europe n'y donnent que très-peu de fruits, et la plupart n'en donnent pas du tout. Cependant la figue réussit et devient belle; mais il y en a bien peu. Les orangers et les citronniers y abondent, et les fruits en sont excellens. L'oranger en pleine terre s'élève jusqu'à la hauteur de trente pieds environ (3).

(1) Voyage dans les mers de l'Inde, par *Legentil*, t. II, p. 8-12 et p. 334-360. (2) *Legentil, ibid.*, p. 25 *et suiv.* (3) *Ibid.*, p. 45 *et suiv.*

Parmi les végétaux indigènes on distingue le cotonnier, le bambou, le bananier, le manguier, l'ananas, le gingembre, le poivre, le cassier. Il y a de nombreux troupeaux de bœufs. La graisse du cochon supplée au beurre, dont on ne fait aucun usage, parce que le soin d'une vache et la peine de la traire sont un travail au-dessus du paresseux Manillois. Les forêts recèlent une grande quantité de cerfs et de daims.

Animaux.

L'abondance des poissons est telle qu'il semble que la mer, les lacs, les rivières du globe entier se soient rendus tributaires de ces îles. Mais les caïmans infestent les rivières. Le serpent appelé ours de rizière (*damonpalay*) porte sous ses dents un venin qui tue dans l'instant (1). Les fourmis blanches dévorent souvent dans une nuit un magasin entier.

Habitans.

La tradition dit que des peuples noirs étaient anciennement les possesseurs de toutes ces îles, et surtout de Luçon. Lorsque les nations voisines y passèrent pour s'en emparer, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes, qu'ils habitent encore. La principale tribu s'appelle *Ygolotes* ou *Ygorrotes*; d'autres sont nommées *Finguianes*, *Calingas* et *Italones* (2). Un jésuite assure que ces peuplades se partagent en deux races, dont l'une est plus semblable aux nègres que l'autre (3).

Les Ygolotes.

Mœurs et loix.

Il n'y a pas encore quatre-vingts ans qu'ils descendaient habituellement des montagnes pour exiger un tribut, et ils ne s'en retournaient jamais sans emporter au moins quelques têtes. Depuis, dit Legentil, on a passé un acte par lequel le tribut est consenti, et la libre possession des campagnes assurée. Mais une relation plus récente nous représente simplement les sauvages comme faisant le commerce avec les Espagnols, sans parler de ce prétendu tribut. Ils vivent de miel, de racines et de la chair des animaux sauvages. Leur vêtement est fait

(1) Mém. manuscrit du contre-amiral *Richery*. (2) Voyage de *Legentil*, t. II, p. 51 *et suiv.* (3) *Bernardo de la Fuente*, cité par *Hervas*, catal. delle lingue, p. 99.

d'écorce d'arbres ; leurs cabanes placées à l'ombre des palmiers, les garantissent à peine de la pluie ; quelques couteaux sont leurs seuls ustensiles (1).

Une race non moins féroce occupe les côtes ; elle se livre à l'agriculture et au commerce. Les principales tribus sont les *Tagales* dans l'île de Luçon, et les *Bissayas* dans les îles centrales. Les divers dialectes que parlent ces nations ont des rapports avec le malais, et peut-être aussi avec le chinois. Les Tagales se croient eux-mêmes une colonie des Malais de Bornéo. Les Tagales. Les Bissayas.

On ne sait rien de positif sur la population de ces îles ; M. *de La Pérouse* l'estime à 3,000,000 ; M. *Gentil*, seulement à 700,000. Voici une troisième conjecture. « Dans tout l'archipel, dit Raynal, on ne compte guère que 1,350,000 Indiens qui aient subi le joug espagnol. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis seize ans jusqu'à cinquante, payent une capitation de 4 réaux ou de 2 liv. 14 s. » Population.

La colonie a pour chef un gouverneur dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, dure huit ans. Depuis l'an 1785, le commerce des Philippines avec le Mexique a pris une nouvelle activité.

La plus grande des îles Philippines en est en même temps la plus septentrionale. Cette île, qui s'appelle *Luçon*, est coupée par deux golfes ; celui de *Cavite* ou de Manille à l'ouest, et celui de *Lampon* à l'est. Une grande partie du terrain que ces deux golfes resserrent, est occupée par le grand lac nommé *Bay*, qui se décharge dans le golfe de Cavite. La plus grande rivière est celle de *Tagayo* ou *Cagayau*, qui coule droit au nord. L'île produit de l'or, du cuivre et du fer ; l'exploitation du dernier est abandonnée ; l'or est recueilli en paillettes. On exporte encore divers bois de construction et de mâture, des cordages faits avec les filamens d'un palmier, du sucre, Description de l'île de Luçon.

(1) Manusc. de M. *Richery*, p. 28.

du coton, des rotins, de la cire, des gommes et des résines (1).

Manille et autres villes

Manille (2) est une ville de 38,000 âmes, parmi lesquelles 1200 Espagnols. Les rues en sont fort belles quoique sans pavé. Les habitans vivent à leur aise; il y a même du luxe. Tout y respire l'esprit gai et simple des Indiens. Les faubourgs sont peuplés de Chinois et d'autres étrangers. Le peu de force des courans permet de construire le devant des maisons dans l'eau. La nacre de perles remplace quelquefois les vitres. *Cavite* est le port de Manille; on y construit des vaisseaux de guerre. *Nueva Segovia* et *Nueva Cacères* sont des villes épiscopales.

Manière de vivre.

Les Tagales, que l'on appelle faussement *Indiens*, vivent dans une abondance, une tranquillité et une innocence qui rappellent l'âge d'or. Leur charité mutuelle permet aux paresseux de s'abstenir de toute espèce de travail. Il est assez ordinaire qu'un homme un peu aisé ait chez lui toute sa famille, même de branches différentes. Tous vivent en bonne intelligence et mangent au même plat. Des familles aussi nombreuses, y compris même les étrangers, dorment dans une même chambre, sur des nattes étendues à terre. Enfin le bon caractère des Indiens s'étend jusque chez les riches Espagnols. Il n'y a point de maisons opulentes où l'on n'élève deux ou trois *créansas*. On appelle ainsi de pauvres enfans qui sont nourris et vêtus, sans aucune distinction, comme les enfans de la maison.

Les relations que nous possédons sur les autres îles Philippines offrent peu de traits caractéristiques. La nature et les hommes y sont les mêmes que dans l'île de Luçon. La dénomination d'*îles Bissayes* s'étend à toutes les îles situées entre Luçon et Mindanao. L'île *Cebu* est très-peuplée et très-fertile en riz. *Guigan* en est la ville principale. C'est dans la petite île de *Mactan* que périt

Iles Bissayes.

(1) MS. de M. *Richery*, comp. *Blancard*, commerce des Indes.
(2) Voyage de *La Pérouse*, t. II, p. 345.

le célèbre Magellan. L'île *Buglas* est aussi appelée *île des Nègres*, parce qu'il y demeure, dans l'intérieur de l'île, une race qui a de la ressemblance avec les nègres.

Samar est une des îles principales ; elle est située au sud-est de Luçon. Le sol y est très-fertile, et d'une culture aisée, rendant au moins quarante pour un. On en exporte une grande quantité de riz. Les forêts abondent en oiseaux sauvages. Les tourterelles y sont de trois espèces. Les louris y sont fort multipliés, aussi-bien que de jolies perruches de la grosseur du linot. Les quadrupèdes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont remplis de singes très-gros, de buffles sauvages et de chevreuils. Les abeilles sauvages suspendent leurs innombrables ruches aux branches des arbres. A côté, les vents balancent le nid de l'oiseau-mouche. Description de l'île de Samar.

L'île *Panay* est riche en gibier, surtout en cerfs, sangliers et cochons sauvages (1). Rien n'est si facile, dans cette île et dans celles du voisinage, que de s'habiller et de se nourrir, du moins quant aux Indiens. Il y a une espèce de figuier-bananier, dont l'écorce est composée de fibres : elles s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. En les ajoutant les unes aux autres, on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est apprêtée avec de la chaux. Ce fil se nomme *abaca*. Description de l'île Panay.

Les îles de *Mindoro* et de *Palawan* ont entre elles le groupe des *îles Calamianes* ou îles aux Cannes ; la chaîne que forment ces îles se détache au sud-ouest de l'île de Luçon ; elle paraît être très-élevée et assez étroite. Il n'y a pas beaucoup de terres labourables au pied de ces hautes montagnes. Les productions sont du riz, du bois d'ébène, des cannes (2), de la cire, plusieurs gommes, des perles, une infinité de poissons de mer et de tortues. Une partie des habitans vit constamment sur la mer. *Baco*, dans l'île Iles de Mindoro, de Palawan, etc., etc.

(1) *Sonnerat*, Voyage aux Indes, t. III, p. 46, édition *in*-8°. (2) *Calami*, en espagnol. De là le nom d'un groupe de cet archipel.

de Mindoro, et quelques autres postes, appartiennent aux Espagnols. Toutes les cartes modernes donnent à l'île de *Paragoa* le nom de *Palawan*, nom déjà connu de Marc-Paul; tandis que Danville place l'île de ***Balaba*** (Palaba, Palawa) au sud-est de Paragoa.

Description de l'île Mindanao.

La seconde des îles Philippines, en grandeur et en importance, est l'île de *Mindanao :* elle est la plus méridionale. Le nom de Mindanao ou Magindanao signifie, en langue du pays, peuples unis de la lagune (1). C'est proprement le nom de l'état principal de sa capitale. Mindanao peut avoir environ 300 lieues de tour; mais il y a peu de terrain propre à la culture. Partout ce ne sont que golfes et presqu'îles. A chaque pas on trouve un ruisseau ou une fontaine. On y connaît plus de vingt rivières navigables. Ces rivières abondent en poissons.

Productions.

Les principales plantes nutritives sont le riz, les patates, le sagou. La cannelle est aussi fort commune; mais, quoique dans sa première fraîcheur elle paraisse avoir autant de piquant que celle de Ceylan, en peu de temps elle perd de sa force, et au bout de deux à trois ans elle n'a plus de goût. La vigne n'y vient qu'en treille, et ne souffre aucune autre espèce de culture. Il n'est pas décidé s'il y a des mines (2). Le talc abonde. Les Espagnols exportent des pierres meulières (3). On trouve, surtout près Mindanao, quantité de grottes et de cavernes qui servent de retraites aux chauve-souris. L'espèce dont il est ici question est plus grosse qu'une poule. On les voit, vers le coucher du soleil, sortir par milliers de ces cavernes, qui leur servent d'asiles contre la chaleur et la lumière; elles y déposent leurs excrémens d'où l'on extrait une quantité de salpêtre (4).

Habitans.

Cette île a ses propres rois et princes ou *sultans* et *rayahs*. Les barons s'appellent *datou*. Ces peuples possèdent, dans leurs marais et leurs forêts, une barrière

(1) *Forrest*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 197, édition française. (2) *Ibid*, p. 211, p. 300, p. 340. (3) *MS.* de *Richery*. (4) *Forrest*, p. 213, la note où l'on cite *Combes*, jésuite espagnol.

insurmontable contre les entreprises des Espagnols. Les habitans de l'intérieur sont nommés *Haraforas;* ce sont des sauvages très-noirs; les uns les dépeignent comme des hommes cruels et sanguinaires; selon d'autres rapports, ils sont craintifs, faibles et opprimés. Ce sont les habitans primitifs de l'île. On distingue, d'après les dialectes, trois tribus, les *Luta*, les *Subani* et les *Nègres* proprement dits (1). Les habitans des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec les Bornéens, les Macassars et les habitans des Moluques. Quoiqu'ayant une langue qui leur est naturelle, ils parlent également le malais. Leur idiome natif paraît être le bissayen. Ils sont tous mahométans, et dans leurs écoles un *imam* apprend à lire et à écrire aux enfans; leurs prières renferment beaucoup de termes arabes. Les Haraforas.

Le sultan de Mindanao est le prince le plus puissant de l'île; mais il y a beaucoup de petits sultans indépendans. Lorsque les Mindanois ne sont pas en guerre entre eux, ils exercent volontiers la piraterie. Leurs bâtimens portent du petit canon et 70 à 80 hommes d'équipage. Marine.

Les Espagnols n'ont conservé d'établissement qu'à *Sambouangan*. Cette ville, située au sud-ouest de l'île, et faiblement défendue par un petit fort, ne leur est pas fort utile. Établissement Espagnol.

L'île de *Joulo* ou *Soulo*, quoique petite, est l'une des plus intéressantes de cette partie du monde (2). Elle est située au sud-ouest de Mindanao; elle a de beaux fruits, des éléphans et de petits cerfs (3). Les îles Joulo ou Soulo.

La mer voisine de Joulo rejette beaucoup d'ambre. On dit qu'avant l'arrivée des Espagnols, les naturels en faisaient des torches pour s'éclairer dans les pêches de nuit. La mer apporte cette substance sur les côtes de Joulo vers la fin Récolte d'ambre.

(1) *Hervas*, catal. des langues, p. 96. (2) *Dalrymple*, Relation sur les curiosités naturelles de l'île de Soolo, dans sa *Collection des Voyages*, vol. I, p. 21. Les Anglais écrivent le nom de cette île, *Soolo*, les Espagnols, *Xullu*, etc. (3) *Cervus axis*, Linn.

des moussons ou vents périodiques d'ouest; on en a quelquefois trouvé de liquide. Quelle que soit l'origine de l'ambre, il est étonnant qu'il ne se trouve que sur les côtes de cette petite île, pendant que l'on n'en trouve point ou presque point à Mindanao.

Pêche des perles. L'île de Joulo s'enrichit encore par la pêche des perles : elle se fait à la fin des moussons d'ouest. Il règne alors pendant quelque temps un calme parfait; la mer est si tranquille, que la vue y perce à une profondeur de 40 ou 50 pieds. Les naturels de Joulo sont d'excellens plongeurs, et rien ne leur échappe de ce qui peut être à la portée de leur vue. Mais ces perles de Joulo se ternissent en peu d'années.

Marine. Le sultan de *Joulo* possède plusieurs îles voisines et une partie des côtes de Bornéo. Il entretient une petite marine. *Bowan*, la capitale, est située au nord-ouest de l'île; elle a 6000 habitans; c'est la dixième partie de la population totale de l'île (1).

Iles Moluques ou Iles aux Épices. Les îles situées à l'est de Bornéo et de Java, et au sud des Philippines jusqu'aux rivages de la Nouvelle-Guinée, portent, dans les géographies françaises, les noms d'*îles Molucques* et d'*îles aux Épices*. L'un de ces noms est, par cette extension, tout-à-fait détourné de son acception primitive et spéciale; l'autre est un peu vague. Cependant des rapports physiques très-intimes et des rapports politiques très-anciens, autorisent leur réunion dans un archipel. Plus morcelées, plus déchirées que les îles de la Sonde, elles renferment encore un plus grand nombre de volcans. Des arbres à épices, plus ou moins exquis, paraissent répandus sur tout l'archipel. Le roi de Ternate possède tout le nord de Célèbes, et les gouvernemens de Macassar et de Banda se partagent la chaîne Timorienne. Les Hollandais de Batavia comprennent aussi toutes ces terres sous le nom général du *Grand-Est* (2).

(1) *Forrest*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 364. (2) *De Groote Oost*, voyez *Valentyn*.

La plus considérable de ces îles est celle de *Célébes*, séparée à l'ouest de Bornéo par le détroit de Macassar, et à l'est des îles Moluques, par un passage qui prend le nom de ces îles. L'étendue de mer qui, au nord, sépare l'île de Célébes de celle de Mindanao, porte indistinctement le nom de l'une et de l'autre. Description de l'île des Célèbes.

La figure de Célèbes est extrêmement irrégulière. Les baies de *Bony*, de *Tolo* et surtout celle de *Tomini* ou de *Gunong-Tellu*, la découpent en plusieurs presqu'îles, unies par des isthmes étroits. Plus les cartes ont été perfectionnées et plus cette île y a pris une forme de squelette. Grâce à ces nombreux golfes, les chaleurs y sont tempérées par les pluies abondantes et par des vents frais. La mousson d'est dure de mai en novembre; la mousson opposée règne le reste de l'année. Les marées sont très-irrégulières. Célèbes renferme plusieurs volcans en éruption. La vue des côtes élevées, coupées et verdoyantes, offre des tableaux enchanteurs. Des rivières nombreuses se précipitant aux pieds d'immenses rocs, viennent tomber avec fracas au milieu des groupes majestueux des arbres les plus pittoresques. Cette belle île produit les plantes les plus vénéneuses que l'on connaisse. Le fameux *Upas*, dont l'existence à Java est environnée de fables, croît bien certainement dans cette île, puisque les Macassars trempent leurs poignards dans le terrible poison qui en découle. A côté de ces arbres de mort, la nature a placé les gérofliers et les muscadiers que les Hollandais font arracher, l'ébénier, le sandal, le calambac, dont on exporte les bois précieux, le sagoyer, dont la moelle nourrit tant de nations, l'arbre à pain et d'autres arbres fruitiers. Le riz et le coton abondent. On ne voit dans les forêts ni tigres ni éléphans, mais beaucoup de cerfs, de sangliers, même des *élans*, dit-on, et un nombre infini de singes, qui sont ici très-forts et très-méchans; mais il y a une grande espèce de serpens qui en dévore une quantité. Les petits bœufs de Célèbes ont une bosse sur le dos. L'île nourrit encore des buffles, des chèvres Sol et productions.

et des moutons d'un tempéramment vif, d'un pied sûr, accoutumés aux routes montueuses (1).

Mines de Célèbes.

Les minéraux de cette île paraissent mériter attention. La partie méridionale en est dépourvue, mais la péninsule septentrionale depuis l'isthme jusqu'au-delà du district de Boulan, est remplie de mines d'or; celles dans le district d'Ankahoulou, non loin de l'établissement hollandais de Goroutala, donnent de l'or à 21 karats; celui des autres est à 18. Le minerai se trouve en nids à quelques brasses de profondeur; il est accompagné de cuivre (2). Quelques montagnes donnent du cristal, d'autres du fer. Au nord-est, dans le territoire de Mongondo et de Manado, des terrains remplis d'une immense quantité de soufre sont bouleversés par de fréquens tremblemens de terre (3).

Terrains sulfureux.

La topographie de Célèbes est embrouillée par les contradictions des voyageurs, qui donnent des noms tout-à-fait différens aux nombreuses principautés dans lesquelles l'île est partagée.

Divers états Macassar.

Au midi, sur le golfe de Bony, les deux Etats principaux sont ceux de *Bony* et de *Macassar* ou Mankashar. Le lieu le plus connu de cette île est *Macassar*, ville fortifiée et occupée par les Hollandais; elle est située au sud-ouest, sur une espèce de pointe de terre arrosée par deux rivières. L'une de ces rivières est grande, et un vaisseau la peut remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville.

Bonthain est également au sud sur la baie de son nom. Tout près est une forteresse hollandaise. La baie de Bonthain est grande : les vaisseaux peuvent y mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons. La ville de *Bony* n'est pas loin d'un lac qui porte le nom classique de *Tempe*, et d'où il sort une belle rivière.

Bony.

Les *provinces septentrionales* de la compagnie dont

(1) *Valentyn*, Description de Macassar. *Radermacher*, Id. (2) *Duhr*, dans les Mém. de Batavia, III, p. 179-182. (3) *Valentyn*, Moluques, p. 64, vol. I.

Maros est le chef-lieu, fournissent toute l'île de riz. On y compte 370 gros villages. Elles occupent les plaines de la côte occidentale (1). Au-delà du golfe de *Cayeli* commence le territoire du roi de Ternate, qui embrasse toute la lisière des côtes septentrionales et orientales jusqu'au golfe Tomini, et même en dedans de ce golfe. Ce territoire, qui peut fournir 17,000 hommes en état de porter les armes, est partagé entre beaucoup de princes vassaux. Le canton *Palou* des Hollandais, pays plat et fertile, est le *Parlow* du capitaine Woodard (2). *Tolatola*, ville considérable, selon un voyageur anglais, est le Toutoly des Hollandais (3). *Magondo* et *Boulan* sont les États les plus considérables. Près *Manado* est le fort *Amsterdam*. Dans le golfe de Tomini, les Hollandais ont l'établissement de *Gorontalo*, dans une contrée riche en buffles, en bois de fer, en rotins, et où l'air des montagnes rend les nuits très-froides (4). Les *Tomitans* occupent le centre de l'île où les trois golfes resserrent les terres. *Tambouko* et une partie de la côte orientale sont possédés par les *Badjous*, peuple sauvage qui vit plus dans ses bateaux de pêche que sur la terre.

Possession du roi de Ternate.

Diverses villes, forts, etc.

Habitans.

Les habitans de Célèbes, que l'on distingue en *Bonys* ou *Boughièses* et *Macassars*, sont les plus braves de toutes ces îles. Leur premier choc est furieux ; mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports frénétiques. Leur arme favorite est le *criss*. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant, ayant à peu près dix pouces de long.

Mœurs et usages.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes agiles, industrieux et robustes. A toutes les heures du jour les mères frottent leurs enfans avec de l'huile ou de

(1) *Radermacher*, Notice sur Célèbes, dans les Mém. de Batavia. IV, 215. (2) *Woodard*, trad. franç., p. 129. *Radermacher*, p. 204. (3) *Woodard*, p. 124. *Valentyn*, Moluques, p. 72. (4) *Valentyn*, Moluques, p. 79.

l'eau ; ces onctions répétées aident la nature dans ses développemens. A l'âge de cinq ou six ans les enfans mâles de condition sont mis comme en dépôt chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses des parens et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Religion. Les peuples de Célèbes ne reconnaissaient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offrait de sacrifice que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Le mahométisme s'est répandu dans cette île il y a deux siècles. Les prêtres y exercent une très-grande influence.

Établissemens européens. Les Portugais s'établirent à Macassar en 1525. Ils s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait et qui y attirait aussi les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic. Ils employèrent contre leurs concurrens la force et la perfidie, et parvinrent à les chasser entièrement de l'île. Les princes qui en partageaient la souveraineté furent réunis en une espèce de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Le gouverneur de la colonie hollandaise préside à cette diète.

Commerce. Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies écrues. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme laque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du *trepan*, espèce de mollusque.

Au nord-est, une chaîne d'îles part de Célèbes et s'étend presque vers la pointe sud-est de Mindanao ; la prin-

cipale s'appelle *Sanghir;* on la dit fertile, peuplée et gardée par un poste hollandais. L'île *Siauw* et le groupe des îles *Talautse*, forment une chaîne avec Sanghir. Riches en sagou et huile de coco, ces îles comptaient, il y a un siècle, 28,768 habitans. Elles renferment deux ou trois redoutables volcans (1). **Ile Sanghir, Siauw, etc.**

Au sud, se trouvent les îles *Salayer* et l'île de *Boutan*. Cette dernière forme un royaume ou sultanie à part. La ville de Boutan est fortifiée. Les habitans font des étoffes de coton et de fil d'*agave*. Les perroquets et les kakatoes abondent dans les vastes forêts, où se trouve entre autres le muscadier uviforme. Les rotangs s'y élèvent sur un arbre, descendent à terre, remontent sur un autre arbre et forment ainsi des tiges de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les fruits du fromager (*bombax ceyba*), fournissent une abondante nourriture au singe-pithèque (2). **Ile Boutan. Iles Salayer.**

Les *Moluques*, originairement et proprement appelées, sont seulement cinq petites îles à l'ouest de Gilolo, nommément *Ternate*, *Tidore*, *Motir*, *Makian* et *Bakian* ou *Batchian;* mais les souverains des Moluques ont eu des possessions dans Gilolo, Céram et autres îles voisines, qu'on appelle les *Grandes Moluques*. Ce nom paraît venir de l'arabe, et signifie *îles royales*, parce que les souverains des îles voisines y avaient établi leur résidence. **Les îles Moluques. Description générale.**

L'archipel des Moluques porte les caractères les plus évidens d'une terre bouleversée par quelque révolution violente; partout on y voit des îles singulièrement coupées et rompues, des pics énormes qui s'élancent tout à coup d'une mer profonde, des rochers entassés à des hauteurs immenses, enfin un grand nombre de *volcans*, soit en activité soit éteints. Les tremblemens de terre, fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans ils y en forment de nouveaux. **Volcans.**

(1) *Valentyn*, Moluques, p. 37-61. (2) *Labillardière*, Voyage à la recherche de La Pérouse, t. II, p. 301.

Climat. Végétaux. La chaleur, l'humidité excessive, suivie de longues sécheresses, et la nature du terrain, qui est ou rocailleuse ou spongieuse, interdisent la culture de tous les grains. La moelle du sagou y sert de pain aux naturels du pays. L'arbre de fruit à pain, le cocotier et toutes sortes d'arbres fruitiers de l'Inde y réussissent. Cependant il est vrai de dire que les arbres à épices ont seuls pu attirer et fixer ici l'avidité des Européens.

Épiceries. Le giroflier y croît à la hauteur de 40 à 50 pieds, et étend au loin ses branches garnies de longues feuilles pointues, qui ressemblent un peu à celles du laurier. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épice connue sous le nom de *clou de girofle*. La principale récolte se fait depuis novembre jusqu'en février. Le muscadier est de la grandeur du poivrier, ses feuilles ressemblent à celles du laurier; il donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent. Quand la noix muscade est mûre, elle est aussi belle que curieuse à voir; elle est à peu près de la grosseur d'un abricot, et d'une couleur peu différente; elle a de même une sorte de sillon creux à l'entour; elle ressemble un peu à une poire pour la forme : quand elle est parfaitement mûre, l'écorce s'ouvre d'elle-même, et laisse voir le macis, d'un rouge foncé, couvrant en partie la mince cosse de la noix, qui est noire. On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé et ses feuilles beaucoup plus longues. Les îles Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandais ont négligé de détruire.

Animaux. Les animaux les plus remarquables sont le *babiroussa*, l'*opossum* ou didelphe, le phalanger, le tarsier, le petit chevrotain, *moschus pygmæus;* mais les animaux domestiques ne sont pas en grand nombre. On y admire une foule d'oiseaux magnifiques, tels que les oiseaux de paradis, les martins-pêcheurs, les perroquets, les kakatoes et autres. Le règne minéral y est encore peu connu.

Les indigènes des Moluques ignoraient le prix de

ces richesses végétales, qui ont rendu leur pays si célèbre et si malheureux. Les Chinois ayant abordé par hasard aux Moluques, dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers ces îles, et ils s'en étaient approprié les productions lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Commerce des épiceries

Les Hollandais, après en avoir chassé les Portugais, prirent le parti de détruire, autant qu'il serait possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes petites et faciles à garder.

Par ce réglement, tandis que la canuelle ne se récoltait que sur Ceylan, le girofle à Amboine et dans les îlots voisins, les îles Banda étaient les seules consacrées à la culture de la muscade, sans qu'il fût permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Mais un tremblement de terre, en 1778, ayant beaucoup endommagé les plantations de Banda, la compagnie a permis de planter le muscadier à Amboine (1).

Les Anglais s'emparèrent, en 1796, des îles Moluques, au nom du *stathouder;* l'île de Ternate seule ne se rendit qu'en 1801. De 1796 à 1798, la compagnie anglaise des Indes orientales importa 817,312 livres pesant de clous de girofle, 93,742 liv. de noix muscade, 46,730 liv. de macis, outre le commerce particulier montant à un tiers du précédent. Les Anglais avouent eux-mêmes que cette extension de leurs possessions les embarrasse par la difficulté de les garder. Les Hollandais s'entendaient mieux à maintenir leur autorité par une politique adroite, résultat Exportations en Europe.

(1) Description des îles des Epices, *Asiatic Researches*, 1800, p. 200; et dans les *Annales des Voyages.*

d'habitudes locales, et qui les dispensait d'un grand établissement militaire.

Description de l'île de Gilolo. Nous allons parcourir cet archipel. L'île de *Gilolo* par sa forme irrégulière présente un Célèbes en petit; et de même qu'à Celèbes, les invasions de l'Océan ou les grands golfes prennent origine *à l'est*. L'intérieur renferme des pics très-élevés. Cette île abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; mais les brebis y sont en petit nombre. Il y a quantité d'arbres à pain, ainsi que du sagou, et on y trouverait probablement des girofliers et des muscadiers, malgré les soins des Hollandais à les extirper. Une des villes principales est *Satanag*, située sur un petit promontoire de la partie orientale, et qui n'est accessible qu'avec des échelles. Il paraît que le sultan de *Ternate* règne sur le nord de l'île, tandis que le sud appartient à celui de *Tidore*.

Île de Mortay. Un canal étroit sépare de la partie septentrionale de Gilolo la belle île de *Mortay*, qui est peu habitée, quoique couverte d'arbres de sagou, que les habitans de Gilolo viennent couper.

Description de Ternate. Gouvernement, forces militaires, etc. Les Moluques propres forment une chaîne située à l'ouest de Gilolo, et parallèle à cette île. La plus septentrionale et la plus importante est *Ternate*, quoiqu'elle ait à peine 10 lieues de tour. Son sultan règne sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortay et même sur quelques portions de Célèbes, et sur une partie de la terre des Papous, dont il reçoit un tribut en or, en ambre et en oiseaux de paradis. Il peut lever 80,000 hommes de milice. Le gouvernement est un mélange de trois formes : la noblesse et le peuple sont représentés par des magistrats investis d'un grand pouvoir; mais le clergé musulman s'étant glissé dans le sénat, les délibérations sont devenues tumultueuses et anarchiques (1).

Ternate consiste principalement en terres élevées et

(1) *Valentyn*, Moluques, p. 98.

abondantes en sources ; les sommets des montagnes vont se perdre dans les nuages. Il y a un volcan qui éprouva une éruption violente en 1693. Les oiseaux sont d'une rare beauté, principalement le martin-pêcheur, coloré de rouge et de bleu d'azur, appelé par les naturels, *déesse*.

L'île de *Tidore* ressemble à la précédente, mais elle est un peu plus grande. Cependant son sultan, moins puissant que celui de Ternate, ne possède que le sud de Gilolo, Mixoal et quelques autres îles. Ile de Tidore.

Motir, dit un ancien écrivain, était jadis l'asile de Vénus et de la volupté. L'île de *Makian* renferme un volcan dont le cratère forme une longue crevasse qui s'étend jusqu'au pied de la montagne. *Batchian* est la plus grande des Moluques proprement dites. Elle est gouvernée par un sultan qui possède également Ouby, Céram et Goram ; mais il est plus dépendant des Hollandais que les deux autres princes. Sur les côtes, comme dans la plupart des îles de cet archipel, il y a des rocs de corail d'une beauté et d'une variété infinies. Iles de Motir, Makian et Batchian.

Entre Gilolo et Céram, nous distinguerons l'île d'*Oubi* qui abondait originairement en girofliers ; les Hollandais y ont un petit fort sur la côte occidentale. Les habitans sont en grande partie des esclaves échappés de Ternate. Ile d'Oubi. Ile Mixoal.

A *Mixoal*, île voisine de la terre de Papous, les villages sont bâtis dans l'eau sur des piliers ; les bois recèlent de charmans oiseaux de paradis, qui semblent venir de la Nouvelle-Guinée.

Les trois îles *Xulla* ou *Xoula*, surnommées *Taliabo*, *Mangola* et *Bessi*, forment un groupe intermédiaire entre les Moluques et les Célèbes. Riches en sagou et bois d'ébène, elles ont des habitans très-perfides et très-lâches. Près d'un des canaux qui les séparent, un rocher semblable à un homme, est adoré par les navigateurs malais (1). Les îles Xoula.

---

(1) *Valentyn*, Moluques, p. 88 (vol. I).

Description de l'île de Bouro. L'île de *Bouro* s'élève tout à coup d'une mer profonde et semble comme entourée d'une muraille. On l'aperçoit à une distance de 28 lieues. Dans l'intérieur, les Alforèses, sauvages doux et timides, habitent autour d'un lac de figure ronde, qui paraît croître et diminuer à la manière de celui de Cirknitz. Un îlot paraît et disparaît au milieu de ce lac (1). L'air de l'intérieur de Bouro est très-humide. La mousse y étouffe les arbres et forme comme de petits autels de verdure autour des fontaines. L'île nourrit des buffles, des cerfs, des babiroussas; on compte parmi ses arbres une ébène vert, une espèce de bois de fer et le tek (2); il est probable que le giroflier, et peut-être le muscadier, bravent, dans les lieux solitaires, l'avarice des hommes. *Cayeli*, qu'on nomme aussi *Bouro*, est un joli bourg avec une bonne rade.

Lac remarquable.

Description de l'île de Céram. L'île de *Céram* a 67 lieues de long sur 13 à 14 de large. M. Forest dit en termes précis, que Céram produit encore des clous de girofle. Il y a de grandes forêts de sagou, qui forment un objet considérable d'exportation. Cette grande île a été peu visitée, même par les Hollandais, qui n'en ont jamais été complètement les maîtres. Valentyn nous fait connaître, par une dizaine de vues, le ravissant aspect de plusieurs endroits de la côte, parmi lesquels on distingue *Lissa-Bata*, sur la côte nord au pied d'une montagne déchirée par d'affreux ravins. *Lochoc* et *Cambello*, dans la péninsule occidentale, nommée *Howamchel*, et, dans les relations portugaises, *Veranola*. La côte nord-est est couverte de forêts de *casuarina* (3). Les arbres, penchés par-dessus des ravins semblables à des abîmes où mugissent des torrens impétueux, forment des ponts sans lesquels souvent un canton entier serait inaccessible. D'autre part, les villages sont situés sur des terrasses où l'on grimpe par de longs escaliers.

Montagnes. Productions.

(1) *Leipzig* et *Keller*, Voyages au lac de Bouro, dans *Valentyn*, Amboina, 2e chap., p. 16-27 (vol. II). (2) *Labillardière*, t. II, p. 295. (3) *Valentyn*, Carte du gouvernement d'Amboine.

On nomme parmi les rochers une pierre grise propre à supporter le feu de la fournaise la plus ardente ; on distingue aussi de vastes collines de craie d'où descendent des rivières dont les eaux sont chargées de cette substance (1).

L'île de Céram est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles, dont une paraît s'élever au-dessus du niveau de la mer à plus de 8000 pieds. Les oiseaux, entre autres le casoar, fourmillent dans les profondes forêts de l'île.

Les Alforèses ou indigènes de Céram.

Parmi les habitans de Céram, les indigènes ou les *Alforèses* méritent le plus d'attention. Les hommes ne se couvrent que d'une ceinture roulée autour des reins ; mais sur la tête, les épaules et les genoux, ils attachent des bouquets de feuilles de palmier et de fleurs ; leur bouclier carré est orné avec beaucoup de goût. La faveur des jeunes filles coûte ici cinq ou six têtes d'ennemis que l'amant doit apporter aux pieds de sa belle. Pour surprendre les victimes, les jeunes gens se placent en embuscade dans les bois, se couvrent de mousse et prennent dans les mains des branches d'arbres qu'ils agitent d'une manière si naturelle, qu'on croirait voir des arbres véritables ; ils laissent passer l'ennemi, l'assassinent par derrière et s'enfuient rapidement, en emportant les têtes coupées (2). Leur village les reçoit avec tout l'éclat d'un triomphe barbare. Ils ont la vue singulièrement perçante, et prennent le cochon sauvage à la course. Les rats et les serpens font partie de leur nourriture ; ils ne prennent qu'une femme et ignorent les désordres du libertinage. Trois princes gouvernent cette nation, qui occupe tout l'intérieur de l'île.

Ruse de guerre.

Fête singulière. Gladiateurs.

Un roi de ces Alforèses donna une fête bien singulière à un prédicateur hollandais, nommé M. Montanus. Après l'avoir reçu avec de grandes démonstrations de joie, après lui avoir fait partager le festin le plus splendide que pouvaient fournir les ressources du pays, le

(1) *Valentyn*, Description d'Amboine, ch. II, p. 35-70. (2) *Idem*, *ibid*, chap. III.

prince fait avancer un certain nombre d'hommes armés d'épées; ils exécutent une danse guerrière, et, après quelques tours, commencent à se livrer un combat sérieux; les coups d'épée retentissent, le sang ruisselle, plusieurs cadavres gisent par terre. Le ministre du Saint-Évangile, tremblant à cette horrible vue, conjure le roi de faire cesser le combat. « Ce n'est rien, répond le prince; » ce sont mes esclaves; ce sont quelques chiens qui meu- » rent. Trop heureux si cette marque d'une haute considé- » ration peut vous prouver mon désir de vous plaire! » Ce trait de barbarie n'offre, au surplus, rien que ne présente également le spectacle des gladiateurs chez les Romains.

Ile d'Amboine. Au sud de Céram, la petite mais importante île d'*Amboine* réclame toute notre attention. Elle a 20 lieues de long. Une très-grande baie la divise en deux péninsules et lui donne presque la figure d'un fer à cheval. Quand les Anglais, tout récemment, s'emparèrent d'Amboine, on

Population. trouva dans cette île et ses dépendances 45,252 habitans, dont 1-,813 protestans, le reste mahométans, hors un

Sol et minéraux. petit nombre de Chinois et de sauvages. Des montagnes de moyenne élévation couvrent l'île, principalement dans sa partie orientale; différens ruisseaux arrosent ses campagnes, animées par de nombreux hameaux et embellies par de précieuses cultures. Dans les champs, le sol est d'une argile rougeâtre, quelquefois noirâtre et sablonneuse, surtout dans les vallées. Plusieurs roches de l'île sont composées de schistes fort tendres, et tout près on trouve de l'asbeste très-dur. Un beau granite d'un grain très-fin forme la base de plusieurs collines. A 300 mètres d'élévation on trouve des pierres calcaires de la plus grande blancheur (1).

Plantes et fleurs. Le célèbre *Rumphius* a donné une flore de cette île; M. *Labillardiere* y a ajouté de nouvelles remarques. Le girollier est toujours la principale plante qu'on y cultive; on recueille du café en petite quantité, et il n'est pas excellent. La plupart des endroits marécageux sont

(1) *Labillardière*, t. II, 309-317, etc.

employés à la culture du sagoutier, dont on fait du sagou, du vin, du sucre et des cordes. Parmi les meilleurs fruits on doit nommer plusieurs espèces de *litchi*, au nombre desquels on trouve le ramboutan des Malais (*nephelium lappaceum*), diverses espèces de bananier, des orangers, des goyaviers, des papayers, le beau laurier *culilaban*, ornement des rivages, et qui donne, par la distillation, une huile aromatique fort recherchée (1). L'arbre le plus élevé des forêts est le *canarium* commun ; malgré l'ombrage des arbres voisins, l'*eleocarpus monogynus* est couvert jusque dans ses branches inférieures de belles fleurs élégamment découpées. Dans ces forêts solitaires, dont le soleil perce difficilement l'épais feuillage, on remarque avec étonnement la vivacité des couleurs de plusieurs espèces de plantes parasites, de la famille des orchidées, fixées pour la plupart sur de gros troncs d'arbres. On voit s'élever, des endroits les moins fourrés, l'arbre désigné sous le nom de *cussonia thyrsiflora*, qui orne ces lieux enchanteurs de ses larges feuilles palmées. Parmi les arbres ou arbrisseaux les plus communs, on remarque le henné, dont l'usage est le même qu'en Egypte, en Turquie, en Arabie et dans tout l'Orient; c'est-à-dire de servir à embellir le teint des doigts des femmes ; le *chalcas paniculata*, le *champac*, plusieurs espèces d'uvaires et les jasmins d'Arabie, qui, s'élevant parmi ces arbres charmans, mêlent leur odeur suave à leurs parfums délicieux (2). Les bords des ruisseaux et les lieux marécageux produisent des *jussiæa tenella*, des mangliers l'acanthe à feuilles entières. C'est du faux aloës que les naturels retirent le fil dont ils ont besoin. Plusieurs jardins sont ornés par le buis de la Chine, qui forme de très-belles allées ; la carmantine panachée, et le tournesol bigarré, y étalent la beauté de leurs fleurs et leurs feuillages. Sur la pente des rochers de grès escarpés qui s'élèvent au-dessus des eaux de l'Océan, croît le *pandanus odoratis-*

(1) *Labillardière*, t. II, p. 325. (2) *Idem*, *ibid*. p. 292.

sima; il penche vers la mer ses gros fruits sphériques, qui tombent et en couvrent la surface lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité. Pour ajouter encore à la beauté de ces lieux enchanteurs, on y voit briller les fleurs d'un rouge éclatant des *erythrina corallodendrum* (1). La mer est peuplée de coquillages brillans, de poissons bizarres; ses rivages sont couverts de crabes et d'écrevisses sans nombre.

Ville. La ville d'*Amboine*, capitale de l'île, est située à l'extrémité sud-ouest. Les rues régulières, les canaux et les ponts donnent à cette ville le caractère national de la Hollande. La citadelle est forte. C'est, après Batavia, la plus importante place des Hollandais dans cette partie du monde.

Mœurs des indigènes. Les indigènes, qui descendent d'une même souche avec les Malais et les Javanais, ont adopté l'usage de porter des gilets et des culottes. Ils aiment le bain et se frottent le corps d'huiles odorantes. Les femmes se chargent d'un très-grand nombre de bracelets d'or, ornés de cristaux, et taillés dans des formes singulièrement variées. A la couleur près, leurs charmes personnels, l'élégance de leurs manières et l'éclat de leurs vêtemens flottans, rappellent les anciennes Grecques. Leurs danses sont animées par des chants, qui retracent souvent les événemens historiques de leur pays. Souvent ces chants sont par demandes et réponses, comme l'*Ambœbéon* des anciens. Un Amboinois, nommé *Ridjali*, a écrit en malai l'histoire d'un canton de l'île. Mais beaucoup d'usages anciens ont été abolis par la bigotterie des ministres hollandais (2).

Parmi les îles voisines de Céram et d'Amboine, nous

Îles voisines. devons encore distinguer les suivantes : *Noussa Laout*, dont les habitans, encore en 1708, étaient anthropophages, et recherchaient surtout les joues et les paumes

(1) *Labillardière*, t. II, p. 332. (2) *Valentyn*, Amboina, p. 152, p. 124, p. 164, etc.

comme le morceau le plus délicat (1); *Honimoa*, avec un fort hollandais, île très-fertile, ainsi qu'*Oma*, riche en sources chaudes; ces trois îles sont à l'est d'Amboine. On trouve à l'ouest de Céram celles de *Manipa*, de *Kelang* et de *Bonoa*, couvertes de cocotiers, d'ébéniers et de rizières. Bonoa est proprement un groupe de plusieurs îlots, autour d'un bon port. A Manipa, la fontaine des sermens, *Ayer Sampou*, est censée donner la gale aux parjures qui oseraient boire de son eau. Fontaine des sermens.

Au sud-est de l'île d'Amboine s'élève isolément un petit groupe volcanique qui porte le nom de *Banda*, d'après l'île principale, laquelle s'appelle aussi *Lantor*. On cultive principalement le muscadier dans Nera, Gonoug, Ay ou Way, et Lantor ou Loutor. Le muscadier prospère non-seulement dans un terreau noir, mais encore au milieu des laves de Gonong, qui est l'île la plus élevée, son sommet étant de 1940 pieds au dessus de la mer. Quand les Anglais s'emparèrent de ces îles en 1796, le produit annuel était d'environ 163,000 livres de muscade, et de 46,000 livres de macis. Cette colonie est la seule où les Européens aient exclusivement la propriété des terres. La Compagnie trouvant les habitans de Banda trop impatiens du joug qu'elle imposait, prit le parti de les exterminer. Iles de Banda. Produit.

Sur l'île de Poulo Ay il tombe souvent des aérolithes ou pierres de tonnerre. La fréquence de ce phénomène dans les Moluques peut favoriser l'opinion qui cherche dans les volcans l'origine de ces corps. Aérolithes.

A l'est de Banda, une chaîne d'îlots s'étend de la pointe orientale de Céram jusqu'à un groupe de trois îles que les Hollandais nomment *les Keys*. Fertiles en cocotiers, limoniers, orangers et pisangs, elles nourrissent une nation semblable aux Malais par le teint et les cheveux. Chaque village a son chef, son temple, son idole. Ils se font la guerre entre eux au sujet de la pêche. Les dépouilles Les Keys.

(1) *Valentyn*, Amboina, p. 152, p. 124, p. 164, etc.

mortelles de l'homme sont inondées d'huile, séchées devant le feu et conservées plusieurs mois avant que d'être enterrées; usage qui rappelle les insulaires de Taïti. Faibles et mal armés, ces peuples n'ont montré aux Européens que des manières douces et hospitalières. Ils viennent commercer à Banda. Leurs seuls quadrupèdes sont les chèvres et les cochons (1). Plus à l'est et hors de

Iles Arrou.

la chaîne, sont les îles *Arrou* ou *Arrow*, encore plus considérables que les Keys, très-peuplées et très-fertiles. Les terres sont basses et couvertes de bois. Tous les fruits et les légumes des Moluques y abondent. La volaille est sans nombre; on y voit l'oiseau de paradis et de très beaux loris. Parmi les quadrupèdes on remarque le kangourou, qui est appelé *pilandoc* (2). En reprenant la

Ile Timor-Laout, etc.

chaîne, nous rencontrons la belle île de *Timor-Laout*, qui, avec celle de *Larat*, forme une grande baie; *Babber*, où les Hollandais avaient un poste; *Domma*, avec des ports et un volcan, mais d'où l'air malsain a chassé les Hollandais; *Moa* et *Lati*, qui fournissent à Banda des moutons très-recherchés.

Ile de Timor

La grande île de *Timor* est mieux connue. Ses montagnes calcaires, composées jusqu'au niveau de 800 pieds de coquillages marins, se couvrent de toutes sortes d'arbres et d'arbrisseaux; chaque baie, chaque promontoire présente une nouvelle vue romantique et pittoresque (3). Mais l'enthousiasme des voyageurs, fatigués de l'aspect des côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, a beaucoup exagéré le tableau de la fertilité de cette île. Le

Productions

bois de sandal, la cire des abeilles sauvages et les nids de salangane, sont à peu près les seuls objets qu'elle exporte (4). Cependant, on y a reconnu de beaux *eucalyptus* (5), et une espèce de sapin qui pourrait fournir

(1) Rapport hollandais, de 1624, coté par *Valentyn*, Description de Banda, p. 40. (2) *Valentyn*, p. 42. (3) *Péron*, Voyage aux terres australes, ch. 8. (4) *Hogendorp*, Description de l'île de Timor, trad. du hollandais, *Annales des Voyages*, t. VI, p. 281. (5) *Leschenault de Latour*, *Annal. des Voyages*, t. XVI, p. 280.

des mâts (1). Le cafeyer y a réussi, et les forêts de l'intérieur possèdent le cannellier, peut-être même le girollier. Le sol pierreux et le terrain coupé de montagnes et de ravins, laissent peu d'endroits propres à la culture du riz; et sans les bananiers, les cocotiers, les jacquiers, les *eugenia* et autres arbres fruitiers, Timor ne saurait nourrir sa médiocre population. Les rivières charrient souvent de l'or, mais ne roulent pas en général des eaux salutaires. La chaleur et la sécheresse qui règnent depuis mai jusqu'en novembre, cèdent la place à des torrens de pluie qu'amène l'impétueux vent de nord-ouest, depuis novembre jusqu'en mars. L'air, l'eau, les bains, les fruits mêmes, pris en trop grande quantité, exposent le voyageur européen à des fièvres mortelles. Les habitans souffrent beaucoup des maladies de la peau et du scorbut. Enfin, cette île tant vantée par M. Péron manque d'un port sûr et commode. Les Hollandais suzerains de la partie sud-ouest y possédaient le fort *Concordia*, sur une rade qui prend le nom de *Coupang*, ville fort agréablement située au milieu de vergers délicieux qui, presque sans culture, prodiguent toute l'année les fruits les plus exquis et les odeurs les plus suaves. Les métis des Européens, les colons chinois et les Malais y passent leurs jours dans un voluptueux loisir, se reposant sur leurs esclaves des soins de la vie (2). La côte nord-est obéit aux Portugais qui, après avoir abandonné le poste de Lifao, ont maintenant un fort à *Dilil*, endroit pourvu d'une rade. Une colonie de Portugais mêlés d'indigènes occupe le canton *Uikoessi*, sur la côte septentrionale (3). Les chefs indigènes de toute la côte méridionale sont indépendans, et règnent sur des peuplades de nègres semblables à ceux qui vivent dans l'intérieur de Bornéo et des autres îles voisines. Le despo-

Climat.

Maladies.

Villes, rades, etc.

Mœurs.

(1) M. *de Rosily*, Mémoire lu à la Société d'Émulation de l'Ile-de-France. *MS.* (2) *Leschenault de Latour*, Descript. de Coupang, *Annales des Voyages*, t. XVI, p. 287. (3) *Hogendorp*, l. c., p. 279.

tisme, la superstition et la volupté donnent aux Timoriens la même physionomie qui règne chez les autres insulaires de cette partie du monde. Quelques *rajahs* ou princes se disent descendans des caïmans ou crocodiles, et paraissent dignes de cette illustre origine.

Iles voisines. L'île *Simao*, au sud-ouest de Timor, peu fertile quoique couverte d'arbres, offre un refuge aux vaisseaux que la mousson du nord-ouest chasse de la rade de Coupang. L'île *Kambing*, située entre Simao et Timor, présente un phénomène de géographie-physique ; ce sont des ébullitions d'eau sulfureuse, semblables aux *salses* de l'Italie (1). L'île de *Rotty*, plus étendue, est aussi plus fertile ; elle fournit aux Hollandais beaucoup de riz et du *jaggari* ou sucre de palmier. Selon Cook, on y faisait du sucre de canne. Les habitans, mieux faits et plus robustes que les Timoriens, repoussent le joug européen et la religion chrétienne; on les accuse de mener une vie très-licencieuse et d'avoir les goûts les plus honteux. Les habitans de la petite île *Dao* sont tous orfévres.

Iles Savou. *Savou* est le nom de deux petites îles à l'ouest de la précédente ; quoique très-peuplées, elles exportent beaucoup de riz. Leur fertilité étonnante brave même les sécheresses les plus prolongées. Les hommes s'arrachent la barbe, et ont conservé quelques traces du *tatouement*, ou de l'usage de se graver des figures dans la peau (2).

Ile Sandelbosch. La grande île de *Sandelbosch*, c'est-à-dire de la forêt de Sandal, porte en malai le nom équivalent de *Poulo-Tjinnana*, île du Sandal (3). Cependant on n'en exporte qu'en petite quantité ce bois précieux, peut-être parce que les indigènes, persuadés que les âmes de leurs ancêtres habitent les arbres qui en fournissent, se refusent à les couper (4). Le coton, les buffles, les chevaux, la volaille, les faisans, abondent dans cette île très-escarpée au midi, et aujourd'hui à peu près indépendante. Le

(1) *Hogendorp*, l. c., p. 312. (2) *Cook*, Ier Voyage, liv. III, ch. 9. (3) *Valentyn*, carte des îles de Timor, etc. (4) *Hogendorp*, Descript. de Timor, l. c., p. 322.

véritable nom, selon les derniers auteurs, serait *Sumba*.

Nous avons suivi la chaîne méridionale de ces îles; examinons la septentrionale. En partant de l'extrémité nord de Timor, nous comptons, en allant vers l'occident, quatre îles, celles d'*Omba*, de *Pontare*, de *Lombatta* et de *Serbite*, dont nous ne connaissons guère que les noms. La dernière est élevée, pittoresque et remplie de villages (1). *Solor* est beaucoup mieux connue; les Hollandais, qui y possédaient le fort Frédéric-Henri, estiment le courage des Soloriens comme navigateurs, et en tiennent un certain nombre à leur solde. La pêche de la baleine fournit à ces insulaires de l'huile et de l'ambre gris qui, avec de la cire, sont les articles d'exportation les plus remarquables (2). L'île de *Florès* ou d'*Ende* ne le cède guère en grandeur à Timor; mais comme le seul établissement européen, celui de *Larantouka*, appartient aux Portugais, il ne faut pas s'étonner de la trouver peu connue. Elle éprouve des tremblemens de terre. Les Macassars vont y chercher des esclaves, de l'huile de coco, de l'écaille, du bois, et, malgré les défenses hollandaises, de la cannelle sauvage (3). La grande île, située à l'ouest de Florès, qui en est séparée par le *détroit de Sapy*, prend indistinctement le nom de *Bima* et celui de *Sumbawa* (4); ce sont proprement les noms de deux royaumes qui occupent, l'un l'extrémité orientale, l'autre, l'occidentale de l'île. Tous les princes de l'île, au nombre de six, réunis dans une confédération, ont conclu un traité avec la compagnie hollandaise, qui assure à celle-ci un commerce exclusif; mais ce traité n'est pas exécuté à la rigueur. On exporte du riz, des *cadjang* ou pistaches de terre, du bois de sapan (5), de la cire et des chevaux (6). *Sumbawa* est une assez grande ville. Le royaume de ce nom comprenait autrefois l'île de *Lombok*, dont le

Ile Solor.

Ile Florès.

Ile Sumbawa ou Bima.

(1) *Valentyn*, Banda, p. 120. (2) *Hogendorp*, l. c., p. 320. (3) *Radermacher*, Descr. de Célèbes, p. 232. (4) *Çumbava* des Portugais. De là on a fait *Cumbava*, *Combava*, etc., etc. (5) *Radermacher*, Célèbes, p. 253-256. (6) *Valentyn*, Macassar, p. 141 (vol. IV).

véritable nom est Salauparang, qui est riche en bois de sapau.

Mer des Moluques.

Après avoir ainsi décrit les îles remarquables de cet intéressant archipel des épices, jetons un regard sur la *mer des Moluques*. Comme toutes les parties de l'Océan voisines de l'équateur, elle est peuplée de zoophytes, semée de rescifs de corail, soumise aux vents périodiques et constans, elle ressemble encore aux autres mers voisines par le grand nombre de volcans qui en hérissent et en bouleversent le bassin. Mais un phénomène particulier à cette mer, c'est l'arrivée périodique d'un courant d'eau blanche comme du lait, et qui vient régulièrement au mois de juin et aux mois d'août et de septembre, couvrir la surface du bassin où les îles de Banda sont situées. Cette eau se montre d'abord du côté des îles Key et Timor-Laout, se répand ensuite jusqu'aux rivages d'Amboine et de Céram au nord, et jusqu'à ceux de Timor et d'Ombo à l'ouest; plus loin, elle se perd entre Florès et Célèbes. Cette eau répand la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon; elle est dangereuse pour les vaisseaux, car la mer semble bouillonner et éprouver une agitation intérieure partout où elle passe; les poissons disparaissent tant que dure ce phénomène (1). Cette eau blanche semble venir des rivages de la Nouvelle-Guinée et du golfe de Carpentarie.

Courant d'eau blanche.

(1) *Valentyn*, Banda.

TABLEAU *des positions géographiques de l'Océanique, partie nord-ouest, ou îles de la Sonde, Philippines et Moluques.*

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONG. E DE PARIS	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min sec.	deg min. sec.	
SUMATRA.			
Achem.	5 22 » N.	93 21 »	Mannevillette.
Bencoolen.	13 49 16 S.	99 50 30	Connais. des Tems.
Palembang le fort. .	2 40 » *Id.*	101 3 »	Mém. de Batavia.
Iles Nassau. Pointe sep-tentrionale . .	2 18 » *Id.*	» » »	*Crisp.* Asiat. Research.
— Pointe méridionale.	3 16 » *Id.*		*Idem.*
Ile Lucipara.	3 10 45 *Id.*	103 57 30	Mannevillette.
(*Détroit de Banca*).			
Mont Monopin. . . .	2 3 » *Id.*	103 2 30	*Idem.*
(*Ile de Banca*).			
Ile Gaspar.	2 21 » *Id.*	104 45 »	Marchand. Fleurieu.
(*Détroit entre Banca et Billiton*).			
JAVA.			
Ile du Prince.	6 36 15 *Id.*	102 55 »	Mannevillette.
(*Détroit de la Sonde*).			
Ile Cracatoa. (*Ibid.*).	6 6 » *Id.*	103 16 »	*Idem.*
Batavia.	6 10 33 *Id.*	104 47 30	Mém. de Batavia.
Idem.	6 12 » *Id.*	104 33 46	Connais. des Tems.
Sourabaya.	7 14 23 *Id.*	110 21 13	*Rossel.*
BORNÉO.			
Banjarmassing	2 40 » *Id.*	» » »	Mém. de Batavia.
Ile Balambangan . . .	7 30 » N.	114 45 »	Dalrymple.
PHILIPPINES.			
Manille.	14 36 8 *Id.*	118 32 »	Connais. des Tems.
Cap Saint-Augustin.	6 12 » *Id.*	123 50 »	*Idem.*
Ile Soulou.	5 56 » *Id.*	118 42 »	Dalrymple.
MOLUQUES.			
Fort Victoria (Amboine)	3 41 41 S	125 47 5	Rossel.
Cayeli (Bourou) . .	3 22 33 *Id.*	124 42 34	Connais. des Tems.
Timor, pointe N. . .	8 28 » *Id.*	123 2 »	Rossel.
Ibid. fort Lefas. . . .	9 12 15 *Id.*	121 55 »	*Idem.*
Saleyer, île	5 45 » *Id.*	118 5 »	*Idem*

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE. *Description de la Nouvelle-Hollande et des Iles attenantes.*

De cet archipel où les Moluques élèvent leurs montagnes embaumées d'aromates, nous passons presque sans interruption dans la Grande Terre Océanique, nommée *Nouvelle-Hollande* par les navigateurs hollandais, qui nous en procurèrent les premiers une connaissance positive, quoique des Portugais ou des Espagnols y eussent abordé un siècle auparavant. Cette immense île n'a pas encore offert une coupure qui permît de pénétrer par eau dans l'intérieur; on n'y a pas non plus trouvé de grandes rivières navigables. Ainsi toute la géographie de cette grande région se réduit encore à des aperçus sur les côtes, et même ces aperçus offrent des lacunes.

Nouvelle-Galles Méridionale

La *Nouvelle-Galles méridionale* ou la côte orientale de la Nouvelle-Hollande commence par le *cap Yorck*, à 10 degrés et demi latitude sud, et se termine par la *pointe Hick*, à 38 degrés environ également sud; ainsi cette côte est longue de 675 lieues. On ignore quelles bornes les Anglais mettent à leurs prétentions; il paraît qu'ils auraient envie de confondre *toute* la Nouvelle-Hollande sous le nom moderne qu'ils ont donné à cette côte orientale, examinée en détail par le capitaine Cook, mais dont l'existence et la direction avaient été connues par les géographes français, d'après la comparaison des routes tenues par Abel Tasman.

Chaîne de montagnes.

Une chaîne de montagnes semble courir parallèlement à cette côte, mais dans un éloignement de 20 à 30 lieues dans l'intérieur. Jusqu'à présent, les efforts pour franchir cette barrière naturelle ont été infructueux. La côte elle-même est élevée, mais non pas montagneuse, et est en partie ombragée par de grands arbres. Vers le sud-est des taillis couvrent une grande étendue de côtes,

où il y a aussi beaucoup de marécages. Aux environs de Botany-Bay le sol est noir, gras et très-fertile en plantes; c'est de là que vient le nom qui a été donné à cette contrée. La partie nord-est paraît plus basse. La côte, couverte de mangliers et de palétuviers, est bordée par une immense chaîne de rescifs, de rochers et d'îlots; mais partout une chaîne de montagnes dirigées du sud au nord, termine l'horizon, et quoiqu'elle ne s'élève pas à la ligne des neiges perpétuelles, ses terrasses multipliées, et semblables aux Alleghanys et à l'Atlas, ont arrêté la curiosité des Européens, même la plus vive et la plus entreprenante. Aux environs de Port-Jackson, les premières terrasses commencent à 10 et 20 milles anglais. Plusieurs expéditions, entreprises dans le but de traverser la chaîne, n'ont pas été couronnées de succès (1). Wilson a pourtant fait 140 milles anglais dans la direction sud-ouest, et paraît avoir parcouru un plateau assez étendu et de larges vallées (2).

Elévation de ces montagnes.

Ces montagnes, qu'on a nommées *Bleues*, paraissent renfermer toutes sortes de roches primitives et secondaires. Wilson vit du calcaire et un énorme bloc de sel gemme. Dans les promontoires on voit souvent des colonnes de basalte. Dans l'île Howe elles s'élèvent à une telle hauteur, qu'on les aperçoit à la distance de 12 lieues. Les échantillons de granite, de mica, de cristaux de roche, que M. *Bailly* a rapportés de la Nouvelle-Hollande, et qui sont déposés au Conseil des Mines, ressemblent à ceux de l'Europe. Il n'y a eu jusqu'ici aucun indice de métaux qu'on appelle précieux; mais on a découvert une couche de charbon de terre qui pourrait devenir beaucoup plus utile que des mines d'or.

Nature des roches.

Les rivières que l'on a découvertes sur cette côte, n'ont offert aucun indice d'un long cours. Seulement près la *Baie des Verreries* (3), M. Flinders a trouvé une large

Rivières.

(1) *Péron*, Voyage aux Terres Australes, I, 390. (2) *Collins*, Relation, etc., II, p. 89 (en angl.) (3) *Glashouse-Bay*, voyez *Collins*, II, p. 247.

embouchure de fleuve. La rivière Endeavour, plus au nord, est insignifiante. Celle de *Hawkesbury* arrose et inonde quelquefois la colonie anglaise. Selon une tradition des sauvages, il y aurait derrière les montagnes Bleues un lac immense, sur les bords duquel habiteraient des peuples blancs.

Climat et saisons. Par une conséquence de sa position au midi de l'équateur, la Nouvelle-Hollande a des saisons qui répondent à celles de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Amérique; elles sont l'inverse de celles d'Europe. L'été correspond à notre hiver, et le printemps à notre automne. La température de l'air, très-chaude au mois de décembre, fait monter le thermomètre de Farenheit à 112 degrés; on a vu les forêts et les herbes prendre feu (1); le vent de nord-ouest, semblable au *chamsyn* de l'Egypte, brûle la terre et la réduit en poudre (2); souvent une pluie violente qui tombe sur les montagnes Bleues, enfle subitement les rivières, dont les eaux, aussi prodigieusement accrues que rapidement écoulées, déposent un limon fertile (3). Quelquefois des grêlons d'une dimension énorme, de huit pouces de long par exemple, dévastent toutes les cultures. Malgré ces inconvéniens, le climat est très-salubre et très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine (4).

Végétation. La végétation de la Nouvelle-Galles du sud nous présente ces deux arbres à gomme, l'*eucalyptus resinifera* et la *xantorhea*, qui caractérisent toute la Nouvelle-Hollande. On exporte de l'acajou, et on a découvert de gros arbres semblables aux pins et aux chênes; mais on prétend que le bois de charpente que fournissent les forêts est cassant, et ne peut être d'aucune utilité. Il est vraisemblable que l'intérieur du pays offrirait une végétation bien différente de celle des côtes.

Plantes alimentaires. La nature a refusé à cette contrée les plantes alimentaires. Quelques joncs de mauvaise espèce, des

(1) *Collins*, II, p. 72-199; I, 153. (2) *Péron*, t. I, p. 418. (3) *Collins*, II, p. 199, etc., etc. (4) *Hunter*, origin., etc., p. 375.

racines d'arum, le palmier sagoyer, le chou-palmiste, une espèce de pisang sauvage, sont les seuls végétaux qui fournissent de la nourriture à l'homme. L'*eucalyptus piperita* donne une huile très-efficace contre la colique (1). Les pêchers, le maïs et l'orge ont réussi. Le maïs rend deux cents fois la semence (2). Les vignes ont prospéré mais le vent brûlant de l'intérieur est venu les détruire.

Quadrupèdes.

Parmi les quadrupèdes connus à la Nouvelle-Galles, le plus grand est le kangourou, qui a quelquefois cinq pieds de long, et qui tue un chien de chasse d'un coup de sa queue. On y trouve encore le *kangourou-rat* ou le *potorou*, qui n'est pas plus grand que l'animal dont le nom sert à le désigner. Quelques kangourous sont d'une forme élégante (3). Le *wombat*, espèce d'opossum ou didelphe, a quelque chose de l'ours. Le phascatomys ou souris à bourse, et l'écureuil volant (4), sont des exemples de la tendance de toutes les races animales de ce pays à se rapprocher du genre des didelphes, par cette espèce de bourse que forme la peau de leur bas-ventre. Le *tachyglossus* a la figure du hérissou d'Afrique, et la manière de vivre de l'ours fourmilier d'Amérique. On n'est pas sûr qu'il s'y trouve des loups. Les chiens naturels sont de l'espèce du chacal; ils n'aboient jamais; quelques-uns sont très-beaux.

L'ornithorincus.

On remarque le singulier animal appelé *ornithorincus*, dans la conformation duquel la nature semble s'être plue à s'écarter de ses lois ordinaires, la mâchoire d'un quadrupède se trouvant allongée comme le bec d'un canard, et ses pieds réunissant des nageoires à des griffes. Jusqu'ici on n'a découvert dans la femelle aucune apparence de mamelles, ce qui fait croire que c'est un animal ovipare; d'ailleurs, il présente dans sa structure interne des caractères qui le rapprochent des squales et des

---

(1) *White*, Relation, p. 226 (en angl.) (2) *Péron*, I, p. 429. (3) *Idem*, Atlas, tab. XXVII. (4) *White*, p. 288. *Zimmermann*, Australien, I, 891.

reptiles, dont les œufs éclosent dans le sein maternel. A le considérer par ses formes extérieures, il paraît tenir aux phoques, et faire la nuance entre eux et les oiseaux ; il a environ seize pouces de long (1). Cet animal habite dans les lacs d'eau douce.

Oiseaux. Les oiseaux sont ici très-abondans en espèces et en individus. Parmi ceux qui ressemblent à des oiseaux asiatiques, on compte l'aigle brun, plusieurs faucons, un grand nombre de beaux perroquets, des corbeaux, des corneilles, et une grande espèce de martin-pêcheur : on voit aussi des outardes, des perdrix et des pigeons. Mais la Nouvelle-Galles méridionale possède des oiseaux qui lui sont propres. Le plus grand est une nouvelle espèce

Le casoar. de casoar, que l'on assure avoir sept pieds de long ; sa chair a le goût de celle du bœuf. Cet oiseau tient le milieu entre le casoar des Moluques et le toucan d'Amérique (2). Autant le casoar se distingue par sa grandeur, autant la *mœnura superba* éclate par sa beauté. Cet oiseau, assez rapproché du faisan et du paon, porte une queue en forme de lyre, toute brillante de teintes d'orange et d'argent (3). Parmi les oiseaux aquatiques on trouve le héron, une sorte d'ibis ou courlis, et des pélicans gigantesques. Il y a aussi des canards et des oies d'une espèce particu-

Cygnes noirs. lière. Le cygne noir est une production rare de ce continent : il est supérieur au blanc pour la grandeur ; le bec est d'un riche écarlate, avec une petite tache jaune au bout : tout le plumage est d'un très-beau noir, hors les plumes primaires et secondaires qui sont blanches ; les yeux sont noirs et les pieds d'un brun obscur : on le trouve dans la rivière de Hawkesbury et autres eaux fraîches, près Brokenbay ; il a tous les mouvemens gracieux de l'espèce blanche. C'est le navigateur hollandais *Vlaming* qui, le premier, découvrit cet oiseau sur les bords du fleuve des Cygnes, dans la Terre d'Endracht (4).

(1) *Blumenbach*, Abbildung naturhist. gegenstœnde, cah. 5, n° 41. (2) *Zimmermann*, Australien, p. 884. (3) *Collins*, II, p. 87. (4) *Valentyn*, Descript. de Banda (vol. IV.)

Les tortues, appelées *tortues vertes*, abondent dans l'île de Norfolk et de How ; elles se montrent aussi sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. Il y a plusieurs lézards et serpens. Le *crabe bleu* est d'une rare beauté. Les papillons brillent des plus belles couleurs. Amphibies.

Parmi les cétacés on remarque des dauphins et des marsouins. On trouve aussi d'une espèce singulière de poisson qui, laissée par le reflux sur la grève, y saute comme les grenouilles, à l'aide de fortes nageoires (1). Ainsi dans ces régions du monde les caprices de la nature ont non-seulement confondu les oiseaux avec les quadrupèdes, mais elle a en quelque sorte permis aux poissons d'envahir la terre. Probablement l'instinct des animaux n'aura nulle part sur le globe eu un théâtre plus libre pour se développer ; l'homme, dégradé au dernier rang de l'état sauvage, n'a pu gêner l'industrie des animaux, fort supérieure ici à la sienne. Poissons.

La Nouvelle-Galles paraît offrir au moins trois variétés indigènes d'habitans, quoique toutes appartenantes à la race des *Nègres-Océaniens*. Aux environs de la baie des Verreries on a observé des sauvages dont la grosse tête se rapprochait par la forme et les protubérances de celle des orang-outangs ; l'intelligence bornée et presque nulle de ces êtres, d'ailleurs très-velus et très-agiles à grimper sur les arbres, les plaçait à peu de distance des singes (2). Au sud-ouest de la colonie anglaise, on a trouvé des tribus qui parlaient une langue particulière et qui avaient une constitution plus forte que les sauvages voisins de l'établissement. Ceux-ci sont les seuls que nous connaissions bien. Il n'y a peut-être pas de peuple sur la terre qui ait fait moins de progrès vers la civilisation. Ils sont simplement divisés par familles ou par tribus, dont chacune est distinguée en ajoutant *gal* au nom de la place où elle réside ; ainsi la côte méridionale de Botany- Habitans. Hommes rapprochés des singes.

---

(1) *G. Forster*, Opuscules, p. 255 (en allemand). (2) *Collins*, I, p. 554.

Les Gwea-Gal. Bay est appelée *Gwea*, et la tribu qui y réside « *Gwea-Gal.* »

Leur portrait. Les traits des femmes ne sont pas entièrement désagréables. Une barbe noire et épaisse, et les os dont ils se percent le cartilage du nez, donnent aux hommes un aspect dégoûtant auquel se joint la puanteur de leur peau frottée d'huile de poisson, pour les défendre des injures de l'air et des moustiques. Ils se colorent la figure en blanc ou en rouge. Les femmes sont distinguées par la perte des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche; il est vraisemblable que cet usage, ainsi que l'extraction d'une dent aux jeunes garçons, sont des épreuves destinées à leur apprendre à supporter la douleur avec courage. Leur vue est extraordinairement perçante. Quelques-uns sont presque aussi noirs que les nègres d'Afrique, tandis que d'autres sont couleur de cuivre; ils ont les cheveux longs sans être laineux comme ceux des Africains : le nez aplati, les narines larges, des yeux creux, les sourcils et les lèvres épaisses, avec une bouche d'une largeur démesurée, mais les dents blanches et égales. Leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses sont d'une maigreur extrême, sans doute à cause de leur mauvaise nourriture. Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poissons, tandis qu'un petit nombre subsiste, dans les bois, des animaux qu'ils peuvent attraper, ou grimpent sur les arbres pour manger le miel et prendre les écu-

Habitations. reuils volans et les opossum (1). Les huttes grossièrement construites avec l'écorce d'arbre, ont la forme d'un four; le feu est placé à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures restent dans l'intérieur. Là, ils dorment pêle-mêle, autant du moins que le leur permettent leurs inimitiés fréquentes et leurs nombreux assassinats. Leurs armes seules prouvent qu'ils participent au don de l'intelligence. Les javelots lancés avec beaucoup d'adresse, dessus un support en bois, peuvent être redoutables même aux Européens. Ils tuent les poissons avec une

(1) Relation de *Collins*, *passim*.

espèce de fourche, ou les femmes les prennent avec des ligues d'écorce d'arbre et des hameçons de l'huître à perle, frottée sur une pierre jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme convenable. Quelques-uns tendent des filets aux kangourous. Les chenilles et les vers font aussi une partie de leur nourriture. Leurs canots sont faits d'écorce d'arbre attachée à un châssis de bois. Rien n'égale la conduite brutale de ces tribus envers le sexe le plus faible. Pour obtenir la main d'une femme, ils épient sa retraite, et, la jetant à terre par des coups multipliés de bâton ou d'une épée de bois, ils la conduisent, baignée de sang, à leur maison, où la cérémonie nuptiale s'achève d'une manière trop dégoûtante pour être rapportée. La polygamie est générale. Les deux sexes vont nus, et ignorent la pudeur. Une tribu nombreuse et robuste a le singulier privilége d'arracher une dent aux jeunes gens des autres familles, seule marque de gouvernement et de subordination. Ce tribut de dents semble avoir lieu tous les quatre ans, et est représenté, dans beaucoup de gravures publiées par M. Collins, comme une particularité singulière de la vie sauvage. Dans quelques parties de cette cérémonie, la figure et le caractère de l'homme sont avilis, et la supériorité des animaux reconnue, par la posture à quatre pates et queue artificielle des sauvages; on a l'air d'accorder la supériorité au chien et au kangourou. Dans d'autres parties cet usage paraît être une espèce d'initiation aux fatigues de la guerre et à la douleur physique (1). Ils n'ont qu'une faible idée d'une existence future, et croyent qu'à leur mort ils retournent aux nuages d'où ils sont originairement descendus : idée singulière, qui se retrouve chez les Haraforas ou Alforèses de l'île de Céram. Ces pauvres sauvages sont aussi esclaves de la superstition : ils croyent à la magie, aux sortiléges, aux spectres; les derniers doivent leur origine aux insomnies et aux terreurs d'une vie misérable. Ils ont aussi des charmes contre le tonnerre et les éclairs, et prétendent prévoir

Mariages.

Dents arrachées en cérémonie.

Superstitions.

(1) *Collins*, t. I, p. 567-581.

les événemens par les météores appelés *étoiles tombantes.* Les jeunes gens sont ensevelis ; mais les guerriers qui ont passé le moyen âge sont brûlés : un monument grossier marque la place du tombeau. Un horrible usage ordonne d'enterrer vivant dans la tombe de la mère l'enfant qui, étant à la mamelle, perd celle qui lui a donné le jour (1). Cependant, ces barbares ont été vus pleurant sur le tombeau d'un fils, d'un ami ; leurs regards, rendus humains par les larmes, se tournaient vers le ciel. Ils témoignent quelque respect aux vieillards, et n'éprouvent pas ce désir irrésistible de voler, qui domine les insulaires de la Polynésie (2). Nous devons à M. Collins un petit vocabulaire de leur langage ; il est agréable à l'oreille, expressif et sonore ; il n'a d'analogie avec aucune autre langue connue, mais les dialectes des diverses parties du pays semblent entièrement différens.

Langage.

Colonie anglaise.

L'Angleterre avait depuis long-tems l'habitude de se défaire des mauvais citoyens d'une manière à la fois philanthropique et politique ; on les envoyait cultiver et peupler quelques terres lointaines. C'est ainsi que se sont peuplés les bords du Potowmak et de la Delaware. Après la guerre d'Amérique, on ne savait dans quelle contrée envoyer les criminels condamnés à l'exil par les lois. On fit d'abord examiner par M. Home Popham la côte de Cafrérie, entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance ; mais sur les instances du savant M. Banks, la Nouvelle-Galles méridionale obtint enfin la préférence. Le premier vaisseau chargé de colons y arriva le 20 janvier 1788. Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on s'en était formées, le gouverneur Philips résolut de transférer la colonie dans un autre port excellent, 12 milles plus haut vers le nord, appelé le *Port Jackson*, et qui est un des plus beaux du monde; il est situé plus au nord, s'étend environ 12 milles en longueur, avec de nombreuses criques ou baies. *Broken-Bay* est une autre baie plus vaste, où la rivière *Hawkesbury* et autres ont leurs em-

(1) *Collins*, I, p. 607. (2) *Idem*, *Ibid.*, I, 600.

bouchure, taudis que le port Jackson ne reçoit que deux ou trois petites rivières. La ville de *Sidney-Cove* est le siége du gouvernement. A travers des champs de maïs et des plantations de melons encloses de haies odorantes de géranium, on arrive à *Paramatta*, autre ville naissaute La colonie entière porte le nom de *Cumberland*. La population européenne s'élève à 10,000 individus. Il y a 12,000 acres cultivés, 1000 chevaux, 10,000 bêtes à cornes, 40,000 moutons, 30,000 chèvres et 25,000 cochons. On y fabrique des toiles, des draps, et l'on y tanne des cuirs (1). Ni les mœurs, ni l'industrie de ce ramas de criminels et de fugitifs, ne promettent des progrès aussi rapides qu'on en avait espérés. Villes. Population.

La topographie du reste de la Nouvelle-Galles méridionale u'offre qu'une stérile nomenclature. Le *cap York*, qui en est l'extrémité septentrionale, se projette sur le détroit de l'*Endeavour*, qui n'est qu'une partie du détroit des *Terres*. Ce passage large, mais obstrué de rescifs et d'îlots, sépare la Nouvelle-Galles de la Nouvelle-Guinée, et fait communiquer le Grand-Océan avec la mer des Moluques. La côte, environnée d'un amas de rescifs, court d'abord sud-est jusqu'au *Cap Flattery*; ensuite, tournant au sud, elle nous présente la petite rivière d'*Endeavour*, où le capitaine Cook vit des caïmans et des huîtres d'une grandeur énorme. Les sauvages cuisaient leur pain dans des fourneaux creusés dans la terre, comme à Taïti. Leurs canots ressemblent à ceux des Phéniciens (2). Le *Cap Tribulation* faillit être funeste à ce navigateur infatigable. *L'île Magnétique*, prés de la *baie Halifax*, semble exercer une grande influence sur l'aiguille qui dirige la course des vaisseaux. Ici, la côte tourne de nouveau au sud-est, jusqu'à la grande *baie des Passages* (3), où de nombreuses coupures semblent indiquer soit des Topographie du reste de la Nouvelle-Galles. Rivière Endeavour. Baie des Passages.

(1) *Mann*, the present. picture, etc. Londres, 1811. (Analysé dans la Biblioth Britann., février 1813.) (2) *Cook*, dans la Collect. d'*Hawkesbury*, III, p. 570-572, etc. (3) *Bai of Inlets.*

détroits, soit des rivières. La direction orientale de la côte finit à la *baie d'Hervey*, que termine le long *Cap de Sable*. Autour de cette baie, les cabanes des sauvages sont bâties avec quelque solidité et convertes de l'écorce de l'arbre à thé (1). En allant presque droit au sud, on

Pierres-Ponces.

trouve la *rivière des Pierres-Ponces*, où le capitaine Flinders a cru trouver quelques indices de la proximité d'un volcan (2). Plusieurs larges rivières se déchargent dans la *baie des Verreries*, où l'on trouve aussi des pierres-ponces. Aux environs du *Port Stephans*, il y a de grandes veines de charbon de terre (3). Les habitans n'entendent pas l'idiome de ceux de Botany-Bay.

Au midi de la chaîne anglaise, la côte se dirige au sud jusqu'au *Cap Howe*; là, elle prend une direction sud-ouest, et, en présentant des plaines étendues, va se terminer au *Promontoire de Wilson*, pointe méridionale de tout le continent.

Ile de Diemen ou terre Van Diemen.

La grande *Ile de Diemen* qu'il convient de décrire ici, est séparée de la Nouvelle-Galles méridionale par un bras de mer appelé *détroit de Bass*, large de 30 lieues, et coupé à ses deux entrées par les *îles Fourneaux*, l'île *King* et quelques autres. La partie du canal qui est au sud des îles Fourneaux s'appelle *détroit de Banks*.

Etendue.

L'île de Diemen a 75 lieues de l'est à l'ouest, et 60 du nord au sud. Elle offre un carré arrondi à deux coins. Coupée d'un grand nombre de golfes, elle présente au navigateur des abris précieux dans ces mers orageuses.

Ports.

Le *port Dalrymple*, découvert par Flinders lorsqu'il visita le détroit de Bass et fit le tour de l'île, est devenu, depuis peu, le siége d'un établissement anglais. La côte occidentale, quoique parfaitement déterminée, n'a point reçu de nomenclature. La partie sud est la plus remarquable; c'est là qu'aborda Tasman, le premier Européen qui ait vu cette île. Les recherches de Flinders, d'Entre-

(1) Melileuca trinervia, *White*. (2) *Flinders*, cité par *Collins*, II, 242-235. (3) *Péron*, I, p. 443.

casteaux et de Freycinet, nous ont fait connaître en détail la *baie des Tempêtes*, comprenant celle de l'*Aventure*, et bien d'autres; le *canal d'Entrecasteaux*, garni d'excellens ports (1); la *rivière du Nord* ou de *Derwent*, baie très-allongée (2); l'île *Bruny*, presque coupée en deux, et la *péninsule de Tasman*, d'abord prise pour une île. Sur la côte orientale on remarque l'île *Maria*, découverte par Tasman, et la *baie Fleurieu*, reconnue par M. Freycinet.

Baies. Iles adjacentes.

Nature du sol.

Les terres sont élevées, diversifiées par des montagnes, des bois, des vallées; les eaux et l'ombrage y entretiennent une verdure agréable. Leurs sommets les plus élevés se couvrent de neige dans le mois de mai : il y a beaucoup de ruisseaux et plusieurs lacs sur le flanc des montagnes. M. *Labillardière* vit une couche horizontale de charbon de terre, dont la plus grande épaisseur ne surpassait pas trois pieds et demi, mais qui s'étendait sur une longueur de plus de 200 toises; elle reposait sur du grès, et était couverte d'un schiste brun foncé. Le granite domine. Les principaux caps sont presque entièrement basaltiques, les colonnes étant quelquefois simples, quelquefois groupées (3). M. *Péron* a trouvé les montagnes de la terre Van-Diemen composées en partie de calcaire coquillier.

Les îles de Fourneaux sont presque entièrement d'un quartz opaque, comme le promontoire de Wilson dans le nouveau pays de Galles méridionale; les rocs, dans la dernière, sont d'une nature molle et tendre; ainsi la mer a pu élargir un peu les canaux qui séparent la terre de Diemen de la Nouvelle-Hollande.

Au nord, la terre de Van-Diemen présente une côte aride et inhospitalière. Cependant les environs du port Dalrymple sont couverts de beaux arbres et de gazons

---

(1) *Entrecasteaux*, Voyage, I, p. 77 *et suiv.* (2) Carte de *Flinders*. (3) *Flinders*, Observations sur les côtes de la terre de Van-Diemen, Londres, 1801, p. 3.

délicieux (1). Au sud et à l'est la végétation très-forte des arbres indique un sol très-fertile.

Productions. Les forêts très-épaisses sont d'un accès difficile; elles offrent un très-grand nombre d'arbres très-élevés, et d'autres de grandeur médiocre, qui croissent avec vigueur, malgré l'ombrage que leur portent des pieds énormes d'*eucalyptus globosus*. La famille des myrtes et celle des composées y dominent. On distingue des *leptospermum*, qui, ordinairement arbrisseaux, sont ici de grands arbres; l'*eucalyptus resinifera*, qui donne une gomme fine et rougeâtre; l'*exocarpos cupressiformis*, nouveau genre de la famille des térébinthacées : des *thesium* à feuilles étroites, qui forment de très-jolis bosquets. Cette île a fourni beaucoup d'autres nouveautés à la botanique. Telles sont plusieurs espèces singulières de *limodorum*; une belle espèce de *glycine*, remarquable par ses fleurs d'un rouge éclatant; la *richea glauca*, plante composée qui forme un nouveau genre, et rappelle la mémoire d'une des nombreuses victimes des sciences; diverses sensitives nouvelles; plusieurs espèces d'*ancistrum*, qui croissent au sud de l'Amérique, sur les bords de la mer; deux arbustes qui forment le nouveau genre des *correa*; au milieu des dunes, le *plantago tricuspidata*, bon à manger en salade, et une des plus utiles que cette terre fournisse; une nouvelle espèce de ficoïde, dans la profondeur des bois, dont les habitans mangent le fruit (2). Parmi les animaux on voit le kangourou, qui se retire dans des terriers comme les lapins; le veau marin de l'espèce appelée *phoca-monachus*; une nouvelle espèce de perruche du cap Diemen; une autre de *mérops*, décrite par White. Climat. Le climat, sensiblement plus froid que celui du continent voisin, admet la neige et la gelée (3). Cependant les vents du nord-ouest apportent l'air brûlant de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

(1) *Bass*, cité par *Collins*, II, p. 166. (2) *Labillardière*, t. II, p. 11, 13, etc. *Leschenault de la Tour*, Journal MS. (3) *D'Entrecasteaux*, I, 79, 228.

Les habitans de Van-Diemen ne s'enfuirent point à l'approche des Français, et se montrèrent doux et affables. Les hommes et les femmes vont également nus ou couverts d'une peau de kangourou ; ils ont les cheveux laineux, et se laissent croître la barbe ; la machoire supérieure s'avance, dans les enfans, beaucoup au-delà de l'inférieure ; mais, s'affaiblissant avec l'âge, elle se trouve dans l'adulte à peu près sur la même ligne ; leur crâne est d'une dureté tout-à-fait extraordinaire ; leur peau n'est pas d'un noir très-foncé, mais pour la faire paraître plus qu'elle ne l'est en effet, ils se couvrent de poussière de charbon, principalement les parties supérieures du corps ; l'usage de s'arracher deux des incisives supérieures, ne paraît pas s'être introduit chez toutes leurs tribus. Ils mangent surtout des moules, des huîtres, des lépas, des homards et des crabes Ils ne paraissent pas avoir de chefs, chaque famille semble vivre dans une parfaite indépendance ; mais les enfans témoignent une grande subordination pour ceux qui leur ont donné le jour, et les femmes en agissent de même envers leurs maris. Ils paraissent tous ignorer l'usage de l'arc. Ceux de la baie de l'Aventure ont le corps tatoué, et leurs cheveux sont saupoudrés d'ocre ; ils ont deux dents de moins. Habitans. Leur portrait. Mœurs.

M. *Péron* crut observer que les habitans de l'île Van-Diemen étaient absolument différens, pour le physique, de tous ceux qu'on a vus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. M. Labillardière avait déjà observé cette différence ; mais il ajoute qu'il a trouvé la plus grande conformité entre les habitans de la Nouvelle-Calédonie et ceux de l'île Van-Diemen. Donc ces derniers sont de la grande race des *nègres océaniques*.

Retournons au continent de la Nouvelle-Hollande. La côte méridionale depuis le promontoire de Wilson jusqu'au cap des Adieux (1), est comprise, par M. Péron, sous le nom de *Terre Napoléon* ; mais les capitaines Grant et Flinders, qui l'ont vue les premiers, ont imposé à plu- Côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande.

(1) A 129 degrés 35 min. long. E. de Paris.

sieurs parties des noms différens de ceux des voyageurs français. Ce grand procès n'est pas même instruit aujourd'hui, puisque les relations ne sont pas encore complètement publiées. Nous nous bornerons à résumer les découvertes dans l'ordre le plus favorable à l'étude géographique.

Le port Western.

M. Bass, après avoir tourné le promontoire méridional de la Nouvelle-Hollande, découvrit le *port Wéstern*, ou *port Occidental*, superbe bassin qui, plus soigneusement examiné par l'expédition de Baudin, a été reconnu renfermer deux îles au lieu d'une. La *baie du gouverneur King*, qui renferme le *port Philips*, paraît être la *baie Talleyrand* des navigateurs français, qui, à l'époque où ils la visitèrent, ignoraient qu'elle avait été découverte en 1800 par M. Grant. Ce même navigateur anglais avait suivi la côte depuis 139 deg. 40 min. jusqu'à 144 degr. 25 m., selon son estimation (1); mais comme son grand cap *Albany Ottway*, le plus saillant vers le sud, et qu'il place à 142 degr. 40 min., répond au *cap Marengo*, dont les navigateurs français ont déterminé la position à 141 degr. 30 min., il est démontré que M. Grant s'est trompé de plus d'un degré de longitude; ses découvertes commencent donc un degré plus à l'ouest qu'il n'a cru lui-même, et son *cap Northumberland*, le plus occidental qu'il ait vu, répond au *cap Boufflers* des Français; son *cap Bridgewater* est notre *cap Montaigne*. Mais son *île de lady Julie Percy* paraît mal dessinée, et ne saurait, d'après les reconnaissances plus exactes de Baudin et Freycinet, avoir l'étendue qu'il lui donne.

Côtes vues par Grant.

Productions

Cette côte paraît renfermer plusieurs parties très-fertiles. Les caps Albany-Ottway et Northumberland se couronnent de belles forêts. Les grands arbres gommifères dominent aux environs de Port Philips et de Port-Western. On y trouve des bois extrêmement durs et pesans,

(1) *James Grant*, narrative of a voyage of discovery, p. 68 *et suiv.* (Londres, 1803.)

entre autres une espèce d'acajou (1). Il y vient diverses sortes de pommes et de prunes sauvages, et plusieurs plantes légumineuses qui paraissent propres à la nourriture de l'homme. Il y croît une sorte d'indigo et une graminée qu'on a nommée l'*herbe aux kangourous*. Outre les animaux communs à tout le continent, on y a vu des loups (2) et des chats sauvages (3). On a cru voir les traces d'un très-grand quadrupède. Parmi les innombrables volatiles, on distingue de beaux perroquets (4), l'*oiseau-rieur* et l'*oiseau à cloche* (5). Les cris d'une troupe de ces derniers ressemblent au bruit d'une quantité de ces grelots qui, dans le Nord, annoncent de loin l'arrivée des traîneaux. La mer est très-poissonneuse, et les petites rivières abondent en excellent saumon. Quadrupèdes. Oiseaux singuliers.

Les habitans de ces côtes diffèrent entre eux, tant au moral qu'au physique. Grant y vit des hommes de cette race rapprochée de l'orang-outang, dont nous avons déjà tracé le hideux portrait. Ils dévorent les oiseaux crus avec toutes les entrailles; les autres sauvages les accusent d'anthropophagie (6). Aux environs du Port-Western, les habitans, plus nombreux, paraissent bien mieux faits et vivent dans des hameaux, sous les ordres de chefs qui s'ornent la tête de plumes de cygne noir, se peignent en rouge, blanc et jaune, et se font porter sur les épaules de leurs sujets (7). Mais cette tribu, fière de sa puissance, montre un caractère féroce et inhospitalier. Sa malpropreté surpasse l'idée la plus dégoûtante qu'on pourrait s'en faire. Habitans.

Les environs du Port-Western, pourvus d'eau et de bois, riches en plantes et en animaux, semblent appeler un établissement européen. Les bords du *Port Philips*, où les Anglais auraient voulu placer une colonie, offrent à la

---

(1) *Tuckey*, voyage to establish a colony at Port Philips, p. 167, p. 326, p. 230. (2) *Idem*, p. 201. (3) *Grant*, p. 159. (4) Entre autres *psittacus fimbriatus*, voyez *Grant*, p. 134 et le *perroquet tabuan* de *Latham* (*Leschenault*, Journ. MS.) (5) *Grant*, p. 112. (6) *Idem. Ibid*, p. 114-115. (7) *Tuckey*, p. 170-178.

vérité une belle végétation; mais il y manque d'eau douce.

Terre Napoléon.

La *Terre Napoléon* nous présente maintenant ses vastes golfes et ses grands promontoires. Quoique le savant et infatigable Flinders assure avoir suivi toute cette côte depuis la Terre de Nuyts jusqu'au 137ᵉ méridien, où il a rencontré le capitaine Baudin; quoique ce navigateur anglais annonce que, ayant le premier découvert ces terres, c'est à lui ou à ses supérieurs à en fixer la nomenclature, nous devons ici suivre uniquement la relation des navigateurs français, parce que c'est la seule qui ait été publiée. Les précieux détails de l'atlas, encore inédit, de M. Freycinet, prouveront d'ailleurs à M. Flinders lui-même que, de quelque manière que la postérité et l'Europe décident la question de l'autorité des deux découvertes, il a eu des rivaux dignes de lui par leur savoir et leur courage.

Topographie des côtes.

Les côtes de la Terre Napoléon se dirigent du sud-est au nord-ouest. Depuis le cap Boufflers jusqu'à la *baie Mollien*, elles parurent à M. Péron d'une stérilité effrayante; c'est partout une bande uniforme de falaises arides; on eût cru voir la grande muraille. Cependant de nombreuses colonnes de fumée indiquaient une population considérable; une reconnaissance, faite à terre, eût peut-être modifié le jugement de nos navigateurs, qui se bornèrent à admirer les immenses troupes d'oiseaux de mer répandus sur la côte, et la quantité non moins étonnante de phoques et de dauphins dont les eaux étaient peuplées (1). Avec la *presqu'île Fleurieu*, qui se projette à l'ouest, le pays commence à changer de face; plus élevé dans l'intérieur, plus dentelé sur les bords (2), il s'ouvre pour former le *golfe Joséphine*, long de 30 lieues sur 8 à 10 de large. Ce golfe, que Flinders désigne sous le nom de *Little Inlet*, est bordé à l'ouest par la

Golfe Joséphine.

(1) *Péron*, I, 317-324. Comp. l'Atlas, *pl. V*, n° 2, 3. (2) Même planche, n° 4.

grande *péninsule de Cambacérès*, qui a la figure précise d'une botte, et qui se termine à l'ouest par le *cap Berthier*. Devant le golfe Joséphine s'étend l'*île de Decres*, montagneuse, boisée, mais dépourvue d'eau douce ; elle a près de 70 lieues de tour (1). M. Flinders paraît la désigner sous le nom d'*île aux Kangourous*. A l'ouest de la presqu'île Cambacérès, le *golfe Bonaparte* s'ouvre entre les caps Berthier et Turenne. Les *îles Berthier* occupent le milieu de l'entrée. Ce golfe pénètre dans les terres pendant l'espace de 70 lieues, sur une largeur de 10 à 25. Il se termine au nord par deux canaux dans lesquels les bateaux de la goëlette la *Casuarina* ne trouvèrent pas assez d'eau pour en continuer l'examen ; aucun changement dans la salure des eaux n'indique l'existence d'un grand fleuve, qui pourtant paraît probable. Il est encore possible qu'un détroit borné par des bancs, passe de cette extrémité du golfe Bonaparte aux environs de la pointe Liancourt ou du cap Corréa. Parmi les îles de ce golfe que M. Flinders paraît avoir nommé *Great Inlet*, celles de *Dalberg* et de *Volney* sont les plus grandes. Sur la côte occidentale, on découvre le *port Champagny*, un des plus beaux et des plus sûrs que possède la Nouvelle-Hollande. Dans les trois superbes bassins qui le forment, partout le fond est excellent ; et le brassiage, presque jusqu'à terre, y est de dix à douze brasses. L'île de *Lagrange*, de 4 à 5 lieues de circonférence, couvre l'entrée de ces trois bassins, où les flottes les plus nombreuses seraient à l'abri. « Enfin, dit M. Péron, comme » si la nature, en faveur de ce port, avait voulu s'écar- » ter de ce caractère de stérilité, de monotonie qu'elle a » imprimé sur toutes les terres voisines, elle en forme » les rivages de côtes très-élevées, et les revêt de forêts » épaisses. A la vérité, nous n'y avons pas découvert » d'eau douce ; mais la force et la fraîcheur de la végé- » tation, l'élévation des terres, nous paraissent des in-

Golfe Bonaparte.

Port Champagny.

(1) *Péron*, I, p. 328.

» dices certains de l'existence de quelques ruisseaux, ou » du moins de quelque source considérable (1). »

Cap Brune.

A l'ouest du golfe Bonaparte, le *cap Brune* se présente environné au sud de rescifs et d'un petit archipel nommé *îles Laplace*. M. Flinders, qui perdit parmi ces îlots un de ses canots avec plusieurs hommes, nomme le promontoire *cap Catastrophe*. Depuis la pointe Liancourt jusqu'au *cap Corréa*, la côte qui forme un enfoncement n'a pas été examinée d'assez près. Devant ce dernier cap se projette droit au sud-ouest la chaîne des *îles Jérôme;* circonstance qui indique une chaîne de montagnes dans l'intérieur. La *baie Louis* présente un développement de côtes de plus de 15 lieues; nos navigateurs y aperçurent un grand nombre de feux des naturels. Ici, les îles se multiplient; l'archipel de *Saint-Pierre*, découvert par Pierre Nuyts, en 1628, occupe sur les cartes hollandaises (2) un assez grand espace dans tous les sens, et renferme d'assez grandes îles pour que l'on doive y comprendre les *îles Joséphine*, et notamment l'*île Eugène*, représentées par M. Péron comme en étant distinctes. Quant à l'*archipel Saint-François*, que nos navigateurs veulent également réduire à un très-petit groupe, nous pensons d'après la carte d'Abel Tasman, publiée par Valentyn, que c'est l'*archipel de la Recherche*, prétendue découverte nouvelle.

Ile Saint-Pierre.

Iles Saint-François.

Les baies *Murat* et *Denon*, les dernières de la Terre Napoléon, n'ont présenté aucun passage, aucune embouchure de rivière.

Terre de Nuyts.

La *Terre de Nuyts*, découverte en 1627 par le navigateur hollandais Pierre Nuyts, comprend tout ce qui reste des côtes méridionales de la Nouvelle Hollande; car c'est bien de ce navigateur que la pointe de Nuyts a reçu son nom (3). Malheureusement il n'a point laissé de relation circonstanciée. Deux voyageurs modernes, Vancou-

(1) *Péron*, I, p. 327. (2) *Voyez* celle d'*Abel Tasman*, dans Valentyn, IV. (3) *Desbrosses*, Histoire des navig. aux Terres Australes, I, p. 342.

ver et d'Entrecasteaux, ont examiné en détail la partie occidentale ; mais celle d'est, qui, en s'élevant au nord, forme une espèce de golfe, mérite d'être mieux reconnue.

D'Entrecasteaux n'a mouillé qu'une seule fois sur cette côte dangereuse. La baie de *Legrand*, le lieu de son repos, est un vaste bassin auquel plus de vingt îlots, des roches et des brisans répandus dans l'espace d'environ 60 milles carrés, servent d'abris (1). Quelques-uns de ces îlots sont composés d'un beau granite, où le quartz, le feld-spath et le mica dominent ; ce dernier s'y trouve en lames de couleur noirâtre ; on y remarque aussi quelques aiguilles de schorl noir. D'autres îlots, sur leurs sommités les plus élevées, offrent la pierre calcaire disposée par couches presque horizontales, d'un grain très-fin, montrant quelques légères cavités, et sans aucun vestige de coquillages. La côte du continent est sablonneuse, et présente un sable calcaire souvent amoncelé ; à quelques distances du rivage on trouve de l'eau douce. Au bout de quatre heures de marche assez rapide on trouve un grand lac, dont les bords du côté de la mer, avec laquelle il communique, sont marécageux. Parmi les plantes que Labillardière a observées dans cette contrée sauvage, si rarement visitée par les Européens, sont plusieurs espèces nouvelles du nouveau genre de la famille des thymelées, auquel Forster a donné le nom de *banksia ;* l'*eucalyptus cornuta*, nouvelle espèce ; une espèce nouvelle de papilionacée, *chorizema ilicifolia ;* une autre plante nouvelle qui se rapproche des iris, désignée sous le nom d'*anigozanthos rufa,* et sur les bords sablonneux de la mer, la graminée connue sous le nom de *spinifex squarrosus ;* une belle espèce de *leptospermum* étale ici ses feuilles argentées (2). Parmi les animaux se trouve le petit phoque de Buffon, mais la tête est plus petite que le cou, et les oreilles sont coniques et non ouvertes, ainsi que l'a

Observations de d'Entrecasteaux.

Plantes vues par Labillardière.

(1) *Rossel*, Voyage de d'Entrecastreaux, I, p. 213. (2) *Labillardière*, t. I, p. 402-404-412.

représenté ce naturaliste. Le goëland bourgmestre de Buffon ; le pingouin nommé *aptenodyta minor*, le perroquet des Moluques, des cygnes, des casoars ; tels sont les oiseaux qui s'offrirent aux regards des navigateurs français. En décembre, qui est un des mois d'été dans ces contrées, le froid était assez vif pour que l'on fût obligé d'allumer du feu ; le temps était pluvieux. On aperçut plusieurs sauvages, mais ils se sauvèrent ; ils étaient entièrement nus.

Port du roi Georges.

Vancouver s'arrêta principalement au *port du roi Georges*, un des meilleurs de cette côte. Un de ses compagnons de voyage, le naturaliste Menzies, a fait des observations assez curieuses sur ce pays. Les rivages présentent des collines d'une élévation médiocre, et quelques falaises dont les pieds, dépouillés de verdure, sont battus par une mer agitée. Dans l'intérieur s'élèvent des montagnes de pierre calcaire ou de grès, dont les sommets blanchâtres et crénelés offrent l'aspect de grands édifices tombant en ruine. Le pays, près le cap *Baldhead*, est principalement composé de corail ; et cette substance ne s'y trouve pas seulement sur les bords de la mer, mais même sur le sommet des plus hautes collines, à une élévation qu'on peut estimer à 1000 pieds. Le corail est ici dans son état de nature ; il est friable à différens degrés (1). Au reste on y trouve des terrains crayeux, des rochers de granite et de quartz, et des marais couverts d'une tourbe ocreuse. Le climat parut à nos voyageurs agréable et sain. Un nombre considérable de plantes étalaient une grande variété de fleurs. Dans les forêts, qui sont d'un accès facile et peu embarrassées, on remarqua des arbres semblables aux houx ; d'autres qui paraissent des gommiers de la Nouvelle-Galles méridionale, et deux espèces de bois odoriférans. Les vautours, les perroquets, les perruches et une variété de petits oiseaux chantans peuplaient les bois. Les pélicans, les canards, les *cygnes noirs*

Observations de Vancouver et Menzies.

(1) *Vancouver*, Voyage, t. I, p. 62 et 77.

s'y montrent en abondance. Les naturels paraissent former une peuplade errante ; leurs villages, récemment abandonnés, étaient composés de misérables huttes semblables à une moitié de ruche.

Le *mont Gardner*, voisin du port Georges, présente l'aspect d'un cône volcanique (1).

La partie de la Nouvelle-Hollande la plus avancée vers le sud-ouest, porte le nom de *Terre de Leuwin* ou de la *Lionne*, d'après celui du vaisseau hollandais qui y toucha le premier. Les limites sont arbitraires. Nous y remarquerons d'abord le grand promontoire qui forme les trois caps *Hamelin*, *Mentelle* et *Naturaliste ;* non loin du dernier, le naturaliste Depuch trouva un beau granite en couches régulières très-multipliées, mode de disposition long-temps contesté. La *baie du Géographe*, qui a été reconnue par l'expédition de Baudin, offre des côtes marécageuses où quelques étangs salés présentent la trompeuse image d'un fleuve, et où errent des sauvages foibles de corps, très-farouches et très-stupides. Cependant ils avaient formé des plantations d'arbres qui paraissaient destinées à des assemblées religieuses ; ils avaient tracé quelques figures régulières qui avaient l'apparence de caractères mystérieux. Le sol, quoique couvert de beaux arbres, surtout de *melaleuca*, de *xanthorhéa* et d'un gazon fin et serré, ne semblait imprégné que d'eau saumâtre (2). Le phénomène du mirage, occasioné par des alternatives de chaud et de froid, produit ici des illusions fréquentes.

Terre Leuwin.

Baie du Géographe.

La *Terre d'Edels* comprend le milieu de la côte occidentale. La *rivière des Cygnes*, visitée pendant 20 lieues par M. Bailly, arrose un pays bas, traversé par des couches calcaires et couvert de beaux *eucalyptus* sur les rameaux desquels on voyait voltiger d'innombrables perruches du plus joli plumage (3). Des bas-fonds arrêtèrent le canot de ce voyageur. Il aperçut dans le lointain

Terre d'Edels.

Rivière des Cygnes.

(1) Atlas du Voyage aux Terres Australes, *pl.* VI, *fig.* 1. (2) *Péron*, I, p. 77 *Leschenault*, Journal MS. (3) *Bailly*, cité par *Péron*, I, 178 *et suiv.*

une haute chaîne de montagnes. Un mugissement bien plus fort que celui d'un bœuf, et qui partit des roseaux du fleuve, lui fit craindre le voisinage d'un grand quadrupède; circonstance d'autant plus remarquable que le savant et véridique Dampier assure avoir trouvé non loin de la baie des Chiens Marins, la tête et le squelette d'un hippopotame, dont il recueillit même quelques dents, un peu recourbées, et provenant de la mâchoire inférieure (1).

Hippopotame.

Les environs de la rivière des Cygnes portent dans quelques cartes hollandaises le nom de *Terre Dinning*.

Au nord de cette rivière, la côte paraît d'une élévation moyenne; elle est bordée d'îles sablonneuses, de brisans et de rescifs de corail. L'île de *Rottnest* et les bancs ou *abrolhos* de *Houtman*, où *Pelsart* fit naufrage, sont les points les mieux connus. *Pelsart* trouva la côte de la terre ferme dépourvue d'herbes et d'arbres, couverte de grosses fourmilières qui ressemblaient à des cabanes; les mouches y remplissaient l'air; l'eau douce y est extrêmement rare (2).

Terre d'Endracht.

La *Terre d'Endracht* ou de Concorde a les côtes très-basses; les montagnes de l'intérieur se voyent de 8 à 9 lieues. Le terroir sablonneux autour de la grande baie aux Chiens Marins, produit du fenouil de mer, des broussailles et une herbe longue qui croît par touffes çà et là. Il y croît aussi des arbres à sang-dragon, des mangliers et autres arbres; mais, quoique gros en circonférence, ils ne s'élèvent guère au-dessus de 10 pieds en hauteur. *Dampier* y « vit des lapins qui avaient les jambes » de devant extrêmement courtes », c'est-à-dire des *Kangourous*. Les lézards quanos y sont très-grands, et d'un aspect qui fit frémir l'intelligent navigateur que nous venons de nommer (3). La plupart des arbres et des arbrisseaux portaient des fleurs bleues. Selon M. *Péron*, toute cette côte est couverte de coquillages pétrifiés, et les végétaux

Productions.

(1) *Dampier*, Voyage, IV, p. 113. (2) *Debrosses*, t. I, p. 454. (3) *Dampier*, t. IV, p. 101-104, édition *in*-12, Amsterdam.

mêmes sont très-souvent enveloppés de matière pétrifiée. Le malheureux naturaliste *Riche* disait « qu'un » nouveau Persée semblait avoir promené une seconde » tête de Méduse sur ces étonnans rivages. » Les incrustations calcaréo-gréeuses se font avec une rapidité extraordinaire ; on trouva des arbrisseaux, des débris et des excrémens d'animaux qui étaient enveloppés d'une croûte pétrifiée (1). Pétrification.

La *presqu'île Péron* partage l'intérieur de la baie des Chiens Marins en deux golfes, nommés le *Havre Freycinet* et le *Havre Hamelin*. L'un et l'autre présentent plusieurs bons mouillages. L'eau douce paraît manquer partout ; la végétation languit ; mais les phoques, les baleines, les poissons de toute espèce, les grands serpens de mer rendent les flots aussi animés que la terre est déserte. Les îles *Dorre* et *Dirk-Hartog*, quoique très-sablonneuses, nourrissent des buissons de mimosa et un grand nombre de kangourous (2). Baie des Chiens-Marins.

La *Terre de Witt* comprend toutes les côtes nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. C'est la partie la plus inconnue de ce continent ; l'expédition de Baudin n'a pas résolu un seul des doutes que les recherches et les conjectures de Dampier avaient fait naître. Ce navigateur anglais avait examiné quatre ou cinq points de la côte, et il était resté persuadé que c'était une longue chaîne d'îles derrière laquelle, comme derrière celle des îles de la Sonde, on découvrirait de vastes golfes, peut-être une mer intérieure. Toute cette côte, dit Dampier, est composée de dunes continuelles, formées d'un sable blanc rejeté par la mer. Les vents nord-ouest, pendant la moitié de l'année, poussent les flots avec violence contre ces côtes, et y rendent les marées extrêmement irrégulières. La mer, aux approches de ces côtes, est couverte d'herbes marines, d'araignées de mer et d'une petite mousse semblable à des œufs de poisson. On Terre de Witt. Sol Climat. Vents et marées.

(1) *Péron*, Mémoire sur quelques faits, etc. (2) *Leschenault*, Journal MS.

trouve sur la côte très-peu d'eau, très-peu d'herbe ; même les oiseaux et les animaux paraissent avoir déserté cette plage stérile. Les seules productions remarquables sont un arbre dont le bois est plus rouge que le sassafras, et un autre arbre à sang-dragon ; ce dernier est de la grosseur d'un pommier ; les feuilles sont noires, l'écorce est blanchâtre ; la gomme distille des nœuds et des crevasses du tronc.

Habitans.

Quelques malheureuses tribus de sauvages errent dans les îles et sur les côtes de cette terre. Ils sont, selon Dampier, grands, droits, menus ; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond et les sourcils forts, le nez carré, les lèvres épaisses, point de barbe, les cheveux noirs et *crépus*, enfin le teint des nègres. « Il leur manque à tous deux dents de la mâchoire supérieure, soit que la nature les leur ait refusées, soit qu'ils aient, comme quelques peuples d'Afrique, la coutume de se les arracher » (1). Leur nourriture consiste en poissons et coquillages ; leurs lances et épées sont de bois ; ils couchent en plein air et paraissent vivre à la manière des brutes.

Topographie selon M. Freycinet.

Les voyageurs de l'expédition de Baudin ont déterminé beaucoup de points isolés. Mais la grande question, celle de savoir si la côte continentale offre des passages, n'a guère reçu de nouveau jour, malgré tout le savoir et toute la patience que MM. Freycinet et Boullanger ont mis à calculer et à combiner les observations anciennes et nouvelles.

Cap Willem.

Le *cap Murat* de l'atlas de M. Freycinet ne paraît pas différer du *cap Willem* de toutes les anciennes cartes hollandaises, et de l'atlas d'Entrecasteaux. La rivière Willem, au sud du promontoire, ne peut pas permettre des facilités pour pénétrer dans l'intérieur ; mais au nord-est, un golfe d'un degré d'ouverture et renfermant les îles *Rosily*, *Thévenard* et autres, présente une circonférence indéterminée, et peut-être un passage dans quelque mer

(1) *Dampier*, t. II, p. 141.

intérieure. Les caps *Poivre*, *Malouet* et *Dupuy*, qui forment ensemble un grand promontoire, peuvent aussi bien appartenir à une île à part qu'au grand continent de la Nouvelle-Hollande. Les îles *Lowendal* et l'*Hermite* se projettent au nord du cap Dupuis. De là jusqu'à l'*île Rosmarin*, qui fait partie d'un petit groupe nommé *archipel de Dampier*, on ne connaît pas la côte de la terre ferme. Mais depuis le 114e au 118e degré, cette côte paraît présenter une ligne non interrompue de terres peu élevées et peu découpées. Devant cette partie de la côte on voit d'abord l'*archipel Forestier*, dans lequel nous devons remarquer l'île *Depuch*, composée de grands prismes pentagones de basalte qui, là, s'élevaient en murailles, ici, s'étendaient à l'instar de la chaussée du Géant; en beaucoup d'endroits on voyait des piliers s'élancer isolément du milieu de la mer (1). Les *Basses du Géographe* et celles *des Planaires* occupaient une grande étendue. L'île *Bedout* se présente à 20 lieues du continent.

Archipel de Dampier, etc.

Archipel Forestier.

Arrivés vers le 119e deg. de longitude, la côte nous offre une lacune de 12 à 15 lieues, et peut-être un passage. Elle tourne ensuite rapidement au nord-ouest et au nord; changement de direction marqué vaguement dans les anciennes cartes, qui seulement portent la côte trop à l'ouest. Le *cap Missiessy*, le *cap Bossut*, précédé du *Rescif de la Casnarina*, et le *cap Villaret*, appartiennent au continent, ou du moins à une grande île; mais entre le dernier de ces promontoires et celui qu'on a nommé *cap Huygens*, nous voyons sur l'atlas de M. Freycinet la même grande et profonde ouverture que Dampier avait déjà indiquée dans cette position. Une île considérable, voisine du cap Huygens, a reçu le nom de *Gantheaume*; mais le désir d'immortaliser quelques noms eût trouvé un plus vaste champ, si on avait pénétré dans ce passage. Depuis le cap Huygens, la côte court au nord avec une légère inclinaison à l'ouest, jusqu'au *cap Bertholet*. Ici

Indices de passages.

Entrée de Dampier.

(1) *Péron*, I, p. 130.

Entrées ou golfes. se présente de nouveau une lagune, et très-probablement un passage qui communique peut-être avec celui qui est au sud du cap Huygens. Les îles *Lacépède* et *Carnot* avec la *Basse des Baleines* couvrent l'entrée de ce canal ou de ce golfe. Depuis le cap Borda jusqu'au *cap Rhulière*, pendant 5 degrés de longitude, la côte se dirige au nord-est, et quoiqu'elle ne soit pas complétement reconnue, elle ne présente guère aucun indice d'un passage. Les anciennes cartes marquent ici plusieurs baies profondes et un golfe en forme d'entonnoir, sur lequel l'expédition française n'a pas recueilli de nouveaux renseignemens.

Devant cette côte se présente d'abord isolément l'importante *île Adèle* avec le remarquable *cap Mollien*, qui, dans les premières esquisses, avait été figuré comme un point du continent. Ensuite on voit s'étendre le grand *archipel Bonaparte*, déjà indiqué, sur les anciennes cartes, sous la dénomination : *Iles vues par Saint-Allouarn*. Ces terres présentent partout l'aspect le plus stérile et le plus bizarre. Des rochers blanchâtres s'élancent en formes carrées, pointues ou singulièrement bombées; il y en a qui sembleraient des montagnes tombées du ciel sur d'autres montagnes. L'homme a fui ces rivages d'où la végétation est bannie, et sur lesquels le ciel, toujours sec, toujours ardent, ne répand point une rosée bienfaisante (1).

Ile Adèle.

Archipel Bonaparte.

Les principales îles ont reçu le nom de *Kéraudren*, *Fontanes*, *Cassini* et *Bougainville*. Au nord de celle-ci la plus grande de toutes, des millions de mollusques peuplent le grand *banc des Holothuries*. On vit ici du haut des mâts une grande île qui s'étend sud et nord, peut-être le premier anneau d'une longue chaîne.

Depuis le cap Rhulière jusqu'au *cap Fourcroy*, la côte forme un grand enfoncement au sud-est. Entre le *Banc des Méduses* et les *îles Barthélemy*, la reconnaissance de M. Freycinet offre une grande lagune; mais les anciennes

(1) *Péron*, I, p. 137.

cartes ne marquent aucun indice d'un passage. La *Terre de Witt* se termine par le cap *Van Diemen*, qui nous paraît devoir conserver son premier nom, quoique l'atlas du *Voyage aux Terres Australes* le gratifie de celui de *Léoben*. A quoi bon donner de nouveaux noms à d'anciennes découvertes, uniquement parce qu'on en corrige la position de quelques minutes en longitude? Cap Van-Diemen.

Ce coup d'œil sur la côte nord-ouest nous apprend qu'elle n'offre encore qu'une série de lacunes et de découvertes à faire. La côte nord semble, au premier coup d'œil, mieux explorée. Depuis le cap Van Diemen jusqu'au golfe de Carpentarie, une carte hollandaise donne, il est vrai, la côte d'une manière très-positive (1). Elle marque la *baie de Van Diemen*, dont les eaux furent trouvées blanches et lumineuses, comme le sont quelquefois celles de la mer des Moluques, et qui paraît bordée d'une chaîne de montagnes; elle indique plus à l'est la *baie Difficile* (2), environnée de terres basses, et la rivière *Speult*, devant l'embouchure de laquelle sont les *îles des Crocodiles*. La partie orientale de cette côte avait reçu le nom de *Terre d'Arnhem*, nom qu'il conviendrait d'étendre jusqu'au cap Van Diemen, en abolissant le nom de *Terre Van Diemen*, qui peut faire confondre cette région avec l'île Van Diemen. Côte nord. Terre d'Arnheim. Baie Van-Diemen.

Le *golfe de Carpentarie*, environné de la terre du même nom, nous présente sur les cartes hollandaises un si grand nombre d'embouchures de rivières, que l'on est tenté de le considérer comme un des principaux débouchés des eaux de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Le fleuve de *Tasman* à l'ouest, et celui de *Caron* au sud, paraissent les principaux. Mais on assure que M. Flinders ayant examiné ces côtes avec beaucoup de soin, a trouvé toutes ces rivières ou desséchées, ou remplies seulement d'eau salée. Il serait cependant prématuré d'adopter l'opinion de ce navigateur, qui ne croit pas à l'existence d'aucun fleuve Golfe de Carpentarie. Rivières.

---

(1) Voyez *Valentyn*, Description de Banda. (2) *Moeyelike Bocht.*

considérable dans cette partie de la Nouvelle-Hollande.

Une île considérable, située dans l'ouest de ce golfe, et que les navigateurs hollandais avaient laissée sans nom, a reçu des géographes allemands celui d'île *Busching*.

Réflexions générales.

Conjectures.

Nous avons achevé le tour de ce continent, et nous n'en avons pas même pu suivre les côtes sans interruption. L'intérieur se dérobe entièrement à nos regards ; aucun golfe, aucun fleuve n'a permis d'en franchir la mystérieuse enceinte. Un immense désert de sable y engloutit-il les eaux pluviales? les vents brûlans qui de tous côtés s'exhalent de ce continent, semblent favoriser cette opinion. D'un autre côté, les inégalités d'un sol aussi étendu, l'élévation des montagnes, l'abondance des pluies dans la zone torride, rendent probable l'existence de quelques grandes rivières. Les fleuves sans nom apportent-ils obscurément le tribut de leurs eaux dans le sein de quelque mer intérieure? Ce continent apparent n'est-il que la bordure d'une immense lagune semblable à celles des petites îles Polynésiennes, mais dessinée sur une échelle colossale? ou les embouchures de ces rivières ont-elles échappé aux recherches rapides des navigateurs? Se trouvent-elles au fond de ces golfes et canaux qui probablement partagent en plusieurs grandes îles et péninsules la terre de Witt? Sont-elles cachées, comme celles des rivières de Madagascar, derrière l'enceinte de marais qui borde la terre d'Edels?

Plan d'un voyage dans l'intérieur.

Ces questions seraient promptement décidées par une expédition mieux combinée et mieux conduite que celles qu'on a jusqu'ici envoyées à la Nouvelle-Hollande. Cinq bâtimens transporteraient dans le golfe Bonaparte une centaine d'hommes doués de quelque instruction et de beaucoup de courage. Munis de toutes sortes d'armes, ils ameneraient avec eux un certain nombre de bœufs achetés à Buenos-Ayres, de mulets pris au Sénégal, et de chameaux dromadaires d'Afrique ou d'Arabie. Les bœufs traversent les taillis et les bois ; les mulets marchent d'un pied ferme sur les escarpemens, les montagnes ;

les dromadaires parcourent les déserts ; ainsi, quelle que soit la nature du sol dans l'intérieur, on ne serait jamais pris au dépourvu. Le chien, fidèle ami de l'homme, ne serait pas oublié ; son instinct heureux indiquerait ici du gibier, là une source d'eau cachée : même un animal immonde, mais qui découvre souvent, en remuant la terre, des racines alimentaires, ne serait pas exclus de notre troupeau. La compagnie, semblable à une tribu nomade, se nourrirait de la chair de ses bestiaux, dans le cas où elle ne trouverait pas de kangourous ni d'autre gibier. Elle serait munie d'un ballon aérostatique pour servir à reconnaître de loin les obstacles qui pourraient se présenter. Au moment où elle entrerait dans l'intérieur, les bâtimens partiraient, l'un pour la côte orientale et la baie des Passages, l'autre pour le golfe de Carpentarie, le troisième pour l'entrée de Dampier sur la côte nord-ouest ; le quatrième pour la rivière des Cygnes : tous les quatre, montés par le moindre nombre possible de matelots, iraient toucher à Timor, ou même à l'Ile de France, pour se charger d'autant de rafraîchissemens qu'ils pourraient en porter. Arrivés à leurs stations, et en attendant l'expédition de terre, ils tenteraient, au moyen de petites embarcations, de pénétrer derrière les archipels de la côte, et de remonter les canaux ou fleuves qui pourraient y exister. On fixerait un terme au bout duquel ces bâtimens, cessant leurs recherches et leur attente, retourneraient au golfe Bonaparte. L'expédition de terre se dirigerait d'abord, s'il est possible, sur le golfe de Carpentarie ; elle trouvera probablement dans cette traversée des chaînes de montagnes dirigées du nord au sud, comme le sont les péninsules, et par conséquent elle passera par les vallées. Si, contre toute attente, des chaînes placées dans une direction transversale l'arrêtaient dans sa marche, elle se replierait à l'est sur la baie des Passages, ou au nord-ouest sur l'entrée de Dampier, ou au sud-ouest sur la rivière des Cygnes. Il paraît impossible que tous ces chemins soient en même temps fermés par des déserts ou des montagnes inaccessibles.

On consacrerait d'ailleurs une année ou dix-huit mois à cette marche; ce qui, pour la plus longue des quatre routes, ne ferait qu'une à deux lieues par jour; enfin, dans le cas le moins favorable, on reviendrait au golfe Bonaparte; on expédierait le cinquième bâtiment pour rappeler les quatre autres, et on irait avec toutes les forces restantes tenter une invasion moins difficile, une traversée moins longue.

Opinion de M. Péron.

Telles sont les bases de ce projet que nous avons discuté avec M. Péron, et auquel ce voyageur éclairé, infatigable et intrépide, ne voyait d'autre obstacle insurmontable que l'existence, selon lui très-probable, d'une immense mer de sable répandue sur tout l'intérieur de ce continent. Cependant, comme le désert central de l'Asie, et même celui de l'Afrique australe, nourrissent dans leurs *oasis* des troupeaux et des pasteurs, notre tribu nomade trouverait probablement aussi quelques lisières de verdure, quelques sources et lacs d'eau douce, surtout immédiatement après la saison des pluies. La santé des voyageurs sur ce sol inconnu, et peut-être imprégné de vapeurs malfaisantes, serait garantie par l'usage constant de coucher dans des hamacs suspendus aux branches des arbres. Mais il serait aussi déplacé qu'inutile de discuter toutes les modifications qu'un semblable plan peut admettre : bornons à souhaiter qu'une fin prochaine des contestations qui divisent les nations éclairées de l'Europe, leur permette de diriger leurs efforts vers des découvertes d'un intérêt général.

TABLEAU des Positions géographiques de la Nouvelle-Hollande et des îles voisines.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONGIT. E. de Paris.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
TERRE DE DIEMEN.			
Cap Pillar	43 14 »	145 » 49	*Boullanger* et *Freycinet.*
Cap Péron (île Maria).	42 46 30	145 54 30	*Idem.*
Cap Sainte-Hélène.	41 20 30	146 17 30	*Idem.*
Cap Portland	40 42 25	145 45 »	*Carte de Flinders.*
Entrée du port Dalrymple	41 3 30	144 50 45	*Flinders* et *Freycinet.*
Cap Lenoir (îles Hunter)	40 29 30	142 32 10	Freycinet.
Cap Sud-Ouest	43 33 40	143 44 »	D'Entrecasteaux.
Cap Sud	43 39 »	144 34 10	*Id.*
NOUVELLE-GALLES DU SUD.			
Promontoire de Wilson	39 10 30	144 20 10	Freycinet.
Cap Howe	37 27 »	147 45 »	Flinders.
Sydney-Cove (port Jackson)	» » »	» » »	*Id.*
Pointe Danger	28 8 »	151 32 »	*Id.*
Cap Sandy	24 40 »	150 55 »	*Id.*
Cap Capricorne	23 28 »	148 50 »	Cook.
Broad Sonud (dans la baie des Entrées)	22 25 »	146 40 »	*Id.*
Baie Edgecumbe	20 » »	145 40 »	*Id.*
Cap Flattery	14 56 »	143 » »	*Id.*
Cap York	10 40 »	140 » »	*Id.*
TERRE DE WITT.			
Cap Léoben (cap Diemen)	11 9 »	127 54 »	*Freycinet, Boullanger*, etc.
Cap Fourcroy	11 58 »	127 40 »	*Id.*
Iles Barthelemy	13 48 »	127 15 »	*Id.*
Iles Lacrosse	14 44 »	126 » »	*Id.*
Cap Rhulière	13 52 »	124 57 »	*Id.*
Ile Bougainville	14 » »	123 41 »	*Id.*
Cap Voltaire	14 15 »	123 13 »	*Id.*
Ile Degerando	15 22 »	121 48 »	*Id.*
Cap Mollien (île Adèle)	15 27 »	120 44 »	*Id.*
Ile Caffarelli	16 5 »	120 52 »	*Id.*
Cap Bertholet	17 10 »	119 45 »	*Id.*
Cap Huygens	17 58 »	119 51 »	*Id.*
Cap Villaret	18 19 »	119 36 »	*Id.*
Cap Missiessy	19 12 »	118 55 »	*Id.*
Cap Larrey	19 47 »	116 49 »	*Id.*

SUITE DU TABLEAU géographique, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Ile Depuch.	20 36 »	115 13 »	*Freycinet, Boullang.*
Ile Romarin	20 28 »	114 10 »	*Id.*
Cap Malouet.	20 45 »	113 5 »	*Id.*
Cap Murat.	21 37 »	111 58 »	*Id.*
TERRES D'ENDRACHT ET LEUWIN.			
Cap Cuvier	24 14 »	111 4 »	*Id.*
Rade de Dirk-Hartigs.	25 30 »	110 42 »	*Id.*
Pointe Rouge	27 42 »	111 40 »	*Id.*
Houtman's-Abrolhos (pointe méridionale).	29 13 »	112 » »	Van Keulen.
Riv. des Cygnes, entrée.	32 4 30	113 26 20	*Id.*
Cap du Naturaliste. .	33 27 30	112 39 30	Freycinet, Boullang.
Cap Hamelin	34 14 »	112 40 »	*Id.*
TERRE NAPOLÉON.			
Cap des Adieux	31 55 »	129 35 »	*Id.*
Cap Malouet.	32 10 20	130 45 »	*Id.*
Ile Talleyrand.	32 35 »	130 49 »	*Id.*
(Iles Saint-François).	» » »	» » »	
Baie Murat.	32 6 »	131 17 »	*Id.*
Cap Lavoisier	32 31 »	131 30 »	*Id.*
Cap Ambroise Paré. .	32 43 »	131 44 »	*Id.*
Cap Corréa	33 36 »	132 28 »	*Id.*
Cap Brune.	34 45 »	132 51 »	*Id.*
Cap Turenne	35 8 »	133 45 30	*Id.*
Ile Marengo (le milieu).	35 9 20	134 6 30	*Id.*
Port Champagny (ile Lagrange).	34 44 »	133 45 »	*Id.*
Cap Condillac.	33 42 »	134 57 »	*Id.*
Cap Lafontaine	32 58 »	135 28 »	*Id.*
Cap Berthier).	35 15 30	134 32 »	*Id.*
Cap Eliza.	35 13 »	135 21 »	*Id.*
Sommet du golfe Joséphine	34 12 »	135 45 »	*Id.*
Cap d'Alembert. . . .	35 31 30	135 39 30	*Id.*
Cap Bedout (ile Decrès).	35 56 »	134 14 40	*Id.*
Cap Gantheaume (*Id.*)	36 4 15	135 10 »	*Id.*
Cap Sané (*Idem*) . .	35 53 »	135 50 30	*Id.*
Cap Fermat.	36 4 »	137 8 30	*Id.*
Cap Bernouilli	37 » »	137 22 10	*Freycinet* et *Bernier.*
Cap Lannes. . . . . :	37 38 30	137 53 »	*Id.*
Cap Belidor.	38 1 »	138 32 »	*Id.*
Cap Montaigne	38 27 30	139 22 »	*Id.*
Cap Volney	38 49 »	141 » »	*Boullanger*, etc.
Cap Marengo	38 54 »	141 30 »	*Id.*
Entrée du port Philips.	38 24 30	142 28 »	*Id.*
Port occidental . . . . (Pointe sud de l'ile des Anglais.)	38 39 34	143 7 17	*Faure.*

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE. *Description de la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, et les Iles adjacentes, jusques et y compris la Nouvelle-Guinée.*

Si nous osions désigner la Nouvelle-Hollande sous le nom classique et agréable de *Grande Océanide*, les terres de moyenne grandeur qui se trouvent entre ce continent et la Polynésie seraient commodément désignées sous le nom de *Moyennes Océanides du centre*. Le barbare mélange de noms antiques et modernes, introduit par les navigateurs, n'admet aucune classification bien régulière. Les terres que nous allons décrire offrent peut-être, par leur accès facile et par la beauté de leur climat, les emplacemens les plus favorables pour des colonies européennes. Mais les plus centrales, et surtout la Nouvelle-Guinée, sont habitées par une race belliqueuse et inhospitalière. Nous naviguerons du sud au nord, en suivant la chaîne maritime que ces terres forment.

Nous avons encore tant de pays intéressans à visiter, que nous ne pouvons nous arrêter qu'un moment sur les rochers de la *Nouvelle-Zélande*, quoique sans doute ce pays, mieux connu, puisse devenir d'une haute importance. La côte occidentale de ce pays fut découverte par Tasman en 1642, qui représente les habitans comme étant d'une couleur tirant entre le brun et le jaune, avec de longs cheveux noirs, et ressemblant aux Japonais (1). Nouvelle-Zélande.

La découverte de Tasman resta long-tems sans suite. Un navigateur français, M. de Surville, doubla le cap nord et découvrit sur la côte orientale la baie de Lauriston; il eût pu enlever à Cook la gloire d'en achever la découverte. L'infortuné Marion détermina le pic Mas- Progrès des découvertes.

(1) *Dalrymple*, Historical Collection, II, 20 *et suiv. Valentyn*, Descript. de Banda.

carin plus exactement que le grand navigateur anglais. Le célèbre Cook visita ces régions en 1779, et découvrit un détroit qui divise le pays en deux grandes îles. La méridionale était appelée par les naturels *Tavi Poënammou*, et la septentrionale *Eahéianomawe*, noms dont l'autheuticité a été révoquée en doute par Cook lui-même. Il paraît que Tavi est le nom d'un lac, et Poënammou désigne le jade vert. Cependant cette île semble être appelée Poënammou dans la carte tracée par un naturel, et publiée par M. Collins.

Noms des deux îles de la Nouvelle-Zélande.

D'Eutrecasteaux fixa la position du cap Marie de Diemen ; mais il était réservé à un élève de Cook, au laborieux Van-Couver, d'achever la reconnaissance de l'île méridionale, placée 40 minutes trop à l'est sur la première carte. Cook n'ayant pu atteindre le fond d'un des bras de la *baie Dusky*, l'avait nommé *Personne-ne-le-connaît* (1) ; son élève y pénétra et lui donna le nom : *Quelqu'un-le-connaît* (2). Ces plaisanteries de marins fournissent une assez mauvaise nomenclature géographique.

Etendue.

Ces deux îles égalent à peu près l'Angleterre et l'Ecosse en superficie. La septentrionale a 180 lieues de long, et l'autre en a 200 ; leur largeur varie de 10 à 60 lieues.

Climat.

L'île septentrionale, plus éloignée du pôle, paraît plus favorisée de la nature que l'autre ; mais toutes deux elles jouissent d'un climat tempéré, semblable dans le milieu à celui de Paris, mais plus humide. L'extrémité méridionale est probablement plus froide que l'Ecosse. Les ouragans y sont aussi fréquens que violens, et changent continuellement de direction à cause de la hauteur des montagnes, qui, la plupart de l'année, restent chargées de vapeurs (3). Les vents de nord-ouest sont les plus communs dans le détroit de Cook.

Montagnes.

Ces deux îles ne renferment qu'une seule mais très-longue chaîne de montagnes très-élevées. Suivant Forster, la plus haute montagne observée dans ce voyage était

(1) *No body knows what.* (2) *Some body knows what.* (3) *Cook*, troisième Voyage, liv. I, chap. VIII.

le *pic Egmont*, dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande ; elle est couverte d'une neige perpétuelle, de sorte qu'il estime sa hauteur à 14,000 pieds anglais. Nous pensons, pour diverses raisons, que l'on peut réduire cette évaluation à 10,000 pieds français.

Nature des roches.

Près le détroit de Cook, d'après les observations du chirurgien Anderson, le pied des montagnes est composé de pierres sablonneuses ou d'un grès jaunâtre, situé par couches horizontales, et traversé par des veines de quartz dans la même situation. Le sol ressemble à une marne jaunâtre. Forster dit que l'île méridionale présente une couche peu profonde de terreau noir, sous lequel il paraît y avoir un roc de jade néphrétique jaune pâle, coupé par des veines de quartz (1). On y trouve aussi le basalte argileux, le marbre, le jaspe, le granite à mica noir et quartz blanc (2), et diverses substances volcaniques, telles que la pierre ponce et le verre obsidien (3). Des secousses de tremblemens de terre ont confirmé ces indices du feu souterrain (4). Les seuls minéraux observés sont le fer à l'état d'ocre, et le jade vert qui sert aux naturels pour faire des haches et d'autres outils.

Rivières. Cascades.

Les montagnes nourrissent des sources abondantes ; chaque rocher a, pour ainsi dire, sa provision d'eau douce. Les rivières, quoique d'un cours peu étendu, roulent de forts volumes d'eau et se précipitent souvent en magnifiques cascades (5). Celle qui a fait donner à une partie de la baie Dusky le nom de *cascade Cove*, a 30 pieds de diamètre et tombe de 900 pieds de haut.

Végétation. Forêts.

Cette abondance d'eau, si opposée à l'aridité de la Nouvelle-Hollande, favorise la végétation. Les montagnes d'où descend la *rivière Tamise*, dans l'île septentrionale, produisent des bois de construction pour les flottes qui

(1) *Forster*, Observation, p. 10, en all. (2) Voyage de *Marion* et *Crozet*. (3) *Parkinson's*, Journal, p. 89. (4) *Forster*, Voyage, I, p. 150 en all. *Collins*, Account, I, p. 322. (5) *Forster*, Observations, p. 42, Voyage, I, p. 153.

un jour domineront dans le Grand-Océan. Les collines mêmes sont couvertes de grands arbres touffus qui conservent leurs feuillages jusqu'à ce que les boutons du printemps les fassent tomber en s'ouvrant ; car en juin, qui répond à notre décembre, la verdure est encore très-belle. Le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium tenax*) a excité une attention particulière par sa belle apparence soyeuse, et par la hauteur remarquable de la plante. On essaie avec succès d'en introduire la culture en France (1). Le myrte à thé (2), qui croît sur les collines voisines de la mer, peut remplacer complètement le thé de la Chine. Les feuilles d'un arbre semblable au pin d'Ecosse (3) servent contre le scorbut.

Lin de la Nouvelle-Zélande.

Plantes alimentaires.

Les Européens ont introduit la culture des blés, des racines et des légumes d'Europe, qui réussissent très-bien. Les naturels de l'île septentrionale cultivent les patates, les ignames, la citrouille, et surtout une espèce de fougère dont les racines très-fibreuses donnent un suc nourrissant (4). Des espèces de céleri sauvage, le cresson et autres plantes antiscorbutiques y croissent en abondance. Mais la température bannit l'arbre à pain et les palmiers. On n'a remarqué d'autres quadrupèdes que les rats et une espèce de chien renard, qui est un animal domestique parmi les naturels. Mais d'énormes lézards, décrits par les naturels, ont *huit* pieds de long, et dévorent ou du moins attaquent les hommes.

Pêcheries.

Les poissons abondent sur les côtes et dans les baies. Les maquereaux et les homards y sont excellens. Il y a des chiens de mer dont la chair, selon Cook, a le goût de la raie. On y pêche encore une foule d'autres espèces très-différentes de celles d'Europe, mais qui presque toutes fournissent une nourriture saine et abondante. Les essaims de poissons se meuvent comme des îles flottantes et pro-

(1) *Faujas-Saint-Fond*, Annal. du Muséum. (2) Une espèce de *philadelphus* ou *melaleuca scoparia*. (3) *Dacrydium cupressinum*. (4) *Acrostichum furcatum*. L.

duisent, selon M. Labillardière, une sorte de courant dans la mer (1).

Topographie. La topographie d'un pays sauvage ne présente que peu d'intérêt. Le *cap Nord* dans l'île septentrionale est suivi de la *baie des Iles*, bordée de rivages très-pittoresques, et de la *baie de l'Abondance*, environnée de terres fertiles. Après le *cap Est* vient la baie de la *Pauvreté* et celle de *Hawkes*. Dans la baie *Tejadon* l'on admire un rocher de grès haut de 75 pieds et percé comme un portail (2). La baie de *Zeehaan*, découverte par Tasman, n'est autre chose que le *détroit de Cook*, dont le navigateur hollandais n'avait pas aperçu l'ouverture. Là, dans l'*Entrée de Charlotte*, on voit encore un rocher percé. Le *Port Molineaux* offre un asile aux vaisseaux venant de l'est. Le *Cap Sud* est situé dans une presqu'île.

A *Duskybay*, au sud-ouest, à 45 degrés de latitude, les Anglais de Botany-Bay ont formé un établissement, principalement pour la coupe des bois, la culture du lin et la pêche aux veaux marins et aux baleines.

Habitans. Les naturels sont de la même race que les Taïtiens, les habitans des îles des Amis et les autres Polynésiens. Constitution physique. Ils sont d'une couleur basanée, un peu plus foncée que celle des Espagnols; quelques-uns même sont blonds. Ils égalent les plus grands Européens pour la taille; leurs traits sont d'ordinaire réguliers et agréables. L'influence d'un climat plus froid rapproche leur physionomie de celle des Européens; le nez aquilin, le regard pensif, le front ridé, annoncent un caractère plus mâle, des passions plus durables, une activité plus persévérante. Le sol demande ici du travail pour être fécond; la nature, plus grande et plus sévère, remplit l'esprit d'images plus graves et plus sombres. Le Nouveau-Zélandais montre beaucoup d'intelligence dans l'agriculture, la pêche et la fabrication des étoffes.

État politique et civil. Suivant le rapport des naturels, l'île septentrionale est divisée en huit districts gouvernés par leurs chefs res-

(1) *Parkinson*, Journal, p. 189.

pectifs, et d'autres qui leur sont subordonnés. Ces provinces sont très-souvent en guerre les unes avec les autres. Elles font aussi quelquefois entre elles un trafic de lin et de jade vert. Leurs *hippahs* ou villages fortifiés occupent des positions d'un accès difficile, et renferment des magasins publics de vivres et d'armes. Une statue grossière, placée au milieu, semble la divinité protectrice de la peuplade (1). L'autorité des prêtres est égale, sinon supérieure à celle des chefs.

Enterremens.

Les Nouveaux-Zélandais enterrent leurs morts. Ils croient aussi que le troisième jour après l'enterrement le cœur se sépare du corps, et que cette séparation est annoncée par une légère brise de vent qui donne avis de son approche à une *Eitoua* ou divinité inférieure qui se penche sur la tombe et l'enlève dans les nuages.

Le Suicide.

Le suicide paraît commun parmi les habitans de la Nouvelle-Zélande; ils se pendent pour la plus frivole circonstance; ainsi une femme qui aura été battue par son époux ira se pendre immédiatement après (2). Cependant les habitans de la *baie des Iles* semblent étrangers à cette manie (3).

Division du tems.

On n'a pu découvrir chez eux aucune autre division du tems que le changement de lune, qu'ils comptent jusqu'à ce que le nombre monte à cent; c'est ainsi qu'ils comptent leur âge et calculent tous les autres événemens.

Habitude de guerre.

Enfermés dans leurs *hippahs* ou parcourant les déserts, ces malheureux sauvages vivent dans un état de guerre presque continuel; chaque tribu suppliait ardemment le capitaine Cook d'exterminer ses antagonistes. Un Nouveau-Zélandais, conduit à Londres, y achète une hallebarde; aussitôt il la brandit dans l'air, et s'écrie : voilà de quoi hâcher en pièces le chef de nos ennemis (4)! Cette habitude de guerre explique leur férocité. Leur vengeance ne

(1) Voyage de *Crozet* et *Marion*. (2) *Collins*, Relation, I, p. 524 (en angl.). (3) *Sauvage*, account, etc. *Annales des Voyages*, XIX, p. 137. (4) *Annales des Voyages*, *ibid*, p. 142.

s'éteint que dans le sang de leurs adversaires ; ils ne pardonnent jamais, et ce qu'il y a de plus extravagant, c'est qu'ils croient que l'âme d'un homme dévoré par son ennemi est condamnée à un feu éternel.

L'autrhopophagie semble donc chez eux plutôt l'effet d'un désir effréné de vengeance que d'un goût véritable pour la chair humaine. Ils ne se livrent à cet affreux excès qu'immédiatement après la victoire. Sont-ils au fond plus féroces que les Européens ? On peut en douter. Mais, faibles et dépourvus d'armes, ils ont exercé contre nos navigateurs des actes de cruauté qu'accompagnait une horrible perfidie. L'infortuné Marion avait vécu plus d'un mois dans l'intimité du chef *Tacoury*, lorsque celui-ci, sous prétexte de lui donner une fête, l'attira dans une embuscade et le fit massacrer avec tous les siens ; les Français, accourus pour venger leurs camarades, virent les preuves les plus dégoûtantes de la fureur avec laquelle ces barbares avaient dévoré ou rongé les membres palpitans de ceux que, peu d'heures auparavant, ils embrassaient en amis (1). Cette perfidie, dont les Anglais ont aussi éprouvé les funestes effets, n'exclut pourtant pas les discours nobles, les sentimens élevés. Un chef qui adopta comme ses fils deux sauvages ramenés par le gouverneur King, dit à celui-ci qui parut douter de sa sincérité : « un prince ne trompe jamais » ! Belles paroles qu'il ne démentit point (2). *Kahoura*, autre chef qui avait massacré et dévoré plusieurs Anglais, vint sans crainte avouer ses actions et se livrer entre les mains d'une nation qu'il avait si cruellement offensée. Comment expliquer une semblable conduite ? Est-ce qu'une loi d'honneur prescrit à ces hommes extraordinaires quelques principes inconnus, quelques règles comparables à ces maximes généreusement barbares qui président à nos duels ? Peut-être aussi des circonstances mal racontées causèrent-elles ces accès de rage ; quelque arbre sacré,

Anthropophagie.

Perfidie.

Sentimens élevés.

(1) *Crozet* et *Marion*, Voyage à la mer du Sud. (2) *Collins*, Relation, p. 528.

mal à propos touché d'un coup de hache, quelque expression mal comprise a pu exciter le courroux de ces âmes bouillantes.

Bonnes qualités. Ces redoutables autrhopophages chérissent tendrement leurs familles; la mère risque sa vie pour son enfant. Leur musique a plus de mélodie et de douceur que celle des Taïtiens (1). Le penchant au vol et au libertinage, et le tatouage, sont presque les seuls traits par lesquels ils ressemblent aux habitans de la fertile Polynésie; encore les femmes se conduisent-elles avec plus de réserve.

Habillement. L'habillement général est fait d'une étoffe de lin soyeuse; hommes et femmes portent aux oreilles des petits morceaux de jade ou des chapelets. Leur visage est barbouillé de rouge, apparemment de l'ocre de fer mêlé de graisse. Les habitations sont bien supérieures à celles de la Nouvelle-Hollande; les barques sont construites de planches bien jointes et attachées avec de forts osiers; quelques-unes ont 50 pieds de longs. Les grands canots portent 30 hommes et plus; ils sont très-fréquemment ornés d'une tête habilement ciselée, dont la physionomie exprime la rage. Ils manient très-adroitement leurs grossiers outils, qui sont, pour la plupart, faits de jade. Leurs armes sont des lances, des javelines et le *patou*, espèce de hache informe. Ils conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des chansons qu'ils accompagnent de leur flûte grossière. Ainsi la race polynésienne, jusque dans son état le plus sauvage, porte un germe de civilisation qu'il serait facile de développer.

Iles voisines. Les îles *Snares* et le *Groupe de lord Aukland*, au sud de la Nouvelle-Zélande, indiquent une continuation sous-marine de la chaîne des montagnes qui parcourt cette terre.

Une autre chaîne est marquée à l'est et presque parallèlement à la Nouvelle-Zélande par les îles *Bristol*, *Penantipodes*, *Bounty* et *Chatham* : celle-ci, la plus considérable, a été découverte par *Broughton* : sa longueur

(1) *Forster*, Voyage, II, p. 375.

peut aller à 12 lieues. Le terrain s'élève graduellement, et forme dans l'intérieur des collines d'un aspect agréable. Il paraît que l'île renferme une de ces lagunes si fréquentes dans les îles basses de cet Océan. Ile Chatham.

La végétation, dit M. *Broughton,* a beaucoup de force; les arbres, cependant, ne sont que d'une élévation moyenne. Ils sont dégagés de branches jusqu'à une certaine hauteur, et l'on ne voit point de broussailles; un arbre ressemble au laurier, et un autre a des joints comme la vigne. On voit dans les mains des habitans plusieurs filets et lignes d'un beau chanvre, qui sans doute est du crû de l'île. Productions

Les habitans sont des hommes de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés; ils ont le teint d'un brun obscur, et les traits bien prononcés. Leurs cheveux et leur barbe sont noirs; leur corps n'offre aucun indice de *tatouage.* Une peau de phoque et une natte tressée avec art, forment leur vêtement. Les oiseaux, qui jouissent d'une paix profonde, semblent des mêmes espèces que ceux des environs de la baie Dusky. Ile Norfolk.

L'île *Norfolk* est située au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, presque à moitié chemin de la Nouvelle-Calédonie. Les Anglais y ont placé une colonie déjà nombreuse et florissante. Cette île peut avoir 5 lieues de circuit; les rescifs de corail s'étendent au sud jusqu'à 7 lieues. Des pierres de craie jaunâtre, commune à la Nouvelle-Zélande, forment la base de l'île; un terreau noir les recouvre à une grande profondeur; la végétation est forte et abondante; le lin de la Zélande y vient beaucoup plus beau que dans la grande terre; les pins ont le bois moins léger qu'à la Nouvelle-Calédonie, et moins dur qu'à la Nouvelle-Zélande. Le chou-palmiste, l'oseille sauvage, le fenouil marin, y abondent. Les colons anglais y ont porté les blés et les animaux domestiques de l'Europe.

En naviguant au nord de l'île Norfolk, nous trouverons la *Nouvelle-Calédonie,* île assez considérable, puisque sa longueur est de 80 à 90 lieues, sur 18 à 20 de large. Mais Nouvelle Calédonie

le navigateur doit éviter la côte du sud et de l'ouest, qui présente une chaîne effrayante de rescifs prolongée au-delà de cette île pendant un espace de 100 lieues, du sud-est au nord-ouest (1).

Montagnes. Roches. La Nouvelle-Calédonie paraît traversée entièrement par une chaîne de montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur : elles s'élèvent graduellement, vers l'est-sud-est, à environ 3200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les principaux rochers sont le quartz, le mica, une stéatite plus ou moins dure, du schorl vert, des greuats, de la mine de fer spéculaire. On a trouvé des colonnes de basalte. Il est probable que les montagnes de la Nouvelle-Calédonie contiennent de riches veines métalliques.

Végétation. L'arbre à pain diffère peu ici de celui des îles Polynésiennes. Le bananier cultivé forme de belles allées (2). L'on cultive encore la canne à sucre et l'*arum*. Le cocotier couvre les flancs de quelques vallées. Parmi les autres végétaux, on remarque l'arbre nommé *commersonia echinata*, qui croît abondamment aux Moluques ; l'*hibiscus tiliaceus*, dont les habitans mâchent les jeunes pousses ; le *dolichos tuberosus*, dont ils mangent les racines après les avoir fait griller sur des charbons ; le *diacophyllum verticillatum*, nouveau genre qui a beaucoup de rapport avec le *dragonnier*, et qui croît sur le sommet des montagnes (3). L'*hipoxis*, dont les Calédoniens mangent aussi les racines, vient spontanément dans les forêts. L'*antholoma* est un des plus beaux arbustes ; il croît sur les hauteurs ; il a environ vingt pieds de haut ; il forme un genre nouveau de la famille des plaqueminiers (4).

Animaux. Les chiens et les cochons même étaient inconnus ici avant l'arrivée des Européens. Les oiseaux les plus communs sont une espèce nouvelle de pie, de très-gros pigeons, des corbeaux calédoniens. L'araignée *nouqui* forme des

(1) *Labillardière*, Voyage à la recherche de La Pérouse, I, 199 *et suiv.*
(2) *Idem*, Voyage, t. II, p. 36, et Atlas, pl. 41. (3) *Forster*, Voyage, II, p. 327. (4) *Idem*, *ibid*, p. 240, et Atlas, pl. 12.

filets assez forts pour qu'en les déchirant on éprouve une sorte de résistance. Elle sert à la nourriture des indigènes.

Parmi les mouillages de l'île, nous remarquerons le *Havre de Balade*, où Cook a séjourné, et le *Havre Trompeur*, où d'Entrecasteaux dit n'avoir pu entrer, mais que le navigateur anglais Kent a fait connaître comme un vaste et excellent port, situé derrière l'affreuse chaîne de rescifs qui bordent la côte occidentale. Ports et Havres.

Un voyageur naturaliste a récemment trouvé une singulière conformité entre la figure des habitans des îles de Van-Diemen et de Calédonie. Ils ont les cheveux presque laineux et la peau fort grasse. Quelques-uns ont les lèvres épaisses des Nègres d'Afrique (1). Lestes et agiles, ils montent sur les arbres comme s'ils marchaient sur un plan horizontal. Cook vante la douceur de leur caractère et la chasteté des femmes (2). D'Entrecasteaux et Labillardière les peignent comme aussi cruels, aussi perfides, aussi enclins au vol que les autres insulaires du grand Océan (3). Les femmes se vendaient pour un clou, et la grandeur du clou variait selon la beauté de la personne. Ignorant l'usage de l'arc, ils s'arment de zagaies et de massues, qu'ils fabriquent avec beaucoup de soin ; ils se servent aussi de la fronde. Des observations exactes et récentes ont prouvé qu'ils étaient anthropophages par goût ; ils tâtaient, avec un air de gourmandise, les parties les plus musculeuses du corps humain, et mangèrent un lambeau de chair d'enfant (4). Ils se nourrissent ordinairement de coquillages, de poissons, de racines, et mangent, outre une espèce d'araignée, du stéatite verdâtre et friable. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de filament d'écorce ; plusieurs, parmi les hommes, ont la tête entourée d'un filet à mailles ou d'une coiffure faite avec des feuilles et le poil de la chauve-souris *vampire*. Ils élèvent sur les montagnes de petits murs les uns au- Habitans. Anthropophages.

(1) *Labillardière*, Voyage II, p. 186. *Forster*, Voyage, II, p. 802.
(2) *Cook*, second voyage, p. 304. (3) *Rossel*, Voyage de D'Entrecasteaux, II, p. 351 *et suiv.* (4) *Labillardière*, II, p. 193-201, etc.

dessus des autres, pour arrêter l'éboulement des terrains, qui sont en général stériles. Les maisons ont la forme d'une ruche, et des portes à battans sculptés. Leur idiome, rauque et dur, semble différer entièrement de ceux de la Polynésie.

Ile des Pins. *L'île des Pins*, au sud de la Nouvelle-Calédonie, nourrit des cyprès colonnaires de plus de cent pieds de haut. A l'orient, les îles de *Loyalty* et de *Beaupré* forment un petit archipel. Le grand rescif qui borde la Nouvelle-Calédonie à l'ouest, et qui s'étend 90 à 100 lieues au nord, présente au navigateur l'image d'une mort inévitable, au cas que les vents et les courans y poussent son vaisseau. De cette île jusqu'à la Nouvelle-Hollande, la mer est semée de bancs de corail, les uns plus étendus et plus dangereux que les autres (1). M. Flinders, qui a fait naufrage sur un de ces rescifs, pense que c'est sur un banc semblable que les deux frégates de M. de La Pérouse ont dû périr.

Archipel du S. Esprit. Au nord et à l'est de la nouvelle Calédonie se présente un archipel important par l'étendue et la fertilité des îles qui le composent. Fernandès de Quiros, qui en découvrit, en 1606, la terre principale, lui donna le nom d'*Australia del Espiritu Santo*. Cent soixante-deux ans plus tard, M. de Bougainville y ajouta quelques îles qu'il nomma les *Grandes-Cyclades*, nom choisi avec goût. Le capitaine Cook vint six ans après achever la découverte des principales îles; il n'eut qu'à faire l'application du principe sur les chaînes sous-marines. Il paraît avoir atteint l'extrémité méridionale de la chaîne; mais au nord, le capitaine Blighen a encore trouvé une continuation composée d'îles que probablement Quiros avait vues. Le capitaine Cook a voulu donner à l'ensemble de cet archipel le nom de *Nouvelles-Hébrides*, prétention que M. de Fleurieu repousse avec force, et propose de conserver le souvenir de la première découverte par la dénomination d'*Archipel du Saint-Esprit* (2).

(1) *Flinders*, Mém. sur le banc du naufrage, dans les *Annales des Voyages*, t. X, p. 88. (2) Voyage de Marchand, t. V.

Le groupe le plus méridional de cet archipel est détaché du reste de la chaîne ; il comprend cinq îles qui, à l'exception de celle d'*Immer*, sont élevées et sans rescifs de corail. Celle de *Tanna*, la seule qui ait été examinée en détail, présente le phénomène intéressant d'un volcan très-actif. MM. Forster et Sparmann essayèrent en vain de pénétrer jusqu'à cette montagne ignivome, qui pourtant n'est pas une des plus élevées. Le volcan était agité de convulsions, et les cendres qu'il vomissait avec le feu obscurcissaient l'air. La pluie qui tomba dans ce moment était un composé d'eau, de sable et de terre, de telle sorte qu'on pouvait l'appeler une ondée de vase (1). Mais ces feux souterrains semblent contribuer beaucoup à cette richesse de végétation qui distingue cette île. Plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres contrées, leurs feuilles sont plus larges et leurs parfums plus forts. Plusieurs terrains exhalent des vapeurs sulfuriques. Des sources chaudes s'y élancent. Tanna présente aussi des couches d'argile mêlées de terre alumineuse, de blocs de craie et de tripoli. Le soufre y abonde, et l'on trouve quelques indices de cuivre.

Ile de Tanna

Volcan qui vomit du feu et de l'eau.

Les sites de Tanna ont quelque chose de plus doux et de plus élégant que ceux de Taïti, parce que les montagnes ne s'élancent pas brusquement du milieu d'une plaine étroite, mais sont précédées de plusieurs rangées de collines entrecoupées de larges vallées. On y trouve des bananiers, des cannes à sucre, des patates et plusieurs sortes d'arbres fruitiers. Les voyageurs anglais y virent le pigeon qui, aux Moluques, dissémine les muscades véritables ; dans le jabot d'un de ces oiseaux ils trouvèrent une noix de muscade oblongue ; les naturels leur en firent voir plusieurs encore entourées de leur macis. Ainsi point de doute qu'il ne croisse une variété de muscadier dans ces îles ; on ne peut cependant en trouver aucun dans le petit espace que les Anglais eurent la permission de parcourir (2).

Productions.

(1) *Forster*, Voyage, II, p. 212. (2) *Cook*, second voyage, liv. III, ch. 4-6. *Forster*, II, 262.

Habitans. Les naturels ressemblent davantage à ceux de la Nouvelle-Hollande qu'aux insulaires des îles des Amis.

Les hommes ont le teint d'un noir qui tire sur le brun; ils sont d'une taille moyenne, mais musculeux et vigoureux; leur barbe forte, noire et bouclée; leur chevelure noire, épaisse et arrangée à la *porc-épic;* les traits du visage prononcés et ouverts; tout enfin leur donne un air mâle et guerrier. La singularité de leurs ornemens, le petit bâton qui traverse le bout du nez, la *pagne* qui couvre à la vérité les parties honteuses, mais de manière à les faire remarquer davantage; enfin, l'usage d'un fard grossier, tiré des terres ocreuses et calcaires, indique clairement la parenté de ces insulaires avec ceux de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Salomon. D'un autre côté les arts de ces insulaires paraissent avoir eu une origine commune avec ceux répandus chez les Polynésiens. Leurs arcs, faits du plus beau bois élastique, leurs frondes, leurs massues, leurs dards, avec lesquels ils percent une planche de bois de quatre pouces d'épaisseur, rappellent souvent les armes usitées aux îles des Amis. La langue de Tanna et celle d'Erromango diffèrent entre elles; l'une et l'autre n'ont guère de ressemblance avec la langue générale de la Polynésie (1).

Femmes. Les femmes des Nouvelles-Hébrides, réduites à l'état d'esclavage, perdent bientôt le peu d'attraits que la nature daigne leur accorder. Elles sont faibles et petites. Plusieurs jeunes filles, dit Forster, avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein, et elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête ou étaient retenus par une tresse, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait avec un certain avantage leur couleur noire. Elles repoussaient avec pudeur les instances des matelots.

(1) *Forster*, Voyage, II, p. 225.

Cook a encore découvert l'île de *Sandwich*, qui a 25 lieues de tour, et qui lui présentait le même aspect de fertilité que les précédentes. De fraîches teintes de verdure paraient ses bosquets entremêlés de beaucoup de cocotiers : les montagnes s'élevaient fort avant dans l'intérieur des terres, et il y avait à leurs pieds plusieurs cantons plus bas, couverts de bois et entremêlés de champs cultivés qui offrent précisément la couleur dorée de nos guérets. L'île fut jugée très-propre à un établissement. Ile Sandwich.

Les îles *Api* et *Paoum* ne furent pas examinées en détail ; mais celle d'*Ambrym* se fit remarquer par un volcan qui lançait impétueusement des colonnes d'une fumée blanchâtre. Elle parut fertile et cultivée (1). Iles Api, Apoum, etc., etc.

Dans l'île *Pentecôte* on vit beaucoup de plantations, beaucoup de feux. L'île *Aurore*, plus majestueuse, est ornée de forêts pittoresques où jaillissaient des cascades. L'odieux nom d'*île des Lépreux*, donné par M. de Bougainville à une petite île voisine, n'est fondé sur aucune circonstance particulière : une sorte de lèpre blanche est répandue dans toute l'Océanique. Iles Pentecôte, Aurore, etc.

Les deux grandes îles de *Mallicolo* et du *Saint-Esprit* constituent une chaîne particulière et plus occidentale que celle que nous venons de suivre.

Mallicolo fut indiquée à Quiros par les indigènes, qui la désignèrent comme une grande terre, quoiqu'elle n'ait que 18 lieues de long. Les Espagnols crurent entendre prononcer le nom *Manicola*. Bien arrosée et bien boisée, cette île paraît posséder un sol fertile. Les cochons et les volailles étaient les seuls animaux domestiques : Cook y avait ajouté des chiens. Ile Mallicolo ou Manicola

On pourrait presque regarder les habitans de *Mallicolo* comme une espèce de singes ; ils sont très-hideux, et diffèrent beaucoup des autres nations de cette partie du monde. Ces hommes sont d'une couleur bronzée ; en général, leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pou- Habitans.

(1) *Cook*, deuxième voyage, III, p. 241. *Forster*, Voyage, II, p. 180.

ces ; leurs membres manquaient souvent de proportion ; ils avaient les jambes et les bras longs et grêles, la tête longue, le visage aplati et la mine des singes ; ajoutez à ces traits un large nez plat, les os des joues proéminens, et l'os frontal très-étroit et comprimé en arrière, comme chez les animaux. Leurs cheveux sont crépus, sans être aussi laineux que ceux d'un nègre de l'Afrique (1).

Langage. Cette peuplade ressemble singulièrement aux sauvages demi-singes que Flinders observe dans la Nouvelle-Galles, aux environs de la baie des Verreries. Leur dialecte offre ces sifflemens, ces battemens de langue, ces combinaisons bizarres de consonnes qui, dans les idiomes d'Afrique, bravent les organes européens (2). Ils prononcent facilement les mots russes et allemands. Dans leur costume, on remarque la ceinture, qui, très-serrée, leur donne l'air de grosses fourmis. La *pagne*, indécemment pudique, les fait ressembler au dieu des jardins. Ils ont des flèches empoisonnées, dont la blessure donne une mort prompte. La faiblesse a toujours recours à la perfidie.

Terre du St.-Esprit. La *Terre du Saint-Esprit*, la plus grande et la plus occidentale de tout l'archipel, a 22 lieues de long sur une largeur de 12 lieues, et plus de 60 de circuit. Les côtes, surtout celles à l'occident, sont d'une hauteur extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. Mais en général, l'île est bordée de belles collines bien boisées, de vallées ouvertes et de diverses plantations. Les îles qui gisent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et Baies et ports. des ports aussi bien abrités que la grande baie de *Saint-Jacques et Saint-Philippe*, qui se trouve à l'est ; c'est là qu'ont mouillé Quiros et Cook, dans le port de *Vera-Cruz*, non loin de la rivière *Jourdain*. Le pieux navigateur espagnol voulut y fonder la ville de la *Nouvelle-Jérusalem* ; mais avant qu'il eût pu en élever la première cabane,

(1) *Forster*, Observations, p. 240. Voyage, II, p. 182. (2) *Idem*, II, p. 166-170.

une discussion sanglante avec les indigènes et le manque de vivres l'obligèrent à s'en retourner en Amérique (1).

Les habitans, plus forts et mieux faits que ceux de Mallicolo, étaient de couleur noire, et leurs cheveux paraissaient lainés, ou du moins très-bouclés. Ils prononçaient quelques mots de la langue des îles des Amis et de la Société. Quiros y vit des hommes de diverses couleurs ; les uns avaient le teint de mulâtre, les autres étaient noirs ; il y en avait de blancs avec des cheveux roux. Ces derniers étaient probablement des habitans de l'île d'Erromango (2). *Forster* déplore avec raison la précipitation avec laquelle on fit la reconnaissance de cette contrée. Un événement malheureux y contribua. On avait pris, en partant de Mallicolo, un poisson qui parut être un *sparus erythrinus* ; tous ceux qui en mangèrent furent attaqués de tranchées, de douleurs aiguës, de vertiges ; leur corps se couvrait de boutons ; ils éprouvaient une langueur mortelle. Cependant il n'y eut qu'un chien et un cochon qui en moururent. Il est à remarquer que l'Espagnol *Quiros* essuya le même accident. Un navigateur futur, en examinant avec plus de loisir cette île importante, y retrouvera peut-être l'oranger, l'aloès, le muscadier, le poivrier, l'ébénier, le citronnier, les perles et autres productions intéressantes, sinon les métaux précieux dont *Quiros* parle.

Habitans.

Poisson vénimeux.

Productions végétales.

Observons toutefois que ce navigateur, dans sa relation, écrite avec beaucoup de candeur, ne vante que la végétation riche et variée, les belles forêts, débarrassées de plantes sarmenteuses, les eaux fraîches et salubres (3). Si, dans cinquante mémoires présentés à la cour d'Espagne, il faisait figurer des *mines d'argent*, n'était-ce pas un innocent artifice pour intéresser à ses nobles profits les esprits grossiers des hommes puissans ?

(1) Relation de *Quiros*, écrite par lui-même, dans le *Viajero Universal*, t. XVII, p. 197. (2) Comp. *Forster*, Voyage, II, p. 201. (3) *Quiros*, dans le *Viajero Universal*, XXVII, p. 203.

Iles vues par Quiros.

Il resterait encore à retrouver dix à douze îles que Quiros découvrit avant d'arriver à la Terre du Saint-Esprit, et après avoir quitté l'île de *Taumaco*. Mais comment réduire en degrés les vagues estimations par lesquelles Quiros évaluait ses longitudes? Un long mémoire suffirait à peine pour discuter les diverses explications qu'on en a données ou qu'on en pourrait donner. Si l'île Rotumah est Taumaco, les îles *Tucopia*, *San-Marcos*, *Vergel* et autres répondraient assez bien aux îles *Pandore*, *Cherry* et *Barwell*, et au groupe des *îles de Banks*, récemment trouvées par le capitaine Edwards, au nord-est de la Terre du Saint-Esprit (1). La description de l'*île de Pitt*, très-haute et boisée, convient à celle du *Portail de Belen*. En descendant au sud jusqu'au 14ᵉ degré et demi de latitude, Quiros découvrit une île élevée, qu'il nomma *Nuestra Sennora du Luz*; et immédiatement après il vit au sud, au sud-est et à l'ouest, plusieurs terres hautes et étendues; dans une d'elles, il découvrit la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques (2). Il est impossible de ne pas reconnaître ici la position où se trouvera tout navigateur qui, après avoir passé le *Pic de l'Etoile*, entrera dans le canal qu'environnent d'un côté la Terre du Saint-Esprit et Mallicolo, de l'autre les îles Aurore et Pentecôte. Une autre relation qui ne dit rien de l'île *Nuestra-Sennora* ou *Pic de l'Etoile*, donne en revanche la preuve expresse que les Grandes-Cyclades de Bougainville avaient été vues et nommées par ce navigateur; car il trouva, à 17 degrés de latitude et seulement à sept lieues de la Terre du Saint-Esprit, deux îles, savoir *Cordoba* et *Clementina*, qui paraissent identiques avec celles d'Aurore et de Pentecôte (3). Enfin l'île *Belen* et celle dite le *Pilier de Saragosse*, vers lesquelles le vent de nord-est poussa la flotte sortie de la baie de Saint-Philippe, doivent appartenir à une chaîne qui lierait l'archipel du Saint-Esprit aux îles Salomon.

(1) *Burney*, Histoire des Decouv., II, p. 326 (en angl.) (2) Relation de Quiros, selon *Figueroa*, dans *Dalrymple*, I, p. 131. (3) *Quiros*, dans le *Viajero Universal*, XXVII, 190.

Nous voilà parvenus à une région dont la découverte a beaucoup exercé la patience des marins et la sagacité des critiques. Une description des *îles de Salomon* et de l'*archipel de Santa-Cruz* ne saurait être qu'une histoire des tentatives faites pour les reconnaître. Iles de Salomon et de Santa-Cruz.

Le navigateur espagnol *Mendana*, envoyé à la découverte de la Terre Australe, découvrit, en 1568, une suite d'îles qu'il nomma *Ylas de Salomon*; il les plaça entre 5 et 9 degrés de latitude sud ; mais ses observations de longitude furent si vagues et si inexactes, que lui-même ni aucun autre navigateur ne purent de long-tems retrouver ces terres. Il paraît avoir cru, selon son estimation, se trouver à 1450 lieues marines de Lima ; mais les Espagnols voulurent cacher cette découverte, crainte d'exciter les autres nations à s'établir dans ces terres ; et les auteurs, par ordre ou par ignorance, placèrent ces îles tantôt à 800, tantôt à 1500 lieues à l'ouest du Pérou (1). Mendana nomma *Isabella* la plus grande île, qui s'étendait du sud-est au nord-ouest ; *Guadalcanal* est une île longue, située au sud de la première, et derrière quelques petites îles, parmi lesquelles *Sesarga* renferme un volcan. La terre la plus méridionale qu'on trouva, fut nommée *Ile Christoral.* Tout cet archipel était peuplé par des nègres armés de flèches et de lances ; ils se teignaient les cheveux en roux, et mangeaient avec délices la chair humaine (2). Rien ne prouve que Mendana ait trouvé des indices de métaux précieux. Le nom de *Salomon* ne fut mis en avant que pour tenter l'avarice du gouvernement espagnol. Découvertes de Mendana.

Dans un second voyage, Mendana, ayant en vain cherché les îles Salomon, découvrit l'île de *la Santa-Cruz* et quelques autres. C'est l'île *Egmont* et les autres îles de la Reine-Charlotte, retrouvées par le capitaine Carteret.

L'établissement espagnol n'eut point de succès ; la veuve

---

(1) *Dalrymple*, Historical Collection, I, p. 43 *sqq. Fleurieu*, Découv. au sud-est de la Nouvelle-Guinée. (2) *Figuerva*, dans le *Viajero Univ.*, vol. XXVII, nº 273.

de Mendana ramena aux Philippines les débris de la colonie échappés aux maladies et aux attaques des indigènes.

Observations de Carteret.

Carteret descendit sur l'île *la Santa-Cruz*, où il eut à soutenir un combat sanglant contre les habitans. Les Anglais avaient été reçus et régalés dans une maison d'assemblée semblable, pour la forme et l'ameublement, à celles de Taïti (1). Les naturels étaient d'un teint noir peu foncé; l'un d'eux, qui fut fait prisonnier, avait les cheveux laineux, mais les traits réguliers. Vigoureux et brave, ce peuple défendit avec opiniâtreté son île, qui est fertile, bien boisée et bordée de gros villages. Carteret reconnaît la priorité de la découverte des Espagnols, et cependant il prétend donner à ce groupe le nom d'*îles de la Reine-Charlotte*. Même l'île *Swallow*, qui n'a pas été retrouvée dans la position indiquée par le navigateur anglais, pourrait bien être celle de *San-Francisco*, vue par Mendana; du moins la latitude et les traits physiques correspondent (2).

Observations de D'Entrecasteaux et de Labillardière.

D'Entrecasteaux et Labillardière nous ont enfin donné une très-bonne description de l'archipel de Santa-Cruz. La *baie Trévanion* est le port le plus remarquable de la grande île. Les montagnes, peu élevées, paraissent calcaires. Les habitans sont d'une couleur olivâtre, et leur physionomie a beaucoup de rapport avec celle des Moluquois; seulement on en remarque quelques-uns qui ont la peau noire, et qui paraissent être d'une race bien différente: ceux-là ont aussi les lèvres grosses, le nez large et aplati; mais tous ont les cheveux crépus et le front très-large (3). Ils s'épilent par tout le corps, et ils aiment à porter des cheveux blonds, qu'ils parviennent, à ce qu'il paraît, à rendre tels par le moyen de la chaux, comme aux îles des Amis. Cette couleur contraste singulièrement avec le noir de leur peau, rendu plus foncé par le tatouage.

---

(1) Voyage de *Carteret*, chap. IV et V. (2) *Viajero Univ.* p. 62. Comp. Decouvertes des Français au sud-est de la Nouvelle Guinée, en 1768 et 1769; *Fleurieu*, p. 233. (3) *Labillardière*, t. II, p. 255.

Surville, navigateur français, a le premier retrouvé les îles Salomon, qu'il appela *Terres Arsacides* (1). En suivant la chaîne de nord-ouest au sud-est, du côté septentrional, il découvrit le *Port Praslin*, l'île des *Contrariétés*, les *îles de la Délivrance*, et la pointe orientale de ces terres, nommée *cap* ou *îles Surville*. Les habitans montrèrent un caractère perfide et sanguinaire, ce qui les fit comparer aux fameux Assassins, faussement nommés Arsacides, de la Perse ou de la Syrie. Ils avaient le teint noir, les cheveux laineux, le nez épaté, les lèvres grosses; ils se poudraient avec de la chaux; ils portaient des bracelets de coquillages, et des ceintures de dents d'hommes; de leur nez percé pendaient des bouquets de fleurs; leurs pirogues légères étaient enduites de mastic. Surville observa plusieurs tribus qui ne parlaient pas la même langue. Le gouvernement paraît despotique à l'extrême; les pêcheurs et les cultivateurs sont obligés d'offrir au roi tous les produits de leur travail; il retient ce que bon lui semble. Si un sujet marche dans l'ombre du roi, il est puni de mort. Les sculptures qui ornent leurs bateaux de guerre sont des chefs-d'œuvre d'élégance. Ils en ont de cinquante à soixante pieds de long. On ne doit pas mépriser leurs armes, surtout leurs arcs très-élastiques (2).

Découvertes de Surville. Terres Arsacides.

Mœurs des habitans.

Une année avant le voyage de Surville, un autre navigateur français, M. de Bougainville, après avoir quitté successivement l'archipel du Saint-Esprit ou les Grandes-Cyclades, et les terres de la Louisiade, vint se frayer un chemin à travers la partie septentrionale de l'archipel de Salomon; il découvrit les îles *Bougainville* et *Bouka;* le détroit qui sépare ces îles de celles qu'avaient visitées Mendana et Surville, reçut le nom de *Détroit de Bougainville*. Ce navigateur, poursuivi par la famine, observa, parmi les habitans de la baie de Choiseul, des traces manifestes d'anthropophagie (3).

Découvertes de M. de Bougainville.

(1) *Fleurieu*, découvertes des Français, pag. 120, p. 287, etc.
(2) *Idem*, ibid., p. 136, 145, etc. (3) *Bougainville*, Voyage autour du monde, p. 269.

Découvertes de Shortland

Il restait à examiner le côté sud-ouest de l'archipel. Un navigateur anglais, M. *Shortland*, le visita en 1783. Il prit cette suite d'îles pour une seule terre, qu'il prétendit nommer *Nouvelle-Géorgie*. Il crut aussi avoir appris que les indigènes donnaient à cette terre le nom de *Simbu*. La grande montagne qui reçut de lui le nom de *Mont Lammas* est située dans l'île *Guadalcanal* de Mendana. Le détroit auquel il donna son nom est le même que Bougainville avait traversé ; mais il y observa les *îles de la Trésorerie*, qui avaient échappé aux recherches rapides du navigateur français (1).

Observations de D'Entrecasteaux.

D'Entrecasteaux a considérablement éclairci la géographie de cet archipel. Il a reconnu les côtes méridionales de *San Christoval* et de *Guadalcanal*, vérifié les points vus par Shortland, et mieux déterminé la position des îles découvertes par Bougainville. L'atlas qui accompagne sa relation montre des découvertes dont il n'indique pas l'auteur, mais qui, d'après les noms, paraissent dues à des Anglais.

Résumé.

En résumant les notions isolées, recueillies par ces navigateurs, l'archipel de Salomon se compose des îles suivantes, en allant du sud au nord : *San Christoval*, qui a près d'elle *Santa Anna* et *Santa Catalina*, de Mendana, et l'*île des Contrariétés*, de Surville ; *Guadalcanal*, séparée par un détroit de *Santa-Ysabella*, la plus grande de tout l'archipel ; devant ces deux îles, celles de *Carteret* et de *Simpson*, qui doivent correspondre à celles de *Buenavista* et de *Florida*, de Mendana ; au sud d'elles se trouvent, selon le navigateur espagnol, *San Dimas*, *San German*, *Guadelupe* et *Sesarga*. La grande île d'Ysabella est séparée par un long détroit, sans nom, des îles vues par Shortland, et qui forment une chaîne plus occidentale. Celle du *cap Marsh* a peu d'étendue ; mais celle que Shortland crut entendre appeler *Simbou* par les indigènes, paraît considérable ; c'est probablement la

(1) *Bratring*, Mémoire sur la découverte de la Nouvelle-Géorgie, des terres Arsacides, etc. etc., dans les *Ephémérides géographiques* de Bertuch.

Malayta de Mendana. Elle a au nord une île sans nom, où est la *baie Choiseul.* Après le détroit de Bougaiuville, viennent les *îles de la Trésorerie*, celle de *Bougainville* et celle de *Bouka*.

D'après *Labillardière*, naturaliste de l'expédition de d'Entrecasteaux, les îles Salomon sont entourées de rescifs et de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de la Calédonie, ce qui en rend la navigation très-dangereuse : elles présentent un aspect fertile et un coup d'œil enchanteur. Tout le sol y est ombragé par des arbres jusqu'aux sommités les plus élevées. Nature du pays.

L'île de *Bouka* est très-peuplée. Les habitans sont d'une taille moyenne et d'un noir peu foncé; ils vont entièrement nus; leurs muscles très-prononcés annoncent une grande force; leur figure est laide, mais expressive; ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très-aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche fort large et les lèvres assez minces. Ils épilent toutes les parties de leur corps. Ils mettent beaucoup d'industrie dans la fabrication de leurs arcs ; la flèche est armée d'un dard de la raie-pastenague. Ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse. Leurs pirogues sont sculptées et d'une forme élégante. Dans l'île des Contrariétés on prononça quelques mots de la langue malaie ou polynésienne. Habitans.

Les îles de Salomon paraissent très-fertiles. Parmi leurs productions végétales, les anciens voyageurs nomment le *girofler* et le *cafier*, le *gingembre*, une espèce de *citronnier* et beaucoup d'arbres résineux ou qui donnaient une gomme odorante et aromatique : l'arbre à pain et le palmier-éventail y abondent. On a vu beaucoup de volailles ; le chien et le cochon y paraissent connus ; les forêts, peuplées de magnifiques perroquets, nourrissent des serpens, des crapauds munis d'une crête sur le dos, des araignées très-longues et de grosses fourmis (2). Un peu Productions

(1) *Labillardière*, I, p. 229. (2) *Surville*, chez *Fleurieu.*

d'or et quelques perles que trouva Mendana, paraissent avoir donné lieu aux idées extravagantes que plusieurs écrivains espagnols se sont formées des trésors de ce nouvel Ophir (1).

Les îles *Hunter*, *Pitt* et *Bellone*, situées au sud-ouest de San-Christoval, composent un petit archipel particulier.

Iles basses voisines. Au nord-est, les îles Salomon paraissent précédées d'une chaîne d'îlots bas et entourés de rescifs, chaîne qui probablement n'est pas reconnue en totalité. Le capitaine Hunter a récemment déterminé les îles *Stewart*, les *bas-fonds de Bradley* et le *groupe de lord Howe*. On pense que les bas-fonds de Bradley sont les mêmes que ceux auxquels Mendana imposa le nom de *Baxos de la Candelaria ;* peut-être n'en sont-ils qu'une continuation. Cette chaîne d'îles basses se lie probablement au groupe qu'Abel Tasman nomma *Ontong-Java*, et que le navigateur espagnol Maurelle croit avoir retrouvé. Ces terres se montrent comme autant de bosquets de palmiers réunis par des bas-fonds. Le grand Océan est parsemé de semblables groupes dont il sera long-temps difficile de déterminer la position et le nombre exact. Occupons-nous d'objets plus importans.

Archipel de la Louisiade. Entre les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée on rencontre deux archipels importans. Celui de la *Louisiade*, au sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, a été découvert par M. de Bougainville, qui visita particulièrement la baie appelée *Cul-de-Sac de l'Orangerie*. Pourquoi cette baie, environnée d'un amphithéâtre de collines charmantes, doit-elle porter un nom burlesque et grossier, justement proscrit de la langue française par Voltaire ? M. d'Entrecasteaux, qui visita ces terres du côté du nord, nomma les îles *Rossel*, *Saint-Aignan*, *d'Entrecasteaux* et *Trobriand*. Toute la Louisiade est une chaîne d'îles entourée d'écueils et de rescifs ; elle paraît très-peuplée ; les habitans vont nus, et sont d'une couleur noire peu

(1) *Burney*, Hist. des Découv., p. 283-287.

foncée ; leurs cheveux laineux sont entourés de touffes de plumes : il y en a cependant d'aussi noirs que les nègres de Mozambique; ils ont, comme eux, la lèvre supérieure qui surpasse de beaucoup l'inférieure ; ce sont deux races distinctes.

Les habitans de la Louisiade n'entendent point le malais ; leurs cabanes sont construites comme celles des Papous. Ils portent un bouclier au bras gauche, arme défensive qui n'est pas commune parmi les sauvages de cette partie du monde. Leurs haches sont de *serpentine*. On admira leur habileté à serrer le vent (1). Ils construisent des filets pour pêcher ; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent. Habitans.

L'odeur parfumée qu'exhalait la côte (2) y fait soupçonner l'existence d'arbres aromatiques, entre autres du laurier-culilabau. On y voit le cocotier, le bananier et le bétel.

Nous devons faire mention de l'hypothèse de M. de Fleurieu, d'après laquelle les côtes septentrionales de la Louisiade seraient celles que le vaisseau hollandais le *Geelvink* découvrit en 1705, mais dont on n'a jamais appris ni la longitude ni la latitude (3). Ce système est devenu inutile depuis qu'on a connu dans le nord de la Nouvelle-Guinée une grande baie qui paraît répondre à la description de celle que *le Geelvink* parcourut.

L'archipel de la Nouvelle-Bretagne, long-temps confondue avec la Nouvelle-Guinée, en est séparé par le *détroit de Dampier*. Avant que cette séparation ne fût connue, Lemaire et Abel Tasman avaient côtoyé une partie de l'archipel, et notamment la Nouvelle-Irlande : même avant ces navigateurs, les Espagnols, dans leurs premiers voyages à la Nouvelle-Guinée, avaient reconnu une grande île nommée *Dagoa*, et dont la figure dans la Archipel de la Nouv.-Bretagne.

(1) *Labillardière*, t. I, p. 275. *Rossel*, d'*Entrecastreaux*. (2) *Bougainville*, Voyage autour du monde, p. 258. *Labillardière*, t. II, p. 281.
(3) *Desbrosses*, Histoire des navig. aux Terres Australes, I, p. 444.

carte de Debry, publiée à Francfort en 1596, rappelle celle qu'avant Carteret on donnait à la Nouvelle-Bretagne (1); mais ces anciennes découvertes restent enveloppées d'une obscurité profonde. Dampier nous apprit le premier que cette masse de terre était séparée de la Nouvelle-Guinée; bientôt Carteret, en découvrant le canal de *Saint-Georges*, détacha de la Nouvelle-Bretagne l'île qu'il nomma *Nouvelle-Irlande;* il reconnut aussi l'île de la *Nouvelle-Hanovre* et les *îles de l'Amirauté*. D'Entrecasteaux rétrécit les contours trop arrondis de ces terres, en examinant surtout les côtes septentrionales de la Nouvelle-Bretagne, où il découvrit les *Iles françaises* et les îles *Willaumez*. L'extrémité orientale de la Nouvelle-Bretagne fut reconnue former une île à part; et l'on eut de fortes raisons pour douter même de la contiguité de la partie restante (2).

Nature et productions de la N.-Bretagne

La nature du sol et le caractère des habitans rappellent les contrées voisines que nous venons de décrire. Dampier, qui séjourna principalement dans une baie de la Nouvelle-Bretagne, appelée *Port-Montagu*, trouva le pays montagneux et couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles et de superbes rivières; il lui parut très-peuplé; les naturels ressemblaient à ceux de Papou, et conduisaient leurs canots avec une adresse infinie. La principale production paraissait être le cocotier; mais on y trouvait aussi beaucoup de racines, particulièrement du gingembre, plusieurs espèces d'aloës, de rotangs, des bambous (3). Il y avait une foule d'oiseaux et d'insectes. On crut voir des chiens ou quelque animal qui y ressemblait. La mer et les fleuves fourmillaient de poissons. Dans la principale terre et dans les îles voisines il y a plusieurs volcans. La Nouvelle-Bretagne a offert à d'Entrecasteaux des indices d'une très-grande population; les cabanes des habitans y sont élevées sur des pieux comme celles des Papous (4).

(1) *Dalrymple*, Hist. Coll., I, p. 16. (2) *Zimmermann*, Australien, I, 328. (3) *Labillardière*, t. II, p. 285. (4) *Dampier*, Voyages, t. V, p. 120.

Le capitaine Carteret trouva les naturels de la *Nouvelle-Irlande* très-guerriers ; ils portent des lances armées de cailloux pointus ; leur visage est barbouillé de blanc, et leurs cheveux couverts d'une poudre de la même couleur : c'est un trait caractéristique de toutes ces nations. Ils sont noirs, leurs cheveux sont laineux et crépus ; mais ils n'ont ni les lèvres épaisses, ni le nez plat des nègres. Quelques canots de la Nouvelle-Irlande ont quatre-vingt-dix pieds de long, et sont faits d'un seul arbre. Détails sur la Nouvelle-Irlande.

Bougainville y observa le poivrier, mais c'est à *Labillardiere* que nous devons des notions plus étendues.

Près du *havre de Carteret*, la Nouvelle-Irlande offre des montagnes escarpées, qui présentent sur leurs flancs des débris de corps marins dont elles sont en partie composées. Il y en a dans l'intérieur qui paraissent s'élever à plus de 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles sont couvertes de grands arbres jusqu'à leur sommet. Il y a beaucoup de scorpions et de scolopendres ; les cavités des rochers recèlent cette énorme chauve-souris connue sous le nom de *vespertilio vampyrus*. On y trouve l'arbre à pain : le *poivrier-cubebe* croît à l'ombre des forêts (1). Montagnes. Plantes

La petite *île des Cocos*, qui se trouve auprès, est entièrement calcaire. Il y croît beaucoup plus de figuiers que de cocos. La *barringtonia speciosa*, le *pandanus*, l'*heritiera*, attirés par l'humidité, étendent leurs superbes branches sur la mer (2). On y trouve aussi une nouvelle espèce de *palmier-aréca* qui s'élève à plus de 140 pieds : la tige est extrêmement mince, mais le bois très-dur. Il y croît un très-grand arbre du genre des *solanum ;* les arbres de *teak* et les gommiers sont communs. On voit dans les bas-fonds l'utile sagoyer, ressource précieuse pour une colonie future. Dans la partie occidentale croît l'espèce de muscadier décrite par Rumphius sous le nom de *myristica mas.* Ile des Cocos

(1) *Labillardière*, t. I, p. 241. (2) *Ibid*, p. 233 *et suiv.*

Ile du duc d'Yorck. La petite *île du duc d'Yorck*, dans le canal de Saint-Georges, parut au capitaine Hunter un grand jardin, tant les plantations étaient soignées et rapprochées. Les habitans apportaient des fruits qu'ils entassaient en pyramide; au sommet ils plaçaient de jeunes chiens qui avaient les pates liées; ils chantaient des hymnes de paix au son d'une grande conque; mais la défiance et la férocité de leur caractère percèrent à travers ces démonstrations que leur arrachait la crainte (1).

La Nouvelle-Hanovre. Au nord-ouest de l'île de la Nouvelle-Irlande est une autre île assez grande, mais peu connue, nommée la *Nouvelle-Hanovre;* elle est séparée de la première par un canal fermé par des rescifs dont l'entrée est encore obstruée par des îlots.

Petites îles. Parmi les petites îles qui forment une chaîne à l'est de la Nouvelle-Irlande, nous remarquerons celle de *Garrit-Denis*, ou plutôt de *Gérard de Nys.* Les habitans ressemblent à ceux de la Grande-Terre; ils portent un petit bâton fixé à travers le nez (2).

En se dirigeant à l'ouest vers la Nouvelle-Guinée, on rencontre une suite de petits archipels, entre autres les îles *Portland*, les îles de l'*Amirauté*, les îles des *Hermites* et de l'*Échiquier.* Ils présentent tous une île principale qui occupe le centre d'un groupe dont les contours sont formés par un grand nombre d'îlots aplatis, liés par des rescifs.

Iles de l'Amirauté. Dans l'archipel des *îles de l'Amirauté*, les insulaires ont la peau d'un noir peu foncé; leur physionomie est agréable, et par son ovale régulier elle diffère peu de celle des Européens; ils ont les formes du corps très-belles, si l'on peut se fier aux dessins publiés par les voyageurs. Les chefs paraissent avoir une grande autorité : quelques individus étaient armés de zagaies faites d'un verre volcanique. Ils attachent à l'extrémité de leurs parties naturelles la coquille *bulla ovum;* le reste du corps est entièrement nu. Les femmes seules ont un vêtement à

(1) *Hunter*, Journal, p. 141. (2) *Dampier*, V, p. 101.

l'entour de la ceinture. Leurs cheveux sont crépus et de couleur noire ; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlée d'huile. Dans quelques-unes de ces îles, le bout des lances était armé d'un morceau de verre volcanique (1).

L'archipel des *Hermites* produit des pommes de cythère et plusieurs fruits de différentes espèces d'*eugenia*, tous bons à manger. Les naturels paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'Amirauté, quoiqu'ils semblent plus robustes. Archipel des Hermites.

Une terre plus importante réclame notre attention. La *Nouvelle-Guinée* se présente comme l'anneau qui lie les îles Moluques à la Nouvelle-Hollande d'un côté et aux archipels polynésiens de l'autre. Ce pays a pu servir de communication aux habitans, et même aux animaux et végétaux de diverses parties de l'Océanique : il doit participer à la nature de la Nouvelle-Hollande et à celle des îles malaies. Malheureusement nous ne connaissons rien au-delà de l'enceinte de ces rivages, et même nous ne connaissons pas complètement cette enceinte. La Nouvelle Guinée.

La partie occidentale est la mieux examinée, et l'on pense qu'il n'y a plus lieu à y supposer un détroit qui couperait cette terre en deux. Mais toute la côte méridionale, surtout depuis le *cap Valsch* jusqu'au *cap Rodney*, n'est connue que partiellement ou d'après des cartes anciennes et peu sûres.

Le golfe *Macluer*, pénétrant à l'ouest, forme une péninsule circulaire où sont situés le *cap de Bonne-Espérance* et le *havre Dory*. La grande baie *Geelvink*, en pénétrant du nord au sud sur une profondeur de 70 lieues, produit un nouvel isthme et une nouvelle péninsule. Devant ce golfe sont situées les îles *Schouten*, *Djobie* et autres ; on les avait long-temps prises pour des côtes de la Grande-Terre. Le reste de la partie septentrionale, découvert par les Espagnols Menezes et Saavedra, visité par Lemaire, Schouten et Tasman, par Dampier, Carteret et Bougain- Détails sur les côtes.

(1) *Labillardière*, t. II, p. 251.

ville, semble offrir une côte non interrompue, précédée par une longue chaîne d'îles. Cependant il y a dans la reconnaissance des lacunes considérables (1). Depuis le *cap du roi Guillaume* jusqu'au *cap Sud-est*, la côte orientale a été vue par d'Entrecasteaux, mais vue de loin. Il n'est pas certain que le *cap Rodney*, découvert par Edwards, fasse partie du continent dont il serait la pointe méridionale.

Enfin le grand golfe entre le *cap Walsch* et les îles Arrow est tracé de plusieurs manières contradictoires. C'est au fond de ce golfe que les cartes hollandaises placent la rivière *des Assassins* et celle qu'elles nomment *Keerveer*, c'est-à-dire, *Retourne*.

En supposant que la Nouvelle-Guinée s'étende sans interruption depuis le *cap Blanc*, autrement nommé *cap de Bonne-Espérance* ou *cap Rodney*, sa longueur paraît être entre 400 et 500 lieues, et sa largeur varie de 5 à 130 lieues.

Le détroit de Torres, au sud, sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande; le détroit de Dampier en détache la Nouvelle-Bretagne.

On nomme souvent cette contrée *terre de Papous* ou de *Papouas*, d'après le nom que les Malais donnent aux habitans.

Côtes. Montagnes. Les côtes de la Nouvelle-Guinée sont généralement élevées : dans l'intérieur, des montagnes semblent entassées sur des montagnes. Il y a des cataractes dont on aperçoit à plusieurs lieues de distance les flots écumeux. Déjà dans la péninsule occidentale, le mont *Arfuk* paraissait dépasser les nuages. Les cartes hollandaises placent au nord-est des îles Arrou une montagne couverte de neige, par conséquent élevée de près de 20,000 pieds. Les montagnes de la côte sont richement garnies de bois. Les rivages sont couverts de cocotiers; tous les

(1) Carte comparée des Découvertes espagnoles et autres, dans *Dalrymple*.

navigateurs ont été frappés d'étonnement à la vue d'un si beau pays, digne de posséder des peuples plus industrieux et plus civilisés.

Productions végétales.

Le capitaine *Forrest*, qui ne visita que le havre *Dory*, trouva beaucoup de muscadiers dans quelques petites îles ; et nous avons lieu de croire que la Grande-Terre n'est pas dépourvue des mêmes productions. On exporte en grande quantité une écorce aromatique nommée *massoy*(1) ; l'arbre qui la donne paraît être un laurier. Les Hollandais y ont trouvé le bois de fer, l'ébène, le canari, le *lingoa* et le muscadier uviforme (2) ; la mer rejette de gros morceaux d'ambre gris. On trouve de belles perles.

Animaux.

Le cochon fourmille sur les côtes, et le sanglier dans les forêts : peut-être entend-on par le sanglier, le babiroussa des Moluques.

Oiseaux de paradis.

L'ornithologie paraît curieuse, et même romantique. La Nouvelle-Guinée est la résidence favorite des superbes et singuliers oiseaux de paradis, dont l'on compte dix ou douze espèces. Celui qu'on appelle le *roi* a deux plumes détachées de la queue, et qui se terminent dans une volute élégante, avec un bouquet. Le *magnifique* porte aussi deux plumes détachées, d'une longueur égale à celle de son corps, très-minces, et qui se terminent en aigrette. Trois plumes longues et droites sortent de chaque côté de la tête de *la gorge dorée*. Tous les oiseaux de paradis sont revêtus de couleurs brillantes. On les prend surtout dans des îles voisines d'Arrou. On les tire avec des flèches émoussées, ou bien on les prend avec de la glu ou des lacets. Après les avoir fait sécher au moyen de la fumée et du soufre, ils sont échangés contre des clous ou des morceaux de fer, et portés à Banda. Ce pays nourrit aussi de beaux perroquets et des loris. La *goura* porte une espèce de couronne, ou plutôt une crête de longues plumes rangées au-dessus de sa tête. Les pi-

(1) *Valentyn*, Description d'Amboina, p. 208-289. (2) *Ibid.*, Description de Banda, 64 et 67. (Relation de l'expédition de M. *Keyts*.)

geons blancs et les ramiers cuivrés vivent de noix muscades.

Habitans. Badchous. La Nouvelle-Guinée paraît peuplée de plusieurs races d'hommes. Les Badchous de Bornéo et les Malais des Moluques étendent leurs courses sur toute la côte occidentale; il est naturel que plusieurs d'entre eux s'y fixent.

Harafora. Il y a dans l'intérieur une race d'hommes appelés *Haraforas*, qui vivent dans les creux des arbres, sur lesquels ils montent au moyen d'un morceau de bois entaillé, qu'ils tirent après eux crainte de surprise.

Nègres océaniens. La grande masse d'habitans paraît composée de vrais nègres océaniens. Robustes, d'une grande taille, d'un noir luisant, ils ont la peau âpre au toucher, les yeux grands, la bouche extrêmement fendue, le nez écrasé, et les cheveux crépus, mais rudes, d'un noir brillant (1). Les femmes ont les mamelles énormes et pendantes. Les habitations sont construites dans l'eau, sur un échafaudage; elles ressemblent, sous ce rapport, à celles des Bornéens et autres nations des îles asiatiques. Les femmes paraissent industrieuses; elles font des nattes et des pots de terre, qu'elles cuisent avec de l'herbe sèche ou des broussailles; elles manient même la hache, tandis que leurs indolens époux les regardent ou se préparent à la chasse du sanglier (2).

Vêtement. Parure. L'aspect de ces peuples est effrayant et hideux; leur peau est souvent défigurée par des marques semblables à celles de la lèpre. Ils ramassent les cheveux sur leur tête en touffes énormes, qui quelquefois ont trois pieds de tour; les moindres en ont deux et demi; quelquefois ils l'ornent de plumes d'oiseaux de paradis, tandis qu'un grand nombre de défenses de sanglier pendent à leur cou, comme un objet de luxe. Les dogmes religieux des Papous sont très-peu connus. Ils font des tombeaux de roche dure de corail, qu'ils ornent quelquefois de sculptures.

(1) *Sonnerat*, Voyage, III, p. 399. (2) *Forrest*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, t. I, p. 110-112.

Leur principal commerce se fait avec les Chinois, à qui ils achètent leurs instrumens et leurs ustensiles, et les grossières toiles de l'Inde qui servent de vêtement aux femmes. Ils donnent en retour du *massoy*, de l'ambre gris, des limaces de mer, des écailles de tortues, de petites perles, des oiseaux de paradis, des loris et autres oiseaux, qu'ils dessèchent avec la plus grande adresse. On exporte aussi quelques esclaves, sans doute des prisonniers de guerre. Armés de hassagaies, d'arcs et de flèches, et même d'épées de cuivre, les habitans des côtes occidentales ont repoussé les détachemens hollandais envoyés dans leur pays. Le capitaine Cook vit près le cap Valsch des sauvages armés d'un tube d'où il sortait de la fumée et du feu ; mais cette explosion ne causait aucun bruit (1). On ignore quelle peut être cette espèce d'arme. Le savant navigateur Dampier admire la légèreté des pirogues ou *proas*, dont ces peuples se servent avec beaucoup d'habileté, et qu'ils savent orner de sculptures élégantes (2).

Commerce des Chinois. Armes à feu. Pirogues.

Quelques petites îles voisines sont mieux connues. Parmi les *îles Schouten*, quatre avaient des volcans enflammés lorsque les Hollandais y passèrent ; elles ne laissent pas d'être fertiles. Les îles de *Moa*, d'*Arimoa* et autres, ont l'aspect d'un jardin de palmiers et de cocotiers. Toutes les îles de la côte septentrionale paraissent très-peuplées.

Au nord-ouest, on voit *Waigiou* ou *Wadjou*, île d'une grandeur considérable, que l'on dit contenir 100,000 habitans. Les terres sont élevées, et il s'y trouve des montagues très-hautes. Au nord sont les deux ports excellens de *Piapis* et d'*Offak* (3). Cette île, nommée par les naturels *Ouarido*, est couverte de très-grands arbres. Les habitans ont tout le corps nu, à l'exception des parties honteuses, qu'ils couvrent d'une étoffe grossière. Leurs chefs sont habillés avec des étoffes qu'ils achètent des Chinois ; ils portent aussi, comme ces derniers, un chapeau co-

Ile de Waigiou.

(1) *Hawkesbury*, III, p. 658. (2) *Abel Tasman* en a donné la figure (*Valentyn*, IV.) (3) *Forrest*, Voyage, I, p. 90.

Végétaux. nique de feuilles de palmier, et la plupart d'eux parlent chinois. Ils ont les cheveux crépus, très-épais, et assez longs ; leur peau n'est pas très-noire ; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Ils se servent de l'arc avec adresse.

Animaux. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de poules, d'oranges-pampelmouses, de cocos, de papayes, de courges, de pourpier quadrifide, de canne à sucre, d'ignames, de patates, de citrons, de piment, d'épis de maïs encore verts, qu'ils font griller. Labillardière a trouvé dans cette île le beau promerops de la Nouvelle-Guinée, le gros kakatoës noir, et une nouvelle espèce de cacao qu'il a décrite sous le nom de cacao de Waigiou (1). Les coqs sauvages et le faisan couronné des Indes sont très-communs dans les bois qui environnent l'excellente rade de *Boni-Saini*.

Ile de Salawatty. *Salawatti* ou Salvatty est aussi une île populeuse, gouvernée par un rajah. Les peuples de ces îles ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée ; leur aspect est affreux, et ils sont d'une grande férocité. Ils vivent de poissons, de tortues, de sagou.

Iles Saint-David et Frewill. Nous ne pouvons pas faire une transition plus convenable de la Nouvelle-Guinée à la Polynésie ou à l'Océanique orientale, qu'en décrivant les *îles Saint-David* et les *îles Fréwill*, situées au nord de l'île Schouten et peuplées d'une race exactement semblable aux habitans des îles Marianes, à ceux de Sandwich, d'Otaïti et de la Nouvelle-Zélande. « Ici, dit Carteret, nous vîmes pour » la première fois des Indiens cuivrés et ayant les che- » veux longs (2) ». Ils bâtissent leurs villages dans des bosquets de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain. Leurs cottes d'armes, faites de nattes, résistent à une balle de pistolet. Ils parlent un idiome semblable à celui qui règne aux îles Sandwich (3). Voilà une circonstance très-remarquable dans l'histoire des nations océaniennes !

(1) *Labillardière*, t. II, p. 291. (2) *Carteret*, dans *Hawkesbury*, account., I, p. 608. (3) *Meares*, Voyage traduit par *Forster*, p. 84.

Il a paru à M. d'Entrecasteaux que le groupe de Saint-David, découvert en 1761, et celui de Fréwill, trouvé en 1768, n'étaient qu'un seul et même archipel. Il est bien certain que les îles visitées par Meares sont les mêmes que celles dont le navigateur français a fixé la position. Mais comme Meares et Carteret ne s'accordent ni sur le nombre des îles, ni sur la longitude, et que des terres basses échappent facilement à la vue des navigateurs, il se peut qu'une chaîne d'îlots peu élevés s'étende dans la direction indiquée par les *îles Basses* de Bougainville et de l'île Aiou. Un navigateur anglais vient de publier une note dans laquelle il donne le nom d'*Iles Saint-David* à un groupe situé par 0 degré 55 minutes latitude sud et 134 deg. 20 min. longitude est de Greenwich. Il donne sur les habitans des détails conformes aux relations précédentes (1). Si on admet cette opinion, les îles Saint-David ne seraient que la partie occidentale de l'archipel des îles Schouten.

Discussion sur les îles St.-David et Frewill.

(1) *Bradley*, dans l'*Annal Register*, 1817. Miscellan Tracts, p. 916.

TABLEAU *des positions géographiques de l'Océanique centrale, parties orientales.*

NOMS DES LIEUX.	LATIT.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
NOUVELLE-ZÉLANDE.			
Cap Nord	34 22 »	171 » »	*Cook.*
Idem	» » »	» » »	*D'Entrecasteaux.*
Cap Marie de Diemen.	34 30 »	170 41 15	*Idem.*
Idem	» » »	170 22 »	*Cook.*
Cap Est	37 42 30	178 40 »	*Idem.*
Cap Sud	» » »	» » »	
Dusky Bay	45 47 25	166 58 10	*Cook* et *Wales.*
Cap Ouest	45 54 »	164 21 »	*Idem.*
Ile Chatham	45 53 »	180 45 »	*Broughton* corrigé par *Beaupré.*
NOUVELLE CALÉDONIE.			
Cap de la reine Charlotte	22 15 »	164 52 45	*Wales.*
Cap du prince de Galles	22 26 30	» » »	Cook.
Havre Balade	20 17 11	162 4 31	*D'Entrecasteaux.*
Pointe Nord du Rescif.	18 3 »	160 22 »	*Idem.*
ARCHIPEL DU SAINT-ESPRIT.			
Baie Saint-Jacques (Terre du S.-Esprit).	15 20 »	» » »	*Quiros.*
Cap Quiros (*Idem*)	14 44 »	146 55 »	*Cook.*
Port Sandwich (Mallicolo)	16 25 »	165 35 22	*Idem.*
Ile Sandwich	17 45 »	126 10 »	*Idem.*
Port Résolution (Tanna)	19 32 »	167 24 45	*Wales.*
ILES SALOMON, etc.			
Cap Byron (île Santa-Cruz)	10 41 »	163 44 32	*Rossel*, *Beaupré.*
Cap Boscaven (*Idem*).	10 51 5	163 23 15	*Idem.*
Ile Swallow	10 26 »	164 » »	Carte de *Wilson.*
Baxos de Candelaria	6 45 »	157 45 »	*Mendana* et *Fleur.*
Bas-fonds de Bradley.	6 52 »	158 46 »	*Hunter.*
Pointe Nord de l'île Ysabel	7 30 »	» » »	*Mendana.*
Port Praslin (*Ibid*)	7 25 »	155 32 »	*Surville.*
Idem	» » »	156 10 »	Carte de Rossel et Beaupré.

Suite du Tableau des Positions Géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S. deg min sec.	LONG. E DE PARIS. deg min sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
Rocher Eddystone (baie des Indiens).	8 12 »	157 8 »	Shortland.
Cap Nord (ile Bouka).	5 » 30	152 15 »	Rossel et Beaupré.
ARCHIPEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE, etc.			
Cap Glocester (Nouvelle-Bretagne) . .	5 29 »	146 » »	Dampier.
Cap Anne (*Idem*). . .	6 54 »	146 4 »	D'Entrecasteaux.
Port Montagu (*Idem*).	6 10 »	148 20 »	*Idem. Idem.*
Cap Saint-George (Nouvelle-Irlande).	5 » »	149 56 »	Dampier (Rossel).
Havre Carteret (*Id.*).	4 29 »	150 20 30	*Idem. Idem.*
Cap Salomaswer (N. Hanovre) (1) . . .	2 10 »	147 58 »	Maurelle.
La Vendola (îles de l'Amirauté).	2 14 »	145 49 »	D'Entrecasteaux.
Ile de l'Amirauté (pointe nord-ouest).	1 57 »	144 15 »	Bougainville, Rossel.
Les Hermites (la septentrionale).	1 28 »	146 » »	*Dampier* et *Rossel.*
NOUVELLE-GUINÉE.			
Cap du roi Guillaume.	» » »	» » »	
Moa (ile de)	2 7 »	136 27 »	D'Entrecasteaux.
Cap Dory	0 35 »	131 21 »	*Idem.*
Idem.	0 21 »	128 40 »	*Forrest* (inexact).
Cap de Bonne-Espér.	0 19 5	130 6 »	D'Entrecasteaux.
Mispalu (ile occident.)	0 19 15	129 47 »	*Idem.*
Cap Rodney	10 3 22	145 25 45	Edwards.
LOUISIADE.			
Cap Délivrance (dans l'île Rossel).	11 21 »	152 6 »	Rossel.

(1) Le vrai nom est *Pointe de Salomon Sweer*. *Voyez* les Planches du Voyage d'Abel Tasman, n° 32, sect. X, dans *Valentyn*.

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

Suite et fin de la Description de l'Océanique. *Description de l'Océanique Orientale ou de la Polynésie.*

Nous avons déjà parlé généralement de ces nombreux groupes de petites îles semés sur la surface du Grand-Océan, et qui, sous le nom de *Polynésie*, constituent la division la plus orientale de l'Océanique. Nous avons fait observer l'identité d'origine de celles parmi ces îles qui ont été exhaussées par des dépôts volcaniques, ou qui sont nées de l'accumulation des sables sur un rescif de corail. Nous avons aussi discuté les questions relatives à l'identité encore plus étonnante qui se montre entre les caractères physiques, les idiomes et les mœurs des tribus disséminées dans ces terres. Il ne nous reste donc qu'à décrire les principales d'entre elles ; car qui pourrait se résoudre à les énumérer toutes, et à répéter pour chacune des détails qui nécessairement se ressemblent? Tenons-nous à la considération des groupes.

Iles Pelew ou Palaos.

En partant de la mer des Moluques, nous aborderons en premier lieu aux *îles Pelew*.

Ces îles avaient été visitées par les Espagnols, qui les appellent *Palaos;* mais elles étaient peu connues avant la relation agréable et intéressante composée par M. Kéate sur les mémoires du capitaine Wilson, qui y fit naufrage en 1783. Cet écrivain ingénieux a peut-être embelli la vérité ; il paraît toujours certain que les habitans des îles Pelew sont un peuple aimable, gai et innocent. Ils sont bien faits, et d'une taille moyenne ; ils ont un teint plus foncé que celui qu'on appelle cuivré ; mais ils ne sont pas noirs, et ils ont des cheveux longs et flottans. Les hommes vont nus ; les femmes portent deux petits tabliers, ou plutôt des franges faites avec la fibre de l'enveloppe de la noix de coco. Les deux sexes sont tatoués,

Habitans.

et se teignent les dents en noir. Il ne paraît pas qu'ils aient aucune idée de religion, quoiqu'ils pensent que l'âme survit au corps. Leur langage paraît être dérivé du malai, répandu dans les nombreuses îles de ces mers.

Gouvernement. Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs, qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain. Ses sujets n'ont que des propriétés mobilières, comme un canot, des armes, des meubles grossiers.

Sol. Ces îles ont en général une élévation moyenne ; des bois épais les couvrent ; un long rescif de corail, qui s'étend à deux lieues du rivage, en quelques endroits jusqu'à six, les environne à l'ouest. L'ébénier croît dans les forêts ; l'arbre à pain et le cocotier paraissent y abonder.

Productions. Nos volailles existent chez ces peuples dans les bois et dans l'état sauvage. Les naturels les négligeaient avant que les Anglais leur eussent appris le parti qu'on pouvait en tirer pour la subsistance. Le poisson est leur principale nourriture. Ils font une sorte de confiture avec la canne à sucre, qui paraît indigène dans ces îles. Ils se lèvent avec le jour et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont établies sur de larges pierres élevées d'environ trois pieds de haut. Elles sont construites de planches et de bambous. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées publiques. Leurs meilleurs couteaux sont faits de nacre de perle : ils en ont aussi d'écailles de moule et de bambou fendu. Ils fabriquent des vases ovales en poterie grossière. Leurs meubles et leurs instrumens ressemblent à ceux d'Otaïti. Leurs armes sont des piques, des dards et la fronde. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres ornés de sculptures assez jolies.

Petites îles. Au nord des îles Palaos se trouvent les îles appelées *Matelotes*, l'île des *Martyrs*, *Sagavedra*, et quelques autres. Des navigateurs espagnols viennent de retrouver ces îles, qui paraissaient douteuses.

Le groupe de *Saint-André*, *Pedro*, *Warwich*, *Eve-*

ning, et quelques autres au sud, ne sont qu'imparfaitement connus.

Iles Marianes. En voguant au nord-est des îles Pelew, nous rencontrons les îles *Marianes*, chaîne de quinze ou seize îles, dont six seulement sont considérables; savoir : *Guan*, *Zarpane*, *Tinian*, *Saipan*, *Anatajan*, *Pagou* et *Agrigam*.

Ces îles furent découvertes, en 1521, par le célèbre navigateur Magellan, qui les appela *îles des Larrons*, à cause du penchant des habitans pour le vol, et de leur adresse à l'exécuter. Mais sous Philippe IV, on leur donna le nom des *Marianes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche (1).

Habitans. Les indigènes ont été presque exterminés par les Espagnols. Il paraît que par la couleur, le langage, les mœurs et le gouvernement, ils ressemblaient beaucoup aux Tagales des îles Philippines. Quoique soumis à une noblesse héréditaire, ils vivaient heureux et tranquilles (2).

Pros ou canots. Leurs petits vaisseaux, appelés *pros* ou *proas*, ont été regardés comme des modèles d'architecture navale; Pigafetta et Anson en remarquèrent l'excellente construction à des époques très-distantes. Ce sont des canots qui ont un flanc convexe et l'autre plane : un balançoir les tient en équilibre; ils font vingt milles par heure en ayant vent de côté. En réunissant par un plancher deux bateaux semblables, plusieurs insulaires du Grand-Océan ont formé des navires que l'habile marin Sidney Smith a jugé dignes d'être imités et introduits dans la marine européenne (3). L'industrie des habitans de ces îles rend improbable l'assertion d'un bon missionnaire, selon lequel ils auraient ignoré l'usage du feu, et auraient, à l'arrivée des Espagnols, pris cet élément pour un être animé. Cet absurde conte pourra faire croire qu'ils

(1) *Bratring*, Mém. sur les îles Marianes, trad. dans les *Annales des Voyages*. (2) Le *P. Gobien*, chez *Desbrosses*, II, p. 495.

(3) *Boswel*, notice sur les expériences de *Sidney Smith*, Annual Register, 1805, miscellan. Tracts, p. 855.

adoraient le feu des volcans dont leurs îles sont remplies. On connaît peu la géographie naturelle de ces îles : il paraît, d'après *La Pérouse*, que quelques-unes sont volcaniques. L'île de l'*Assomption* offrait de toutes parts d'horribles torrens de lave (1). Volcans.

Il n'y avait aucun quadrupède ; les Espagnols y ont porté des chevaux, des bœufs et des cochons, même, selon quelques rapports, des *guanacos* ou *lamas* (2). Les seuls végétaux connus étaient le jaquier ou l'arbre à fruit à pain, le cocotier, l'oranger et les melons d'eau ; les Espagnols y ont planté du riz. Animaux. Végétaux.

L'île *Guan*, presque dépeuplée par la suite de la tyrannie des gouverneurs, commença à respirer en 1772, sous la sage administration de don *Tobias*. Il accoutuma les Indiens à divers genres de culture ; depuis cette époque, l'île produit du maïs, du coton, de l'indigo, du cacao, des cannes à sucre (3). Ile Guan.

Agana est le chef-lieu ; il y a une rade défendue par une batterie de huit canons.

L'île *Tinian* est devenue célèbre par la description brillante qui en a été faite dans la relation du voyage d'Anson. Des navigateurs qui ont long-tems erré sur les mers, au gré des tempêtes, au milieu des privations et des maladies, voyent avec enchantement une terre revêtue d'un peu de gazon ; ils rêvent des beautés supérieures là où il n'y a rien que d'ordinaire. Aussi tous les navigateurs qui, sur la foi de cette relation, se sont rendus à Tinian, ont été bien déçus de leur espérance ; et quelques-uns, entre autres Byron, ont cherché à décrier l'île de Tinian autant qu'elle avait été exaltée. Anson y trouva une quantité prodigieuse de bétail sauvage de couleur blanche, excepté les oreilles, généralement brunes ou noires ; il est probable que les Espagnols l'y avaient jeté pour alimenter la garnison de Guan. Il y Ile Tinian. Contradictions des voyageurs.

(1) *La Pérouse*, Voyage, II, p. 346. (2) *Byron*, Voyage, p. 121. (3) *La Pérouse*, t. II, p. 350.

trouva encore des orangers, des cocotiers et des arbres à pain. Il paraît qu'en effet toutes ces provisions s'y trouvent. Des voyageurs modernes y ajoutent le limon, le mango, l'ananas, la goyave (1); mais il ne faut que de très-simples causes politiques ou physiques pour en dégarnir tout à coup une si petite île. Un ouragan, un tremblement de terre, une épizootie, un mauvais gouverneur, le passage d'un certain nombre de vaisseaux : voilà assez de causes pour expliquer comment Tinian peut être tantôt un paradis et tantôt un désert.

Ilots volcaniques.

Au nord des Marianes s'élèvent divers groupes de petites îles presque toutes volcaniques. Plusieurs portent simplement le nom de *volcan ;* d'autres ont des noms équivalens, comme l'île de *Soufre*. Les beaux noms de *Jardins* désignent deux assemblages dangereux de rescifs autour de deux petites îles. Les îles *d'Or* et les îles *d'Argent* doivent apparemment leurs noms aux fables japonaises.

Rocher remarquable.

C'est dans ces mers que s'élève, en forme de pyramide, l'énorme rocher appelé *la Femme de Lot*. Les vagues courent se briser contre son front sauvage avec une fureur proportionnée à l'espace immense qu'elles ont parcouru avant de l'atteindre. Cette masse s'élève presque perpendiculairement à la hauteur de trois cent cinquante pieds. Les eaux se précipitent avec un bruit épouvantable dans une caverne creusée à travers le côté qui regarde le sud-est.

Archipel des Carolines.

Aucune question de géographie n'est plus obscure que celle de la position des îles Carolines. On sait seulement que cet archipel en général s'étend entre les îles Pescadores à l'est, les Marianes au nord et les Palaos à l'ouest.

Il est probable que les chaînes *particulieres* qui composent la chaîne générale des *îles Carolines* courent à peu près sud et nord, comme la plupart des chaînes du grand Océan.

En attendant qu'un voyage soulève le voile qui couvre

(1) *Shortland* et *Marshall*, trad. dans *Forster*, Magasin des Voyages, I, 191-199.

cette région, tenons-nous à l'intéressante relation de ces généreux missionnaires qui, au péril de leur vie, ont porté dans ce coin inconnu à la géographie même les paroles de la vertu et de la paix (1).

Il paraît que la première notion de ces îles fut apportée aux îles Philippines, en 1686, par une famille de sauvages qui, voulant se rendre d'une île dans l'autre, avait vu son bateau entraîné par les vents et les courans. Les Espagnols les nommèrent d'abord *Nouvelles-Philippines*, et ensuite *Caroline*, du nom de leur roi Charles II. Elles sont au nombre de quatre-vingts environ, très-fertiles, d'un climat très-agréable, mais sujettes à des ouragans terribles. Nombre de ces îles.

Les habitans, très-nombreux, ressemblent à ceux des Philippines; ils sont couleur de cuivre foncé. Suivant les lettres des Jésuites, chaque île avait son chef particulier; mais toutes reconnaissaient un roi, qui faisait sa résidence à *Lamurca*. La noblesse règne avec orgueil sur un peuple esclave. Ces insulaires croient à des esprits célestes, et pensent qu'ils viennent se baigner dans un lac sacré de l'île *Fallalo*; mais ils n'ont ni temples ni idoles, ni la moindre apparence de culte. On rapporte que ceux d'*Yap* adorent une espèce de crocodile, et qu'ils ont des magiciens. La polygamie y est permise. Les criminels y sont bannis d'une île à l'autre. Habitans. Mœurs et lois.

Ils aiment la danse; mais, n'ayant point d'instrumens de musique, ils l'accompagnent de chants; ils n'ont d'armes qu'un arc et une lance, dont la pointe est en os. Leurs *proas* ressemblent à ceux des îles Marianes; selon les missionnaires, ils connaissent la boussole, ce qui supposerait d'anciennes communications avec les Chinois ou avec les Arabes. La langue varie probablement d'un groupe d'îles à l'autre; les missionnaires y ont trouvé beaucoup de ressemblance avec la langue tagale, et par conséquent avec le malai; mais ils citent quelques mots Usage de la boussole.

---

(1) Le *P. Cantova*, dans les *Lettres édifiantes*, II, p. 4; et *Desbrosses*, Histoire des navigateurs, supplément, t. II, p. 43.

qui nous paraissent arabes, tels que *eli*, esprit. Jusque dans ce coin reculé de la terre, on connaît les esclaves nègres. On dit que vingt-neuf nègres espagnols laissés dans une de ces îles, y ont produit une race métisse qui s'est ensuite répandue dans une autre. Les habitans d'*Ulea* sont, à ce qu'on assure, les plus civilisés. *Hogoleu*, la plus grande des Carolines, doit avoir environ trente lieues de long sur quinze de large. On met Yap au second rang; elle occupe l'extrémité occidentale de cette chaîne.

Iles vues par Wilson.

Le capitaine Wilson, en revenant de la mer du Sud, où il avait porté les missionnaires anglais, retourna par le sud de l'archipel des Carolines, par 7 degrés de latitude nord. Il y visita quelques îles, et entre autres le groupe considérable qu'il nomma *Treize îles*, dont la plus méridionale est par 7 degrés 16 minutes latitude nord, et 144 degrés 30 minutes longitude est. Les habitans ont le teint cuivré; les femmes sont d'une couleur pâle-olivâtre; leurs lèvres sont un peu grosses, leur visage assez large et les cheveux noirs et longs. Leur idiôme diffère de celui des îles Palaos, qui en sont voisines (1). Ils vendent des cordages de joncs d'une extrême force; ils portent une espèce de ceinture qui ressemble à une *écharpe espagnole*, et des chapeaux coniques comme ceux des Chinois, qui sont également connus dans les Philippines. On vit cent cinquante canots, chacun monté par sept hommes, l'un portant l'autre.

Iles Mulgrave.

Nous passerons rapidement devant la longue chaîne des îles *Mulgrave*, découverte par Marshall et Gilbert, en 1788. On n'en connaît que les positions et les noms anglais. La plupart sont basses; elles produisent des cocos, des oranges, des choux-palmistes. La race cuivrée qui les habite parut hospitalière et habile dans la navigation (2). Cette chaîne se joint aux îles *Carolines* par les îles *Pescadores* (des Pêcheurs), et peut-être aux archipels de la Polynésie par

(1) Missionary Voyage in the Duff, p. 304. (2) *Gilbert*, dans le *Magasin de Forster*, I, 200-206.

des chaînons encore inconnus, parmi lesquels il faudrait chercher les îles de *Jésus*, la *Solitaire* et quelques autres, vues par Quiros et Mendana. On connaît exactement la position des deux îles *Saint-Augustin* et *Gran-Cocal*, visitées récemment; elles indiquent une chaîne dans la partie méridionale : on retrouvera un jour l'île de la *Belle-Nation* (1), placée par Quiros à mille six cents lieues espagnoles de Lima, et à 10 degrés 20 minutes de latitude. Les habitans, remarquables par leur blancheur, naviguaient dans des canots doubles, et construisaient leurs cabanes élégantes de troncs de palmier (2).

Iles peu connues.

Tous les parages à l'ouest de l'archipel des Navigateurs, jusque vers les îles Salomon, paraissaient renfermer plusieurs îles détachées. La plus remarquable aujourd'hui est celle de *Rotumahou*, le *Taumaco* de Quiros. Le capitaine Wilson, de retour du voyage des missionnaires, y aborda. « La fertilité et la population de cette île isolée » paraissent extrêmes. Dans un espace de moins d'un » mille anglais de long, nous comptâmes deux cents » maisons, sans celles qui devaient être cachées derrière » les arbres. Les cochons, les volailles et les fruits abondent ici, et c'est une des meilleures places de rafraî- » chissement. » Elle est, selon Quiros, à cinquante lieues de la terre du Saint-Esprit. La langue des Nouvelles-Hébrides et celle des îles des Amis y paraissent connues; car le chef prit le nom de *Taurique*, évidemment le titre *Térique* donné aux chefs des îles des Amis, et encore celui de *Toumaï*, qui probablement n'était que le mot *Tomar*, signifiant *ami* dans l'idiome de l'île de Tanna (3). Les îles voisines à l'ouest portaient les noms de *Temelfica*, d'*Indeni*, de *Manci*; la dernière avait un volcan. Quiros en vit plusieurs, mais les détermina vaguement. Les habitans de Taumaco avaient connaissance de Mallicolo, et traçaient avec des cailloux une carte des archipels voisins.

Détails sur l'île de Taumaco ou Rotumahou.

---

(1) *De la Gente Hermosa*. (2) *Quiros*, Viajero Universal, XVII, p. 170.
(3) *Forster*, Voyage, II, 231. *Quiros*, l. c, 174.

Iles Fidgi.

Plus au sud s'étend le groupe considérable qui porte le nom de *Fidgi* ou du *Prince-Guillaume*.

Les Fidgiens passent pour anthropophages; ils sont plus industrieux que les Tongatabouais, d'après les propres aveux de ceux-ci, qui cependant les ont subjugués. Celles de ces îles que le capitaine Wilson vit en 1796, étaient d'une élévation moyenne, couvertes de cocotiers jusqu'au sommet, et entourées de rescifs très-étendus et très-dangereux; le vaisseau des missionnaires y faillit périr en plein jour par un tems calme, en donnant contre un rescif dont aucun indice ne faisait soupçonner l'existence.

Archipel des Iles des Amis.

En naviguant à l'est, nous verrons s'élever du sein des flots les collines et les plaines qui composent l'archipel des *îles des Amis*. On peut étendre cette division aux îles Fidgi à l'ouest, à celles des Cocos et des Traîtres au nord, à celle dite de *Savage* à l'est, et à celle de Pylstaert au sud. Circonscrit dans ces limites, l'archipel des Amis sera encore assez grand, puisqu'il contient au-delà de cent îles et îlots. Cet archipel tient à peu près le premier rang parmi ceux de la Polynésie, par l'industrie de ses habitans et l'espèce d'ordre politique qui y règne.

Détails sur l'île Tongatabou

La principale de ces îles est celle nommée *Tongatabou*, c'est-à-dire île consacrée. Elle est une des plus méridionales. Les voyageurs l'ont décrite avec le détail le plus minutieux. Néanmoins, sans les relations de Labillardière et des missionnaires anglais, nous la connaîtrions mal. Le pays en général n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de montagnes, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades; mais il étale aux yeux des spectateurs la fertilité la plus abondante.

Climat. Saisons.

Les vents y soufflent le plus souvent entre le sud et l'est; et lorsqu'ils sont modérés, on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages; mais elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment. D'après la relation des missionnaires, les tremblemens de terre y sont très-fréquens. Le feuillage n'éprouve point d'altération sensible aux diverses

époques de l'année ; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, et on jouit d'un printems universel et continu. Les missionnaires ont trouvé l'air très-sain, mais plus froid qu'ils ne s'y attendaient.

Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'île. On n'y voit guère d'autre pierre, excepté une espèce de *lapis lydius*, dont les naturels font leurs haches. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terreau, le sol est en général d'une profondeur considérable. L'humus végétal recouvre une couche d'argile. M. Labillardière a jeté un coup d'œil sur la botanique de cette île. A l'ombre des bois croît le *tacca pinnatifida*, le *mussænda frondosa*, l'*abrus precatorius* et le poivrier, qui sert aux habitans à faire le kava ; ils font des nattes avec le *pandanus odoratissimus* ; l'*hibiscus tiliaceus* croît spontanément sur les bords des diverses cultures et tout près de la mer ; son écorce fournit aux insulaires de quoi faire des étoffes beaucoup moins belles que celles du mûrier à papier ; des cotoniers de l'espèce appelée *gossypium religiosum* croissent dans les lieux humides, mais ne sont pas employés par les habitans. On y trouve aussi du bois de *sandal* et une forte noix muscade qui n'est point aromatique (1). Les oiseaux et les insectes sont en grand nombre ; les rescifs offrent en foule les coquillages les plus rares. Sol Rocher. Végétaux.

L'île de Tongatabou est divisée en trois souverainetés, *Ahijo* au nord, *Moua* au centre, *Ahodschi* au sud-est (2). Ces districts ont chacun leur souverain ; la famille régnante de Moua porte le nom de *Fouttafaihi*, qui est également celui d'un des dieux nationaux ; il paraît que les *Fouttafaihis* étaient autrefois les souverains absolus de l'île, et président encore aux sacrifices. Mais le *Diougona-gabula* ou le prince du canton septentrional, s'est emparé dernièrement de la supériorité politique. Tous les Gouvernement.

(1) *Labillardière*, Voyage, t. II, p. 101, p. 105, etc. (2) Voyage des Missionnaires, chap. XVI.

chefs des îles voisines règnent chez eux en despotes, mais ils se reconnaissent vassaux de l'Etat de Tongatabou, et lui payent un tribut. Les insulaires de Fidgi même, si redoutables du tems de Cook, viennent de subir le joug de Tongatabou; la puissance de cet Etat s'étend de l'autre côté jusque vers les confins de l'archipel des Navigateurs. Leur flotte de pirogues est plus respectable que celle des Taïtiens, et leur navigation s'étend probablement jusqu'à l'archipel du Saint-Esprit: ils ont donné à Cook une longue liste des îles qui leur sont connues.

Caractère et mœurs.

On sacrifie à Tongatabou un grand nombre de victimes humaines; et, malgré leurs idées sur la propriété, les habitans ne se font aucun scrupule de voler les étrangers. En général, M. Labillardière donne à ces insulaires un caractère infiniment plus méchant et plus barbare que l'on ne devrait le supposer, d'après les relations de Cook et de Forster; il y vit même des assassinats commis avec beaucoup de perfidie (1). Nous devons avouer que la relation plus moderne des missionnaires anglais ne présente pas un tableau entièrement conforme aux idées de M. Labillardière. « Les habitans des îles des Amis, disent les mis- » sionnaires, méritent le nom que Cook leur a donné; » dès qu'on leur en eut expliqué le sens, ils parurent s'en » enorgueillir. Ils exercent entre eux une libéralité et une » générosité étonnantes. Pendant quatre mois nous n'a- » vons ni vu ni entendu parler de la moindre querelle » entre eux. L'infanticide et plusieurs autres institu- » tions sociales des Taïtiens sont inconnus ici. L'in- » fidélité conjugale, parmi les classes élevées, est sévè- » rement punie, du moins quant au séducteur; les fem- » mes sont à peu près esclaves. La polygamie est une pré- » rogative des chefs. » Dernièrement un missionnaire s'est fait païen et sauvage; mais quatre ans suffirent pour le dégoûter de la félicité dont l'image l'avait charmé (2).

Les missionnaires croyent que ces insulaires n'ont pas

(1) *Labillardière*, t. II, p. 109. (2) Narrative of a four years residence at Tongatabou. Londres, 1811.

un ordre distinct de *prêtres*, quoiqu'ils aient une foule de divinités et un culte public. Ils ont deux grands *natchés* ou fêtes religieuses : l'un pour implorer la protection de *Fouttafaihi* en faveur des fruits nouveaux plantés ; l'autre, après la moisson, pour témoigner à ce dieu leur gratitude. Chacun tue et apporte lui-même l'animal qu'il offre en sacrifice. *Calla-Feilatonga* est la souveraine des flots et des vents : le dieu *Mauwi* porte l'île sur son dos ; les tremblemens de terre ont lieu lorsque ce dieu, ennuyé de ce fardeau, veut s'en débarrasser. Le dieu du plaisir, *Higgolayo*, rassemble toutes les âmes dans un paradis très-semblable à celui de Mahomet. Religion. Mythologie.

Les maisons, ordinaires et publiques, sont bien inférieures à celles de Taïti, soit pour la commodité, soit pour l'élégance. Mais les pirogues sont en revanche beaucoup mieux construites ; leurs nattes sont tellement supérieures à celles de Taïti, que les navigateurs en peuvent apporter comme objets de commerce dans cette dernière île ; ils fabriquent aussi des étoffes lustrées, rayées, à carreaux et à divers dessins de figures. Les paniers, les peignes et autres petits ouvrages qui sortent de la main des femmes, sont faits avec goût et élégance. Les cordages des lignes de pêche, les hameçons de ces insulaires sont d'une aussi bonne qualité que les mêmes objets en Europe. Tongatabou a un excellent et vaste havre, très-susceptible d'être fortifié. Habitations. Pirogues.

L'île d'*Eoua* est nommée *Middelburg* par Tasman ; c'est une terre élevée, d'un aspect charmant, boisée, fertile et pourvue d'eau douce. Quoique le sol en général soit argileux, on voit percer le rocher de corail jusqu'à la hauteur de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ile Middelburg.

Anamouka ou *Rotterdam* est la plus considérable d'un groupe situé au nord de Tongatabou. Anamouka est composée, comme Tongatabou, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau ; on y trouve un seul rocher calcaire. Il y a plus de fruit à pain et de pampelmouses, et tous Ile Rotterdam.

les végétaux y viennent mieux qu'à Tongatabou. Les terrains ne sont pas enfermés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites; mais les berceaux touffus couvrent les chemins et étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés que forment les petites élévations et les différens groupes d'arbres contribuent encore à orner, et à varier l'aspect de cette terre.

Diverses îles. *Tafoua* renferme un volcan que les indigènes regardent comme le séjour d'une divinité.

Vavao est la *Mayorga* de Maurelle, navigateur espagnol; pour Latté, il lui a laissé son nom indigène; enfin celle qu'il nomme l'*Amargura* est, d'après toutes les probabilités, *Hamoa*. Ces îles sont très-fertiles, peuplées, et au moins aussi avancées en civilisation que Tongatabou même.

Au sud de l'archipel des Amis, l'île *Vasquez* et le groupe des *îles Kermadec* marquent la continuation de la chaîne sous-marine vers la partie orientale de la Nouvelle-Zélande.

Au nord des îles des Amis on distingue, parmi plusieurs petites terres isolées, la pittoresque île de *Horn*, dont Lemaire et Schouten vantent la fertilité. Le chef portait une couronne de plumes. Probablement c'est l'*Enfant perdu* de M. Bougainville (1).

Île Horn.

Île des Navigateurs. En continuant notre voyage à l'est, le premier archipel un peu considérable qui appelle notre attention, est celui des *Navigateurs*, découvert par Bougainville, et examiné par La Pérouse. Celles qu'on a visitées sont au nombre de sept; savoir: *Pola*, *Calinasse*, *Oyolava*, *Maouna*, *Fanfoue*, *Leone*, *Opoun*, situées de l'ouest à l'est. Les habitans connaissent encore trois îles situées au sud-ouest. Dans la savante carte du Grand-Océan, par Arrowsmith, Pola est nommée *Otawhy*; Oyolava, *Oatouah*; Maouna, *Toutouillah*; et Opoun, *Toumahlouah*. De ces noms, celui

(1) Voyage autour du monde, p. 24.

de *Toutouillah* se retrouve dans la liste des îles que les habitans de Tongatabou fournirent au capitaine Cook (1) ; circonstance qui donne du poids à la nomenclature anglaise. Mais ces îles n'ont-elles pas plusieurs noms dans les divers dialectes ? Cet archipel a reçu le nom d'*îles des Navigateurs*, parce que les habitans avaient un grand nombre de pirogues, et montraient une adresse admirable à les diriger ; circonstance commune à toute la Polynésie, et qui, par conséquent, ne semble pas très-propre à devenir le motif d'une dénomination distinctive.

Les îles des Navigateurs ont le sol élevé. Leurs montagnes centrales, les belles plaines qui bordent les rivages, et les rescifs de corail qui environnent les îles, les rapprochent des îles de la Société. *Maouna* est très-fertile (2). Les frégates furent environnées de deux cents pirogues remplies de différentes espèces de provisions, consistant en oiseaux, en cochons, en pigeons ou en fruits. L'abondance des provisions y est telle, qu'en vingt heures Maouna lui fournit cinq cents cochons, et une quantité immense de fruits. L'île est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers. Les bosquets, où murmurent de nombreuses cascades, sont peuplés de ramiers et de tourterelles. Parmi les rocs de corail qui bordent le rivage, on trouve des cailloux de basalte. **Sol. Montagnes.** **Productions de l'île Maouna.**

Les femmes étaient très-jolies et non moins libres ; elles ont les formes les plus régulières et les plus voluptueuses ; une écharpe de feuilles leur sert de ceinture ; un ruban vert s'enlace dans leur chevelure ornée de fleurs ; à la couleur près, on croit voir des nymphes ou des dryades. Les hommes avaient une stature et une force peu communes, et beaucoup de férocité ; ils méprisaient la petite taille des Français ; ils traitaient les femmes en esclaves. Les vieillards, retenant par force les jeunes filles, servaient de prêtres et d'autel au culte de Vénus, pendant que des **Beauté des femmes.**

(1) *Cook*, troisieme Voyage, t. I, p. 368. (2) Voyage de M. *La Pérouse*, t. III, p. 264.

matrones célébraient par des chants ces noces brutales (1). Rien n'est délicieux comme la situation de leurs villages ; on les entrevoit comme perdus au sein de riches vergers qui croissent sans culture ; ces huttes, soutenues par de grossières colonnades, sont couvertes de feuilles de cocotier. Ils se nourrissent de la chair des cochons, des chiens et des oiseaux, ainsi que des fruits de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier, du guava et de l'oranger. Les insulaires faisaient peu de cas du fer et des étoffes, et n'estimaient que les grains de verre (2).

Désastre de MM. Langle et Lamanon.

C'est à Maouna que le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins furent massacrés par les habitans, probablement parce que le capitaine ayant donné des verroteries à quelques chefs, avait oublié de faire aux autres la même politesse. La Pérouse, cruellement détrompé des idées favorables qu'on lui avait données sur le compte des sauvages, dit en cette occasion : « Je suis » mille fois plus en colère contre les philosophes qui pré- » conisent les sauvages, que contre les sauvages mêmes. » Le malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me dit » encore, la veille de sa mort, que les Indiens valaient » mieux que nous » (3).

Île d'Oyolava.

M. de La Pérouse vit à *Oyolava* le plus grand village de toute la Polynésie ; à la fumée qui s'en élevait on l'eût pris pour une ville ; la mer était couverte de pirogues montées par des hommes d'une aussi haute stature que ceux de Maouna.

Quoique les insulaires de ce groupe se distinguent par une férocité de caractère qu'on ne remarque guère dans aucune autre partie de la Polynésie, ils ont cependant beaucoup d'industrie, d'adresse et d'invention ; avec de simples outils de basalte, ils réussissent à polir parfaitement leurs ouvrages de bois. Non-seulement ils font des étoffes d'écorces, mais ils en fabriquent une de vrai fil,

---

(1) Voyage de M. *de La Pérouse*, t. III, p. 275. (2) *Idem*, *ibid.*, p. 282. (3) *Idem*, t. IV, p. 439.

qu'ils tirent sans doute d'un lin pareil à celui de la Nouvelle-Zélande. Un naturel des Philippines, à bord du vaisseau français, entendait leur dialecte qui, par conséquent, doit être dérivé du malais.

Selon le même voyageur, Oyolava est au moins égale à Taïti en beauté, en étendue, en fertilité et en population ; il suppose même que l'archipel entier renferme quatre cent mille habitans ; estimation que nous réduirons à un dixième. Population.

Si on voulait un jour diviser la Polynésie en régions naturelles, on comprendrait les îles Pelew, les Mariannes, les Carolines et les Mulgraves dans la Polynésie occidentale, dont l'île Hogoleu serait le centre. On appellerait Polynésie centrale les archipels des Navigateurs, des Amis, de Fidgi avec toutes les îles situées depuis celle de Saint-Augustin jusqu'au groupe de Kermadec. Une mer ouverte sépare cette région de la Polynésie orientale, dont Taïti est le centre. Nous allons nous placer en pensée dans cette île centrale, dont la description peut s'appliquer à la plupart des autres. Polynésie orientale ou extérieure.

L'archipel *de la Société* a fourni matière à plus d'écrits que maints royaumes de l'Europe. Qui n'a pas admiré les charmes de la reine *Oberéa ?* Qui n'a pas assisté aux fêtes de *Pomarre ?* Les Taïtiens nous sont mieux connus que les habitans de la Sardaigne ou de la Corse. Îles de la Société.

Quoique le nom d'*îles de la Société* n'ait été donné originairement par le capitaine Cook qu'au groupe d'*Uliétéa* et de *Huaheine*, il a reçu depuis, et sur l'autorité de Cook lui-même, une acception plus étendue. On y comprend encore Taïti avec ses dépendances, et l'on y attribue, quoique improprement, plusieurs îles dispersées au loin, jusqu'à *Toubouai* dans le sud, et *Palmerston* dans l'ouest.

Taïti a mérité le titre de reine de l'Océan pacifique. Cette île se compose de deux montagnes coniques, réunies par un isthme marécageux. Détails sur l'île de Taïti.

La grande presqu'île est de forme circulaire ; le dia-

mètre en est de huit lieues trois quarts ; la petite presqu'île, située au sud-ouest, est un ovale de six lieues de long sur trois à quatre lieues de large. L'isthme a trois quarts de lieue de largeur. La circonférence totale de l'île est de trente-neuf lieues; le tout mesuré sur la carte des missionnaires anglais.

Sol. Montagnes. Entre les montagnes et la mer est une bordure basse, dont la largeur varie; en quelques endroits, et surtout au nord-est, les rochers sont suspendus sur la mer. Dans la plaine et dans les vallons qui entrecoupent la montagne, le sol, couvert d'un gros limon noirâtre, est extrêmement fertile.

Ports et Havres. En montant les collines, la terre grasse des vallons se change en veines d'argile et de marne de différentes couleurs, qui courent sur des lits d'un grès tendre et grisâtre. Le basalte paraît dominer dans les montagnes supérieures. Un lac d'eau douce et très-profond occupe le flanc de la grande montagne. Le havre de *Matavai*, au nord de l'île, est regardé comme le principal; cependant au sud-est il en est un autre appelé port de *Langara*, également bon et sûr. De tous les flancs de l'île on voit descendre des rivières qui forment de jolies cascades.

Climat. Saisons. La situation de cette île au milieu d'un immense Océan, loin de toutes les grandes terres, y rend la chaleur très-supportable. Les missionnaires nous apprennent que les saisons sèches et pluvieuses varient dans les différens cantons de cette terre de si peu d'étendue. Du côté du nord, la récolte du fruit de l'arbre à pain commence en novembre et finit avec le mois de janvier; tandis que dans la partie méridionale elle commence souvent en janvier, et se continue jusqu'en novembre.

Productions végétales. Tous les végétaux propres à l'Océanique viennent à Taiti en abondance et dans la meilleure qualité. On compte jusqu'à huit variétés de l'arbre à pain (1), et quinze du bananier (2). L'extrême perfection du fruit

(1) *Bligh*, Voyage to the Southsea, p. 109. (2) *Wilson*, Missionary Voyage, p. 378.

prouve que ces arbres sont ici cultivés depuis bien des siècles. Le *spondias dulcis*, nommé *evi* en taïtien, ne porte nulle part des pommes plus dorées et plus savoureuses. La canne à sucre, nommée *to* (1), est d'une espèce supérieure à celle des Indes orientales, et aujourd'hui préférée dans toutes les colonies. L'écorce de la *morus papyrifera* fournit la matière première d'une étoffe fine et douce. Les habitans ont dédaigné toutes les cultures d'Europe qu'on a voulu leur enseigner ; le tabac seul a trouvé grâce à cause de ses fleurs (2). Il y a plusieurs espèces d'excellent bois de charpente et de menuiserie ; les missionnaires donnent les noms taïtiens de plusieurs, qui égalent l'acajou en beauté et l'ébène en dureté. Nous remarquerons le précieux bois de *sandal*, qui ne se trouve que sur les montagnes, tant le blanc que le noir ; mais il est peu abondant. Des oiseaux et des poissons sans nombre animent les airs et les eaux. Le cochon de l'espèce connue au Siam (3), et le chien, délicatement nourri, fournissent de bonnes viandes. Animaux.

Les Taïtiens sont de couleur olivâtre tirant sur celle du cuivre. Les hommes, sans cesse exposés au soleil, ont le visage très-basané ; mais les femmes n'offrent qu'une teinte de plus que les brunes d'Andalousie ou de Sicile ; elles ont de beaux yeux noirs, des dents unies et blanches, la peau douce, les membres proportionnés avec grâce. Elles parfument et ornent de fleurs leurs cheveux d'un noir de jais. Mais l'habitude qu'elles contractent dès l'enfance de s'élargir le visage, de s'agrandir la bouche et de s'aplatir le nez, leur donne un air masculin qui gâte leurs charmes naturels. Les chefs sont d'une taille plus haute que le peuple ; il en est peu qui aient moins de six pieds. L'habit des deux sexes est presque le même, excepté que les hommes portent le *maro*, pièce d'étoffe qui enveloppe la taille et se passe entre les cuisses. Une autre pièce oblongue, percée pour le pas- Habitans. Vêtemens.

(1) *Forster*, de Plantis esculentis, p. 77. (2) Voyage des Missionnaires anglais, p. 502, trad. allem. (3) *Forster*, Observ., etc., p. 167 (en all.).

sage de la tête, pend par devant et par derrière ; une troisième se drape sur le milieu du corps, et une sorte de manteau carré se jette par-dessus tous ces vêtemens.

Circoncision. Tatouement. Les Taïtiens pratiquent la circoncision. Les marques du *tatouement* ne sont pas de simples ornemens destinés à flatter la vanité. Cet usage est lié aux institutions politiques et religieuses de la nation. Les individus des deux sexes ne sont réputés indépendans de l'autorité paternelle et capables de contracter des liaisons civiles, qu'après avoir reçu la dernière marque du tatouement. Les divers actes de cette opération sont regardés comme des sacrifices agréables aux divinités, et l'instrument avec lequel un prince a été tatoué est déposé dans le *moraï* de ses ancêtres. La société des *Arreoy* a, comme la maçonnerie, plusieurs degrés qui sont désignés par le genre du tatouement (1).

Maisons. Leurs maisons ne servent que pour y reposer pendant la nuit et durant les grandes chaleurs : ce sont des cabanes d'une forme très-élégante; des petites colonnes de bois, placées en ovale, soutiennent un toit de feuilles de palmier. On ferme les côtés, selon les circonstances, avec des nattes. Le plancher consiste en une couche de foin, sur laquelle on étend des nattes souvent très-jolies. Ces maisons rustiques sont disséminées sur toute la plaine et dans les vallées, de la manière la plus agréable et la plus pittoresque, au milieu de plantations riantes.

Plantations. Les grands palmiers s'élèvent au-dessus du reste des arbres, le bananier déploie ses larges feuilles, et on aperçoit çà et là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portent des pommes dorées, qui, par le jus et la saveur, ressemblent à l'ananas. Les espaces intermédiaires sont remplis de mûriers, d'ignames, de cannes à sucre. Les cabanes sont en outre entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *gardenia*, le *guettarda*, le *calophyllum*.

Castes. On doit distinguer à Taïti la *noblesse*, dont les droits

(1) Voyage des Missionnaires, p. 446, en all.

sont héréditaires, du *peuple*, qui en est dépendant à la vérité, mais sans aucune espèce de servitude.

L'*éri-rahei*, c'est-à-dire, le *chef sacré*, est monarque héréditaire de tout l'Etat, qui, en 1797, comprenait l'île de Taïti et celles d'Eiméo, de Tethuroa et de Maïtéa, avec des prétentions sur celles d'Ulietéa et d'Otaha. Dès qu'un *éri-rahei* devient père d'un enfant mâle, la couronne Succession au trône. passe à l'enfant, et le père n'est plus que *régent*.

Un tablier ou *maro* fait de plumes rouges, est la Avénement du roi. marque de la dignité royale; on en revêt le jeune souverain au milieu d'une cérémonie solennelle, dans laquelle on remarque surtout une harangue formelle au peuple, délivrée par l'orateur d'État, office ordinairement rempli par un des principaux prêtres : malheureusement des sacrifices humains font une partie essentielle de cette cérémonie; un œil de la victime est offert au roi par un prêtre, qui lui tient un long discours, probablement d'un sens religieux.

Les *éris* sont les possesseurs héréditaires des grands Nobles, Seigneurs, Fermiers, etc. domaines; ils gouvernent les districts, et il paraît qu'ils sont presque souverains chez eux, quoique dépendans de l'éri-rahei. Les *towhas* sont ordinairement des parens des *éris*; ils gouvernent quelques subdivisions des grands districts, ou demeurent à la cour des éris. Les *rattiras* sont les possesseurs des domaines; leur autorité paraît bornée aux droits que la simple propriété franche donne. Les *manahounis* sont des fermiers sans propriété foncière, mais libres quant à leurs personnes et à leurs biens acquis; ils peuvent aller d'un maître à l'autre. Enfin, les domestiques sont appelés *towtows*, et ceux qui servent les femmes se nomment *toutis*; ces derniers sont, ainsi que leurs maîtresses, exclus de toute cérémonie religieuse. Aucun homme du peuple ne peut s'élever à une station plus haute que celle d'un towha, tout au plus. Les nobles ou *éris*, au contraire, conservent toute la dignité de leur rang héréditaire, dût le monarque même leur ôter l'administration de leurs districts. Les

Droits de propriété. missionnaires assurent que la propriété est sacrée ; que la dernière volonté du possesseur est exécutée scrupuleusement et que ses biens sont remis soit à ses enfans, soit à son *tayo* ou parent adoptif ; que les terrains sont marqués par des bornes de pierre ; que les injures verbales, et, à plus forte raison, le vol et les violences, sont punis sévèrement (1).

Religion. Trinité. Le Taïtien croit en une espèce de trinité, dont voici les noms : *Tani, te médoua*, le père ; *Oromattaw, toua ti te meidi*, dieu dans le fils ; *Taroa-mannau, te houa*, l'oiseau, l'esprit (2).

Divinités inférieures. Cette grande divinité réside dans le palais des cieux, dans le *Torova*, avec beaucoup d'autres divinités ou *Eitouas* (Eatuas, selon l'orthographe anglaise), qui toutes ensemble sont désignées sous le nom de *Fhanaw po*, c'est-à-dire, enfans de la nuit. Leur généalogie est, comme toutes les théogonies du monde, un système de cosmographie caché sous des allégories. Les îles de l'Océan sont les débris d'une grande terre ou île, *Vénoua noï*, que les dieux courroucés ont brisée en morceaux. Ces grandes divinités ont un temple commun dans le district d'Oparre : mais elles ne doivent être invoquées que dans les calamités publiques. Les prières journalières sont adressées aux *eitouas* inférieurs. Chaque famille a son *thi* (3) ou génie protecteur ; c'est de lui qu'on attend les biens et les maux de cette vie. Les âmes des défunts, dévorées par les oiseaux sacrés, subissent une purification et deviennent des divinités qui influent puissamment sur le sort des vivans. Les Taïtiens croient fortement à l'immortalité de l'âme, et pensent que, selon sa vertu et sa piété, l'âme jouira de différens degrés de grandeur et de félicité. Très-religieux, ils ne s'approchent qu'avec un profond respect des lieux sacrés. Toute la nature est animée aux yeux de ce peuple sensible ; les airs,

Vie future

(1) Voyage des Missionnaires, l'appendice, ch. II. (2) *Oromataw* et *Taroa-mannau* rappellent l'Oromasde et l'Ariman de la mythologie persane. (3) *Thi* ressemble au *Div* des Persans et au *Theos* des Grecs.

les montagnes, les fleuves, la mer, sont peuplés d'esprits. Les *tahouras* ou prêtres sont nombreux et très-puissans: tous les chefs officient en certaines occasions. Le choix des victimes humaines qu'ils offrent à leurs dieux tombe toujours sur des criminels, et on ne les immole que dans les bras du sommeil; exemple frappant de l'humanité de ces peuples, qu'une superstition barbare n'a pu entièrement étouffer.

Toute l'ambition d'un Taïtien est d'avoir un magnifique *moraï* ou tombeau de famille. Les funérailles, surtout celles d'un chef, ont un caractère de solennité et de tendresse. Des cantiques retentissent; les coups de dent de requin font couler le sang parmi les pleurs; des offrandes déposées sur la bière, des combats simulés, des interdits religieux ou des jours de jeûne et de repos, tout est mis en usage pour donner une image sensible de la douleur publique. Les *tapapow* ou hangars sous lesquels les cadavres restent exposés jusqu'à la dessiccation, et les *moraïs* (1) ou cimetières, murés et pavés, où l'on dépose les ossemens, sont placés dans des situations romantiques, où l'ombre des arbres funèbres, l'aspect des rochers et le murmure des ruisseaux, inspirent le recueillement et la mélancolie. Moraïs. Funérailles.

Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. « Il est difficile, nous dit-on, dans » ce pays, autant que dans un autre, d'avoir des privautés » avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, » si on en excepte toutefois les filles du peuple; et même » parmi ces dernières il y en a beaucoup qui sont chastes. » Il est vrai qu'il existe une classe de prostituées, ainsi que » partout ailleurs; le nombre en est peut-être ici encore » plus grand; telles étaient les femmes qui venaient à bord Conduite des femmes.

(1) *Tapapow* rappelle le nom grec d'un sépulcre, *taphos*. Le nom *moraï*, qu'on prononce plutôt *mahrai*, rappelle le verbe grec *marainein*, se consumer.

» des vaisseaux européens, ou dans le camp que ces » étrangers avaient sur la côte (1). »

Danses lascives. Les missionnaires anglais, membres de la très-austère secte des méthodistes, assurent qu'ils n'ont vu aucune apparence d'indécence publique; ils prétendent que les danses lascives ne sont exécutées que par des jeunes gens étourdis, et que même ceux-ci, hors de l'enceinte du théâtre, ne se permettent pas le moindre geste choquant.

La conduite générale des Taïtiennes, comme mères et épouses, ne déshonore point la nature humaine. Les femmes montrent beaucoup d'attachement aux intérêts de leurs maris, et exercent de bonne grâce l'hospitalité et la charité envers les pauvres. Accouchemens. Elles accouchent avec une extrême facilité; si les enfans sont faibles ou qu'ils aient quelques défauts corporels, les mères emploient tous leurs soins pour y remédier : aussi voit-on rarement des personnes boiteuses ou contrefaites. Le plus précieux ornement des femmes est une perruque faite des cheveux de leurs parens défunts. La polygamie n'est point admise parmi le peuple.

Société des Arreoys. Malheureusement une détestable institution politique, introduite par l'orgueil de la noblesse, forme une ombre dans ce tableau. Sous le nom d'*Arreoys*, un nombre très-considérable de Taïtiens nobles, des deux sexes, forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes. Une de ces femmes devient-elle enceinte, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père et qu'il n'interrompe pas la mère dans le cours de ses débauches.

Population. Après ce qu'on vient de lire, on ne sera pas étonné d'apprendre que la population totale de Taïti ne monte qu'à 16,000 âmes, d'après une espèce de recensement fait par les missionnaires : c'est environ 250 par lieue carrée, en considérant l'étendue totale de l'île; mais il faut observer que seulement la plaine et les vallées inférieures sont habitées.

(1) *Wilson*, Missionary Voyage.

Industrie.

Les Taïtiens fabriquent des étoffes et des nattes très-jolies. Ils paraissent avoir parcouru une grande partie de l'Océan ; mais leur navigation est déchue, et des guerres civiles ont récemment bouleversé cette île.

Détails sur les autres îles.

Parmi les autres îles de la Société, on nomme *Huaheine*, où les fruits mûrissent quelques semaines plus tôt qu'à Taïti ; cette île a deux excellens ports (1). *Uliétéa* est plus considérable; mais les habitans, d'un teint plus noir, ont un caractère féroce et perfide. Forster et les Espagnols l'appellent *Orayétéa*, et accusent Cook d'estropier les noms. Un seul et même rescif entoure cette île et celle d'*Otaha*. Les habitans de *Borabora* étaient redoutés dans toutes les îles voisines, il y a quinze ou vingt ans; ils avaient conquis Uliétéa et Huaheine ; mais, selon Vaucouver et les missionnaires, leur puissance est tombée. *Maïtéa*, la plus orientale, sert d'entrepôt au tribut de perles que les Taïtiens lèvent dans l'archipel des îles basses. (2). *Eiméo* possède deux des meilleurs havres de tout l'Océan. L'inaccessible *Tethuroa* sert de citadelle au roi de Taïti, pour y conserver son trésor. *Mapija* ou l'île de lord Howe, et *Genuavra* ou l'île Scilly, ne sont habitées que des pengouins (3).

Iles dispersées au sud.

Au sud-ouest et au sud-est de l'archipel de la Société s'étend une longue chaîne d'îles qui commence par celle de *Palmerston*, et se termine par celle de *Pâques*. Nous proposerons de les appeler *Sporades australes*. Le groupe le plus occidental comprend les îles de Palmerston, de *Watéou*, de *Mangia*, et quelques îlots. Dans le second groupe on voit *Toubouai*, avec des habitans robustes et sauvages; *Ohiteroa*, riche en arbres casuarina, et où règne une grande industrie; enfin l'île *High* ou *Haute*, du capitaine Broughton. Au nord-est, à l'est sont les îles *Gloucester*, *Conversion-de-St.-Paul*, *Michael* et plusieurs autres peu connues. On distingue au sud *Oparo*,

(1) Voyages des Espagnols à Taïti, dans le *Viajero Universal*, XVII, p. 324. (2) *Ibid.*, p. 323, comp. *Wilson*, Missionary Voyage, introduction, p. 27. (3) *Viajero Universal*, p. 327.

dont les habitans parlent la langue polynésienne, mais ne sont point tatoués. *Pitcairn* est aujourd'hui peuplée d'une colonie formée par ceux d'entre les marins révoltés contre Bligh qui avaient échappé aux recherches des Anglais. Ils vivent dans une simplicité patriarcale. Les dernières des Sporades sont l'île *Ducie* et la célèbre *île de Pâques*, dont l'identité avec la terre de Davis n'est pas encore tout-à-fait décidée. Dans cette île aride et volcanique, on voit des espèces de plate-formes où s'élèvent des colonnes informes, ayant quelquefois quinze pieds de haut, surmontées d'un buste grossièrement sculpté, dont la face n'a pas moins de cinq pieds; la matière est une lave rouge très-poreuse et légère. Ces statues semblent, au reste, avoir une certaine ressemblance avec les sculptures de l'île Uliétéa. Les têtes ont le caractère des peuples de Polynésie. Le langage, les mœurs, l'habillement des habitans de cette île ressemblent également à ceux des autres îles. Ainsi il n'y a rien ici qui rappelle les Péruviens: les îles plus voisines encore du continent de l'Amérique ayant été trouvées absolument inhabitées, il est bien évident que les nations de l'Amérique n'ont jamais contribué à peupler la Polynésie.

Réfugiés anglais à Pitcairn. — Ile de Pâques. — Statues.

Si, de l'île de Pâques, nous voulons nous transporter aux îles Marquesas, il faut passer devant une région singulière, semée de petites îles basses, sablonneuses, et entourées de rescifs de corail. Les îles de cet *archipel* vraiment *dangereux* présentent des formes bizarres, et les noms d'île de la *Harpe*, de l'*Arc*, de la *Chaîne* expriment avec exactitude la figure des terres auxquelles ils ont été donnés. *Tioukéa* est une île basse assez considérable. Dans toutes ces îles, les cocotiers abondent; on y voit du cochléaria, du pourpier et diverses autres plantes; les chiens, qui sont ichtyophages, et les cochons, se trouvent ici comme sur les îles hautes. La race d'hommes est la même; seulement leur teint est plus foncé. L'île de *Perle* offre un fait très-remarquable pour la géographie naturelle: on y voit plusieurs jetées de rochers de corail,

Iles basses. — Archipel dangereux.

placés l'un derrière l'autre, entre la lagune et la mer ; ces jetées courent régulièrement du sud au nord ; elles sont quelquefois élevées de 8 à 10 toises au-dessus du niveau de la mer ; cependant il paraît que des tempêtes violentes ont poussé des blocs de corail par-dessus les premières jetées, jusque sur les flancs des jetées intérieures. Les sillons qui séparent ces jetées sont ordinairement de dix toises de largeur, et de dix à douze pieds de profondeur (1).

Au nord des îles basses s'élève la chaîne sourcilleuse des îles *Marquesas*, dont les principales sont *Ohitoa* ou Sainte-Madeleine, *Onateyo* ou San-Pedro, *Ohitahou* ou Sainte-Christine, et l'île de Baux ou *Noukahiva*. Iles Marquesas.

Les principales îles de cet archipel furent découvertes par Mendana, qui leur donna le nom de Garcias de Mendoça, marquis de Canete, vice-roi du Pérou ; de là vient qu'on les nomme quelquefois les îles Mendoces. S'il faut ajouter foi à la relation de la découverte de Mendana, ce petit archipel était habité par une très-belle race ; les femmes se faisaient remarquer par la beauté de leurs traits, et leur teint, quoiqu'un peu brun, était assez agréable ; enfin, par tous les agrémens de leur personne, elles pouvaient rivaliser avec les plus belles femmes de Lima (2). Ces insulaires se couvraient d'une superbe pièce d'étoffe faite d'écorce d'arbre, qui prenait depuis la poitrine jusqu'au milieu de la jambe. Ils avaient des idoles de bois, et des pirogues qui portaient jusqu'à quarante hommes. La température de l'air était si sèche, qu'un linge laissé sur la terre pendant toute une nuit ne se trouvait pas seulement moite le matin. Le blanc-manger de Mendana est apparemment le fruit de l'arbre à pain. Description d'après Mendana.

Les îles Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies et fertiles plaines qui forment une bordure autour de ces dernières ; ici les collines s'étendent jusqu'au rivage de la mer. Les rescifs de corail sont moins étendus, et ne forment pas des ports Nature du sol.

(1) Voyage des Missionnaires, p. 285. (2) *Desbrosses*, Hist. des navig., t. I, p. 251. *Mendana*, dans le *Viajero Univ.*, XVII, p. 65.

aussi sûrs. Le sol, autour de la baie *de la Madre de Dios*, ou de *Résolution*, offre une argile ferrugineuse, du trass et de la pouzzolane. Le centre de ces îles est occupé par des rochers entassés qui ressemblent à des tours écroulées. Le climat paraît être un peu plus chaud qu'à Taiti. Les fruits et les plantes sont à peu près les mêmes. *Forster* le fils dit : « Je n'ai trouvé nulle part les fruits à pain aussi « gros et aussi délicieux ; ils étaient tendres comme des « flans, mais un peu trop sucrés ; les noix de coco pa- « raissent rares (1). » Les missionnaires anglais, au contraire, ne trouvèrent à manger que des noix de coco ; la volaille et les cochons étaient rares ; le *mahei* ou fruit de pain préparé était de mauvaise qualité ; mais ils observent judicieusement que cette disette paraissait n'être que temporaire (2). Ils pensent avec raison que l'insouciance des habitans rend ces disettes très-communes, même dans les îles les plus fertiles. « Quand ils ont du porc, dit. M. *Crook*, « missionnaire, ils font cinq ou six repas par jour ; ensuite « ils se contentent de végétaux et de poissons. »

Fruits et plantes.

Les forêts sont remplies d'oiseaux du plumage le plus brillant, et semblables à ceux de Taïti.

Habitans.

Les *Marquesans* l'emportent sur tous les autres peuples par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits ; et s'ils n'avaient la manie de se tatouer, c'est-à-dire de se noircir la peau par de nombreuses piqûres, leur teint ne serait que basané. Le tatouement des Marquesans présente un dessin d'une régularité étonnante et d'un très-bon goût (3). Ils ont les cheveux de plusieurs couleurs, mais aucun ne les a roux. On y voit des femmes presque aussi blanches et aussi belles que nos brunes européennes, et elles se tatouent moins généralement que les hommes (4). Leur taille était serrée dans une longue pièce d'étoffe étroite, dont les bouts, passant entre les cuisses, se repliaient jusqu'au milieu de la jambe ;

(1) Second Voyage de Cook, trad. franç, *in*-4°, t. II, p. 270, etc.
(2) Voyage des Missionnaires, p. 244, p. 260. (3) *Langsdor*, Voyage autour du Monde, *voyez* les *Annales des Voyages*, XIV, 257. (4) Voyage des Missionnaires, p. 260, en allem.

mais comme leurs étoffes ne supportent pas d'être mouillées, elles vinrent à la rencontre du vaisseau qui portait les missionnaires dans un état qui rappelait à ces saints personnages le souvenir de notre mère Ève. L'appétit des chèvres qui étaient à bord fut excité par les feuilles vertes qu'elles portaient; en se retournant pour sauver les feuilles de devant, elles furent assaillies d'un autre côté, et réduites à la plus parfaite nudité (1).

Cérémonies religieuses.

Les cérémonies religieuses sont les mêmes qu'à Taïti; chaque district a son moraï, où les morts sont enterrés sous de grandes pierres. Ils ont un grand nombre de divinités; quelques-uns de leurs noms ont de la ressemblance avec ceux des divinités taïtiennes. Les femmes y sont dans une plus grande dépendance des hommes qu'à Taïti. Les chefs surtout se permettent la polygamie; du reste, ils ont peu d'autorité; et ces insulaires ne paraissent avoir que des coutumes et point de lois. Des méthodistes anglais ont entrepris de convertir ces enfans de la nature, en leur prêchant le protestantisme le plus austère. Pour donner à nos lecteurs une idée de la singulière tournure d'esprit de ces bons missionnaires, nous extrairons de leur propre relation l'anecdote suivante (2).

Mœurs et coutumes.

Aventures d'un missionnaire.

M. *Harris*, après une longue hésitation, s'était décidé à rester quelques nuits à terre, pour essayer s'il pourrait se faire à cette manière de vivre. Le prince *Tinai* l'avait adopté comme son *tayo* ou ami. Ce chef part pour un district éloigné, accompagné de M. *Crook*, autre missionnaire, bien habile et bien intelligent. M. Harris n'ose pas suivre son nouvel ami. Le chef, voulant lui donner la plus grande preuve de sa bienveillance, d'après la coutume générale de ces îles, ordonne à son épouse de regarder M. Harris comme son mari *ad interim*. La jeune et belle princesse est étonnée des froideurs de celui qu'elle était chargée de traiter en époux; elle conçoit des doutes sur son sexe; elle les communique à plusieurs de ses

(1) Voyage des Missionnaires, p. 239, comparez page 247. (2) *Idem*, p. 256, en all.

amies. Une nuit, M. Harris dormait tranquillement; il sent des mains qui tâtent son corps, il s'éveille et se voit entouré d'une troupe de femmes qui venaient faire un examen dont on devine l'objet. Rempli d'une sainte colère, il s'arrache de ces lieux pleins d'horreur; il s'enfuit vers le rivage; mais comment pouvait-il espérer de faire entendre ses cris à l'équipage du vaisseau, éloigné de plusieurs milles? Il voit des Indiens s'approcher de lui, il craint pour sa vie, il s'enfonce dans les bois; hors de lui-même, il erre de hauteur en hauteur; enfin cette nouvelle arrive au vaisseau, on lui envoie une chaloupe, et il s'y précipite, bien résolu de ne plus aller prêcher les princesses de la mer du Sud.

En naviguant droit à l'est des îles Marquesas, on ferait probablement quelques découvertes importantes. On retrouverait peut-être l'*archipel de Roggewyn*, composé des îles de *Baumann*, au nombre de cinq ou six; de celles de *Roggewyn*, qui sont petites; et de *Tienhoven* et *Groningue*, îles peut-être aussi considérables que Taïti. Ces îles, vues en 1722 par Roggewyn, doivent s'étendre entre le 12e et le 9e parallèle de latitude; mais la longitude n'est que vaguement déterminée. Il n'a été publié aucune relation complète et authentique du voyage de Roggewyn; les journaux de ce navigateur doivent probablement se trouver dans les archives de la compagnie des Indes-Orientales. *Tupia*, Taïtien, indiqua dans cette direction plusieurs îles considérables.

Archipel Roggewyn.

Mais le capitaine Cook nous entraîne sur une autre route. En se dirigeant au nord, il nous mène aux *îles Sandwich*. C'est le groupe le plus isolé de toute la Polynésie, et le point extrême du côté nord-est. L'île d'*Owhyée* ou d'*Owaïhi* est la plus considérable : elle a cent cinquante lieues de circuit. La mort de l'illustre navigateur Cook qui y fut tué par les naturels, le 14 février 1779, lui a valu une funeste célébrité; mais un autre genre de renommée l'attend : elle paraît devenir le foyer de la civilisation en Polynésie. Les habitans, aidés par des Au-

Iles Sandwich.

glais et des Américains, ont construit une vingtaine de bâtimens marchands avec lesquels ils font déjà des voyages aux côtes nord-ouest de l'Amérique, et se proposent même de visiter Canton.

Ces peuples portent leur chevelure quelquefois lisse, d'autres fois frisée comme en Europe. Ils ont le teint plus foncé que les Taïtiens. Le capitaine King les peint comme un peuple doux et bienveillant, moins léger que celui d'Otaïti, et moins orgueilleux que celui des îles des Amis. Ils ont même fait quelques progrès dans l'agriculture et les manufactures. Cependant ils sacrifient des victimes humaines ; mais, autant du moins qu'on peut le savoir, ils ne les mangent pas comme font les habitans de la Nouvelle-Zélande. Ils ne se rasent point la barbe : hommes et femmes ont, pour chasser les mouches, une sorte d'éventail fait de la fibre du coco, ou de longues plumes. Comme les autres nations de Polynésie, ils sont tatoués : cet usage est tel, que les femmes se tatouent même le bout de la langue. Ils ont pour vêtement une pièce d'étoffe grossière, appelée *maro*, préparée comme à Otaïti. Ils se la passent entre les cuisses, et l'attachent autour des reins. Pour les combats, une natte tissue soigneusement, qu'ils se jettent sur les épaules, leur sert de cotte d'armes. Dans les grandes cérémonies, les chefs se revêtent d'habits de plumes, fort brillans, et travaillés avec beaucoup d'art. Ils se nourrissent de poisson, d'ignames, du fruit du bananier, de cannes à sucre. Les grands se régalent avec du sanglier ou de la chair de chien. Les femmes ne portent qu'une écharpe légère. Leurs cheveux sont coupés par derrière et relevés par devant.

Habitans.

Vêtement.

L'art de nager leur est très-familier ; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires : la cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues ; ils plongent par-dessous, et ils se rendent sur d'autres embarcations très éloignées. On voit souvent des femmes qui portent des enfans à la mamelle, se jeter

Art de nager.

au milieu des flots, lorsque le ressac trop fort les empêche d'atteindre le rivage sur leurs pirogues; elles traversent un grand espace de mer sans faire de mal à leurs nourrissons.

Gouvernement. A la tête du gouvernement est, comme à Taïti, un chef suprême appelé *Eri-Tabou*, dont on honore les funérailles par le sacrifice de deux de ses sujets, et quelquefois d'un plus grand nombre. Ceux-ci sont divisés en trois classes, les éries ou chefs de districts, les propriétaires sans pouvoirs et les toutous qui n'ont ni rang ni propriété; ces différens rangs paraissent être héréditaires. Le capitaine Vancouver prétend que le roi d'Owaïhi s'est déclaré vassal de la Grande-Bretagne.

Climat. Le climat de ces îles paraît plus tempéré que celui des îles d'Amérique situées sous la même latitude. Les montagnes d'Owaïhi arrêtent les nuages, et la pluie arrose l'intérieur de l'île, tandis que le soleil luit sur les rivages. En général les vents y soufflent d'orient, et l'on y est rafraîchi par une brise régulière de terre et de mer.

Montagnes. Le mont *Mounakoah* s'élève à une hauteur prodigieuse; Anderson l'évalue à dix-huit mille pieds, mais son calcul paraît vague et exagéré (1). La Pérouse trouve le sol de l'île *Mowée* composé de détritus de laves et autres matières volcaniques (2). *Vancouver* donne le dessin d'un prétendu cratère de volcan à Owaïhi.

Animaux. Ainsi que dans toute cette partie du monde, les quadrupèdes y sont en très-petit nombre; on n'y trouve que des cochons, des chiens et des rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux de *Taïti*; ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long et les oreilles droites. Les Végétaux. oiseaux y paraissent très-multipliés, mais les espèces n'en sont pas variées: on y voit de gros pigeons blancs, des chouettes, la poule d'eau commune, une espèce de pluvier sifflant. Ces îles produisent des cannes à sucre d'une

(1) Troisième Voyage de Cook, t. III. (2) Voyage de La Pérouse, t. II, p. 123.

grosseur extraordinaire, des patates, des arbres à fruit de pain, des bananiers, des cocotiers, du bois de sandal. Toutes ces productions y sont moins abondantes que dans les îles méridionales. Les plantations sont tenues avec un soin admirable ; des rigoles et des aqueducs ménagent les eaux qui servent à l'irrigation des champs (1).

Le premier aspect de l'île *Mowü* parut ravissant à M. de La Pérouse. L'eau se précipitait en cascades de la cime des montagnes, et mille ruisseaux arrosaient une côte tellement couverte d'habitations, qu'un espace de trois à quatre lieues semblait n'être qu'un seul village. Mais le terrain habitable n'a qu'une demi-lieue de profondeur, et le sud ainsi que l'ouest offrent des rochers escarpés et stériles (2). *Morotoi*, à l'ouest-nord-ouest de Mowü, est dénuée de bois, et produit surtout des ignames. On n'y trouve ni eau douce ni mouillage (3). *Ranai* renferme quelques cantons fertiles. *Woahou* paraît être une des plus fertiles et des plus belles îles de cet archipel. Les habitans de l'île *Atowi* soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que les habitans des terres voisines. Dans les cantons bas, des fossés profonds et réguliers coupent ces plantations ; les haies sont d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversent ont une perfection qui ferait honneur à des ingénieurs européens (4). Mais ces belles plantations, admirées par Cook, ont été horriblement dévastées. L'Océan apporte ici de beaux pins, dont les habitans font des canots (5).

Détails sur quelques-unes de ces îles.

Telles sont les principales terres et îles de la cinquième partie du monde ou de l'Océanique.

---

(1) *Vancouver*, t. I, p. 205, p. 222, trad. franç. *in*-8°. *Manuel Quimper*, dans le *Mercurio Peruano*, VI, p. 2 *et suiv.* (2) Comparez *Cook*, troisième Voyage, t. IV, p. 45. *La Pérouse*, t. II, p. 111. *Vancouver*, t. II, p. 171. (3) *Vancouver*, t. II, p. 201 et 251, etc. (4) *Cook*, t. IV, p. 47. (5) *Vancouver*, t. II, p. 218.

TABLEAU des Positions géographiques de l'Océanique orientale ou Polynésie.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min sec.	deg. min. sec.	
ARCHIPEL DES MARIANES.			
Assomption (ile de l').	19 45 » N.	143 15 15	La Pérouse.
Tiniau (ile de). . . .	14 55 » *Id.*	143 40 »	Wallis.
Guam, le port. . . .	13 26 » *Id.*	» » »	Crozet.
Sulphur-Island. . . .	24 48 » *Id.*	138 52 »	Gore et King.
ARCHIPEL DES CAROLINES.			
Iles Palaos ou Pelew.	6 » » *Id.* / 8 20 » *Id.*	131 40 » / 133 16 »	Carte de Wilson.
Les treize iles (la plus merid.).	7 16 » *Id.*	142 10 »	Wilson.
Les vingt-neuf iles découvertes par la frégate *Pala*. . . .	3 30 » *Id.*	154 » »	Les Journaux espagnols.
Yap	10 » » *Id.*	136 10 »	Carte d'Arrowsmith.
Lamurca	8 25 » *Id.*	146 40 »	*Idem.*
Huguleu.	9 » » *Id.*	155 45 »	*Idem.*
ARCHIPEL MULGRAVE.			
Hoopers-Island . . .	0 3 » S.	171 23 »	Gilbert et Marshall.
Iles de Maslar	1 42 » N.	172 41 »	*Idem.*
Iles de Mulgrave (la pointe sud)	5 58 » *Id.*	169 43 »	*Idem.*
Iles de Calvert. . . .	8 58 » *Id.*	169 21 »	*Idem.*
Ile Saint-Augustin. .	5 30 »	175 30 »	Maurelle (douteux.)
Rotumahou ou Taumaco	12 29 »	174 37 »	Edwards.
ARCHIPEL DES ILES FIDGI, etc.			
Rescif de Duff.	16 30 »	178 21 »	Wilson.
Bas-fonds de Hemskerk.	17 19 »	182 35 »	Tasman. (Longit. trop orientale.)
Ile aux Tortues. . . .	19 48 »	» » »	Cook.

Suite du Tableau des Positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
ARCHIPEL DES ILES DES AMIS.			
Tongatabou (observatoire des Français) .	21 7 35	182 20 34	Rossel.
Eooa ou Middelbourg (pointe septentr.).	21 16 30	182 50 »	Cook.
Pylstaert	22 26 »	181 41 »	*Idem.*
Anamoka ou Rotterdam	20 15 »	182 51 58	*Idem.* Tasman.
Tofoa	19 45 »	182 34 »	La Pérouse.
Latté	18 14 »	182 45 »	*Idem.*
Vavao ou Mayorque. .	18 34 »	183 45 »	*Idem.* Maurelle.
Amargura	18 » »	182 30 »	*Idem. Idem.*
Horn (ile de)	14 18 »	179 21 »	Wilson et Burney.
L'Enfant Perdu.	14 22 »	180 57 »	Bougainville (1).
Wallia (ile de)	13 22 »	181 24 15	Edwards.
Ile aux Cocos.	15 50 »	181 18 »	Burney et Schouten.
ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.			
Opoun (pointe orien.)	14 9 10	171 21 50	La Pérouse. *Atlas.*
Léone (pointe mérid.)	14 7 53	171 36 22	*Idem.*
Fanfoué (pointe or.)	14 5 23	171 38 27	*Idem.*
Maouna (*Idem.*) . . .	14 16 40	172 22 32	*Idem.*
Oyolava (p. N. N. E.).	13 51 5	174 2 3	*Idem.*
Calinasse (pointe N.).	13 45 »	174 11 33	*Idem.*
Pola (pointe ouest). .	13 32 »	174 54 30	*Idem.*
Palmerston.	18 4 »	165 30 »	Cook.
Mangiea	21 57 »	160 37 »	*Idem.*
ILES AUSTRALES.			
Tobouai	23 25 »	151 43 »	*Idem.*
Oparo	27 36 »	146 21 32	*Idem.*
Pitcairn	25 2 »	135 46 »	Carteret.
Ducie.	24 40 30	127 » 30	Edwards.
Ile de Pâques	27 8 13	112 4 31	Cook, La Pérouse, Fleurieu.

(1) L'opinion adoptée sur notre Carte, et d'après laquelle les îles de *Horn* et de l'*Enfant Perdu* seraient la même terre, nous paraît à présent très-douteuse.

Suite du Tableau des Positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONG. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	dég. min. sec.	dég. min. sec.	
ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.			
Taïti (pointe Vénus)	17 29 17	151 53 30	Whales.
Ibid. Port Oaitepiha	17 46 28	151 35 24	*Idem.*
Maitea	17 53 »	150 30 »	*Idem.*
Eimo	17 30 »	150 20 »	Cook.
Idem	» » »	151 50 »	Wilson.
Huaheine	16 43 »	153 27 »	Carte de Cook.
Orayéetéa ou Ulitea	16 46 »	153 59 »	*Idem.*
Borabora	16 27 »	154 12 »	*Idem.*
Ile de lord Howe	16 46 »	156 33 »	Wallis.
Ile de Seilly	16 28 »	157 45 »	*Idem.*
ILES BASSES *ou* ARCHIPEL DANGEREUX ET ARCHIPEL DE LA MAUVAISE MER.			
Penterôte	19 26 »	140 21 »	*Idem.*
Quatre Facardins	18 47 »	140 30 »	Bougainville.
Idem	» » »	141 » »	Fleurieu.
La Harpe *ou* l'Arc	18 23 »	143 32 »	Cook.
Chaine	17 23 »	148 14 »	*Idem.*
Ile des Chiens	15 12 »	139 10 »	Burney.
Idem	» » »	» » »	Fleurieu.
Sondergrond *ou* Sans-fond (1)	40 50 »	146 22 »	Burney.
	14 46 »	147 53 »	*Idem.*
Waterland	15 20 »	149 52 »	*Idem.*
Ile aux Mouches	17 25 »	137 42 »	Bœnechéa (2).
Saint-Simon (île de)	17 30 »	139 » »	*Idem.*
St.-Quentin (île de)	18 18 »	139 36 »	Wilson (3).
Iles du roi Georges	14 27 30	147 16 »	Byron et Cook.
Carlshof	15 45 »	147 35 »	Fleurieu.
Pernicieuses *ou* Palliser	15 26 » / 15 47 »	148 50 15	Cook et Fleurieu.
Le Labyrinthe *ou* Iles Oanna	15 38 15	150 47 » / 151 15 »	Fleurieu, Turnbult.
Iles du prince de Galles	» » »	154 8 »	Byron (4).
Idem	» » »	150 32 20	Fleurieu.

(1) Cette île est placée trop à l'est dans plusieurs exemplaires de notre Carte de l'Océanique orientale. La position en longitude de toutes ces îles, découvertes par Lemaire et Schouten, est incertaine. Mais les résultats des savans calculs de Burney, dans son Histoire des découvertes, méritent de trouver ici une place.

(2) Les observations de ce navigateur espagnol n'inspirent pas assez de confiance pour qu'on place sur la carte les îles qu'il a découvertes.

(3) Le savant M. de Zimmermann, dans son *Australie*, pense que l'île de Serle pourrait être la même que l'île Saint-Quentin.

(4) Byron ayant placé les îles du roi Georges trop à l'ouest, cette erreur, reconnue par Cook, dut influer sur la position des îles du prince de Galles, découvertes le lendemain.

Suite du Tableau des Positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. S.	LONGIT. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
ARCHIPEL DES MARQUESAS.			
Ile Chanal	7 51 »	142 36 30	Fleurieu.
Ile Masse.	8 » »	142 49 15	Marchand.
Les deux Frères (rochers d'Hergest) . .	8 51 »	142 54 30	*Idem.*
Ile de Baux (Ile Henry Martin ou *Aoukahiwa*)	8 54 »	142 46 »	*Idem.*
Ile Riou (*Roahouga*).	9 5 »	141 30 30	*Idem.*
Idem.	8 50 »	» » »	Vancouver.
Ile Marchand (Trevannion Island ou *Roopoa*).	9 21 »	142 27 »	Fleurieu.
Ile de Hood *ou Tehoua.*	9 26 »	141 9 »	Cook.
Dominique *ou Ohivaroa*	9 40 37	141 22 30	Bayley et Wales, astronome de Cook.
Santa - Christina *ou Ohitahou*	9 55 30	141 29 20	*Idem.*
San Pedro *ou Onatéa.*	9 58 »	141 11 »	*Idem.*
La Madalena *ou Ohitoa*.	10 25 30	141 9 »	*Idem.*
ARCHIPEL ROGGEWEEN, etc.			
Ile Bauman (conject.)	12 » »	157 30 »	Fleurieu.
Tienhoven et Groningue (*Idem*). . . .	10 10 »	159 20 »	*Idem.*
Penrhyn (île de) . . .	9 10 »	160 5 »	Severn et Watts (1).
Ile Saint-Bernard. . .	10 20 »	163 30 »	Mendana, Quiros, Fleurieu.
Idem	10 10 »	160 2 »	Burney.
Iles du Danger.	10 15 »	168 30 »	Byron (2).
Christmas *ou* Noël. . .	1 58 »	159 52 »	Cook.
Palmyras.	5 56 »	164 45 »	
Barbados.	8 40 »	179 20 »	

(1) Cette découverte récente vient de la manière la plus heureuse à l'appui de l'hypothèse de M. de Fleurieu, sur l'archipel Roggewyn.

(2) Cette île serait identique avec celle de Saint-Bernard, selon Burney; d'autres voudraient y voir celle de *la Gente Hermosa*, de Quiros; mais celle-ci doit être plus rapprochée de Taumaco ou Rotumahon.

Suite du Tableau des Positions géographiques, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATIT. N.	LONGIT. E. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
ARCHIPEL DES ILES SANDWICH.			
Owaihi, baie Karakakoa.	19 18 »	158 20 »	Cook.
— baie Tyatatoa. . . .	19 37 30	158 25 30	Vancouver.
Morotai (pointe or.).	21 4 »	159 10 »	*Idem.*
Woahou, baie Whytelee	20 16 47	160 10 20	*Idem.*
Atoui, baie Whymoa.	21 57 30	162 1 45	*Idem.*
Oniihow, baie Yam.	21 50 »	162 35 »	Cook.
Ile Necker.	23 34 »	166 52 »	La Pérouse.
Basse des frégates françaises	23 45 »	168 10 »	*Idem.*

LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE.—*Considérations générales sur cette Partie du Monde et sur ses Habitans.*

PARTIS de l'occident de l'Asie, antique berceau de l'histoire, nous avons parcouru ce grand continent jusqu'à ses extrêmes limites orientales, ignorées des anciens. Ensuite, voguant sur les flots du grand Océan, nous avons visité les nombreuses et intéressantes îles de l'Océanique, partie du monde entièrement nouvelle, mais qui n'est, au fond, qu'un immense archipel annexé à l'Asie. Vis-à-vis de l'Océanique, une vaste péninsule se détache de la masse du continent asiatique ; cette péninsule forme aussi une partie du monde, et même une des mieux caractérisées. L'*Afrique*, dont nous allons commencer la description, ne nous présentera pas une contrée, pour ainsidire, vierge, où le voyageur européen, errant parmi de faibles tribus de sauvages, impose aux lieux qu'il découvre des noms empruntés aux souvenirs de sa patrie. L'Afrique, dont nos vaisseaux font le tour depuis trois siècles, est connue dans l'histoire depuis trois mille ans. Malgré cette antique célébrité, malgré le voisinage de l'Europe, elle échappe encore en grande partie aux regards de la science. C'est des rives africaines que jadis les colonies égyptiennes apportèrent dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisation. Aujourd'hui l'Afrique est la dernière partie de l'ancien monde qui attend de la main des Européens le joug salutaire de la législation et de la culture.

L'Afrique peu connue.

Si l'Afrique est restée si long-temps inaccessible à l'ambition des conquérans, à l'avidité commerçante et à la curiosité des voyageurs, c'est dans sa forme physique qu'il faut chercher la cause principale de cet isolement. Une vaste péninsule de 1820 lieues de long sur 1650 de large, n'offre, dans une étendue de plus de 1,750,000 lieues carrées, que peu de rivières de long cours et d'une navi-

Causes physiques de ce fait.

Mers et golfes. gation facile ; ses ports et ses rades présentent rarement un asile aux vaisseaux ; enfin aucun golfe, aucune mer méditerranée n'ouvre un chemin vers l'intérieur de cette masse de terres. Au nord, la *mer Méditerranée* qui l'isole de l'Europe ; à l'ouest, les *Océans Atlantique et Ethiopien* qui la séparent de l'Amérique, forment seulement des enfoncemens auxquels on donne improprement le nom de *golfe ;* savoir, celui de la *Guinée* au midi, celui des *Syrtes* au nord, tous les deux redoutés des navigateurs. La largeur du continent, entre les deux extrémités de ces golfes, s'élève encore à 650 lieues. Il est vrai que la côte du Sénégal et de la Guinée offre beaucoup d'entrées de rivières précédées d'îles ; sans la barbarie des habitans, ce serait une des parties les plus accessibles de l'Afrique. Mais vers le sud, le continent reprend son aspect ordinaire, et se termine par une masse de terres sans coupures. A l'est, plusieurs îles et quelques embouchures de rivières annoncent de nouveau un accès plus facile ; la côte, baignée par l'*Océan indien*, s'abaisse comme les rivages opposés de la Guinée ; mais bientôt on retrouve, dans l'intérieur, la formidable terrasse de montagnes arides qui forment l'extrémité orientale du continent. Enfin, vers le nord-est, le *golfe Arabique* sépare l'Afrique de l'Asie, sans rompre la contiguité tristement uniforme des côtes africaines.

Promontoires. Le continent dont nous venons de faire rapidement le tour, se termine par quatre promontoires ; au nord, le *cap Serra* se projette dans la Méditerranée ; le *cap Vert* regarde le couchant et les mers d'Amérique ; le *cap Guardafui* reçoit le premier les rayons du soleil levant ; le *cap de Bonne-Espérance* s'avance au loin dans l'hémisphère austral. Sur trois autres points non moins remarquables, l'Afrique se rapproche du reste de l'ancien continent ; au nord-ouest,

Détroits. le *détroit de Gibraltar* la détache de l'Europe ; à l'est, l'Arabie en est séparée par le passage de *Bab-el-Mandeb ;*

Isthme. au nord-est, un terrain bas et sablonneux, nommé l'*isthme de Suez*, la joint à l'Asie.

Tantôt aride à l'excès, tantôt marécageux ou noyé sous les eaux, le sol de l'Afrique offre des contrastes singuliers. De loin en loin, quelques grands et bienfaisans fleuves, tels que le *Nil*, au nord-est, le *Sénégal* avec le *Gambie* à l'occident, le *Zaïre* plus au sud-ouest, le *Cuama* sur la côte orientale; et dans le centre, le mystérieux *Niger*, qui cache son embouchure comme le Nil cache sa source; plus souvent des rivières peu abondantes et d'un cours borné, comme le sont, à l'exception de dix ou douze, toutes celles que nous passons ici sous silence; presque dans toutes ces rivières des cataractes, et devant leurs embouchures des *barres* ou bancs de sable; dans l'intérieur, et même sur la côte, des rochers d'où il ne jaillit aucune source, des plateaux que n'arrose aucun ruisseau, comme le désert de Sahara et beaucoup d'autres d'une moindre étendue; plus loin, des régions imprégnées d'humidité, comme les contrées où l'on suppose le *lac* ou *marais de Wangara*, et le *lac Maravi*; quelquefois des lacs temporaires formés par les inondations auxquelles les fleuves sont sujets : tel est le tableau hydrographique de cette partie du monde.

Fleuves et rivières.

Lacs et marais.

D'autres singularités frappent nos regards si nous contemplons la structure des montagnes (1). Quoique l'Afrique possède très-probablement des montagnes qui, sous l'équateur même, conservent des neiges éternelles, et qui, par conséquent, doivent avoir plus de 16,000 pieds d'élévation, on peut dire en général que les chaînes africaines sont plus remarquables par leur largeur que par leur hauteur. Si elles arrivent à un niveau très-considérable, c'est en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. Peut-être même serait-il moins hardi que juste de dire que tout l'ensemble des montagnes d'Afrique ne forme qu'un seul grand plateau qui, de tous les côtés, présente des terrasses contiguës. Ce noyau du continent africain, cette *haute terre* paraît, dans son intérieur, renfermer peu de chaînes longues et élevées ; de sorte que si les eaux de la

Configuration du sol et des montagnes.

(1) Comp. les idées de l'illustre *Lacépède*, Annal. du Muséum d'hist. nat. VI, p. 284.

mer haussaient de trois à quatre mille pieds au-dessus de leur niveau, l'Afrique, dépouillée de toutes les terres basses qui en bordent les côtes, paraîtrait dans l'Océan comme une île d'un sol assez uni.

Chaînes de montagnes.

Aucune des chaînes connues de l'Afrique ne s'oppose à cette manière de voir. *L'Atlas*, qui borde le continent presque tout entier du côté septentrional, est une série de cinq à six petites chaînes qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et qui renferment un grand nombre de plateaux. La *chaîne littorale de la mer Rouge*, ou la *chaîne Troglodytique*, ressemble à l'Atlas par ses falaises calcaires qui en imposent à l'œil du voyageur, mais qui n'arrivent réellement qu'à une très-petite hauteur. La *chaîne Lupata* ou *l'Epine du monde*, qui paraît s'étendre du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance, en suivant une direction encore peu connue, renferme les deux plateaux connus d'Adel et de Mocacanga; elle se termine au sud par des plaines élevées et stériles, nommées les *Karros*, et par des montagnes escarpées mais aplaties au sommet, dont une même a reçu le nom significatif de *la Table*. Ainsi, cette chaîne paraît ressembler aux deux précédentes. Les rivières de la Guinée descendent de cataracte en cataracte, et non pas par des vallées longues et profondes; c'est le caractère ordinaire des montagnes calcaires découpées en terrasses, et telle semble être la nature des *monts Kong*.

Discussion sur l'existence d'une chaîne centrale.

Un seul fait peut nous être opposé avec une apparence de raison. « Une chaîne centrale très-élevée, dit-on, traverse l'Afrique de l'est à l'ouest; commençant au cap » Guardafui et se terminant vers le cap Sierra-Leone, » elle embrasse les monts Kong et les *monts de la Lune*, » situés au sud de l'Abyssinie. » D'abord, cette extension donnée aux monts de la Lune par le major Rennel ne détruirait point notre manière de voir; l'Afrique n'en serait pas moins un plateau formé de terrasses; seulement ce plateau se trouverait comme coupé en deux par une sorte de muraille. Mais nous sommes encore loin d'admettre l'existence de cette haute chaîne centrale. Il est vrai que

du noyau des montagnes où naissent le Sénégal, le Gambia, le Mesurada et le Joliba ou le Niger, une branche, parmi d'autres, se dirige à l'est, et sépare en partie le bassin du Niger des côtes de la Guinée. C'est la chaîne désignée sous le nom de montagnes de *Kong*, sur les flancs méridionaux de laquelle naissent le *Rio-Volta* et quelques autres rivières de la Guinée. Mais le savant Rennel s'est trop hasardé en prétendant joindre cette chaîne à celle des montagnes de la Lune, placées au sud de l'Abyssinie. Ces montagnes ne peuvent-elles pas se perdre dans le plateau central de l'Afrique austro-orientale? Ou, si elles s'étendent vers l'ouest, ne peuvent-elles pas se terminer vers le cap Lopez-Gonsalvo, vis-à-vis l'île Saint-Thomas? Voici des faits qui semblent le rendre probable.

Les vents du sud sont, en *Darfour*, les plus chauds, les plus secs, et ils y apportent des nuées de poussière. Cette nature des vents prouve clairement qu'il n'y a aucune haute chaîne de montagnes au sud de Darfour. Les montagnes de la Lune doivent être reculées vers le sud et vers l'est. Les vents du sud doivent arriver à Darfour par-dessus un plateau sablonneux. Raisons contre son existence.

Les passages de Ptolomée et de Léon l'Africain, où l'on a cru voir la chaîne centrale, ne prouvent rien. Le premier de ces auteurs indique plusieurs montagnes isolées, sans parler de leur étendue. Léon dit que les habitans de Wangara, pour aller chercher de la poudre d'or, traversent de très-hautes montagnes. Mais la position de ces montagnes n'est pas plus indiquée que celle du pays de *Zegzeg*, où les habitans étaient obligés d'avoir de grands feux pour se chauffer (1). Rennell lui-même a cru devoir placer ces dernières montagnes au nord du Niger.

La grande quantité d'esclaves qui arrivent à Bénin, indique une communication ouverte et facile avec l'intérieur. Les esclaves de la nation Ibbo font une route de sept mois à travers des forêts et des marais (2). Il est même

(1) *Léon l'Africain*, p. 329 de la traduction de Jean Temporal.
(2) *Oldendorp*, *voyez* ci-après la Description de la Guinée.

probable que dans le seizième siècle le roi de Bénin était vassal de celui de *Ghana*, ville située sur le Niger (1); circonstance qui suppose des chemins ouverts. Enfin, n'est-il pas même vraisemblable que le Niger ou quelque autre fleuve de l'intérieur s'écoule dans le recoin le plus oriental du golfe de Guinée? Les grands golfes, comme celui de Guinée, ne sont presque jamais dépourvus d'un grand fleuve, qui ordinairement a son écoulement dans l'extrémité intérieure du golfe. Les fleuves qui traversent le Bénin et le Calabar semblent être les bras d'une grande rivière; on prétend, il est vrai, qu'ils ne conservent cet aspect de grandeur que dans les terres basses qui bordent la côte; mais qui les a remontés?

Pourquoi l'Afrique a peu d'îles.

Le principe que nous venons de défendre donne naissance à d'intéressantes applications. Si l'Afrique n'est pour ainsi dire qu'une seule montagne plate, dont tous les bords s'élèvent en gradins ou terrasses, on conçoit qu'elle ne doit pas donner naissance à ces presqu'îles étroites et pointues, à ces longues chaînes d'îles par lesquelles d'autres continens se terminent. Ces presqu'îles, ces séries d'îles sont des prolongations sous-marines de chaînes de montagnes qui traversent ces continens. En Afrique, à l'exception des îles Canaries, on ne voit rien de semblable; les montagnes disposées parallèlement à la côte, n'ont presque point de continuation sous-marine; une mer dégagée d'îles baigne une côte peu découpée. Si à l'est il se présente une grande île, celle de Madagascar, elle n'est pas dans le prolongement du continent, elle en suit parallèlement la direction.

Plaines et plateaux.

Considérons l'intérieur de l'Afrique. Le même principe se reproduit dans ces vastes plaines qui en occupent la plus grande. Les unes couvertes de sable et de gravier, semées de coquillages marins encroûtés de cristallisations salines, ressemblent à des bassins de mers desséchées; tel est ce fameux *désert de Sahara* où les sables, roulant comme les flots de la mer, ensevelissent des tribus en-

(1) *Barros*, Déc. I, liv. 3, ch. 4.

tières. Les autres, marécageuses et remplies de lacs stagnans, deviennent les foyers d'épidémies pestilentielles, ou le berceau d'animaux malfaisans et de reptiles dégoûtans. Dans les unes et les autres, les rivières ne trouvent pas de pente ni d'issue; elles terminent leurs cours dans un lac ou se perdent dans les sables. Souvent aussi ces filets d'eau, ne pouvant se réunir pour former des courans durables, disparaissent avec la saison pluvieuse qui les fait naître. L'Afrique renferme un nombre infini de ces torrens et de ces rivières sans embouchure, ou du moins sans communication avec la mer. Quelques-unes ont un cours très-long, et égalent même les plus grands fleuves du globe. De ce nombre est le *Niger* ou le *Joliba*, à moins qu'il n'ait un écoulement encore inconnu vers le golfe de Guinée; après lui viennent le fleuve de *Bornon*, de *Kullah*; le *Misselad*, dans la Nigritie; le *Djedyd*, dans le pays de Zab, partie des Etats d'Alger. Plusieurs de ces rivières doivent former des lacs ou de petites mers méditerranées, qui probablement égalent en étendue la mer d'Aral. La chaleur qui dessèche promptement les eaux, la nature poreuse du terrain qui les absorbe, et surtout l'absence de grandes inégalités, de grands enfoncemens, empêchent le plateau d'Afrique de posséder une mer Caspienne.

Rivières sans écoulement.

Le lac *Marawi* indique peut-être un second Niger dans l'intérieur de l'Afrique orientale.

Les autres fleuves de ce continent, tels que le *Sénégal*, le *Gambia*, le *Zaïre*, l'*Orange* sur les côtes occidentales, le *Zambeze* ou *Cuama* et le *Makadschec* sur la côte orientale; enfin le *Nil* qui les surpasse tous, pour ainsi dire, et qui seul, parmi ces grandes rivières, se dirige au nord pour se jeter dans la Méditerranée, offrent tous un trait de similitude qui tient d'un côté au climat de la zone torride, et de l'autre à la structure des plateaux intérieurs de l'Afrique. On sent que nous voulons parler de ces crues périodiques par suite desquelles ces rivières inondent les contrées où passent leurs cours, et surtout

Crues périodiques des fleuves.

celles qui avoisinent leurs embouchures. Ces crues ne diffèrent de celles de nos rivières que par leur retour annuel et régulier, par le volume d'eau qu'elles apportent et par la quantité de limon que ces eaux déposent. On sait que la saison pluvieuse qui, dans toute la zone torride, accompagne la présence verticale du soleil (1), amène des averses presque continuelles; les cieux, auparavant enflammés, deviennent semblables à une mer aérienne; les eaux abondantes qu'ils répandent se rassemblent sur les plateaux de l'intérieur, et y forment d'immenses flaques aquatiques, des lacs temporaires. Lorsque ces lacs sont arrivés à un assez haut niveau pour dépasser les bords de leur bassin, ils déversent tout à coup dans les fleuves, déjà gonflés, un énorme volume d'eau qui, ayant resté quelque tems en état de stagnation par-dessus des terres molles, en a dissous une partie et s'en est chargé. De là ces pauses momentanées et ces reprises subites de la crue du Nil. De là cette abondance de limon fécondant qui ne saurait se trouver en qualité égale dans les eaux des fleuves gonflés directement par des pluies. Ces phénomènes, simples dans leur origine, ne peuvent étonner que celui qui en observe les effets sans en apercevoir la cause.

Climat.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. Plus des trois quarts (2) de ce continent étant situés entre les deux tropiques, la grande masse d'air chaud qui se développe au-dessus de ces terres ardentes envahit facilement les lisières septentrionales et australes, situées nominativement dans la zone tempérée. Rien, dans la réalité, ne tempère la chaleur et la sécheresse du climat africain, que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Or, ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur que dans les zones tempérées. Aussi, telle partie de l'intérieur de la Guinée ou de la Nigritie, de l'Abyssinie, jouit d'une temperature infiniment moins

Température.

(1) *Voyez* notre vol. II, p. 424. (2) Selon nous $\frac{12}{13}$ au moins.

brûlante, moins sèche que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de trente degrés de la ligne équinoxiale. Il n'est pas impossible que l'on découvre dans le centre de l'Afrique de hauts plateaux semblables à celui de Quito, des vallées semblables à celle de Cachemire, et où règne, comme dans ces deux régions fortunées, un printems presque perpétuel.

Une autre cause générale modifie moins qu'on ne penserait le climat de l'Afrique. Le plus grand froid de l'hémisphère austral ne fait sentir ses effets que sur la température des côtes méridionales, et seulement pendant quelques instans de l'année. La nature saline et aride des terres de l'extrémité australe du continent rappelle exactement les côtes de Sahara et celles d'Ajan.

Contrastes de fécondité et de stérilité

Nulle part l'empire de la fécondité et celui de la stérilité ne se touchent de plus près qu'en Afrique. Quelques-unes de ses contrées doivent leur fertilité à des montagnes élevées et boisées qui modèrent les ardeurs et les sécheresses. Plus souvent les terrains fertiles, bordés par de vastes déserts, forment des lisières étroites le long des fleuves et des rivières, ou des plaines d'alluvion situées à leur embouchure. Ces dernières terres, ordinairement comprises entre deux branches du fleuve qui divergent en représentant un triangle, ont reçu de cette figure, qui est celle de la quatrième lettre de l'alphabet grec, le nom de *Delta*, nom plus spécialement consacré à l'île que le Nil forme dans la Basse-Egypte. Une autre classe de terrains fertiles doit son existence à des sources qui jaillissent par-ci par-là au milieu des déserts. Ces coins de verdure sont appelés *Oasis*. Déjà Strabon les indique : « Au » sud de l'Atlas, dit-il, s'étend un vaste désert sablon- » neux et pierreux, qui, semblable à la peau tachetée » d'une panthère, est semé d'*Oasis*, c'est à-dire de » terrains fertiles qui s'y élèvent comme les îles dans » l'Océan. »

C'est à ces contrastes que l'Afrique doit sa double réputation. Cette terre toujours altérée, cette aride nour-

ricière des lions (1), comme les anciens l'appelaient, était cependant représentée sous l'emblème d'une femme couronnée d'épis, ou tenant des épis à la main (2). Quoique la réputation d'une haute fertilité appartienne spécialement à l'*Africa propria* des anciens, ou à l'Etat actuel de Tunis, il est certain que, dans cette partie du monde, partout où l'humidité s'unit à la chaleur, la végétation étale une vigueur et une magnificence extrêmes. L'espèce humaine y trouve au prix de quelques travaux légers des alimens abondans ; les épis se courbent sous leur fardeau ; la vigne atteint des dimensions colossales ; les cucurbitacées, les melons acquièrent un volume énorme ; le millet, surtout l'holcus, la plante céréale la plus commune dans les trois quarts du continent, rend, quoique mal cultivé, cent et deux cents grains pour un ; enfin le dattier, qui est à l'Africain ce que le cocotier et l'arbre à pain sont dans l'Océanique, brave même le voisinage et les souffles enflammés du désert. Les forêts du mont Atlas égalent les plus belles de l'Italie et de l'Espagne ; celles du Cap s'enorgueillissent de la *protée* aux feuilles argentées, de la bruyère en arbre; dans toute la Guinée, la Sénégambie, le Congo, la Nigritie et l'Inde sur les côtes orientales, on retrouve les épaisses forêts de l'Amérique. Mais dans les parties marécageuses ou arides, sablonneuses ou pierreuses, c'est-à-dire, dans la moitié de l'Afrique, la végétation spontanée offre une physionomie dure et bizarre. Les touffes de plantes salines hérissent des plaines dont aucun gazon ne couvre la nudité. Des arbrisseaux épineux, des espèces d'acacia et de mimosa, présentent des taillis impénétrables. Les euphorbes, les cactus, les arums fatiguent l'œil par leurs formes roides et pointues. L'énorme baobab, le difforme dragonnier sont dépourvus de grâce et de majesté. Le fruit du théobroma, sortant à travers l'écorce du tronc, écorce noircie et comme brûlée, semble obéir à la même force

Tableau de la végétation.

(1) « Sitientes Afros. — « Leonum arida nutrix. (2) *Bochart*, Canaan, I, ch. 25.

qui a teint de couleurs plus sombres la peau du nègre.

Le règne animal présente encore plus de variété et plus d'originalité. L'Afrique possède la plupart des espèces animales de l'ancien continent, et en possède même les variétés les plus vigoureuses, les plus belles. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal, le zèbre, orgueil de la race des ânes, en sont des exemples. Le lion d'Afrique est le seul digne de son nom. L'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité, et peut-être aussi plus de férocité; cependant on assure que l'éléphant africain fuit à l'aspect de celui d'Asie. Beaucoup de formes animales très-singulières paraissent particulières à cette partie du monde. Le lourd hippopotame s'est répandu, du Cap, jusqu'en Egypte et jusqu'au Sénégal. La majestueuse girafe, le modèle des *Séraphins* que la mythologie arabe attelait au char du maître du tonnerre, étend ses courses des bords du Niger à ceux de l'Orange. Le genre des gazelles ou des antelopes peuple le continent de ses nombreuses espèces et variétés, les unes plus sveltes, plus légères que les autres, mais dont peut-être aucune ne se retrouve exactement la même sur le plateau de l'Asie. D'après le même principe, l'Afrique, remplie de difformes guenons et de dégoûtans babouins, manque probablement de plusieurs espèces de singes qui semblent réservées à l'Océanique, comme l'orang-outang, ou à l'Amérique, comme les sapajous. Le peuple volatile ne reste pas en arrière; le flamant dans sa robe d'écarlate, le perroquet vêtu d'émeraude et de saphir, l'aigrette au plumage élégant, auraient pu dispenser M. Vaillant de composer des oiseaux imaginaires. L'autruche est propre à l'Afrique comme le casoar l'est à l'Océanique, et le touyou à l'Amérique méridionale; mais parmi ces oiseaux marcheurs, dépourvus de véritables ailes, celui d'Afrique est le plus grand et le plus parfait de son genre. Nous réservons aux descriptions spéciales d'autres recherches qui constateront l'au-

Animaux.

Formes animales particulières.

cieu adage : « l'Afrique fournit toujours quelque nouvel » animal, » et qui rendront probable l'existence de quelques animaux extraordinaires dont parle toute l'antiquité, mais que la critique moderne, peut-être trop défiante, a relégués dans la sphère des fables.

Les désastres et les inconvéniens que causent les reptiles venimeux ou voraces, ne sont pas particuliers à l'Afrique; toute la zone torride a ses serpens, ses scorpions, ses crocodiles, ou les équivalens. Mais les termites n'élèvent nulle part, si ce n'est en Nouvelle-Hollande, autant de bâtisses destructives, et les essaims de sauterelles planent en nuages moins épais sur le plateau d'Asie que sur celui d'Afrique, où ils servent de nourriture à des tribus entières.

L'homme; trois races africaines. L'homme enfin s'offre ici sous un point de vue tout-à-fait extraordinaire. Les Africains paraissent former trois races depuis long-tems distinctes. Les *Maures* sont une belle race, semblable, par la taille, la physionomie, les cheveux, aux nations les mieux constituées de l'Europe et de l'Asie occidentale, seulement brunie par les ardeurs du climat; à cette race appartiennent, selon nous, les *Berbers* et les *Kabyles*, et les autres restes des Numides et des Gétules; elle a beaucoup de rapport avec les Arabes dont elle a reçu, dans le septième siècle, de nombreuses colonies. On ne saurait considérer comme une race originairement distincte, les Coptes, les Nubiens, les Abyssiniens, peuples probablement nés d'un très-ancien mélange de nations asiatiques et africaines. La seconde race est celle des *Nègres*, dont le caractère général est connu de tout le monde; elle occupe tout le centre, tout l'occident depuis le Sénégal jusqu'au cap Negro; elle a pénétré en Nubie, en Egypte. La troisième race est celle des *Cafres*, qui occupe toute la côte orientale, distinguée des Nègres par un angle facial moins obtus, un front bien voûté, un nez élevé; mais elle s'en rapproche par les lèvres épaisses, les cheveux crépus et presque laineux, et par

un teint qui, en variant du brun-jaunâtre au noir clair, semble dépendre du climat.

Outre ces grandes races, l'Afrique nous montre des peuplades qui doivent, soit à une origine inconnue, soit à l'influence du climat, un caractère tout-à-fait particulier. Les Hottentots en présentent l'exemple le plus connu; mais nous en reconnaîtrons d'autres dans le cours de notre description spéciale.

Les langues de l'Afrique doivent, selon M. de Seetzen, monter au nombre de cent ou cent cinquante. Elles offrent entre elles les disparates les plus frappantes, et si peu de traits de ressemblance, que tous les essais de les classifier sont restés infructueux. *La langue berbère*, il est vrai, a été retrouvée depuis Maroc jusqu'en Egypte; les trois langues nègres de *Mandingo* sur le Haut-Sénégal, des *Amina* sur la Côte-d'Or, des *Congo* sur la côte de ce nom, paraissent très-étendues; il faut en dire autant de celle des *Cafres-Betjouanas*. Mais le caractère général de l'Afrique, sous ce rapport, est néanmoins une multitude d'idiomes qui semblent renfermer beaucoup de cris à peine articulés, beaucoup de sons bizarres, de hurlemens, de sifflemens inventés à l'imitation des animaux, ou par le besoin de se distinguer d'une peuplade ennemie. Ce fait embarrasse ceux qui voient dans l'unité du genre humain une vérité historique, susceptible de démonstration; mais il nous semble que, non-seulement en Afrique, mais partout, l'histoire véritable, en remontant aux tems les plus reculés, trouve l'espèce humaine, comme les arbres et les animaux, disseminée sur la surface du globe et divisée en d'innombrables petites tribus ou familles, parlant chacune une idiome particulier, imparfait et souvent bizarre. La fusion artificielle de ces jargons primitifs a donné naissance aux langues régulières, dont peut-être aucune n'est antérieure à la naissance des cités. Langues de l'Afrique.

La civilisation, qui seule a donné à l'homme des idées abstraites et générales, a suivi en Afrique une marche singulière, prescrite par le climat et par le caractère de la Marche de la civilisation.

race indigène la plus nombreuse. Essayons d'en indiquer les époques.

État primitif. Vivant dans l'abondance, mais séparés entre eux par des déserts ; entourés d'alimens spontanés, copieux et excellens, mais rencontrant de grands obstacles à toute culture régulière ; dispensés par le climat du soin de se vêtir, n'ayant besoin que d'un abri contre la pluie, le *Nègre* ou *Éthiopien* des anciens et probablement aussi le *Caffre*, ou *Troglodyte*, n'éprouvaient jamais l'aiguillon de la nécessité qui excite l'industrie et la réflexion. Dans leur félicité sauvage, ils satisfaisaient les besoins des sens et ne devinaient qu'obscurément un monde intellectuel. Cependant ils sentaient la présence d'un pouvoir invisible ; ils en cherchaient le siége dans l'arbre qui les nourrissait, dans le rocher qui leur prêtait un abri, dans le serpent qu'ils redoutaient, même dans le singe, le perroquet qui se jouait autour d'eux. Quelques-uns imaginèrent qu'un morceau de bois, un éclat de pierre renfermait une puissance surnaturelle ; ils furent charmés de pouvoir porter avec eux leurs divinités. Ce système, qu'on appelle le *fétichisme*, et qui est l'ébauche la plus

Fétichisme. grossière du *panthéisme*, ne paraît étranger à aucun climat, à aucune race ; mais il dominait exclusivement en Afrique, et surtout parmi les Nègres (1). Ces superstitions n'étaient que ridicules ; la vengeance et la brutalité en imaginèrent d'atroces, d'horribles. Le prisonnier de guerre d'une tribu étrangère fut immolé sur la tombe de ceux contre lesquels il avait combattu. La croyance qui plaçait les forces morales dans des objets visibles, dut persuader à ces barbares qu'en dévorant le corps d'un ennemi redouté ils se pénétreraient de son courage. L'anthropophagie naquit, et, d'abord circonscrite à d'affreux autels, elle devint bientôt un goût capricieux, une recherche de gourmandise. Des tribus vaincues

(1) *Voyez* ci-après la Description de la Nigritie.

s'estimèrent heureuses d'être réduites à l'état d'esclavage au lieu d'être dévorées ; mais leurs maîtres en vendaient les individus comme un vil bétail. En même tems, les Berbers ou Maures, voisins de la race nègre, fiers d'un peu de supériorité sur ces êtres abrutis, leur donnaient la chasse comme à des bêtes féroces, et les employaient comme des bêtes de somme. Tel était l'état primitif des Africains ; il subsiste encore en partie.

Théocraties de Méroé, de Thèbes, etc.

De bienfaisans imposteurs changèrent la face des choses. Plusieurs dynasties de pontifes-rois élevèrent à Méroé, à Thèbes, à Memphis, des temples qui devinrent l'asile de la paix, le foyer des arts et le centre du commerce. Attiré par la curiosité, enchaîné par la superstition, le sauvage vint adorer la statue d'un dieu à tête de chien ou à bec d'oiseau, emblème perfectionné de son grossier fétiche. A la voix du ministre des dieux, cette multitude, qui possédait à peine des cabanes bâties en troncs de palmiers, tailla le granite en colonnes, grava des hiéroglyphes sur le porphyre, et acheva lentement ces monumens qui bravent les siècles. L'utile ne fut pas oublié ; l'eau sacrée du Nil, retenue par des digues, distribuée par des canaux, féconda les champs jadis abandonnés aux joncs et aux roseaux. Cependant les caravanes, protégées par le nom des dieux, remontaient le Nil et pénétraient dans les vallons les plus reculés de l'Ethiopie, recueillant partout l'or et l'ivoire, semant partout les germes des religions, des lois et des mœurs nouvelles.

Révolutions intérieures de l'Egypte.

Memphis, Thèbes et Méroé elle-même virent la caste des guerriers se soulever contre les pontifes. Aux douces illusions de la théocratie succédèrent les révolutions, les guerres, les agitations de la cour despotique des Pharaons : malgré ces événemens, l'Egypte resta longtems un grand et florissant empire ; mais il influa moins heureusement sur la civilisation du reste de l'Afrique.

Les Carthaginois.

Carthage avait fondé un autre empire dans l'occident. Ses hardis navigateurs, ses actifs négocians pénétrèrent

jusqu'au cap Blanc par mer, et jusqu'au Niger par terre ; mais ils n'avaient, pour soumettre les nations, d'autre moyen que la force de leurs armes ou l'appât de quelques marchandises. Intimement liés avec les peuples de la race maure ou berbère, dont ils développèrent les talens pour la guerre en levant parmi eux leurs troupes légères, ils n'exercèrent qu'une influence indirecte sur les Ethiopiens ou les Nègres. Abandonnée à elle-même et à la nature, cette race borna ses efforts à arracher à la terre des alimens simples et faciles. Le gouvernement des petits patriarches despotes céda la place à des monarchies plus étendues. Le conseil des principaux guerriers, comme chez toutes les nations sauvages, conserva presque partout une autorité égale à celle des rois. Dans les associations mystérieuses de quelques nations de la Guinée, on vit revivre l'esprit des prêtres de Méroé. Le changement le plus essentiel que subit la constitution civile de l'Afrique, fut la distinction établie entre les *esclaves* et les *hommes libres*. Cette distinction existait chez les Grecs et les Romains avec des caractères aussi odieux, aussi inhumains que dans l'Afrique ; mais en Europe elle fut abolie par le christianisme : ici elle s'est perpétuée.

Les Romains et le christianisme.

Les Romains, hors des limites de leur empire, n'eurent des rapports directs qu'avec les habitans du Fezzan, de la Nubie, et fort tard avec l'Abyssinie ou le royaume d'Axum. Aussi le christianisme ne put étendre ses lumières sur l'occident, le centre et le midi de l'Afrique. Ses bienfaits, répandus sur le nord, disparurent pendant des guerres désastreuses. Il était réservé au mahométisme d'opérer un changement dans la marche de la civilisation africaine. Monté sur l'agile dromadaire ou sur de légers navires, le fanatique Arabe courait planter l'étendard de son prophète jusqu'aux bords du Sénégal et jusqu'aux rivages de Sofala. Aucun peuple ne réunissait plus de qualités pour conquérir et pour conserver l'empire de l'Afrique. Ils trouvaient dans les Mauri-

Les Arabes et le Mahométisme.

taniens et les Numides des frères et des amis naturels. Mœurs, alimens, climat, tout les rapprochait. L'esprit fanatique du mahométisme devait étonner et subjuguer les imaginations ardentes des Africains; la simplicité de la croyance musulmane convenait à leur intelligence bornée, et s'alliait sans peine aux superstitions du fétichisme, aux idées de ces peuples sur la magie et les enchantemens. L'Afrique, et surtout les oases du grand désert, fournirent bientôt à la nouvelle religion ses plus zélés défenseurs. L'esclavage civil et le gouvernement despotique n'éprouvèrent aucun changement, si ce n'est que les *marabouts* ou prêtres musulmans, ainsi que les *chérifs* ou descendans du prophète, formèrent dans quelques Etats une espèce d'aristocratie. L'anthropophagie seule devait être abolie, et c'est un véritable bienfait que l'humanité doit aux progrès de l'islamisme (1). Un événement particulier favorisa un moment la civilisation des Maures; l'expulsion de ceux d'entre eux qui avaient régné en Espagne peupla la Barbarie et même les oases du grand Désert d'hommes plus industrieux et plus éclairés que le reste des Mahométans; malheureusement pour l'Afrique, une poignée d'aventuriers turcs, les uns plus féroces et plus grossiers que les autres, fondirent sur la côte de Barbarie, subjuguèrent les Maures et y établirent les gouvernemens barbares d'Alger, de Tunis et de Tripoli : barrière fatale qui, bien plus encore que le mahométisme, sépara l'Afrique du monde policé. Les Turcs.

Les navigations des Portugais et la traite des nègres ont ensuite ouvert de nouvelles communications entre l'Afrique et l'Europe occidentale. On trouva ces contrées, comme elles le sont encore, déchirées par une guerre perpétuelle, par une guerre d'autant plus déplorable que, circonscrite à un cruel brigandage, étrangère à tout esprit de conquête territoriale, elle ne donne point nais- Etat moderne.

(1) M. *de Hammer*, Mémoire sur l'influence du Mahométisme, dans les *Mines de l'Orient*, et dans les *Annales des Voyages*.

sance à ces grands empires qui, du moins quelquefois, admettent une sorte de civilisation. Cependant, l'observation prolongée des Africains a fait connaître leurs vertus et leurs dispositions à s'instruire et à imiter nos arts. Il a été constaté que rien dans leur nature morale ne les condamne à une éternelle barbarie (1). Malheureusement l'Europe, entraînée vers les deux Indes, s'est peu occupée d'une contrée plus rapprochée et peut-être plus riche. Ainsi nos relations avec les côtes d'Afrique se sont long-tems bornées à ce trafic d'hommes que la philosophie et la religion réprouvent en principe, mais que, dans le cas particulier des Africains, beaucoup de circonstances rendent moins horrible. L'abolition de l'anthropophagie ayant fait doubler le nombre des prisonniers dont les princes ont à disposer, la cessation absolue de la traite, que plusieurs nations européennes ont proclamée, fera peut-être revivre sur la côte les horribles massacres et les sacrifices humains qui règnent encore dans l'intérieur. Puissent des colonies européennes, des colonies stables, étendues, florissantes, en montrant sur les bords du Niger, du Sénégal, du Zaïre et du Zambeze, le modèle de nos lois et de nos mœurs, exciter les Africains à une heureuse émulation, ou les engager à une soumission salutaire !

Espérances de civilisation.

(1) *Voyez* l'intéressant ouvrage de M. *Grégoire*, ancien évêque de Blois, *sur la Littérature des Nègres.*

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description générale physique de* L'ÉGYPTE.

L'ÉGYPTE rattache l'Afrique au monde civilisé; ce pays, unique dans la nature, unique dans les fastes de l'histoire, mérite une description plus détaillée que les autres contrées africaines. Mais qu'est-ce que l'Egypte? Une vallée que le Nil arrose après l'avoir en partie formée, et que resserre à droite comme à gauche la stérile immensité des déserts. Commençons donc par le Nil le tableau physique de cette contrée, qui, grâce aux dons de son fleuve, peut se passer du reste de la terre et du ciel lui-même.

Le Nil. Ses sources et son cours.

Le Nil, le plus grand des fleuves de l'Ancien-Monde, dérobe encore ses véritables sources aux regards de la science; du moins nous n'en savons guère plus aujourd'hui qu'on n'en savait du tems d'Erastosthène. Ce savant bibliothécaire d'Alexandrie distinguait trois branches principales du Nil; la plus orientale est le *Tacaze* des modernes, qui descend des flancs septentrionaux du plateau de l'Abyssinie. La deuxième branche connue, ou le *fleuve Bleu*, circule d'abord sur le plateau d'Abyssinie, et descend ensuite dans les plaines de Sennar ou de Fungi. Les sources de ce fleuve Bleu ont été trouvées et décrites par les jésuites *Paez* et *Tellez*, deux siècles avant la prétendue découverte de *Bruce*. Ces deux rivières vont grossir le *fleuve Blanc*, le *Bah-el-Abiad*, qui est le véritable Nil et qui doit avoir ses sources dans les pays au midi de Darfour, nommé, selon le rapport d'un nègre, *Dar-el-Abbiad* (1). Les montagnes d'où il sort s'appellent *Dyre* et *Tegla;* elles font probablement partie des montagnes *Al-Qamar* ou de la Lune. Comme il paraît prouvé que des voyageurs ont pénétré par eau depuis Tombouctou jusqu'au Caire, il faut, l'un des deux, ou que le Niger se

(1) *Voyez* ci-après les Descriptions particulières.

Communication du Nil et du Niger. jette dans le Nil, s'il n'est pas le Nil lui-même, ou que des rivières intermédiaires établissent entre le Nil et le Niger une communication semblable à celle qui a été reconnue par M. Humboldt entre l'Orénoque et l'Amazone. La première de ces hypothèses pourrait sembler appuyée par un passage vague et romanesque de Pline le naturaliste, rapporté dans la partie de cet ouvrage où nous exposons les doctrines des anciens (1). L'autre hypothèse est la seule qui puisse concilier le récit des voyageurs de Tombouctou avec le témoignage positif de M. Brown, d'après lequel les fleuves *Misselad* et *Bar-Koulla* coulent du sud au nord. Ce fait, généralement admis, ne permet pas de supposer d'autre communication entre le Nil et le Niger, que celle qui peut être formée par des canaux qui, semblables au Casiquiari de la Guiane, circuleraient sur un plateau où se trouveraient rapprochées les sources de Misselad et de Bar-Koulla, ainsi que celles du Nil. C'est l'hypothèse exprimée dans notre carte de l'Afrique septentrionale. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs se contenteront-ils de supposer les sources de tous ces fleuves assez rapprochées pour que les lacs formés dans la saison pluvieuse les fassent communiquer temporairement.

Cataractes du Nil. Le vrai Nil (quelle que soit sa première origine) reçoit, comme nous l'avons dit, les deux grandes rivières d'Abyssinie, et forme ensuite un vaste circuit dans le pays de Dongola, en se tournant au sud-ouest. Trois fois une barrière de montagnes semble arrêter son cours; trois fois il franchit cet obstacle. La seconde cataracte, en Nubie turque, est la plus forte. La troisième ouvre au Nil l'entrée de l'Egypte près Syène ou *Assonau*. La hauteur de cette cataracte, singulièrement exagérée par quelques voyageurs, varie selon les saisons, et n'est généralement que de quatre à cinq pieds (2).

Vallée du Nil. Depuis Syène jusqu'au Caire, il coule dans une vallée d'environ trois lieues de largeur, entre deux chaînes de

(1) Vol. I, p. 184-186. (2) Description de l'Egypte, par ordre de l'empereur. I vol. Description de Syène et des Cataractes, par M. *Jomard*.

montagnes, dont l'une s'étend jusqu'à la mer Rouge, et dont l'autre se termine dans les déserts de l'ancienne Libye. Le fleuve occupe le milieu de la vallée jusqu'au détroit nommé Gibel-Silsili ; cet espace, d'environ quinze lieues de longueur, n'offre sur ses deux rives que très-peu de terre cultivable. Quelques îles sont, à cause de leur peu d'élévation, arrosées avec facilité.

Au débouché de Gibel-Silsili (1), la pente transversale porte constamment le Nil sur sa rive droite, qui présente dans beaucoup d'endroits l'aspect d'une falaise coupée à pic, tandis que le sommet des montagnes de la rive gauche est presque toujours accessible par un talus plus ou moins incliné. Ces dernières montagnes commencent, près de la ville de Syouth, en descendant vers le Fayoum, à s'éloigner de plus en plus vers l'ouest, de sorte qu'il se trouve entre elles et la vallée cultivée un espace désert qui va toujours en s'élargissant, et qui, dans beaucoup d'endroits, est bordé du côté de la vallée par une ligne de dunes de sables dirigée à peu près du nord au sud.

Montagnes qui la côtoient.

Les montagnes qui embrassent le bassin du Nil dans l'Egypte supérieure, s'entrecoupent par des gorges qui conduisent d'un côté sur les bords de la mer Rouge, et de l'autre dans les oasis. Ces gorges transversales seraient habitables, puisque les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant quelque tems, et forment des fontaines dont les eaux suffisent aux besoins des Arabes et de leurs troupeaux.

La lisière des terrains déserts, qui s'étend ordinairement sur les côtés de la vallée, parallèlement au cours du Nil, (et qu'il ne faut pas confondre avec cette mer stérile de sable qui se trouve de chaque côté de l'Égypte), comprend maintenant deux espèces de sol bien distinctes ; l'une, immédiatement au pied de la montagne, est composée de sables, de cailloux roulés ; l'autre, composée de sables légers, recouvre une étendue de terrain autrefois cultivable.

(1) *Girard*, Mém. sur l'Égypte, t. III, p. 13.

Niveau. Si on coupe la vallée par un plan perpendiculaire à sa directiou, on remarque que sa surface s'abaisse depuis les rives du Nil jusqu'au pied des montagnes; circonstance qui a également été observée sur les bords de Missisipi, du Pô, d'une partie du Borysthène et de quelques autres rivières.

Bassin de Fayoum. Près Bénisouyef, la vallée du Nil, déjà considérablement élargie à l'ouest, s'ouvre de ce même côté, et nous laisse entrevoir les fertiles plaines de *Fayoum*; ces plaines formeut proprement une espèce de plateau séparé au nord et à l'ouest des montagnes qui l'euvironuent par une large vallée, dont une certaiue éteudue, constammeut submergée, forme ce que les habitaus du pays appelleut *Birket-él-Kârun*.

Plaines du Delta. Près du Caire, les chaînes qui resserrent la vallée du Nil s'éloignent de part et d'autre; l'une, sous le nom de *Gébel al Nairon*, se dirige au uord-ouest vers la Méditerranée; l'autre, appelée *Gibel al Attaka*, court droit à l'est vers Suez.

En avaut de ces chaînes s'étend une vaste plaiue composée de sables recouverts du limon du Nil. A l'endroit nommé *Batu-el-Bakára*, le fleuve se partage en deux branches qui, en coulant l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette, embrassent le *Delta* actuel; car cette espèce d'île triangulaire, aucienuement plus grande, était bornée à l'orient par la branche Pélusiaque, aujourd'hui perdue ou convertie en canaux fangeux. A l'ouest, elle était termiuée par la brauche Canopique, aujourd'hui en partie confondue avec le canal d'Alexaudrie, et en partie perdue daus le lac Edfou. Cependant la dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure, marquent encore aujourd'hui les limites de l'ancien Delta.

Embouchures. Les divers *bogaz* ou embouchures de ce grand fleuve ont souvent changé de position et en chaugent encore; circonstauce qui a fourni matière à de longues discussions entre les géographes. Voici les résultats les plus certains. Les sept bouches du Nil, connues des ancieus, se

suivaient dans l'ordre que voici : 1, la bouche *Canopique*, représentée par l'embouchure du lac Edkou, ou, selon d'autres, par celle du lac d'Aboukir ; 2, la *Bolbitine*, à Rosette ; 3, la *Sébénitique*, probablement l'embouchure du lac de Bourlos ; 4, la *Phatnitique* ou Bucolique, à Damiette. Les trois dernières, perdues aujourd'hui, sont, 5, la *Mendésienne*, confondue dans le lac Menzaleh, mais dont la bouche est représentée par celle de Dibée ; 6, la *Tanitique* ou *Saïtique*, qui paraît se retrouver à l'extrémité à l'est du lac Menzaleh, dans celle nommée aujourd'hui *Omm-Faredjé ;* la branche du Nil qui conduisait ses eaux à la mer répond au canal de Moez, qui se perd aujourd'hui dans le lac ; 7, la bouche *Pélusiaque* semble aujourd'hui représentée par l'embouchure la plus orientale du lac Menzaleh, où se retrouvent encore les ruines de Péluse (1).

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons. Dans un état ordinaire, ce fleuve ne porte que des bateaux de soixante tonneaux, depuis les embouchures jusqu'aux cataractes. Le *bogaz* de Damiette a cependant sept à huit pieds d'eau dans le tems des basses eaux ; celui de Rosette n'en a que quatre à cinq. Dans les hautes eaux, l'un et l'autre de ces *bogaz* ont quarante-un pieds d'avantage, et les caravelles de vingt-quatre canons remontent jusqu'au Caire (2). La navigation est singulièrement favorisée pendant les crues ; car pendant que le courant du fleuve entraîne les navires depuis les cataractes jusqu'aux bogaz avec une extrême rapidité, les vents du nord, très-violens, permettent de remonter le fleuve à force de voiles avec une égale rapidité : on fait l'un et l'autre trajet en huit à dix jours. C'est un spectacle intéressant que de voir les nombreux bateaux se croiser dans leurs courses. Les *bogaz* sont difficiles

Profondeur et rapidité.

(1) Mém. sur l'Egypte, I, 165. Comp. *Dubois-Aymé*, Mémoire sur les Bouches-du-Nil. Livourne, 1812. (2) Description de l'Egypte, vol. I. Mémoire de M. *Lepère*, sur le canal des deux mers, sect. II, paragr. 5 et 6.

à passer, même dans les hautes eaux : des bancs de sable changeans menacent le navigateur dans toute la longueur du cours. Les cataractes sont quelquefois franchies par l'adresse et l'audace réunies (1).

Crues du Nil.

Les fameuses plaines de l'Egypte ne seraient pas le séjour d'une éternelle fertilité, sans les crues du fleuve qui en même tems les arrose et les couvre d'un limon fécond. Nous connaissons aujourd'hui avec certitude ce que les anciens ne pouvaient qu'entrevoir obscurément (2), ce que cependant Agatarchide, Diodore, Abdolatif, et l'envoyé abyssinien Hadgi Michael (3) avaient affirmé, savoir que les grandes pluies annuelles entre les tropiques sont la seule cause de ces crues, communes à tous les fleuves de la zone torride, et qui, dans des terrains bas comme l'Egypte, occasionent des inondations.

La crue du Nil commence au solstice d'été; le fleuve acquiert sa plus grande élévation à l'équinoxe d'automne, reste permanent quelques jours, puis diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver il est déjà très-bas; mais il reste encore de l'eau dans les grands canaux. A cette époque les terres sont mises en culture. Le sol se trouve couvert d'une couche de limon plus ou moins épaisse, et déposée par couches horizontales : ce limon a une forte affinité pour l'eau.

Limon du Nil.

L'analyse du limon du Nil a fourni près de la moitié d'alumine, un quart environ de carbonate de chaux, le reste en eau, carbone, oxide de fer, carbonate de magnésie (4). Sur les bords du Nil le limon tient beaucoup de sable; et lorsqu'il est porté par les eaux sur des terres éloignées, il perd en chemin une quantité de sable proportionnelle à la distance du fleuve, de manière que lorsque cette distance est considérable, on trouve l'argile presque pure : aussi ce limon est-il employé dans

(1) *Sicard*, *Norden*, etc. (2) *Meiners*, Histoire du Nil, dans ses Œuvres Philosoph., p. 80. (3) Cité par *Wansleben*, Voyage inédit en Egypte. Collection de *Paulus*, I, 21. (4) Mém. sur l'Egypte, I, p. 346-352.

plusieurs arts en Egypte. On en fait de la brique excellente et des vases de différentes formes : il entre dans la fabrication des pipes ; les verriers l'emploient dans la construction de leurs fourneaux, et les habitans des campagnes en revêtent leurs maisons. Ce limon renferme des principes favorables à la végétation. Les cultivateurs le regardent comme un engrais suffisant.

La salubrité de l'eau du Nil, vantée par les anciens, paraît reconnue par les modernes avec certaines restrictions. Cette eau est très-légère, et peut, sous ce rapport, mériter l'éloge qu'en fait Maillet ; « c'est, parmi les eaux, » ce que la Champagne est parmi les vins. » Si Mahomet, disent les Egyptiens, en eût bu, il eût demandé au ciel une vie immortelle pour pouvoir toujours en jouir (1). L'eau du Nil est purgative, ce qu'on doit attribuer à divers sels neutres dont elle est chargée (2). Mais pendant les trois mois d'été qu'elle reste presque stagnante, elle devient bourbeuse et ne peut être bue qu'après avoir été clarifiée. Pendant les crues, elle prend d'abord une couleur verte, quelquefois très-foncée ; après trente à quarante jours cette couleur fait place à un rouge plus ou moins brunâtre. Ces changemens sont probablement dus à des écoulemens successifs de plusieurs lacs périodiques ou flaques d'eau que forment les pluies sur les divers plateaux de l'Afrique intérieure. Qualités des eaux du Nil.

Avant de parler des canaux dérivés du Nil, il convient de décrire le sol qui borde ce fleuve.

Les montagnes à l'occident du Nil paraissent calcaires et coquillières ; dans celles à l'orient, la serpentine et le granite semblent former les plus hautes cimes. Ces aperçus généraux souffrent des restrictions et admettent des détails. Nature des roches.

La pierre qui a servi à la construction de la pyramide de Cheops près de Ghizé, est une pierre calcaire, ou carbonate de chaux, à grains fins d'un gris blanc, et

(1) *Maillet*, Description de l'Egypte, I, p. 16. Mém. sur l'Egypte, II, p. 35. (2) *Prosper Alpin*, Rerum Ægypt., p. 17-22. *Forskål*, Flor. Ægypt. Arab. XL.

facile à tailler. Le granite rose des monumens antiques qui compose encore le revêtement de la pyramide nommée *Mycerinus*, est, à ce qu'on croit, le *Pyropœcylon* de Pline. On trouve dans les environs des pyramides le jaspe d'Ethiopie, la roche quartzeuse avec amphibole, le caillou d'Egypte, qui est un quartz agate grossier veiné. D'après les échantillons anciens conservés à Velletri, dans le muséum du cardinal Borgia, un minéralogiste danois, M. *Wad* a publié un essai sur les fossiles de l'Egypte. Ces échantillons sont du granite rouge, du granite blanc mêlé de hornblende, du feld-spath vert et de la hornblende noire. Le porphyre semble être du pétro-silex avec des taches de feld-spath ; il s'y trouve aussi un petit échantillon d'un schiste micacé d'un brun noir. Les autres sont de la pierre calcaire, du feld-spath, de la brèche, de la serpentine, de la pierre ollaire, du marbre avec des veines de mica argenté, de la pierre de porc, du jaspe de toutes les espèces, la topaze ou chrysolite des anciens, l'améthyste, le cristal de roche, la calcédoine, l'onyx, la caroline, l'héliotrope, la pierre obsidienne, le lapis-lazuli ; mais on n'y trouve point d'émeraudes. La plupart de ces échantillons sont du basalte, qui est la pierre éthiopienne d'Hérodote et de Strabon (1).

Echantillons des obélisques, etc.

Montagnes de Cosseïr

La vallée qui mène à Cosseïr est couverte d'un sable partie calcaire et partie quartzeux. Les montagnes sont calcaires et de grès. En approchant de Cosseïr on trouve trois genres de montagnes. Dans les premières les roches sont granitiques, à grains très fins et petits. La seconde chaîne comprend des montagnes de brèche ou de poudingues d'une espèce particulière, connue sous le nom de *Breccia di verde* (2). Aux montagnes de brèches succède, pendant environ douze lieues, une substance de contexture schisteuse, qui paraît d'une formation contemporaine à celle des brèches, puisqu'elle se lie par des pas-

(1) *Wad*, fossil. Ægypt. Musei Borgiani. (2) Mém. sur l'Egypte, III, p. 240.

sages gradués, et contient des fragmens roulés de même nature.

Du côté des fontaines d'El-Aouch-Lambageh domine une chaîne de montagnes schisteuses qui présente dans sa composition du pétro-silex et des roches stéatiteuses; mais à trois lieues de Cosseïr, les montagnes changent subitement; une grande partie sont gypseuses ou calcaires, disposées par couches presque toujours dirigées du nord au sud : on y trouve les débris fossiles de l'*ostrea diluviana*. Parmi ces montagnes de nouvelle formation, on trouve des schistes, des porphyres peu caractérisés, des grains de feld-spath. Le sol de la vallée, couvert d'immenses fragmens de roches, offre des variétés sans nombre; tantôt ce sont des serpentines, des roches composées où domine l'actinote, des schistes, des gneis, des porphyres, des granites, tantôt c'est une espèce particulière de stéatite qui renferme des nœuds de spath schisteux; enfin il se présente une substance nouvelle et particulière en minéralogie, qui se trouve encore dans divers points du désert du mont Sinaï, et qui ressemble au thallite ou schorl vert du Dauphiné. On ne la trouve pas seule, mais elle fait partie des granites, des porphyres et des roches (1). Du côté de la vallée de Suez, les montagnes sont calcaires, et en plusieurs endroits composées de coquilles agglutinées.

Montagnes de Cosseïr.

Montagnes de Suez.

On trouve dans la vallée de l'Egarement le sel marin en petites couches compactes, soutenues sur des lits de gypse. Dans plusieurs déserts qui bordent l'Egypte, le sel marin s'y montre presque partout, tantôt cristallisé sous le sable, tantôt effleuri à sa surface.

Dépôts de sel.

Dans la Haute-Égypte, vers Edfou, les montagnes se composent d'ardoise, de grès, de quartz blanc et rose, de cailloux bruns, mêlés de cornalines blanches (2). Près les ruines de Silsilis, les rochers graniteux contiennent des cornalines, du jaspe et de la serpentine.

Montagnes de la Haute-Egypte.

(1) Mém. sur l'Egypte, III, p. 255. (2) *Denon*, t. II, p. 49.

Un peu plus avant dans la Haute-Egypte, les rochers offrent alternativement du granite et du grès décomposé, formant, à la superficie, une croûte friable et présentant l'aspect d'une ruine (1).

Vallée des lacs de Natron. Mais la région la plus curieuse de l'Egypte est sans doute celle qui renferme la vallée du Fleuve sans eau et le bassin des lacs de Natron. Ces deux vallées sont parallèles. La montagne de Natron domine et suit la vallée du même nom. Cette montagne ne contient aucune des roches qu'on trouve disséminées dans la vallée, telles que des quartz, des jaspes, des pétro-silex (2).

Six lacs se suivent dans la direction de la vallée. Leurs bords et leurs eaux sont couverts de cristallisations, tant de sel commun ou soude muriatée, que de natron ou soude carbonatée. Lorsqu'une même masse d'eau contient à la fois l'un et l'autre sel, c'est la soude muriatée qui se cristallise la première; puis la soude carbonatée se dépose dans une couche à part. Quelquefois ces deux cristallisations semblent choisir chacune leur théâtre dans des parties isolées du même lac (3).

Cette curieuse vallée n'est habitée que par des moines grecs. Leurs quatre couvens sont à la fois des espèces de forteresses et des prisons. Ils ne vivent que d'un peu de légumes. Même la végétation dans ces vallées offre un aspect sauvage et triste. Les palmiers ne forment que des buissons, et ne portent pas de fruit.

Des caravanes viennent chercher le natron. Selon le général Andréossy, la ferme de cette substance, nécessaire à diverses fabriques, était sur le pied de l'ancienne gabelle de sel en France.

Vallée du fleuve sans eau. La vallée parallèle à celle du Natron porte le nom de *Bahhar-béla-mè*, c'est-à-dire, Fleuve sans eau. Séparée de la vallée du Natron par une petite chaîne de hauteurs, elle conserve généralement une largeur de trois lieues.

(1) *Denon*, p. 150-195-208. (2) *Andréossy*, Mém. sur la Vallée des lacs Natron, dans la Description sur l'Egypte, vol. I. (3) *Berthollet*, Journ. de Phys., messidor, an VIII, p. 5 *et suiv.*

Dans les sables qui la recouvrent, on a découvert des troncs d'arbres entièrement pétrifiés, et une vertèbre d'un gros poisson. Au surplus, on y rencontre les mêmes pierres que dans la vallée du Natron. Quelques savans ont pensé que ces pierres y ont été amenées par un bras du Nil qui y aura passé. On prétend que la vallée du Fleuve sans eau rejoint au sud le Fayoum, et qu'au nord elle aboutit à la Méditerranée.

Ces contrées ont sans doute subi des révolutions terribles, mais qui remontent au-delà de la constitution actuelle du globe. Quant aux changemens modernes, leur étendue et leur importance ont été beaucoup exagérées par des hommes à système. M. Reynier remarque judicieusement que la diminution des terres cultivables doit dater alors d'époques beaucoup antérieures aux tems historiques. « Plusieurs points que les anciens ont indiqués » aux bords des déserts, y sont encore; le canal de » Joseph, abandonné depuis des siècles, n'est comblé » dans aucune de ses parties. » Reynier n'a trouvé qu'un seul envahissement des sables sur les terres cultivées qui soit bien constaté; « c'est dans la province de Gizeh, » près du village de Ouardan, où les sables se sont avan» cés jusqu'au Nil et occupent une lieue de terrain (1). » Changemens du sol.

D'autres personnes prétendent pourtant que le canal de Joseph est en partie comblé par la vase qui s'y est amoncelée. Ce canal a trente lieues de long; il servait à conduire les eaux du fleuve dans le canton de Fayoum et dans le lac Mœris, aujourd'hui *Birket-êl-karoun*; on retirait le double avantage d'arroser parfaitement les terres du Fayoum, et de se débarrasser, en cas d'une crue extraordinaire, de la trop grande quantité d'eau. Il est probable que ce canal, décoré du nom de Joseph, comme plusieurs autres objets mémorables, a été creusé par ordre du roi *Mœris*; les eaux alors auront rempli le Lac Mœris.

(1) Mém. sur l'Egypte, t. IV, p. 6.

bassin du lac *Birket-êl-karoun*, auquel on a pu donner le nom du prince qui avait opéré ce grand changement. On conciliera ainsi les positions différentes données au lac Mœris par Hérodote, Diodore et Strabon; on expliquera comment les anciens ont pu dire que le lac avait été creusé de main d'homme, tandis que le Birket-êl-karoun ne porte aucun indice d'un semblable travail (1).

Lacs maritimes. Les plages maritimes de l'Egypte présentent plusieurs lacs ou plutôt lagunes qui, de siècle en siècle, éprouvent tantôt des diminutions, tantôt des accroissemens. Au midi d'Alexandrie est l'ancien lac Maréotis. Il était depuis long-tems desséché. Pour priver les Français de l'avantage de recevoir des vivres par le canal, les Anglais rompirent la digue qui le séparait du lac, y firent passer l'eau, et, par cette opération funeste, privèrent la ville de celle qu'elle recevait par le canal. Le lac d'Abonkir a été formé en 1778, par une irruption de la mer qui en avait déjà une fois couvert l'emplacement il y a deux siècles.

Lac Menzaléh. La carte du lac Menzaléh, levée par le général Andréossy, a nécessité d'importantes corrections dans l'Egypte de M. d'Anville. Ce lac est formé de la réunion de deux grands golfes, et borné au nord par une longue bande de terre basse et peu large qui le sépare de la mer. Les deux golfes sont séparés en partie entre eux par la presqu'île de Menzaléh, à la pointe de laquelle se trouvent les îles de Matharyéh, les seules du lac qui soient habitées. D'Anville a aussi donné une trop grande largeur à la côte nord de ce lac; et les mesures prises récemment offrent, avec les siennes, une différence de douze mille toises. Le lac Menzaléh ne communique avec la mer que par deux bouches praticables, celles d'Ybeh et d'Omfaredgié, qui sont les bouches Mendesienne et Tanitique des anciens (2). La largeur, depuis la bouche d'Ybeh jusqu'à

(1) Description de l'Egypte: Antiquités; Mémoires, vol. I. Mémoire sur le lac Mœris, par M. *Jomard*. Comp. *Pococke*, *d'Anville*, *Gibert*, etc., etc. (2) Mém. sur l'Egypte, t. I, p. 165, et la Carte.

celle de Péluse, est de quarante-cinq mille six cent soixante-dix-sept toises.

Canaux. Il est impossible de fixer le nombre des canaux destinés à porter sur toutes les portions du sol les eaux du fleuve. Si parmi les voyageurs l'un le porte à six mille uniquement pour la Haute-Egypte (1), tandis que l'autre ne reconnaît qu'environ quatre-vingt-dix grands canaux, dont quarante à peu près pour la Haute-Egypte, vingt-huit pour le Delta, onze pour les provinces d'est, et treize pour celles d'ouest (2), on conçoit qu'une aussi grande différence tient à la manière de compter les canaux; l'un ne s'occupe que des grands canaux dont l'entretien est assuré, et l'ouverture déterminée par les réglemens du pays; l'autre s'étend jusqu'aux canaux dérivés de ceux-ci, et dont le nombre varie d'année en année. Les beys des mamelouks détournaient à leur profit l'argent destiné à l'entretien de ces ouvrages publics, desquels dépend la fertilité de l'Egypte; plusieurs canaux étaient même abandonnés par ces barbares, qui tarissent eux-mêmes les sources de leurs revenus. La plus célèbre de ces rivières artificielles est le *canal de Joseph*, ou le *Calidch-Menhi*, qui a quarante lieues de long sur une largeur de cinquante à trois cents pieds. Une partie de ce canal paraît répondre à l'ancien canal d'Oxyryuchus, que Strabon, en y naviguant, prit pour le Nil même (3).

Un autre canal, mais destiné à la navigation, celui de Suez, a fourni matière à beaucoup de discussions que nous renvoyons au livre suivant, où nous traiterons exprès de tout ce qui regarde le fameux isthme entre l'Afrique et l'Asie.

Climat. Le climat et la fertilité de l'Egypte n'ont pas causé moins de dissensions parmi les écrivains. Un voyageur français trouve ici le paradis terrestre (4); un autre nous

---

(1) *Maillet*, etc. (2) *Tourtechot*, Voyage en Egypte, trad. all., p. 423. *Sicard*, Nouv. Mém. des Mission., VII, p. 115. (3) *Norden*, p. 259, en all. D'*Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 166. *Hartmann*, Egypten, p. 1019. (4) *Savary*, Lettres sur l'Egypte, *passim*.

y montre le séjour le plus désagréable (1). Des observateurs plus calmes nous apprendront à réduire à leur juste valeur les peintures de ces deux écrivains fougueux.

Aspect varié

L'aspect de l'Egypte varie périodiquement comme les saisons. Dans les mois de notre hiver, lorsque la nature, morte pour nous, semble avoir transporté la vie dans ces climats, la verdure des prairies émaillées de l'Egypte charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorans parfument l'air; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau; l'Egypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone; car ce n'est partout qu'une plaine terminée par des montagnes blanchâtres, et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce même pays ne présente plus qu'un sol ou fangeux, ou sec et poudreux; d'immenses champs inondés, de vastes espaces vides et sans culture, des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux, des buffles conduits par de misérables paysans nus et hâlés, haves et décharnés; un soleil brûlant, un ciel sans nuage, des vents continuels et plus ou moins violens. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs voyageurs ont tant différé les uns des autres dans la description physique qu'ils nous ont donnée de ce pays (2).

Causes de la rareté des pluies.

« Une longue vallée, dit M. *Reynier* (3), entourée de coteaux et de montagnes, n'offre aucun point où le sol soit assez élevé pour arrêter les nuages. Aussi les évaporations de la Méditerranée, pendant l'été, chassées par les vents du nord, presque alisés en Egypte dans cette saison, ne trouvant rien qui les arrête, passent sur ce pays sans obstacles, et vont s'accumuler contre les montagnes de l'Afrique centrale. Là, réduites en pluies, elles grossissent les torrens qui, joints au Nil, en élèvent les eaux, et, sous la forme d'inondation, rendent avec

---

(1) *Volney*, Voyage, t. II, p. 219. (2) *Brown*, trad. franç., t. I, p. 47. (3) *Reynier*, Traité sur l'Egypte, II, p. 12.

usure à l'Egypte ce que les pluies auraient pu lui donner ». Aussi, excepté sur les bords de la mer, rien n'est plus rare en Egypte que les pluies; et plus on remonte vers le sud, moins on en éprouve. On appelle hiver les mois pendant lesquels elles tombent. Au Caire, on a quatre à cinq ondées; dans la Haute-Egypte, une ondée, deux au plus dans l'année, sont le terme moyen. Vers la mer, les pluies sont plus fréquentes.

Mais les pluies en Egypte, loin d'y être regardées par les cultivateurs comme bienfaisantes, leur paraissent nuisibles; ils assurent qu'elles font germer les graines d'une foule d'herbes qui nuisent aux plantes céréales.

Les vents sont assez réguliers pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; ils soufflent, presque sans interruption, du nord et du nord-est. Pendant le jour le ciel est pur, sans nuages, sans nébulosités même; mais le refroidissement de l'atmosphère, qui suit l'abaissement et la disparition du soleil, condense les vapeurs. On les voit alors passer d'un mouvement précipité du nord au sud; et ce passage continue jusqu'au lendemain après le lever du soleil, parce qu'alors la chaleur les raréfie de nouveau et les rend invisibles.

Marche des vents.

Vents du nord.

L'époque de la décroissance du Nil, qui a lieu, année commune, au mois d'octobre est accompagnée de vents intermittens. Ces vents soufflent du nord, mais avec des intervalles de calme. L'hiver, les vents sont variables; l'atmosphère, sans nuages, n'oppose aucun obstacle à l'action des rayons solaires, et la végétation, alors dans toute sa force, s'approprie l'eau qui s'évapore; de sorte que, excepté des rosées assez abondantes et quelques brouillards très-peu fréquens qui ont lieu le matin, rien ne met obstacle à la transparence de l'air.

L'approche de l'équinoxe du printems change la face de la terre; le vent embrasé du sud commence à souffler, mais il dure rarement plus de trois jours de suite. Dès que ce vent de sud, nommé *khamsym* en Egypte, *samièl* en Arabie, et *sémoùm* dans le désert, commence à souf-

Vents du sud ou Khamsym.

fler, l'atmosphère se trouble, souvent une teinte de pourpre la colore; l'air perd son élasticité; une chaleur sèche et brûlante régne partout, en même tems que des tourbillons, semblables aux émanations d'une fournaise ardente, se succèdent par intervalles.

Maladies endémiques. Cette saison du *khamsym* est la seule où l'atmosphère de l'Egypte soit généralement malsaine (1). C'est alors La peste. que se montre dans toute sa puissance redoutable la *peste*, cette maladie dont la nature et l'origine échappent encore aux recherches de la science médicale. Il nous paraît prouvé que la peste est indigène en Egypte, et non pas apportée d'autres contrées (2). L'ancienne Egypte n'était pas exempte de ce fléau; et en général, quelques écrivains modernes ont mal à propos attribué aux anciens une opinion exagérée de la salubrité de l'Egypte. Des passages d'*Arétée* de Capadoce prouvent qu'une maladie très-voisine de la peste était regardée comme endémique en Syrie et en Egypte.

L'ophtalmie. L'ophtalmie fait les plus grands ravages pendant la saison du débordement, circonstance qui réfute l'opinion de ceux qui attribuent cette maladie à l'effet d'un soleil ardent et des vents brûlans. Comme elle attaque surtout ceux qui dorment en plein air, il est naturel d'en chercher la cause dans les rosées très-abondantes qui tombent pendant la nuit (3). Le *natron*, dont le sol de l'Egypte est imprégné, communique à l'air ses qualités salines et mordantes (4). La rosée, qui, à une autre époque de l'année, arrête, ou du moins modère les effets de la peste, est si corrosive qu'elle ronge en peu d'instans des instrumens de métal qu'on y expose (5).

Végétaux. C'est à une atmosphère si singulièrement constituée, c'est aux inondations du Nil que l'Egypte doit l'avantage de réunir presque tous les végétaux cultivés de l'an-

(1) *Larrey*, Relation historique et chirurgicale de l'armée d'Orient, p. 419. (2) Mémoires de *Gaetan Sotira* et de *Pugnet*. (3) *Tott*, IV, p. 46. (4) *Olivier*, Magasin Encyclop. V[e] année, t. I, p. 290. (5) *Bruce*, III, p. 823, en all.

cien continent. On peut diviser toutes les cultures d'Égypte en deux grandes classes ; les unes ont lieu sur les terres arrosées par le débordement naturel du fleuve ; et les autres, sur les terres où l'inondation ne parvient pas, et où l'on y supplée par des irrigations artificielles.

Parmi les premières on remarquera le froment, l'orge, l'épeautre, les fèves, les lentilles, le sésame, la moutarde, le lin, l'anis, le carthame ou safranon, la gaude, le tabac, le lupin, le pois chiche, le ***barsim*** ou trèfle d'Égypte, le fenu grec, la pastèque, le melon, les concombres divers et la laitue. Le meilleur froment vient à Maraga dans la Haute-Egypte (1). Le canton d'Achmyne en fait les récoltes les plus abondantes. L'orge à six rangs de grains (2) sert en grande partie à la nourriture du bétail et des chevaux. Les cucurbitacées, ainsi que les tabacs et les lupins, couvrent ordinairement les bords du fleuve à mesure que l'eau baisse, et les îles qu'elle laisse à découvert. Les melons et les concombres grossissent pour ainsi dire à vue d'œil ; en vingt-quatre heures ils gagnent vingt-quatre pouces de volume (3), mais la plupart ont la chair fade et aqueuse (4) ; le tabac a peu de force. La gaude est presque toujours cultivée dans les canaux, lorsque l'eau s'en retire ; le lin, dans plusieurs cantons, se cultive aussi dans les terres arrosées artificiellement. Ces cultures sont peu pénibles ; après un léger travail préparatoire, ou un léger labour, les semences sont confiées à la terre encore humide et vaseuse ; elles s'enfoncent par leur propre poids, et n'ont pas besoin d'autre façon ; mais si on tarde à labourer et à ensemencer la terre, elle se gerce et se durcit au point de ne pouvoir être cultivée qu'avec les plus grands efforts (5). Dans la Haute-Egypte on arrache le grain quand il est mûr, et

Culture des terres inondées.

Blés.

(1) *Norden*, Voyage, p. 274, trad. all. (2) *Hordeum hexastichon*. L. (3) *Volney*, Voyage. *Forskâl*, Flora Ægyptiaca. (4) *Abdollatif*, Relat. de l'Egypte, chap. II. *Sonnini*, Voyage d'Egypte, III, p. 145 et 251. (5) *Norden*, Voyage, p. 335.

dans quelques endroits de la Basse-Egypte on le scie avec la faucille ; la charrue, très-simple, a des avantages sur celle des Arabes (1).

Culture des terres sèches.

La seconde espèce de culture exige plus de soin et de travail ; c'est celle des terres qui, par leur élévation, ou par les moyens qu'offrent les localités de les garantir de l'inondation du fleuve, sont destinées à des plantes qui ont besoin d'arrosemens réitérés pendant la végétation. Ces cultures ont lieu principalement sur les bords du Nil, dans la Haute-Egypte, dans le Fayoum et dans la partie la plus basse de l'Egypte, où les eaux déjà épuisées du Nil ne suffisent plus à couvrir toutes les terres. Dans la Haute-Egypte, ces terrains sont principalement plantés en *holcus-doura*, nourriture générale du peuple : on en mange le grain tandis qu'il est en lait, après l'avoir fait griller comme le maïs ; on mâche la canne verte, comme celle du sucre ; la moelle sèche sert d'amadou ; la feuille nourrit le bétail ; la canne remplace le bois pour chauffer le four ; du grain on fait de la farine, et de cette farine des galettes ; mais tous ces mets ne flattent guère nos palais européens (2). La Haute-Egypte nourrit encore, sur ces sortes de terres, la canne à sucre dont la végétation s'accomplit là dans une saison, comme dans le Mazanderan sur les bords de la mer Caspienne : on y cultive aussi l'indigo, le coton, et dans le voisinage des villes quelques plantes potagères. Le Fayoum se distingue par la culture des rosiers, qui fournissent l'eau de rose recherchée dans tout l'Orient : on y cultive aussi des plantes potagères, et un peu de riz dans les immenses ravins qui partent d'Illahoun, au nord de cette province. La partie la plus basse de l'Egypte abonde en riz et en plantes potagères. C'est dans la province de Damiette que vient le riz le plus estimé. La culture du riz a été introduite sous les califes, proba-

---

(1) *Niebuhr*, Descript. de l'Arabie, p. 151, en all. (2) *Sicard*, nouv. Mém. II, p. 143.

blement à l'imitation des Indiens (1). Le doura et le maïs sont encore cultivés dans le Charkieh ou l'ancien Delta oriental, où l'on récolte un peu de cannes à sucre, d'indigo et de coton.

Arrosemens artificiels.

Toutes les terres de cette seconde espèce de culture sont divisées par carrés factices, qui sont séparés par de petites digues sur lesquelles est pratiquée une rigole. Toutes ces rigoles communiquent entre elles : l'eau est élevée au moyen d'un balancier muni d'un poids à l'arrière, qui aide à l'ascension du seau suspendu à l'extrémité la plus longue du levier, et qu'un homme, par un léger mouvement, fait descendre : on verse l'eau, au moment de l'ascension, dans un réservoir, d'où elle s'écoule par les rigoles vers le point où l'ouvrier chargé de ce travail dirige son emploi. Le mouvement de ce balancier ne pouvant pas élever l'eau à plus de six pieds, les cultivateurs sont obligés d'établir autant de bassins et de balanciers qu'il y a de fois cette élévation entre le niveau du fleuve et celui du sol. On a diverses autres machines pour élever l'eau (2). Dans le Fayoum, il existe une manière d'arroser les terres qui ressemble à celle que l'on pratique dans certains cantons de la Chine et du Japon. Les eaux destinées à arroser les terres situées sur le penchant des collines et au fond de la vallée, sont d'abord élevées au moyen de la bascule appelée *delou* ou *chadouf*; elles sont reçues dans des rigoles horizontales, et tombent ensuite, de rigole en rigole, sur des plans inférieurs disposés comme les degrés d'un amphithéâtre sur le penchant des collines.

Arbres fruitiers.

Passons aux arbres fruitiers. Quelques espèces de l'Europe ne viennent pas ici; de ce nombre sont l'amandier, le noyer et le cerisier (3). La poire, la pomme, la pêche et la prune ne sont ni abondantes ni de bonne qualité (4); mais les citrons, les limons, les oranges,

(1) *Hasselquist*, Voyage de Palestine, p. 130, en all. (2) *Niebuhr*, tab. XV, fig. 1, 2, 3, 4. (3) *Maillet*, Descript. de l'Egypte, II, 285. (4) Pour la *prune*, voyez *Wansleb*, Relat. dell. stat. pres., p. 59.

les grenades, les abricots prospèrent à côté du bananier, dont une seule tige porte quelquefois cinq cents fruits (1), du sycomore ou *figuier de Pharaon*, moins estimé pour ses fruits que pour son vaste et épais ombrage, du caroubier, du jujubier, du tamarinier et d'autres arbres, parmi lesquels aucun n'égale en nombre ni en utilité le palmier-dattier, cultivé aussi bien dans les terres inondées naturellement que dans celles qui sont arrosées artificiellement : on en voit des plantations de trois à quatre cents, quelquefois même de plusieurs milliers ; chacun rapporte pour la valeur d'une piastre (2). L'olivier ne se rencontre que dans les jardins ; il y en a cependant quelques plantations dans le Fayoum, où les habitans confisent les fruits à l'huile et les vendent dans toute

Vignes. l'Egypte. La vigne formait jadis une branche de culture intéressante. Antoine et Cléopâtre exaltaient leur imagination voluptueuse en buvant le jus de raisins maréotiques : du tems de Pline, c'était Sebennytus qui garnissait de vins de liqueur les tables de Rome. Aujourd'hui la vigne n'est cultivée en Egypte que pour donner de l'ombrage et des raisins ; quelques chrétiens récoltent cependant encore un peu de mauvais vin dans le Fayoum. Les vignes de *Foua*, dont parlent les voyageurs de l'autre siècle, n'existent plus.

La persea. Un grand et bel arbre fruitier, célèbre dans l'antiquité, le *persea* des Grecs, le *lebakh* des Arabes, paraît avoir disparu de la surface de l'Egypte (3) ; du moins les naturalistes n'ont pu le reconnaître dans aucune des espèces aujourd'hui existantes dans ce pays. On a supposé que c'est l'avocatier de l'île Saint-Domingue, auquel même cette conjecture a fait donner le nom de *laurus persea* (4). D'autres ont essayé d'en prouver l'identité

(1) *Abdollatif*, trad. de M. *Silvestre de Sacy*, p. 27 et 106. (2) *Hasselquist*, 128-133, etc., etc. (3) *Silvestre de Sacy*, notes sur Abdollatif, 47-72. (4) *Clusius*, Ravier, plant. histor., lib. I, cap. 2.

avec le sebestier (1) ; mais des différences trop essentielles s'opposent à cette hypothèse. Des témoignages positifs nous apprennent seulement que, devenu de plus en plus rare, cet arbre a disparu avant l'an 700, et que venu de la Perse, où son fruit était amer et indigeste, il avait acquis par la culture les excellentes qualités qu'on vantait en lui : circonstances qui devaient engager les naturalistes à chercher cet arbre dans les Indes orientales.

Une autre production d'Egypte, fameuse chez les anciens, était le *lotus*. Ce mot était pris dans des sens différens (2). La plante proprement nommée *lotus* est une espèce de *nymphæa* ou lis d'eau, qui, lorsque l'inondation cesse, couvre tous les canaux et tous les étangs de ses larges feuilles rondes, parmi lesquelles des fleurs, en forme de coupes et d'un blanc éblouissant ou d'un bleu-de-ciel, reposent sur la surface de l'eau avec une grâce inimitable. On distingue deux espèces de *lotus*, le blanc et le bleu, tous deux connus des anciens qui cependant ont plus souvent parlé du bleu. Le lis rose du Nil, ou fève d'Egypte, qui est sculpté fréquemment sur les monumens antiques de l'Egypte, ne se retrouve plus aujourd'hui dans cette contrée : cette plante serait inconnue aux naturalistes s'ils ne l'avaient découverte dans l'Inde ; c'est le *nymphæa nelumbo* de Linné. C'était de cette plante que les Ethiopiens lotophages se nourrissaient. Mais les fruits de *lotus* vantés par Homère, et qui charmaient les compagnons d'Ulysse, étaient ceux de l'arbre nommé aujourd'hui *jujubier*, *rhamnus lotus*. Ce même arbre a été décrit par Théophraste sous le nom de *lotus*, et c'est peut-être le *dudaïne* des livres hébreux. Enfin, la plante nommée par Pline *faba græca* ou *lotus*, est le *diospiros lotus*, espèce de plaqueminier ou d'ébénier. Le *papyrus*, égale-

Le lotus. Diverses acceptions de ce mot.

---

(1) *Schreber*, de Persea Comment. III. (2) *Desfontaines*, Mémoires de l'Académie des Sciences, 1788. *Sprengel*, specimen antiq. botan. *Delille*, Ann. du Muséum, t. I, p. 372. *Savigny*, dans les Memoires sur l'Egypte, I, p. 105.

ment célèbre dans l'antiquité, et que l'on avait cru disparu des bords du Nil, a été retrouvé dans le *cyperus-papyrus* du système de Linné. La *colocase*, si renommée anciennement, se cultive encore aujourd'hui en Egypte pour ses grosses racines nourrissantes.

Arbres forestiers. L'Egypte, si riche en végétaux cultivés, manque de forêts. Les bords du fleuve et des canaux offrent quelques taillis d'acacia et de mimosa du Nil; ils sont ornés de bosquets de laurier-rose, de *saules-kalef* (1), de cassies et d'autres arbrisseaux. Le cactus forme dans le Fayoum des haies impénétrables; mais cette apparence illusoire de forêts ne dispense pas l'Egypte de chercher en Caramanie tout son bois de chauffage (2). Les paysans brûlent la bouse de vaches, et la recherchent avec un soin presque risible : à peine un de ces bestiaux montre-t-il l'envie de satisfaire à ses besoins, qu'aussitôt le paysan accourt et tend la main pour recueillir ce dont l'animal va se débarrasser (3).

Tableau de la succession des cultures annuelles. L'année économique de l'Egypte présente un cercle perpétuel de travaux et de jouissances. En janvier, lorsqu'on sème les lupins, les dolichos, le cumin, déjà les blés poussent en épis dans la Haute-Egypte; et dans la basse, les fèves et le lin fleurissent : on taille la vigne, l'abricotier, le palmier; vers la fin du mois, l'oranger, le citronnier, le grenadier, commencent à se couvrir de fleurs. On récolte la canne à sucre, les feuilles du séné, diverses espèces de fèves et le trèfle. Au mois de février toutes les campagnes sont verdoyantes; on commence à semer le riz, on fait une première récolte de l'orge; les choux, les concombres, les melons mûrissent. Le mois de mars est l'époque de la floraison de la plupart des plantes et arbustes. On récolte le froment semé aux mois d'octobre et de novembre. De tous les arbres, le mûrier et le hêtre ne se couvrent pas encore de feuilles. La première moitié

(1) Salix Ban., *Forskål.* (2) *Forskål*, Flora Ægypt. Arab. LVI.
(3) *Niebuhr*, Voyage, p. 151.

d'avril est l'époque de la récolte des roses ; on sème et moissonne en même tems la plupart des blés : l'épeautre et le froment sont mûrs, ainsi que beaucoup de légumes ; le trêfle alexandrin donne une seconde coupe ; la récolte des blés d'hiver continue dans le mois de mai ; la cassia fistula et le henné fleurissent ; on cueille des fruits précoces, des raisins, des figues de Pharaon, des caroubes et des dattes. La Haute-Egypte récolte les cannes à sucre dans le mois de juin ; c'est l'époque où les plantes arénaires commencent à périr. Dans le mois de juillet on plante le riz, le maïs, la canne, on récolte le lin, le coton ; dans les environs du Caire, les raisins mûrs abondent. C'est la troisième coupe du trêfle ; le nénuphar et le jasmin fleurissent au mois d'août, tandis que les palmiers et les vignes sont chargés de fruits mûrs, et que les melons sont devenus trop aqueux. A la fin de septembre on cueille des oranges, des citrons, des tamarins, des olives ; c'est la grande récolte de riz. Vers cette époque, et plus encore en octobre, on sème toutes sortes de blés et de légumes : l'herbe s'élève assez haut pour cacher le bétail ; les acacias et autres arbustes épineux sont couverts de fleurs odorantes. Les semailles continuent en novembre, plus ou moins tard, selon que les eaux du Nil se sont retirées ; les blés commencent à pointer avant la fin du mois. Les narcisses, les violettes, les colocasiers fleurissent sur les terrains desséchés ; le nénuphar disparaît de la surface des eaux : on récolte les dattes et le fruit du sebestier. Au mois de décembre les arbres perdent successivement leur feuillage ; mais ce symptôme de l'automne est effacé par d'autres images ; les blés, les herbes, les fleurs étalent partout le spectacle d'un nouveau printems : c'est ainsi qu'en Egypte la terre ne repose jamais, tous les mois ont leurs fleurs et toutes les saisons ont leurs fruits (1).

(1) *Nordmeier*, Calendar. Ægypt. OEconomic, Gotting., 1792. (*Forskål*, *Hasselquist*, *Pococke*, *Norden*, *Niebuhr*, etc., etc., etc., cités par *Nordmeier*.

Animaux. Le règne animal de l'Egypte nous arrêtera moins long-tems. Le manque de prairies empêche la multiplication des bestiaux ; on est obligé de les nourrir à l'étable pendant l'inondation. Les Mamelouks entretenaient une belle race de chevaux de selle. Les ânes, les mulets et les chameaux se montrent ici dans toute leur vigueur. Les buffles, très-nombreux, menacent souvent les Francs à cause de leurs habits de couleurs éclatantes. L'Egypte inférieure possède le mouton de Barbarie. Les grands animaux féroces ne trouvent guère d'alimens ni d'asile dans ce pays : aussi le chakal et l'hyène y sont communs, mais le lion s'y montre rarement à la poursuite des gazelles qui parcourent les déserts de la Thébaïde. Le crocodile et l'hippopotame, ces habitans primitifs du Nil, paraissent bannis de la Basse-Egypte, mais on les voit encore dans la haute. Les îles voisines des cataractes sont quelquefois entièrement couvertes de troupeaux de crocodiles qui y déposent leurs œufs. La voracité de l'hippopotame, en anéantissant ses moyens de subsistance, en fait diminuer la race. Abdollatif appelle avec quelque raison cet animal dégoûtant un énorme cochon d'eau. On sait depuis long-tems que l'ichneumon n'est pas domestique en Egypte, comme l'avait cru Buffon. L'ichneumon est l'animal même que les anciens désignaient sous ce nom, et qu'on n'a trouvé que dans cette contrée. On a récemment enrichi la zoologie de plusieurs animaux rapportés d'Egypte, parmi lesquels on remarque la gerboise, *dipus meridianus*, une nouvelle espèce de lièvre, une de renard, une de hérissou, une de chauve-souris, quatre de rats, dont deux épineux. Il a trouvé le *coluber haje*, qui est figuré dans tous les hiéroglyphes comme l'emblème de la providence ; et le *colubervipera*, qui est la vraie vipère des anciens.

Crocodille.

Hippopotame.

Poissons. Le Nil paraît nourrir des poissons singuliers, jusqu'ici inconnus aux naturalistes ; le *polyptere bichir*, décrit par M. Geoffroy-Saint-Hilaire (1) en offre un exem-

(1) *Geoffroy*, Ann. du Muséum, I, p. 57.

ple bien remarquable. Cet habile naturaliste a observé qu'en général les oiseaux en Egypte étaient peu différens de ceux d'Europe. Il a vu l'oie d'Egypte représentée, sur tous les temples de l'Egypte supérieure, tant par des sculptures que par des peintures coloriées; il ne doute nullement que cet oiseau ne soit le *chenalopex* d'Hérodote, oiseau auquel les anciens Egyptiens rendaient des honneurs divins et avaient même dédié une ville de l'Egypte supérieure, nommée *Chenoboscion.* Il n'est pas particulier à l'Egypte seule, et se trouve dans toute l'Afrique et dans presque toute l'Europe. L'*ibis*, qui était censé chasser les serpens, est, selon la remarque de M. Cuvier, une espèce de courlis nommé aujourd'hui *abouhannes.* MM. Grobert et Geoffroy-St.-Hilaire en ont rapporté des momies, apprêtées et ensevelies avec des soins superstitieux (1). Oiseaux.

Les Egyptiens nourrissent une grande quantité d'abeilles, et les font voyager sur le Nil pour les faire jouir de l'avantage des différens climats et des différentes productions de la haute et basse Egypte. Les abeilles se répandent sur les deux rivages et retournent exactement le soir à leur bateau.

Telles sont les productions remarquables de l'Egypte.

(1) Mémoire sur l'ibis, par M. *Cuvier.*

LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. *Recherches sur l'Isthme de Suez et sur l'extrémité du Golfe Arabique.*

En jetant un coup d'œil général sur l'Afrique, en traçant la géographie physique de l'Egypte, un sujet intéressant et curieux a dû se présenter à l'esprit de nos lecteurs instruits. Nous n'en avons écarté jusqu'ici l'examen que pour le rendre plus complet.

Questions proposées. L'isthme de Suez a-t-il toujours existé ? L'Afrique a-t-elle été une île, ou du moins la langue de terre qui la réunit à l'Asie a-t-elle été considérablement plus étroite ? Telles sont les questions qui, depuis la publication des travaux de l'institut d'Egypte, divisent ceux mêmes qui ont visité les lieux.

Description de l'isthme. Commençons par exposer les faits. L'isthme, dans son état actuel, est un terrain peu élevé, composé de rochers calcaires coquilliers, entremêlés de couches de grès, de silex, et recouvert en grande partie par des sables ou par des mares d'eau saumâtre. En beaucoup d'endroits, les couches solides se dessinent à peine par de légères ondulations; vers le nord surtout une vaste plaine n'est interrompue que par des dunes sablonneuses. Au milieu, les collines, de distance à distance se montrent à découvert comme de grands degrés. A l'est et au sud-est comme au sud-ouest, le rideau des montagnes de l'Arabie Pétrée et de l'Egypte borde dans le lointain le plateau de l'isthme qui vient aboutir à la mer Rouge (1). Le lac *Birket-el-Ballah* qui joint le lac Menzaleh, celui de *Temsah* ou du Crocodile, et le bassin presque desséché des lacs Amers, forment du nord au sud une série de dépressions interrompue seulement par des langues de terre peu élevées. Cette ligne,

(1) *Rozières*, dans la Description de l'Egypte, Antiquités; Mémoires, I, p. 136, et la Carte hydrographique de la Basse-Egypte, de M. *Lepère*.

prolongée d'un côté jusqu'à la bouche de Tinéh, de l'autre jusqu'à la pointe du golfe de Suez, marque, selon nous, la limite naturelle de l'Afrique. La largeur de l'isthme, en ligne droite, est de cinquante-neuf mille deux cent cinquante toises, ou environ vingt-six lieues.

Niveau et pentes de l'isthme.

La pente de ce terrain descend généralement des bords de la mer Rouge vers ceux de la Méditerranée; le niveau de cette dernière mer est plus bas de trente pieds que celui du golfe de Suez (1). Une semblable pente se dirige des bords du golfe vers le Delta et le lit du Nil; le niveau des basses eaux du Nil au Caire, en 1798, 1799 et 1800, a été inférieur de neuf pieds au niveau des basses eaux du golfe; mais le Nil, en montant à seize coudées du nilomètre, est supérieur en niveau à la mer Rouge de neuf pieds lors de la haute marée, et de quatorze lors de la basse. Outre ces pentes générales du terrain, il en existe une particulière au milieu de l'isthme. Un bassin profond, dit des *lacs Amers*, s'abaisse de plus de cinquante quatre pieds au-dessous du niveau de la mer Rouge, dont les eaux le rempliraient si elles n'étaient pas retenues par un petit isthme sablonneux, généralement élevé au-dessus de la mer d'un à trois pieds. D'un autre côté, la vallée de Sababhyar et celle de Ouady-Toumylat ouvrent aux plus hautes eaux du Nil l'entrée dans le bassin des lacs Amers.

Conséquence de ce nivellement.

De cet exposé il résulte d'abord que jamais la mer Rouge n'a pu occuper d'une manière constante le bassin des lacs Amers, parce que ses eaux, élevées habituellement à un niveau assez haut pour que cela eût lieu, n'auraient trouvé aucune barrière au nord de ce bassin; elles auraient continué à couler jusque dans le Nil par Ras-el-Ouadi, et jusque dans la Méditerranée par Ras-el-Moyah. Les deux mers, mises en contact, auraient pris un niveau commun, et le détroit existerait encore.

(1) Description de l'Egypte, état moderne, I, p. 54-57-160-176. Mémoires sur le canal des deux mers, par M. *Lepère*, et le *Tableau des Nivellemens* dans l'*Atlas*.

Nous ne nions point la possibilité d'une irruption momentanée et violente, nous nions seulement celle d'une communication constante.

Hypothèse sur les eaux de la Méditerranée.

Mais, dira-t-on, la Méditerranée a pu jadis être élevée de trente à quarante pieds; alors elle aura couvert en grande partie le Delta et l'isthme; elle aura pénétré dans le bassin des lacs Amers, où elle ne se trouverait encore aujourd'hui séparée du golfe de Suez que par une langue de terre très-basse, et qui peut-être n'a pas toujours existé. Telle est sans doute la seule hypothèse raisonnable qui puisse être formée en faveur de l'existence d'un ancien détroit. Mais cette hypothèse remonte évidemment à une époque antérieure aux tems historiques; car aucun témoignage authentique n'atteste un semblable état de choses. Les vagues traditions rapportées par Homère et Strabon, sur l'éloignement de l'île de Pharos du continent, ne prouveraient pas même, dans le système de ceux qui les admettent (1), un aussi grand changement; et d'ailleurs ces traditions, bien appréciées, ne prouvent absolument rien; car l'éloignement de sept journées de navigation de Pharos au *fleuve d'Egypte* peut être retrouvé le long de la côte actuelle, en prenant la bouche Sebennitique pour le fleuve où entra Ménélas. Il se peut aussi que le Delta, occupé par des pasteurs sauvages, ne fît pas encore partie du *royaume de Thèbes*, ou de l'*Egypte* proprement dite. Dans aucun cas, on ne saurait produire ce vague récit comme une preuve historique.

Position d'Héroopolis.

Les coquillages, les cristaux de sel marin, les eaux saumâtres se trouvent partout, jusqu'au centre de l'Afrique. Ces restes d'anciennes catastrophes n'ont rien de commun avec les événemens des tems historiques.

Une seule preuve géographique très-spécieuse a été mise en avant pour démontrer que les limites de la mer Rouge ont été rétrécies; c'est la position d'*Héroopolis* (2).

(1) *Dolomieu*, Journal de Physique de *De Lamétherie*, t. XLII.
(2) *Dubois-Aymé*, sur les anciennes limites de la mer Rouge. Descript. de l'Egypte, état moderne. I, 187 et suiv. *Lepère*, Mem. sur le canal des deux mers. *Ibid.* append. II, p. 147 et suiv.

Nous allons discuter de nouveau ce point important ; et en défendant, avec des modifications et au moyen de quelques nouveaux argumens, l'hypothèse de M. d'Anville contre les opinions de MM. Gosselin et Rozière, nous ferons voir que cette hypothèse ne nécessite pas les conséquences que MM. Lepère et Dubois-Aymé en ont tirées relativement au rétrécissement du golfe.

Un concours d'argumens victorieux place la ville d'Héroopolis, mentionnée par Strabon, Eratosthène, les Itinéraires, à Aboukecheyd, dans la vallée de Sababhyar, au nord-ouest des lacs Amers. Ce n'est pas que nous croyions cette ville identique avec le *Patumos* d'Hérodote (1), et le *Pithom* de la Sainte Ecriture (2). Les soixante-dix interprètes et le traducteur copte s'accordent, il est vrai, à considérer non seulement Pithom et Héroopolis comme identiques, mais encore à les confondre avec *Ramses*, le chef-lieu de la terre Gessen, où demeuraient les Israélites. Mais comme Hérodote place à Patumos le commencement, et nullement la fin du canal des deux mers (3), il est évident que cet endroit ne peut être très-éloigné du Nil. Nous pensons que *Pithom* répond à l'endroit fortifié nommé *Thou* dans l'Itinéraire d'Antonin, et *Tohum* dans la notice de l'Empire, en droit placé au point même où le canal entre dans le désert, et où se terminent ordinairement les inondations. Hérodote, ayant vu ces lieux pendant les hautes eaux, a pu croire que le canal commençait ici ; mais Héroopolis est certainement la même ville que celle de *Hero* (4) dans l'Itinéraire d'Antonin et chez Etienne de Byzance. Ce dernier lexicographe nous en donne l'assurance formelle. Les mesures de l'Itinéraire, dans les manuscrits les plus dignes de foi, cadrent bien avec l'emplacement des ruines très-

Héroopolis n'est pas Patumos.

Héroopolis identique avec Hero.

(1) Hérod, II, 158, Steph. Byz. in voce. (2) Exod. I, 11. comp. *D'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 123-124. (3) Voici le texte : ἦκται δὲ ἀπὸ τοῦ Νείλου τὸ ὕδωρ ἐς αὐτὴν (τὴν διώρυχα). ἦκται δὲ κατύπερθε ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν. (4) On a écrit *Herô* comme *Heliû*, en sous-entendant *polis*.

remarquables qu'on a retrouvées à Aboukecheyd, et parmi lesquelles on a reconnu un caravanserail, indice du grand commerce qui a dû s'y faire.

Distances données par les itinéraires.

Pour faciliter à nos lecteurs l'aperçu de cette question, nous avons réduit en forme de tableau les distances des lieux anciens et modernes.

NOMS DES LIEUX anciens et modernes.	DISTANCES DE L'ITINÉRAIRE, en milles romains.	DISTANCES DE L'ITINÉRAIRE, en mètres	DISTANCES MESURÉES sur la Carte Hydrographique de la Basse-Egypte.
Babylonia . . . . . . (Vieux Caire).			
Helíou . . . . (Ruines d'Héliopolis).	XII.	17,681	16,200 mètres.
Scenæ Veteranorum. (Menair).	XVIII.	26,522	21,000
Vicus Judæorum . . (Belbeis).	XII.	17,681	16,500
Thou, ou *Tohum.* (Pithom. Abbaçah).	XII.	17,681	20,000
Hero, ou *Heroopolis.* . . . . (Cherosh. Abou-Keycheyd).	XXIIII.	35,363	36,000
Serapéum. . . . . . . (Ruines au nord des lacs Amers).	XVII.	29,522	23,000
Clysma . . . . (Ruines de Colzoum au nord de Suez).	L.	73,673	70,000 par l'ou. des lacs 73,000 par l'est
	CXLVI.	215,123	202 à 205,700 mètres

Si l'on considère que nous ignorons les détours, et que nous ne pouvons les évaluer qu'imparfaitement, la coïncidence des sommes totales des mesures paraîtra très-

frappante ; mais il est encore possible de lever les discordances que présentent quelques sommes partielles ; en effet, dans un autre passage, l'Itinéraire donne les distances de Heliopolis à Thou de la manière suivante : Correction de l'Itinéraire.

NOMS DES LIEUX.	DISTANCES de L'ITINÉRAIRE.		DISTANCES de la CARTE.
De *Heliou* à *Scenæ Veteranorum* . . .	XIV. m. p.	20,628 mètr.	21,000 mètres.
De *Scenæ* à *Thou* . .	XXVI.	38,329	36,500
	XL. m. p.	59,057 mètr.	57,500 mètres.

Le témoignage de Strabon ou des auteurs qu'il a suivis, se concilie parfaitement avec celui d'Etienne et de l'Itinéraire. Ce géographe adopte expressément un passage d'Eratosthène que voici : « Après la ville d'Héroopolis, » *qui est sur le Nil*, on trouve la pointe du golfe Arabi- » que (1). » Ainsi, Héroopolis doit être située dans un endroit où les eaux du Nil puissent parvenir, par conséquent sur un canal dérivé de ce fleuve. Comment MM. Gosselin et Rozière ont-ils pu méconnaître une autorité si formelle et si digne de foi ? Héroopolis voisine du Nil.

Les autres passages de Strabon et de Pline ne se contredisent nullement. Tantôt on affirme qu'Héroopolis est voisine d'Arsinoë ou Cléopatris, laquelle est sur le golfe (2) ; comment en conclure avec assurance que ces auteurs placent aussi Héroopolis immédiatement sur le golfe ? Tantôt on nous dit que le golfe Héroopolite tire son nom de cette Objections.

(1) Διότι ἀπὸ Ἡρώων πόλεως, ἥτις ἐστὶ πρὸς τῷ Νείλῳ, μυχὸς Ἀραβίου κόλπου. Géogr., lib. XVI, p. 767, Almelov. (2) Πλησίον δὲ τῆς Ἀρσινόης καὶ ἡ τῶν Ἡρώων πόλις, καὶ ἡ Κλεοπατρὶς ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου. Géog. XVII, p. 804.

ville qui en est voisine; mais il ne faut pas presser le sens de ces paroles, pour les mettre en contradiction avec d'autres expressions plus positives; d'ailleurs, l'exemple du golfe de Lyon prouve qu'il n'est pas nécessaire qu'une ville soit précisément sur les bords mêmes du golfe auquel elle donne son nom.

Traditions mythologiques. Quelques traditions mythologiques, invoquées dans cette discussion, peuvent fournir sujet à de nouvelles recherches locales. « *Hero* ou *Heros* est une ville d'E- » gypte nommée aussi *Haimos* (le sang), parce que » Typhon y ayant été foudroyé (1), l'arrosa de son sang. » Mais Hérodote nous parle d'un endroit appelé *Erythré-Bolos*, c'est-à-dire Argile rouge (2). Or, Typhon était appelé par les Egyptiens *Rosh*, le roux, et on rendait les mots *terre rouge* ou terre de Typhon, par ceux-ci, *Chérosh* (3). Ne semblerait-il pas qu'Hérodote et Etienne ont traduit, l'un simplement, l'autre poétiquement, le nom égyptien de la cité de Typhon? Le véritable nom de cette ville *Cherosh*, assez bien conservé dans les Itinéraires, aura été transformé par les Grecs en *Héroopolis*, ville des héros. Pour donner à ces rapprochemens la force d'un argument, il suffirait de trouver aux environs de l'emplacement que nous donnons à Héroopolis, un terrain composé d'argile rouge.

Conclusions. La position d'Héroopolis, ou plutôt de *Héros* ou *Chérosh*, étant fixée, d'après l'itinéraire, au nord-ouest des lacs Amers, il reste évident que jamais cette ville, du moins jusqu'au tems de Strabon, n'a pu se trouver sur les bords de la mer Rouge; car, ainsi que les nivellemens le démontrent, si les eaux de cette mer eussent rempli le bassin des lacs et la vallée Sabah-byar, elles se seraient aussi jointes à celles du Nil; le détroit eût existé, et l'entreprise du canal eût été superflue. Mais comme le bassin, du tems de Strabon, communiquait avec la mer Rouge par un canal, et pouvait être rempli à volonté des eaux de cette mer,

(1) Stephanus, de Urb. (2) Euterpe, cap. 3. (3) *Hennicke*, Geograph. Herodot., p. 72.

on pouvait, avec quelque raison, considérer ce bassin comme une prolongation du golfe, et surtout parler d'Héroopolis comme de l'endroit où commençait la navigation des petits bâtimens, comme le siége d'un grand commerce, tant maritime que terrestre, comme la ville digne de donner son nom au golfe.

Nous avons à dessein gardé le silence sur Ptolémée; nous allons expliquer son témoignage, tout-à-fait contradictoire, en apparence, à tous les rapprochemens que nous venons de faire.

Lorsque le canal négligé et abandonné n'animait plus le commerce de Héroopolis, les habitans transférèrent probablement leur domicile dans un endroit rapproché du véritable golfe; ou plutôt ils furent transportés dans une autre ville, qui alors a pu prendre le nom de *Héroopolis*, en devenant le chef-lieu du *nôme* ou de la préfecture. Cette *nouvelle Héroopolis*, seule connue de Ptolémée, a pu être avec raison placée par ce géographe à une latitude un peu plus septentrionale que celle de Suez. Nous pensons que cette *seconde* Héroopolis, indiquée par les tables de Ptolémée (1), occupait l'emplacement marqué par des ruines, au nord-est de la pointe du golfe; ce qui est assez conforme à l'opinion de M. Gosselin, avec qui nous ne sommes pas d'accord sur le reste (2). Ces ruines ne peuvent aucunement appartenir à *Arsinoë*, surnommée *Cléopatris*, comme les ingénieurs de l'armée d'Egypte l'ont cru; car cette ville était, selon un témoin probablement oculaire, située à l'extrémité du canal des deux mers (3), et ce fut dans son port qu'Elius Gallus rassembla les trirèmes, les bâtimens de guerre destinés contre les Arabes. Ce passage, négligé dans les discussions récentes, semble fixer la position d'Arsinoë-Cléopatris au

Sur la Héroopolis de Ptolémée.

Position d'Arsinoé.

(1) *Ptolémée*, Géograph., lib. IV, cap. 5, 7. (2) Recherches sur la Géogr. des Grecs, II, p. 166, 183, 278. (3) Κατὰ Κλεοπατρίδα, τὴν πρὸς τῷ παλαιᾷ διώρυγι τῇ ἀπὸ τοῦ Νείλου Géogr., lib. XVI, p. 537, éd. Casaub. « *Amnem qui Arsinoen præfluit, Ptolemæum appellavit.* PLIN. IV, ch. 33.

nord de Kolzoum. La petite anse qui forme le port intérieur de Suez répond au golfe *Charanda* (1) de Pline, où ce géographe romain semble placer encore le petit endroit *Aennum* (2), probablement Bir-Suez, et le port *Danéon* ou le port inférieur (3), qui peut représenter la ville même de Suez.

Position de Clysma.

Toute l'obscurité qui environne l'Héroopolis de Ptolémée ne serait pas dissipée si nous ne déterminions pas encore la position de *Clysma*, qui d'abord n'était qu'un château fort (4). L'hypothèse du savant M. Gosselin sur l'existence de deux endroits du nom de *Clysma* s'écroule avec la fausse version de M. Deguigne sur laquelle elle était fondée; il est prouvé que jamais aucun auteur arabe n'a dit ce que cet orientaliste a fait dire à Ibn-al-Vardi (5). Tous les écrivains orientaux, d'accord avec la tradition constante des habitans du pays, placent *Kolzoum* ou *Klism* un peu au nord de Suez, où Niebuhr en a vu les ruines. La signification du nom grec indique aussi que ce château fort (6) devait être situé près de l'écluse qui fermait le canal. La même position est donnée par les mesures de l'itinéraire, pourvu qu'on suive depuis *Serapéum* les sinuosités du bord occidental des lacs Amers. La table de Peutinger paraît, il est vrai, placer Clysma au-delà du canal, et encore au-delà du golfe; mais comme la distance donnée par tables en rejeterait l'emplacement dans l'Arabie Pétrée une fois plus au sud que les fontaines de Moïse, ce passage obscur ne doit servir ni pour ni contre les opinions que nous discutons ici.

Le nom du château fort paraît avoir passé à la ville qu'il dominait; mais cette ville, était-ce encore, après la conquête arabe, l'ancienne Arsinoë *au nord*, ou la moderne,

(1) Ce mot parait arabe כרה, *perfodit*, héb. (2) De *Aiin*, fontaine (3) דרן, *inferius*, hébr. (4) Κάστρον, φρούριον. (5) *Quatremère*, Mém. Histor. et Géogr., I, p. 179. (6) Κλύσμα, irrigation, inondation, lavement, prend quelquefois le sens de κλυστήρ, rigole, seringue Lucien (*in Pseudomanti*), en parlant de cet endroit, ajoute l'article, τῷ κλύσματι, comme qui dirait : le Pertuis, l'Ecluse. Strabon parle déjà d'un κλείσεως Εἰρίνης.

cité de Suez *au sud* de Clysma? Les textes traduits des auteurs arabes ne fournissent aucune donnée sur cette question. Quoi qu'il en soit, le nom de *Clysma* était déjà, dans le V[e] siècle, passé de la ville au golfe (1); c'est donc à l'imitation des Grecs que les Arabes ont dit *la mer de Kolzoum*, remarque qui a échappé au savant commentateur d'Edrisi. Le nom a donc très-naturellement pu passer à la chaîne des montagnes qui borde à l'ouest le golfe de Suez, mais où l'on a eu tort de chercher une ville du même nom.

Cette discussion ne laissant aucun doute sur la position de la ville de Clysma, nous nous demandons pourquoi Ptolémée l'a tant éloignée au sud en la plaçant au moins à 40 minutes de son Héroopolis. — La réponse est facile. Il n'aura connu la position de Clysma que par son éloignement de l'*ancienne* Héroopolis, qui n'est pas beaucoup au-dessous de 40 minutes; il aura porté cette même distance au sud de la *nouvelle* Héroopolis. Cause de l'erreur de Ptolémée.

Le texte de Ptolémée, expliqué de cette manière, ne fournit donc aucun argument ni pour ni contre le rétrécissement de la mer; il ne s'y oppose pas, puisque la position de l'*ancienne* Héroopolis, point d'appui principal de l'hypothèse du rétrécissement, est indépendante de celle que Ptolémée donne à la nouvelle ville de ce nom. Il ne favorise pas non plus cette hypothèse : car la nouvelle Héroopolis et Arsinoë avec le fort de Clysma existaient contemporainement; l'une était le chef-lieu du *nôme*, l'autre était, comme aujourd'hui, le port de Suez, le point de départ des bâtimens. Rien ne prouve que la nouvelle Héroopolis était *immédiatement* sur les bords du golfe, et que, par conséquent, celui-ci se serait retiré de la distance de deux mille huit cents toises, comme le veut M. Gosselin (2). Conclusion.

Aprés avoir montré que la topographie d'Héroopolis,

---

(1) *Philostorg.*, Hist. ecclésiast., III, ch. 6. (2) Recherches sur la Géographie, II, p. 184.

Mesures de la largeur de l'isthme.

conforme au système de d'Anville, ne nécessite pas la supposition d'un changement des rivages de la mer Rouge, il resterait à discuter les mesures positives que les anciens nous ont laissées de la longueur de l'isthme. Mais l'incertitude où l'on est sur la valeur des stades rend cette discussion infructueuse. Si les mille stades donnés par Hérodote étaient des stades égyptiens de 51 toises, ils porteraient le sommet du golfe seulement à la pointe *méridionale* des lacs Amers; mais ces lacs ayant un niveau considérablement plus bas que le golfe, les eaux n'ont jamais pu s'arrêter dans cet endroit où aucune barrière ne les retenait. Les 900 stades de Strabon et les 817 de Marin de Tyr, évalués en stades égyptiens, favorisent un peu plus l'hypothèse qui rétrécit l'isthme, sans cependant y satisfaire. Si on les évalue comme stades de 700 au degré, ces mesures appuient l'opinion d'après laquelle l'état de l'isthme n'a point changé (1).

Examen du texte de Moïse.

Pour ne rien dissimuler, nous avouerons que la marche des Israélites en sortant de l'Egypte a fourni un argument en faveur du rétrécissement de la mer (2). Cette marche paraîtrait mieux motivée si on suppose que la mer Rouge s'étendait jusqu'à la hauteur de Saba-Ibyar; on concevrait alors que cette tribu fugitive, venue des environs d'Abbaçéh et de Belbeis, en cherchant à gagner le désert, aura rencontré la mer aux environs d'Héroopolis, et aura, par l'effet d'une marée extraordinaire, ou par celui d'un vent très-violent, trouvé à sec l'isthme qui aujourd'hui sépare le golfe du bassin des lacs Amers.

Cette manière de voir serait singulièrement favorable à la véritable interprétation d'un passage (3) où les traducteurs ont fait dire à l'auteur des Livres de Moïse, « que » les eaux se tenaient à gauche et à droite des Israélites » comme deux murailles, » mais où le texte ne dit réellement que ceci : les eaux étaient comme une muraille,

(1) *Rozière*, Mémoire sur la géographie comparée de l'isthme de Suez. Description de l'Egypte, vol. I. (2) Le baron *Costaz*, rapport inédit sur le Mémoire de M. Dubois-Aymé. (3) *Exod.* XIV, 22-29.

ou comme un rempart à leur gauche et à leur droite En effet, une armée qui passerait entre le golfe et les lacs Amers, auroit ses deux flancs couverts.

Héroopolis n'est pas identique avec Baal-Séphon.

Un autre argument est fourni par la prétendue identité de Héroopolis avec le Baal-Séphon du texte hébreux (1). *Séphon* ou *Sophon* est, dit-on, un des noms de Typhon; or, la ville de Chérosh, Héros ou Héroopolis, est la cité de Typhon. Les Israélites, avant de passer la mer, campèrent en face de Baal-Séphon; cette ville devait donc ne pas être éloignée des bords du golfe.

Cet argument, fondé sur une étymologie, n'est pas sans réplique. Baal-Séphon (2) signifie littéralement « qui domine le nord », et peut s'appliquer à un ville quelconque située au nord de la pointe actuelle du golfe, vis-à-vis d'Ajeroud ou Hagiroud, qui nous paraît identique avec le *Hachiroth* de Moïse.

Le récit de ce législateur des Hébreux, quoique simple et portant avec soi la conviction, est trop peu circonstancié pour qu'on puisse espérer d'en donner une explication. L'hymne poétique qui l'accompagne, et qui en contient les détails les plus importans, est peu susceptible d'une interprétation précise. Tout ce que, sous le rapport de la géographie physique, ces monumens nous apprennent, c'est que les marées et les vents, autrefois, comme aujourd'hui, firent hausser et baisser considérablement le niveau du golfe.

Canal des deux mers.

Si l'isthme de Suez n'a subi, depuis les tems historiques, aucun changement, surtout aucun rétrécissement notable; si une communication naturelle des deux mers n'a jamais existé de mémoire d'homme, l'industrie a cherché à ouvrir artificiellement le passage qu'avait fermé la nature. Le canal des deux mers a été le sujet de bien des projets et de bien des discussions. Les ingénieurs français de l'armée d'Orient en ont reconnu les traces et les

(1) Num. XXXIII, 7. Exod. XIV, 2. *J.-R. Forster.* Epist. 28-29. *Hennicke*, Géog., Herodot., p. 72. (2) בעל צפן.

restes avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Le canal se dirige du Belbéis (*vicus Judæorum*) sur l'ancienne branche Pélusiaque, aujourd'hui le canal Menedji, vers Abbaçéh (l'ancien *Thou*); c'est là qu'il entre dans l'étroite vallée des Arabes-Tonmylat, dont le niveau est inférieur à celui de la mer Rouge de deux à trente-trois pieds. Plusieurs portions du lit du canal sont encore tellement conservées, qu'il suffirait presque de le nettoyer. Il passe à Abou-Kecheid, que l'on considère comme répondant à l'ancienne *Héroopolis*. Le bassin des lacs Amers a dû pouvoir être rempli à volonté par les eaux du Nil; après ce bassin, les vestiges du canal reparaissent dans l'isthme qui sépare les lacs de la mer Rouge; ils indiquent que le creusement du canal a été achevé (1). Mais à quel siècle, à quel prince attribuer ce grand

Ancienneté de ce travail

travail? Ne parlons pas des tems fabuleux de Sésostris et de Ménélas. Deux rois, mieux connus de l'histoire, Nécho et Psammétichus, ne paraissent pas en avoir achevé le creusement; ils furent, ainsi que Darius, arrêtés par la crainte de voir l'Egypte inondée des eaux amères de la mer Rouge, reconnues pour être plus élevées que celles du fleuve; c'eût été un sacrilége que d'admettre ainsi le malfaisant *Typhon* dans l'heureux empire d'Osiris. On ignorait l'usage des écluses, qui eût pu garantir les champs égyptiens de ce danger imaginaire. Les Ptolémées, selon Strabon (2), qui avait voyagé en Egypte, achevèrent le canal; selon Pline, ils ne le conduisirent que jusqu'au bassin des lacs Amers (3). Le premier de ces auteurs place à *Phacusa* le point où le canal communiquait avec le Nil; ce qui supposerait ce canal différent de celui dont on a retrouvé les vestiges. Le second donne les mesures précises en pas romains de la longueur du canal depuis Belbéis aux lacs Amers, ainsi que celle de la distance totale du golfe de Suez au

(1) Description de l'Egypte, I, Mémoire de M. *Lepère*. (2) *Strab.*, Geog. XVII. (3) *Plin.*, VI, cap. 29.

Nil : l'une et l'autre se trouvent justes. Si un écrivain aussi bien informé a cru que le canal n'allait pas jusqu'à la mer Rouge, comme les vestiges le démontrent, c'est une preuve que la navigation en avait été abandonnée, soit parce que les écluses n'étaient pas bien construites, soit parce qu'on trouvait plus commode et plus avantageux le transport des marchandises par les ports de Myos-Hormos et de Bérénice. L'empereur Adrien, qui fit tracer à l'est du Nil un canal appelé *Trajanus Amnis*, et qui partait de *Babylonia*, ne paraît l'avoir destiné qu'à des irrigations, grâce auxquelles la province *Augustamnica* redevint une contrée florissante.

Mais les Arabes, et spécialement El-Magrizi et El-Makyn, attestent que le canal recreusé par ordre du calife Omar, servit à la navigation depuis l'an 644 jusqu'à l'an 767. A cette époque, un autre calife le fit fermer, afin, dit-on, de couper les vivres à un chef de rebelles. Les empereurs Ottomans ont plus d'une fois pensé au rétablissement de ce canal. Lors du séjour de l'armée française en Egypte, la possibilité et l'utilité de ce rétablissement ont été savamment discutées. Un gouvernement stable et éclairé exécuterait à peu de frais ce projet : la seule valeur des terres que les eaux du canal rendraient fertiles, couvrirait et bien au-delà les dépenses; mais comme la navigation dépendrait d'un côté des crues du Nil, et de l'autre des moussons qui règnent dans le golfe arabique; et comme ces deux conditions ne coïncident pas de manière à ne pas produire d'interruption dans la navigation, il est probable que ce canal, quoique très-utile et même nécessaire à la prospérité commerciale de l'Egypte, ne produirait pas une révolution totale dans le commerce des Indes orientales.

Utilité du canal.

LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description topographique et politique de l'Égypte.*

Si dans notre tableau physique de l'Egypte nous avons éprouvé l'influence d'un pays monotone, d'un ciel invariable, que sera-ce lorsque nous décrirons les villes de cette contrée tant de fois décrite ? Il faudra toujours naviguer sur des canaux ou sur la rivière, toujours admirer des monumens antiques sans pouvoir les expliquer, et toujours pleurer sur des villes modernes à demi-ruinées, au milieu des palmiers et des sycomores. Partout l'oppression, la misère, la défiance et la discorde habitent une terre si propre à devenir l'asile du bonheur et de la paix.

Révolutions historiques. Pour donner quelque intérêt à cette description, il devient nécessaire de nous rappeler à chaque pas les nations qui, ayant successivement dominé sur ce pays, y ont laissé des monumens. L'Egypte a rempli de son nom tous les siècles. Sous ses Pharaons elle était souvent l'heureuse rivale des plus grandes monarchies du monde, tant la stabilité de ses lois lui donnait de force. Envahie et dévastée par Cambyse, elle fut pendant cent quatre-vingt-treize ans tantôt sujette, tantôt vassale de la Perse, et souvent en rébellion ouverte. Les Grecs la soutenaient : aussi Alexandre-le-Grand y fut reçu comme un libérateur; peut-être avait-il le projet d'y établir le siége de son empire.

Les *Ptolomées*, pendant trois siècles, firent fleurir en Egypte les arts et le commerce; les villes devinrent, sous eux, presque des colonies grecques. Auguste réunit à l'Empire romain ce fertile royaume, qui fut pendant six cent soixante-six ans le grenier de Rome et de Constantinople. Les successeurs de Mahomet en font une de leurs premières conquêtes. Vers l'année 887, succède

au pouvoir des califes le règne des Turcomans, leurs janissaires, qu'ils avaient appelés auprès d'eux. Les dynasties des *Tolonides*, des *Fatimes*, des *Ayoubites*, dominèrent en Egypte jusqu'en 1250.

Mamelouks. Les *Mamelouks*, ou esclaves-soldats des sultans Turcomans d'Egypte, massacrèrent leurs maîtres et s'emparèrent de l'autorité. La dynastie turque ou celle des *Mamelouks bassarites* régna jusqu'en 1582; la race circassienne, ou celle des *Mamelouks brodjites*, a dominé en Egypte jusqu'à nos jours; car Sélim II, empereur des Ottomans, après s'être emparé de l'Egypte, n'abolit que la monarchie des Mamelouks; il laissa subsister l'aristocratie de leurs vingt-quatre beys, n'exigeant qu'un tribut. Depuis sa mort, les Mamelouks s'étaient plus d'une fois affranchis de l'autorité des Ottomans.

Entreprise des Français. Les Français, en 1798, abolirent l'aristocratie des Mamelouks et s'emparèrent de toute l'Egypte. On crut voir naître dans ce beau pays une grande colonie européenne. Quelle espérance pour les progrès de la civilisation! Combien les sciences, et la géographie surtout, ne durent-elles pas applaudir à ce noble projet! Mais des Iles Britanniques et des rives du Gange et du Bosphore l'on vit en même tems des hordes nombreuses fondre sur cette poignée de Français. Il. se retirèrent en 1800. La barbarie ressaisit sa proie.

Divisions anciennes et modernes. Les anciens avaient divisé l'Egypte, d'après une indication donnée par le cours du fleuve, en *Haute-Egypte*, nommée *Thébaïde*, à cause de Thèbes qui en était la capitale; Egypte *du milieu*, appelée aussi les *sept Gouvernemens* ou l'*Eptanomie*, et enfin la *Basse-Egypte*, ou *Delta*, qui s'étendait jusqu'à la mer.

Les Arabes et les Ottomans n'ont fait que changer ces noms. Les Français y trouvèrent les divisions suivantes:

1° Le *Saïd* ou la Haute-Egypte, renfermant les provinces de *Thèbes*, *Girgéh* et de *Syouth*.

2° Le *Vostani* ou l'Egypte du milieu, comprenant les provinces de *Fayuam*, *Bénésouéf* et *Minyet*.

3° La *Bahary* ou la Basse-Egypte, embrassait les provinces de *Bahhyréh*, *Rosette* ou *Rachyd*, *Gharbyéh*, *Ménouf*, *Massourrah*, *Chargyéh*, et le district du *Caire*, composé des subdivisions *Qélioubieh* et *Atfihiéh*.

Il faut observer que la dénomination de Haute-Egypte, prise dans un sens rigoureusement physique, est quelquefois étendue sur toutes les provinces au-dessus du Caire (1). C'est d'après ce principe qu'Aboulfeda et Ebn-Hankal divisent l'Egypte en deux parties : le *Rif* et le *Saïd*, c'est-à-dire la côte et le haut pays (2). Un autre Arabe appelle ces divisions *Kibli* et *Bahari*, c'est-à-dire le midi et le rivage (3). Mais les observations les plus récentes, en nous faisant connaître l'espèce de défilé ou étranglement qui sépare le Vostani du Saïd proprement dit, nous engagent à donner la préférence à la division ordinaire.

Ville de la Basse-Egypte.

Visitons d'abord les villes et endroits remarquables de la Basse-Egypte.

Alexandrie.

L'antique gloire d'*Alexandrie* est encore attestée par les vastes ruines parmi lesquelles se cache la ville moderne. Elle est bâtie sur une langue de terre sablonneuse, formée par la mer le long de l'ancien môle qui autrefois joignait l'île du *Phare* au continent. De ses deux ports, le plus oriental paraît avoir perdu ses anciens avantages par des changemens que les côtes ont subis. L'ancien promontoire, où est aujourd'hui le *Pharillon*, a été rongé et détruit par les flots; les décombres ont été poussés dans l'intérieur du port, où également les navires ont long-tems jeté leur lest. Le fameux *phare* bâti dans l'île, aujourd'hui la presqu'île du même nom, éclaire l'entrée de ce port, ou plutôt de cette rade où souvent les vaisseaux périssent. L'autre extrémité de la presqu'île embrasse en partie le port occidental ou le vieux port, doué

Ses ports.

(1) Comp. *D'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 36. *Wansleb* chez *Paulin*, p. 8. (2) *Aboulfeda*, vers. *Michael*, p. 33. Comp. les notes de M. *Silvestre de Sacy* sur *Abdolladif*, p. 397. (3) Notice et extraits des MMS., I, 250.

de grands avantages, mais qui est fermé aux chrétiens. Au sud de la ville moderne et des deux ports, s'étend l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. Parmi des monceaux de décombres et parmi de jolis jardins plantés en palmiers, en orangers, en citronniers, on voit quelques églises, mosquées, monastères, et même trois petits amas d'habitations qui forment comme trois bourgades, dont l'une, fermée de murailles, est appelée *le Fort*. On aperçoit la trace des anciennes rues tirées au cordeau; quelques débris de colonnades marquent l'emplacement des palais. Un des obélisques, nommé *Aiguille de Cléopâtre*, est encore debout. Tout ce mélange de ruines, de jardins et de mâsures, est entouré d'une muraille haute et double dans la plus grande partie de sa circonférence. Il paraît que la Commission de l'Institut d'Egypte regarde cette enceinte comme l'ouvrage des Arabes; c'est aussi l'opinion de Niebuhr, de Wansleb et de la plupart des voyageurs; mais Pococke pense que les Arabes n'ont construit que la muraille intérieure; le baron de Tott croit même qu'il n'y a de moderne que les réparations locales. Il nous paraît que cette enceinte représente exactement l'espace de trente stades en longueur sur dix en largeur, que Strabon donne à la ville d'Alexandre et des Ptolémées. Seulement la partie de la muraille qui de la porte de Rosette s'étend vers la tour des Romains, dans la direction est-sud-est et ouest-nord-ouest, paraît couper l'ancien quartier de *Bruchium* qui, rempli de palais et de monumens, s'étendait tout autour du Port-Neuf. Cette partie de la muraille ne serait-elle pas l'ouvrage de Caracalla, lorsque, selon l'expression de l'historien Dion (1), « cette bête féroce de l'Ausonie » vint dévaster et ensanglanter la belle ville d'Alexandrie ? Les forts même qui existent au nord et au sud de la ville ancienne, paraissent être ceux que ce tyran fit élever. Nous pensons

L'ancienne ville.

(1) *Dion*, Hist. Rom., l. LXXVII, p. 1307. *Herodian*, l. IV, p. 158. Comp. *Plan d'Alexandrie*, par M. *Lepère*, dans l'Atlas de la Description de l'Egypte.

aussi que beaucoup de ruines datent de l'époque de la prise de cette ville par le cruel Aurélien.

Colonne dite de Pompée.

Hors de la porte méridionale, une colonne isolée, haute de quatre-vingt-huit pieds, domine sur la ville et les environs; on l'a faussement nommée *colonne de Pompée* et *colonne de Sévère*; c'est la grande colonne qui servait de principal ornement au fameux *Sérapeum*, édifice très-vaste, consacré au culte d'une divinité égyptienne, et qui, après la dévastation du *Muséum* des Ptolémées, devint l'asile de la bibliothèque alexandrine et le rendez-vous des gens de lettres. Ce fut d'ici, comme d'un *lieu sûr*, que le féroce Caracalla contempla le massacre du peuple d'Alexandrie; circonstance qui, jointe à plusieurs autres, nous fait penser que le Serapéum ainsi que le Cirque, étaient situés dans un faubourg et hors des murs de l'ancienne ville (1).

Réduite à une population de 16,000 âmes, Alexandrie faisait encore, avant les derniers troubles, un commerce qui intéressait l'Europe méridionale; c'était l'entrepôt de tous les échanges de l'Egypte avec Constantinople, Livourne, Venise et Marseille.

La nouvelle ville.

Près d'*Aboukir*, dont la rade est tristement célèbre dans l'histoire, la côte cesse d'être composée de roches calcaires, et les terrains d'alluvion commencent. On découvre de loin la ville de *Rosette* au milieu des forêts de dattiers, de bananiers et de sycomores qui l'environnent; elle est placée sur les bords du Nil qui, sans les dégrader, baigne tous les ans les murailles des maisons. Ainsi qu'à Alexandrie, la population va toujours en décroissant. Les maisons, mieux bâties, en général, qu'à Alexandrie, sont cependant si frêles encore, qu'elles tomberaient en peu de mois en ruine, si elles n'étaient épargnées par un climat qui ne détruit rien; les étages qui vont toujours en avançant l'un sur l'autre, rendent les rues fort obscures et fort tristes. Dans le fleuve, une île, d'une lieue d'étendue, a présenté à M. Denon l'aspect du jardin le plus délicieux (2), tandis

Rosette.

(1) *Langlès*, notes sur *Norden*, Voyage III, p. 279. *Silvestre de Sacy*, notes sur *Abdallatif*, p. 231-239. *Zoëga*, de Orig. obeliscor., p. 24 et 607.

(2) *Denon*, t. I, p. 88.

que, selon Hasselquist, on y est désagréablement poursuivi par les moustiques et les buffles (1).

Côtes septentrionales.

Depuis Rosette jusqu'à Damiette, la côte basse et sablonneuse était naguère infestée par des brigands, ou occupée par de grossiers pasteurs et pêcheurs qui vivaient sans loi. Le lac *Bourlos*, rempli d'îlots, s'étend sur une partie de cette contrée. *Beltym*, bourgade située sur ses bords, paraît répondre à l'ancienne Buto. C'est ici qu'un savant, très-versé dans les antiquités égyptiennes, place l'*Eléarchie* ou les *Bucolies*, c'est-à-dire le pays des marais et des pasteurs de buffles (2). Ce canton portait en égyptien le nom de *Baschmour*, qui a été donné au troisième dialecte de l'ancienne langue de l'Egypte. Les sauvages Baschmouriens vivaient tantôt sur leurs barques et tantôt parmi les roseaux qui couvraient leurs rivages marécageux : tel paraît encore être l'état des Egyptiens qui habitent autour du lac Bourlos ; mais ce tableau peut aussi bien s'appliquer aux environs du lac Menzaléh, où d'autres écrivains avaient placé l'*Eléarchie*.

Damiette.

Tout autour de *Damiette* la campagne offre de vastes rizières, auxquelles on donne un grand soin ; aussi le riz de Damiette est-il le plus estimé du Levant. Mais la ville, peuplée de 30,000 âmes selon Binos, et de 80,000 selon Savary, est très-sale, et presque tous les habitans se plaisent à vivre dans la malpropreté. Aussi la santé des hommes et des femmes y est-elle affaiblie de bonne heure, et partout on rencontre une infinité d'aveugles et de borgnes. Cette ville, une des clefs de l'Egypte, fait un grand commerce en riz et autres denrées. Elle a été bâtie en 1250, à deux lieues au sud de l'emplacement de l'ancienne *Thamíatis*, détruite pendant les croisades (3).

La côte de l'ancien Delta oriental est encore plus basse

---

(1) *Hasselquist*, Voyage, p. 68. (2) *Etienne Quatremère*, Recherches sur la littérature égyptienne, p. 147. *Idem*, Mémoires historiques et géographiques, t. I, p. 220-223. (3) *Abulfeda*, Tab. égypt., p. 24. *Abulpharag*, Chron. syriac., vers lat., p. 529. Index geograph. ad *Bohad.* vit. Salad., edit. Schultens, *in voce* Damiata.

Villes du Delta oriental.

et plus marécageuse que celle entre Rosette et Damiette. *Menzaléh* mériterait peu de nous arrêter sans son vaste lac, dans le sein duquel s'élèvent les îles de *Matharyéh*, très-populeuses, et couvertes d'habitations, les unes en briques, les autres en boue. Dans celle que l'on nomme *Myt-él-Matharyéh*, les cahutes se trouvent pêle-mêle avec les tombeaux, et paraissent plutôt des tanières que des demeures.

Les pêcheurs de Matharyéh interdisent la pêche du lac à leurs voisins. Toujours nus, dans l'eau, et livrés à des travaux pénibles, ils sont forts et vigoureux, mais presque sauvages.

A l'est du lac sont les ruines de *Péluse;* au sud, celles de *Tanis;* et dans le milieu du lac, sur un îlot, celles de *Tennis*. En remontant dans la province de Charquiéh, on voit les emplacemens de *Mendes* et de *Thmuis*, anciennes villes ruinées.

Des minarets très-élevés indiquent de loin *Mansourah*, ville fameuse par la bataille donnée sous ses murs, en 1250, où Louis IX fut fait prisonnier. Nous remarquerons encore *Mit-Gamar*, sur la branche du Nil qui va à Damiette; *Tell-Bastah*, sur le canal de Moëz; *Belbeïs*, sur celui de Menédjé; *Salehiéh*, poste militaire important; *El-Qanqah*, sur les confins du désert qui sépare le Caire de la mer Rouge. En passant par les uns et les autres de

La pointe de l'ancien Delta.

ces endroits, on arrive à la pointe de l'ancien Delta, formant aujourd'hui le petit pays de *Kelyoùbéh* (1), riche en grains, en pâturages et même en bois de différentes espèces. Les villages y sont grands, les troupeaux nombreux, et les habitans assez paisibles et contens. Au nord de *Kélyoùbéh* le terrain est coupé par une infinité de petits canaux d'irrigation. Les routes, quoique difficiles, y sont fort agréables; plusieurs sont bordées de riches jardins; d'autres sont tracées à travers des bois épais et d'immenses pépinières.

(1) *Malus*, Mémoire sur l'Egypte, t. I, p. 212.

L'intérieur du Delta moderne renferme la grande et populeuse ville de *Mehallet*, surnommée *el Kebir*, c'est-à-dire la grande. Lucas, Sicard et Pococke, la considèrent comme la plus importante de l'Egypte après le Caire (1); elle est bâtie en briques sur un canal navigable, et environnée de champs fertiles, toujours chargés de récoltes. *Abousir*, l'ancienne *Busires*, occupait autrefois le point central du Delta. *Samannoud* ou *Djemnouti*, l'ancienne *Sebennytus* (2), gros bourg sur la rivière de Damiette, nourrit des pigeons très-renommés. L'intérieur du Delta.

La ville de *Tentah* est aujourd'hui une des plus considérables de l'intérieur du Delta. Il s'y rend des différentes parties de l'Egypte, de l'Abyssinie, de l'Hedjaz et du royaume de Darfour, des pèlerins dont le nombre est porté, par le rapport des habitans, à cent cinquante mille : ces réunions périodiques ont pour objet de rendre hommage au tombeau du saint personnage Seyd Ahmed-el-Bedaouy. Le commerce y trouve aussi ses avantages (3). *Chenouf* est le chef-lieu de la riante et fertile province Menoufiéh, qui renferme aussi la ville de *Chiquin-el-Koum*. Lieux de pèlerinage.

Au nord du Delta nous devons encore remarquer le monastère de *Saint-Geminiane*, lieu de pèlerinage. Les chrétiens et les mahométans s'y rendent également ; les plaines environnantes sont couvertes de tentes ; on y fait des courses de chevaux ; le vin et la bonne chère animent les pèlerins ; la fête dure huit jours ; elle attire un grand nombre de danseuses. Celles-ci contribuent beaucoup aux plaisirs, qui ne sont pas interrompus par la nuit : dans ce pays, elle n'est qu'un demi-jour plus frais, plus favorable aux amusemens.

Dans le coin du Delta voisin de Rosette, on remarque, au milieu d'un grand nombre de villages florissans et de champs couverts d'excellens fruits, les villes de

(1) Voyez *Hartmann*, Egyptien, p. 789. (2) *D'Anville*, Mém. sur l'Egypte, p. 85. *Et. Quatremère*, Mém. hist. et géogr., I, p. 503. (3) *Savary*, Lett. sur l'Egypte, t. I, p. 281-282. *Girard*, dans les Mémoires sur l'Egypte, t. III, p. 356-360.

Berimbâl et de *Fouah;* celle-ci fut dans le seizième siècle le siége du commerce, qui depuis a été transporté à Rosette.

Villes à l'ouest du Delta. A l'endroit où le canal d'Alexandrie joint le Nil, on voit le bourg considérable de *Rahmanié*. Sur un autre canal est placée la petite ville de *Damanhour*, marché des cotons qui viennent dans les champs voisins, et où, à l'époque des foires, la grosse joie des paysans rappelle quelquefois les bruyantes orgies de l'ancienne Egypte. *Terranéh*, considérable par le commerce du natron, est située sur les rives occidentales du Nil, de même que *Wârdân*, d'où l'on arrive au port du Caïre en vingt-quatre heures.

Le grand Caire. Enfin la plaine cesse d'étaler ses richesses monotones. Le mont *Mokattan* élance ses cimes arides à l'est; de l'autre côté se présente *Gizèh* avec ses éternelles pyramides. C'est vis-à-vis de ces monumens que l'œil découvre successivement sur la rive orientale du grand fleuve, les villes de *Boulak*, du *Nouveau-Caire* et du *Vieux-Caire*.

Boulak est le port du Caire, et sert à recevoir les vaisseaux qui ont remonté le Nil. Il s'étend le long du rivage de ce fleuve, et présente tout le tumulte et la confusion du commerce. C'est dans le port du *Vieux-Caire* que s'arrêtent les vaisseaux venant de la Haute-Egypte. Quelques-uns des beys et des principaux habitans du Caire y ont des espèces de maisons de campagne, dans lesquelles ils se retirent lors de la plus haute crue du Nil. Entre ces deux villes s'étend le Nouveau-Caire, appelé avec emphase par les Orientaux le *Grand-Caire*, et dont le nom *él-Qâhirah* signifie *le Victorieux*. Cette ville, éloignée du Nil d'environ un quart de myriamètre, s'étend vers les montagnes à l'est, à peu près de cinq kilomètres. Elle est environnée d'un mur de pierre surmonté de beaux créneaux, et fortifié, à la distance de chaque centaine de pas, de superbes tours. Il y a trois ou quatre belles portes qui ont été bâties par les Mame-

louks : au milieu de la simplicité de leur architecture, on est frappé d'un certain air de grandeur et de magnificence. *El-Kâhirah* ou le *Caire* fut construit, selon Abd-êl-Rachyd, l'an 360 de l'hégyre (970 de l'ère vulgaire), par le calife Almansour (êl-Moëz-le-Dyn illah êbn êl Manssoûr), le premier des califes fathimites qui ait régné en Egypte. Cette ville a depuis été réunie à celle de *Fostatt*, bâtie également par les Arabes. Ce fut Ssâlahh-êd-Dyn ou Saladin qui fit construire, vers l'an 572 de l'hégyre (1176 de l'ère vulgaire), les remparts qui l'entourent, et dont la longueur est de vingt-neuf mille trois cents coudées (huit mille cinq cents toises). Mais dans cette vaste enceinte on ne trouve que des rues étroites et non pavées; les maisons sont mal construites, en mauvaises briques ou en terre, comme toutes celles de l'Egypte en général; mais ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont deux et jusqu'à trois étages, contre l'usage du pays. Comme elles ne sont éclairées que par des fenêtres sur des cours intérieures, elles présentent du côté de la rue l'aspect des prisons. Ce qui égaie un peu le Caire, ce sont plusieurs places publiques assez spacieuses, quoique irrégulières, et plusieurs belles mosquées. Celle du sultan Hassan, bâtie au pied de la montagne où est la citadelle, est très-grande. Elle forme un carré long, couronné tout autour d'une corniche très-saillante et ornée d'une sculpture du genre que nous nommons gothique, et qui nous est venu des Arabes de l'Espagne.

Origine du Caire.

Les habitans du Caire, avides de spectacles comme tous ceux des grandes villes, sont surtout amusés par des jeux d'exercice, comme sauts, danses de corde, luttes; par des chants et des danses ordinaires; ils ont des bouffons dont les grossières plaisanteries et les plats jeux de mots excitent la gaieté d'un peuple ignorant, et pourtant corrompu. Les *almées*, ou improvisatrices, qui vont exercer leur art chez les riches, se distinguent pourtant de celles qui amusent le bas-peuple. Elles viennent égayer la solitude du sérail; elles apprennent aux femmes

Mœurs et amusemens.

les airs nouveaux ; elles déclament des poëmes d'autant plus intéressans qu'ils offrent le tableau vivant des mœurs de l'Egypte. Elles initient les Egyptiennes dans les mystères de leur art ; elles les instruisent à former des danses lascives. Ces improvisatrices, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable ; elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude où elles sont de se livrer à la poésie, leur rend familières les expressions les plus douces et les plus sonores ; elles récitent avec beaucoup de grâce. Les almées font l'ornement de toutes les grandes fêtes. Pendant les repas, on les place dans une tribune où elles chantent : elles viennent ensuite dans la salle du festin former des danses, ou plutôt des ballets-pantomimes, dont les mystères de l'amour leur fournissent ordinairement le sujet. Alors elles quittent leurs voiles, et en même tems la pudeur de leur sexe : elles paraissent vêtues d'une gaze légère et transparente ; les tambours de basque, les castagnettes, les flûtes les animent. C'est ainsi que, dans tous les pays du monde, la danse et la musique ne sont que les esclaves de la volupté et les alliées de la licence.

Ville de Ghizèh.

En traversant le Nil, on arrive dans la ville de *Ghizèh*, agréablement ombragée de dattiers, de sycomores et d'oliviers. A l'ouest de cette ville s'élèvent les trois pyramides qui, par leur grandeur et leur célébrité, ont effacé toutes celles dont l'Egypte est parsemée. La plus grande, selon des mesures authentiques (1), a quatre cent soixante-quatorze pieds $\frac{129}{605}$ d'élévation perpendiculaire, et la longueur de sa base actuelle est de sept cent seize pieds six pouces ; mais on croit qu'avec l'ancien revêtement l'élévation jusqu'au sommet de l'angle a dû être de cinq cent cinq pieds $\frac{369}{681}$, et la longueur de la base de sept cent trente-quatre pieds six pouces. Ce n'est pas ici le lieu de renouveler les interminables discussions sur

Les Pyramides.

(1) *Voyez*, pour plus de détails, l'excellente Description des Pyramides de Ghizeh, par le colonel *Grobert*.

la destination de ces constructions imposantes. On les regarde généralement comme ayant été destinées à recevoir les cendres de quelques souverains, dont elles étaient les magnifiques mausolées. Cependant le docteur Shaw, quelques autres auteurs depuis lui, et particulièrement le savant orientaliste M. Langlès, pensent qu'elles avaient été élevées en l'honneur du soleil, sous le nom d'*Osiris* (1). Mais comment les modernes décideraient-ils une question qui n'a pas été résolue par les anciens, à une époque où ces monumens portaient probablement des inscriptions analogues à leur destination? Hérodote, il est vrai, est le seul des anciens qui parle de ces inscriptions; mais les auteurs arabes du plus grand poids, un Ebn-Haukal, un Makrizi, un Massoudi, en affirment l'existence; le savant Abdollatif les avait vues (2). Deux voyageurs européens, Baldésel et Wansleb, en ont encore vu des restes. Le dernier dit qu'elles étaient conçues en hiéroglyphes; les autres parlent d'un ancien caractère égyptien. Yakouti prétend que c'était l'alphabet des Hamjarites (3). Ces inscriptions étaient gravées sur le revêtement en granite rouge qui recouvrait les assises de pierre calcaire dont la masse de ces pyramides se compose (4). Que l'aspect de ces montagnes artificielles a dû être imposant lorsque le soleil, à son lever ou à son coucher, colorait de ses rayons leur surface resplendissante! Encore aujourd'hui, que des mains sacriléges ont enlevé le revêtement des pyramides, et ont même, quoique inutilement, tenté de détruire ces masses vénérables, on n'y peut trop admirer la précision du travail et la grandeur de la conception; ce sont, dit un voyageur plein de goût, les derniers chaînons qui lient les colosses de l'art à ceux de la nature (5).

Anciennes inscriptions.

(1) *Norden*, Voyage, édit. de *Langlès*, t. I. p. 112 *et suiv.* (2) *Voyez* pour plus de détails la note de M. *Silvestre de Sacy*, dans son *Abdollatif*, p. 221. (3) Notices et Extraits, t. II, p. 457. (4) *Grobert*, Descript. p. 30-97-99, etc. (5) *Denon*, Voyage d'Egypte, p. 87.

Le fanatisme mahométan avoit essayé de démolir la grande pyramide : quand on voit à ses pieds la masse de pierres que les dévastateurs ont enlevée, on la croirait rasée : porte-t-on ses regards sur la pyramide, à peine semble-t-elle ébrêchée.

Origine des pyramides. Il était réservé (comme de raison) à la *géologie* de faire naître l'opinion la plus extravagante sur les pyramides. Un géologiste allemand prétend que ces masses ne sont que de *grands cristaux*, des excroissances de la terre tout au plus façonnées par l'art et le travail de l'homme. Ce rêve est anéanti par l'existence de chambres et de galeries souterraines construites de main d'homme dans l'intérieur des pyramides. Peut-être cependant des collines naturelles ont servi de base, et pour ainsi d'embryon à ces constructions. Il paraît certain que la tête colossale, dite le *sphinx*, a été sculptée dans le rocher même. Cette tête de nègre, ornée d'une coiffure égyptienne, a encore plus que les pyramides tourmenté la sagacité des savans, parmi lesquels il ne s'est point encore trouvé d'Œdipe.

Pyramides de Sakara. En remontant le Nil, on voit *Sakara*, bourg près duquel s'élève un grand nombre de pyramides, dont quelques-unes en briques; elles sont dispersées sur une ligne de quatre lieues, et prennent aussi le nom des *Pyramides d'Abousir* (1). Au pied de cette chaîne de mausolées s'étendait l'antique Memphis, dont les immenses édifices ont laissé quelques débris à *Mitrahénue*, et probablement jusque vers *Mohannan* (2). Les habitans font le commerce de *momies* ou de corps embaumés d'hommes et d'animaux sacrés, qu'on tire des caveaux taillés dans les rochers. Sur la rive orientale se montre la fameuse mosquée *Atsar-en-Néby*, mosquée très-fréquentée par les Musulmans du Caire, qui y viennent en pèlerinage honorer une pierre où ils voient les pieds

(1) *Abdollatif*, p. 204. (2) Comp. *Pococke*, Descript., I, p. 39-293. *D'Anville*, Mém., p. 138. *Larcher*, Hérodote, II, 362-366.

du prophète *parfaitement empreints*; elle est couverte d'un voile très-riche, que les prêtres de la mosquée ne lèvent qu'en faveur des fidèles croyans qui témoignent leur piété par des présens. *Atfiéh*, chef-lieu de la province Atfiéheli, est située sur la rive orientale, comme Savary l'avait observé, en contredisant plusieurs géographes.

Plus loin, à l'ouest sur la même ligne, le riche bassin de *Fayoum* se montre comme une île au milieu des déserts. Le Fayoum est un pays très-peuplé, et tous les villages, à l'exception de quatre, payent un *miry* fixe, indépendamment de celui qui est dû par la crue du Nil. Cette disposition doit être très-ancienne, et paraît se fonder sur ce que les rois d'Egypte n'avaient rendu cette contrée habitable qu'à grands frais. A l'entrée de Fayoum est *Médyne*, dont le nom signifie proprement en arabe *la ville*. On y fabrique des toiles de lin et de coton, des étoffes de laine, de l'huile, de l'eau rose. Les vins y sont moins bons que ceux qu'on recueillit autrefois dans ce nome Arsinoïte, distingué par beaucoup d'autres avantages.

Villes de l'Egypte du milieu.

Le Fayoum

Benisouf, avec une manufacture de gros tapis; *Miniéh*, chef-lieu d'une province dont le sol est très-élevé; *Ansana* ou *Ensinéh*, où les statues trouvées parmi les ruines d'*Antinoopolis* ont fait dire aux Arabes que les hommes avaient été pétrifiés (1); *Mellavi*, ville riante, et qui exporte annuellement quatre cent mille sacs de blé; *Momfalout*, connue par ses manufactures, appartiennent encore au Vostani ou à l'Egypte du milieu.

Au bourg de *Sahoudi* commencent les grottes de la Thébaïde. Ce sont des carrières où se retirèrent les anachorètes dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Elles s'étendent à vingt lieues, et les hiéroglyphes que l'on y remarque prouvent qu'elles étaient creusées par les Egyptiens, qui en ont tiré leur marbre à une époque très-reculée.

Grottes de la Thébaïde.

(1) *Yakouti*, Not. et Extraits, II, p. 245.

Villes de la Haute-Égypte. Près la ville de *Siouth*, dans des grottes, on trouve des peintures anciennes très-curieuses et très-bien conservées. La ville, une des plus grandes du Saïd, est le rendez-vous des caravanes de Nubie. Ses environs et ceux d'*Aboutiche* produisent le meilleur opium (1).

Parmi d'autres villages on distingue, sur la rive orientale, *Gau-Shenkié* qui a succédé à *Antéopolis*. Il y avait un temple superbe en l'honneur d'Antée ; il en reste le portique, soutenu, dit Norden, par des colonnes, et qui paraît d'une seule pierre de soixante pas en longueur et quarante en largeur. Ce magnifique ouvrage forme maintenant l'entrée d'une étable où les Turcs renferment leurs troupeaux.

Akhmym, résidence d'un prince arabe, a succédé à l'ancienne *Chemmis* ou *Panopolis*. On trouve les ruines de ses anciens édifices hors de l'enceinte actuelle. Aboulféda cite un temple construit de pierres d'une grandeur surprenante, et qu'il place au rang des plus célèbres monumens ; il n'en reste plus que des fragmens. La ville moderne est assez jolie et très-commerçante ; elle a des manufactures de toiles de coton et de poterie : la police y est régulière et sévère, et son territoire est fertile en tout.

Denrées. Vis-à-vis d'Akhmym, sur le bord occidental du fleuve, on trouve le gros bourg de *Messchié* (*Méchyéh*) ; c'est là que s'arrêtent toutes les barques qui vont du Caire à la Cataracte, ou de la Cataracte au Caire, pour prendre des provisions qu'on y trouve en abondance et à bas prix.

Djirdjéh. A six lieues sud-est de Méchyéh on trouve *Girgé* (mieux *Djirdjéh*), capitale de la Haute-Egypte, résidence d'un bey et siége d'un évêque copte. Cette ville est moderne ; elle doit son nom et son origine à un couvent dédié à saint Georges (2). Elle a des édifices

(1) Notic. et Extraits, t. II, p. 424. (2) *Denon*, Voyages, I, p. 304. *Sonnini*, II, p. 375.

et des places publiques, mais aucun monument. En revanche, elle possède du commerce, de l'industrie et un territoire fertile.

Denderah a peu d'importance par elle-même ; mais elle est visitée avec intérêt par les voyageurs, parce qu'à une lieue vers l'ouest on trouve une grande quantité de ruines magnifiques. Bruce, Norden, Savary, s'accordent à y reconnaître *Tentyra*.

Quant aux zodiaques ou planisphères célestes qu'on y a trouvés, et sur la haute antiquité desquels on a fait tant de bruit, un habile antiquaire a démontré qu'ils ne pouvaient être antérieurs à la conquête d'Alexandre (1). Zodiaques du Denderah

Le Nil forme, depuis Girgé jusqu'à Thèbes, un grand détour à l'est. Près du coude le plus rapproché de la mer Rouge est située *Kéné* ou *Ghinné*, l'ancienne *Cenopozis* : aussi cette ville faisait autrefois un commerce actif avec le port de Kossir ou Qoçeyr. Selon le voyageur anglais Irwin, cette ville encore considérable conserve des traces de plusieurs anciens usages. Dans les processions funèbres, les femmes dansent au bruit d'une musique lugubre et avec des cris effroyables. Les fêtes, comme en général dans le Saïd, se donnent de nuit et sur le fleuve ; elles sont terminées par un spectacle presque mythologique ; les danseuses se plongent presque nues dans l'eau, et y nagent comme autant de nymphes ou de naïades. (2) *Keft* ne paraît être que le port de l'ancienne et grande ville de *Kopt* ou *Coptos*, d'où, selon quelques auteurs, les Coptes auraient tiré leur nom (3). Dans toute cette contrée, les habitans fabriquent, avec une argile poreuse et légère, des vases qui, en laissant passer la vapeur de l'eau, la privent de son calorique et en font une boisson délicieuse. Traits de mœurs.

Le village de *Luxor*, celui de *Carnac* et quelques

(1) *Visconti*, dans l'Hérodote de Larcher. (2) *Irwin*, Voyage de la mer Rouge. Comp. *Sonnini*, *Denon*, etc. (3) *Michaeles*, ad Abulfedam, not. 153, p. 73. *Hartmann*, Edrisi Africa, p. 519-520.

Ruines de Thèbes. autres qui se présentent sur la rive orientale, n'offrent que des ruines: la rive occidentale en offre également. Savary, Bruce, Norden, Browne, et très-récemment Denon, se réunissent pour parler avec admiration des restes antiques qu'offrent ces lieux. Des recherches nouvelles ont prouvé que tous ces restes appartiennent à l'ancienne Thèbes, à cette « ville aux cent portes » déjà connue d'Homère, et dont l'enceinte a bien pu aller à quatre cents stades égyptiens (1). Diodore, qui parle de Thèbes comme d'une ville déjà ruinée, cite particulièrement quatre temples principaux. Il parle des sphinx, des figures colossales qui en décoraient les entrées, des portiques, des portes pyramidales, des pierres d'une grosseur étonnante qui entraient dans leur construction. Dans les descriptions des voyageurs que nous venons de citer, ainsi que dans celles des autres qui les ont précédés, on ne peut méconnaître ces monumens. Browne dit positivement « qu'il reste quatre temples » immenses, et cependant moins magnifiques et moins » bien conservés que ceux de Dendérah. » « C'est quel- » que chose de surprenant, dit Norden, que de voir » comment l'or, l'outremer, et diverses autres couleurs, » ont conservé leur éclat jusqu'à présent. » Il parle aussi d'une colonnade dont trente-deux colonnes subsistent, de plafonds, de galeries conservées, et enfin d'autres restes d'antiquités qu'il a représentés dans ses planches, et qui sont, dit-il, d'autant plus dignes d'attention qu'il paraît que ce sont les monumens dont Philostrate fait mention dans ce qu'il a écrit du temple de Memnon.

L'ancienne *Hermonthis* est remplacée par le village d'*Erment*. On voit dans les environs un grand temple assez bien conservé, et dont les peintures représentent, entre autres animaux, la girafe, animal aujourd'hui inconnu en Egypte (2). Une discussion savante a récemment

(1) Description de Thèbes dans la Description de l'Egypte; Monumens, vol. II. (2) Description d'Hermonthis, par M. *Jomard*, dans la Description de l'Egypte; Monumens, vol. I.

confirmé la conjecture de M. d'Anville, d'après laquelle l'ancienne *Latopolis* répond à la ville moderne d'*Esné* ou proprement *Sné* (1), où l'on trouve un temple d'une haute antiquité. Cette ville, située sur un terrain élevé qu'on est obligé d'arroser artificiellement, a été enrichie par quelques beys mamelouks qui y dépensaient l'argent arraché aux cultivateurs des environs. Esné offre plus de luxe et une industrie plus recherchée que les autres villes de la Haute-Egypte. Il s'y fabrique entre autres une grande quantité d'étoffe de coton bleu très-fine, et des schalls appelés *Malâyeh*, dont on fait un grand usage en Egypte. Enfin la caravane de *Sennaar* y apporte tous les objets de son commerce, qui consiste particulièrement en gomme arabique, en plumes d'autruche et dents d'éléphant. Le bois y est d'une rareté extrême.

Esné est la dernière place considérable en Egypte. Mais on remarque encore plus loin des ruines intéressantes. A *Eléthya*, deux grottes renferment un grand nombre de peintures relatives aux usages et aux occupations des anciens Egyptiens; on y découvre les diverses formes de leurs instrumens aratoires (2). A *Edfou*, un grand temple montre encore ses corridors et couloirs mystérieux. Sur un coude du Nil, qui forme un port, on voit les ruines d'*Ombos* sur une colline appelée *Koum-Ombos*. Dans le grand temple, quelques peintures, qui n'ont pas été achevées, prouvent que les Egyptiens employaient pour le dessin les mêmes procédés géométriques que les modernes; savoir, de diviser le tableau par carreaux, procédés qui sans doute leur servaient aussi pour la géographie (3). Près d'*E-çouan* ou *Ajouan*, on trouve des restes de l'antique Syène, consistant en quelques colonnes de granite et un ancien édifice carré, avec des ouvertures au sommet. Les recherches n'ont point confirmé la conjecture de Savary, qui y

Grottes d'Eléthya.

Ruines de Syène.

(1) *Jollais* et *Devilliers*, dans la Description de l'Egypte. *Etienne Quatremère*, Mém. hist. sur l'Egypte, I, p. 172. (2) Le baron *Costaz*, Memoire sur les grottes d'Eléthya, dans la Description de l'Egypte. (3) *Chabrol* et *Jomard*, dans la Description de l'Egypte.

voyait l'ancien observatoire des Egyptiens, où, avec quelques fouilles, on pourrait retrouver l'ancien puits, au fond duquel, au jour du solstice, l'image du soleil se peignait toute entière. Les observations des astronomes français placent Eçouan à vingt-quatre degrés cinq minutes vingt-trois secondes de latitude sud. Si cette place a été située autrefois sous le tropique, la terre a dû changer un peu sa position de manière à faire diminuer l'obliquité de l'écliptique. Mais il est bon de remarquer le caractère vague de l'observation des anciens qui a donné tant de célébrité à ces lieux. Le phénomène de l'absorption de l'ombre, soit dans un puits, soit autour d'un gnomon, n'est pas borné à une ligne mathématique, mais à toute une zone terrestre correspondant au diamètre du soleil, c'est-à-dire de plus d'un demi-degré de largeur. Il suffisait donc que le bord septentrional du disque du soleil atteignît le zenith de Syène le jour du solstice d'été, pour que l'ombre y fût nulle. Or, au deuxième siècle de l'ère vulgaire, l'obliquité de l'écliptique, en partant de l'observation d'Hipparque, était de 23 deg. 49 min. 25 secondes. Si l'on y ajoute le demi-diamètre du soleil, qui est de 15 minutes 57 secondes, on trouve pour le bord septentrional 24 degrés 5 minutes 22 secondes; ce qui, à une seconde près, est la latitude actuelle de Syène. Aujourd'hui que l'obliquité de l'écliptique est de 23 degrés 28 minutes, le limbe septentrional du soleil n'arrive qu'à 21 minutes 3 secondes du zénith de Syène, et pourtant l'ombre y est à peine sensible. Il n'y a donc aucune raison péremptoire pour admettre une plus grande diminution de l'obliquité de l'écliptique que celle qui est prouvée par de véritables observations astronomiques, précises et authentiques. Celle du puits de Syène n'est pas de ce nombre, et ne peut pas nous aider à remonter à la connaissance de la position du tropique, il y a trente siècles, comme des savans estimables ont paru le croire (1).

Observation sur le changement de l'obliquité de l'écliptique.

(1) Comp. *Jomard*, Description de Syène et des Cataractes, dans la Description de l'Egypte.

Aspect de Syène.

Syène, qui sous tant de maîtres divers fut le poste avancé de l'Egypte, présente plus qu'aucun autre point du globe ce mélange confus de monumens qui, jusque dans les destinées des nations les plus puissantes, rappelle la fragilité humaine. Ici les Pharaons et les Ptolémées ont élevé ces temples et ces palais à moitié cachés sous le sable mobile; ici les Romains et les Arabes ont bâti ces forts, ces murailles; et au-dessus des débris de toutes ces constructions, des inscriptions françaises attestent que les guerriers et les savans de l'Europe moderne sont venus placer ici leurs tentes et leurs observatoires. Mais la puissance éternelle de la nature présente un spectacle encore plus grand. Voilà ces terrasses de granite de couleur rose grisâtre, coupées à pic et à travers lesquelles le Nil roule en écumant ses flots impétueux; voilà ces carrières d'où l'on a tiré les obélisques et les statues colossales des temples égyptiens; un obélisque ébauché en partie, attenant à son rocher natal, atteste encore les efforts de l'art et de la patience. Sur la surface lisse de ces rochers, des sculptures hiéroglyphiques représentent les divinités égyptiennes, les sacrifices et les offrandes de cette nation qui, plus qu'aucune autre, a su s'identifier avec son pays, et qui, dans le sens le plus littéral, a gravé sur le globe les souvenirs de sa gloire.

Iles Eléphantine et Philæ.

Au milieu de cette vallée, généralement bordée de rochers arides, une suite d'îles riantes, fertiles, couvertes de palmiers, de dattiers, de mûriers, d'acacias et de napecas, ont mérité le nom de *Jardins du Tropique.* Celle nommée *El-Sag*, vis-à-vis de Syène, est l'*Eléphantine* des anciens; on retrouve celle de *Philæ* dans l'île d'*El-Heif* des modernes. L'une et l'autre, remplies de beaux restes de temples, de quais et d'autres monumens (1), attestent l'ancienne civilisation dont elles ont dû être le siége.

---

(1) *Jomard*, Description d'Eléphantine. *Lancret*, Description de Philæ. *Girard*, Mémoire sur le Nilomètre d'Eléphantine, dans la Description de l'Egypte.

Sur le nom de ces îles. Il est très-probable que les deux noms de *Philæ* et d'*Elephantine* n'en sont qu'un; car *Fil* dans les langues orientales signifie éléphant; or, ces îles, que le Nil féconde du dépôt de ses eaux, ont dû anciennement, par leur riche végétation, attirer les éléphans. Cette ingénieuse conjecture nous explique (1) pourquoi Hérodote n'a point nommé *Philæ* en décrivant Eléphantine, de manière à faire croire qu'il la plaçait *au sud* de la première cataracte; elle explique comment il a pu exister un *royaume d'Eléphantine*, royaume qui ne pouvait être circonscrit à une seule île longue de 1400 mètres sur 400 de large. Jules l'Africain en atteste l'existence et la durée. L'Histoire-Auguste parle d'un roi de Thèbes, allié de Zénobie. Le rapprochement de ces faits prouve que l'étroite vallée de la Haute-Egypte, dans tous les siècles, a été, comme à présent, l'asile de petits Etats presque indépendans.

Côtes de la mer Rouge. Tels sont les endroits mémorables de la vallée du Nil. Des gorges étroites, des plaines stériles couvertes de sables, bordées de rochers nus où même le serpent et le lézard ne trouvent pas de quoi subsister, où l'oiseau n'ose étendre son vol, nous mènent sur les bords non moins arides de la mer Rouge. Les côtes de cette mer sont riches en corail, madrépores et éponges de mer. C'est entre des rescifs de cette nature que s'est formé le port

Ville de Qosséyr. de *Cosseir* ou *Qosséyr*. La ville du même nom n'est proprement qu'un assemblage de quelques maisons et de beaucoup de magasins occupés de tems en tems par les caravanes. Cette ville n'a pas d'habitans fixes; elle manque d'eau douce, et les environs ne produisent que des coloquintes (2).

Désert de la Thébaïde. Cependant le vaste *désert de la Thébaïde*, qui sépare ici la mer Rouge de la vallée du Nil, n'offre pas sur tous les points le spectacle uniforme de la stérilité. M. Irwin, qui se rendit de Kéné au Caire par une route qui traverse

(1) *Jomard*, l. c., comp. *Forster*, epist. ad Michael., p. 36. *Zoëga*, de orig. obelisc., p. 286, not. 28. *Quatremère*, Mém. hist. géog., I, p. 387.
(2) *Dubois-Aymé*, dans la Description de l'Egypte, I, p. 193-194.

obliquement la partie septentrionale de ce désert, y rencontra, à côté de ravins effroyables et de crevasses noirâtres, quelques vallées où les buissons d'acacia, couverts de fleurs blanches et odorantes, prêtaient leur ombrage charmant à la timide gazelle. Quelques touffes de blé sauvage, un dattier, une fontaine, une grotte, semblaient rappeler les souvenirs des anciens anachorètes qui, dans ces solitudes, aimaient à oublier un monde impie. Deux semblables îles de verdure rapprochées des bords de la mer Rouge, et plus voisines de Suez que de Qosséyr, renferment les *monastères* de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, entourés de jolis vergers de dattiers, d'oliviers, d'abricotiers; le premier de ces couvens possède un vignoble qui produit un bon vin blanc (1). Monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul.

Une route un peu moins triste conduit du Caire à *Suez* (*Soués*), ville située sur l'isthme de ce nom. Le port de Suez n'a qu'un mauvais quai, où de faibles bateaux abordent à peine dans la haute marée; les vaisseaux restent en rade : une seule source d'eau saumâtre fournit aux besoins des habitans. La mer est poissonneuse, mais les habitans négligent la pêche; toutes les denrées nécessaires manquent dans cette misérable ville, située dans une plaine aride et sablonneuse, à une lieue de la rade. La forteresse est digne de la ville : ce sont quelques tours à demi-ruinées. Ville de Suez.

Les déserts de l'Egypte orientale sont parcourus par quelques tribus d'Arabes qui s'en prétendent les souverains. Ceux qui occupent les contrées depuis l'isthme jusqu'à la vallée de Qosséyr, reçoivent le nom général d'*Atounis* ou *Antounis*, nom qui nous paraît n'être qu'une corruption de celui de Saint-Antoine, donné à une partie de ces déserts. Les tribus dont on sait les vrais noms sont les *Houatal*, qui occupent l'isthme et les environs de Suez; les *Mahazé*, qui se tiennent à la hauteur de Benisouef et du monastère de Saint-Antoine; enfin les Tribus arabes.

(1) *Sicard*, Carte des déserts de la Basse-Thébaïde, aux environs des monastères, etc., etc.

Beni-Wassel, qui demeurent à la latitude de Moufalouth et de Miniéh. Tous ces Arabes sont ennemis des *Ababdés*, qui dominent sur tous les déserts depuis Qosséyr jusque bien avant dans la Nubie.

Les oasis. Nous devons encore comprendre dans la topographie de l'Egypte les *oasis*, qui de tout tems ont fait partie de ce royaume. Strabon a donné une excellente définition du mot *oasis*. «On appelle ainsi, dans la langue des Egyp- » tiens, des cantons habités, mais environnés entière- » ment de grands déserts, et semblables à des îles de la » mer. » Les Arabes les nomment *ouâhh*, et un dictionnaire copte de la bibliothèque impériale de Paris nous apprend que ce mot en copte signifie *lieu habité* (1).

Deux oasis à l'occident de l'Egypte portent particulièrement ce nom.

La grande oasis. La grande oasis, qui est la plus méridionale, paraît être formée d'un certain nombre de terrains fertiles et isolés qui s'étendent dans une ligne parallèle au Nil et aux montagnes qui bordent à l'ouest la vallée de l'Egypte. Ces îles de terre-ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de douze à quatorze heures de chemin, de manière que toute l'étendue de cette oasis paraît bien être d'à peu près trente-quatre lieues, dont la plus grande partie est un désert. M. Poncet la visita en 1698. On y voit, dit-il, beaucoup de jardins arrosés par des ruisseaux; des forêts de palmiers y conservent une verdure perpétuelle. D'après une relation plus récente, il s'y trouve des ruines égyptiennes, chargées d'inscriptions hiéroglyphiques (2). La principale ville se nomme *El-Khargé*. Toute cette oasis a toujours dépendu de l'Egypte, et en dépend encore aujourd'hui. Elle sert de lieu de rafraîchissement pour les caravanes, et se trouve sur la route d'Egypte à l'Abyssinie et au Darfour. On en estime la distance à cinq journées de l'Egypte.

(1) *Langlès*, Voy. de Horneman, etc., t. II, p. 343 *et suiv.* (2) *Annales des Voyages*, t. XXI, p. 163.

La *petite oasis* ne se trouve pas sur une route fréquentée. Ptolomée en indique la latitude à 28 degrés 45 minutes. Telle peut en effet être la position du lieu principal. Cette oasis produit les meilleures dattes que l'on connaisse en Egypte. C'est, suivant Browne, une espèce de chef-lieu des Arabes maghrebins qui s'étendent jusqu'au Fezzan, et même à Tripoli. La petite oasis ?

Du côté de l'isthme de Suez est une oasis nommée *Korayn* par les habitans du pays ; elle contient huit à dix hameaux avec leurs jardins, et environ quatre mille habitans. Le *Sâléhyed* est, de ce même côté, une autre oasis ombragée par un bois qui a plus de deux lieues de long ; elle enclave une dizaine de villages dont le nombre des habitans est d'environ six mille.

L'Égypte, dont nous venons de tracer l'état physique et topographique, était censée jusqu'ici faire partie de l'empire ottoman ; et, comme toutes les autres grandes divisions de cet empire, elle avait à la tête du gouvernement un *pacha*. Cette place ne donnait pas une grande autorité, mais procurait beaucoup d'argent : aussi était-elle vivement sollicitée à Constantinople, et ordinairement payée fort cher aux intrigans du sérail. Le pacha ne restait en place qu'un an ou deux. Gouvernement de l'Egypte.

Arrivé en Egypte, il recevait de grands honneurs ; il présidait le divan à quelques cérémonies publiques ; cependant il n'était que le témoin oisif de tout ce que faisaient les beys ; ces chefs militaires, maîtres de l'autorité, le renvoyaient s'ils n'en étaient pas contens. La Porte a plus d'une fois dévoré cette injure. Le pacha avait une faible milice de janissaires mal aguerris et d'Arnautes peu disciplinés.

Les terres de l'Egypte étaient possédées, comme fief du grand-seigneur, par les *multécyms*, espèce de noblesse qu'on appelle en Turquie *timariots*. Presque tous les fiefs de l'Egypte étaient possédés par des Mamelouks, milice commandée par des beys, qui ne reconnaissent que pour la forme la suzeraineté du grand-seigneur.

Pour l'administration intérieure, l'Égypte était partagée en vingt-quatre provinces, appelées *qirats*. Les beys recevaient chaque année le commandement de quelque province. Ils allaient y faire une tournée, forcer le paiement des impositions, soumettre les Arabes et maintenir la police. Le plus puissant des beys restaient ordinairement au Caire, avec le titre de *cheykh-êl-Bêléd*, ou cheykh du pays.

Les Beys.

Revenus.

Les revenus se composaient de ceux du gouvernement et de ceux qui appartenaient aux Mamelouks.

Les premiers comprenaient le *miry* ou impôt territorial, perçu en argent ou en nature; les douanes, les droits sur le commerce intérieur, la ferme de certaines exploitations, le *kharadje*, ou capitation des étrangers. Ces revenus étaient affectés aux dépenses du gouvernement, et l'excédant devait être envoyé à Constantinople; mais les agens, depuis les receveurs jusqu'aux beys, s'arrangeaient si bien que le grand-seigneur ne touchait presque jamais rien de toutes ces impositions. Il y a plus; on lui portait en compte des dépenses pour des réparations de bâtimens et des canaux qui n'avaient pas eu lieu.

Les revenus des beys étaient formés non-seulement de tout ce qu'ils recevaient des villages qui leur étaient attribués, mais aussi de ce qu'ils pouvaient extorquer de mille manières. On croit généralement que les Mamelouks tiraient de l'Egypte, en revenus publics et particuliers, environ trente-cinq à quarante millions de francs. Ils ont varié chaque année sous les Français, selon les circonstances de la guerre; mais le général Reynier les évalue, l'un portant l'autre, à vingt ou vingt-cinq millions.

Population.

La population de l'Egypte a été souvent estimée à deux millions et demi. Mais qui l'a dénombrée? Y comprend-on les Arabes qui occupent une si grande portion du pays?

Révolutions récentes.

La puissance des Mamelouks, fortement ébranlée par

la conquête française, n'a pu se rétablir complétement. D'abord les Arnaouths, ou troupes albanaises, venues pour soumettre le pays à la puissance turque, ont cherché à s'en rendre maîtres eux-mêmes. L'Egypte, déchirée par de nombreuses factions, était réduite à hâter par ses vœux le moment d'une nouvelle invasion européenne. Un pacha cruel et perfide arrive; sous prétexte d'une fête, il réunit les Mameloucks dans son palais, et les fait tous passer au fil de l'épée.

Mœurs et usages des Mamelouks.

Ces tyrans de l'Egypte, ces fameux *Mamelouks* étaient, comme on sait, des esclaves guerriers que les kalifes fathimites, avaient achetés pour s'en former une garde. Malgré l'influence que les Turcs ont exercée sur l'administration civile, le corps des Mamelouks a maintenu son organisation militaire, et il se recrutait toujours de la même manière. Des marchands turcs amenaient en Egypte des esclaves enlevés de différens pays. Il y en avait d'allemands, de russes; les plus nombreux venaient de différentes parties du Caucase, de la Géorgie, de la Circassie; ils avaient depuis quinze ans jusqu'à dix-sept. Les chefs des Mamelouks en achetaient un nombre plus ou moins grand. Ces enfans étaient employés au service personnel de leur patron, qui leur faisait donner une éducation toute militaire; ils lui donnaient le nom de *père*, et étaient censés de sa famille.

Lorsque, pour récompenser leurs services, leur maître les affranchissait, ils quittaient sa maison, recevaient de lui des propriétés; souvent même il les mariait à l'une de ses esclaves. Mais ils étaient toujours prêts à lui obéir et le suivaient à la guerre. La permission de laisser croître leur barbe était le signe de leur liberté.

L'esprit de corps avait étouffé jusqu'au sentiment de l'amour paternel; les fils ne succédaient qu'aux biens personnels du père, mais non pas à sa dignité ni à son pouvoir. On méprisait l'enfant élevé dans le sérail par des femmes : peut-être cette opinion avait-elle pris naissance dans une observation qu'on dit vérifiée par une longue expé-

rience ; c'est que les races étrangères au sol de l'Egypte, éprouvent le sort des plantes et s'y détériorent dès la seconde ou troisième génération.

En général, les femmes des Mamelouks vivaient comme celles des Osmanlis, parce que leurs maris n'en étaient pas moins jaloux. Mais comme les enfans ne pouvaient jamais succéder aux places ni aux titres de leurs pères, elles se livraient moins aux douceurs de la maternité ; et toutes celles qui pouvaient se priver de l'avantage de devenir mères, le faisaient, sans même y attacher l'idée de crime.

Mœurs et usages des Coptes.

Les *Coptes* ou *Qobthes* peuvent être regardés comme les véritables propriétaires de l'Egypte. Ils sont, par rapport aux Arabes, ce que les Gaulois étaient aux Francs sous la première race de nos rois. Mais les vainqueurs et les vaincus n'ont pas été fondus dans un corps de nation. Les Arabes accablèrent par leur féroce intolérance les malheureux Grecs et Egyptiens. Ils les forcèrent ainsi à demeurer séparés d'eux, et à former une nation particulière, mais écrasée et presque anéantie. Les connaissances qu'ils avaient cultivées, l'écriture, l'arithmétique, les préservèrent d'une destruction totale. L'Arabe, qui ne savait que combattre, sentit qu'il avait intérêt à les conserver. On estime le nombre actuel des Coptes à trente mille familles, ou, selon d'autres données, à deux cent mille individus. Les Coptes, répandus dans le Delta, habitent surtout dans la Haute-Egypte. Dans le Saïd ils occupent presque seuls des villages entiers. Ils sont les descendans des anciens Egyptiens mêlés avec les Perses depuis Cambyse, et avec les Grecs depuis Alexandre et les Ptolémées.

Constitution physique.

Selon les témoignages unanimes des voyageurs, les Coptes ont le teint basané, le front plat, surmonté de cheveux demi-laineux ; les yeux peu ouverts et relevés aux angles ; des joues hautes, des nez plus courts qu'épatés ; la bouche grande et plate, éloignée du nez et bordée de larges lèvres ; une barbe rare et pauvre, peu de grâce

dans le corps, les jambes arquées et sans mouvement dans le contour, et les doigts des pieds allongés et plats (1).

Langue copte.

Les Coptes parlaient, il n'y a que huit à dix siècles, une langue particulière qui est encore employée dans leur service divin ; c'est un reste de l'ancienne langue égyptienne, mêlée de beaucoup de mots grecs et arabes. Deux dialectes de cet idiome, le *memphitique* ou *bahirique*, et le *saïdique*, nous sont connus par quelques livres de religion ; un troisième, le *baschmourique*, a causé de grandes discussions parmi les philologues, et on n'est pas encore d'accord sur sa nature et son origine (2). Le caractère général de la langue copte consiste dans la brièveté des mots, souvent monosyllabiques, dans la simplicité de leurs modifications grammaticales et dans l'habitude d'indiquer les genres et même les cas par des syllabes préfixes (3). Comparée avec toutes les autres langues connues, elle n'a offert que de faibles indices d'une ancienne liaison avec l'hébreu et l'éthiopien. Sans origine, sans affinité connue, elle semble être d'une formation particulière : la théocratie de l'ancienne Egypte a pu créer une langue nouvelle et arbitraire pour cette nation qu'elle voulait isoler. L'alphabet copte, quoique évidemment modelé sur le grec, renferme quelques traits qui appartiennent à l'ancien, ou, pour mieux dire, aux anciens alphabets égyptiens (4). Les Coptes, d'abord attachés au rite de la grande église grecque orientale, ont été entraînés dans la secte d'Eutyches ou des Jacobites, qui confondent plus ou moins les deux natures de

Religion.

(1) Voyage de *Denon*, t. I, p. 136, Planche 108, n° 23. *Wansleb*, *Volney*. (2) *Quatremère*, Recherches sur la littérature égypt., p. 173-174. *Idem*, Mem. géogr. et historiques sur l'Egypte, I, p. 235. *Munter*, de indole versionis sahidicæ. (3) *Vater*, dans le *Mithridates* d'*Adelung*, t. III, p. 87. (4) *Zoëga*, de orig. et usu obeliscor., sect. IV, ch. 2, p. 424-463, p. 437. *Tychsen*, Biblioth. de l'ancienne littérature, ch. VI. *Silvestre de Sacy*, *Champollion*, *Akerblad*, etc., etc.

Jésus-Christ. La circoncision est conservée comme mesure de propreté, et sans motif de religion. Le patriarche d'Alexandrie se vante d'occuper le siége de saint Marc l'évangéliste, dont les Vénitiens prétendent avoir soustrait le corps, ou du moins la tête. Fins, sobres, avares, rampans, les Coptes des villes réussissent dans les affaires de commerce, et se rendent utiles à l'ignare administration mamelouke ou turque. On loue l'union qui règne dans les familles.

Tous ces traits font assez sentir que cette nation est un reste des anciens habitans de l'Egypte qui, sous les Ptolémées et sous les Césars, dûrent se mêler avec les Grecs, les Syriens, les Romains. Mais d'où leur vient ce nom de Coptes? Les uns disent de Coptos; mais cette ville de la Haute-Egypte n'est pas seulement le siége d'un de leurs neuf évêques; d'autres pensent que c'est un mot grec signifiant les circoncis (1). Mais les Coptes adopteraient-ils eux-mêmes un semblable sobriquet? L'opinion la plus vraisemblable regarde ce nom comme identique avec *ægyptius*, qu'on écrivait aussi *ægoptius* (2), et dans lequel la première syllabe est un article. C'est le même nom que celui de *kypt*, *kibht* et *kebt*, usité par les Coptes pour désigner leur pays (3). Homère paraît avoir donné le nom d'*Ægyptos* au Nil lui-même (4); et selon Hérodote, l'ancienne capitale Thèbes a porté le nom d'*Ægyptus* (5), ce qui peut au moins servir à prouver que cette dénomination était aussi bien indigène que celle de *chymi* ou *chemi*, sous laquelle les Egyptiens désignaient habituellement leur pays (6).

Nom de Coptes.

Les Arabes. Après les Coptes viennent les Arabes, les plus nombreux habitans de l'Egypte moderne. Une physionomie

(1) *Du Burnat*, Nouv. Mém. des Missionn., II, p. 13. (2) *Masius*, in Syror. peculio, cité par *Brérewood*, Recherches sur les langues, ch. 23. Des Cophtites. (3) *D'Herbelot*, Biblioth. orient. *Voyez Kebt* et voyez *Kibt*. (4) *Schlichthorst*, Geogr. Homeri, C. XLI. (5) *Herod.*, Euterpe in princ., p. 59, edit. H. Steph. (6) *Kircheri*, Prodromus Coptus, p. 293.

vive et expressive, les yeux enfoncés, couverts, étincelans, toutes les formes anguleuses, la barbe courte et à mèches pointues, les lèvres minces, ouvertes, et découvrant de belles dents; les bras musclés, tout le corps plus agile que beau, et plus nerveux que bien conformé; tel est l'Arabe pasteur et civilisé (1); mais l'Arabe bédouin ou indépendant a une physionomie plus sauvage : enfin l'Arabe cultivateur, ou tous ceux qui résident dans le pays, tels que les cheykhs ou chefs de village, les *fellahs* ou paysans, les *boufakirs* ou mendians, les manœuvres, plus mêlés, et de professions différentes, offrent aussi un caractère de tête moins prononcé (2). Les Turcs ont des beautés plus graves avec des formes plus molles; des paupières épaisses et qui laissent peu d'expression à leurs yeux, le nez gros, de belles bouches bien bordées, et de longues barbes touffues, un teint moins basané, un cou nourri, toute l'habitude grave et lourde, en tout une pesanteur qu'ils croient être de noblesse, et qui leur conserve un air de protection. Les Grecs, qu'il faut déjà classer au nombre des étrangers, rappellent les traits réguliers, la délicatesse et la souplesse de leurs ancêtres; ils passent pour astucieux et fripons. Les Juifs, qui ont la même physionomie qu'en Europe, mais dont les beaux individus, surtout les jeunes, rappellent le caractère de tête que la peinture a consacré à Jésus-Christ, s'adonnent au commerce comme partout; méprisés, et sans cesse repoussés, sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes, dans les grandes villes d'Egypte, les places dans les douanes et les intendances des riches.

Fellahs.

Les Turcs.

Les Grecs.

Les Juifs.

Rien n'est plus curieux que de voir à côté des Arabes, très-attachés à la distinction des rangs transmise par leurs ancêtres, une classe nombreuse qui n'estime que l'esclave

Contraste des mœurs.

(1) *Denon*, Pl. 109, n° 4. (2) *Ibid.*, Pl. 9, fig. 1; Pl. 107, fig. 5; Pl. 106, n° 1.

acheté, dont les pareus sont inconnus, et qui s'est élevé, par sa bravoure ou ses qualités personnelles, aux premières dignités. « J'ai entendu, dit M. Reynier, des officiers turcs, ainsi que des mamelouks, me dire, en parlant de personnages qui occupaient de grands emplois : « c'est » un homme de bonne race ; il a été acheté (1). » Au contraire, aussitôt que des cheykhs de villages sont assez riches pour entretenir une maison et un certain nombre de cavaliers, ils se procurent une généalogie qui les fait descendre de quelque personnage illustre.

Factions héréditaires

Outre les alliances entre les tribus, il existe encore chez les Arabes de grands partis, que l'on peut regarder comme autant de ligues, dont les cheykhs puissans sont les chefs. Elles se trouvent même dans l'intérieur du Delta. Les habitans des villages, dit M. Girard (2), forment entre eux deux partis ennemis qui se nuisent réciproquement par toutes sortes de moyens. Ils sont distingués par les noms de *Sa'd* et de *Hharam*. Pendant les guerres civiles qui désolèrent l'Arabie sous le kalife *Yezyd ébn-Ma'ouyeh*, vers l'an de l'hégyre 65, les deux armées prirent pour mot de ralliement, dans un combat de nuit, les noms de *Sa'd* et de *Hharam*, sous lesquels on connaissait les familles de leurs chefs respectifs. Les combattans et leur postérité se les appliquèrent dans la suite, et ces noms perpétuèrent leurs discordes. Les Arabes, venus à différentes époques s'établir en Egypte, y ont adopté, avec un de ces noms, une haine aveugle contre la faction regardée comme ennemie.

Art de nager

Quelques traits particuliers distinguent les mœurs des Egyptiens de celles des autres Orientaux. Un pays souvent inondé rend précieux l'art de la natation ; les enfans l'apprennent en jouant, les jeunes filles même s'y livrent : on les voit nager en troupes d'un village à

(1) *Reynier*, l'Egypte, p. 68. (2) Mém. sur l'Egypte, III, p. 358.

l'autre avec toute la légèreté des nymphes de la fable (1). A la fête de l'ouverture des canaux, plusieurs nageurs de profession font assaut en public devant le pacha; ils exécutent des tours de force surprenans. Couchés sur le dos, une tasse de café dans une main, une pipe dans l'autre, les pieds liés par une chaîne de fer, ils descendent la rivière (2). Les Egyptiens savent très-bien dresser les animaux : on voit des chèvres sellées qui portent sur le dos des singes, et des ânes aussi bien dressés et aussi dociles qu'un cheval anglais. La poste aux pigeons était plus commune ici que dans aucun autre pays d'Orient. Encore dans le dix-septième siècle le gouverneur de Damiette correspondait avec le pacha du Caire par le moyen de ces messagers ailés (3) : Mallet en parle encore, mais comme d'un usage qui se perdait (4). Le phénomène le plus étonnant dans ce genre, c'est la faculté que possèdent certains hommes de manier et de gouverner les serpens les plus venimeux. Ces *Psylles* modernes ne le cèdent en rien aux anciens. Ils laissent les vipères s'entortiller autour de leur corps, ils les gardent dans les plis de leurs chemises, il les font entrer dans des bouteilles et en sortir; quelquefois ils les déchirent avec les dents et en avalent la chair (5). On ignore les secrets de ces pratiques, fondées sur l'adresse et l'observation, mais que les Orientaux attribuent à la magie (6).

Poste aux pigeons.

Enchanteurs de serpens.

Pour compléter ce tableau de l'Egypte moderne, il ne nous reste qu'à donner une idée succincte du commerce et des manufactures d'Egypte.

C'est à Balasse dans la Haute-Egypte, que se fabriquent surtout les jarres de terre qui en ont reçu le nom : ces manufactures fournissent non-seulement toute l'Egypte, mais la Syrie et les îles de l'Archipel; elles ont la qualité

Fabriques de poteries.

(1) *Tott*, Mémoires, t. IV, p. 60. *Savary*, Lettres, t. I. *Sicard*, Nouv. Mém. II, p. 190. (2) *Wansleb*, deux Voyages, p. 279. (3) *De la Valle*, p. 128. *Monconys*, p. 295. (4) *Mallet*, Descript. de l'Egypte, II, p. 267. (5) *Idem*, I, p. 132. Savary, Thevenot. (6) *Hasselquist*, Voyage, p. 76-80 (en all.)

de laisser transsuder l'eau, et par-là de la clarifier et de la rafraîchir : fabriquées à peu de frais, elles peuvent être vendues à si bon marché, qu'on s'en sert souvent pour construire les murailles des maisons, et l'habitant le plus pauvre peut se les procurer en abondance : la nature en donne la matière toute préparée dans le désert voisin ; c'est une marne grasse, fine, savonneuse et compacte, qui n'a besoin que d'être humectée et maniée pour être malléable et tenace ; et les vases qu'on en fait tourner, sécher et cuire à moitié au soleil, sont achevés en peu d'heures par l'action d'un feu de paille : on en forme des radeaux, que tous les voyageurs en Egypte ont décrits. Telle est la stabilité des habitudes, des coutumes et des arts dans cette singulière contrée, que M. Denon a observé les mêmes jarres, dans les mêmes formes, employées aux mêmes usages, montées sur les mêmes trépieds, dans des tableaux hiéroglyphiques et dans des peintures sur manuscrit (1).

Antiquité de ces art.

Fabriques de toiles.

On fabrique à Syouth et dans les environs, une quantité considérable de toile de lin ; à Gyrgeh, Farshyout et à Kenneh, des toiles de coton et des schalls d'un tissu beaucoup plus serré. Le coton fabriqué dans ces trois villes vient de la Syrie et du Delta ; celui que l'on recueille dans le pays n'est employé qu'à Esneh, où l'on fait les plus belles toiles de coton de la Haute-Egypte. On tire de cette dernière contrée une quantité considérable de grains, des toiles de lin et de coton, des huiles de différentes espèces ; elle reçoit en échange du riz et du sel du Delta, du savon, des étoffes de soie et de coton de Syrie, différentes marchandises d'Europe, telles que du fer, du plomb, du cuivre, des draps, du goudron.

Eau de rose.

On ne prépare l'eau de rose que dans le Fayoum : quand les roses sont abondantes, on établit à Médine trente appareils pour les distiller : ces appareils sont fort simples. Il se fabrique encore à Médine des étoffes de laine, des toiles de coton et de lin, et des schalls dont

l'exportation a quelquefois été jusqu'à huit mille par mois.

Les caravanes d'Abyssinie suivent jusqu'à Esneh l'intérieur du désert à l'orient du Nil ; elles apportent de l'ivoire et des plumes d'autruche ; mais leur principal commerce consiste en gomme et en jeunes esclaves des deux sexes. Le Caire est le terme de leur voyage, et le lieu où leur vente se consomme ; elles emportent en retour des verroteries de Venise, des robes de drap, des toiles de coton et de lin, des schalls bleus et quelques autres étoffes qu'elles achètent à Siouth et à Kenh. Les nomades Ababdès et Bichariéh viennent aussi chercher à Esneh des métaux, des ustensiles, et les grains dont ils ont besoin ; ils y vendent des esclaves et des chameaux, des gommes d'acacia qu'ils récoltent dans leurs déserts, et le charbon qu'ils font avec le bois de cet arbre ; mais la denrée la plus précieuse qu'ils apportent est le séné : ils récoltent cette plante dans les montagnes entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur et au midi de Syène, où elle croît spontanément. Les habitans de Goubaniéh, village à quatre heures de chemin au-dessous de Syène, sur la rive gauche du Nil, réunis avec quelques Ababdès, forment tous les ans une caravane qui se rend dans l'intérieur des déserts au sud-ouest de la première cataracte, pour y chercher l'alun, qui formait autrefois une partie considérable des exportations d'Egypte. Caravanes d'Abyssinie.

Le commerce qui se fait à Cosseïr, sur les bords de la mer Rouge, n'est qu'un faible reste de celui qui enrichissait autrefois l'Egypte. Les exportations sont en blé, farine, orge, fèves, lentilles, sucre, fleurs de carthame, huile de laitue, beurre ; les importations sont en café, en toile de coton, en mousselines des Indes, en étoffe de soie anglaise, en épices, encens, gommes, schalls de Cachemir. Ce commerce se fait par les Egyptiens qui vont en pèlerinage à la Mekke. Commerce de Cosseïr.

Il arrive chaque année deux caravanes du Darfour, chacune composée de quatre à cinq mille chameaux, conduits par deux ou trois cents personnes, qui appor- Caravanes de Darfour.

tent à Siouth et au Caire des dents d'éléphans, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la gomme arabique, du tamarin, du natron, et des esclaves dont le nombre monte, année commune, à cinq ou six mille, la plupart jeunes filles ou femmes. Un autre auteur porte à douze mille le nombre des esclaves qui arrivent quelquefois du Darfour, et celui des chameaux à quinze mille.

Autres caravanes.

Il arrive aussi en Egypte des caravanes de la Syrie, de la Barbarie et de Sennaar; celles de Syrie portent des cotons, du tabac, des étoffes en soie et en laine, de la cire, du miel, des raisins secs et autres objets de consommation. Les caravanes de Sennaar sont moins considérables que celles du Darfour, et apportent à peu près les mêmes denrées, ainsi que des civettes, des cravaches en cuir d'hippopotame, et des dents du même animal.

Tel est l'état languissant de cette Egypte jadis couverte de villes, de temples, de palais, d'obélisques et de pyramides ; et cependant l'Egypte est encore un pays civilisé et heureux en comparaison des autres pays de l'Afrique dont nous allons prendre une idée.

---

(1) Mém. sur l'Egypte, IV, p. 81.

TABLEAU *des Positions géographiques observées astronomiquement par M.* NOUET, *et qui ont servi de base à la Carte d'Égypte, en 52 feuilles, inédite.*

NOMS DES LIEUX.	LONGIT. E. DE PARIS.	LATIT. N.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.
Abou-êl-Cheykh (canton sur le canal de Soueys)	29 32 1	30 31 10
Alexandrie (au Phare)	27 35 30	31 13 5
Antinoé (ruines d')	28 35 14	27 48 15
Belbeys (au camp)	29 12 53	30 24 49
Beny-Soueyf	28 52 45	29 8 28
Damiette	29 29 45	31 25 0
Denderah (temple)	30 20 42	26 8 36
Dybeh (bouche du lac Menzaleh)	29 47 45	31 21 24
Edfoû (ville et temple)	30 33 44	24 58 43
Esné (ville et temple)	30 14 41	25 17 38
Girgéh	29 35 27	26 20 3
Hoû	30 0 57	26 11 20
Ile de Philœ (temple au-dessus des cataractes	30 34 16	24 1 34
Kaire (le), Maison de l'Institut	28 58 30	30 2 21
Karnac (ruines de Thèbes	30 19 34	25 42 57
Koum-Ombos (temple)	30 39 9	24 27 17
Lesbéh	29 32 20	31 29 8
Longsor (ruines de Thèbes)	30 19 38	25 41 57
Médinet-Abou (ruines de Thèbes)	30 17 32	25 42 58
Minyéh	28 29 22	28 5 28
Omfarége (bouche du lac Menzaléh	30 11 39	31 8 16
Palais de Memnon (ruines de Thèbes)	30 18 6	25 43 27
Pyramide nord de Memphis	28 52 2	29 59 5
Qaou-el-Koubra (ville et temple)	29 11 54	26 53 33
Qené	30 25 0	26 9 36
Rosette (Minaret nord)	28 8 35	31 24 34
Soueys	30 15 35	29 58 37
Ssâlehhiyéh	29 40 0	30 47 30
Syene	30 34 49	24 5 23
Syout	28 58 20	27 10 14
Tannis (île du lac Menzaléh)	29 52 15	31 12 0
Tour d'Abou Gyr	27 47 1	31 19 44
Tour des Janissaires (au Kaire)	28 59 43	30 2 8
Tour de Boghâféh	29 33 21	31 21 41
Tour de Boghâz	29 32 7	31 30 7
Tour du Marabou	27 29 41	31 9 9

N. B. Nous n'entreprendrons point de donner un Tableau comparatif des divisions anciennes et modernes de l'Égypte. Ce travail est au-dessus de nos moyens. On pourra consulter l'ouvrage : *l'Égypte sous les Pharaons*, par le savant M. *Champollion*, de Grenoble.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description de la Nubie, de l'Abyssinie et de la Côte de Beja et d'Habesch.*

NOUS avons décrit la région du Nil inférieur avec les soins minutieux que mérite une contrée célèbre; nous devons parcourir plus rapidement les régions qui s'étendent le long du haut Nil. Dans l'état actuel de nos connaissances, il convient d'exclure de cette division les pays encore inconnus qu'arrose le Nil-el-Abyad avant de se joindre au Nil d'Abyssinie. Circonscrite dans ses bornes, cette région répond à l'*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens, pays sur lequel se répandent quelques rayons épars de l'histoire ancienne, et qui est déjà en partie connu à nos lecteurs par les récits d'Hérodote (1), par les recherches de Strabon (2), par les voyages d'Artemidore et d'Agatarchide (3), par les inscriptions d'Adulis, monumens des expéditions d'un Ptolémée ou plutôt d'un roi d'Abyssinie (4), et par l'érudition de Pline le naturaliste (5).

Région du Haut-Nil.

Nubie. Ses limites.

Le premier pays qui se présente à celui qui, en venant des cataractes d'Egypte, remonte vers les sources du Nil, c'est la *Nubie*, pays vaste et qui n'a guère de frontières fixes. Bakoui lui donne une longueur de trente journées de route le long des rives orientales du Nil (6); Edrisi, en y comprenant sans doute le Sennaar, dit qu'il faut deux mois pour le traverser (7); ce qui coïncide assez bien avec les itinéraires de Poncet et de Bruce.

(1) *Voyez ce Précis*, vol. I, p. 64-67. (2) *Ibid.*, p. 70 *sqq.* (3) *Ibid.*, 171-173. (4) *Ibid*, p. 155-156. Comp. M. *Salt* et M. *Silvestre de Sacy*, Mém. sur l'Inscription d'Adulis. (5) *Ibid*, p. 184, p. 203. (6) N. et Ext. de MSS. de la Biblioth. du roi, II, 396. (7) *Edrisi*, clim. I, 4. *Hartmann*, comm. de Géog Edris., p. 50.

Quel que soit, sous d'autres rapports, le peu d'accord qui règne entre les diverses relations sur la Nubie, elles ne varient guère sur ce qui regarde la qualité physique du pays. Des chaleurs presque insupportables y règnent depuis janvier jusqu'en avril ; la saison pluvieuse dure depuis juin jusqu'en septembre, mais avec de fréquentes irrégularités. Le thermomètre monte quelquefois à 119 degrés (de Farenheit), et les sables devenus brûlans ne permettent au voyageur de marcher que pendant la nuit (1). Aussi les hautes terres ne sont que d'affreux déserts. Celui dit de *Nubie* s'étend à l'est du Nil, depuis Syène jusqu'à Gooz ; on n'y marche que dans des sables profonds ou sur des pierres pointues ; en plusieurs endroits la terre est couverte d'une couche de sel gemme, ou jonchée de fragmens de granite, de jaspe ou de marbre ; de tems à autre on y voit un bosquet d'acacias rabougris, ou quelques touffes de coloquinte et de séné. Souvent le voyageur ne trouve pour se désaltérer que des mares infectes ; car l'Arabe assassin, le *Bischarin* sanguinaire, le fanatique *Jahalee*, le *Takaky*, le *Chaigy*, se tiennent en embuscade auprès des sources, qui sont en petit nombre (2). Le désert occidental, moins aride et moins vaste, porte le surnom de *Bahiouda*. Entre ces solitudes que la nature elle-même a condamnées à une éternelle stérilité, l'étroite vallée du Nil, quoique privée des bienfaits des inondations régulières, offre quelques cantons, et surtout des îles où une extrême fertilité récompense les soins industrieux de l'homme qui, au moyen de grandes roues, y fait monter les eaux fécondantes du fleuve (3). Les parties méridionales de la Nubie, baignées du Tacaze, du Bahr-el-Azurek et du Bahr-el-Abiad, présentent un tableau très-différent ; à l'ombre de forêts épaisses ou sur le tapis verdoyant de vastes prairies, on voit errer tantôt le lourd buffle, tantôt la légère gazelle : pourtant la cha-

Climat. Déserts. Animaux.

(1) *Abulfeda*, Africa, ed. Eichorn, arab., p. 29. (2) *Bruce*, l. VIII, ch. 11 et 12. (3) *Poncet*, Lettres édif., t. IV.

leur, les pluies et les redoutables essaims de la mouche *tsaltsalya* répandent assez souvent la désolation et la misère dans ces contrées, qui appartiennent au royaume de Sennaar. Le *doura* et le *bammia* (ce dernier décrit par Prosper Alpin) sont les principales espèces de grains; on cultive aussi le froment et le millet. On exporte deux espèces de séné; mais on ne tire aucun avantage de la canne à sucre, qui abonde le long du Nil. L'ébène domine dans les forêts (1), où l'on trouve également plusieurs espèces de palmiers.

Végétaux. La *mimosa nilotica* d'Egypte, dont on tire la gomme, est répandue jusque dans le Darfour. Pline semble indiquer le grand cotonnier sauvage parmi les arbres de la Nubie (2). Près de l'ancienne Méroë les pommiers ne réussissaient plus, selon Strabon, et les brebis portaient des poils au lieu de laine (3). Les éléphans, les rhinocéros, les gazelles, les autruches, tous les animaux africains, peut-être même

Minéraux. la girafe (4), se montrent dans la Nubie. On parle de l'or de Sennaar; mais quoique *Ibn-al-Ouardy* place les mines en Nubie, il est impossible d'en indiquer la position. Il faut en dire autant de la fameuse montagne des Emeraudes. Strabon et Diodore donnent à l'ancienne Méroë, qui correspond à la Nubie méridionale, des mines d'or, de cuivre et de fer (5).

Divisions. Il serait ridicule de vouloir indiquer avec exactitude les divisions politiques d'une contrée si peu connue et livrée à une anarchie sauvage. Nous nous bornerons à

Nubie turque. des aperçus très-rapides. La *Nubie turque* s'étend de Syène ou Assouan jusqu'au fort d'Ibrahim ou d'Ebrim, auquel le père Sicard donne généreusement le titre de capitale (6). Le pouvoir des pachas ou des beys d'Egypte ne s'étend que temporairement sur ce district éloigné. Deux tribus nomades vivent presque indépeudautes dans

(1) *Plin.*, l. VI, ch. 30. (2) *Idem*, lib. XIII, cap. 12. (3) *Strab.*, lib. XVII, p. 565. *Casaub.* (4) *Bar-Hebræus*, cité par *Bruns*, Afrika, II, 6. (5) *Diod. Sic.*, I, p. 29, p. 145, *Wess.* (6) N. Mem. de la Comp. de Jesus, II, 186.

les hautes terres de cette partie septentrionale de la Nubie. La première, celle qui habite à l'occident du Nil, porte le nom de *Barabras*. Ils n'ont, en quelque sorte, ni graisse, ni chair, mais seulement des nerfs, des muscles et des tendons plus élastiques que forts ; leur peau luisante est d'un noir transparent et bronzé ; ils ne ressemblent point du tout aux nègres de l'ouest de l'Afrique ; leurs yeux profonds étincellent sous un sourcil fortement surbaissé ; ils ont les narines larges, le nez pointu, la bouche évasée, sans que les lèvres soient grosses, les cheveux et la barbe rares et par petits flocons ; ridés de bonne heure, mais toujours vifs, toujours agiles, ils ne trahissent leur âge que par la blancheur de leur barbe. Tout le reste du corps est grêle et nerveux ; leur physionomie est gaie ; ils sont vifs et bons. En Egypte on les emploie le plus ordinairement à garder les magasins et les chantiers de bois ; ils se vêtent d'une pièce de laine bleue ou blanche, gagnent peu, se nourrissent de presque rien, et restent attachés et fidèles à leurs maîtres (1). Les Barabras.

Les déserts situés à l'orient du Nil, depuis la vallée de Cosseïr en Egypte jusque fort avant dans la Nubie, sont occupés par les *Ababdès;* ils ont pour ennemis tous les Arabes qui habitent aussi à l'orient du Nil, mais au nord de la vallée de Cosseïr jusqu'à l'isthme de Suez. Les Ababdès diffèrent entièrement par leurs coutumes, leur langage, leur costume, des Arabes que l'on trouve dans l'Egypte : ils sont noirs, mais leur caractère de tête est celui des Européens (2) ; ils portent les cheveux longs et ne se couvrent pas la tête ; leur vêtement ne consiste que dans un morceau de toile qu'ils attachent au-dessus des hanches ; ils s'enduisent le corps, et surtout la tête, de graisse de mouton. Ils n'ont point d'armes à feu et fort peu de chevaux ; ils élèvent une espèce de chameau, qu'ils nomment *aguine*, plus petite, plus svelte et plus Les Ababdès.

(1) *Costaz*, Mémoire sur les Barabras, dans la Description de l'Egypte. *Denon*, Pl. 107, fig. 4. *Thévenot*, Voyage, p. I, l. 2, ch. 69.
(2) Mém. sur l'Egypte, III, p. 280.

prompte que l'espèce ordinaire. Leurs amusemens guerriers sont animés par une musique moins triste et moins monotone que celle des Egyptiens : le même homme est poëte et musicien : il chante en s'accompagnant d'une espèce de mandoline. Ils sont mahométans, mais peu rigides. Ils enterrent leurs morts en les couvrant de pierres.

Etat de Dongola. Le milieu de la Nubie renferme un Etat, ou si l'on veut un royaume, sur lequel on a peu de notions récentes. Il porte le nom de *Dongola*, qui est aussi celui de la capitale, peuplée de 10,000 familles, riche et commerçante, selon les auteurs Arabes du moyen âge (1). Poncet trouva cette ville mal bâtie ; des collines de sable s'élevaient parmi des cabanes construites en craie (2). Les campagnes, arrosées par le Nil, y présentent, dans le mois de septembre, une verdure agréable. Le peuple joint beaucoup de férocité à beaucoup d'astuce. Les palais de tous ces rois d'Afrique sont de vastes chaumières. Selon Thévenot, le souverain de Dongola payait au roi de Sennaar un tribut qui consistait en toiles. On exporte des esclaves, de la poudre d'or et des plumes d'autruche ; et, selon Léon, du musc et du bois de sandal. Les habitans sont des Barabras, ou, comme Thévenot les appelle, des *Barberins*. Ils suivent la loi mahometane.

Royaume de Sennaar. En remontant jusqu'au confluent du Nil d'Abyssinie avec le grand Nil, on entre sur les terres du royaume de *Sennaar*, qui occupe l'espace assigné par les anciens à ce fameux empire de *Méroë*, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que plusieurs écrivains anciens et modernes ont considéré comme le berceau de toutes les institutions religieuses et politiques de l'Egypte (3), et qui du moins a dû être un Etat très-civilisé et très-puissant. Bruce crut en voir les ruines au-dessous du village *Chandi*, vis-à-vis l'île *Kurgos* ; les distances données par

(1) *Léon l'Africain*, VII, cap. 17. *Bakoui*, etc. (2) *Poncet*, Lettr. édif. IV, p. 8. *Gondala* est une faute d'impression. (3) *Heeren*, Ideen uber politick., etc., I, 262, *sqq.* prem. édit.

Hérodote et Eratosthène coïncident assez bien avec cette position; et l'île qui, selon Pline, formait le port de Méroë, s'y retrouve également.

Les *Nubæ* de Ptolémée demeuraient plus à l'ouest; il est probable qu'ils se répandirent dans les pays voisins du Nil après la chute de Méroë. Ces peuples sont des nègres fort doux, ayant de petits traits, les cheveux laineux, le nez aplati, parlant un langage doux, sonore, et totalement différent de celui de leurs voisins. Ils sont idolâtres, ou plutôt, d'après ce que dit Bruce, ils paraissent avoir conservé des traces de l'ancienne religion des Sabéens. Ils adorent la lune, et lui rendent hommage toutes les fois qu'elle éclaire le ciel nocturne. A la nouvelle lune ils sortent de leurs huttes obscures, et prononcent quelques paroles religieuses. Il a paru à Bruce qu'ils faisaient moins d'attention au soleil. Ces Nubæ sont circoncis, et se rapprochent ainsi des Mahométans; mais ils ont des troupeaux de cochons, et en mangent la chair. Il est probable qu'ils avaient été subjugués par des Arabes; car, selon Bakoui (1), les Nubiens avaient un roi de l'ancienne famille des Homérites. Cela n'empêche pas qu'ils aient pu être chrétiens, comme l'affirme le même géographe arabe. La religion chrétienne s'éteignit faute de prêtres qu'ils ne recevaient plus d'Egypte, et que les Abyssiniens refusèrent de leur fournir (2). Habitans. Les Nubiens.

En 1504, une nation nègre, jusqu'alors inconnue, quittant la rive occidentale du fleuve Blanc ou Bahr-el-Abyadh, s'étant embarquée sur ce fleuve, vint se jeter sur les terres des Arabes de la Nubie. Le gain d'une bataille très-meurtrière décida le succès en leur faveur. Ces nègres portaient chez eux le nom de *Chillouks*. Ils exigèrent que les Arabes leur donnassent annuellement la moitié de leurs troupeaux. A cette condition ils laissèrent aux Arabes leur chef, revêtu du titre de *wed-agid*, et de la Les Chillouks.

(1) Not. et Ext. de MSS. de la Bibl. (2) *Alvarez*, Hist. Æthiop., c. 37.

qualité de lieutenant du *malek*. Ce furent ces Chillouks qui fondèrent la ville de *Sennaar*, à laquelle un voyageur donne cent mille âmes, quoiqu'elle ait une situation malsaine (1). C'est une ville de commerce; elle envoie des caravanes en Egypte, en Nigritie et au port de Gidda en Arabie. Quant au palais du *malek*, ses murs de brique, et quelques tapisseries de Perse étalées dans l'intérieur, annoncent la magnificence d'un grand souverain pour ce pays. Au nord de Sennaar sont *Gherri*, l'ancienne capitale des Nubiens; *Halfaya*, construite en pierres de taille; *Harbagi*, dans une contrée boisée où la fleur jaune et bleue d'un acacia très-épineux exhale ses parfums, et où les perroquets et mille autres oiseaux animent le paysage. Au midi, on trouve *Gisine* au milieu d'une forêt de *palmiers-doumy*, dont les feuilles servent à faire des voiles et des cordages, et dont le fruit contient un suc très-agréable à boire (2); *Deleb*, et, après avoir traversé une forêt de tamariniers, *Serke*, ville de sept cents maisons, sur la frontière d'Abyssinie.

Villes et endroit remarquables.

Gouvernement.

Les Chillouks étaient originairement idolâtres, mais leurs liaisons avec les Egyptiens les amenèrent au mahométisme. Leur gouvernement est despotique, mais assez doux. Ils se croient honorés du titre d'esclaves, comme en Europe d'autres hommes de celui de noble. Cependant un conseil tenu par les grands de l'Etat peut déposer le souverain et le déclarer digne de mort. Pendant son règne, celui de ses parens qui est chargé de le tuer en cas de condamnation, porte le titre de bourreau royal : c'est une grande charge. Quelques-uns ont eu occasion de s'en acquitter plusieurs fois. L'armée consiste en dix-huit cents cavaliers chillouks et douze mille Nubiens armés de lances. Le nom de *Fungi*, que les Chillouks portent, n'est, selon Bruns (3), qu'un titre honorifique tiré de l'arabe, et qui signifie *vainqueurs*. Il est toutefois remar-

Sur le nom Fungi.

(1) *Poncet*, p. 25 et 36. (2) *Idem*, p. 47. (3) *Afrika*, t. II, p. 31.

quable que les Portugais donnent à une nation voisine du Congo le nom de *Funchens.*

Selon quelques géographes, il faut encore comprendre dans la Nubie trois provinces situées au midi de Sennaar; la première est *El-Aice*, sur les deux bords d'une grande rivière, contrée peuplée de pêcheurs qui, dans leurs légers canots, passent hardiment par les cataractes. Le *Kordofan* s'étend sur la gauche du grand Nil ou Bahr-el-Abyadh; on y fait commerce d'esclaves amenés de Dyre et de Teygla, contrées inconnues de l'intérieur. Enfin, la contrée de *Fazuclo* est bordée à l'est par le Bahr-el Azurek ou le Nil d'Abyssinie. Les revenus publics consistent en or et en esclaves; mais ces trois régions paraissent souvent changer de maître, et selon Browne, le Kordofan était soumis, il y a douze ans, au sultan de Darfour. Provinces méridionales

Il nous resterait à parcourir la *côte de Nubie* sur le golfe arabique; mais plusieurs raisons géographiques et historiques nous ont engagé à la comprendre, avec celle d'Abyssinie, dans une description à part, qu'on trouvera plus bas.

Au sud de la Nubie, s'étendent les vastes provinces qui appartiennent ou qui ont appartenu au royaume d'Ethiopie, plus généralement connu sous le nom d'*Abyssinie*. Nous n'avons que peu de notions sûres et authentiques sur ce pays. Ce qu'en disent les géographes arabes, Bakoui, Edrisi, et surtout Macrizi (1), prouve que les Mahométans avaient peu de relations avec cet empire chrétien. La géographie moderne de ce pays est presque toute en entier due aux voyages des Portugais Alvarez, Bermudez, Payz, Almeida, Lobo, soigneusement extraite par leur compatriote Tellez, et savamment commentée par l'Allemand *Ludolf*, le Strabon de ces régions. Il faut ajouter quelques notions données par Thévenot et Poncet. Une relation importante, celle de Petit-la-Croix, sous la date de 1700, existe en manuscrit Abyssinie.

(1) *Bruns*, Afrika, II, 49-57.

à la bibliothèque de Leyde (1) ; elle est en partie composée d'après les renseignemens donnés par des Abyssiniens que l'auteur avait connus en Egypte. Enfin, le dix-huitième siècle a vu paraître la fameuse relation de James Bruce, la plus connue, mais la moins pure de toutes nos sources. Elle vient d'être vérifiée et corrigée par M. Salt.

C'est avec d'aussi faibles moyens que la géographie doit composer un tableau de l'Abyssinie, tableau nécessairement incomplet et vague dans toutes ses parties.

Situation et étendue. D'abord la situation et l'étendue du pays ne sauraient être indiquées avec une précision rigoureuse, puisque les limites qui séparent les Abyssins de la Nubie au nord, des Gallas au sud-ouest et au sud, et du royaume d'Adel au sud-est, ne sont fixées que par le sort incertain des armes. En y comprenant les côtes de la mer Rouge et les provinces occupées par les Gallas, on peut donner à l'Abyssinie une longueur de 200 lieues, depuis le 15e jusqu'au 7e parallèle de latitude boréale, et une largeur de 230 lieues depuis le 32e jusqu'au 42e degré de longitude est. Dans ce sens géographique et historique, l'Abyssinie aurait une étendue de 42,000 lieues carrées. Ce pays répond à la partie la plus méridionale de l'*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens; et quoique très-

Nom divers. certainement la dénomination d'*Æthiopes* soit d'origine grecque, et qu'elle ait servi à désigner tous les peuples d'une couleur foncée, les Abyssiniens s'appellent encore eux-mêmes *Itiopiawan*, et leur pays *Itiopia*. Cependant ils préfèrent le nom d'*Agazian* pour eux, et celui d'*Agazi* ou de *Ghez* pour leur royaume. Le nom de *Habesch*, que les Mahométans leur donnent, et d'où les Européens ont fait *Abassi*, *Abyssini*, etc., est arabe, et signifie *peuple mélangé*: aussi les Abyssiniens le repoussent avec dédain (2).

(1) *Biærnstahl*, Voyage, V, p. 391, en all. *Bruns*, Afrika, II, 65.
(2) *Ludolf*, Hist. l. I, c. 1, Comment., p. 50.

En ne considérant que son ensemble, l'Abyssinie forme un plateau doucement incliné au nord-ouest, et ayant à l'est et au sud deux grands escarpemens, le premier vers le golfe arabique, l'autre vers l'intérieur de l'Afrique. Ces deux escarpemens offrent-ils des chaînes régulières ? ou sont-ils seulement couronnés de montagnes isolées, comme le *Lamalmon* et l'*Amba-Gedéon?* c'est ce que nous ne savons pas encore. Les voyageurs ne nous parlent que de la configuration extraordinaire des montagnes. Elles sont presque partout coupées à pic. On n'y monte qu'au moyen de cordages et d'échelles. Les rochers y ressemblent à des remparts et à des tours de villes détruites. Le P. Tellez prétend que ces montagnes surpassent en élévation les Alpes (1); pourtant on ne voit nulle part de la neige, si ce n'est peut-être sur les montagnes *Samen*, dans la province de Tigre, et sur celle de *Namera* dans le Goyam (2). Montagnes.

Le nombre des rivières qui naissent dans ce pays concourt à prouver l'élévation du sol. En commençant à l'ouest, le *Maleg*, le *Bahr-el-Azurek* ou Nil d'Abyssinie (l'*Astapus* des anciens), le *Rahad*, accru du *Dender*, et le *Tacazé*, augmenté des eaux du *Mareb*, contribuent tous à former ou à grossir le grand Nil, tandis que le *Hanazo* et le *Hawash* voient leurs eaux disparaître dans les sables avant d'avoir atteint la mer d'Arabie. Le *Zebée* coule peut-être vers les côtes de Zanguebar; selon Petit-la-Croix, il se perd dans les sables du plateau méridional (3). Nous devons aussi remarquer le grand lac *Dembea*, qui, comme tous les lacs de la zone torride, change d'étendue selon les saisons. Fleuves et rivières.

En général, les rivières, les pluies et l'élévation du sol rendent la température beaucoup moins chaude que celle de l'Egypte et de la Nubie. La chaleur de l'atmosphère, à la juger par les sensations qu'éprouve le corps Température.

(1) *Ludolf*, Hist. I, 6. (2) *Lobo*, Hist. Æth. I, p. 141. Hist. de ce qui s'est passé, etc., p. 131. (3) *Bruns*, Afrika, II, 87.

humain, est beaucoup moindre que ne l'indique le thermomètre (1). Il y a même des provinces plus tempérées que le Portugal ou l'Espagne ; mais dans les basses vallées on éprouve les effets réunis d'une chaleur étouffante et des exhalaisons de l'eau stagnante. L'éléphantiasis, l'ophtalmie et beaucoup d'autres maladies en sont les funestes suites (2).

Saisons.

L'hiver, en Abyssinie, commence en juin, et dure jusqu'au commencement de septembre. La pluie, souvent accompagnée de tonnerre et d'ouragans affreux, oblige les habitans à suspendre tous les travaux, et fait cesser toute opération militaire (3). Les autres mois de l'année ne sont pas entièrement exempts de mauvais temps, et les plus beaux sont ceux de décembre et de janvier. Tel est le climat en général, et surtout celui de l'intérieur du pays ; mais la nature montagneuse de l'Abyssinie produit plusieurs variations : ainsi, à l'orient, sur les bords de la mer Rouge, entre le rivage et les montagnes, la saison des pluies commence lorsqu'elle est déjà terminée dans l'intérieur. Cette particularité causa une grande surprise au Portugais Alvarez qui, à Dobba, se vit tout d'un coup transporté de l'hiver dans l'été (4).

Productions minérales.

L'Abyssinie, remplie de montagnes, ne saurait être dépourvue de minéraux. Selon le manuscrit de Petit-la-Croix, il s'y trouverait beaucoup de mines de fer, de cuivre, de plomb et de soufre (5) ; mais les voyageurs n'en parlent point. Les lavages à Damote et les mines peu profondes d'Enarea donnent de l'or extrêmement fin (6). Bruce assure que l'or le plus fin se recueille dans les provinces occidentales, au pied des montagnes de Dyre et de Tegla. Les grandes plaines, couvertes de sel gemme, au pied des montagnes orientales, ont excité l'admiration des voyageurs ; le sel y forme des cristaux longs d'une *palme*.

(1) *Blumenbach*, notes sur Bruce, V, 274. (2) *Alvarez*, Hist. c. 41, c. 67. *Bruce*, etc. (3) *Lobo*, Hist. I, 101. *Bruce*, etc. (4) Hist. c. 47. (5) *Bruns*, II, 117. (6) *Alvarez*, c. 39, c. 133. *Ludolf*, Hist. I, 7. *Thévenot*, II, 69, p. 700.

Dans un pays montagneux, humide, éclairé d'un soleil vertical, le règne végétal étale naturellement une magnificence que les botanistes regrettent de ne pouvoir aller contempler. Sur ce point comme sur bien d'autres, Bruce a trompé nos espérances. Il donne très-peu de renseignemens vraiment nouveaux. L'arbre *cusso*, par exemple, qu'il a nommé *banksia abyssinica*, avait déjà été décrit par Godigny (1). MM. Blumenbach et Gmelin connaissaient depuis long-temps la graminée *girgir*, que le voyageur anglais croyait avoir découverte. Les arbres d'Abyssinie qu'on a décrits jusqu'ici, quoique ce ne soient vraisemblablement pas les principaux, sont le figuier-sycomore, l'*erythrina corallodendron*, le tamarin, le dattier, le cafier, un grand arbre dont on se sert pour la construction des bateaux, et que Bruce appelle *rak*, deux espèces de *mimosa* gommifères. On trouve sur quelques montagnes arides l'euphorbe arborescente. Un arbuste appelé dans la langue du pays, *wouginous*, et qui est le *brucea antidyssenterica* de Bruce et de Gmelin, est justement vanté par le voyageur anglais pour ses vertus médicales. Végétaux.

Les principales plantes alimentaires sont le millet, l'orge, le froment, le maïs, le *teff* et plusieurs autres. Tous les voyageurs se sont accordé sur le beau pain de froment d'Abyssinie; mais il n'y a que les personnes d'une condition relevée qui en mangent. Plantes alimentaires

Le *teff* ou *tafo* est une graine plus mince que la moutarde, d'un très-bon goût, et que les vers n'attaquent point. (2) M. Blumenbach pense que c'est la *poa abyssinica*. Les jardins d'Abyssinie renferment plusieurs espèces d'arbres fruitiers, de légumes et de plantes huileuses que nous ne connaissons point (3).

Il se fait ordinairement deux récoltes, l'une pendant

---

(1) *Bruns*, Afrika, II, 115. (2) *Gmelin*, app. au Voy. de Bruce, p. 59. trad. all. de Rinteln. (3) *Petis-la-Croix*, c. 6, *Alvarez*, c. 19, c. 44, c. 48.

la saison des pluies, dans les mois de juillet, août ou septembre, l'autre au printemps : à Abowa et dans le voisinage on fait jusqu'à trois récoltes. Comme en Egypte, on fait fouler les grains par les bestiaux ; on cultive aussi quelques vignes, et l'on fait même du vin, mais en petite quantité ; car cette liqueur est peu goûtée par les naturels, qui préfèrent l'usage d'une espèce d'hydromel et de l'opium. Les naturels cultivent en grande abondance une plante alimentaire et herbacée, analogue au bananier ; elle supplée au pain. Lobo l'appelle *ensete* (1). Dans les mares de l'Abyssinie on trouve, comme en Egypte, le *cyperus papyrus*. Bruce nous assure que l'arbre qui

Arbres aromatiques.

produit le baume de Judée et la myrrhe est indigène dans l'Abyssinie, ou, plus exactement parlant, sur la côte d'Adel, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au cap Guardafui. Il craint qu'une exploitation trop forte ne fasse bientôt disparaître ces forêts odoriférantes déjà connues du vieux Hérodote (2). Toute l'Abyssinie respire les parfums qu'exhalent les roses, les jasmins, les lis et les œillets dont les champs sont couverts.

Animaux.

Le règne animal n'offre pas moins de variété et d'abondance. Le bétail y est très-nombreux et d'une grande taille ; il a les cornes d'une longueur monstrueuse. Les buffles sauvages attaquent les voyageurs ; les chameaux sont remplacés par l'âne et le mulet. On réserve pour la guerre les chevaux qui sont petits, mais pleins de feu, comme dans tous les pays montagneux. On y voit errer en nombreuses troupes le *rhinocéros bicorne*, qui

Rhinocéros bicorne.

diffère essentiellement du rhinocéros unicorne d'Asie. Lobo et Bruce concourent à faire penser que le rhinocéros à une corne se trouve aussi en Abyssinie, contre l'opinion générale des naturalistes. Toutefois Lobo, dans les relations de ses compatriotes qu'il cite, crut entrevoir un animal très-différent du rhinocéros ; c'était, selon

(1) *Lobo*, Voyage historique, I, p. 143. (2) *Philos. transact.*, LXV, 409.

lui, le fameux *unicorne*, semblable au cheval et muni d'une crinière (1).

Il est inutile de nommer les lions, les panthères et tous ces autres animaux du genre *felis*, dont l'Afrique est comme la patrie. La *girafe* est répandue en Abyssinie. Déjà Marc-Paul et *Bakoui*, auteur arabe, l'ont mentionnée de manière à ne laisser aucun doute sur son existence. Browne l'indique dans le Darfour. Les hyènes sont en Abyssinie en si grand nombre, si féroces et si hardies, qu'elles parcourent quelquefois les rues de la capitale pendant la nuit. Il y aussi des sangliers, des gazelles ou antelopes et des singes; parmi ces derniers, une petite espèce verte ravage les blés. Lobo et le Petit-de-la-Croix (2) décrivent le zèbre de manière à ne laisser aucun doute que cet animal se trouve en Abyssinie. L'*achkoko*, animal d'Abyssinie décrit par Bruce, est le *cavia capensis*, suivant Blumenbach, et le lynx botté, suivant Gmelin (3). Il y a aussi un très-grand nombre de serpens d'espèces très-grosses et très-remarquables. Les lacs et les rivières fourmillent d'hippopotames et de crocodiles. Les espèces d'oiseaux n'y sont pas moins nombreuses. On distingue parmi elles le grand aigle doré. Alvarez et Lobo indiquent beaucoup d'oiseaux singuliers, semblables aux oiseaux de paradis, à l'autruche et à d'autres espèces particulières à la zone torride; mais les oiseaux aquatiques y sont rares.

Girafe.

Zèbre.

Insectes.

Les voyageurs parlent de plusieurs espèces d'abeilles sauvages qui construisent leurs ruches sous terre, et dont le miel est excellent (4). L'insecte le plus remarquable est une mouche dont le lion lui-même redoute l'aiguillon, et qui force des tribus entières à émigrer, comme Agatharchide l'avait déjà remarqué avant Bruce (5). Les sauterelles font encore plus de mal; leurs innombrables essaims ravagent

(1) *Lobo*, short relat., p. 23. (2) *Idem*, Voy. Hist. I, 291-292. *Bruns.* II, 91. (3) *Bruce.* Trad. all. de Leipsick, V, 289. Trad. de Rinteln, app. p. 25. (4) *Ludolf*, Hist. I, 13. *Lobo*, I, p. 89. (5) *Agath.*, in Geogr. Min. Hudson. I, 43.

des provinces entières et réduisent le peuple à la famine (1).

Incertitudes sur le nombre des provinces.

Ce tableau général d'un pays très-étendu admet nécessairement beaucoup de nuances, déterminées par la position des parties dont il se compose. Mais nos connaissances topographiques sur l'Abyssinie, aussi bornées qu'obscures, ne nous permettent pas seulement de donner une liste complète des provinces. Ludolf nomme neuf royaumes et cinq provinces ; Thévenot, d'après un ambassadeur éthiopien, sept royaumes et vingt-quatre provinces ; Bruce indique dix-neuf provinces ; enfin Petit-la-Croix fait l'énumération de trente-cinq royaumes et dix provinces qui ont appartenu au monarque abyssin, et dont il ne lui reste que six royaumes, la moitié du septième et les dix provinces (2).

Royaume de Tygré

Comme nous réservons les parties maritimes de l'Abyssinie pour un autre endroit, il faut commencer notre tournée par *le royaume de Tygré*, qui forme la partie la plus au nord-est de toute l'Abyssinie. Cette grande province, très-peuplée, renferme la ville d'*Axum*, éloignée de quarante-trois lieues de la mer Rouge (3) ; c'est l'ancienne résidence des monarques abyssiniens, qui s'y rendent encore pour se faire couronner. L'antiquité de cette ville est un sujet de dispute parmi les savans : elle était inconnue à Hérodote et à Strabon. Le premier qui la nomme est Arrien, auteur d'un périple de la mer Erythréenne ; elle était de son tems, c'est-à-dire dans le deuxième siècle après J.-C., le siége du commerce d'ivoire (4). Son état florissant dans les quatrième, cinquième et sixième siècles, est attesté par les descriptions qu'en font Procope, Etienne de Byzance, Cosmas et Nonnosus (5). Les voyageurs portugais y ont trouvé des ruines magni-

Ville d'Axum

(1) *Alvarez*, c. 32-33. *Lobo*. *Ludolf*. (2) *Petit-la-Croix*, ch. 21. (3) *D'Anville*, Mémoire sur l'Egypte, p. 265. (4) *Hudson*, Géogr. Minor., t. I, p. 3. (5) Cités par *Ludolf*, Hist. Æthiop., II, cap. 11, Comment., p. 60 et 251.

fiques, des restes de temples et de palais, des obélisques sans hiéroglyphes, parmi lesquels un de soixante-quatre pieds de haut, d'un seul bloc de granite, terminé par un croissant, des figures mutilées de lions, d'ours et de chiens; enfin, des inscriptions « en caractères *grecs* et *latins* (1). » Selon M. Salt, l'obélisque qui reste encore debout a quatre-vingts pieds de haut. Il y avait encore cinquante-quatre obélisques, que le zèle malentendu d'une princesse chrétienne a fait renverser. Le siége sur lequel les rois venaient s'asseoir lors de leur couronnement, devant la grande église, porte une inscription éthiopienne. Une autre inscription grecque, sur un monument dont la destination est inconnue, atteste les victoires du roi Aeizanes. L'existence de cette inscription met hors de doute l'authenticité de celle que Cosmas vit à Adulis. Mais celle que Bruce prétendait avoir découverte à Axum, est une invention de cet insigne imposteur. Monumens anciens. Inscription.

La moderne ville d'*Axum* compte six cents habitations, mais aucun édifice remarquable. On y fait de bon parchemin et de grosses étoffes de coton. Cette dernière branche d'industrie règne également à *Adorva*, ville de trois cents maisons, qui, depuis 1769, est devenue la capitale de la province. Les environs d'Adorva, quoique hérissés de montagnes escarpées, donnent trois moissons dans l'année. Mais la fertilité du royaume de Tygré n'empêche pas les habitans d'être un peuple aussi féroce et sanguinaire que perfide et corrompu (2).

Les provinces qui à l'ouest avoisinent le Tygré, portent les noms de *Wogara*, de *Siré* et de *Samen*; la première est un des greniers de l'Abyssinie; les plaines humides de la seconde produisent beaucoup de palmiers et divers arbres fruitiers; dans la troisième, on remarque plusieurs chaînes de montagnes, dont les deux plus célèbres sont le Lamalmon et l'Amba-Gidéon. Ce dernier est propre- Provinces de Wogara, de Siré, etc.

(1) *Lobo*, Voyage, 255. *Alvarez*, cap. 38. Hist. de ce qui s'est passé, etc., p. 137. (2) *Petit-la-Croix*, ch. 10.

ment un plateau escarpé de tous côtés et presque inaccessible, mais assez vaste et fertile pour nourrir une armée entière. C'était la forteresse des *Falasja* ou Juifs abyssiniens, autrefois maîtres de la province de Samen.

Au sud-ouest du Tygré, dans les plaines fertiles qui environnent le lac de Tzana, s'étend la province ou le royaume de *Dembea*, où se trouve *Gondar*, la capitale moderne de l'Abyssinie. Cette ville, selon le rapport d'un indigène, égale presque le Grand-Caire pour l'étendue et le nombre des habitans (1) : cependant Bruce réduit celui-ci à dix mille familles (2). Les maisons, construites en pierres rouges, n'ont qu'un toit de chaume. On compte une centaine d'églises chrétiennes. Un quartier de la ville est peuplé de Maures. Le palais du monarque ressemble à une forteresse gothique. La province de Dembea, fertile en froment, renferme encore *Emfras*, ville de trois cents maisons, dans une situation très-agréable.

Royaume de Dembea

Royaume de Goyam.

Au sud de Dembea le Nil entoure le royaume de *Goyam*, et en fait, pour ainsi dire, une grande presqu'île. Abondante en toutes sortes de productions, cette province tire sa principale richesse de ses troupeaux de bœufs.

Le Begamder.

A l'est de Goyam se trouvent les provinces d'*Amhara* et de *Begamder*. Le nom de la dernière signifie pays des moutons. On y trouve aussi des chevaux. Le peuple est très-belliqueux. La contrée montagneuse nommée *Lasta*, habitée par une peuplade la plupart du tems indépendante, renferme des mines de fer. *Amhara*, au midi de Begamder, a toujours passé pour une des principales provinces de l'Abyssinie ; c'est le siége d'une nombreuse et brave noblesse (3). On y remarque la fameuse prison d'Etat *Geshen* ou *Amba-Geshen*, remplacée aujourd'hui par *Wechne* ou *Ouéhni*, dans la province de Begamder. Il paraît que ce sont des montagnes escarpées qui ren-

L'Amhara.

(1) *Abraham*, Abyssinien, cité par *W. Jones*. Recherches Asiatiques, trad. franç., I, 463. (2) *Bruce*, Travels, III, 380. (3) *Thévenot*, p. 764.

ferment, soit une caverne naturelle, soit une fosse artificielle, dans laquelle on descend les prisonniers au moyen d'une corde. C'est là que le monarque abyssin fait garder à vue tous les princes de sa famille dont il croit avoir quelque chose à redouter. Souvent c'est dans ce tombeau que les grands du royaume vont chercher celui d'entre les princes que sa naissance ou leur volonté appelle au trône. Toutefois, ces usages barbares varient selon le caractère des monarques, et selon que l'état du pays est plus ou moins anarchique (1). Prison d'état

En ajoutant à ces provinces celle de *Schoa* ou *Xoa*, formée par une grande vallée d'un accès difficile (2), et celle de *Damote*, riche en or, en cristal et en bœufs à cornes monstrueuses (3), nous aurons parcouru l'étendue de l'Empire abyssin proprement dit. Bruce assure même que le prince de Schoa n'est plus le vassal, mais seulement l'allié du monarque de Gondar (4). Le Xoa. Le Damote.

Les provinces plus éloignées se trouvent pour la plupart sous le joug des féroces *Gallas*, et d'autres peuples sauvages ennemis des Abyssins. A l'est s'étendent les contrées d'*Angot* et de *Bali*; au midi on nomme celles de *Fatgar*, d'*Yvat*, de *Cambat*, et principalement le royaume d'*Enaréa* qui, selon Bruce, semble être un plateau arrosé de plusieurs rivières sans embouchure, et qui doit à son élévation un climat tempéré ; les habitans, qui dans les montagnes ont une teinte de peau assez claire, commercent avec les peuples de Méliude sur la mer Indienne, et avec ceux d'Angola sur l'Océan éthiopien. Le district montueux de *Caffa* doit avoisiner l'Enaréa au midi. Toutes les hauteurs y sont couvertes de cafiers. Mais ce rapport, d'un voyageur d'ailleurs peu scrupuleux, a besoin d'une confirmation ultérieure (5). Provinces démembrées

Dans l'esquisse topographique de l'Abyssinie que nous Habitans.

---

(1) *Bruns*, Africa, II. (2) *Salt*, Voyage, I, p. 243, trad. franç., (3) *Lacroze*, cité par *Bruns*, Afrika, II, p. 217. (4) *Bruce*, III, 253. IV, 98, trad. de Leipsick. (5) *Bruns*, Afrika, II, 217-218.

venons de tracer, on a déjà pu remarquer combien la population de ce pays est mélangée. Nous allons d'abord jeter un coup d'œil sur les *Abyssins*, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, les *Agazians*. Leur taille bien prise, leurs cheveux longs et les traits de leur visage les rapprochent des Européens ; mais ils se distinguent de tous les peuples connus par une teinte toute particulière, que le fameux Bruce compare tantôt à l'encre pâle (1), tantôt au brun olivâtre (2), et qui, d'après les Français de l'institut d'Egypte, paraît tenir du bronzé. Les portraits des Abyssins, donnés par Ludolf et Bruce, laissent pourtant entrevoir quelques traits de ressemblance avec les nègres. D'un autre côté la langue *gheez*, parlée dans le royaume de Tygré, et dans laquelle les livres des Abyssins sont écrits, est regardée par tous les savans comme un idiome dérivé de l'arabe (3). La langue *amharique*, usitée à la cour depuis le quatorzième siècle, et parlée dans la plupart des provinces, offre aussi beaucoup de racines arabiques, mais dans sa syntaxe des traces d'une origine particulière. La langue *gheez*, plus dure que l'arabe, a cinq consonnes dont un organe européen ne saurait rendre la rudesse ; l'*amharique* a bien plus de douceur, mais il lui manque cette variété de formes grammaticales qui est un des caractères des langues asiatiques (4). Il semblerait donc que l'Abyssinie, peuplée d'abord d'une race indigène et primitive, aurait reçu, surtout dans ses parties septentrionales et maritimes, une colonie d'Arabes, et probablement de cette tribu de *Kusch*, dont le nom, dans les livres prophétiques des Hébreux, se trouve également appliqué à une partie de l'Arabie et à l'Ethiopie (5). Cette origine arabique d'une partie des Abyssins nous expli-

Les Abyssins ou Agazians.

Langues.

(1) *Bruce*, III, 83, trad. de Leipsick. (2) *Idem*, II, 702. (3) *Adelung*, Mithridates, I, 404. (4) *Ludolf*, Gramm. Amharica. (5) *Michælis*, spicileg. geogr. Hebr. exteræ, l. I, p. 143-157. *Eichhorn*, programma de Kuschæis. *Arnstadt*, 1774. Comp. *Iesaia*, cap. 18 et 20. *Ezéchiel*, cap. 29, v. 10, cap. 30, v. 3, v. 9. *Nehemias*, cap. 3, v. 8. *Josephus*, antiq. judaic., I, 6, § 2, etc., etc., etc.

que pourquoi plusieurs écrivains byzantins ont placé le pays des *Abaseni* dans l'Arabie Heureuse.

Les relations intimes qu'a eues l'Abyssinie avec les peuples asiatiques, confirment l'opinion qui les fait descendre des Arabes Kuschites. L'histoire indigène des Abyssins, autant du moins que nous la connaissons, ne remonte pas au-delà de cette fameuse *reine de Saba* qui vint admirer la magnificence de Salomon. Le fils qu'elle eut du roi des Juifs, porta le double nom de *David* et de *Menihelec;* ses descendans régnèrent jusqu'en l'an 960 après J.-C. Sous les deux frères *Abraha* et *Azbaha*, en 330, la religion chrétienne fut introduite en Abyssinie. En 522, le roi *Caleb*, nommé aussi *Elesbaan*, allié de l'empereur Justin, fit plusieurs campagnes en Arabie contre les Juifs et les Koreïschites. La dynastie *Zagaïque* régna 340 ans. Le plus célèbre roi de cette famille, *Lalibala*, fit tailler dans les rochers plusieurs édifices, entre autres dix églises qu'un voyageur du seizième siècle a dessinées. En 1268, la noblesse de Schoa replaça sur un trône une branche de l'ancienne dynastie salomonique; elle s'y maintenait encore il y a une vingtaine d'années. Parmi les princes de cette dynastie, *Amda Sion*, au commencement du quatorzième siècle, fut un monarque belliqueux et puissant. *Zara Jacob* envoya au concile de Florence des ambassadeurs qui se déclarèrent pour l'Eglise orientale. Sous l'infortuné *David III* commencèrent les liaisons de l'Abyssinie avec le Portugal. Son fils *Claudius* ou *Azenaf Ségued*, doué des plus grandes qualités, eut à combattre et les féroces Mahométans qui dévastaient son empire, et les intrigues des missionnaires qui voulaient le soumettre à l'autorité du pape. Il maintint l'alliance avec les Portugais, qui lui envoyèrent, en 1542, un corps auxiliaire de quatre cent cinquante hommes, sous le commandement de *Christophe de Gama*. Ce héros périt glorieusement en combattant une nombreuse armée de Maures; le roi lui-même perdit la vie dans une autre bataille. Sous les règnes de ses successeurs, les in-

Epoques historiques.

trigues des catholiques continuèrent sans succès ; et lorsqu'enfin, dans l'an 1620, le savant et habile père *Païz* eut réussi à faire déclarer publiquement le roi *Socinios* ou *Susneus* pour la religion catholique, il n'en résulta que des guerres civiles très-sanglantes. En 1632, le roi *Basilides* ou *Facilidas* y mit un terme en chassant les catholiques, et en assurant à l'ancienne religion abyssine un empire exclusif. Depuis cette époque, l'Abyssinie est devenue étrangère à l'Europe. Cependant, en 1691, le roi *Yasous Ier* envoya une ambassade à Batavia. Ce monarque, distingué par ses vertus, se rendit au pied du fameux mont *Wechné*, y fit appeler tous les princes renfermés dans cette prison, les consola, passa quelques semaines dans leur société, et les quitta tellement charmés de sa bonté, qu'ils retournèrent volontairement dans leur triste demeure. Les vices des enfans d'Yasous Ier ouvrirent pour un moment la route du trône à un usurpateur qui favorisa la religion catholique. Les arts, et principalement l'architecture, occupèrent les loisirs d'Yasous II ; il épousa une princesse d'une tribu des Gallas. Son successeur, né de ce mariage, en donnant des places aux Gallas, excita des guerres civiles. Lors du voyage de Bruce,
État actuel. le roi régnant, nommé *Tecla Haimanut*, parvint à calmer ces troubles ; mais, détrôné par un prince rebelle, il a laissé son pays en proie à l'anarchie. Le *raz* ou gouverneur du Tygré, le puissant *Welleta Selassé*, visité par M. Salt, protége un roi titulaire qui vit à Axum, tandis que *Guxo*, chef des Gallas, a placé sur le trône de Gondar une autre ombre de souverain (1).

Séparés de l'Europe par leur défiance autant que par des obstacles physiques, isolés au milieu des peuples mahométans ou païens, les Abyssins, quoique doués d'esprit et de talent, languissent dans un état assez rapproché
Religion. de celui où se trouvait l'Europe au XIIe siècle. Leur christianisme, mêlé de pratiques juives, admet la circon-

(1) *Salt*, Voyage, II, p. 61, trad. franç.

cision des deux sexes comme un usage innocent ; il conserve le sabbat à côté du dimanche. Lors des grandes discussions sur les dogmes abstraits, relatifs à la nature de Jésus-Christ, l'église d'Abyssinie, par sa position géographique, fut entraînée dans le parti des Monophysites ; elle en forme encore, avec les Coptes de l'Egypte, une des branches principales (1). Cependant, par le grand nombre de fêtes, par le culte des Saints et des Anges, et par l'adoration presque divine de la Vierge, ils se rapprochent du catholicisme espagnol et italien (2). Ils font usage de l'encens et de l'eau bénite. Les sacremens reconnus sont le baptême, la confession et la cène sainte. Il communient sous les deux espèces, et admettent la transsubstantiation. Leur bible contient les mêmes livres que celle des catholiques, et en outre un *livre d'Hénoch*, dont Bruce a rapporté trois exemplaires (3). Dans l'église métropolitaine d'Axum, on conserve une arche sainte qui est regardée comme le palladium de l'empire. L'*Abuna*, qui est le chef du clergé et qui peut se comparer aux *exarques*, est nommé par le patriarche copte d'Alexandrie ; c'est toujours un étranger. Les moines des deux ordres de Saint-Eustathe et de Saint-Tecla-Haimanut se rendent utiles en labourant la terre (4). Le mariage des prêtres est admis de la même manière que dans l'Eglise grecque.

Que cette religion soit, ainsi que les Abyssins prétendent, une des plus anciennes formes du christianisme, il paraît certain qu'elle influe peu sur la civilisation du peuple. Tout se passe à peu près comme en Turquie. Le monarque abyssin, despote absolu, vend les gouvernemens à d'autres despotes subalternes (5). Quelques-uns de ces gouverneurs ont su rendre leur dignité héréditaire (6). Le visir ou premier ministre s'appelle *ras*. Etat civil et politique.

(1) *Tecla Abyss*, cité par *Thomas à Jésus*, de Convers. gent. VII, 1, c. 13. (2) *Ludolf*, Hist. III, cap. 5. *Lobo*, II, 90-91. (3) *Silvestre de Sacy*, Magasin Encycloped., 1800. (4) *Petit-la-Croix*, ch. 17-20, etc. (5) *Lobo*, I, 323. (6) *Petit-la-Croix*, ch. 21.

La noblesse se compose de desceudans de la famille royale, dont le nombre s'accroît par la polygamie que l'Eglise coudamne, mais que l'usage et le climat maintiennent. Les princes qui peuvent prétendre au trône sout ordinairement tenus en prison. Selon quelques auteurs, le droit de propriété serait presque nul ; cependant d'autres relations parleut d'une espèce de magistrat chargé de taxer les récoltes, et de fixer ce que le fermier doit payer au propriétaire : mesure qui semble supposer beaucoup d'égards pour le peuple (1). La justice est administrée avec uue grande promptitude ; les punitions les plus barbares paraisseut fréqueutes. Il y a des tribunaux composés de douze assesseurs, présidés par un juge, et qui tiennent séauce eu plein air, précisément comme les tribunaux gothiques. Les revenus du roi consistent en fournitures de grains, de fruits, de miel, avec quelques faibles tributs en or. Tous les trois ans on lève la dîme des

Armée. bestiaux (2). L'armée, payée par des concessions de terres, s'élève à quarante mille hommes, dout un dixième de cavalerie ; quelques-uus out de courts fusils qu'ils ne tirent qu'eu les appuyant à uu pieu ; la plupart sout armés de lances et d'épées. La bravoure des Abyssins, n'étaut point dirigée par la tactique, ne sert ordinairemeut qu'à les faire massacrer en grand nombre. Vainqueurs, ils se livrent à une extrême férocité, et, dans leurs triomphes peu fréquens, les parties sexuelles de leurs ennemis morts sont portées eu trophée (3).

Ce seul trait doit dégoûter d'avauce nos lecteurs d'un tableau détaillé des mœurs des Abyssins ; nous n'y ajouterons que les notions les plus indispensables. Les demeures de ces peuples sont des cabanes rondes, couvertes d'un toit conique, forme rendue nécessaire par la violence des

Habillement pluies. Un léger vêtement de coton, quelques tapis de Perse et une jolie poterie de terre noire, un peu trans-

(1) *Bruns*, Afrika, II, 126. (2) *Petit-la-Croix*, ch. 22. (3) *Bruce*, III, 346 ; IV, 181, trad. de Leips.

parente, forment les principaux objets de luxe. Les enfans vont nus jusqu'à l'âge de quinze ans (1). Les arts et métiers sont en grande partie abandonnés aux étrangers, et surtout aux Juifs (2). Ces derniers sont les seuls forgerons, maçons et couvreurs dans le pays.

L'indolence orgueilleuse des Abyssins se montre dans leur manière de manger. Les grands seigneurs se font mettre dans la bouche les alimens grossièrement apprêtés qui couvrent leur table. Il paraît certain, après beaucoup de discussions, que les viandes crues, avec une sauce de sang frais, ne repoussent point, et excitent même l'appétit d'un Abyssin (3). Bruce paraît pourtant avoir exagéré en prétendant que l'on découpe, pour les manger sur-le-champ, des tranches de chair d'un bœuf vivant, dont le sang ruisselle dans le vestibule, et dont les mugissemens se mêlent aux cris de joie de la compagnie. L'hydromel, renforcé d'opium, anime la sauvage gaieté de ces festins. Les deux sexes s'y livrent publiquement sinon à des débauches, du moins aux plaisanteries les plus licencieuses. Festins abyssiniens.

Si tels sont les peuples chrétiens de l'Abyssinie, rien ne doit nous étonner de la part des nations sauvages qui demeurent dans ce pays. En effet, la férocité et la malpropreté des *Gallas* surpassent toute idée. Ils ne mangent que de la viande crue; ils se barbouillent le visage du sang de l'animal tué, et suspendent les intestins autour de leur cou, ou les tissent parmi leur chevelure. Les incursions de ce peuple nomade et pasteur sont aussi subites que désastreuses. Tout périt sous leur glaive ; ils massacrent l'enfant dans le ventre de la mère ; les adolescens sont conduits en esclavage après avoir été privés de la virilité. Une petite taille, une teinte brune foncée et des cheveux longs, les distinguent des nègres. Ces Tartares de l'Afrique, qui se montrèrent d'abord dans les contrées situées au sud-est de l'Abyssinie, y occupent actuel- Nations sauvages. Les Gallas.

(1) *Petit-la-Croix*, ch. 11. (2) *Ludolf*, l. IV, c. 5. *Petit-la-Croix*, ch. 9, etc. (3) *Bruns*, Afrika, II, 137.

lement cinq ou six grandes provinces indiquées dans la topographie; ils sont divisés en beaucoup de tribus, comprises, selon quelques-uns, en trois corps de nations. On connaît peu ceux du midi; on donne à ceux de l'occident le nom de *Bertuma-Galla*; ils ont des rois ou chefs de guerre nommés *Loubo*; ceux à l'est s'appellent *Boren-Galla*, et leurs chefs, *Mooty* (1). Ces chefs qui, selon le jésuite Lobo, n'ont qu'une autorité temporaire, donnent leurs audiences dans de misérables cabanes; leurs gardes et courtisans assaillent à coups de bâton l'étranger qui se présente, puis l'introduisent auprès du roi, et le complimentent comme un homme intrépide qui ne s'est pas laissé renvoyer (2). Les Gallas adorent des arbres, des pierres, la lune et quelques astres. Ils croient à la magie et à une vie future. Le droit de propriété, le mariage, l'entretien des parens âgés, sont consacrés par des lois. L'exposition des enfans est permise aux guerriers. Dans leurs courses lointaines à travers des régions désertes, ils se nourrissent de café réduit en poudre.

Religion, lois et usages des Gallas.

Les Abyssiniens considèrent les Gallas comme originaires de la côte orientale d'Afrique. Leur nom semble figurer parmi les nations subjuguées ou vaincues par Ptolémée Philadelphe, selon l'inscription d'Adulis. Quand on rapproche de ces circonstances les traits physiques qui les distinguent des nègres, on ne peut hésiter de rejeter les hypothèses de quelques géographes qui voudraient les représenter comme une colonie des nègres Galas sur la côte de Poivre. Ils tiennent plus vraisemblablement aux tribus nomades de l'Afrique centrale meridionale.

Les Shangalas.

Les autres peuples païens et sauvages se font moins redouter. Au nord-ouest, les *Shangala* ou *Changala* habitent les hauteurs couvertes de forêts, et nommées *Kolla* par les Abyssins. Le visage de ces nègres se rapproche

(1) *Bruce*, Voyage, III, p. 216-225 (en angl.) Comp. *Ludolf*, Histor. Æthiop., I, 15-16. *Valentia*, Voyages and travels, III, p. 26.
(2) *Lobo*, l. c., I, p. 26.

de celui des singes. Ils passent une partie de l'année sous l'ombrage des arbres, et l'autre dans des cavernes creusées dans un rocher de grès poreux. Les diverses tribus se nourrissent, les unes d'éléphans et de rhinocéros, les autres de lions et de sangliers; il y en a une qui mange des sauterelles. Ils vont nus, et ont pour armes des flèches empoisonnées. Les Abyssins les chassent comme des bêtes fauves. Ces peuples, dont la description forme une des meilleures parties de la relation de Bruce (1), sont déjà désignés chez les anciens sous le nom de mangeurs de sauterelles, d'autruches, d'éléphans (2). La nature du sol, tour à tour couvert d'eau ou gercé par la chaleur, rend toute espèce de culture impossible.

Deux nations portent le nom d'*Agauws;* l'une habite dans la province Lasta, autour des sources du Tacazé; l'autre occupe les environs des sources du Nil d'Abyssinie. Maîtres de contrées fertiles, mais inaccessibles, braves et pourvus d'une bonne cavalerie, ils maintiennent leur indépendance contre les Gallas et les Abyssins. Ce sont les Agauws du Nil qui fournissent Gondar de viande, de beurre et de miel. Quoiqu'il reste encore quelques traces des progrès que la religion chrétienne avait faits parmi eux, leur culte principal a pour objet d'honorer l'esprit qui, selon eux, préside aux sources du Nil; ils lui immolent tous les ans une vache : quelques peuples voisins, entre autres les *Gafates*, prennent part à ce sacrifice. Les Agauws.

Ces *Gafates* sont un peuple nombreux qui parle une langue à part, et demeure dans le Damot. Leur territoire produit de beau coton. Les Gafates.

Les *Guragues*, voleurs aussi rusés qu'intrépides, habitent dans le creux des rochers, au sud-est de l'Abyssinie. Bermudas les place dans un royaume d'*Oggy*, compris dans la liste des provinces donnée par Petit-la-Croix (3). Les Guragues.

(1) *Blumenbach*, dans la trad. de Bruce, V, 260. (2) *Agatharch* in Geog. min. Hudson, I, 37. *Diod. Sic*, III, etc. (3) *Bruns*, Afrika, II, 230.

« Ce pays produit du musc, de l'ambre, du bois de sandal et d'ébène ; il y vient des marchands blancs. »

Les Falasja ou Juifs d'Abyssinie. De tous les habitans de l'Abyssinie, les Juifs nommés *Falasja* ou *Exilés*, présentent le phénomène historique le plus singulier. Cette nation paraît avoir formé, pendant des siècles, un Etat plus ou moins indépendant dans la province de Samen, sous une dynastie dans laquelle les rois portaient constamment le nom de *Gidéon*, et les reines celui de *Judith* (1). Aujourd'hui, cette famille étant éteinte, les Falasja obéissent au roi d'Abyssinie (2). Ils exercent les métiers de tisserand, de forgeron et de charpentier. A Gondar on les regarde comme des sorciers qui prennent la nuit la figure d'hyènes. Selon Ludolf, ils avaient des synagogues et des bibles hébraïques ; ils parlaient un hébreu corrompu (3) ; Bruce assure qu'ils ne possèdent les livres sacrés que dans la langue gheez ; qu'après avoir oublié l'hébreu, ils parlent un jargon particulier, et qu'ils ignorent le Talmud, le Targoum et la Kabbala. Le plus grand nombre de Falasjas demeurent sur les bords du Nil-el-Abyad, parmi les Schillouks. C'est précisément la contrée qu'occupaient les Exilés-Egyptiens, les *Asmach*, les *Sebridæ* ; peut-être une troupe de Juifs d'Egypte a-t-elle suivi les traces de ces émigrés : peut-être s'est-elle même mêlée avec eux.

Troglodytique ou côte d'Habesch. Un sentiment commun a engagé les voyageurs anciens et modernes à comprendre toutes les côtes africaines, depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, sous le nom général de la *Troglodytique*, la *côte d'Abex* ou d'*Habesch*, la *Nouvelle-Arabie*. Pourquoi ne pas adopter cette division intéressante sous les rapports de l'Histoire et de la Géographie physique ? Nous savons déjà que la Nubie et l'Abyssinie n'ont point de limites fixes. D'ailleurs, un géographe arabe d'un grand poids distingue formellement la Nubie des contrées maritimes (4).

(1) *Bruce*, Voyage, I, p. 528 ; II, p. 19 ; III, p. 340, trad. allem.
(2) *Salt*, Voyage en Abyssinie, I, p. 211, trad. franç. (3) *Ludolf*, Hist. Æthiop., l. I, cap. 14. (4) *Abulfeda*, Afrika, ed. Eichhorn., tab. XXVII.

Les anciens, que nous prendrons souvent pour guides, considéraient la chaîne de montagnes qui longe le golfe Arabique comme très-riche en métaux et pierres fines. Minéraux. Agatharchide (2) et Diodore (3) parlent des mines d'or qu'on exploitait dans une roche blanche, probablement granitique. Pline rend ces richesses communes à toute la région montagneuse entre le Nil et le golfe (4). Les géographes arabes ont confirmé ces relations, ainsi que celles relatives à une carrière d'émeraudes dont nous parlerons dans la suite. Mais la chaleur et la rareté de l'eau rendent Manque d'eau. la partie la plus basse de la côte presque inhabitable. Partout les citernes remplacent les sources (5). Dans la saison sèche, les éléphans, au moyen de leurs trompes et de leurs dents, creusent des trous pour trouver de l'eau. Les vents *étésiens* ou du nord-est amènent les pluies périodiques (6). Les petits lacs ou mares, dont la côte est parsemée, se remplissent alors d'eau pluviale. Les palmiers, les lauriers, les oliviers, les *styrax* et d'autres Végétaux. arbres aromatiques couvrent les îles et les côtes basses. Dans les bois on voit errer l'éléphant, la girafe, l'ours Animaux. fourmilier, et plusieurs espèces de singes. La mer, peu profonde, se colore d'un vert de pré, tant est grande la quantité d'algues et d'herbes marines qu'elle nourrit. Il s'y trouve aussi beaucoup de corail.

La nature du sol et du climat a toujours retenu les Manière de vivre des Troglodytes habitans dans le même état d'une misère sauvage. Divisés en tribus, sous des chefs héréditaires, ils vivaient et ils vivent encore des produits de leurs troupeaux de chèvres et de la pêche. Les creux des rochers étaient et sont encore leurs habitations ordinaires; c'est de ces cavernes, en grec *trogla*, qu'est venu le nom général sous lequel les anciens les désignaient. Cette manière de se loger est très-anciennement répandue dans beaucoup de con-

---

(1) *Agatharch.*, de mar. rub. Geogr. min. Huds. (2) *Diod. Sic.* (3) *Plin.*, VI, 30. (4) *Id.* (5) *Strabon.*

trées du globe; on trouve des Troglodytes au pied du Caucase et du mont Atlas, dans la Mœsie, dans l'Italie et en Sicile. Cette dernière île nous offre l'exemple d'une ville entière taillée dans l'intérieur d'une montagne (1). Mais de tous les peuples habitans des cavernes, ceux du golfe Arabique ont le plus long-temps conservé cet usage et le nom de Troglodytes.

Langue, mœurs et usages.

Selon les anciens, ces peuples sont Arabes d'origine; Bruce les comprend sous le nom général d'*Agazi* ou *Ghéz*, c'est-à-dire pasteurs; ils parlent la langue *ghéz*, qui est un dialecte dérivé de l'arabe. Les sons rudes et bizarres de cette langue ont fait dire aux anciens que les Troglodytes sifflaient et hurlaient au lieu de parler. On leur attribuait l'usage de la circoncision pour les deux sexes; ils se privaient d'un testicule, coutume barbare qui se retrouve aujourd'hui chez les Kora-Hottentots (1). Anciennement les femmes étaient en commun, à l'exception de celles des chefs de tribus; elles se blanchissaient tout le corps avec de la céruse, et suspendaient à leur cou des coquillages qui devaient les préserver d'être ensorcelées. Quelques-unes de ces tribus ne tuaient point leurs bestiaux et se nourrissaient de lait comme font encore les *Hazorta;* d'autres mangeaient des serpens et des sauterelles, nourriture encore chérie des diverses tribus de Shangallas; enfin, il y en avait qui dévoraient les chairs et les os broyés ensemble et rôtis dans la peau. Ils composaient avec les fruits sauvages une espèce de liqueur vineuse. Les plus misérables d'entre eux se rendaient en troupes, comme les bestiaux, auprès des lacs ou mares d'eau pour assouvir leur soif. Ce portrait des anciens Troglodytes paraît en grande partie applicable aux habitans actuels de ces côtes.

Topographie.

Nous commencerons la topographie de la côte par le promontoire *Ral-el-enf* ou le *mont Smaragdus* des an-

(1) Voyage en Sicile, par le prince *Biscari*, en italien.

ciens. Bruce place vis-à-vis de ce cap une *île des Émeraudes*, où il a trouvé de beaux cristaux verts de spathfluor. Mais la fameuse mine d'émeraude, exploitée par les Egyptiens, était sur le continent. Les géographes arabes l'indiquent dans une latitude plus méridionale qu'Assouan ou Syène ; la montagne a, disent-ils, la forme d'un pont ; les émeraudes se trouvent tantôt dans le sable, tantôt dans une enveloppe noirâtre (1). Quelques modernes ont vaguement confirmé l'existence de cette mine (2). Pline vante la dureté de ses pierres-gemmes (3), et elles sont fort recherchées dans l'Orient sous le nom d'*émeraudes de Saïd* ou de la Haute-Egypte (4).

Mines d'émeraudes

L'île *Zemorget*, plus éloignée du continent que l'île des Emeraudes, passe pour être l'île aux *Topazes* des anciens (5) : c'est un rocher stérile ; il était peuplé de serpens lorsque le hasard y fit découvrir une carrière de pierres fines que les anciens appelaient *topazes*, et dont les rois d'Egypte entreprirent l'exploitation.

Ile aux Topazes.

La côte forme un grand enfoncement, nommé la *Baie sale* par les navigateurs anciens et modernes. Au fond de ce golfe est le *Port des Abyssins*. Les géographes arabes donnent à la côte qui suit ce port, le nom de *Baza*, *Beja*, ou *Bodscha* ; c'est, selon eux, un royaume séparé de la Nubie par une chaîne de montagnes riche en or, argent et émeraudes (6). On varie autant sur l'orthographe du nom que sur les limites du pays. Le nom de Baza se retrouve dans celui du promontoire *Bazium* des anciens, aujourd'hui *Raz-el-Comol*. Les habitans de cette contrée, nommés *Bugiha* par Léon l'Africain, *Bogaïtes* dans l'inscription d'Axum, et *Bedjah* chez la plupart des Arabes, mènent une vie nomade et

Le pays de Beja ou Bodscha.

(1) *Edrisi*, *Bakoui*, *Ibn-al-Ouardi*, dans *Edrisi Africa*, ed. Hartmann, p. 79. (2) *Maillet*, Descr. de l'Egypte, p. 307. *Niebuhr*, Voyage, I, 210. *Lucas*, etc., etc. (3) *Plin.* XXXVII, 16. (4) *Otter*, Voyage, etc., I, 208. *Wansleben*, dans *Paulus*, Coll. des Voyages, etc., I, 33. (5) *D'Anville*, Descr. du Golfe arab., p. 233. *Gosselin*, Recherches sur la Géog. des anc., II, 196. (6) *Aboulfeda*, l. c. *Edrisi*, Africa, p. 78-80.

sauvage ; le lait et la chair de leurs chameaux, bœufs et brebis, leur fournissent une nourriture abondante ; chaque père de famille exerce chez lui l'autorité patriarcale ; il n'existe pas d'autre gouvernement. Pleins de loyauté entre eux, hospitaliers envers les étrangers, ils pillent les nations agricoles et les caravanes marchandes. Leurs bœufs portent d'énormes cornes ; leurs brebis ont la peau tigrée ; tous les hommes sont *monorchides* ; il y a des tribus qui se font arracher les dents de devant ; une société de femmes qui fabriquent des armes, vit à la manière des Amazones (1). L'usage d'élever une robe au bout d'une pique, en signe de paix et pour commander le silence, leur est commun avec les Hazorta, tribu de la côte d'Abyssinie (2). Bruce affirme qu'ils parlent un dialecte de la langue ghéez ou abyssienne ; mais selon l'historien arabe de la Nubie, ils seraient de la race des Berbers ou Barabras. Un savant orientaliste, M. Quatremère, a essayé de démontrer l'identité des Bugihas ou Béjahs avec les *Blemmyes* des anciens ou les *Balnemouis* des écrivains coptes. Il nous paraît que les indications des anciens s'appliquent plus naturellement aux Ababdés. Un passage de Strabon est formellement contraire à l'autre hypothèse : « Les *Megabari*, dit ce géographe, » et les *Blemmyes* habitent au-dessus de Meroë, sur la » rive du Nil, du côté de la mer Rouge ; ils sont voisins » de l'Egypte ; mais sur la mer demeurent les *Troglo-* » *dytes*, etc. (3). » Il faut, d'après ce passage, comparer les Megabaris avec le *Makorrah* de l'historien Abdallah, les Blemmyes avec les Ababdés, et les Troglodytes avec les Béjahs.

Mœurs des Bedjahs.

Port d'Aïdab.

Le port d'*Aïdab* a long-tems servi de point de communication entre l'Afrique et l'Arabie ; les pèlerins de

(1) *Abdallah*, Histoire de la Nubie, d'après *Makrizi*, trad. par M. *E. Quatremère*, Mém. Hist. Géog. sur l'Egypte, II, p. 135. (2) Comp. *Quatremère*, *ibid*, p. 139, et *Salt*, Voyage, I, p. 66. (3) Géogr. l. XVII, in princ.

la Mecque s'y embarquaient pour passer la mer Rouge. Le vent samoum rend cet endroit peu habitable.

Suaquem, ou, comme M. de Seetzen écrit, *Szawaken*, est actuellement le port le plus fréquenté. La ville, entourée de quelques redoutes, est principalement bâtie dans une île. Elle possède des mosquées et même des écoles; le schérif de la Mecque y entretient une garnison. La côte voisine, sans rivière, et pourvue de peu d'eau douce, renferme de la pierre calcaire, de l'argile à potier, de l'ocre rouge, mais point de métaux. On y cultive le dourra, le tabac, les melons d'eau, la canne à sucre. Parmi les arbres on remarque le sycomore, que les anciens attribuent à la Troglodytique, de même que la *persea* (1). Les forêts se composent d'ébéniers, de gommiers ou d'acacias, et de plusieurs variétés de palmiers : un gros arbre produit des fruits semblables au raisin. On y rencontre la girafe et de nombreuses troupes d'éléphans. La mer donne des perles et du corail noir. Outre toutes ces productions, la ville exporte encore des esclaves et des anneaux d'or tirés du Soudan (2). Les habitans de Suaquem et ceux de *Hallinga-Taka*, la tribu voisine de *Bicharins*, et celle de *Hadindoa* parlent une langue particulière (3). Ville et canton de Suaquem.

Le promontoire *Ras-Ageeg* ou *Ahehas* paraît terminer le pays de Bejah, Bodja ou Baza. Ce promontoire est suivi d'une côte déserte, bordée d'îlots et de rochers. C'était ici que les Ptolémées faisaient prendre les éléphans dont ils avaient besoin pour leurs armées. Lord Valentia y a découvert, ou, pour mieux dire, reconnu un grand port auquel il a donné le nom de *Port Mornington*. La première île un peu considérable s'appelle *Dahalac;* c'est la plus grande de toutes celles du golfe Arabique; elle a plus de vingt lieues marines de Ile Dahalac.

---

(1) *Strab.* l. c. (2) *Seetzen*, notice recueillie de la bouche d'un indigène. Corresp. de *Zach*, juillet 1809. (3) Mithridate, t. III, p. 120, d'après une note manuscrite de M. *Seetzen*.

tour. Plane du côté du continent, elle se termine par des rochers élevés du côté du golfe Arabique (1). Les chèvres portent un poil long et soyeux. On y tire une sorte de laque de la gomme d'un arbuste (2). Les perles qu'on y pêchait autrefois, étaient d'une eau jaunâtre et de peu de valeur (3). Les vaisseaux y cherchent de l'eau fraîche (4), qui cependant, selon Bruce, est très-mauvaise, étant conservée dans trois cent soixante-dix citernes malpropres.

Dans le golfe formé entre la côte et cette île, se trouve *Massoua* ou *Matzua*, rocher aride avec une mauvaise forteresse et un très-bon port. C'est ici que débarquent les voyageurs qui se rendent en Abyssinie par mer. Au fond du golfe, la ville d'*Arkiko* domine une rade ouverte aux vents de nord-est ; il y a quatre cents maisons, les unes construites en argile, les autres faites d'herbes entrelacées (5).

Ville d'Arkiko.

Sur cette côte basse, sablonneuse et brûlante, nommée le *Samhar*, on voit errer diverses tribus nomades, les *Schihos*, très-noirs de peau, et les *Hazortas*, qui sont petits et d'un teint cuivré. Comme les anciens Troglodytes, ces peuples habitent les creux des rochers, ou des cabanes faites en jonc et en algue. Pasteurs, ils changent de demeure selon que les pluies font éclore un peu de verdure sur ce sol brûlé ; car lorsque la saison pluvieuse cesse dans les plaines, elle commence dans les montagnes.

Le pays de Samhar.

Les Turcs, maîtres de cette côte depuis le seizième siècle, en donnaient le gouvernement à un cheik arabe de la tribu Bellowe ; il porte le titre de *naïb ;* mais d'après des informations plus récentes, il paraît que le gouverneur d'Abyssinie et du Tygré a repris son ancienne influence sur cette partie de l'empire abyssin (6). Le dernier

(1) *Alvarez*, c. 19, c. 20. *D'Anville*, Descr. du golfe Arab. p. 266. (2) *Vincent Leblanc*. p. I, ch. 9 *Coronelli*, Isol., p. 110. (3) *Lobo*, I, 51. (4) *Poncet*, trad. all. 171. (5) *Bruce*, l. V, ch. 12. (6) *Bruns*, Africa, II, 195. Lett. di S. Ignacio di Loyola, etc., Rome, 1790, p. 21.

voyageur, M. Salt, a trouvé le *naïb* indépendant des Turcs, et respectant la puissance du *raz* de Tigré.

Le gouvernement des côtes, nommé dans les anciennes relations, le territoire du *Bahar-Nagash*, c'est-à-dire roi de la mer, s'étendait autrefois depuis Suaquem jusqu'au delà du détroit de Babel-Mandeb. *Dobarva* ou *Barva*, son ancienne capitale, était, du tems de Bruce, dans les mains du *naïb* de Massua. Cette ville, située sur le Mareb, passe pour être la clef de l'Abyssinie du côté de la mer; c'était du tems des Portugais une grande place de commerce (1); mais M. Salt ne l'a point visitée. Territoire du Bahar-Nagash.

Au midi du Samhar, la côte prend le nom de *Dankali* ou, selon Niebuhr, de *Denakil* (2). Cette contrée sablonneuse produit du sel. *Baylour* en est le port principal. Les habitans, nommés *Taltals*, quoique mahométans, sont alliés de l'Abyssinie. Le Dankali.

Le pays qui avoisine le détroit de Babel-Mandeb porte, dans les meilleures cartes modernes, le nom d'*Adeil*; mais nous ne savons point s'il appartient à l'Abyssinie, ou, comme le nom semble l'indiquer, au royaume d'Adel. Bruce, qui parle des magnifiques ruines qui doivent exister à *Assab*, principal port de cette province, n'en donne qu'une notion obscure.

(1) *Alvarez*, c. 18-20-23-128. (2) *Niebuhr*, Descripl. de l'Arabie, tab. XX.

LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Afrique. *Description générale de la Barbarie ou de la Région du Mont Atlas et de celle du Grand Désert ou de Sahara.*

Partis du pied des pyramides, nous avons remonté le Nil aussi loin que nous guidaient les lumières de l'Histoire et les relations des voyageurs européens. Avant de pénétrer dans le centre mystérieux de l'Afrique septentrionale, achevons d'en faire connaître l'enceinte accessible, et dirigeons d'abord nos pas vers le mont Atlas et les colonnes d'Hercule.

Région du mont Atlas. Une ligne qui, des cataractes du Nil, descendrait obliquement vers le cap Blanc ou vers l'embouchure du Sénégal, séparerait du reste du continent africain la division que nous allons décrire. Le plus grand désert du monde connu, une des chaînes de montagnes les plus étendues, sont les deux grands phénomènes que présente ici la géographie physique. Ces deux traits caractérisent deux régions distinctes; nous retracerons d'abord celle du mont Atlas, à laquelle l'usage commun des géographes arabes et européens a imposé le nom de *Barbarie*, ou plus exactement *Berberie*, d'après celui que porte, du moins en arabe, la race indigène la plus ancienne.

Le mont Atlas ne manque pas de célébrité; nous avons vu Homère et Hérodote en parler comme d'une des colonnes du ciel. Selon Virgile, « c'est un héros métamor-
Description du mont Atlas. » phosé en pierre; ses membres robustes sont devenus » autant de rochers; il porte l'Olympe entier avec toutes » les étoiles, et ne succombe point sous un tel fardeau; » sa tête, couronnée d'une forêt de pins, est toujours » ceinte de nuages ou battue des vents et des orages; » un manteau de neige couvre ses épaules, et de rapides » torrens coulent de sa barbe antique. » Mais ce mont fameux, quoique à la vue des Européens, attend encore

le voyageur heureux qui en donnera une description satisfaisante et complète. M. Desfontaines, qui a vu, en savant botaniste, une grande partie de ce système de montagnes, le considère comme partagé en deux chaînes principales ; l'une, voisine du désert, est surnommée le *grand Atlas;* l'autre, rapprochée de la Méditerranée, s'appelle *le Petit.* Ces chaînes courent toutes les deux dans la direction d'est et ouest ; mais plusieurs montagnes intermédiaires les lient l'une à l'autre, et, dirigées du nord au midi, forment des vallées ainsi que des plateaux. Cet aperçu, quoique un peu vague, est le plus clair que nous connaissions ; il se concilie facilement avec le rapport de Shaw, qui dépeint l'Atlas comme une suite de plusieurs rangs de collines s'élevant l'une au-dessus de l'autre, et se terminant par des rochers inaccessibles (1). Cependant nous observerons que le grand et le petit Atlas de Ptolémée, terminés, l'un au cap Felnéh, l'autre au cap Cantin, diffèrent des chaînes indiquées par le voyageur français ; ce sont des branches latérales qui, détachées du système, viennent se projeter sur la mer en forme de promontoires. — Grande et petite chaîne.

Une autre question est de savoir si, à l'est de la petite Syrte, la chaîne principale continue sans interruption, ou si les montagnes de Tripoli, de Fezzan et de Barca forment des systèmes à part. Les géographes arabes paraissent pencher pour le premier avis (2) : et qui est en état de les contredire ? « Le mont *Daran*, disent-ils, s'étend » de Sus en Maroc vers l'orient ; il s'unit aux montagnes » de Tripoli, et se perd ensuite dans une plaine. » Ces expressions ne s'opposent pas à ce qu'on regarde l'Atlas comme entièrement terminé au sud du golfe de la grande Syrte, d'où probablement un terrain enfoncé s'étend fort au loin dans l'intérieur. — Extension de l'Atlas.

La grande élévation de l'Atlas est constatée par les neiges

(1) *Shaw*, travels or observations, etc., p. 5. (2) *Abulfeda*, voyez le *Magasin Géogr. de Busching*, t. IV, p. 418. *Hartmann*, Edrisi Geogr. p. 143-144.

perpétuelles qui couvrent les sommets dans l'est de Maroc, à 32 degrés de latitude (1). Ces sommets doivent, selon les principes de M. de Humboldt, être à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Léon l'Africain, qui y voyageait au mois d'octobre, faillit être enseveli sous une avalanche de neige. Dans l'Etat d'Alger, les sommets de Jurjura et de Felizia perdent leurs neiges dans le mois de mai, et en sont de nouveau couverts avant la fin de septembre (2). Le *Wanashisre*, situé à 35 degrés 55 min., et qui forme une chaîne intermédiaire entre l'Atlas maritime et celui de l'intérieur, reste presque toute l'année revêtu d'une calotte de neige (3). Même vers l'est, où l'élévation paraît s'abaisser, les monts Gariano ou Garéan, au sud de Tripoli, se couvrent de neige pendant trois mois.

Elévation.

Nature des roches.

La nature des roches n'a pas été suffisamment étudiée : Dans les parties de Tunis, d'Alger et de Maroc, visitées par M. Desfontaines, la chaîne de l'Atlas est calcaire (4); et ce savant ajoute qu'il a trouvé dans les montagnes de grands amas de coquilles et de corps marins à une très-grande distance de la mer; phénomène qui a frappé tous les voyageurs modernes (5), et même l'esprit peu attentif des anciens (6). Les superbes marbres de Numidie, épuisés par le luxe des Romains, étaient les uns jaunes unis, les autres tachetés de diverses couleurs (7). Les Carthaginois les avaient employées avant les Romains à des pavés en mosaïque. Cependant les mines de cuivre, de fer, de plomb et autres, exploitées dans le Maroc et l'Alger, indiquent la présence des roches schisteuses ou granitiques. M. Poiret assure qu'aux environs de Bona, ville maritime du royaume d'Alger, les roches sont de quartz mêlé

(1) *Hœst*, Relation du Maroc, p. 78 (trad. all.). *Chenier*, Hist. de Maroc. (2) Relation du royaume d'Alger (Altona, 1798), t. I, p. 152. (3) *Ibidem*, 249. (4) Flora Atlantica, préface, p. 3. (5) *Shaw*, travels, p. 470. *Poiret*, Voyage en Barbarie, II, p. 279. (6) *Strabon*, geograph., XVII, in fine. (7) *Pline* et *Isidore*, comp. dans les notes de Juste Lipse, sur *Seneca*, epist.

de mica (1). Shaw nous apprend que dans l'Alger on emploie dans les constructions une sorte de grès sablonneux (2). Les collines par lesquelles l'Atlas se termine dans le désert de Barca, sont des masses calcaires au-dessus desquelles s'élève une crête de basalte : telle est du moins la montagne de Harutch, observée par Hornemann. Selon Pline, les flancs de l'Atlas qui regardent l'Océan, c'est-à-dire les flancs méridionaux, élèvent brusquement leurs masses arides et noirâtres du sein d'une mer de sable, tandis que la pente septentrionale plus douce, s'orne de belles forêts et de verdoyans pâturages (3).

La chaîne de montagnes que nous venons de décrire, était-elle l'*Atlas* des anciens ? Un savant allemand le nie, et voici son raisonnement : *Hypothèse de M. Ideler sur l'Atlas des anciens.*

« Dès le premier âge du monde, les Phéniciens se » hasardèrent à passer le détroit de Gibraltar. Ils fondèrent, sur les côtes de l'océan Atlantique en Espagne, » Gades et Tartessus, et en Mauritanie Lixus et plusieurs » autres villes. De ces établissemens ils naviguaient, vers » le nord, jusqu'aux îles Cassitérides, d'où ils tiraient de » l'étain, et jusqu'aux côtes de Prusse, où ils trouvaient » de l'ambre. Dans le sud ils s'avançaient au-delà de » Madère, jusqu'aux îles du cap Vert. Ils fréquentaient » surtout l'archipel des Canaries. Là, ils furent surpris » à la vue du pic de Ténériffe, dont la hauteur déjà très- » considérable, paraît encore plus grande parce qu'il » s'élance immédiatement au-dessus de la surface de l'O- » céan. Les colonies qu'ils envoyèrent en Grèce, et sur- » tout celle qui, conduite par Cadmus, aborda en Béotie, » portèrent dans ces contrées la connaissance de cette » montagne élevée au-dessus de la région des nuages. » Ils y firent connaître les îles Fortunées qu'elle domine, » et qu'embellissent des fruits de toutes sortes, entre » autres des pommes d'or (oranges). Cette tradition se *L'Atlas des Phéniciens.*

(1) *Poiret*, II, p. 277. (2) *Shaw*, p. 152. (3) *Pline*, VI, cap. 1.

» propagea en Grèce par les chants des poëtes, et arriva
Atlas d'Homère. » jusqu'au tems d'Homère. Son Atlas connaît les profondeurs de la mer; il porte les grandes colonnes qui séparent la terre du ciel (1). Les Champs-Elysées (2) sont » dépeints comme une terre enchanteresse, située dans » l'ouest. Hésiode parle d'Atlas à peu près de la même » manière, et dit qu'il est voisin des nymphes Hespérides (3). Il nomme Iles des bienheureux les Champs-Elysées, qu'il place aux extrémités de la terre, à l'occident (4). Des poëtes moins anciens ont embelli et » orné les fables d'Atlas, des Hespérides, de leurs pommes » d'or, et des îles des bienheureux qui sont le séjour des » hommes justes après leur mort. Ils ont aussi réuni les » expéditions de Mélicertes, dieu du commerce chez les » Tyriens, et celles de l'Hercule grec. Ce ne fut que » très-tard que les Grecs commencèrent à rivaliser dans » la navigation avec les Carthaginois et les Phéniciens. » Ils visitèrent à la vérité les côtes de la mer Atlantique; » mais il ne paraît pas qu'ils s'y soient avancés bien loin. » Il est douteux qu'ils aient vu le pic de Ténériffe et les » îles Canaries; car ils pensaient qu'il fallait chercher » sur la côte ouest de l'Afrique l'Atlas que leurs poëtes » et leurs traditions leur avaient représenté comme une » montagne très-élevée, et située à l'extrémité occiden-
Atlas des Géographes. » tale de la terre. C'est aussi là que le transposèrent » Strabon, Ptolémée et les autres géographes. Mais » comme on ne trouve dans le nord-ouest de l'Afrique » *aucune montagne d'une hauteur remarquable* (c'est une » erreur!) on fut très-embarrassé pour connaître la véritable position de l'Atlas. On le chercha tantôt sur la » côte, tantôt dans l'intérieur du pays, tantôt dans le » voisinage de la mer Méditerranée, tantôt plus au sud. » Au premier siècle de notre ère, époque à laquelle les

(1) Odyssée, liv. 1, v. 52. (2) Iliade, liv. 4, 561. Le mot est d'origine phénicienne, et signifie *Séjour de Joie*. (N. de M. *Ideler*). (3) Théogonie, liv. 5, v. 517. (4) Opera et Dies, v. 167.

» Romains portèrent leurs armes dans l'intérieur de la
» Mauritanie et de la Numidie, on prit l'habitude de
» donner le nom d'Atlas à la chaîne de montagnes qui,
» au nord de l'Afrique, s'étend de l'est à l'ouest dans une
» direction à peu près parallèle à celle des côtes de la
» Méditerranée. Cependant, Pline et Solin sentaient bien
» que les descriptions de l'Atlas faites par les poëtes
» grecs et romains ne couvenaient pas à cette chaîne de
» montagnes. Ils pensaient donc qu'il fallait placer dans
» la terre inconnue du milieu de l'Afrique, ce pic dont
» ils faisaient un tableau si agréable d'après les traditions
» poétiques. Mais l'Atlas d'Homère et d'Hésiode ne peut
» être que le pic de Ténériffe; tandis que c'est dans le
» nord de l'Afrique qu'il faut chercher l'Atlas des géogra-
» phes grecs ou romains (1). »

Nous ne croyons pas ce raisonnement bien fondé. Les passages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote même, sont très-vagues. L'Atlas d'Hérodote pourrait être un promontoire de la chaîne méridionale qui s'élance du milieu des plaines du désert : tel semble le mont Saluban, dans le Biledulgerid; il répond aux distances données par cet historien (2). Il est d'ailleurs possible que toutes ces contradictions doivent leur origine à cette illusion optique d'après laquelle une chaîne de montagnes vue de profil dans le sens de sa longueur, paraît un pic rétréci. « Étant » en mer, dit M. de Humboldt, j'ai souvent pris des » chaînes prolongées pour des montagnes isolées. » Cette explication pourrait encore être simplifiée, si l'on admet que le nom d'Atlas appartenait primitivement à un promontoire remarquable par sa forme et son isolement, tels que sont plusieurs de ceux de la côte de Maroc. Un passage très-curieux de Maxime de Tyr semble autoriser cette hypothèse. « Les Ethiopiens hespériens, dit-

Objections contre cette hypothèse.

Passage de Maxime de Tyr.

(1) *Ideler*, dans les Tableaux de la Nature, de M. de *Humboldt*, I, p. 141 *et suiv.*, trad. de M. *Eyriès*. Comp. *Bory Saint-Vincent*, Essai sur les Iles Fortunées, p. 427. (2) *Voyez* notre Carte de la *Barbarie*, dans l'*Atlas complet*.

» il (1), adorent le mont Atlas ; il leur sert à la fois de temple et d'idole. L'Atlas est une montagne de moyenne » élévation, creuse et ouverte du côté de la mer en forme » d'amphithéâtre : à moitié chemin de la montagne s'étend » un grand vallon fertile et orné d'arbres chargés de » fruits. L'œil plonge dans ce vallon comme dans le » gouffre d'un puits ; mais on n'oserait y descendre, le » précipice est trop abrupt, et d'ailleurs un respect religieux » ne le permet pas. La chose plus merveilleuse, c'est de » voir les flots de l'Océan, dans la haute marée, inonder » les plaines voisines, mais s'arrêter devant l'Atlas, s'accumuler et se tenir suspendus comme une muraille, » sans pénétrer dans le creux du vallon et sans être retenus par la terre : l'air et le bosquet séparent seuls les » eaux de la montagne. Voilà le temple et le dieu des » Libyens ; voilà l'objet de leur culte et le témoin de » leurs sermens. » Dans les circonstances physiques de ce récit, on reconnaît quelques traits de ressemblance avec la côte entre le cap Tefelneh et le cap Geer, qui est en amphithéâtre et couronné de rochers isolés (2). Dans les circonstances morales, nous ne pouvons méconnaître les traces du fétichisme. Plusieurs peuplades de nègres adorent encore les rochers d'une figure remarquable.

Tableau de la région du mont Atlas.

Laissons ces questions obscures à la sagacité des auteurs qui en feront le sujet d'une recherche particulière. Occupons-nous du tableau physique général de la région du mont Atlas.

La fertilité de cette partie de l'Afrique a été célébrée par Strabon et Pline. Ce dernier en admire les figues (3), les oliviers (4), le froment (5), et les bois précieux (6). Il remarque que les vins avaient une certaine âcreté qu'on

Végétaux.

(1) *Max. Tyr.* Dissert. XXXVIII, p. 457-458, edit. Oxon. è theatro Sheldon. (2) *Dalzel*, Instruction sur les côtes d'Afrique, trad. manuscrite, avec notes, par M. *Mallard Dubecé.* (3) *Pline*, lib. XV, cap. 18. (4) *Ibid.*, lib. XVII, cap. 12. (5) *Ibid.*, lib. XVIII, cap. 7. (6) *Ibid.*, lib. XIII, cap. 15-19.

corrigeait en y mettant du plâtre (1) ; les vignobles y doivent être exposés au nord et à l'ouest (2). Les vignes, dit Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser ; les grappes sont longues d'une coudée (3). Une administration affreuse et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la nature. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes quantités de blé ; l'olivier y est plus beau qu'en Provence (4), et, malgré une religion ennemie de Bacchus, les Maures cultivent sept variétés de vigne. Le sol des plaines ressemble cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique ; il est encore léger et sablonneux, entre-semé de rochers ; mais les vallées du mont Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée sont couvertes d'un terreau assez fertile et bien arrosé ; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages ou s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais et les forêts. Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *salsola* et la *salicornie*, le *pancrais maritime* et la *scilla maritima*, avec différentes espèces d'herbes dures, à longues racines, entre autres le *lygeum spartum*, le *panide humide*, le *saccharum cylindricum* et l'*agrostis pungens*, entremêlées çà et là d'héliotrope et de *soldanella* (5). Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne ; elles abondent en bosquets épars d'arbres de liége et de chênes toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques, croissent en abondance, et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige,

Végétation des plateaux

(1) *Plin.* lib. XIV, cap. 9. (2) *Idem*, lib. XVII, cap. 2. (3) *Strab.*, lib. XVII, p. 568. (4) *Poiret*, Voyage, II, p. 81. (5) *Desfontaines*, Flora Atlantica, *Poiret*, Voyage de Barbarie, *passim*.

les différentes espèces de *cistes*, la mignonnette, le sumac, la bruyère, l'aloës, l'agave et plusieurs sortes d'euphorbes et de *cactus*, ornent les anfractuoités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires.

Les forêts. Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont, selon M. Desfontaines, composées de diverses espèces de chênes, telles que le *quercus ilex*, le *coccifera* et la *ballota*, dont les glands font partie de la nourriture des habitans. On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *pistachier atlantique*, le *thuya articulé*, le *rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel; l'olivier sauvage donne sans culture d'excellens fruits; l'*arbutus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très-douce; toutes les vallées un peu élevées ressemblent, en avril et en mai, à autant d'Elysées. L'ombre, la fraîcheur, l'éclat de la verdure, la variété des fleurs, le mélange d'odeurs agréables, tout charme le botaniste qui oublierait ici sa patrie s'il n'était effrayé par le spectacle de la barbarie (1). Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrte, les lupins, la vigne-vierge et le narcisse se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles. Mais aux mois de juin, juillet, août et septembre, le sol desséché et gercé n'est recouvert que des débris jaunâtres des végétaux morts ou expirans. Le chêne à liége attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée. A cette époque néanmoins (2) le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

(Fleurs.)

Plantes alimentaires. Parmi les plantes cultivées, nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs, l'*holcus sorghum* et *holcus saccharatus*; le riz, dans les terrains inondés; le tabac, le

(1) *Poiret*, II, p. 71. (2) *Idem*, p. 129.

dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier, la vigne, l'abricotier, le pistachier, le jujubier, les melons, les citrouilles, le safran, le mûrier blanc, l'*indigofera glauca* et la canne à sucre. Dans les jardins on élève presque tous les légumes d'Europe. Les habitans de ces contrées conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans de grandes fosses creusées en terre dans des lieux secs. Le blé est semé en automne, et se récolte en avril ou en mai; le maïs et le sorgho se sèment au printems pour être récoltés en été (1). L'avoine croît spontanément (2). Quelques fruits, entre autres la figue (3), viennent de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ont le goût de nos marrons (4).

Le règne animal offre la plupart des espèces communes à l'Afrique; il faut en excepter le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre et divers singes. Règne animal.

La nature a fourni aux habitans du désert de Sahara un moyen de traverser en peu de jours les immenses déserts de l'Afrique occidentale. Monté sur le *heirie* ou le chameau du désert, qui, semblable au dromadaire, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles, pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant dont l'atmosphère enflammée empêche la respiration, et peut presque étouffer un voyageur imprudent. Les mouvemens très-violens de ce chameau ne sauraient être supportés que par des gens aussi patiens, aussi abstinens, aussi exercés que ces Arabes. La plus mauvaise espèce de ces chameaux s'appelle *talayé*, terme dénotant que l'animal ne fait que le chemin de trois journées ordinaires dans un jour. La variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour; on la nomme *sebaye*. Il y en a qui font neuf journées, et qu'on appelle *tasaye*; mais ils Chameaux du désert.

(1) *Desfontaines*, Flora Atlantica. (2) *Shaw*, p. 138. (3) *Poiret*, II, p. 267. (4) *Hœst*, p. 306.

Détails sur la vitesse de ces chameaux.

sont bien rares et hors de prix. L'Arabe, dans sou style figuré, dépeint de la manière suivante la vitesse du chameau du désert : « Quand tu reucontres un *heirie*, et » que tu dis au cavalier qui le monte, *salem alik* (1), lui, » avant d'avoir pu te répondre *alik salem*, est déjà pres» que hors de ta vue, car il marche comme le vent. » M. Jackson rapporte à ce sujet des faits qui paraissent incroyables. Un *heirie* arriva du Séuégal à Mogador en sept jours ; il avait traversé 14 degrés de latitude, et, avec les détours de la route, il avait franchi un espace de 1000 à 1100 milles anglais, ce qui fait par jour 160 milles ou 75 lieues ordinaires de 25 au degré. Un Maure de Mogador monta un matin sur son *heirie*, alla à Maroc, qui en est à 100 milles anglais, et revint le même jour au soir, avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait desirées. M. Jackson convient que ces faits mettent la foi du lecteur à une rude épreuve ; mais trois voyageurs antérieurs ont rapporté des traits semblables : on ajoute, il est vrai, que cette sorte de chameaux est très-peu nombreuse (2). Il serait intéressant pour la géographie que des Européens bien armés et en nombre suffisant, pussent se procurer ces montures légères pour parcourir les déserts de l'Afrique septentrionale. On se sert aussi d'ânes, dont il y a deux races, l'une très-forte et très-grande, l'autre très-petite. Le Maroc nourrit de beaux chevaux de race arabe. Dans toute la Barbarie le bétail est petit et maigre, les vaches n'y donnent que peu de lait et de mauvais goût ; il y a des chèvres et des brebis en quantité. Les cochons, comme on peut bien le penser, abhorrés des Mahométans, ne se trouvent que dans quelques maisons d'Européens. Les chats, les chiens et toutes les volailles d'Europe y sont communs. Les Arabes élèvent beaucoup de mouches à miel (3).

(1) « *Paix avec vous !* (2) *Hœst*, Relation de Maroc, trad. du danois en allemand, p. 289. *Shaw*, travels in Barbaria, p. 157. *Lamprière*, Voyage de Gibraltar, etc. (trad. allem.), p. 55. (3) Nachrichten und Bemerkungen uber Algier, etc., t. III.

La panthère, autre animal de ces contrées, a, de tout tems, a été très-fameuse ; ce n'est cependant que depuis peu d'années qu'elle a été décrite d'une manière claire et précise (1). L'once et le léopard de Buffon ne semblent être que la panthère à des âges différens ; cependant il serait prématuré de les effacer de la liste des quadrupèdes. Le bubale, animal du genre des antilopes, appartient aux déserts du nord de l'Afrique ; il vit en troupes et vient se désaltérer en Egypte dans les mares et les canaux d'arrosement. Plusieurs figures, fort reconnaissables, le représentent parmi les hiéroglyphes des temples de la Haute-Egypte. Parmi les autres espèces de gazelles communes à ces contrées, on rencontre le plus fréquemment le pasan, et ensuite la *gazelle corinne*, qui se distingue peu du *kevel* et de la gazelle proprement dite (2). Dans les forêts et les déserts on rencontre l'éléphant, le lion, le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet, habitant les buissons, quelques singes, parmi lesquels on distingue le mône et le magot. Selon une conjecture de M. Walckenaer, les rats que le voyageur Windhus aperçut aux environs de Mequinez, « rats aussi gros que des lapins, et qui font comme » eux leurs trous en terre », étaient des *arctomys gundi*, espèce de marmotte. On a disputé sur la question, s'il se trouve des ours en Afrique : le savant Cuvier révoque en doute leur existence dans des contrées aussi méridionales ; cependant Baldéus, homme instruit, dit en avoir vu à Ceylan (3). On ne saurait trop nier que deux auteurs très-graves, Hérodote et Strabon, n'aient affirmé l'existence de l'ours en Afrique, en le distinguant du lion, de la panthère. Dion, ou son abréviateur Xiphilin, en parle. On peut encore citer Virgile, Juvénal et Martial (4). Aristote n'exclut pas l'ours nominativement de

Autres animaux.

Discussion sur les ours d'Afrique.

---

(1) *Cuvier*, Ménagerie du Muséum, art. *Panthère*. (2) *Idem*, *Ibid*, art. *Corinne*. ( ) *Zimmermann*, Geographische Geschichte, etc. (4) *Salmasii*, Exercitationes Plinianæ, I, p. 228.

l'Afrique (1). Il semble donc juste de ne pas encore rejeter le témoignage des voyageurs modernes qui soutiennent l'existence de cet animal dans les hautes régions de l'Atlas, en avouant qu'il ne doit pas être fréquent (2).

Chasse aux autruches. La chasse aux autruches offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'Arabes montés sur des chevaux du désert, qui sont dans leur espèce ce que sont les heiries parmi les chameaux, vont contre le vent, cherchent la trace de l'autruche, et, quand ils l'ont trouvée, la suivent tous avec la plus grande rapidité, en se tenant l'un de l'autre à une distance d'un petit demi-mille anglais. L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs, et cherche à passer à travers leur ligne; alors ils l'entourent et tirent tous à la fois sur l'oiseau jusqu'à ce qu'il tombe mort. Sans cette ruse, ils ne pourraient jamais prendre l'autruche, qui, bien que dépourvue de la faculté de voler en l'air, dépasse sur terre les animaux les plus rapides.

Le vent du sud apporte des nuées de sauterelles qui, en ravageant les moissons, font naître des famines, et couvrent la terre au point d'empêcher le voyageur de trouver son chemin (3). L'abeille sauvage remplit les troncs d'arbres d'un miel aromatique et d'une cire qu'on recueille en abondance (4).

Habitans. A ce tableau physique, applicable aux Etats de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc, nous devons joindre un coup d'œil également général sur l'espèce humaine.

Les habitans des villes et des plaines cultivées sont dé-
Les Maures. signés sous le nom de *Maures*. Quoiqu'ils parlent un dialecte arabe rempli d'idiotismes, leur ensemble physique, la peau plus blanche que celle des Arabes, le visage plus plein, le nez moins saillant et tous les traits de la physionomie moins énergiques, semblent prouver qu'ils descendent d'un mélange

(1) Hist. anim., VIII, cap. 28. (2) *Poiret*, II, p. 238. *Shaw*, p. 177. *Hœst*, p. 291. (3) *Hœst*, p. 300. *Agrell*, Lettres sur le Maroc, p. 319. (4) *Poiret*, I, p. 324. *Hœst*, p. 303.

d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. Comme Salluste affirme que les Numides et les Mauritaniens descendent d'une colonie asiatique composée de Mèdes, d'Arméniens et de Persans (1), il serait à désirer qu'on examinât à fond les idiotismes de la langue maure (2). Le caractère de cette nation serait, selon les voyageurs européens, un composé de tous les vices; avares et débauchés, dit-on, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampans, ils ne rachètent tant de défauts par aucune bonne qualité; mais la haine que les Maures, chassés d'Espagne, ont vouée à leurs persécuteurs chrétiens, n'a-t-elle pas excité un sentiment semblable chez les voyageurs? Les Maures sont mahométans, et spécialement de la secte fanatique appelée *Maleki*. Ils ont des saints qui se distinguent, les uns par un repos absolu, les autres par une manie turbulente et destructive. On a vu ceux de cette espèce assommer des ânes et en dévorer la chair sanglante (3). Parmi les cérémonies de mariage, on distingue la procession solennelle destinée à faire voir les documens qui attestent la sagesse virginale de la jeune épouse. Nulle part les hommes ne se montrent plus jaloux avant et après l'hymen. Sobres dans leurs alimens, les Maures s'habillent très-simplement dans le Maroc et dans tout l'intérieur; mais à Tunis, à Alger, les femmes font briller l'or et les diamans sur leurs élégans costumes (4). Les pieds nus trahissent seuls la blancheur de leur peau. Savoir lire l'alcoran paraît, à la plupart des Maures, le comble de la science; cependant ils ont des astrologues, et ils aiment l'histoire et la poésie. Leurs maisons carrées et à toits plats, sont quelquefois ornées dans l'intérieur de riches tapis et de fontaines jaillissantes. Les exercices à cheval et le tir d'armes à feu forment, avec les tours d'équilibre, leurs passe-tems favoris. A leurs

Fanatisme des Maures.

Usages.

(1) *Sallust*, in Jugurtha. (2) *Norberg*, Disput. de gente et lingua marocana. Lund, en Scanie, 1787. (3) *Bruns*, Afrika, VI, p. 126. (4) Nachrichten, etc., c'est-à-dire, Relation sur Alger, en all., I, p. 493 (Altona, 1798).

funérailles, une longue série de femmes, payées pour pleurer et hurler, accompagne le mort jusqu'à sa dernière demeure.

Les Arabes. Les *Arabes* nomades, venus d'Asie depuis le mahométisme, conservent leur sang pur, qui se reconnaît à une physionomie plus mâle, à des yeux plus vifs et à un teint presque olivâtre. Leurs femmes, dépourvues de charmes personnels, jouissent d'une grande liberté. Pourquoi voileraient-elles un visage dont le teint et la maigreur repoussent tout désir coupable? Dans quelques tribus, les femmes se peignent des lignes et des figures en noir sur la joue et la poitrine (1). Les tentes des Arabes, couvertes de grosse étoffe ou de feuilles de palmier, ont conservé la figure d'un bateau renversé, que Salluste attribue aux *mapalia* des Numides (2). Ils nomment une cabane semblable *chaima;* et un groupe de quelques *chaimas* forme un *duar* ou hameau, souvent entouré d'une haie d'épines pour en défendre l'entrée aux lions qui mugissent alentour. Les Arabes, comme chez les Maures, envoient à la Mecque des caravanes de pèlerins. En Asie on les comprend les uns et les autres sous le nom de *Magrebi* ou *Mograbins*, c'est-à-dire les Occidentaux.

Les Berbers. La race des *Berbers*, entièrement distincte des Arabes et des Maures, paraît indigène de l'Afrique septentrionale. Elle comprend probablement les restes des anciens Gétuliens dans l'occident, et des Libyens dans l'orient du mont Atlas (3). Aujourd'hui elle forme quatre nations distinctes; savoir, 1° les *Amazirgh*, nommés par les Maures *Schilla* ou *Schulla*, dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabyles* ou *Cabailes*, dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbos*, dans le désert entre Fezzan et l'Egypte; 4° les *Touaryks*, dans le grand Désert. L'identité de la langue que parlent ces peuples, reconnue par la comparaison des vocabulaires (4), est une des découvertes

(1) *Agrell*, p. 39, trad. all. (2) *Voyez* sur l'origine de ce nom, *Bochart*, Canaan, l. II, cap. 9. (3) Mithridates, par *Adelung* et *Vater*, III, p. 45. (4) *Høst*, Relation du Maroc, p. 128 (en dan.), p. 136

les plus importantes dont l'histoire ethnographique se soit enrichie. Cette langue n'offre jusqu'ici aucune ressemblance avec celle des Barabras de la Nubie et des Schillouks de l'Abyssinie : mais peut-être des recherches ultérieures feront-elles découvrir quelque liaison. La langue berbère, que les Amazirgh appellent *Tamazeght*, et les Kabyles *Showia*, présente, ce nous semble, un caractère très-original, quoique rapproché de celui de l'hébreu et du phénicien. Les Berbers ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, l'habitude du corps grêle et maigre (1). Leur fanatisme religieux surpasse celui des Maures ; ils l'assouvissent, lorsque l'occasion se présente, dans le sang des juifs et des chrétiens. Cependant les Schillahs mangent la chair de sanglier et boivent du vin. Les Marabouts, vénérés comme des saints, exercent, dans beaucoup de villages des Kabyles, une autorité despotique. Ces hypocrites font des miracles et distribuent des amulettes. Dans d'autres endroits, surtout parmi les Schillahs, ce sont des cheyks qui règnent sur les petites tribus dans lesquelles cette nation est partagée. Celles qui demeurent dans les hautes vallées de l'Atlas vivent dans une indépendance presque absolue. Dans le Maroc, quelques tribus se sont réunies sous le gouvernement de princes ou rois héréditaires qui s'appellent *Amargar*, et dont l'autorité patriarcale se borne à punir les vols et les assassinats. Ils fabriquent eux-mêmes la poudre à feu dont ils ont besoin. Du pain bis, des olives ; de l'eau, voilà leur repas. La pauvreté et la malpropreté de leurs vêtemens leur donnent un aspect sauvage. Les Berbers montrent cependant, dans la culture de leurs champs fertiles, un caractère laborieux et une intelligence susceptible d'un grand développement. Ils fournissent au Maure paresseux du

Les Marabouts.

(en all.). *Jones*, Dissertat. de Ling. Shillensi, dans les Disserl. ex occas. Sylloges, etc. Amsterd., 1715. *Shaw*, travels, p. 52. *Hornemann*, Voyage, etc. trad. de M. *Langlès*, I, p. 37-145 ; II, p. 405. *Marsden*, *Ibid*, p. 413. *Venture*, *Ibid*, p. 430, *sqq.*

(1) *Hæst*, Rel. du Maroc, p. 141. *Lemprière*, *Chenier*, *Shaw*, etc.

blé, des olives et toutes sortes de denrées. Leurs villages, dont quelques-uns ont l'étendue et la population d'une ville, sont munis de tours de garde, d'où ils découvrent l'approche de tout ennemi. Au moindre signal, tous les hommes courent aux armes. Ils manient supérieurement le fusil, le lancent dans l'air, le rattrapent et le déchargent avec une adresse et une rapidité étonnantes.

Outre ces véritables nations, l'Afrique septentrionale renferme des colonies étrangères, parmi lesquelles on distingue les Turcs, dominateurs à Alger, et naguère à Tunis, à Tripoli, et les Juifs répandus dans toute la Barbarie, même dans les vallées des Kabyles.

Ce pays, un des plus salubres et des plus propres à la propagation de l'espèce humaine, se trouve, par suite de l'absence d'un gouvernement régulier, exposé à tous les fléaux, et notamment aux ravages de la peste. M. Jackson, consul anglais à Mogador, a tracé l'effrayant tableau d'une peste qui dépeupla l'empire de Maroc, il y a quelques années. Il mourut en tout, dans la ville de Maroc, cinquante mille; à Fez, soixante-cinq mille; à Mogador, quatre mille cinq cents; à Saffi, cinq mille. Les survivans n'eurent pas le tems d'enterrer régulièrement les morts; on jeta les cadavres dans de grandes fosses que l'on remplissait de terre quand elles étaient à peu près pleines. Les individus jeunes, sains, forts et musculeux furent les premiers attaqués de la maladie; ensuite les femmes et les enfans; en dernier lieu, les gens maigres et épuisés, les valétudinaires et les vieillards. Le fléau ayant cessé, nous remarquâmes une révolution totale dans les fortunes des particuliers et dans la situation des individus. Des hommes qui, avant la peste, n'étaient que de simples ouvriers, possédaient alors de gros capitaux; ils achetaient des chevaux, et ne savaient pas les monter. Les vivres se vendaient en grande quantité et à des prix extrêmement bas; les troupeaux et leurs gardiens erraient sans maîtres dans les pâturages: c'était une grande tentation pour l'Arabe, le Berber, le Maure, tous égale-

Tableau d'une peste.

ment enclins au vol. Mais ils étaient retenus par la crainte de la mort ; car la peste, *el khere*, comme ils la nomment, est un jugement de Dieu, une punition de nos crimes ; il était donc urgent de ne pas être pris en flagrant délit par l'ange vengeur, mais, au contraire, de régler sa conduite afin de se préparer à partir pour le paradis. Le prix des travaux fut bientôt hors de mesure ; et comme le nombre d'hommes capables de travailler ne suffisait pas pour les besoins et les demandes des hommes riches ou en état de payer, il en résulta pour ceux-ci la nécessité de faire eux-mêmes les petits travaux domestiques ; on les voyait moudre du blé et cuire le pain ; la simplicité de l'âge d'or semblait renaître. Plusieurs terrains considérables restèrent sans possesseurs, et furent occupés par les Arabes du désert (1).

(1) *Jackson*, account of the Empire of Marocco, Lond., 1809.

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Suite de la Description de l'Afrique. *Description spéciale des États Barbaresques et du Grand Désert.*

Nous avons, dans le livre précédent, tracé un tableau de géographie-physique et d'ethnographie, applicable à toute la région Atlantique.

Il nous reste à faire connaître les divers royaumes ou Etats de la Barbarie, et les villes que ces divisions politiques renferment. Nous jeterons d'abord un coup d'œil sur les petits Etats semés dans le désert qui borde l'Egypte à l'ouest; passant ensuite les Syrtes, nous suivrons la chaîne de l'Atlas en parcourant les Etats de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; nous terminerons par un aperçu du grand désert de Sahara.

Le désert ou le royaume de Barca.

Le pays de *Barca* ou *Barqah*, se présente le premier à celui qui arrive de l'Egypte; les uns le qualifient de *désert*, et, en effet, l'intérieur mérite ce nom; les autres, de *royaume*, et cette façon de parler est fondée sur ce que l'ancienne Cyrénaïque, correspondante à ce pays, était un royaume indépendant sous une branche des Ptolémées. La côte de Barca, jadis fameuse par ses triples récoltes (1), est aujourd'hui très-mal cultivée; les nomades du désert ne laissent aux habitans aucun repos. Deux beys s'en partagent la souveraineté; l'un réside à *Derne*, ville entourée de jardins et arrosée d'eaux vives; ses sujets peuvent former trente mille tentes ou familles; l'autre demeure à *Bengazi*, ville de dix mille maisons, avec un port médiocre, sur une côte poissonneuse, et dans un territoire fertile, d'où l'on exporte des laines. Le bey de Tripoli nomme ces deux gouverneurs, qui, la plupart

(1) Voyez *Hérodote*, *Strabon*, dans notre vol. I, p. 61, p. 176.

du tems, ne lui gardent qu'une obéissance équivoque (1). Parmi les magnifiques ruines de *Cyrène*, coule encore la source limpide qui donna son nom à la ville ; une tribu d'Arabes place ses tentes parmi des statues mutilées et des colonnades à demi écroulées. *Tolometa* ou l'ancienne *Ptolemaïs*, le port de Barca, conserve ses anciens murs, un temple et beaucoup d'inscriptions. Cette côte semble inviter les Européens ; elle n'appartient, pour ainsi dire, à personne ; une colonie y retrouverait encore les beaux endroits que les anciens avaient surnommés *collines des Grâces* et *jardins des Hespérides*. Ruines de Cyrène.

Le voyage de l'intrépide *Hornemann* nous a fait un peu connaître les contrées situées derrière Barqah. Une chaîne de montagnes se dirige à l'ouest des lacs de Natrou, au sortir de l'Egypte, et prenant successivement les noms de *Mokarrah* et de *Guesdoba*, elle s'étend jusqu'à l'oasis d'Andjélah, sur une longueur d'environ quatre milles. Ces montagnes sont calcaires, nues et escarpées. A leurs pieds on parcourt un terrain plat, humide et marécageux, ayant en largeur depuis un mille jusqu'à six, abondant en sources. En suivant ces montagnes à l'ouest, on rencontre d'abord l'oasis de *Syouah*, qui forme un petit Etat indépendant, et dont les habitans parlent la langue berbère dans le dialecte des Tibbos. C'est là le pays d'Ammon des anciens. Les ruines d'Oummibida paraissent être celles d'un caravanserail fortifié, attenant au temple même de Jupiter Ammon (2). Elles présentent des hiéroglyphes en relief. La matière qui a servi à leur construction est une pierre à chaux tirée des montagnes voisines, et contenant des pétrifications de coquillages et de petits animaux marins. Le terrain cultivable de l'oasis de Syouah a environ six milles de long sur quatre milles de large. Les principales planta- Oasis de Syouah.

(1) *Lemaire*, consul français, Voyage dans les montagnes de Derne, dans le deuxième Voyage de *Paul Lucas*, II, p. 110, *sqq.* (2) *Diodore* distingue le temple situé dans le fort, du temple de la forêt, près du puits du Soleil (*Diod.*, édit. Wessel, p. 589).

tions sont celles de dattiers; il y a aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des abricotiers, des bananiers; on y cultive une quantité considérable de riz, dont le grain rougeâtre diffère de celui du Delta. Le terrain fournit assez de blé pour la consommation des habitans. On y trouve en abondance de l'eau douce et de l'eau salée; mais les sources qui fournissent la première sont la plupart chaudes, et causent aux étrangers des fièvres dangereuses (1). La population de Syouah peut fournir environ mille cinq cents hommes en état de porter les armes. Ce pays est le Santariah d'Abulfeda et le Sant-Ryah d'Edrisi. D'après Ebn - Ayas, auteur arabe, on rencontre le zèbre dans les déserts voisins (2).

Depuis Syouah jusqu'à Audjélah, les montagnes s'élancent à pic du milieu de la plaine; le rocher nu n'offre pas le moindre revêtement de terre, ou même de sable. Une plaine sablonneuse, au pied de ces montagnes, présente, dans sa superficie, un immense banc calcaire horizontal, qui ne renferme aucune trace de pétrification; tandis que les montagnes adjacentes, aussi calcaires, sont remplies de débris d'animaux marins et de coquillages, qui s'y rencontrent aussi par grands amas isolés.

Oasis d'Audjélah. L'oasis d'*Audjélah*, qui répond à l'*Augila* d'Hérodote, contient trois villes ou villages; il est la résidence d'un bey, qui dépend de celui de Tripoli. La ville d'Audjélah n'a qu'un mille de circonférence, et ne renferme que des rues étroites et malpropres, bordées de vilaines maisons en pierres calcaires tirées des montagnes voisines. Les édifices publics présentent l'aspect le plus misérable. A Audjélah se termine cette longue chaîne de montagnes qui borne au midi le désert de Barkah, et le sépare de celui de Libye, en se dirigeant toujours vers l'ouest pour se rendre dans le Fezzan. On rencontre peu après une autre chaîne appelée *Maraï*,

(1) Voyages de *Browne*, t. I, p. 34 de la trad. française. (2) *Langlès*, Mémoire sur les Oasis.

dont l'étendue et la direction nous sont peu connues, mais qui paraît prolonger ses ramifications vers le nord. On trouve ensuite le singulier désert montueux nommé *Haroudjé*, probablement le *Mons ater* de Pline. Il commence à deux ou trois journées d'Audjélah, et s'étend jusqu'aux montagnes qui bornent le Fezzan; il se prolonge aussi au nord du Fezzan; mais les branches qu'il forme de ce côté, ainsi que celles au midi, sont moins connues. Le Haroudjé offre un amas de montagnes brisées, le plus souvent nues et stériles, composées de basalte noir : leur apparence est volcanique, leur aspect sauvage. En plusieurs endroits, des rangées de rochers de basalte alternent avec des rangées de pierres calcaires. Les collines basses et calcaires qui bordent les plaines sont composées de pétrifications, et surtout de têtes de poissons pétrifiées. Le désert de Haroudjé

C'est probablement dans le Haroudjé qu'on trouvera un jour la solution de l'énigme des géographes arabes, au sujet d'une ville dont les habitans ont été pétrifiés, et qu'ils nomment *Raz-Sem*. Les voyageurs Shaw et Bruce n'ont pas pénétré assez loin pour qu'on doive adopter leurs assertions. La tradition paraît nous cacher un fait curieux, l'existence des momies dans une *necropolis* ou ville des morts à l'égyptienne. Ville fabuleuse.

En sortant du Haroudjé on entre dans le *Fezzan*. Ce pays est considéré par le major Renel et le savant Larcher comme l'ancien pays des Garamantes. Nous avons démontré que cette identité est encore très-douteuse. Le Fezzan.

Le Fezzan a l'Etat de Tripoli au nord; le désert de Barkah à l'est, et le Sahara ou grand désert à l'ouest et au sud. La plus grande longueur du pays cultivé, du nord au sud, est d'environ 255 milles; et sa plus grande largeur, de 200 milles de l'est à l'ouest; mais on comprend dans son territoire la région montagneuse de Haroudjé. Ce petit Etat renferme, suivant Hornemann, cent villes et villages, dont *Mourzouk* est la capitale. On nomme encore *Sakna*, *Wadan*, *Germah*, qui rap-

pelle le *Garama* des anciens, et *Zouïlah*, dont Hornemann n'a pas vu les ruines pompeuses, vantées par d'anciens voyageurs (1). Quand le vent souffle du sud, la chaleur est à peine supportable, même pour les habitans; on humecte les appartemens avec de l'eau afin de pouvoir y respirer. L'hiver serait doux s'il ne régnait, durant cette saison un vent du nord, froid et pénétrant, qui glaçait les naturels et les obligeait, dit Hornemann, « aussi-bien que moi-même, né dans un climat » septentrional, à chercher un réfuge au coin du feu. » Les pluies sont rares et peu considérables; les ouragans fréquens viennent du nord au sud, et, enlevant par tourbillons la poussière et le sable, répandent une teinte jaune sur l'atmosphère. Dans toute la contrée il ne coule aucune rivière, aucun ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable profond qui couvre des rochers ou de la terre calcaire, et quelquefois argileuse. Des sources en assez grand nombre fournissent de l'eau pour les besoins de la culture (1). Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier, y prospèrent. On cultive beaucoup de maïs et d'orge; mais l'indolence des habitans les empêche de recueillir assez de blé pour leur consommation : le surplus est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent. L'animal domestique ordinaire est la chèvre; on nourrit des moutons dans les parties méridionales; l'âne sert généralement pour le fardeau, le trait et le transport. Les chameaux y sont d'une cherté excessive et très-rares : on nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes. Dans la province de Mendrah, le natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Climat.

Nature du sol et des productions.

Les Fezzanois envoient des caravanes à Tripoli, à Tombouctou et à Bournou; ils font le commerce de la

Commerce.

(1) Proceedings of the African Society, vol. I.

poudre d'or et des esclaves noirs. Ils connaissent les *kauris* ou *cypræa moneta*, circonstance qui prouve que leurs relations s'étendent jusqu'à la côte de Guinée (1). Depuis octobre jusqu'en février, Mourzouk est le grand marché et le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire, de Bengazy, de Tripoli, de Gadamès, de Touat et du Soudan.

Le sultan est, selon les uns, tributaire du bey de Tripoli (2); selon les autres, il lui envoie seulement un présent (3). Ses revenus, selon Hornemann, proviennent de ses domaines; mais d'autres relations parlent de trois à quatre impôts légers. La population du Fezzan a été évaluée, par Hornemann, à environ soixante ou soixante-dix mille individus : leur couleur variée indique cependant que la population est mélangée; mais la race native ou indigène est d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres : les femmes sont passionnées pour la danse, comme dans toute l'Afrique. Selon Hornemann, tous les habitans sont mahométans; selon d'autres, il y a aussi des païens qui vivent en bonne intelligence avec les musulmans (4). Les Fezzanois s'enivrent avec du jus de dattier; ils sont, du reste, fort sobres, en partie par nécessité. A Mourzouk, suivant Hornemann, pour désigner un homme riche, on dit ordinairement : « il mange du pain et de la » viande tous les jours. » Les maisons du Fezzan, bâties en briques calcaires et en glaise séchée au soleil, sont extrêmement basses et reçoivent le jour par la porte.

Gouvernement.

Habitans.

Les Fezzanois exercent l'infâme métier de transformer les garçons en eunuques.

(1) *Bruns* Afrika, V, p. 315. (2) *Abderrhaman Aga*, ambassadeur tripolitain, Relation donnée à M. *Niebuhr*, dans le Nouv. Muséum allemand, III, p. 992. (3) Procedings of the African Society, I. (4) Nouv. Mus. All., p. 993.

Les Tibbos ou Tibbous.

Les *Tibbos* ou *Tibbous*, nation Berbère, occupent les régions à peu près désertes au sud-est du Fezzan, et s'étendent de là vers l'est, le long du sud du Haroudjé et du désert d'Audjélah, jusqu'au vaste désert de sable de *Levata*, qui ferme l'Egypte du côté de l'ouest. Ce désert forme la limite orientale des Tibbos. Au sud, des Arabes errans possèdent l'espace qui est entre les Tibbos et l'empire de Bornou. Quelques-unes de ces peuplades demeurent pendant les grandes chaleurs dans des cavernes ou grottes. *Berdoa*, oasis nommée par Léon, pourrait bien être identique avec le chef-lieu de *Tibbos-Bourgon*.

Etat de Tripoli.

L'Etat de *Tripoli* proprement dit s'étend au nord du Fezzan, entre la grande et la petite Syrte, ou le golfe de Sidra et celui de Gabes.

Climat et productions.

Le climat est des plus désagréables ; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. Le sol, médiocrement fertile, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers et une foule d'autres arbres fruitiers ; aussi des légumes de toute espèce, les choux, les navets, les ognons abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. A deux journées au midi de Tripoli, il y a sur le mont Garean une grande plantation de safran. Les lions et les panthères se montrent très-rarement; il y a beaucoup de chakals et de hérissons. Les serpens et les scorpions sont très-incommodes (1).

Villes

La géographie comparée des villes est environnée d'une obscurité que nous ne saurions dissiper. Trois villes se distinguaient dans la région syrtique ; elle en prit, dans le cinquième siècle, le nom de *Tripoli* ou région des trois villes. Mais quelles étaient ces villes ? A quelles

---

(1) *Rothmann*, Lettres sur Tripoli, dans *Schlœtzer*, Correspondance politique, vol. IX, cah. 6 (en allemand).

positions modernes répondent-elles ? Voilà deux questions qui exigeraient une longue et aride discussion. Il paraît certain que lors des premières invasions des Arabes, la ville de *Sabrata*, apparemment comme chef-lieu de la province (1), avait pris dans le langage usuel le nom de *Tripolis;* elle porte encore ceux de *Sabart* et de vieux *Tripoli;* ses habitans se réfugièrent dans l'endroit où s'élève aujourd'hui le nouveau *Tripoli*. Cette dernière ville a pu porter chez les Byzantins le nom de *Neapolis;* mais elle était certainement différente de celle que Pline et d'autres anciens indiquent sous ce nom. Etait-elle identique avec *Océa?* C'est ce qu'on a nié sans des raisons décisives. Elle est au moins une ville ancienne, puisqu'elle possède un arc de triomphe dédié, comme il paraît par les restes de l'inscription, à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et à son collègue dans l'empire, Lucius Verus (2). Reprise sur les Arabes par Roger de Sicile, occupée par les troupes de Charles-Quint et par les chevaliers de Malte, elle est toujours retombée dans les mains des Musulmans ; mais l'industrie et le commerce ont souffert par ces révolutions. On y fabrique des étoffes : de vieilles fortifications protégent faiblement le port qui s'ouvre en demi cercle. Antiquité de Tripoli.

A l'est de cette capitale est *Lebida*, l'ancienne *Leptis magna*, avec des restes d'un temple, d'un arc de triomphe et d'un aqueduc (3), ainsi que *Mesurate* ou *Mezrata'*, siége d'un bey. A l'ouest, on remarque *Arzori*, qui paraît avoir eu assez d'importance pour donner son nom à la province dans le cinquième siècle (4), et l'île des Lotophages, aujourd'hui de *Zerbi*. Les petites villes qui bordent les deux Syrtes, obscures dans la géographie moderne comme dans l'ancienne, semblent disparaître aussi rapi- Diverses villes.

(1) Au lieu de *Subuentène*, nom de province chez Orosius, il faudrait lire *Sabratène*. (2) Voyage pittoresque de la Caramanie, etc., tiré du cabinet de sir *Robert Ainslie*, Londres, 1809. (3) *Stromberg*, Remarques sur le commerce de Tripoli, en suédois. (4) *Arzugum regio.*

dement que les collines de sable mobile qui les environnent. Les villages populeux du mont Garean sont en partie composées de grottes taillées dans les rochers ; les tombeaux se trouvent quelquefois placés au-dessus des demeures des vivans (1).

Gouvernement. Marine. L'Etat de Tripoli, très-étendu, mais dépeuplé, rempli de parties stériles, et livré à l'anarchie, est le plus faible des *États* qu'on nomme *Barbaresques*. Le prince héréditaire, le *pacha* qui y règne, n'ajoute au titre que le nom de *bey*, et non pas celui de *dey* (2); il se trouve, plus que les princes d'Alger et de Tunis, dans la dépendance du grand-seigneur. Il n'entretient point de troupes réglées, et sa marine consiste en quelques chebecks et *polacres* armés. La frégate danoise la *Naïade*, de 40 canons, commandée par M. *Sten-Bille*, attirée perfidement dans le port de Tripoli, y fut attaquée par toute la marine tripolitaine ; la frégate dispersa tous les chebecks et les polacres, et fit trembler le pacha dans son palais : il proposa des conditions moins onéreuses que celles qu'il exige ordinairement.

Tripoli exporte de la laine venant de Barca, de la poudre d'or, des plumes d'autruche et des esclaves venant de l'intérieur de l'Afrique, du séné, de la cire et du maroquin. Il y arrive régulièrement des caravanes de Fezzan, de Maroc et de Tombouctou.

Royaume de Tunis. A l'ouest de Tripoli est le royaume de *Tunis* : c'était autrefois l'Afrique propre, et le siége principal de la puissance carthaginoise. Dans le moyen âge, l'Etat de Tripoli était soumis à celui de Tunis, dont Barberousse s'était emparé en 1533. Aujourd'hui les Tunisiens, plus civilisés que les Algériens, leur sont inférieurs en puissance, et maintiennent à peine leur indépendance. L'Etat renferme quatre à cinq millions d'habitans. Les Maures, agriculteurs et commerçans, sont moins nom-

(1) *Rothman*, Lettres sur Tripoli. (2) *Martens*, Recueil des Traités, II, p. 539.

breux que les Arabes nomades. Le nom de *hanefi* comprend la milice turque et mamelouke, aujourd'hui privée de toute influence. Les princes, devenus héréditaires, descendent d'un renégat grec et d'une esclave génoise ; mais ils s'entourent de Maures. L'armée régulière ne s'élève pas à vingt mille hommes, et la marine consiste en quelques bâtimens armés pour la course. Les Tunisiens, cultivateurs et industrieux, sont moins adonnés à la piraterie que les autres Barbaresques. Les revenus de l'Etat peuvent aller à vingt-quatre millions de livres (1). Gouvernement.

La chaleur devient insupportable en juillet et août, lorsque le vent du sud apporte l'air enflammé de l'intérieur de l'Afrique : des branches de l'Atlas présentent des régions élevées et fraîches ; une plaine fertile borde le *Méjerdah*, le *Bagradas* des anciens. Parmi les minéraux, on a observé l'albâtre, le cristal, l'argile, la plombagine, le fer et le plomb. Le bétail y est petit et d'une espèce délicate, et les chevaux ont dégénéré. Les brebis de Zaara sont aussi grandes que les bêtes fauves. Il y a des lions, des panthères, des hyènes, des chakals et autres animaux féroces. Climat. Productions

La partie du midi est sablonneuse, peu montueuse, stérile et comme desséchée par un soleil ardent. On y voit un grand lac appelé *lac Loudéah* : peu profond, il est traversé par les caravanes dans l'espace de cinq lieues (2) : c'est le *Palus Tritonis* des anciens. La contrée voisine de la mer est riche en oliviers, et présente un grand nombre de villes et de villages bien peuplés. Mais la partie qui est à l'ouest est remplie de montagnes et de collines arrosées par de nombreux ruisseaux, dont les environs sont extrêmement fertiles, et produisent les plus belles et les plus abondantes moissons. La rivière de Méjerda même n'est pas navigable dans l'été. En général, le sol est imprégné de sel marin et de nitre, et les Le lac Loudéah.

(1) Mémoire sur Tunis, dans l'Itinéraire à Jérusalem, par M. de *Châteaubriand*.—*Mac-Gill*, Relat. de Tunis, Londres, 1811, p. 24-39, etc.
(2) *Brun's*, Afrika, VI, p. 329.

sources d'eau douce y sont plus rares que les sources salées.

Ville de Tunis.

Parmi les villes africaines, celle de *Tunis* tient une des premières places; elle a un port et de bonnes fortifications : on n'y a d'autre eau douce que celle de pluie. Cette ville a des manufactures de velours, de soieries, de toiles et de bonnets rouges à l'usage du peuple. Les principales exportations de Tunis consistent en étoffes de laine, bonnets rouges, poudre d'or, plomb, huile, maroquin. La France prend la part la plus active à ce commerce. Nulle part, dans la Barbarie, les Maures ne montrent autant de tolérance, autant de politesse. L'esprit commercial de l'ancienne Carthage semble planer sur ces lieux, si long tems le centre de la civilisation et de la puissance africaine. Les ruines de cette ancienne ville sont au nord-ouest de Tunis. Ses ports, jadis l'asile de tant de flottes redoutables, semblent en partie comblés par des atterrissemens : on voit au sud-est quelques restes des môles qui les enfermaient (1). Un superbe aqueduc atteste la puissance romaine à l'ombre de laquelle la seconde Carthage florissait. L'empereur Charles-Quint le fit dessiner, et le fameux Titien arrangea ce dessin pour servir de modèle à une tapisserie que la cour d'Autriche a dû faire exécuter (2).

Ruines de Carthage.

Parmi les endroits modernes, *Barda*, palais de résidence du bey, mérite d'être nommé; c'est le Versailles tunisien. La *Goletta*, fort bien entretenue, domine la rade de Tunis et l'entrée d'un grand étang à peine navigable pour des bateaux. *Biserta*, ville fortifiée, est située sur une lagune extrêmement poissonneuse : on pourrait y former un port magnifique.

Porto-Farina, située au nord-ouest sur la Méditerranée, a un port excellent, mais qui se comble. L'ancienne Utique, où Caton le jeune se donna la mort, n'en était pas éloignée. *Souza* ou *Souze*, ville commerçante, bâtie

(1) *Châteaubriand*, Itinéraire, III, p 186 *et suiv. Jackson*, Mém. sur les ruines de Carthage (en angl.). (2) *Fischer d'Erlach*, Architecture historique, liv. II. *Planche II*, Vienne, 1721.

sur un rocher, possède un château et un bon port sur la Méditerranée. *Hamamet*, *Sfakes* et *Gabes* ont aussi des ports ou des rades. Dans l'intérieur, on remarque *Kairouan*, ville fondée par les Arabes, et, pendant quelques siècles, capitale de l'Afrique. Les Musulmans en vantent la principale mosquée, soutenue, disent-ils, par cinq cents colonnes de granite. *Toser*, non loin du lac Loudéah, est un marché pour les laines.

Le bey de Tunis a quelquefois disputé à celui de Tripoli la suzeraineté du petit Etat de *Gadames*, reculé dans l'intérieur, au sud de la petite Syrte. Etat de Gadames.

Gadames avait autrefois un commerce florissant : il a diminué depuis que les caravanes, en se rendant de Tripoli à Tombouctou, ne s'y arrêtent plus ; elles s'arrêtent à Agadez. Toutes ces caravanes de l'intérieur apportent des esclaves, des plumes d'autruche, de l'ivoire, de l'ambre, des feuilles de séné et de l'or en poudre. Gadames est appelé, par un auteur moderne, *Gdamsia* (1).

En avançant vers l'Occident, nous entrons dans l'état d'*Alger*. Ce royaume, arrosé par la *Shellif* et le *Wadi-Jidi*, est traversé au sud par les chaînes de l'Atlas, appelées *Lowat* et *Ammer*. Nous avons décrit ces chaînes, et nous avons aussi parlé du mont de *Jurjura*, une des plus hautes de la Barbarie; cette chaîne a environ huit lieues de long dans une direction nord-est et sud-ouest; les chaînes de *Wannougah* et d'*Auress* en forment la continuation à l'est; pleines de rochers et de précipices, elles restent couvertes de neige pendant plus de neuf mois, peut-être même toujours. Etat d'Alger.

Suivant M. Desfontaines (1), le sol d'Alger, si l'on excepte les parties qui bordent le désert, est moins sablonneux et plus fertile que celui de Tunis; il a trouvé le climat plus tempéré, les montagnes plus élevées et en plus grand nombre, les pluies plus abondantes, les ruisseaux et les sources plus fréquentes, la végétation plus active Nature du sol et des productions.

(1) Flora Atlant. préface, p. 2.

et plus variée. Les montagnes arrêtent les nuages qui viennent du nord, les condensent par les neiges, dont leurs sommets sont couverts, et les font tomber en pluie. Il y a plusieurs rivières et sources salées, et on voit près du lac appelé *Marks*, une montagne de sel. On connaît plusieurs sources minérales; les tremblemens de terre y sont fréquens sans être redoutables. Ce que les Maures appellent *Schott* ou *Schatt*, est une plaine sablonneuse, quelquefois inondée, et qui reçoit cinq petites rivières.

Limites. Divisions. Shaw donne pour limite à cet Etat avec celui de Maroc, la montagne Trara, qui s'étend du nord au sud, et dont la pointe septentrionale forme le cap Hone, nommé par les habitans *Hunein* ou *Mellack*; d'autres l'étendent jusqu'à la petite rivière de Mulloia ou Malva. Peu importe; car le pays qui se trouve entre les deux Etats est le *désert Angara*, contrée sablonneuse qui paraît encore, comme du tems de Léon l'Africain, servir de séjour aux lions, aux autruches et aux Arabes voleurs, qui y dépouillent le voyageur sans défense. Du côté du midi, l'Etat d'Alger ne s'étend guère que jusqu'à la rivière Wadi-Jiddi. Il est partagé en quatre provinces : *Mascara* à l'ouest, *Alger*, *Titeri* au sud d'Alger, et *Constantine*, qui est la dernière vers l'est, et confine à Tunis.

Le pays de *Zab* au midi, habité par des Arabes ou des Berbers nomades, reconnaît faiblement la domination algérienne, dont les limites, incertaines au midi, se perdent dans le désert.

Ville d'Alger. *Alger*, ville de 80,000 âmes, s'élève en amphithéâtre au fond d'une rade fortifiée, mais peu sûre lorsque le vent souffle du nord. Les nombreuses et jolies maisons de campagne, semées sur un amphithéâtre de collines parmi des bosquets d'oliviers, de citronniers et de bananiers, présentent un aspect champêtre, paisible et peu analogue au caractère d'une nation de pirates (1). Dans

(1) *Hebenstreit*, dans *Bernoulli*, Collect. des Voyages, IX, p. 323.

la province d'Alger, la ville de *Shersel*, l'ancienne Césarée, étale ses ruines au pied d'une montagne couverte de vergers. Sur la côte de la province de Mascara, on trouve *Mostagan*, ville considérable, *Arséou*, port d'où l'on exporte du blé, et *Oran*, forteresse longtems occupée par les Espagnols, qui l'ont rendue aux Algériens, en se réservant le fort de *Marsalkibir*, situé de manière à dominer une grande et bonne rade. *Telemsen* ou *Tlemçan* est toujours la principale ville de l'intérieur, quoique le bey gouverneur ait établi sa résidence à *Mascara*; celle-ci est bien fortifiée, l'autre a des manufactures en laine. Parmi les tribus nomades de cette province, les *Beni-Ammer* avaient en grande partie adopté la langue et les mœurs des Espagnols d'Oran. Dans la province de Titeri où la ville de *Blida* occupe un site riant, il y a des tribus indépendantes. La province de *Constantine*, gouvernée par un bey très-puissant, forme presque un Etat indépendant. On remarque sur la côte *Bougia*, avec un bon port où les montagnards vendent du bois de construction, des figues et de l'huile; *Coullou*, qui exporte des cuirs de bœuf; *Bona*, dans une contrée si riche en olives, limons, jujubes, figues et autres fruits, qu'on les laisse périr sur les arbres; enfin *la Calle*, poste d'une compagnie de commerce française, dont le principal objet était la pêche du corail. L'intérieur renferme les villes de *Tubnah*, *Messila*, *Medrashem*, avec le tombeau de Syphax. *Tifseh*, place forte contre les Tunisiens, et surtout la capitale *Constantine*, peuplée de près de 100,000 âmes, et ornée de plusieurs beaux restes d'architecture romaine. Non loin de cette ville, les sources pétrifiantes, nommées les *Bains enchantés*, font naître de petites pyramides naturelles par le dépôt de matières calcaires dont leurs eaux sont chargées. Les *Coucos* et les *Beni-Abbes*, aux environs de Bongia, les *Henneischas*, sur la frontière de Tunis et les bords de la Mejerdah, sont des tribus puissantes de Kabyles, qui ont pour le bey de Constantine une obéissance aussi précaire qu'est la

Villes de la province de Mascara.

De celle de Constantine.

sienne envers le dey d'Alger. Dans les monts *Auress*, le romanesque voyageur Bruce prétend avoir rencontré une tribu distinguée par un teint blanc et des cheveux roux; il a cru y voir un reste de Vandales (1). Ils se marquent au front d'une croix grecque.

Le pays de Zab, arrosé par le fleuve *El-Djidid*, qui se perd dans un marais, nourrit à peine ses habitans, connus sous le nom de *Biscaris*. C'est un désert semé de quelques bosquets de dattiers. Les contrées de *Wadreag* et de *Guargala* au sud, de *Sobair* et de *Tegorarin* à l'ouest, paraissent appartenir à des Berbers indépendans.

Habitans. Il y a dans Alger environ 14 ou 16,000 Turcs; le reste de la population consiste en *Coloris* ou *Kuloglous*, en Juifs, en Maures, en Cabyles ou Berbers, en Arabes pasteurs, en esclaves nègres, en chrétiens libres et esclaves. Les *Coloris* ou *Kuloglous* sont la postérité des Turcs avec les femmes maures et les négresses. Ils tiennent le milieu entre les Maures et les Turcs ; ils occupent des emplois, mais non les premiers ; plusieurs sont fort riches. Ils diffèrent peu des Turcs par la figure, et ces deux classes d'hommes se jalousent mutuellement. Le gouvernement est à la fois despotique et aristocratique. L'armée, qui est composée de Turcs, choisit le dey ou souverain, dont le pouvoir arbitraire paraît cependant mitigé par les principaux officiers qui composent le divan, dont les membres sont choisis parmi les plus anciens guerriers. L'armée est composée d'environ six mille cinq cents Turcs; mais en cas de guerre et en armant les Coloris, la ville d'Alger pourrait mettre sur pied seize mille hommes. Les revenus qui proviennent des trois provinces, des impôts sur les Juifs et les Chrétiens à Alger, du monopole exercé par le gouvernement sur le blé, des prisonniers vendus, des confiscations, se montent à un million neuf mille piastres d'Alger. Les sciences et les arts sont à Alger dans le plus déplorable état. Les Algériens ne sont pas même très-habiles dans la construction

(1) *Bruce*, Voyage I, p. 27, édit. all.

des vaisseaux, et il n'y a que huit aires de vent marquées sur leurs boussoles. La chasse est pour eux une occupation importante ; ils se réunissent, en automne et en hiver, au nombre de cinquante à soixante pour chasser le lion, le léopard et autres animaux féroces.

Empire de Maroc.

L'*Empire de Maroc* est un reste des grandes monarchies africaines fondées par les Arabes. La dynastie des *Aglabites*, dont Kairouan, et, plus tard, Tunis fut la capitale, et celle des *Edrisites* qui résidaient à Fez, furent subjuguées par les *Fatimites*, qui, occupés de la conquête de l'Egypte, laissèrent usurper leurs possessions occidentales par les *Zeïrites*, auxquels succédèrent, dans les provinces de Tunis et de Constantine, les *Hamadiens* et les *Abuhafsiens*. Mais dans l'extrême occident, un prince des *Lemtunaa's*, tribu aujourd'hui ignorée du Grand Désert, choisit pour réformateur de son peuple, pour législateur et pontife, *Abdallah-Ben-Jasin*, homme extraordinaire qui vivait d'eau, de gibier, de poisson, mais qui épousait et répudiait tous les mois un grand nombre de femmes. Ce fanatique adroit créa la secte, d'abord très-zélée, et toujours très-ambitieuse, très-entreprenante des *Almoravides*, proprement nommée *Morabeth*. Elle sortit du désert, semblable à un tourbillon enflammé, qui menaçait tour à tour l'Afrique et l'Europe ; le chef de ces conquérans dévots prit le titre d'*émir-al-mumenim* ou prince des fidèles. Abutasfin bâtit en 1052 la ville de Maroc ou Merakasch. Joussouf envahit et soumit la plus belle partie de l'Espagne ; en même tems la domination religieuse et politique des Morabeths s'étendit sur Alger, sur le grand désert, sur Tombouctou et d'autres villes du soudan ; mais de nouveaux sectaires, plus austères, les *Mouahed's* ou *Almohades*, c'est-à-dire les Unitariens, conquirent, en 1146, ce grand empire de Mogreb ou de l'Occident. Moins heureux en Espagne, ils étendirent leur puissance en Afrique jusqu'à Tripoli ; leurs princes portaient le titre d'*émir-al-mumenim*, et même de *kalife*. Un siècle s'était écoulé lorsque des dissensions in-

Les Almoravides.

térieures livrèrent les Almohades aux attaques victorieuses de plusieurs rivaux, parmi lesquels les *Mérinites* se rendirent maîtres des royaumes de Fez et de Maroc. Cette dynastie, plus jalouse de conserver que d'acquérir, ne pensa point à rétablir le grand empire de Mogreb. En 1547, un *schérif* ou descendant de Mahomet mit un terme à la domination des Mérinites : sa postérité règne encore à travers des révolutions fréquentes. Au titre de schérif, les souverains du Maroc joignent celui de sultan.

Limites. L'Etat dont nous venons de retracer l'origine embrasse encore un territoire de cent quatre-vingts à deux cents lieues de long sur cent cinquante de large, presque aussi grand que l'Espagne, même en n'y comprenant que les parties cultivées des provinces ou royaumes de *Sedjelmessa*, de *Tafilet* et de *Darah*, situés au mont Atlas. Tous les voyageurs s'accordent à vanter la fertilité des royaumes de *Fez* et de *Maroc*, situés l'un au nord, l'autre à l'ouest de l'Atlas. Cette fertilité paraît néanmoins

Productions bornée aux lieux où des eaux suffisantes viennent au secours de la fécondité du sol et de la chaleur du climat. Quoique les habitans négligent presque entièrement la culture, il y vient des fruits et du blé, non seulement pour la consommation, mais encore pour l'exportation. Le Maroc nourrit une partie de l'Espagne. Le froment est le principal blé; l'orge, qui est aussi très-abondante, pousse des épis au mois de mars. L'avoine croît spontanément; l'olivier dans sa plus grande force, le citronnier, l'oranger et le cotonnier couvrent les collines; dans les plaines sablonneuses, les Maures font venir, à force d'irrigations, divers légumes, des melons, des concombres. Plusieurs variétés de la vigne réussissent dans les provinces septentrionales. Les chênes à gland doux, les chênes-liéges, les cèdres, les arbousiers, les gommiers peuplent les forêts. La minéralogie est négligée : il y a du cuivre, de l'étain, de l'antimoine; mais on n'exploite les mines que superficiellement (1). A l'exception de

(1) *Jackson*, account of Marocco. *Hæst*, Relation du Maroc.

trois mois d'été, le climat est très-agréable ; mais on redoute le vent chaud venant du désert, et qui règne pendant quinze jours ou trois semaines avant la saison pluvieuse, dont le commencement tombe en septembre. Les pluies ne durent pas sans interruption. Il tombe beaucoup de neige dans les vallées du mont Atlas.

Les rivières, peu profondes, ont généralement à leurs embouchures une barre qui en interdit la navigation aux gros vaisseaux : les plus grandes sont le *Mulluia* qui s'écoule dans la Méditerranée ; le *Subu*, le *Morbeia* ou l'*Ommirabie*, et le *Tensif*, qui se jettent dans l'Océan Atlantique. Rivières.

Sans nous embarrasser dans le labyrinthe de la topographie des provinces, remarquons les principales villes. *Fez*, capitale du royaume de ce nom, brille parmi les cités africaines par son ancienne réputation littéraire. L'amour des études est aujourd'hui presque éteint. Elle a conservé quelques manufactures de soie, de laine et de maroquin rouge ; un commerce assez actif et une population de trente, ou, selon d'autres, de soixante-dix mille âmes. *Méquinez*, dans la plaine à l'ouest de Fez, a mérité, par son climat salubre, d'être souvent la résidence du sultan. Sur la côte de la Méditerranée, les forteresses de *Melilla*, de *Pennon-de-Velez* et de *Ceuta*, possessions peu utiles de l'Espagne, rappellent les essais des chrétiens pour envahir à leur tour les terres de l'islamisme. *Tétuan*, ville de vingt mille âmes, possède des femmes si jolies et en même tems si sensibles, que la jalousie musulmane en a dû interdire le séjour aux Européens (1). *Tanger* ou *Tandja*, ville joliment située sur le détroit, est devenue le siége de la plupart des consuls européens. En passant le cap Spartel, on rencontre sur les bords de l'Océan Atlantique la ville considérable de *Larache* ou *El-Araisch*, à l'embouchure de la rivière de Luccos qui forme un port ; *Mamora*, au sud de plusieurs grands lacs, et *Salé*, jadis une Villes du royaume de Fez.

(1) *Agrell*, Lettres sur le Maroc.

espèce de république de pirates, aujourd'hui une ville de commerce, résidence du consul français, et séparée par la rivière Buragrag de la ville de *Rabat* ou *Nouveau Salé.* Après la ville d'*Azamor* sur le Morbeya, commence le royaume de Maroc.

Villes du royaume de Maroc.

La capitale de ce royaume et la résidence ordinaire du sultan s'appelle proprement *Merakasch ;* elle renferme, selon les meilleurs auteurs, vingt à trente mille habitans, des manufactures de soie, de papier, de maroquin rouge, un vaste palais avec quelques salles richement meublées, de grands magasins de blé, construits par des architectes danois (1), et de nombreuses mosquées, l'une desquelles portait sur ses minarets quatre pommes d'or qu'on disait enchantées, mais qu'un schérif n'a pas craint de faire enlever (2). Sur la côte, nous voyons *Mazagan*, forteresse portugaise, assiégée inutilement par deux cent mille Maures ; *Valadia*, le meilleur endroit pour former un port sur cette côte, où des courans rapides et des rafales violentes font désirer aux navigateurs un asile ; *Safi* ou *Asafi*, petite ville au pied de l'Atlas; *Mogador*, la grande place de commerce de tout l'empire, bâtie régulièrement sur les plans d'un ingénieur français, fortifiée et pourvue d'un port qui, comme tous les ports de cette côte, se comble de sables; enfin, *Agadir* et *Santa-Cruz*, le dernier port marocain au sud, dans la province de *Sus*, qui a pour chef-lieu *Tarodant*, ville considérable dans l'intérieur, et place d'armes contre les nomades.

Villes au sud de l'Atlas.

Les villes de *Tafilet* et de *Sedjelmessa*, au sud-est de l'Atlas, peu connues aujourd'hui, étaient autrefois très-florissantes. Il paraît qu'encore aujourd'hui les caravanes pour l'Egypte et le Soudan s'y réunissent, ou du moins y passent. Tafilet possède, selon Jackson, de très-bonnes manufactures d'étoffes de laine.

---

(1) *Hœst.*, p. 76-78, etc. (2) *Saint-Olon*, cité par *Bruyzen La Martinière*, à l'article *Maroc*.

Un écrivain récent, M. Jackson, consul anglais à Mogador, a émis, sur la population de l'empire de Maroc, une opinion entièrement opposée à celles de la plupart des voyageurs qui nous représentent ce pays comme extrêmement dépeuplé, et ne comptant que cinq à six millions d'habitans (1). Cet auteur assure avoir pris des informations particulières à ce sujet; mais il n'en indique pas toujours la source précise; il prétend avoir vu les registres impériaux où sont inscrits tous les contribuables, mais il ne nous dit pas comment ces registres sont tenus, et quelle garantie on a pour leur exactitude. Quoi qu'il en soit, voici les sommes qu'il donne : Sur la population du Maroc.

Villes de tout l'Empire	936,000 habitans.
Royaume de Maroc et de Fez, à l'ouest du mont Atlas	10,300,000
Tribus nomades au nord de l'Atlas	3,000,000
Tafilet, royaume à l'est de l'Atlas	650,000
Total de l'empire	14,886,000 habitans.

Comme la surface totale des Etats de Maroc est de quarante-six mille sept cent soixante-dix-sept lieues carrées (2) (à 25 au degré équatorial), la population relative serait de trois cent vingt-cinq habitans par lieue carrée, en considérant le tout ensemble; mais il faut distinguer deux parties entièrement différentes, celle à l'ouest ou au nord de l'Atlas, et celle à l'est et au sud; la dernière, qui se confond peu à peu avec le désert, n'aurait que sept cent mille habitans sur une surface de dix-sept mille cinq cents lieues carrées; ce qui ne donne que quarante individus par lieue carrée, tandis que la partie maritime ou les royaumes de Fez et de Maroc auraient, sur une surface de vingt-six mille deux cent soixante-dix-sept lieues carrées, une masse de plus de quatorze millions d'habitans; ce qui porterait la population relative à cinq cent vingt-trois individus par lieue carrée, proportion

(1) *Chenier, Lamprière*, etc., etc. Voyez *Brun's* Afrika, VI, p. 60.
(2) *Gatterer*, Géographie, p. 123 (en all.)

aussi forte probablement que celle qui existe en Espagne ou en Turquie, et qu'il est difficile d'admettre, sans un nouvel examen, dans une contrée si exposée à des troubles intérieurs, si mal gouvernée, si dépourvue de moyens de civilisation. M. Jackson donne à la ville de Maroc deux cent soixante-dix mille habitans, et à celle de Fez, trois cent quatre-vingt mille. Est-il possible d'admettre, est-il même nécessaire de discuter des assertions aussi manifestement absurdes ? Des voyageurs très-estimés n'accordent à la première de ces villes que trente mille, et à l'autre soixante-dix mille ; encore craignent-ils d'exagérer (1).

Gouvernement. Les peuples de l'Empire marocain, esclaves d'un despote absolu, ne connaissent, pour ainsi dire, aucune espèce de loi positive ; ils n'ont pour règle que le bon plaisir de leur prince. Partout où il établit sa résidence, l'empereur rend la justice en personne ; il siége à cette fin ordinairement deux fois par semaine, quelquefois quatre, dans une place d'audience nommée *M'shoire* (2). C'est là que toutes les plaintes lui sont adressées ; tout le monde y trouve accès ; l'empereur écoute chaque individu, étranger ou indigène, homme ou femme, riche ou pauvre. Toute distinction de rang cesse, et chacun a le droit d'approcher du maître commun sans la moindre gêne. La sentence est prononcée sur-le-champ ; elle est toujours décisive, et le plus souvent juste.

Administration. L'administration marocaine, à l'exception de ces audiences impériales, est un tissu de désordres, de rapines et de troubles. Les gouverneurs des princes portent le titre de *kalife* ou lieutenant, et de *pacha* ou de *kaïd* (3). Ces gouverneurs réunissent dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire ; du moins ne renvoyent-ils aux juges que les affaires d'une nature très-compliquée. Dans quelques villes, comme à Fez, il y a des *kadis* ou juges indépendans et investis d'une

(1) *Hæst*, p. 78 et p. 84. (2) Chenier écrit *Meschouar*; Hæst, *Meschouar*. (3) *Hæst*, p. 184. *Jackson*.

grande autorité. Opprimés et vexés par le souverain et les courtisans, tous ces gouverneurs et juges oppriment et vexent à leur tour le peuple ; le plus simple officier pille légalement au nom de son maître. Les richesses qu'on peut entasser de cette manière, finissent par tomber dans les mains du sultan qui, sous quelque prétexte, fait destituer, accuser et condamner ceux qui ont amassé des trésors. Le souverain peut prendre à un sujet tout ce qui n'est pas rigoureusement nécessaire pour l'empêcher de mourir de faim ; les sommes confisquées sont censées être déposées dans le trésor commun des Musulmans ; et c'est là tout le compte que l'on en rend. On conçoit les effets d'un semblable système d'administration. Le peuple soupçonneux, cruel et perfide, ne respecte aucun lien; tous cherchent à se dépouiller les uns les autres; point de confiance, point de lien social, à peine des affections momentanées; le père craint son fils, et le fils déteste son père. Etat civil.

Les diverses religions qui admettent l'unité de Dieu, sont tolérées. Il y a des monastères catholiques à Maroc, à Mogador, à Méquinez et à Tanger ; cependant les moines catholiques, à Maroc et à Méquinez, sont surveillés de près et exposés à des vexations (1). Il est certain que les Juifs, extrêmement nombreux et répandus même dans les vallées du mont Atlas, sont traités avec l'inhumanité la plus révoltante. Leur situation civile et morale dans ce pays est un phénomène très-singulier. D'un côté, leur industrie, leur adresse, leurs connaissances les rendent maîtres du commerce et des manufactures ; ils dirigent la monnaie royale, ils lèvent les droits d'entrée et de sortie, ils servent comme interprètes et comme chargés d'affaires (2) ; d'un autre côté, ils éprouvent les vexations les plus odieuses, et même les traitemens les plus épouvantables. Il leur est défendu Religions. Situation des Juifs.

(1) *Hœst*, p. 161. *Lamprière*, p. 108. (2) *Hœst*, Relat., p. 144. *Lamprière*, p. 112-168.

d'écrire en arabe, et même de connaître les caractères arabes, attendu qu'ils ne sont pas dignes de lire le koran (1). Leurs femmes ont ordre de ne point porter des habits verts, et de ne voiler qu'à demi leur visage. Un Maure entre librement dans la synagogue, et maltraite même les rabbins. Les Juifs ne peuvent passer devant une mosquée que nu-pieds; ils sont obligés d'ôter leurs pantoufles à une grande distance. Ils n'osent pas monter à cheval, ni s'asseoir les jambes croisées en présence des Maures d'un certain rang. Souvent ils sont attaqués par les polissons dans les promenades publiques; on les couvre de boue, on leur crache au visage, on les assomme de coups; ils sont forcés de demander grâce en traitant de *sidi* ou seigneur, celui même qui vient de les outrager (2). Si un Juif, pour se défendre, lève la main contre un Maure, il court risque d'être condamné à mort. Travaillent-ils pour la cour ? ils ne sont point payés, et s'estiment heureux de ne pas être battus. Un prince *Ischem* se fit apporter un habit par un tailleur juif: l'habit n'était pas juste; aussitôt le prince veut massacrer le Juif; le gouverneur de la ville intercède, et le Juif en est quitte pour avoir la barbe arrachée poil par poil (3). A Tanger, il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux Juifs de marcher nu-pieds, sous peine d'être pendus la tête en bas. Enfin, on les condamne souvent à être jetés, comme Daniel, dans la fosse aux lions, à Maroc; mais comme les gardiens des lions sont Juifs eux-mêmes, il en arrive rarement des malheurs; les gardiens ont soin de bien nourrir les lions, et de ne laisser leurs compatriotes qu'une nuit dans la fosse (4).

Orgueil des Maures. Les Maures ont la plus haute idée d'eux-mêmes et de leur pays. Ces esclaves à demi-nus appellent tous les Européens *agein*, c'est-à-dire *barbares*. Ils possèdent quelques

(1) *Agrell*, p. 263. *Hœst*, p. 145. (2) *Hœst*, p. 143, p. 209. (3) *Agrell*, p. 89. (4) *Hœst*, p. 290.

vertus. Jamais un Maure ne désespère ; ni les souffrances ni les pertes ne lui arrachent une plainte ; il se soumet à tout ce qui lui arrive, comme déterminé par la volonté de Dieu ; il espère toujours dans un meilleur avenir. Les Maures n'admettent entre eux aucune distinction fondée sur la naissance ; il n'y a que les fonctions publiques qui donnent un rang particulier ; et parmi les étiquettes particulières qui règnent à la cour des princes de Maroc, l'auteur en cite une qui est très-singulière. Le nom de la *mort* n'est jamais prononcé devant la personne du sultan. Quand il est indispensable d'annoncer à ce souverain la mort d'une personne quelconque, on emploie la périphrase suivante : « Il a rempli sa » destinée ; » sur quoi le monarque répond gravement : « que Dieu lui fasse miséricorde ! » D'après une autre superstition, les nombres 5 et 15 ne doivent jamais être nommés en présence de ce prince (1). Étiquettes singulières.

M. Hæst évalue les revenus à un million de piastres, dont les douanes et les dîmes sont les principales sources. Le sultan forme ordinairement un trésor. L'armée, composée de vingt-quatre mille Nègres et de douze mille Maures, ignore la discipline et les manœuvres. La marine ne consiste qu'en corsaires ; il en existe quelquefois une cinquantaine : la position seule du pays nous rend incommodes ces ignares et timides navigateurs. Revenus.

Il est naturel qu'un pays aussi peu civilisé que le Maroc n'exporte que des matières premières ; en voici la liste d'après les relations comparées de tous les voyageurs : laine, cire (cinq mille quintaux) ; peaux de bœuf, maroquin, ivoire, plumes d'autruche, volaille et œufs (pour deux millions de francs, par les seuls ports de Larache et de Tanger, selon Lamprière) ; bestiaux pour le Portugal, mulets pour les Indes occidentales ; gomme arabique de qualité médiocre, cuivre brut, amandes, huile d'*argane* employée dans les fabriques de savon de Commerce d'exportation.

---

(1) *Hæst*, p. 222. *Agrell*, p. 296.

Marseille ; divers fruits, et du froment quand l'exportation est permise. On importe des draps, de la quincaillerie, du fer de la Biscaye, des épiceries, du thé; enfin du bois de construction, qui manque sur la côte, quoiqu'il soit probable qu'il s'en trouverait sur le mont Atlas si on se donnait la peine de l'y chercher. Dans l'an 1804, les exportations du port de Mogador ne dépassèrent point la valeur de cent vingt-huit mille livres sterling, y compris le droit des douanes ; les importations s'élèvent à cent cinquante mille livres sterling. Le commerce le plus actif des Marocains paraît être celui qu'ils font avec Tombouctou, au moyen d'une caravane partant d'*Akka* dans la province de Darah.

Le Biledulgerid. Après avoir ainsi parcouru toute la Barbarie, depuis les confins de l'Egypte jusqu'aux bords de l'Océan, l'ancienne routine des géographes nous appelle dans le *Biledulgerid;* mais cette division géographique n'existe pas en réalité. Le nom de *Belad-el-Djerid*, ou pays des dattes, est de la même classe que ceux de *Belad-el-Folfol*, pays du poivre, et *Belad-el-Tibr*, pays de l'or. De semblables dénominations ne sauraient indiquer une région circonscrite dans des limites précises. Les Arabes ont appelé pays aux dattes, toutes les contrées situées sur le penchant méridional du mont Atlas, au nord du grand désert. Cette lisière s'étend de l'Océan jusqu'en Egypte ; elle embrasse le Darah, le Tafilet, le Sedjelmesse, le Tegorarin, le Zab, le Guargala, le pays de Totser, Gadames, le Fezzan, Augéla et Siouah (1). Tous ces cantons sont déjà décrits à la place convenable. Le pays de Toster, sous Tunis, auquel Shaw et d'autres donnent le nom spécial de *Belad-al-Djerid*, porte proprement chez les géographes arabes celui de *Kastiliah* (2). D'autres voyageurs appliquent, d'une manière

(1) *Léon*, Afrique, p. 625, éd. Elz. (2) *Abulfeda*, Africa, p. 25. *Timimi*, cité dans *Edrisi*, éd. Hartmann, p. 257. *Paulus*, Mémorabil. III, p. 139.

non moins impropre, le nom de *Belad-al-Jered*, à la province de Darah, au sud de Maroc.

Le grand Désert ou le Sahara.

Le grand désert, nommé en arabe *Sahara*, s'étend, dans l'acception ordinaire du mot, depuis l'Egypte et la Nubie jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis les pieds du mont Atlas jusqu'aux rives du Niger. Mais comme le Fezzan et l'Agades, du moins d'après les notions les plus récentes, coupent presque entièrement les déserts de Bilma et de Berdoa du reste de la Sahara, nous ne nous en occuperons pas ici. Le grand désert du nord-ouest de l'Afrique semble être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sables mouvans, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe (1). Les montagnes qui bordent l'Océan Atlantique ne présentent pas une chaîne, mais seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus. Les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en lignes semblables aux flots d'une mer. A Tegazza et en quelques autres endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous un banc de roche (2). On ne parle d'aucun autre minéral du désert; mais sur l'extrême lisière méridionale, Golberry a trouvé des masses de fer natif, dont la description confuse irrite en vain notre curiosité. Pendant la plus grande partie de l'année l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans (3). La pluie qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre (4), n'étend pas à tous les cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Une herbe aromatique, semblable au thym, la plante qui porte les *graines*

Sol et minéraux.

(1) *Marmol*, Afrique, III, p. 41. *Léon*, édit. des Elzévirs, p. 67.
(2) *Léon*, p. 633. (3) *Brisson*, Voyage, p. 24-35, 36, trad. all. (4) *Follie*, Voyage, p. 63, tr. all. *Brisson*, p. 45-161.

de Sahara, des acacias, et d'autres buissons épineux, des orties, des ronces : voilà la végétation ordinaire du désert ; rarement on voit un bosquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers (*mimosa Senegal L.*), situées à l'extrême lisière du désert, paraissent des colonies du règne végétal de la Sénégambie. Quelques singes, quelques gazelles se contentent de ces végétaux peu abondans. L'autruche y vit aussi en troupes nombreuses et se nourrit de lézards et de limaçons, et de quelques herbes grossières, entre autres de l'apocyn (1). Les lions, les panthères, les serpens, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes ; les corbeaux et divers autres oiseaux se précipitent sur les cadavres qu'ils disputent aux dogues des Maures. Ces animaux vivent ici presque sans boire. Les troupeaux consistent en chameaux, chèvres et moutons. Les chevaux, très-rares, sont quelquefois abreuvés de lait au lieu d'eau (2).

Animaux.

Endroits sur la côte.

La côte de Sahara présente quelques ports et mouillages. Ceux de *Rio-do-Ouro* et de *Saint-Cyprien* sont formés par de larges anses de l'Océan, semblables à des embouchures de fleuves. Le *golfe d'Arguin* et la rade de *Portendic* ont souvent été visités par les Européens. On remarque le cap *Bojador*, terreur des navigateurs du moyen âge, et, jusqu'en 1533, terme fatal de tous les voyages maritimes ; et le cap *Blanc*, qui, selon l'opinion la plus probable, fut la borne des découvertes des Carthaginois.

Tribus au nord du cap Blanc.

Les *Mouselmines* et les *Mongéarts* habitent vers le cap Bojador, et sur les hauteurs de cette côte très-dangereuse, ils font ordinairement des signaux aux vaisseaux, afin de les attirer à une perte inévitable. Alors ces féroces Africains s'emparent des marchandises et des hommes de l'équipage. Les *Wadelims* et les *Labdessebas*,

(1) *Cadamosto* dans *Sprengel*, Beytræge, XI, p. 112. *Shaw*, p. 453. *Poiret*, I, p. 280. (2) *Brisson*, p. 161. *Follie*, p. 63. Comp. *Léon*, p. 43.

qui demeurent près le cap Blanc, ont été décrits comme des monstres de cruauté par un Français qui eut le malheur de faire naufrage sur leurs côtes. Le sort des captifs est vraiment à plaindre; les Maures, en les emmenant dans l'intérieur du désert, les font marcher comme eux-mêmes, cinquante milles anglais par jour, en ne leur donnant le soir qu'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau, nourriture ordinaire de ces nomades. La plante des pieds, chez l'Européen, s'enfle horriblement par la chaleur du sable brûlant, que l'Arabe traverse sans inconvénient. Bientôt le maître s'aperçoit combien son esclave est peu propre aux travaux et aux fatigues d'une semblable vie, il cherche à s'en défaire; et après l'avoir traîné de marché en marché, il rencontre ordinairement quelque Juif voyageur, de ceux qui, établis à *Wadi-Noun*, parcourent le désert avec leurs marchandises. Le Juif donne pour le rachat du captif un peu de tabac, du sel et quelques vêtemens; il écrit ensuite à l'agent de la nation européenne à laquelle appartient le captif, et cherche à en tirer la somme la plus forte possible (1). Sort des captifs.

Les forêts de gommiers entre le cap Blanc et le Sénégal sont possédées par trois tribus nommées *Trarsas*, *Aulad-él-Hadgi* et *Ebraquana*; toutes les trois sont Arabes d'origine, et parlent leur langue maternelle; ils campent en troupe sans habitations fixes; ils sont mahométans. Tribus au sud du cap Blanc.

Le territoire de Trarsas est borné à l'ouest par l'Océan, et au midi par le Sénégal. Leur capitale, si l'on peut se servir de ce nom, est dans une oasis que l'on croit nommée *Hoden*. C'est là qu'ils paraissent se retirer dans la saison des pluies; mais ils cachent avec beaucoup de soin le lieu de leur retraite, qu'ils appellent leur patrie. On a lieu de croire seulement que ces oasis sont situées entre le 18e et le 22e degré de latitude septentrionale,

(1) *Jackson*, Relat. de Maroc. *Brisson*, Foll.e.

et entre l'Océan et le 7ᵉ degré de longitude de l'Ile-de-Fer. Le territoire de Brachnas ou des *Ebraquana* et des *Aulad-êl-Hadgi* est borné à l'ouest par les Trarsas, au midi par le Sénégal, à l'est par le Ludamar; au nord ils n'ont pas plus de bornes que les autres.

Portendik, sur la côte, est l'échelle pour le commerce avec les Trarsas; *Podor*, sur le Sénégal, est le rendez-vous des tribus plus orientales.

Mœurs des Maures. Ces Maures ou Arabes sont en général des hommes lâches et perfides, quoiqu'il se soit trouvé parmi eux des individus distingués par leur courage et par des vertus. Cruels quand ils sont les plus forts, traîtres et sans foi, ils ne connaissent aucun sentiment généreux ni humain; leurs traits farouches répondent à leurs manières barbares; leur couleur cuivrée, chargée de rouge et de noir, a quelque chose de sinistre.

Golberry, qui nous en fait cette peinture, a vu leurs femmes sous un plus agréable aspect, du moins dans leur jeunesse. Selon lui, elles sont jolies dans cet âge heureux; elles ont les traits fins, doux et réguliers; leur couleur tire sur le jaune pâle, mais leur teint est plus clair que celui des hommes. Ils vivent sous des tentes. Là, hommes, femmes, enfans, chevaux, chameaux et autres animaux, restent ensemble pêle-mêle et sous le même abri; les camps qu'ils établissent sur les bords du fleuve sont composés de l'élite des tribus; ils se nourrissent de millet, de maïs, de dattes et de gomme, et leur sobriété est difficile à concevoir. Ce sont les oasis qui leur fournissent la plupart de leurs fruits; les palmiers-dattiers y sont surtout en abondance. Ils ont des bœufs à bosse, et d'excellens chevaux, dont la course rapide atteint celle de l'autruche.

Nos métiers et nos arts ne sont pas étrangers à ces peuples barbares; ils les exercent même avec adresse. Ils ont des tisserands, qui, avec des appareils très-simples et portatifs, fabriquent des étoffes de poils d'animaux, surtout de chèvre et de chameau; ils ont même

le secret de la préparation du maroquin ; ils savent employer à des usages utiles les peaux des lions, des léopards, des panthères, des hippopotames ; ils amincissent les peaux d'agneaux jusqu'à en former des feuilles comme celles du papier : ils leur donnent ensuite différentes couleurs, et les emploient à des ornemens ; ils forgent des étriers et des brides d'une seule pièce, ainsi que des sabres et des poignards, dont ils savent incruster et damasquiner les poignées. Ils en ornent les fourreaux de plaques d'or et d'argent ; enfin, ils ont des orfèvres et des bijoutiers ambulans qui fabriquent des bracelets, des chaînes, des anneaux d'or, des filigranes et des ornemens arabesques, dont ils enrichissent avec beaucoup d'adresse les ornemens pour la parure des femmes et des princes.

Plus à l'est, nous ne connaissons les tribus du désert que par la caravane ou *akkabah* marocaine qui se rend tous les ans à Tombouctou.

Les *akkabahs* ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert de *Sahara*, qui n'offre nulle trace de chemin frayé ; mais elles se détournent tantôt à l'ouest, et tantôt à l'est, selon la position des oases. Ces terres brillantes de végétation, semées dans ce vaste désert comme les îles dans l'Océan, servent de lieu de repos et de rafraîchissement aux hommes et aux animaux. Telle est la violence du vent brûlant nommé *samum* ou *shume*, que souvent sa chaleur desséchante absorbe l'eau renfermée dans des outres que portent les chameaux pour l'usage des marchands et des conducteurs. Un monument attestait, du tems de Léon l'Africain, la fin déplorable d'un conducteur et d'un marchand, dont l'un avait vendu à l'autre, pour dix mille dragmes d'or, la dernière jatte d'eau qui lui restait. Tous les deux avaient péri. En 1805, une *akkabah* composée de deux mille personnes et de dix-huit cents chameaux, n'ayant point trouvé d'eau aux places ordinaires de repos, hommes et animaux, tous périrent de soif. La véhémence d'un vent brûlant qui dans ces vastes plaines soulève et roule

Caravane marocaine.

Dangers qu'elle court

des flots d'un sable rougeâtre, donne au désert une telle ressemblance avec l'Océan agité par les vagues, que les Arabes le nomment *une mer sans eau* (*el bahar billâ mâa*). Ils connaissent assez la position des étoiles pour se diriger au moyen de l'étoile polaire : aussi préfèrent-ils marcher pendant les nuits brillantes de ces climats, plutôt que d'affronter dans le jour l'ardeur d'un soleil dévorant.

Route de cette caravane.

Les *akkabahs* marocaines mettent environ cent trente jours à traverser le désert, en y comprenant les différens séjours aux oases, ou lieux de rafraîchissement. Partant de la ville de *Fez*, et faisant à peu près trois milles et demi par heure, elles font des journées de sept heures, et arrivent en dix jours à *Wadinoun*, *Akka* ou *Tatta;* là, elles se reposent un mois pour attendre les autres caravanes qui doivent se réunir à elles. On emploie ensuite seize jours pour aller d'*Akka* à *Tarassa*, où l'on prend encore un repos de quinze jours. On repart pour *Arouan*, autre station éloignée de sept journées ; les *akkabahs* y restent quinze jours, et se remettent en marche pour *Tombouctou*, où elles arrivent le sixième jour, après un voyage de cent vingt-neuf jours, dont cinquante-quatre de marche et soixante-quinze de repos. Une autre caravane qui part de *Wadinoon* et de *Sol-Assa*, traverse le désert entre les montagnes noires du cap *Bojador* et le *Gualata*, passe au *Tarassa* occidental (probablement le pays des Trasarts), où elle s'arrête pour recueillir du sel, et arrive à *Tombouctou* après un voyage de cinq ou six mois. Cette *akkabah* va jusqu'à *Jibbel-el-Bud*, autrement les montagnes blanches, près du cap *Blanc*, et traverse le désert de *Magaffra* au canton d'*Agadir*, où elle se repose vingt jours. Le convoi qui escorte ces caravanes appartient à la tribu sur le territoire de laquelle elles passent ; ainsi, en traversant celui de *Woled-Abuseid*, elles sont accompagnées par un grand nombre de soldats et par deux *sebayers* ou chefs de la peuplade, qui, après les avoir conduites sur le

territoire de *Woled-Deleim*, reçoivent leur récompense, et remettent l'*akkabah* qu'ils protégent aux soins des chefs de ce district; ceux-ci les escortent jusqu'aux confins du territoire de la tribu *Magaffra*, où d'autres guides les accompagnent jusqu'à *Tombouctou*. Quelquefois une caravane, plus hardie ou plus pressée que les autres, essaie de traverser le désert sans être escortée; mais il arrive rarement qu'elle n'ait lieu de se repentir de cette entreprise imprudente, en tombant entre les mains des deux tribus de *Dikna* et d'*Emjôt*, qui habitent les frontières septentrionales du désert.

Soumis à une religion qui défend l'usage des liqueurs enivrantes, les marchands de caravane ne connaissent d'autre boisson que l'eau; des dattes et de la farine d'orge suffisent à leur nourriture pendant un voyage de plusieurs semaines à travers le désert. Leurs habits sont d'une égale simplicité. Fortifiés par cette frugalité, soutenus par l'espoir du retour, ils chantent pour abréger les longues heures du voyage; c'est surtout lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque les chameaux semblent prêts à succomber de lassitude, que leurs chants ont plus de vivacité et d'expression; la mélodie et la douceur de ces chants raniment et soutiennent les chameaux. A quatre heures du soir on dresse les tentes, on récite en commun les prières; et après le souper, qui succède à cet acte de dévotion, tous s'asseyent en cercle, causent ou content des histoires jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer leurs yeux. L'arabe s'adoucit extrêmement dans la bouche des conducteurs de chameaux; cette langue devient aussi douce et plus sonore que l'italien : leur dialecte particulier ressemble à l'ancienne langue de l'alcoran, qui, pendant douze cents ans, n'a presque point souffert d'altération. Les Arabes de *Mogaffra* et ceux de *Woled-Abusebah* improvisent avec beaucoup de facilité; les femmes, fort habiles en poésie, distinguent favorablement les jeunes Arabes qui excellent dans cet amusement spirituel. Manière de vivre de ces voyageurs.

Déserts et oasis du centre.

Nous ignorons la situation précise des déserts de *Zuenziga* et de *Targa*, mentionnés par Léon : ils doivent être au nord de l'oasis de *Tuat* ou *Thouat*. Les *Lemtuna* de cet écrivain paraissent faire partie des Touaryks des modernes. *Agadez*, grande ville, peuplée de marchands d'esclaves, et située au midi de Tezzane, prend aussi le nom de *Touaryk* (1), probablement d'après le peuple dont elle est le principal établissement.

De l'origine du désert

Ce grand désert que nous venons de décrire ne serait-il que le bassin desséché d'une mer ? Diodore parle d'un *lac des Hespérides* mis à sec par un tremblement de terre ; peut-être les régions du mont Atlas, autrefois entourées d'une double méditerranée, ont-elles formé cette célèbre *île Atlantique* qu'on cherche partout, et qui ne se retrouve nulle part. Sur les bords du grand désert on a découvert d'immenses amas de dépouilles d'animaux marins. Tandis que le Soudan manque entièrement de sel, les déserts du Sahara en sont comme parsemés. Pline et Léon disent, d'une voix unanime, que dans plusieurs cantons on taille le sel gemme comme on taillerait du marbre ou du jaspe ; l'on en construit des maisons. Tout est favorable à l'hypothèse ; mais tant qu'on ne connaît pas le niveau du désert, rien ne saurait la démontrer.

---

(1) *Abderrhaman*, dans le nouv. mus. allem. III, p. 988.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description de la Sénégambie et de la Guinée.*

La région que nous allons visiter atteste égalemeut le pouvoir bienfaisant de la nature et le génie pervers de l'homme. Ces contrées, où la tyrannie et l'ignorauce n'ont pu étouffer l'iuépuisable fécondité du sol, ont été jusqu'à nos jours le théâtre d'un éternel brigandage, et un vaste marché du sang humain.

Les côtes maritimes de cette régicn éprouveut le plus haut degré de chaleur que l'on connaisse sur le globe. La cause en doit être cherchée dans les vents d'est, qui arrivent ici après avoir traversé le sol brûlant de l'Afrique dans toute sa largeur (1). A Gorée, dans les années 1787, 1788, en novembre et en mai, le thermomètre de Réaumur s'est tenu entre 16 et 25 degrés ; pendaut la nuit il n'est pas descendu au-dessous de 12 degrés et demi. Depuis mai jusqu'en novembre il n'est pas descendu au-dessous de 20 degrés, ni monté au-dessus de 30. Il n'y a donc que deux saisons : l'une que l'on peut regarder comme un été modéré, l'autre comme une véritable canicule ; mais pendant toute l'année, le soleil, à midi, est insupportable : cependant, en général, la chaleur y est moindre qu'au Sénégal, où elle est de 36, et même de 44 degrés. Le baromètre y monte presque toujours dans les circonstances où il descend en France, c'est-à-dire au commencement des orages. Le vent souffle presque sans interruption du nord et du nord-ouest. Les vents alisés, ou d'est, ne se font sentir qu'à trente ou quarante lieues de la côte : le vent du sud y est très-rare.

Climat et température dans la Sénégambie.

Vents.

(1) *Schotte* dans *Forster* et *Sprengel*, Recueil des Mémoires pour la Géographie et l'Ethnographie, I, p. 55.

Dans la saison des grandes chaleurs on éprouve, pendant trente jours environ, un calme plat qui énerve les corps les plus robustes. Depuis les premiers jours de juin jusqu'à la mi-octobre, il tombe tous les ans seize à dix-huit grosses pluies qui donnent cinquante à soixante pouces d'eau : une seule en donne quelquefois six à sept pouces. Pendant le reste de l'année, les rosées sont considérables (1).

Température de la Guinée.

De toutes les contrées de l'Afrique occidentale, la côte d'Or paraît être celle qui éprouve la chaleur la plus intense. Près du Rio Volta, *Isert* a vu le thermomètre de Farenheit monter à 95 degrés et demi dans l'intérieur de la chambre, et à 134 degrés à l'air libre ; ce qui surpasse de 26 degrés la plus forte chaleur observée par Adanson sur les bords du Sénégal.

Vents.

Dans le golfe de Guinée, les vents soufflent ordinairement de sud-ouest, ce qui rend très-difficile la sortie des vaisseaux qui s'y hasardent. Cette marche du vent, contraire à celle des vents alisés, ne peut s'expliquer que par la raréfaction de l'air dans les parties centrales qui correspondent à la côte de Guinée. Comme la raréfaction est le produit de la chaleur, l'intérieur ne doit pas renfermer de hautes montagnes.

Ouragans.

Entre le cap *Verga* (2) et celui de *Palmes*, les ouragans, appelés *tornado's*, d'un mot portugais qui signifie tourbillons, sont très-fréquens pendant l'été et l'automne; ils s'annoncent par un petit nuage blanc qui paraît de cinq à six pieds de diamètre, et d'une immobilité parfaite : bientôt il s'étend et couvre une grande partie de l'horizon ; un vent impétueux se déploie en tourbillonnant ; il ne dure qu'un quart d'heure, mais, dans ce court intervalle, des arbres énormes sont déracinés, des cases sont renversées, des villages entiers sont détruits, des vaisseaux au mouillage sont brisés en morceaux. Ce fléau est in-

(1) *Adanson*, Voyage au Sénégal. *Wadstrom*, sur les Colonies, p. 55, trad. allem. de M. *Zimmermann*. (2) A 10 deg. de lat. N. et 16 deg. de long. O. de Paris.

connu dans le Sénégal, et même depuis le cap Blanc jusqu'au cap de Verga ; mais dans la Sahara il se fait sentir. Les vents agitent le sablon, qui est d'une finesse extrême; ils en forment des colonnes qui, élevées à une très-grande hauteur, deviennent des trombes de sables. Après diverses variations de formes, elles se dissipent quelquefois dans les airs, ou sont emportées à des distances immenses : quelquefois elles se brisent dans leur milieu avec un fracas semblable à l'explosion d'une mine (1).

Le *harmatan*, dont le nom paraît d'origine européenne (2), est un vent d'est qui règne principalement dans le Benin, et s'étend jusqu'à la côte d'Or ; il amène un brouillard sec; l'horizon en est obscurci ; la peau des animaux et des hommes se gerce. Les *harmatans* se font sentir vers les solstices (3). Le harmatan.

Vers les sources du Sénégal, du Joliba ou Niger, et du Mesurado, s'élève un noyau de montagnes d'où, selon les cartes les plus récentes, il sort des branches semblables à autant de rayons. Ce fait indiquerait des montagnes granitiques ou schisteuses. Mais les cartes ne sont-elles pas systématiques? Les nombreuses chutes des rivières supposent un sol qui s'élève en terrasses, par conséquent très-probablement calcaire. Les montagnes de la côte, depuis le cap Vert jusqu'à la Gambie, offrent quelques indices de volcans, mais des indices équivoques ; car les *laves* dont on les dit composées, paraissent n'être que du basalte qui n'est pas le produit du feu volcanique. Le pied du cap de Sierra-Leone est entouré de roches basaltiques, que les Anglais nomment *carpenter's rocks* ; et toute cette côte, en général, présente le même aspect. D'immenses terrains, formés par alluvion, donnent à la côte de Sénégambie quelque ressemblance avec la Guyane. Les îles au sud de la Gambie, noyées en partie sous l'eau, s'accroissent continuellement. Montagnes.

(1) Philosoph. Transact., LXX, p. 478. Mémoire de *Schotte*. (2) « *Air matant* ». (3) *Atkins*, Voyage, p. 147.

Rivières. Les rivières de cette contrée sont en grand nombre.
Le Sénégal. Le *Sénégal*, long-tems confondu avec le Niger, prend sa source dans le pays de Jallon-Kadou, et n'atteint la mer qu'après un cours de plus de trois cents lieues. Parmi les chutes de ce fleuve, celle près la roche Félou a mérité le plus d'attention; la roche arrête les eaux pendant sept mois de l'année; mais pendant le reste de l'année elles sont assez hautes pour passer par-dessus. A l'embouchure du Sénégal, une barre empêche l'entrée aux bâtimens qui tirent plus de dix pieds; mais en dedans la profondeur va jusqu'à trente pieds. La Barthe observe qu'en 1779 l'embouchure de la barre n'était qu'à quatre lieues de l'île Saint-Louis, et qu'actuellement elle est à cinq. Ces variations sont très-importantes pour le mouillage; elles doivent être attribuées aux courans, qui ayant alternativement deux directions, accumulent et emportent tour à tour un sable mobile. Cet effet s'observe à peu près sur toute la côte. Les bords du Sénégal deviennent pittoresques à cinquante lieues de la mer. Environné de collines, de montagnes, où des arbres de haute futaie, mêlés de jolis arbrisseaux, forment des voûtes et des amphithéâtres de verdure, ce fleuve offrirait le plus intéressant des voyages, si l'air malsain, l'aspect hideux des crocodiles et le mugissement de l'hippopotame n'en diminuaient les charmes : les marchands l'évitent même et aiment mieux aller par terre (1). Tandis que le Sénégal n'est navigable que pendant la saison des pluies, la *Gambie* ne l'est que pendant la saison sèche; on la remonte trente-sept milles anglais avec des frégates de quarante canons, et cent quatre-vingts avec de gros vaisseaux marchands (2); les pluies lui donnent un énorme volume d'eau, mais en même tems une telle rapidité que l'on ne peut y naviguer contre le courant. Ce fleuve, si large et si profond, n'a pourtant que deux cent vingt lieues de cours. Le *Rio-*

La Gambie.

(1) *Durand*, Voyage au Sénégal, p. 343. *Lamiral*, l'Afrique et le peuple Africain. (2) *Demanet*, *Labat*, etc.

Grande, non moins remarquable par sa profondeur et sa large embouchure, environné d'îles, n'a que la moitié de cette longueur. Un cours rapide, dirigé en ligne droite, distingue le *Rio-Mesurado*, d'ailleurs peu connu. Les rivières de la côte de Guinée paraissent prendre leurs sources dans les montagnes de Kong, éloignées de cent à cent-cinquante lieues. Le *Rio-Volta*, le moins connu, descend de cascade en cascade; mais la partie la plus enfoncée du golfe de Guinée reçoit le *Formosa*, le *Calabar* et d'autres rivières larges et profondes, qui ont formé à leur embouchure un delta plus grand que celui de l'Egypte. Nous exposerons ailleurs les raisons qui peuveut faire considérer ces rivières comme les embouchures du Niger.

A la tête des arbres s'élève ici ce colosse du règne végétal, l'immense baobab, l'*adansonia digitata* de Linné. Le savant danois Isert en a observé plusieurs espèces, quoique les botanistes n'en aient encore déterminé qu'une (1). Son fruit, surnommé *pain de singe*, nourrit abondamment les nègres qui, au lever du soleil, épient religieusement le réveil de ses fleurs fermées pendant la nuit. Il pare toute la Sénégambie et la Guinée de ses voûtes verdoyantes et surbaissées : le cap Vert, dit-on, a tiré de là son nom ; le tronc caverneux sert quelquefois de temple ou de salle d'assemblée à une peuplade entière : il est peu élevé, et M. Golberry en a observé un qui avait vingt-quatre pieds de haut sur trente-quatre de diamètre et cent quatre pieds de tour. Les forêts de ces contrées, aussi épaisses que celles de la Guyane ou du Brésil, renferment également des cocotiers, des palmiers, des mangliers, des bananiers ou pisangs, des tamarins, des papayers, diverses espèces de citronniers, d orangers, de grenadiers et de sycomores (2). On y

Végétation. Arbres forestiers.

(1) *Isert*, Voyage à la Guinée, p. 110-281. (2) *Labat*, Nouvelle Description, etc., I, p. 62; II, p. 322; III, p. 12-37, etc. *Schott*, dans *Sprengel*, I, p. 66-67. *Adanson*, Voyage au Sénégal.

remarque le faroubier ou courbari, qui fouruit une boisson agréable (1) ; l'*elaïs guineensis*, dont on tire de l'huile et uue espèce de beurre ; un arbre à pois, nouvelle espèce de *robinia* observée sur la côte d'Or ; un arbre ressemblant au tulipier, qui forme un nouveau genre dans la tétrandrie de Linné, et un autre, mal à propos appelé cèdre, qui est une nouvelle *avicennia* (2). Le précieux *schéa* ou l'arbre à beurre forme uue des priucipales richesses du royaume des Bambouks ; mais cet arbre, probablement du genre des *croton*, appartient plutôt à la Nigritie (3). Cependant un arbre à suif croît, selon Ræmer, sur la côte de Guinée.

Plantes aromatiques.

On a prétendu que le muscadier (4) et le cannellier (5) viennent ici spontanément, quoiqu'en petit nombre ; c'est une assertiou qui aurait besoiu des preuves les plus fortes. Il paraît certain que le *laurus cassia* croît dans les forêts. L'existence du caféyer (6) n'a rien que de probable, puisqu'ou sait qu'il vient au midi de l'Abyssiuie ; mais est-ce précisément l'espèce d'Arabie ? Parmi les autres plantes aromatiques, la Séuégambie et la Guinée possédent l'espèce de poivre appelé *malaguette*, le piment, le poivre d'Espagne (7) et le gingembre. Le coton prospère et surpasse même celui du Brésil. L'indigo

Gommes.

est excellent. On conuaît déjà un grand nombre de gommes précieuses que cette partie de l'Afrique fouruit au commerce : telles sont la gomme gayac, la gomme rouge astringente, la gomme copal, le suc d'euphorbe et le sang-dragou. Le courageux et habile suédois Wadstrom avait rapporté de l'Afrique quatorze espèces de bois précieux ; l'acajou et l'ébène eu étaieut. On y a trouvé beaucoup de bois propres à la teiuture.

---

(1) *Hymenæa curbaril*. L. v. *Labat*, IV, p. 363. (2) *Isert*, p. 116, p. 182, etc. (3) *Labat*, III, 345. *Ehrmann*, Histoire des Voyages, III, p. 72. Comp. *Ræmer*, Relat. de la côte de Guinée, p. 175. (4) *Clarkson*, Essay on the impolicy of the African Slave-Trade, p. 14. (5) *Smith*, A new voyage, p. 162. Comp. *Ehrmann*, Histoire des Voyages, X. p. 40. (6) *Wadstrom*, Essai sur les Colonies, p. 84. (7) Neuf espèces de poivre, *voyez Zimmermann*, not. sur *Wadstrom*, p. 67.

Les plantes alimentaires abondent. On cultive l'holcus de deux espèces, le *sorghum* et le *durra*; une troisième, nommée *holcus bicolor* par Isert, porte sur la côte d'Or le nom portugais *milho* ou millet, et rend jusqu'à cent soixante pour un. Le riz est cultivé dans les hautes terres. L'Amérique a donné à l'Afrique le maïs ou blé de Turquie; mais la patate paraît indigène (1). Les autres plantes herbacées qui servent à la nourriture, sont l'igname, le manioc ou cassave, la grosse fève que produit le *dolichos lignosus*, le délicieux ananas, qui croît dans les endroits les plus déserts; enfin différentes espèces de melons et de courges. Plantes alimentaires

Le tabac se trouve partout et en grande abondance; mais, excellent dans le Sénégal, il est de la plus mauvaise espèce à la côte d'Or. Les nègres aiment tellement à fumer cette plante, qu'ils supportent plus facilement la faim que la privation de cette jouissance. La canne à sucre, abondante et excellente, ne sert qu'à nourrir les éléphans, les cochons et les buffles, qui l'aiment beaucoup (2); quelquefois le nègre en boit le suc. L'abondance des aloès, des balsamines, des *gloriosa superba*, des tubéreuses, des lis, des amaranthes, donne à la fleuraison de ces contrées un aspect de pompe et de magnificence qui étonne le voyageur européen. Le trait le plus singulier de la végétation éthiopienne, c'est peut-être la hauteur à laquelle s'élève l'herbe de Guinée. Elevée de dix à treize pieds, cette plante forme d'immenses forêts herbacées, où des troupeaux entiers d'éléphans et de sangliers errent sans être vus. L'énorme serpent boa se cache sous ce gazon gigantesque. Souvent le nègre allume ces savanes pour rendre l'air plus pur ou la culture plus facile; alors, pendant la nuit, de larges fleuves de feu semblent sillonner la campagne et dissiper les ténèbres; mais pendant le jour, des colonnes de fumée couvrent l'horizon, Fleurs. Herbe de Guinée.

(1) Dans le Fetou on l'appelle *Broddi*; voyez *Muller*, Description de Fetou, p. 209 (Hambourg, 1673), et *Bosmann*, Voyage de Guinée, p. 312. (2) *Wadstrom*, p. 77.

et les oiseaux de proie les suivent en foule pour dévorer les serpens et les lézards étouffés daus les flammes. Ces sortes d'incendies ont paru, aux yeux de quelques savans, fournir l'explication la plus naturelle des *torrens de feu* qu'aperçut le carthaginois Hannon, daus son voyage au midi de Cerne (1).

Animaux. Aucune partie du monde ne nourrit de plus nombreuses troupes d'éléphans, de singes et de gazelles, de chevrotius, de rats et d'écureuils. Dans toute l'étendue de l'Afrique, l'éléphant vit sauvage ; uulle part il n'est apprivoisé. Les anciens avaient remarqué avec justesse que l'espèce d'éléphant d'Afrique est plus petite et moius courageuse que celle d'Asie ; mais ses défenses sont beaucoup plus grosses; l'ivoire, plus dur, jauuit moins promptement ; il fournit presque tout celui du commerce. L'hippopotame, qui, daus les eaux douces et marécageuses, devient moustrueux, se montre plus fréquemment au midi du fleuve Cassemance. Le rhiuocéros n'est guère connu, même daus le Beuin. Le liou est moins commun que la panthère et le léopard. L'hyène maculée ou tigrée est fréquente dans ces contrées, taudis que l'hyène ordinaire est la plus commuue dans le nord de l'Afrique. On redoute encore plus le chakal. La girafe, vue par Mungo-Park et d'autres voyageurs daus la Nigritie, s'égare quelquefois sur les côtes (2).

Singes. Les zèbres s'y rencoutrent par troupes, et les nègres les chassent pour avoir la peau et la chair.

L'espèce de singe la plus remarquable est le *simia troglodites*, nommé *kimpanzay* dans le Congo ; c'est le *jocko* de Buffou, qui l'a confondu avec l'orang-outang des Iudes. Ce singe se rapproche moins de l'homme, par sa couformation physique, que l'oraug-outang ; il le surpasse peut-être par sou intelligence : un voyageur récent assure qu'il n'est pas commun (3). Le hideux mau-

(1) Comp. notre vol. I, p. 76. (2) Dans *Sprengel* et *Forster*, I, p. 72, III, p. 140. (3) *Grandpré*, Voyage en Afrique, t. IV, p. 26.

drill varie avec l'âge, et Linné eu a mal à propos fait deux espèces (*simia maimon* et *mormon*). D'après un savant naturaliste, il ne s'est encore trouvé qu'en Guinée et au Congo (1). On y rencontre encore le pithèque, le singe-porc, l'hamadryade, le macaque, le diane, le moustac, le callitriche ou singe vert, *simia sabœa*; le blanc-nez, *simia petaurista*; et, en un mot, presque tous les singes de la famille des guenons, dont ces contrées paraissent être la patrie. Deux animaux remarquables, voisins des singes, n'ont encore été trouvés que dans la Sénégambie ; ce sont le *lemur galago* et le *lemur minutus*. Le poto est commun en Guinée. Les nègres du Sénégal prennent le zibeth tout jeune et l'apprivoisent. Parmi les antilopes et les gazelles, le *kob*, le *nanguer*, le *nagor*, habitent les bords du Sénégal et du Rio-Volta : il en est de même du *kével* et de la *corine*; ces antilopes vont par troupes innombrables, composées de plus de mille individus (2). Le sanglier d'Ethiopie peuple les bois marécageux ; mais l'espèce de cochon est petite et faible. Les chiens sont de la taille de nos braques, mais paraissent tenir un peu de l'espèce du mâtin ; ils ont le poil court, rude et roux, comme dans tous les pays chauds, et n'aboient pas (3). Les chevaux sur la côle d'Or sont petits et laids; mais Adanson admire le cheval du Sénégal ; ce fleuve est probablement la limite de la race berbère ou maure. L'âne y devient très-beau et très-fort. On voit quelques chameaux, mais en petit nombre, et on n'en trouve plus au sud du Sénégal. Les nègres élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres. L'oiseau trompette ou monoceros se trouve dans toutes les basses-cours des nègres, avec l'oie armée, l'oie d'Egypte, la peintade, et la plupart des volailles connues en Europe. Animaux domestiques.

Parmi la multitude d'oiseaux qui habitent les forêts,

(1) *Cuvier*, Ménagerie du Muséum, art. *Mandrill.* (2) *Golberry*, Fragmens sur l'Afrique, t. II. (3) *Rœmer*, p. 273. *Muller*, p. 244.

on remarque l'*ardea alba minor* ou l'aigrette, dont les plumes font un objet de commerce. Les jolis perroquets sont en quantité innombrable : leurs essaims sont chassés des arbres par le cri des singes. Adanson a vu le nid d'une énorme espèce d'aigle ou vautour nommé *n'ntann* par les indigènes. Le nid avait trois pieds de haut. On est affligé par des insectes venimeux, par des reptiles dégoûtans, par des nuées de sauterelles ; Isert en a distingué à la côte d'Or plus de vingt espèces différentes. Les caméléons y sont très-communs. Les abeilles sauvages y fourmillent ; leur miel et leur cire sont pour les nègres un objet de commerce. Dans les forêts solitaires, les termites, improprement nommées *fourmis blanches*, déploient leur étonnante industrie. Golberry a vu dans les bois de Lamayava à Albrida, sur les bords de la Gambie, des édifices pyramidaux de ces insectes, dont la hauteur allait à seize pieds, et dont la base occupait un espace de cent à cent dix pieds carrés. Les crocodiles, les cachalots et les lamantins habitent quelquefois tous ensemble les embouchures des grandes rivières. Des huîtres se suspendent en foule aux branches des mangliers qui les bordent ; elles sont bonnes à manger, grandes et grasses, mais elles n'ont pas la fraîcheur des huîtres du nord.

Les termites.

Les kauris.

Le kauris ou la coquille *cypræa moneta*, qui sert de monnaie dans toutes ces contrées aussi-bien que dans plusieurs pays de l'Inde, se pêche sur la côte du Congo et d'Angola (1), et on ne l'y apporte pas de l'Inde, comme l'ont dit quelques voyageurs. Cette coquille serait-elle étrangère aux côtes de la Guinée propre ? les voyageurs ne l'indiquent pas d'une manière claire (2). On prend aussi sur toutes ces côtes beaucoup de coraux et d'ambre gris. Les pêcheurs voisins du cap Blanc goudronnent leurs bateaux avec de l'ambre gris (3).

Ambre gris.

Sans doute le règne minéral de ces contrées équi-

(1) *Proyart*, Relat., p. 25. (2) *Bruns*, Afrika, IV, p. 347. (3) *Wadstrom*, p. 73.

noxiales n'est ni moins riche ni moins varié dans ses productions que les deux autres; mais nous le connaissons peu. Au nombre des objets les plus dignes d'attention, on doit compter les mines d'or que l'on dit exister dans le pays de Bambouk, situé entre le Séuégal et la Gambie, à égale distance de l'un et de l'autre. Si l'on en croit deux Français, Pelays et David, qui ont été envoyés dans ces contrées par l'ancienne compagnie des Indes de France pour examiner ces mines, elles sont situées près des villages de Natakou, de Sémayla, de Nambia, de Kombadyrie; mais ces dépôts, d'où les nègres tirent l'or, ne sont que des alluvions des mines véritables que recèlent les montagnes de Tabaoura. Quatre-vingts livres de terre brute mélangée, prise du puits du monticule de Natakou, ont fourni cent quarante-quatre grains et demi d'or. La mine de Sémayla paraît la plus riche (1). Il y aussi des mines d'or sur la côte d'Or, à Akim, à cinq journées de Christiansbourg, fort danois; mais elles sont peu abondantes. A douze journées plus au nord, vers les montagnes Kong, les *Accasers* doivent exploiter, par des fouilles profondes, une mine très-riche de ce métal précieux (2). Labat a vu des montagues entières d'un beau marbre rouge à veines blanches. Les nègres font de belles poteries avec une terre blanche et onctueuse, commune dans ces régions. C'est sur la côte, et surtout dans les rivières près du golfe des îles *los Idolos*, que se trouve cette glaise grasse qu'ils mêlent comme du beurre avec leurs alimens. Tel est le tableau général de cette région. Passons aux détails.

Mines d'or.

Divers minéraux.

Les fertiles plaines qu'arrosent le Sénégal et la Gambie nous présentent une foule de petits royaumes, les uns habités par les *Nègres*, peuple indigène, les autres envahis par les Maures. Diverses puissances européennes ont senti les avantages de cette contrée pour former une colonie. Les Français y avaient autrefois les établisse-

Etablissemens français.

(1) *Golberry*, t. I, p. 433 et 439. (2) *Muller*, l. c. p. 271.

mens les plus nombreux et les plus considérables ; le fort *Saint-Louis* et *Podor*, sur le Sénégal ; dans l'intérieur des terres, au royaume de Galam, les forts *Saint-Joseph* et *Saint-Pierre* ; l'île *Gorée*, nommée par les naturels *Barsaguiche*, près du cap Vert ; *Albreda* et *Joal* sur le fleuve de la Gambie ; *Bintam*, sur la rivière des Cérèbes, et l'île *Bissaos*. Tous ces établissemens ont été abandonnés, et l'île Saint-Louis est un simple comptoir gouverné militairement, et dont les états, en 1801, font monter la population à dix mille habitans, composés en grande partie d'esclaves. L'exportation de la gomme allait, selon Labarthe, à un million et demi de livres pesant. On exportait quinze cents nègres. Les Anglais ont, outre le fort *Saint-James*, trois comptoirs sur la Gambie, un à *Vintain*, un autre à *Joukakonda*, et le troisième à *Pisiana* ; ce dernier est le plus avancé dans les terres. Les Français portaient au Sénégal des marchandises pour la valeur de dix-huit millions ; les Anglais en vendaient autant sur la Gambie. Les eaux-de-vie étaient le principal article.

Royaume d'Houal.

Le royaume d'*Owal*, *Houal* ou *Ualo* renferme le lac de *Panier-Foule*, qui, dans la saison sèche, devient une plaine fertile. Le souverain, qui prend le titre de *brak*, c'est-à-dire, de roi des rois, obéit ordinairement aux Maures voisins.

Les Foulahs.

Les *Foulahs du Sénégal* habitent au-dessus d'Owal ; quelques-unes de leurs tribus vivent dans une indépendance anarchique. La plupart obéissent à un souverain assez puissant qui porte le titre de *Siratik*. C'est dans ce pays qu'est situé le fort *Podor*, dans la fertile et grande *île au Morfil*, formée par deux bras du Sénégal.

Extension de ce peuple.

Les Foulahs, nommés aussi sur le Sénégal *Peuls* ou *Pholeys*, sont très-répandus en Afrique. La grande masse de cette nation habite vers les sources de la Gambie et de Rio-Grande. Outre les colonies qu'on trouve le long de la rivière *Falémé* et sur les bords du Sénégal, il en

existe des tribus jusqu'au sud du Fezzan, et sur les confins ou même dans l'intérieur de l'empire de Bournou : là, leur nom se prononce *Phellâta*. Les Foulahs habitent encore les royaumes de *Massina* et de *Tombouctou*, sur le Jolibah ; c'est probablement le point de départ des colonies semées dans le Bournou. Des collections de mots de la langue de ces peuples, les unes faites dans la Sénégambie, les autres communiquées à M. de Seetzen par un *Phellâta* de la ville d'Ader, entre Bournou et Agades (1), mettent hors de doute ce fait singulier. Les Foulahs ont le teint rouge-noir ou brun-jaunâtre, les cheveux plus longs et moins laineux que les nègres, le nez moins épaté et les lèvres moins épaisses (2). Ces traits indiquent un mélange des Berbers avec des nègres ; mais cette nation mixte, qui rappelle les *Leucœthiopes* des anciens, nous paraît avoir reçu des Arabes non-seulement l'usage religieux et civil de l'Alcoran, mais encore le nom qu'elle porte ; car c'est évidemment le même que celui des *Fellahs* ou cultivateurs d'Égypte. Les Foulahs ont le caractère doux, l'esprit facile, beaucoup de goût pour l'agriculture ; mais ceux d'entre eux qui vivent de l'entretien des bestiaux, se transportent d'un pays dans l'autre, plutôt que de supporter la tyrannie.

Les différens Etats des nègres *Serracolets* ou *Serrawoulets* forment entre eux une espèce de fédération, dont *Galam* est la métropole ; mais le vrai nom du pays est *Kadjaaga*. Au moins le roi de Galam y jouit d'une certaine supériorité, qu'il doit surtout au commerce dont ses Etats sont le centre, ainsi qu'à la traite des captifs qu'on y amène de pays plus éloignés. Aussi, par une convention entre tous les princes sarracolets, le trône de Galam est occupé par leurs familles tour à tour (3). Serracolets. Royaume de Galam.

(1) *Mithridates* par *Adelung* et *Vater*, III, p. 146. (2) *Golberry*, Voyage en Afrique, I, p. 101, etc. *Oldendorp*, Histoire de la Mission des Frères évangéliques, p. 274. *Labat*, III, p. 170. *Pommegorge*, Descript. de la Nigritie, p. 52. (3) *Golberry*, Voyage en Afrique, I, p. 571.

Ces nègres sont perfides et cruels; la couleur de leur peau est très-noire, et il est difficile de les distinguer des Yolofs (1). L'air du pays est plus pur que celui de la côte.

Les Mandingues.

Les *Mandingues* se sont répandus depuis le pays qui porte leur nom, et qui est voisin des sources du Niger, dans les Etats de Bambara à l'est, et dans ceux de Bambouk et de Woully à l'ouest. Ces nègres, d'un noir moins beau que les Yolofs, rendent leurs dents pointues en les limant; ils professent une espèce de mahométisme, emploient beaucoup de mots arabes, et se servent de l'alphabet arabique (2). Leurs *marabuts* ou ermites font de très-longs voyages de commerce, et reçoivent des visites des marabuts marocains et barbaresques; l'intérieur de l'Afrique leur est bien connu (3); la traite des nègres est dans leurs mains. Cette nation règne depuis l'an 1100 sur le riche royaume de Bambouk.

Les Bamboukains.

Les *Bamboukains* éprouvent le sort de tous les peuples corrompus. Leur sol, riche et fertile, fournit à ses habitans, presque sans travail, tout ce qui est nécessaire à la vie (4). Voluptueux et indolens, ils vivent dans l'anarchie la plus complète; leurs richesses deviennent la proie de leurs voisins. Le major Houghton en donne cependant une idée plus favorable; il les représente comme un peuple industrieux qui fabrique des étoffes de coton et des ustensiles en fer (5).

Le Jallonkadou, etc.

Le royaume de *Jallonkadou*, où le Sénégal prend sa source, au sud-est de Bambouk, est habité par de nombreuses tribus dont la langue, malgré les doutes de Mungo-Park, semble être un dialecte du mandingo (6). En redescendant le Sénégal, nous pourrions nommer des royaumes et des principautés sans nombre; mais bornons-

(1) *Labat*, III, p. 308-370, IV, p. 45. (2) *Matthews*, Voyage to Sierra Leone, p. 71-97, etc. (3) *Jobson*, in *Purchas*, His pilgrinus, p. 1573. (4) *Compagnon*, dans l'Histoire générale des Voyages. (5) Elucidations of African geography, p. 9. (6) *Voyez* les mots cités dans *Mithridates*, III, p. 169.

nous à remarquer l'état de *Bondou*, pays de pâturage à l'ouest de Bambouk. Les habitans fabriquent des pagnes de coton qu'ils teignent en noir avec de l'indigo (1). Le pays de *Kasson*, à l'est de Galam, passé pour riche en or, argent et cuivre.

Entre le Sénégal et la Gambie habite principalement la nation des *Yolofs*, *Oualofs* ou *Jalofs*. Ce sont les plus beaux nègres de la partie occidentale de l'Afrique : ils ont les cheveux laineux, la lèvre épaisse ; mais ils sont grands et bien faits ; leurs traits sont réguliers, leur couleur est très-noire. Si l'on en croit Golberry, ils sont doux, hospitaliers, généreux et fidèles ; et leurs femmes ont autant de charmes qu'on peut en avoir avec une peau d'ébène. Les Yolofs.

Ces peuples se disent mahométans ; mais leur religion est mêlée d'un peu d'idolâtrie et de superstition : ils parlent une langue gracieuse et facile. Le chef de la nation prend le titre de *Barb-i-Yolof*, empereur des Yolofs ; il règne sur un pays considérable, peu visité des Européens : *Hicarkor* est sa résidence. Le pays, riche en denrées, bestiaux et volailles, fleurit sous une administration plus régulière que celle des Etats voisins. Un grand-juge parcourt le royaume pour y rendre la justice (2). Les habitans fabriquent des étoffes de coton (3). Empereur des Yolofs.

Plusieurs Etats se sont détachés de l'empire Yolof; tels sont celui de *Baol* et celui de *Cayor*, gouvernés par un prince qui porte le titre de *Damel.* C'est dans son territoire que se trouvent le *cap Vert* et la petite île de *Gorée*, fortifiée et embellie par les Français. Etats détachés.

Le plus commerçant des Etats yolofs est celui de *Saloum*, sur une branche de la Gambie. Le roi réside à *Cahoune ;* sa case est dans une enceinte particulière, très-vaste, qui en renferme plus de soixante autres, Royaume de Saloum.

---

(1) Voyage au pays de Bambouc, 1789. (2) *Benezet*, Account of Guinea, p. 8 (Londres, 1788). (3) *Francis Moore*, travels, etc., p. 51.

habitées par ses femmes, ses enfans, ses officiers et ses principaux esclaves. Cette enceinte est précédée de trois cours très-vastes, bordées des cases de ses serviteurs. Chaque cour est gardée par vingt hommes armés de flèches et de zagayes. Au milieu de l'enceinte royale est la case du prince, isolée et en forme de tour ronde : elle a trente pieds de diamètre et quarante-cinq de hauteur; elle est couverte d'un dôme de vingt pieds d'élévation; elle est construite, comme toutes les maisons de cette partie de l'Afrique, de pièces de bois recouvertes de paille de mil; mais elle est plus soignée que les cases communes. Les lambris sont couverts de nattes de différens dessins; le plancher, formé d'une espèce de mastic de terre rouge et de sable, est recouvert de nattes. Le pourtour des lambris est garni de fusils, de pistolets, de sabres et autres armes, ainsi que de harnois de chevaux; le roi s'assied sur une estrade peu élevée au fond de la case, et en face de la porte. Le royaume a une surface de quinze cents lieues carrées. On porte le nombre de ses habitans à trois cent mille individus : ses terres sont bien cultivées et fertiles; son commerce est fort étendu, surtout avec les Français et les Anglais; mais les premiers y sont plus considérés, et conviennent mieux au caractère de la nation.

Description du palais de Cahouno.

Les Serrères.

Les *Serrères*, peuplade farouche, simple, sans culte et sans lois, habitent dans les pays de *Sin* (ou *Barb-Sin*) et de *Baol*. Les nègres les appellent sauvages, mais les Européens se louent de leur naturel doux et paisible (1).

C'est dans un ouvrage plus volumineux qu'on doit chercher l'énumération complète de toutes les petites principautés situées le long de la Gambie, et les discussions auxquelles les contradictions continuelles des voyageurs peuvent donner lieu (2). Nous remarquerons

(1) *Pommegorge*, Descript. de la Nigritie, p. 120-126. *Labbat*, IV, p. 156. (2) Consultez *Bruns*, Afrika, IV, p. 272 *et suiv.* Nous croyons qu'on peut concilier, sur les principaux points, la nomenclature de

sur la rive septentrionale du fleuve les pays de *Barrah*, d'*Yani*, de *Woully*, dont la capitale, populeuse et hospitalière, nommée *Cassana* par les nègres (1), porte aussi le nom de *Medina* ou la ville. Au sud de la Gambia, vingt petits Etats se disputent une obscure existence. La nation la plus remarquable est celle des *Félupes*, dont les possessions très-divisées s'étendent depuis la Gambie jusqu'à la rivière Saint-Dominique et même un peu au-delà (2). Sauvages, vindicatifs, mais fidèles à leurs amis,

Divers petits états.

Les Félupes.

Labat avec celle de Moore, ainsi que le montre le tableau suivant :

Pays au nord de la Gambie.

SELON LABAT.	SELON MOORE.	OBSERVATIONS.
Barrah, 13 lieues	*Barrah*, 15 lieues.	
Guioconda, 4 l.		Compris sous *Barrah*.
Badisson, 15 l.	*Badibou*, 15 l.	
	Sanyally, 10 ½ l.	Peut-être *Sin* derrière Badibou.
Salum, 7 lieues.	*Bar-Sally*, 10 l.	*Bar*, *bur*, *burb*, signifierait roi ou monarque.
Guiavia, 1 ½ l.		La ville *Kiaver* sous Salum.
Couhau, 3 l.		*Cahoue*, capitale de Salum.
Guiane, 22 l.	*Yani*, 60 l. (*milles*).	
Ouby, 67 l. (*milles*).	*Woully*	L'endroit Baraconda prouve l'identité.

Pays au sud de la Gambie.

SELON LABAT.	SELON MOORE.	OBSERVATIONS.
Combo, 7 ½ lieues.	*Combo*, 8 l.	
Foigni, 8 ¼ l.	*Fonia*, 5 l.	
Géréges		C'est *Jereja* derrière Foigni.
Kiam, 15 l.	*Kaen*, 17 l.	Comp. *Bruns*, p. 291.
Geagra, 7 ½ l.	*Jagra*, 9 l.	L'orthographe de Labat est plus africaine.
Gnamena, 11 l.	*Yamina*, 10 ½ l.	Même observation.
Kiaconda, 30 l.	{ *Europina*, 10 ½ l. / *Yemarrow*, 24 l. }	*Kia-Conda* est le nom d'une ville.
Tumana, 30 l.	*Tomany*, 18 l.	
Cantor, 15 l.	*Cantore*	Cet état s'est agrandi aux dépens de Tomany.

Des discussions semblables rendraient notre ouvrage trop aride, ou exigeraient du moins de longues notes supplémentaires dont nous détestons l'usage.

(1) *Moore*, travels, p. 200. (2) *Schad*, voyageur allemand, cité par *Bruns*, Afrika, IV, p. 289. Comp. *Golberry*, I, p. 109.

ils ne reconnaissent presque aucun gouvernement, et n'adorent que des fétiches. Le pays est plat, un peu sablonneux, riche en pâturages et en rizières; le bétail y abonde; les innombrables essaims d'abeilles sauvages y produisent une grande quantité de cire. Plus haut, on rencontre des montagnes escarpées, composées, dit un voyageur peu instruit, de *pierres de taille.*

Les Sousous. Les limites entre la Sénégambie et la Guinée sont abandonnées au caprice des géographes. C'est dans cet espace douteux que demeure dans l'intérieur, sur le haut du *Rio-Grande*, la nation des *Sousous*, faussement appelés *Foulahs* de Guinée; ils n'ont rien de commun avec les Foulahs du Sénégal, quoi qu'en dise Golberry : leur langue en fait preuve (1).

Téembo, capitale de leur pays, contient environ sept mille habitans; il y a des mines de fer exploitées par les femmes, en outre, quelques manufactures d'argent, de bois et de cuivre. Ces peuples sont, dit-on, en état de lever au moins seize mille hommes de cavalerie. Mahométans, mais environnés de vingt-quatre nations ou tribus païennes, ils ne balancent jamais à faire la guerre pour se procurer des esclaves.

Lois et mœurs. Ils vivent dans une sorte de confédération républicaine, où une association secrète, semblable au *tribunal vehmique* du moyen âge, maintient l'ordre et la justice : on l'appelle le *pourrah*; chacun des cinq cantons de la nation a le sien, dans lequel les hommes ne sont admis qu'à l'âge de trente ans; l'élite des membres qui ont au-delà de cinquante ans forme le *suprême pourrah* (2). Les mystères de l'initiation, accompagnés d'épreuves terribles, se célèbrent au sein d'une forêt sacrée. Tous les élémens sont mis en usage pour éprouver le courage du récipiendaire : on assure qu'il se voit assailli par des lions rugissans, mais retenus dans des liens cachés; un

(Le Pourrah.)

(1) *Voyez* huit grammaires et dictionnaires de la langue Souso, publiés à Edimbourg, en 1800-1802. (2) *Golberry*, Voyage en Afrique, I, p. 114.

hurlement épouvantable se prolonge dans toute la forêt, un feu dévorant brille autour de l'inviolable enceinte. Le membre qui a commis un crime ou qui a trahi les secrets, voit subitement arriver des émissaires armés et masqués : au cri : « le *pourrah t'envoie la mort !* » ses parens, ses amis s'éloignent et l'abandonnent au glaive vengeur : même des tribus entières qui se font la guerre, au mépris des ordres du grand *pourrah*, sont mises au ban et punies sévèrement par un corps d'armée envoyé contre elles par tous les neutres. Cette institution paraît supposer une intelligence perfectionnée et des sentimens élevés.

Suivons maintenant la côte. Les *Papels* habitent les terrains bas et coupés au sud de la rivière Saint-Dominique. Ils adorent des arbres, des cornes de bœufs et toute sorte d'objets visibles. Lorsque leur roi est mort, s'il faut en croire un voyageur, les grands se rangent autour de sa bière, qui est lancée en l'air par quelques nègres robustes ; celui sur lequel retombe la bière, s'il n'en est pas écrasé, succède au trône (1). Les Papels.

Cachéo, fort avec une bourgade, est le siége des autorités portugaises et d'une faible garnison qui maintient, pour la forme, le droit de suzeraineté du Portugal sur cette côte. Établissement portugais.

Les *îles des Bissagos* forment un riant et fertile archipel environné et presque couvert, au couchant, d'une suite de bancs de sable et de vase de soixante lieues d'étendue, qui en rend la navigation très-périlleuse. Iles des Bissagos.

Le terroir de ces îles est arrosé de beaucoup de petites rivières ; il produit du riz, des oranges, des citrons, des bananes, des melons, des pêches et d'excellens pâturages, dont les habitans profitent pour élever des bestiaux, particulièrement des bœufs à bosse d'une grosseur extraordinaire. La pêche y est abondante.

L'île *Bulama*, la plus voisine du continent, avait été

(1) *Schad*, cité par *Bruns*, p. 289.

jugée propre à un établissement français par l'habile M. Brue (1) ; les Anglais, ayant connu ce projet, se sont hâtés de l'exécuter ; mais ils ont choqué les indigènes, ils ont négligé les précautions qu'exige le climat, et leur colonie a cessé d'exister (2). La nature a prodigué ici des végétaux utiles, le riz, l'indigo, le caféyer, le cotonnier et divers arbres fruitiers ; mais l'humidité de l'air demande de grands soins pour ne pas devenir funeste (3). Les *Bissagos*, ou plus exactement les *Bidjougas*, se font redouter de leurs voisins par leurs incursions et leurs cruautés. Ils quittent quelquefois le métier de pirate pour celui de pêcheur. Le coq est leur animal sacré.

Mœurs des Bissagos.

Le Rio-Grande.

Les Portugais ont de nombreux établissemens sur les rives du *Rio-Grande*, particulièrement sur le bord méridional ; ils y ont même des villages entiers peuplés de leurs colonies ; mais les Anglais tirent un bien plus grand parti qu'eux du commerce. La rive septentrionale du fleuve est occupée par les *Biafares*, qui tiennent tout l'espace entre la rivière de Geba et le Rio-Grande. Ce peuple est presque continuellement en guerre avec les Papels ; mais il est beaucoup plus doux et plus traitable. On y trouve *Ghinala*, où le roi fait sa résidence ; *Biguba*, et la rivière de ce nom ; *Balola*, et plusieurs établissemens portugais, dont le plus considérable est à *Caouda*, à environ cinquante lieues de l'embouchure du fleuve. La rive méridionale est habitée par les *Naloes*, nègres si bien confondus avec les descendans des premiers Portugais, qu'on ne les distingue plus : agricoles et pasteurs, ils habitent un pays très-fertile ; les Portugais leur ont apporté d'utiles connaissances ; leurs terres, très-bien cultivées, fournissent le meilleur indigo et les plus beaux cotons ; ils en fabriquent des pagnes estimées pour leur finesse ; ils les teignent de belles

Les Biafares.

Les Naloès.

(1) *Labat*, V, p. 85. *Pommegorge*, p. 133-135. (2) *Beaver*, African Memoranda. (3) *Johansen*, Account of the Island of Bulama (Londres, 1780).

couleurs qui les font rechercher des nations voisines. Leur principale rivière est le *Nuno-Tristao*, qui porte chez quelques auteurs le nom de *Nonunas*, nom favorable à ceux qui voudraient retrouver ici le fleuve *Nunius* de Ptolémée ; mais l'un et l'autre nom sont dus aux Portugais.

Les îles de *Los*, où des négocians anglais ont formé un établissement (1), doivent aux Portugais leur nom actuel, qui est une corruption de celui d'*Yola de los idolos*. Les naturels les nomment *Forotimah*.

Sierra-Leone. Établissement philanthropique.

Après cette côte portugaise se trouve l'établissement anglais de *Sierra-Leone*, formé en 1787, dans la généreuse intention de travailler à la civilisation des Africains. La gloire d'avoir formé le premier plan d'un établissement de cette espèce est réclamée par M. Dupont de Nemours (2). Une escadre française se trouva à l'embouchure de la rivière Sierra-Leone au mois d'octobre 1794, et, ne connaissant pas le but respectable de cette colonie, n'y vit qu'un établissement anglais, et le détruisit. Il s'est relevé, mais il n'a pas encore pris de grands accroissemens. Les nègres libres, amenés de la Nouvelle-Écosse ou venus des contrées voisines, se conduisent mal, se refusent au travail et excitent des guerres civiles (3). Outre la ville de *Freetown*, on vient de bâtir celle d'*Adamstown*. Un fort élevé dans l'île *Bance* commande la rivière, que l'on a remontée au-delà de ses cataractes pittoresques. L'indigo réussit ; on a reconnu plusieurs espèces ou variétés du caféyer (4) ; le citronnier dégénéré donne des fruits semblables aux limons. Toutes les plantes alimentaires et aromatiques de l'Afrique abondent. La gomme de l'arbre à beurre sert à teindre en jaune ; l'écorce *colla* paraît être du quinquina (5). L'arbre

(1) *Curry*, Observations on the windward Coast, p. 180. (2) Décade Philosophique, 1796, IV, 3, p. 198. (3) Annual Register, pour l'an 1806. Comp. *Mathews*, Voyage to Sierra Leone, *Edwars*, *Curry*, etc. (4) *Afzelius*, dans le Rapport sur Sierra Leone, adressé aux Propriétaires. *Curry*, p. 37. (5) *Curry*, p. 40.

pullam produit un coton soyeux. Le singe *chimpanzey* se rencontre dans l'intérieur ; sa taille de cinq pieds, son visage pâle, ses mains et son estomac dégarnis de poils, l'habitude qu'il a de se tenir debout, et même, dit-on, de s'asseoir comme un homme, mériteraient une description détaillée et raisonnée (1).

Lorsque les Portugais découvrirent ces lieux, ils appelèrent le promontoire au sud de l'établissement actuel, *cap Ledo*, et les montagnes dans l'intérieur, *Serra Leona*, montagne de la Lionne : ce dernier nom, un peu défiguré, est resté au cap, à la rivière et au canton adjacent (2).

Division de la Guinée par côtes.

Les navigateurs anglais ont donné le nom de *côte du Vent* (*Windward-Coast*) à toute la côte qui s'étend depuis le cap Monte jusqu'à la rivière Assineys (3), et ils la partagent en trois parties : la *côte des Graines* qu'ils terminent au cap des Palmes ; la *côte de l'Ivoire* qu'ils bornent à la rivière Frisco ou Lagos, et la *côte d'Adou* ou de *Quaqua*, qui comprend l'espace restant. Ordinairement, on comprend sous le nom de *côte des Dents*, toute la partie entre les caps des Palmes et d'Apollonia. Les Anglais eux-mêmes varient à l'égard de l'acception du terme *windward coast*, et quelques-uns ne l'étendent que jusqu'au cap des Palmes (4). La *côte d'Or* commence, soit au cap Apollonia, soit à la rivière Assinec ; on la termine généralement à la rivière Volta. Viennent ensuite la *côte des Esclaves*, celle de *Benin* ou d'*Ouare*, celle de *Calabar* et celle de la rivière *Gabon*. Toutes ces contrées forment la *Guinée* dans l'acception la plus restreinte, et la seule que nous conserverons.

Productions de la côte des Graines.

Depuis le cap Monte jusqu'au cap Palmas, la côte produit abondamment du riz, des iguames, du manioc :

(1) *Afzelius*, l. c. (2) *Dalzel*, Instructions sur la côte d'Afrique, Londres, 1806, trad. manuscr. avec notes, par M. *Mallard Dubécé.* (3) *Norris* et *Young*, cités par *Dalzel.* (4) *Clarkson*, Essai ou the Slavery, p. 29. *Newton*, Thoughts upon African Slave, trad., p. 5.

le coton et l'indigo sout de première qualité (1). On n'y a cherché jusqu'ici que du *poivre-malaguette*, du bois rouge et de l'ivoire. Les habitaus, naguère intrépides et rameurs habiles, moutreut avec raison de la défiance euvers les Européens. Les bords du fleuve *Mesurado* sont habités par des nègres qui parlent un portugais corrompu, et se recouuaissent vassaux du Portugal, mais qui ne sont pas, comme on l'avait dit, des Européens deveuus nègres par l'iufluence du climat. *Sesthos* ou *Sestre* est une ville de nègres assez considérable, et dont les maisons, élevées sur un fondement, out deux étages, quoique leur forme soit celle de cabanes coniques (2).

Les anciens voyageurs, consultés par Dapper (3), placent ici les royaumes de *Quoya* et de *Hondo*, dépendans, disent-ils, d'un royaume plus puissant dans l'intérieur, dont les habitans s'appellaient *Mendi-Manou*, c'est-à-dire, peuple dominateur. Le mot *manou* ou *monou*, épithète commune à toutes les tribus de ces nations, nous rappelle involontairement le mot *mannou*, qui signifie *homme* daus le dialecte des *Sokkos*, peuple dont le missiounaire Oldendorp a connu quelques individus à Saiute-Croix, et qui doit habiter au nord-ouest des *Aminas* (4). Ces Sokkos out pour voisins les *Uwangs*. Les mots de leur langue, cités par Oldendorp, ressembleut aux mots de l'idiome des Jalloukadous donnés par Mungo-Park. Le roi des Sokkos, suzerain de beaucoup de priuces, preud le titre de *mansa*. Ainsi, tout porte à croire que les Sokkos sont identiques avec les Mendi-Manous. Les mœurs et lois de ces peuples leur donnent quelque ressemblauce avec les Sousous ; ils ont un tri-

Les pays de Quoya, de Hondo, etc.

(1) *Falconbridge*, arcount of the slave, trad., p. 53. (2) *Atkins*, Voyage, p. 63. *Smith*, Voyage, p. 106. (3) *Dapper*, Descriplion de l'Afrique, p. 386 *et suiv.* (édit. all. de 1670). (4) *Oldendorp*, Histoire des Missions évangéliques, p. 280. (Ces *Sokkos* sont entièrement différens des *Asokkos*, dans le pays des Issinois, sur la côle d'Or, qui nous paraissent être les *Insokkos* de M. *Ehrmann*, Hist. des Voyages, X, p. 137, quoique M. *Bruns*, Afrika, IV, p. 376, dise qu'il n'a pu retrouver les Insokkos).

Traits des mœurs.

buual secret, un ordre mystérieux, nommé *Belli-Paaro*, et semblable au *Pourrah* des Sousous (1). Dans les funérailles, la femme chérie du défunt est immolée par les prêtres et précipitée dans la tombe du mari. Les Sokkos, connus d'Oldendorp, assuraient que le baptême et la circoncision étaient des usages religieux de leur pays, d'où un savant géographe a voulu inférer trop hardiment, ce nous semble, une connexiou entre les nations de la Guinée et les Abyssinieus (2).

Deux autres traditions méritent d'être remarquées. Les nations dont nous venons de parler ont été subjuguées par les *Folgiens*, très-probablement les Foulahs méridionaux. Une autre nation, nommée *Gala's*, a été chassée de ces contrées (3) ; mais vouloir y voir les Gallas voisins de l'Abyssinie, c'est oublier la différence de la race nègre d'avec la race caffre.

Côte de l'Ivoire.

La *côte de l'Ivoire* est habitée jusqu'au cap *Lahou* par une nation belliqueuse, peu sociable, du moins envers les Européens, et même, dit-on, anthropophage (4). Les Portugais leur ont donné le surnom de *malas gentes*. La côte est ornée de vergers naturels. Dans la rivière *Saint-André* on achète des dents d'éléphans pesant deux cents livres. L'animal *quogélo*, indiqué par Desmarchais, ne ressemble à aucun de ceux que nous connaissons.

Les Quaquas.

A l'est du cap Lahou demeurent les *Quaquas* ou Bonnes Gens : ils sont, comme les Hindous et les Égyptiens, divisés en castes : le fils suit constamment le métier du père.

La côte d'Or.

La *côte d'Or* tire son nom de la poudre d'or, qui fait le principal commerce de cette contrée, et qui y a donné naissance à un grand nombre d'établissemens européens. Elle abonde aussi en poissons, parmi lesquels les plus remarquables sont le taureau de mer et le marteau, ainsi nommé à cause de sa forme.

(1) *Dapper*, l. c., p. 415. (2) *Bruns*, Afrika, IV, p. 374. (3) *Dapper*, p. 388. (4) *Smith*, p. 110. Comp. *Desmarchais*, Voyage à Cayenne, etc., I, p. 200.

Établissemens européens.

Les forts et comptoirs appartenans aux Européens sont au nombre d'environ quarante, dont quinze aux Hollandais, quatorze aux Anglais, quatre aux Portugais, quatre aux Danois, et trois aux Français. Grâce à l'abolition de la traite, ces établissemens sont à présent en grande partie détruits ou abandonnés. Les Hollandais avaient concentré leur commerce à *Elmina*. Le principal établissement anglais était *Cabo Corso*. Le chef-lieu des Danois était *Christianbourg*; leurs forts de *Printzenssten* et *Kongesten* sont bien construits; les Danois dominaient sur la rivière Volta, et jouissaient d'une grande faveur parmi les tribus de la côte.

Détails sur l'intérieur.

Un savant danois, Isert, s'est avancé à vingt lieues de Christiansbourg dans le pays d'*Aquapim*. La contrée lui parut belle, fertile et bien peuplée. Elle est en général boisée, mais cependant plus salubre que les rivages; l'œil y est flatté par un agréable mélange de montagnes, de vallons et de collines. L'eau, rare et saumâtre sur le rivage, y est excellente et en abondance. A cinq milles danois environ de Christiansbourg, il s'élève une chaîne de montagnes couverte d'arbres élevés, et composée de granite à gros grain, de gneiss et de quartz. Les recherches de la Société africaine de Londres ont produit des renseignemens conformes à ceux de M. Isert.

« Dans le voisinage de la mer, le sol de la Guinée est, en beaucoup de places, léger, sablonneux, et par conséquent peu favorable à la culture de la plupart des productions tropiques. Dans les endroits où le sol n'est pas de cette nature, d'autres circonstances s'opposent à la végétation d'un grand nombre d'espèces végétales. C'est en partie la fraîcheur et l'humidité des brises de mer ou des vents du sud-ouest, qui ne rencontrent rien sur la côte qui puisse ralentir leur marche ; c'est encore en partie l'abondance des parties salines dont l'air est comme imprégné, et qui sont continuellement reproduites par le ressac, aussi violent que général. A deux ou trois milles de la côte, le sol devient plus productif;

et cette amélioration continue par degrés, de sorte qu'à huit milles de la mer le pays est très-fertile et propre à toutes les cultures usitées entre les tropiques. En même tems, le climat est assez tempéré pour admettre la végétation des graminées et des arbres d'Europe (1).

Culture des terres.

Ces observations s'appliquent spécialement au pays d'*Agouna*, dont *Wimbah* ou *Winnebah* est le chef-lieu. Toutes les terres de ce canton sont en commun ; personne ne peut se rendre propriétaire d'un terrain plus étendu que celui qu'il cultive immédiatement : à peine un dixième de la totalité du territoire est-il mis en culture. Chaque individu peut en occuper et défricher telle portion qu'il lui plaît ; mais s'il la laisse en friche, il ne peut pas empêcher un autre de s'en rendre à son tour le possesseur temporaire. On ne connaît, parmi les indigènes, ni vente ni location des champs ; ce n'est qu'aux Européens qu'on vend des terrains. L'acheteur est sûr qu'on ne lui disputera pas son droit de possession ; mais il n'a pas la même sûreté pour les récoltes, à moins de posséder une force suffisante pour les défendre contre la licence et l'avidité.

Diversité du sol dans quelques contrées.

Quoique la Côte-d'Or offre beaucoup de traits de ressemblance sous le rapport du sol et du climat, on y remarque, sous d'autres points de vue, des différences essentielles. Par exemple, la contrée d'*Anta* est un sol riche, bien boisé, abondamment arrosé et cultivé avec soin. Il possède des ports et de petits mouillages commodes. La rivière d'Ancobra sépare cette contrée de l'État d'*Apollonia*. Cette province est encore mieux arrosée par des lacs et des rivières ; elle contient plus de plaines propres à la culture du riz, de la canne à sucre et d'autres plantes qui exigent de l'humidité. Le plus grand désavantage de cette côte est un ressac violent qui y rend le débarquement très-dangereux. La forme du gouvernement

(1) *Meredith*, Description du pays d'Agouna. (Dans le quatrième rapport annuel, fait à la Société Africaine de Londres.)

est le despotisme le plus absolu ; ce qui prévient plusieurs désordres fréquens dans les contrées voisines. Malheureuse Afrique, qui trouve son salut dans la servitude ! Parmi les prétendues républiques, ou plutôt oligarchies tumultueuses de la Côte-d'Or, le belliqueux Etat de *Fanthée* est le plus puissant et le mieux organisé (1).

Deux nations puissantes occupent l'intérieur. Les *Aminas* s'étendent au nord-ouest l'espace de quatorze journées de marche ; l'or abonde chez eux (2). Leur langue, connue par les recherches des Danois, règne sur la plus grande partie de la côte (3). Les *Assianthés*, au nord-est, paraissent les *Argentains* d'un écrivain Français (4). Un roi de cette nation fit en 1744 une expédition très-lointaine au nord-est ; il marcha vingt et un jours à travers un pays boisé et coupé de rivières ; il franchit pendant quatorze jours un désert sablonneux et sans eau : la nation mahométane, qui était l'objet de sa téméraire attaque, l'environna avec une immense cavalerie ; il revint avec peu de monde, mais il rapporta beaucoup de livres en langue arabe, qui tombèrent ensuite dans les mains des Danois, et se trouvent peut-être à la bibliothèque royale de Copenhague (5). Le savant M. Bruce pense que cette contrée mahométane est le *Degombah*, visité par le schérif Imhammed, et le *Timbah*, indiqué par Oldendorp, sur la foi des nègres. La nation de Timbah reçoit des Aminas le nom de *Kassiante* (6). Nations de l'intérieur. Les Assianthés.

La *côte des Esclaves*, dans le sens le plus limité, comprend les Etats de *Coto*, *Popo*, *Ouidah* et *Ardra*. La plaine maritime, plus étendue que sur la Côte-d'Or, est extrêmement fertile. La volaille abonde singulièrement, et les chauve-souris obscurcissent l'air. Les Français avaient un établissement pour la traite à *Ouidah* ou *Juda*, et les Portugais vendent leurs tabacs à *Porto-Novo*. Côte des Esclaves.

(1) *Rœmer*, p. 187, p. 236. (2) *Oldendorp*, Hist. des Mission., p. 277 *et suiv.* (3) *Protten*, Introduction à la langue Fanthee ou Amina. Copenhague, 1764, en danois. (4) *Pommegorge*, Description de la Nigritie, p. 142. (5) *Rœmer*, p. 188. (6) *Oldendorp*, p. 280.

Royaume de Dahomey. Ces petits États de la côte obéissent au roi de *Dahomey*, qui, par ses conquêtes, s'est élevé du rang d'un petit *cabossier* à celui d'un grand monarque africain. Il peut armer huit mille hommes; il ne possède que sept lieues de côte, et étant entouré partout d'ennemis, il en serait bientôt chassé, si les forts européens ne le soutenaient.

Villes. Ses villages sont grands et peuplés. *Abomey* est la capitale de son royaume; elle est à vingt-huit lieues des côtes, et renferme deux mille quatre cents habitans. Le roi a deux maisons de plaisance à *Clamina* et à *Agona*, où il réside plus habituellement. Ces palais ne sont que des chaumières distinguées, et enfermées, par des murs de terre, dans un enclos d'un quart de lieue. Huit cents à mille femmes, logées dans cet enclos, sont armées de fusils ou de flèches : ce sont les troupes légères du roi; elles forment sa garde; c'est de leur corps que sont tirés ses aides-de-camp et les messagers de ses ordres. Les ministres déposent à la porte du palais leurs vêtemens de soie; ils n'approchent du trône qu'en rampant ventre à terre, et en roulant leur tête dans la poussière. La férocité de ces rois surpasse toute idée. M. Dalzel, gouverneur anglais, trouva le chemin de la cabane du roi semé de crânes humains, et les murs ornés de mâchoires qui y étaient comme incrustées (1). Le roi marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés (2). A la fête des tribus, où tous ses sujets apportent leurs dons, le roi arrose de sang humain le tombeau de ses ancêtres. Cinquante cadavres sont jetés autour du sépulcre royal, et autant de têtes plantées autour sur des pieux. Le sang de ces victimes est présenté au roi, qui y trempe le bout d'un doigt et le lèche ensuite (3). On mêle le sang humain à l'argile pour

Usages barbares.

(1) *Dalzel*, History of Dahomey; Londres, 1796. (2) *Bruns* et *Zimmermann*, Recueil géographique, III, p. 115. (3) *Norris*, Voyage à Dahomey, dans le Magasin des Voyages, V. Berlin, 1792. *Lett*, Voyages, p. 178.

construire des temples en l'honneur des monarques défunts (1). Les veuves royales se tuent les unes les autres, jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreur, déchire avec joie les malheureuses victimes, mais s'abstient pourtant de dévorer leur chair (2).

Le roi de Dahomey paye un tribut au roi des *Eyéos*, *Ioos* ou *Ayéos*, nation très-puissante qui habite au nord-ouest de Dahomey, et dont les possessions s'étendent jusqu'aux bords d'un lac considérable, source de plusieurs rivières qui coulent vers le golfe de Guinée. Ce lac, n'est-ce pas celui de Wangara? Les Eyéos passent pour être limitrophes de la Nubie ; assertion certainement exagérée : leur roi, dont une innombrable cavalerie fait la principale force, demeure à cent cinquante milles d'Allemagne de la côte. Les Eyéos, très-belliqueux, fabriquent beaucoup d'étoffes de coton (3). Les Eyéos.

A l'est du Dahomey et au sud des Eyéos s'étend, sur le golfe de Guinée, le royaume de *Benin*. Le roi de ce pays peut mettre cent mille hommes sur pied. La rivière à laquelle les Portugais ont donné le nom de *Rio-Formosa*, est fort large à son embouchure : on la remonte jusqu'à *Agathon*, l'une des principales villes, à quatorze lieues nord-est de la mer. La route d'Agathon à *Benin* est très-fréquentée, et plantée d'arbres très-hauts et très-gros, qui donnent beaucoup d'ombrage. La ville de *Benin*, sur la rivière de même nom, est entourée de fossés profonds. On voit les vestiges d'une muraille en terre qui la défend. Les rues ont quinze pieds de largeur ; les maisons basses, couvertes de feuilles de latanier, sont d'une propreté admirable. Les pierres manquent entièrement dans ce pays, et le terrain est si mou, que le fleuve en détache des morceaux de plusieurs acres d'étendue. Royaume de Benin.

(1) *Bruns* et *Zimmermann*, p. 114. (2) *Isert*, p. 180. (3) *Idem*, p. 160. *Snelgrave* (en angl.), p. 56-121. *Dalzel*, *Pommegorge*, etc.

Ces îles flottantes sont redoutées des navigateurs (1). Le vaste palais du roi, hors la ville, est fermé de murailles; on y trouve d'assez jolis appartemens, et même de belles galeries soutenues par des piliers de bois. Le marché de la ville n'excite pas l'appétit des Européens; on y étale de la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauve-souris, des rats et des lézards; mais on y trouve aussi des fruits délicieux, et toutes sortes de marchandises. Le climat de ce pays est un des plus dangereux pour les Européens. M. Palisot-Beauvois le qualifie de pestilentiel (2). On exporte trois à quatre mille esclaves.

Lois, usages

Les habitans de Benin ont les mêmes lois et usages que les Dahomeys. Le roi, vénéré comme un demi-dieu, est censé vivre sans nourriture. S'il meurt en apparence,

Fêtes.

c'est pour ressusciter sous une autre forme. A la *fête des yams*, il plante à la vue du peuple entier une racine dans un pot de terre. Un instant après, on présente, par un adroit tour de main, un autre pot avec une racine qui a poussé des jets. Ce miracle détermine les espérances au sujet de la récolte. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes, immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence; ce sont pour la plupart des prisonniers de guerre. A la *fête des coraux*, le roi et tous les grands trempent leurs colliers de corail dans le sang humain, en priant les dieux de ne jamais les priver de cette marque de leur haute dignité (3).

Royaumes d'Ouari, de Calabar, etc.

Le royaume d'*Ouari*, ou *Aweri*, ou *Warée*, comprend les pays plats et marécageux au sud de Benin, où coulent diverses rivières, probablement des branches du Rio-Formosa. Après le cap Formosa commence le *Calabar* ou *Kalbary*, contrée également traversée par plusieurs rivières, parmi lesquelles le fleuve *Rey* ou *Nouveau-Calabar*

(1) *Bosmann*, p. 450, etc. (2) *Palisot-Beauvois*, Memoire lu à l'Institut, 15 nivose an IX. (3) *Idem*, *ibid.*

admet des bâtimens de trois cents tonneaux. Le souverain porte le titre de *délémongo*, c'est-à-dire grand homme (1). *Bony* est un grand marché d'esclaves. Une partie de la côte est couverte de couches de sel marin (2). On exporte de Calabar et de Bony quatorze mille esclaves. Après la haute terre d'*Amboses*, qui paraît renfermer des volcans égaux en élévation au pic de Ténériffe, on arrive à la rivière de *Camarones* ou de *Jamour*, très-large à son embouchure : elle a un bon port, et fournit de bonne eau. On y trouve de la cire, du morfil, du bois rouge et des rafraîchissemens à bon marché. Les Hollandais y font un assez grand commerce. La rivière de *San-Benito* est à quarante lieues plus loin. On aperçoit du rivage les doubles montagnes très-élevées, qui en sont à douze ou quinze lieues; il y a beaucoup de bois sur ses rives. Le cap *Saint-Jean* n'est qu'à quinze lieues de son embouchure. Un banc de sable, à une lieue dans la mer, rend ce cap assez dangereux. Le cap d'*Esteiras*, au sud de celui-ci, forme avec lui une baie, au milieu de laquelle est l'île de *Corisoo*, qu'on n'a pas cherché à connaître. La rivière de *Gabon*, au sud de ce cap, dans le pays nommé *Pongo*, n'est qu'à dix lieues de l'équateur. Les approches en sont très-difficiles à cause des courans rapides qui règnent dans ces parages. Elle forme dans son embouchure deux petites îles; l'une est nommée l'*île du Roi*, parce que le roi y réside ; l'autre s'appelle l'*île des Perroquets*. Les nègres de cette côte sont très-hardis.

Rivière de Camarones.

Rivière de Gabon.

Le golfe, qui se termine au nord-ouest par le cap Formosa, et au sud par celui de Lopez-Gonsalvo, prend le nom de *golfe de Biafra*. Il renferme les îles de *Fernando-Po*, de *Saint-Thomé* et du *Prince*, que nous décrirons dans un autre endroit. Les courans violens, qui dans ce golfe portent à l'est, en rendent la sortie difficile.

---

(1) *Oldendorp*, Hist. des Missions, p. 287. (2) Harborns, Instruction pour aller à Bony, 1785, dans *Dalzel*, *MS.*

Les Calbongos; les Biafras; les Ibboes.

Les nations de ces côtes sont très-peu connues. On place les *Calbongos* sur le San Benito, et les *Biafras* sur le Camaroens. Dans l'intérieur, un Africain nous a fait connaître la nation des *Ebboes* ou *Ibboes*, dont il était lui-même, et qui paraît fournir le plus grand nombre d'esclaves exportés de Benin. Il avait été six à sept mois en route avant d'arriver, de son canton natal, à la fertile et riante vallée d'*Essaka*, à la côte de Calbari. Partout les yams, les bananes, les courges, les cannes à sucre abondaient; le cocotier était rare. Une ville, nommée *Timmah*, était située sur un lac. Il vit aussi un grand fleuve, mais il n'en détermine pas la direction (1). Les vagues indications de ce nègre excitent plutôt qu'elles ne satisfont la curiosité des géographes.

(1) *Olaudah Esquianos*, ou *Gustave Wasa l'Africain*, récit de ses aventures par lui-même.

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Recherches sur le Cours du Niger. Quelques Détails sur la Nigritie ou la Région centrale de l'Afrique septentrionale.*

Nous avons parcouru des contrées faiblement connues ; nous arrivons à d'autres qui ne le sont pas du tout. Nous pénétrons en pensée dans cette région centrale dont les voyageurs européens n'ont foulé que l'extrême lisière. Ne pouvant la décrire, nous allons discuter les vagues traditions et les rapports contradictoires par lesquels nous savons que dans cette terre jusqu'ici inaccessible, de grands fleuves, de riches cités, des nations nombreuses se dérobent à nos regards.

Discussion sur le cours du Niger.

Déjà nous avons indiqué rapidement ce que les Grecs, les Romains et les Arabes avaient appris ou deviné sur ces contrées (1). Ptolémée, le plus instruit des géographes anciens, commenté par le plus savant des géographes modernes, par M. d'Anville, nous montre deux grandes rivières, le *Ghyr* coulant du sud-est au nord-ouest, à peu près comme le Misselad ou le Bahr-el-Gazel sur les cartes modernes; l'autre, le *Niger,* coule à peu près comme le Joliba, de l'occident vers l'orient. Mais en suivant le sens littéral de Ptolémée, on reste incertain si cet auteur a pensé tout ce que son commentateur lui fait dire. Il semble donner au Niger deux écoulemens; l'un à l'ouest dans le *lac Nigrites*, l'autre à l'est dans le *lac Libyen,* outre divers canaux de dérivation désignés par un des mots les plus équivoques de la langue grecque (2). En profitant de ces incertitudes et en appliquant à l'in-

Données de Ptolémée.

(1) *Voyez* notre vol. I, p. 202-302-307. (2) Le mot ἐκτροπὴ peut dénoter une embouchure, un endroit où les routes divergent, un canal d'écoulement, ou simplement un détour.

térieur le système de M. Gosselin, qui rétrécit de deux tiers la carte de Ptolémée, on a essayé de démontrer que le Ghyr et le Niger de Ptolémée, étrangers à la Nigritie, n'étaient que de petits fleuves du penchant méridional du mont Atlas (1). Le grand trait indiqué par Pline, savoir la position du Niger entre les Ethiopiens et les Libyens, c'est-à-dire, entre les Nègres et les Maures, nous paraît repousser ces hypothèses récentes. Il suffirait peut-être de borner un peu les connaissances de Ptolémée, en ne les étendant pas à l'ouest au delà du lac Djibbie (2). Agathemère, qui confond le *Gir* et le *Nigir*, en fait pourtant un des plus grands fleuves du monde.

Données des Arabes.

Les Arabes nous fournissent, à la vérité, beaucoup plus de détails que Ptolémée ; mais les contradictions qui y règnent en rendent l'application très-difficile. « Le *Nil des Nègres*, dit Edrisi, coule de l'orient à l'occident, » et se jette dans *une mer* (ou dans *la mer*) à une journée de distance de l'île d'*Oulil*. Les habitations des » nègres sont le long de ce fleuve, ou le long d'un autre » qui s'y jette (3). » Léon l'Africain applique au fleuve Niger ce que dit Edrisi du Nil des Nègres. Il dit même positivement que ce fleuve se décharge dans l'Océan ; mais il avoue toutefois « qu'il y a des auteurs qui font » couler le Niger vers l'orient, et en terminent le cours » dans un *grand lac* (4). » Schéhabeddin est le seul auteur arabe qui affirme que *le Nil de Djenawa* n'arrive pas jusqu'à l'Océan, mais que son cours se termine dans les déserts (5). Tous ils indiquent, comme Ptolémée, plusieurs lacs d'eau douce qui doivent être formés par des rivières.

En appliquant au Misselad le nom de *Nil des Nègres*, et en supposant que cette rivière, ainsi que le Niger, se perdent soit dans des lacs, soit dans les sables, d'An-

(1) Mémoires de M. *Latreille*. (2) Voyez l'*Afrique ancienne*, dans notre Atlas complet. (3) *Edrisi* de *Hartmann*, p. 12. (4) *Léon l'Africain*, p. 6. (5) Notices et extraits de MMS, II, p. 156.

ville, et, long-tems après, Rennel, ont construit les cartes moitié traditionnelles et moitié hypothétiques que l'on suit ordinairement avec plus ou moins de modifications.

Mais un géographe très-habile vient de proposer un changement important, qui n'est plus une simple modification. En laissant au Niger et aux autres rivières la direction générale que lui ont donnée d'Anville et Rennel, il ajoute un canal d'écoulement vers le golfe de Guinée. « A l'ouest du Wangara, dit-il, le Niger coule au sud ; » et le Misselad, après avoir traversé le lac de Fittrée, » puis celui de Semegonda, se partage, en sortant de » celui-ci, en deux branches principales qui entourent » le Wangara et se jettent dans le Niger : ensuite ce » dernier fleuve continue à couler au sud-ouest jusqu'à » son embouchure dans le coin du golfe de Guinée, où » il forme un delta, dont le bras occidental est le Rio-» Formoso ou rivière de Benin, et le bras occidental » le Rio-del-Rey (1). » Hypothèse de M. Reichard.

Voici ce que M. Reichard allègue à l'appui de son opinion (2).

« Rennel suppose que toutes les eaux produites par le débordement du Niger, de l'El-Gazel, du Misselad et autres rivières qui arrosent le Wangara, se dissipent par l'évaporation. Les principes de la saine physique ne permettent pas d'admettre cette supposition. Le Wangara est un pays fertile, peuplé et couvert de villes. Tous les ans, les pluies du tropique y occasionent des inondations. Le débordement des eaux y commence vers le milieu de juin, est à sa plus grande élévation en août, et finit en septembre (3). Voilà ce qui est généralement reconnu. Lorsque les eaux se sont retirées, le pays doit être assez sec pour qu'on puisse le cultiver. Accordons trois mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de décembre, pour Premier argument.

(1) *Voyez* notre *Carte générale de l'Afrique.* (2) Ephémérides géographiques de Weymar, v. XII, cah. 2 (août 1803), p. 157 *et suiv. Annales des Voyages*, t. V, p. 232 *et suiv.* (3) *Browne*, ch. XVIII. *Hartmann*, *Edrisi* Africa, art. *Vangara*, p. 47 et *seq.* cité par M. *Reichard.*

qu'une évaporation complète ait lieu, quoique Edrisi rapporte que l'inondation ne dure pas plus long-tems que celle du Nil d'Egypte. Browne, chapitre de la *Végétation*, dit que, sous le même climat, la terre est sèche pendant sept à huit mois. Les observations météorologiques faites par ce voyageur pendant deux ans, indiquent en général la chaleur de ces pays, durant ces mois-là, à 85° du thermomètre de Fahrenheit. La température du Wangara doit être encore plus chaude. Admettons qu'en général le thermomètre y monte jusqu'à 90°, et accordons que, dans ce climat brûlant, l'évaporation de l'eau exposée au soleil soit, par mois, de trois pieds, mesure de Paris; cette évaluation n'est certainement pas trop faible, car elle donne une quantité d'eau évaporée trois fois plus considérable que celle qui s'obtient dans notre climat tempéré, durant un mois dans la saison la plus chaude de l'année.

Masse d'eau que verse le Niger.

»Calculant ensuite quelle peut être la masse d'eau que le Niger verse dans le Wangara, M. Reichard trouve pour les trois mois de l'inondation, quatorze milliasses deux cent vingt-six milliards neuf cent soixante-neuf millions six cent mille pieds cubes qui entrent dans le Wangara.» La surface de ce pays que Rennel estime, d'après Edrisi, avoir trois cent soixante-dix milles de long et cent soixante-dix de large, est de vingt-deux mille cinq cent quatre-vingt-quinze, ou, en nombre rond, deux mille deux cent soixante milles carrés, égaux à une milliasse cent quatre-vingt deux milliards cent dix-neuf millions cinq cent quatre-vingt-quatorze mille pieds carrés, la longueur d'un mille en nombre rond étant de vingt-deux mille huit cent soixante-dix pieds. Ainsi, d'après ce compte, le Niger seul verserait dans le bassin du Wangara une masse d'eau de plus de quatorze pieds de hauteur. Mais, dit M. Reichard, ce fleuve n'est pas seul. De tous les côtés, de Bournou, de Koukou, de Baghermi, de Bergou, de Four, de Medra, les eaux de l'Afrique arrivent dans le Wangara. Nous pouvons raisonnable-

ment les évaluer à une quantité égale; car parcourant un chemin beaucoup moins long, elles perdent moins par l'évaporation et par l'absorption du sol, que le Niger, qui vient de trois à quatre fois plus loin. Ne prenons pour ces rivières que la moitié de ce qu'il fournit ; il y aura sept billions de pouces cubes d'eau ; ce qui portera la hauteur de l'eau dans le Wangara à plus de vingt-un pieds. Mais puisqu'il ne peut s'en évaporer que neuf pieds dans trois mois, il faudra plus de sept mois pour que le terrain sèche parfaitement ; ce qui, joint aux trois mois que dure l'inondation, ne laissera guère que deux mois aux habitans du pays pour la culture. On ne peut donc pas attribuer sérieusement la diminution de l'eau à l'évaporation seule. »

Ce premier argument de M. Reichard n'est pas tout-à-fait concluant. Ses calculs sont incertains. L'existence d'un grand lac expliquerait d'ailleurs toute la difficulté. Mais écoutons les autres raisons qui se fortifient et s'appuient mutuellement.

Edrisi dit que le Nil des Nègres entoure le Wangara toute l'année. C'est d'après ce témoignage qu'on a donné à ce pays la figure qu'il a sur les cartes. On partage en deux, au-dessous de Ghana, le Niger qui vient de l'ouest. Le bras du nord ou Niger va droit à l'est ; celui du sud, formant un coude proportionné à la surface du Wangara, remonte ensuite vers le nord ; et tous deux tombent dans le lac de Semegonda. Voilà du moins ce que l'on doit concevoir. Mais ce résultat est-il juste et conforme à la nature des choses ? Comment un fleuve navigable toute l'année, et large d'un à deux milles anglais, pourra-t-il se jeter dans un lac qui a à peine vingt à vingt-cinq milles carrés de surface, sans le faire déborder ? Il faudrait, pour le Niger seul, un lac de la grandeur du lac d'Aral. A plus forte raison, cette opinion ne peut subsister quand on réfléchit que le lac de Semegonda reçoit encore toutes les rivières qui viennent de Bournou, de Kauga, de Begarmé, de Bergou, de Four, et surtout

Deuxième argument.

le Misselad, qui est très-considérable et ne sèche jamais ; qu'enfin toutes ces eaux lui sont apportées par la décharge du lac Fittré, leur point de réunion. Ce n'est que de cette manière qu'on peut expliquer la communication des rivières dont parle Edrisi. Il donne à son Nil, qui entoure le Wangara, une direction générale vers l'ouest. Ce ne peut donc être que le Misselad ; et comme Hornemann dit que ce fleuve sort du lac de Fittré, la communication des eaux du Kaagou avec le lac de Semegonda, alléguée par Edrisi, se trouve confirmée : mais ce dernier lac étant trop peu considérable pour contenir toutes ces eaux, les deux branches qui en sortent doivent aller l'une à l'ouest, l'autre au sud ou au sud-ouest, et se rendre dans le véritable Niger, à une grande distance l'une de l'autre. Le vrai Niger ne doit alors baigner que la partie occidentale du Wangara, et poursuivre son cours plus loin.

Troisième argument.

L'examen de la nature du sol de Benin fournit à M. Reichard le plus spécieux de ses argumens.

« Les pays de Benin, d'Oware, du Nouveau-Kalabar » et de Calbongo, sont, dit-il, le delta d'un grand » fleuve qui vient de très-loin du nord-ouest.

» Les rapports recueillis par Nyendael, Bosmann, » Dapper et les deux Barbot, nous apprennent que le » *Rio-Formoso* a huit milles marins de largeur à son em- » bouchure. Plus haut il y en a quatre, et plus en avant » encore, il est tantôt plus large, tantôt plus étroit. Il » se partage en une infinité de bras qui se répandent » dans tout le pays voisin. On peut aller en bateau d'un » bras à un autre. Il y a aussi dans l'intérieur une route » par eau qui va au Kalabar ; et on peut aisément s'y » rendre en canot. Depuis le Rio-Formoso jusqu'à la » rive occidentale du fleuve de Camarones, la côte est » très-basse et marécageuse. Elle conserve ce caractère » même très-avant dans le pays. Toute cette contrée » forme une plaine immense, coupée par des fleuves grands » et navigables, tels que ceux de Forçados, Ramos,

» Dodos, Sangama près du cap Formoso, Non, Oddi,
» Filana, Saint-Nicolas, Meas, Saint-Barthélemy, Nouveau Kalabar, Bandi, Vieux-Kalabar et Del-Rey : ce dernier a sept à huit milles marins de large à son embouchure ; il conserve cette largeur assez avant dans le pays, et vient du nord de très-loin. Toutes ces rivières appartiennent au même fleuve principal ; car le Rio-del-Rey venant du nord, et le Rio-Formoso du nord-est, les deux lignes qu'ils suivent doivent se couper à quarante ou cinquante milles géographiques plus haut dans le nord. Chacun d'eux doit avoir un seul cours d'au moins deux cents milles. Alors, pourquoi ne pas accorder à leurs cours réunis trois à quatre cents milles? Quelle étendue ne doit-il pas en effet avoir, puisque le delta, y compris la courbure du cap Formoso, occupe une longueur de quatre-vingt-dix milles sur la côte, et renferme une si grande quantité de bras? Sa grandeur surpasse de beaucoup celle du delta du Gange. »

Divers argumens secondaires.

Les circonstances physiques de ce delta fournissent un argument auxiliaire. Composé de limon, dépourvu de pierres, il a dû se former par les inondations périodiques d'un ou de plusieurs grands fleuves. Nous savons aussi par Jacques Barbot et par Grasilhier, témoins oculaires, que tout le pays à l'entour du Nouveau-Kalabar et de Bandi est inondé tous les ans dans les mois de juillet, août et septembre. La coïncidence de l'époque de ce débordement et de celui qui a lieu dans le Wangara et le Four, est trop frappante pour ne pas faire présumer que ces deux pays sont unis par le même fleuve. Enfin le piment, très-abondant dans le Benin, l'est également dans le Darkulla ; ce qui semble indiquer qu'aucune chaîne de montagnes ne sépare ces contrées ; circonstance que d'autres raisons concourent également à rendre extrêmement vraisemblable.

A ces argumens de M. Reichard, qui nous paraissent mériter la plus grande attention, nous en joindrons un

Remarque sur le nom de l'île Oulil

nouveau, et qui ne laisse pas d'avoir du poids. Les Arabes indiquent devant l'embouchure du *Nil des Nègres*, une île nommée *Oulil*, la seule contrée de la Nigritie qui possède des salines. On en exporte beaucoup de sel (1). Un autre écrivain fait d'*Oulili* une ville (2). Or, à l'embouchure du fleuve du Vieux-Calbari, une île couverte d'une couche de sel marin porte le nom de *Terre du sel;* et les cartes portugaises, copiées par d'Anville, placent sur le rivage continental une ville nommée *Olil.* Les distances données par les Arabes placeraient l'île d'Oulil dans un grand lac de l'intérieur; mais la singulière coïncidence des noms et des traits physiques n'en favorise pas moins l'hypothèse de M. Reichard.

Hypothèse sur l'identité du Niger et du Nil

Au moment où cette hypothèse paraissait assez solidement établie, l'opinion la plus diamétralement opposée et la moins vraisemblable de toutes, vient d'être remise en question. C'est à peu près celle de Pline le naturaliste, qui regardait le Niger comme la principale branche du Nil, en admettant toutefois que cette branche se perd plusieurs fois sous terre. On peut combiner ingénieusement quelques-uns des témoignages contradictoires des anciens et des Arabes en faveur de cette opinion (3); mais le seul argument d'une grande force, c'est la relation récente d'un voyage fait par eau depuis Tombouctou jusqu'au Caire. Cette relation ne nous est parvenue que d'une manière indirecte. M. Jackson, consul anglais à Mogador, a recueilli de la bouche d'un Marocain qui avait visité Tombouctou, divers renseignemens au moyen desquels il veut démontrer *l'identité du Niger et du Nil* (4).

« *Le Nil-el-Abeed*, dit-il, ou Nil des Nègres, porte » aussi le nom de *Nil-el-Kebir* ou Grand-Nil; celui de » l'Egypte est appelé *Nil-el-Masr* ou *Nil-el-Scham*,

---

(1) *Hartmann*, Edrisi, p. 29, *sqq.* (2) *Ibn al Ouardi*, notices, etc., II, p. 35. (3) *Voyez* un article de M. *Hoffman*, dans le *Journal de l'Empire.* (4) *Jackson*, account of Marocos, chap. dernier. *Annales des Voyages*, XVIII, p. 340 *et suiv.*

» d'après les noms arabes de l'Egypte et de la Syrie. Les » habitans de Tombouctou et de tout l'intérieur de » l'Afrique soutiennent que ces deux rivières communiquent ensemble, et même que ce n'est qu'un seul » fleuve. . . . Les Africains sont étonnés d'entendre que » les Européens considèrent ces rivières comme deux » fleuves distincts : l'expérience leur a démontré le » contraire. »

« Dans l'an 1780, une société de dix-sept nègres de » *Ginnie* partit de Tombouctou dans un canot, pour une » spéculation commerciale ; ils entendaient l'arabe et » savaient lire le Koran ; ils échangèrent leurs marchandises plusieurs fois pendant le passage, et arrivèrent » au Caire après un voyage de quatorze mois, durant » lesquels ils vécurent de riz et d'autres productions qu'ils » se procurèrent en chemin dans les villes qu'ils visitèrent. Ils rapportent qu'il y a douze cents villes et » cités avec des mosquées ou des tours, entre Tombouctou et le Caire, sur les bords du Nil d'Egypte et du » Nil du Soudan. Navigation depuis Tombouctou jusqu'au Caire.

» Ils s'arrêtèrent dans plusieurs villes pendant plus ou » moins de jours, selon que leurs affaires, leur curiosité ou leurs penchans les y engageaient. *En trois endroits*, ils trouvèrent le Nil si peu profond, par » l'effet de nombreux canaux d'irrigation tirés du bras » principal, qu'ils ne purent s'avancer dans le bateau ; » *ils transportèrent leur navire par terre*, jusqu'à ce qu'ils » trouvèrent de l'eau assez large et assez profonde pour » y naviguer. Ils rencontrèrent aussi *trois cataractes* ; » la principale desquelles est à l'entrée occidentale de » l'Ouangara. Ici ils transportèrent leur bateau par terre, » jusqu'à ce qu'ils eussent passé la cataracte ; ils le lancèrent de nouveau dans un immense lac ou *merja*, » dont le rivage opposé n'était pas visible. La nuit, ils » jetèrent dans l'eau une large pierre pour leur servir » d'ancre. Ils firent régulièrement sentinelle, pour se » garder des attaques des crocodiles, des éléphans et

» des hippopotames, qui fourmillent en plusieurs endroits. Arrivés au Caire, ils joignirent la grande caravane de l'ouest (*Akkabah-el-Garbie*), et se rendirent » avec elle à Maroc, d'où ils retournèrent avec la caravane d'Akka à Tombouctou, et de là à Ginnie, » où ils arrivèrent après une absence de trois ans et deux » mois. »

Tel est le récit des voyageurs nègres. En l'adoptant sans réflexion, on croirait l'identité du Nil et du Niger démontrée. Les raisons puissantes qu'on tire de la géographie de Ptolémée et des auteurs arabes, pour distinguer ces deux fleuves; les conclusions qu'on a dû nécessairement tirer des rapports recueillis par Browne sur le cours des fleuves Misselad et Bahr-Kulla (rapports que confirment les renseignemens obtenus par M. Seetzen); enfin l'extrême invraisemblance d'un cours de rivière aussi long que le serait celui du Niger et du Nil réunis, à travers des contrées dont le niveau doit différer considérablement; tous ces argumens ne contre-balanceront peut-être pas, dans quelques esprits, le témoignage de ces Nègres inconnus qui prétendent avoir vu de leurs yeux ce que nous ne pouvons que chercher à deviner. Faut-il donc bouleverser entièrement la carte de Ptolémée, de d'Anville et de Rennel? déplacer les montagnes à l'est de Dar-Four? faire reculer vers leurs sources le Misselad et le Bahr-Koulla? Nous ne le croyons pas encore; il nous semble que la relation de ces prétendus navigateurs nègres offre en elle-même de quoi nous tranquilliser sur notre ancienne croyance.

Objections.

D'abord, ces nègres furent obligés *trois fois* de *tirer leur bateau à terre*, parce que le Nil n'avait pas assez d'eau. Or, le Joliba ou le Niger est déjà, près de Tombouctou, un très-grand fleuve; s'il joint le Nil, il doit acquérir un immense volume d'eau, et aucune saignée ne pourra le mettre à sec. D'ailleurs, une fois mis à sec, comment reprendrait-il tout à coup son caractère de fleuve?

Les trois cataractes peuvent encore faire soupçonner d'autres solutions de continuité dans le cours des rivières sur lesquelles ces nègres ont voyagé.

Enfin, si cette navigation ne rencontrait pas de grands obstacles naturels, pourquoi les commerçans du Soudan ne la préféreraient-ils pas à la pénible ressource des caravanes, traversant d'affreux et d'immenses déserts? M. Jackson nous répond lui-même : « Parce que la route par terre » est plus commode et plus expéditive. »

Il nous paraît donc que l'on ne doit tirer de la relation des nègres que ces trois résultats : Résultats probables.

1° Il existe une ou plusieurs rivières qui communiquent du Nil d'Egypte au Niger, de même que le Cassiquiary, en Amérique, réunit l'Oréuoque à l'Amazone, et qu'en Norwége, près Lesso, deux rivières qui coulent au nord et au sud communiquent ensemble près leurs sources. C'est probablement au sud-ouest du Dar-Four que se trouvent ces rivières intermédiaires.

2° Une chaîne de montagnes venant d'Afnou ou de Kaschna joint celle de Melli, et forme à l'ouest du Ouangara une cataracte considérable : donc le Soudan occidental forme un ou plusieurs bassins presque fermés.

3° L'existence de très-grands lacs dans le sud du Ouangara peut faire croire que les rivières du plateau central n'ont pas absolument besoin d'un écoulement vers le golfe de Guinée (1).

Après avoir exposé avec tous les soins et toute l'impartialité dont nous sommes capables, les incertitudes qui règnent au sujet du cours des fleuves de l'Afrique centrale, nous allons essayer de combiner ce qu'il y a de moins vague dans les relations que nous possédons sur les diverses contrées, villes et nations de cette vaste région. Détails sur la Nigritie.

Mungo-Park se présente le premier comme notre guide pour pénétrer des bords du Sénégal sur ceux du Voyage de Mungo-Park

(1) *Voyez* notre *Carte de l'Afrique septentrionale.*

Niger. Son voyage ne s'étend que jusqu'à *Silla*, entre Sego et Ginnie ; mais il a recueilli des renseignemens importans. Le premier des Européens, il vit le *Joliba*, dont le nom est aussi prononcé *Gulbi* (1). Le mot *joliba* signifie grande eau. Quand cette rivière fut aperçue par le voyageur anglais, elle coulait doucement vers l'orient, et resplendissait des rayons du soleil levant ; sa largeur égalait celle de la Tamise à Westminster.

Le pays de Bambarra.

Il arriva bientôt après à *Sego*, alors capitale de *Bambarra*. Cette ville, située sur les deux bords du fleuve, se compose de quatre quartiers environnés par de hautes murailles d'argile. Les maisons carrées ont des toits aplatis : elles sont d'argile ; quelques-unes ont deux étges ; la plupart sont blanchies. On voit aussi plusieurs mosquées. Le nombre des habitans est estimé, un peu libéralement peut-être, à trente mille. Le roi réside sur le rivage méridional : les habitans naviguent dans des canots ; ce sont deux grands arbres creusés et joints par les extrémités comme les bateaux des Foulahs. Autour de la ville il y a un peu de culture : ces murs de boue et ces canots prouvent que la civilisation africaine ne fait aucun progrès.

Le pays de Ludamar.

Mungo-Park nous donne la description du royaume maure de *Ludamar*, où il fut détenu à Benown, et celle d'un autre appelé *Birou*, dont la capitale est *Walet*. A l'est de celui-ci s'étend le célèbre royaume de *Tombouctou*. Au midi de ces États sont les royaumes nègres de *Kaarta* et de *Bambara*.

Dans le Ludamar, Mungo-Park apprit par un shérif qui arriva de Walet avec du sel et quelques autres denrées, qu'*Houssa* était la plus grande ville qu'il eût vue, quoique Walet fût plus grande que Tombouctou. A Silla, des commerçans maures et nègres avaient informé ce voyageur, qu'à deux journées de chemin à l'est était

(1) *Abd-rrahman-Aga*, ambassadeur tripolitain, dans le Nouv. Museum allem., III, p. 987.

située la ville de *Jinne*, sur une île de la rivière ; au-delà de cette ville, à la distance de deux journées, se trouvait le *Dibbi* ou le lac Noir, en traversant de l'ouest à l'est. On dit que les canots perdent de vue la terre pendant un jour entier. Depuis ce lac, la rivière se divise en plusieurs courans, et se termine en deux branches qui se joignent à *Kabra*, port de Tombouctou, à une journée de chemin au sud de cette ville. A la distance de onze journées de Kabra, la rivière passe au sud de Houssa, qui est éloignée de deux journées de Joliba. Tous les naturels avec qui ce voyageur conversa, semblent ignorer entièrement le cours ultérieur de cette grande rivière, et le lieu où elle se perd. A l'orient de Houssa est le royaume de *Kassina*. Le roi de Tombouctou se nommait Abu-Abrahima ; il passait pour riche ; ses femmes et concubines étaient vêtues d'étoffes de soie. Le royaume de Houssa est d'une plus grande importance. Au sud du Niger sont les royaumes ou plutôt les districts de *Gotto*, à l'occident desquels sont *Baëdou* et *Maniana* ; les habitans de ce dernier pays passent pour être cannibales. Tels sont les renseignemens qu'a pu obtenir Mungo-Park. Villes de Jinne et de Tombouctou.

Aux renseignemens de Mungo-Park se rattachent naturellement ceux que M. Jackson a tirés de la bouche des habitans de Tombouctou. « A quinze journées est » de cette ville se trouve un vaste lac nommé *Bahar* » *Soudan*, ou mer de Soudan : sur ses bords habite une » nation blanche, qui, dans son langage, imite, comme » les Anglais, le sifflement des oiseaux, et qui monte » des chevaux munis de selles ; ils se servent d'éperons. » Leur visage est couvert par le turban, à l'exception » des yeux. Armés de glaives, d'arcs, de lances, de » flèches, ils combattent homme à homme. Leur corps » et celui de leurs chevaux sont couverts d'amulettes. » Ces peuples ont des barques pontées, longues de quarante coudées, et larges de huit, bâties de planches » qu'on unit au moyen de cordes tordues ; ces barques » portent cent cinquante à deux cents hommes, et une

Mer de Soudan.

Peuples blancs.

» charge de quarante *tons ;* elles n'ont point de voiles ; » on les fait marcher au moyen de quarante rames. Ces » peuples blancs naviguent jusqu'à Tombouctou ; ils ont » même, dans l'année 1793, étendu leur navigation » jusqu'à Ginnie, à l'ouest de Tombouctou ; mais on » leur a interdit ce commerce. Ils ne sont ni *Maures*, » ni *Arabes*, ni *Schillloucks* (1). »

D'après un autre passage, la nation blanche au-delà du Grand-Lac serait appelée, par les Arabes, *N'sarrath Christian*, c'est-à-dire Chrétiens-Nazaréens. On distingue cette nation d'une tribu de Juifs qui habitent une frontière de *Lemlem* ou *Melly*. Cette donnée acquiert de l'importance quand on la rapproche du témoignage de l'Edrisi, qui place expressément des Juifs dans le Lemlem (2), auquel la ville de *Malel* a fait donner, par Léon l'Africain, le nom de *Melly* (3). Ces Juifs sont très-probablement les marchands voyageurs connus depuis un siècle sur la Côte des Esclaves, sous le nom de *Maillys* ou *Mallays* (4) ; car bien que circoncis, ces marchands ne s'abstenaient ni de vin, ni d'autres liqueurs spiritueuses ; ils choisissaient et tuaient eux-mêmes les animaux dont ils mangeaient la viande. Ils venaient d'un pays riche en or, cuivre et pierres fines, au nord de la Guinée.

Juifs de Melly.

Les Mallays.

Détails sur le Tombouctou.

M. Jackson nous apprend que la ville de « *Timbuctoo* » est située au milieu d'une plaine entourée de collines sablonneuses, à environ douze milles des rives du « *Nil-el-Abeed* » ou Nil des Noirs, et à peu près à trois journées des frontières du *Sahara*. Elle n'a point de murailles, et peut avoir douze milles de circonférence. Elle est fréquentée par toutes les nations nègres, qui viennent échanger les productions de leur pays pour les produits des manufactures d'Europe et de *Barbarie*. Le dernier souverain de

(1) *Jackson*, account of Marocco, à la fin. (2) *Edrisi*, Hartmann, p. 37. (3) *Léon l'Africain*, p. 641. (4) *Des Marchais*, II, p. 273 *Snelgrave*, p. 80.

Maroc, Muley-Ismael, avait établi un gouverneur marocain à Tombouctou; mais actuellement cette ville dépend du roi nègre de *Bambari*, dont la résidence actuelle est à Ginnie, qui est le *Ginnéa* de Léon l'Africain, et le *Genni* de quelques autres relations. Le roi possède trois palais à »*Timbuctoo*«, qui, à ce que l'on prétend, contiennent une immense quantité d'or. On vante le bon ordre qui règne dans cette ville. Le vol est ignoré parmi ses habitans industrieux, dont la plupart sont nègres, mais qui se piquent d'imiter l'hospitalité, l'élégance et la politesse des Arabes.

Le gouvernement ne s'immisce jamais dans les dogmes des religions diverses professées par les peuples qui fréquentent *Tombouctou*; cependant la jalousie commerciale des Maures a fait exclure les Juifs.

Gouvernement

Le gouvernement particulier de la ville est confié à un divan ou conseil composé de douze *alemmas* (1). Ces magistrats, nommés par le roi, sont des hommes savans dans l'interprétation du *Koran*, et qui ne restent investis de leur place que pour trois années. M. Jackson, qui a beaucoup à cœur d'engager les Anglais dans le commerce de Tombouctou par la route de Mogador, affirme que la *bibliothèque* de Tombouctou renferme des manuscrits hébreux, chaldéens et arabes, parmi lesquels il y a des traductions des auteurs grecs et latins (2). Mais d'autres relations nous apprennent que les Tombouctains se servent de caractères différens de ceux des Hébreux et des Arabes (3), circonstance curieuse que M. Jackson ou son Marocain rejette.

Bibliothèque.

Climat.

Le climat, réputé pour son extrême salubrité, porte les habitans à l'amour avec une telle force, dit-on, « qu'il » est impossible d'y garder le célibat au-delà de l'âge de » dix-huit ans : aussi voit-on rarement un homme de cet » âge qui n'ait plusieurs femmes légitimes, ou un grand

(1) Ce mot paraît arabe et répond à *ulemah*. (2) *Annales des Voyages*, t. XIV, p. 25. (3) Procedings of the African society, p. 2, p. 19.

» nombre d'esclaves, suivant en cela les lois mahomé-
» tanes, qui sont celles du pays : celui qui atteindrait
» l'âge de vingt ans, sans être marié serait peu considéré. »

Le Niger ou Joliba déborde lorsque le soleil entre dans le signe du cancer ; c'est la saison des pluies ; l'inondation de la rivière, à *Kabra*, commence à devenir considérable : ce fleuve, large et rapide, nourrit des crocodiles et des hippopotames. Les terres qui bordent la rive méridionale de la rivière sont couvertes de forêts, où des éléphans monstrueux paissent à l'ombre d'arbres d'une élévation et d'une beauté extraordinaires. Le sol, aux environs de *Tombouctou*, produit du riz, du millet, du blé indien et d'autres graines. Les Arabes de la tribu de Brabesha cultivent, dans les plaines, du froment et de l'orge. Le café et l'indigo y croissent naturellement ; le dernier y est cultivé dans quelques parties, et produit une belle teinture bleue qu'on emploie dans les manufactures de tissus de coton. Ces étoffes, d'un dessin bizarre, fabriquées à Ginnie et à Tombouctou, servent de couvertures de lit, et sont fort estimées pour leur solidité. Elles sont quelquefois vendues très-cher en Barbarie. La largeur de ces pièces varie quelquefois de deux ou trois pouces ; elles sont cousues ensemble avec de la soie ou du fil, mais si solidement, qu'on n'aperçoit point les interstices. Les laboureurs, qu'on appelle ici *fulah* (1), sont fort habiles dans l'art d'élever des abeilles ; le miel et la cire y abondent, et les habitans en font une grande consommation.

Productions animales et végétales.

Mines d'or. Les mines d'or qu'on trouve au sud de la rivière appartiennent au roi. Le produit de ces mines est déposé à *Tombouctou*, dans ses palais. Les ouvriers employés au travail des mines sont des nègres de *Bambarra*, qui sont eux-mêmes fort riches, puisque tous les morceaux d'or retirés de la mine, dont le poids est au-desssous de douze *mizans*, leur appartiennent. La richesse de ces mines est telle, qu'on y trouve fréquemment des morceaux d'or

(1) Comp. ci-dessus, p. 612-613.

pur pesant plusieurs onces. Il n'est donc point étonnant que ce précieux métal soit si peu estimé à *Tombouctou*, et que des objets qui nous paraissent de si peu de valeur en Europe, tels que le sel, le tabac et le cuivre travaillé, soient échangés dans cette ville pour une quantité d'or égale à leur poids.

Pays de Tocrour et de Gana.

Le reste de la Nigritie occidentale était, du tems de l'Edrisi, partagé entre deux royaumes, celui de *Tocrour* et celui de *Gana*. Dans le premier, où les habitans vivaient de *dourra*, de lait et de poissons (ce qui indique une médiocre fertilité), on trouvait les villes de *Tocrour*, alors le centre du commerce de la Nigritie, *Berissa* et *Sala*. La capitale de l'état de *Gana*, nommée de même, était située sur un grand lac d'eau douce; elle était bâtie en pierres de craie. C'est le *Ta-Gana* de Ptolémée, et le *Cano* de Léon l'Africain. Il est probable que cet empire florissait dans le quinzième siècle; car, selon Barros, les ambassadeurs du roi de Bénin dirent au roi de Portugal, Jean II, « que le royaume de Bénin était en quelque sorte » feudataire d'un prince puissant dans l'intérieur, qui se » nommait *Ogane*, et qui était vénéré comme grand-» pontife (1). »

États de Haoussa et de Kaschna.

Aujourd'hui on nous indique le royaume de *Haoussa* à la place de celui de Tocrour, et l'état de *Kaschna* à la place de Gana; mais l'un et l'autre sont au nombre des parties les plus mal connues de la Nigritie. *Haoussa* est, dit on, une ville immense; selon d'autres, c'est le nom d'un pays extrêmement peuplé, et où l'on fabrique, entre autres, des limes d'acier excellent (2). C'est uniquement par les rapports des Tripolitains et des Fezzanais que l'on connaît le royaume de *Kaschna* ou *Cassena*. Ce pays, limitrophe de ceux de Bornou et de Fezzan,

(1) *Juan de Barros*, Asia, Déc. I, liv. 3, ch. 4. *Léon*, Africa, p. 651. *Marmol*, t. III, p. 66. (2) Procedings of the African Association, p. 2. (Londres, 1792). Elucidations, etc. from Major Houghton, p. 25-27.

paraît proprement porter le nom d'*Afnou* (1), et il est connu sous le nom d'*Affanoh* dans la capitale de Bornou (2). La ville capitale, à laquelle le nom de Kaschna paraît appartenir plus spécialement, est située à cinq journées au nord du Niger (3), sur la route qui conduit de Fezzan à *Zamphara*, autre ville considérable, qui est aussi représentée comme la résidence d'un sultan. En se rendant à Kaschna, on passe par *Agadez*, ville capitale d'une oasis habitée par les Touariks. La vigne et le chameau prospèrent moins à l'ouest et au sud de Kaschna (4). Les principales productions sont de l'or en poudre, du coton, une espèce particulière de riz nommé *bischna*, beaucoup de singes et de perroquets; on en exporte des peaux de chèvres apprêtées, des cuirs de bœufs, du zibeth ou musc (4). Le sol est très-montagneux; circonstance qui, dans notre carte de l'Afrique septentrionale, nous a engagé à placer les cataractes du Niger entre les royaumes de Melli et de Kaschna.

Productions de Kaschna.

Il est certain que la Nigritie est partagée naturellement en plusieurs bassins ou plateaux de différente élévation. Selon Léon l'Africain, il y a des cantons dans l'intérieur où le froid oblige les habitans de se chauffer une partie de l'année: « à Gago, les vignes ne supportent pas le froid, » tandis que les environs de Gana sont couverts de » cotonniers et d'orangers. »

Nigritie orientale.

Le Darfour.

La Nigritie orientale nous présente deux pays plus connus que le reste, le *Darfour* et le *Bornou*. Le premier, déjà vaguement connu de Léon et de Wanslèb, a été visité et décrit par M. Browne. Un nommé *Mohammed*, habitant du pays, que M. de Seetzen a rencontré au Caire, en a aussi donné une relation curieuse. Les marchands ou *dgellaby*, en partant du Caire, se rendent d'abord à

(1) *Niebuhr*, dans le Nouv. Muséum allemand, IV, p. 421. *Einsiedel* distingue Kaschna de Hafnou, v. *Cuhn*, Voyages en Afrique, III, p. 436-442. (2) *Seetzen*, Annal. des Voyages, XIX, p. 174 (3) Proceedings of the African association, l'an 1790. (4) *Einsiedel*, p. 440, etc., etc.

Assiouth, et traversent ensuite un vaste désert, dans lequel on ne trouve qu'un très-petit nombre de contrées cultivées ou *oasis*. Après avoir quitté Assiouth, les caravanes atteignent, au bout de cinq jours, le chef-lieu de la grande oasis, appelé *Khargéh*. De là il y a deux journées pour aller à *Beris*, puis six pour aller jusqu'à *Cheupp*, trois jusqu'à *Sélim*, cinq jusqu'à *Legghyé*, et six jusqu'à *Bir-el-Attroun*, et enfin dix jusqu'au Dar-Four ; ce qui fait en tout trente-sept journées (1).

Le Dar-Four est arrosé par la rivière de *Bahher-Attaba*, qu'on dit se jeter dans le *Nil*, et sur laquelle on navigue avec de petites embarcations. Cette rivière, selon la carte de Browne, ne peut se jeter que dans le Misselad ; car le pays a une chaîne de montagnes à l'orient. Outre le fer, on y trouve aussi du minerai de cuivre, qui donne une excellente couleur rouge. Selon M. Browne, le cuivre est acheté vers les sources de l'Abyadh. Les carrières donnent du marbre, de l'albâtre, du granite, du sel fossile, du nitre : on y regrette la pierre à faire la chaux et celle qui sert à la bâtisse. Suivant l'assertion de Mohammed, il y tombe tous les ans de la neige, qui se fond au moment où elle touche la terre. L'une des montagnes les plus considérables du pays s'appelle *Marra*. Nature du sol.

La pluie commence à la mi-juin et dure jusqu'à la mi-septembre. Alors tout le pays change de face, et les apparences de la stérilité sont remplacées par une riante verdure. Dès que la saison des pluies commence, les propriétaires des champs s'y rendent avec les ouvriers qu'ils peuvent rassembler. Ils font des trous en terre à deux pieds environ de distance, y sèment du millet, qu'ils recouvrent avec les pieds, et le labour ainsi que les semailles sont terminés. On recueille le millet au bout de deux mois, le blé au bout de trois. Climat.

Le riz vient naturellement et en si grande quantité, qu'on en fait peu de cas, quoiqu'il soit d'une qualité supérieure. On s'ap- Productions végétales.

(1) *Annales des Voyages*, t. XXI.

plique beaucoup, dans le Dar-Four, à la culture du dourra et du millet; mais celle du froment est négligée. Les dattes y abondent; elles servent, ainsi que le froment, à la préparation d'une liqueur spiritueuse. Selon M. Browne, les productions végétales ne sont pas très-nombreuses, et se distinguent surtout par leurs épines et la dureté de leur bois : ce sont le tamarin, le platane, le sycomore, le *nebbek*, et beaucoup d'autres indiquées et même en partie décrites par ce voyageur; mais le tamarin est le seul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli; car même le dattier n'y porte qu'un fruit petit et sans saveur. Dans quelques cantons, le tabac paraît indigène.

Animaux. M. Browne, qui n'est guère sorti de la capitale, veut que les animaux soient en petit nombre; toutes les espèces, selon lui, sont connues. Mohammed dit que les montagnes et les forêts fourmillent de gibier. Il indique diverses espèces de gazelles, de sangliers, de buffles, et peut-être de cerfs, qui ne paraissent pas connues (1). Le Dar-Four recèle des éléphans et des rhinocéros, ainsi que beaucoup de girafes, appelées *ourr* dans la langue du pays.

Les peaux des éléphans, des rhinocéros et des hippopotames servent à faire des fouets, qu'on apporte en grande quantité au Caire. Les abeilles et le miel abondent.

Habitans. La peau des Darfouriens, ou plutôt des Fouriens, est, selon les observations de Browne, très-épaisse sans être très-noire. Leurs fibres musculaires sont d'un rouge éclatant. Ils ont une force de contraction singulière qui paraît résider dans leurs nerfs; la blancheur et le poids de leurs os sont très-remarquables; ils ont une excellente vue; on ne voit que peu de myopes parmi eux, et point d'aveugles; ils ont les dents blanches et fortes, ils en souffrent rarement et les conservent jusque dans un âge très-avancé. Les traits des nègres du Dar-Four sont différens de ceux des nègres de Guinée, mais leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux; ils sont peu courageux, mal-

(1) *Annales des Voyages*, t. XXI, p. 155 *et suiv.*

propres, voleurs et dissimulés. Ils supportent long-tems la faim et la soif. Au lieu de se baigner, ils s'appliquent une pâte grasse sur la peau. Le commerce s'y fait par échanges ; ils ne connaissent pas les monnaies. Ils usent avec excès de la polygamie, et l'union entre les deux sexes est chez eux illimitée. La circoncision et l'excision sont pratiquées dans le Dar-Four. La langue berbère paraît être celle du pays ; mais on y entend l'arabe. Selon Mohammed, tous les habitans du pays professent la religion mahométane ; ils ont le Koran, et plusieurs d'entre eux font instruire leurs enfans dans la lecture de cet ouvrage, et leur apprennent à écrire l'arabe. Cette langue est la seule qui soit employée dans la correspondance, à la vérité peu fréquente, par lettres. A l'exception du nom de la Divinité, toutes les dénominations d'objets de métaphysique, ainsi qu'en général celles de tout ce qui tient à l'état policé, sont empruntées de l'arabe. Le gouvernement est despotique. Le sultan, ou souverain du pays, fait le commerce, perçoit des impôts sur toutes les marchandises, et chaque village lui fournit annuellement une quantité de millet, qu'il perçoit par ses esclaves. Il n'y a, selon Browne, dans tout le Dar-Four, qu'une douzaine de villes, qui ne contiennent pas chacune plus de cinq ou six mille âmes. *Cobbé* est la capitale ; elle a plus de deux milles en longueur, mais elle est très-étroite, et ne contient pas plus de six mille habitans. Mohammed donne à la résidence du sultan le nom de *Tandelty*. Il nomme plus de cinquante villes.

Langage, mœurs, etc.

Villes.

Un grand désert, nommé *Dar-Kab*, sépare le Dar-Four du pays de *Kordofan*. Au sud-est, Mohammed indique une contrée très-intéressante : c'est l'empire des *Schillouks*, situé à l'ouest de l'Abyssinie, et à vingt journées au sud du Dar-Four. Le sultan est un des princes nègres les plus puissans. Le territoire, très-montueux, est arrosé par un grand nombre de rivières, parmi lesquelles Mohammed cita *Bahher-el-Abiad*, *Bahher-Indry*, *Bahher-el-Harras* et *Bahher-Esrack*, qui toutes prennent

Pays des Schillouks.

leur naissance dans le pays des Schillouks, et vont joindre le Nil égyptien. *Bahher-el-Abiad* est cette grande branche occidentale du Nil, dont la source doit être considérée comme la véritable origine de ce fleuve, quoique le Père Lobo et M. Bruce l'aient cherchée dans l'Abyssinie. Les Schillouks sont nègres, idolâtres, et vont entièrement nus. Ils n'ont pour armes que la flèche, l'arc et la lance. Le Bahher-el-Abiad traverse leur pays au milieu. Les plus considérables montagnes sont le *Djibbal-el-Djinsé* et le *Djibbal-el-Temmarou*, qui souvent se trouvent couverts de neige. C'est, selon toutes les apparences, une partie des montagnes de la Lune. Les Schillouks sont continuellement en guerre avec les Abyssins; mais ils entretiennent des relations commerciales avec les habitans de Dar-Four, et les négocians des deux pays se fréquentent mutuellement. On tire, par le lavage du sable des rivières, de l'or que l'on conserve dans les tuyaux de plumes d'un très-grand oiseau appelé en Egypte *sakgar*, et *doulh* dans le Dar-Four. Cet oiseau est d'une force si redoutable, qu'il attaque et tue même des ânes. C'est peut-être une espèce de condor. Les girafes s'y trouvent en quantité.

Montagnes. Productions.

Villes. Mohammed avait lui-même visité ce pays. La ville capitale, et la résidence du sultan, porte le nom de *Bahher-el-Abiad*, parce qu'elle est située sur cette rivière. Elle est commerçante. On y voit, selon lui, un grand nombre d'édifices et d'autres constructions remarquables; mais il paraît se contredire.

Un autre nègre, plus instruit, fit connaître à M. de Seetzen le *Dar-el-Abbid*, vaste pays montueux et rempli de rivières, habité par des véritables sauvages. Le nom paraît indiquer la région où le *Bahr-el-Abiad* prend sa source, et où probablement il communique, dans la saison des pluies, avec des rivières qui se joignent au Niger.

Les renseignemens de M. Browne s'étendent dans une direction un peu différente, c'est-à-dire au sud-ouest.

Au sud de Cobbé, à la distance de trois journées de chemin, sont des mines de cuivre, au-delà desquelles, à la distance de sept journées et demie, est le Bahr-el-Abiad. A l'ouest se trouve la rivière de *Kulla*, dont les bords, suivant les informations de M. Browne, abondent en arbres à piment. Les bateaux sont conduits avec des crocs et une double rame. Les arbres sont si gros, qu'un seul, creusé en forme de canot, peut contenir dix personnes. Les naturels de Kulla sont en partie noirs et en partie de couleur de cuivre ou rouges; le pays est principalement fréquenté par les *djelaby* ou marchands de Bergou et de Dar-Four, qui y viennent pour acheter des esclaves, la plus légère offense y étant punie en vendant le coupable aux marchands étrangers. Le Dar-Koulla.

A l'ouest du Dar-Four, un pays nommé *Mobba* par les indigènes, *Bar-Sceléh* par les Arabes, et *Dar-Bergou* par les Fouriens, nous est connu par les rapports de deux indigènes (1). Ils s'accordent sur la plupart des faits. Mobba est située à l'ouest de Dar-Four et au sud-est de Bornou. *Vara*, la capitale, est trois fois plus grande que Boulak. Dans la ville même, on trouve plusieurs maisons bâties en terre; mais aux environs, on ne voit que des cabanes coniques, construites de roseaux. Le Mobba ou Bergou.

Le sérail du sultan est vaste, et construit en briques; il renferme dans son enceinte la seule mosquée qui existe à Vara, et qui est toujours éclairée par des lampes. Le pays est plein de montagnes et de vallées. « Il n'y a point » de rivières proprement dites, dit l'un des indigènes (1), » mais des torrens d'eau de pluie qui laissent, après qu'ils » ont tari, des lacs ou étangs d'eau assez considérables. » Le plus grand de ces torrens se trouve entre Mobba et » Bagirma, et se nomme *Bahher-el-Zafâl*. » L'autre indigène dit « qu'à trois journées de la ville, à l'ouest, on » trouve un grand fleuve, allant du sud au nord, plus » large que le Nil, et sujet, comme ce dernier, à des Contradictions au sujet des rivières.

(1) *Annales des Voyages*, cct., XXI, p. 164.

» inondations périodiques. Ce fleuve s'appelle, dans la » langue de Mobba, Engy (l'eau). »

Productions. Le pays de Mobba produit du natrou, qu'on exporte au Caire, du sel gemme de différentes couleurs, et un autre sel d'espèce inconnue. On recueille, dans le lit des torrens, deux espèces de mines de fer, l'une sous la forme de sable, l'autre sous celle de pierre, et dont on fabrique des couteaux et des aiguilles. Il n'y a point d'autres substances métalliques; la pierre calcaire même est rare. En revanche, le pays est couvert d'arbres, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de sycomores, de palmiers, et la *mimosa nilotica*. On trouve dans ce pays de la volaille de toute espèce, comme poules, pigeons, oies sauvages, et enfin des scorpions et des sauterelles. Ces dernières servent d'aliment. Il y a aussi beaucoup d'abeilles, de chevaux, de chiens, de chats, de buffles, de gazelles et de crocodiles dans les grands étangs formés par l'eau de pluie.

La saison de la pluie dure de sept à huit mois; la bonne saison n'est donc que de quatre à cinq. On n'y connaît point de glace, et la neige est très-rare, de même que la grêle. La culture principale est celle du dourra et du millet; il n'y a ni froment, ni orge, ni lentilles. Le coton y vient en quantité, de même que le riz et les mimoses gommifères.

Habitans. La plupart des habitans sont nègres mahométans, dont quelques-uns apprennent à écrire et à lire l'arabe. Les enfans des deux sexes sont circoncis. Les femmes vont sans voile. Les armes de ces nègres consistent en sabres, lances, boucliers, flèches et arcs. Les fusils, qui sont en petit nombre, viennent du Caire, de même que le plomb, la poudre et les cuirasses. La peste est très-rare, mais la petite vérole y cause beaucoup de ravages, et les maladies vénériennes sont assez communes (1).

A l'ouest de Mobba, tous les rapports nous indiquent le *Baghirmah* ou Baghermé, état aujourd'hui vassal du

(1) *Browne*, Voyage au Darfour.

puissant empereur musulman de Bournou, ainsi que le prouve le trait suivant, rapporté par *Hassan*, habitant de Mobba.

Le sultan de Baghirmah avait épousé sa sœur. Une action aussi contraire à la loi ne pouvait rester cachée; elle parvint à la connaissance du sultan de Bournou, qui, outré de colère, lui ordonna de renoncer de suite à cette alliance, et le menaça de la vengeance d'Allah et de la sienne. Le sultan de Baghirmah ne se laissa pas intimider, et renvoya la lettre, en écrivant sur le revers « que l'usage » d'épouser sa sœur avait subsisté long-tems avant la » naissance du prophète, et qu'il ne voyait pas de raison » pour qu'il ne subsistât pas après lui. » Cette réponse laconique de la part d'un vassal mit le sultan de Bournou en fureur. Il ordonna de suite au sultan vassal de Mobba d'entrer avec une armée dans le pays de Baghirmah. Ce prince exécuta la commission, vainquit le sultan rebelle, et l'envoya prisonnier à Mobba. *Hassan* ignorait le sort ultérieur de ce prince; mais, depuis quatre ans, le pays de Baghirmah était réuni à celui de Mobba. Trait historique.

Il est très-vraisemblable que, dans le commencement du dix-huitième siècle, le sultan de Baghirmah dominait sur les contrées environnantes, et même sur le Bournou; car sa résidence s'appelle *Karna*: or, selon des rapports recueillis par le P. Sicard, la ville de *Karné*, située sur un grand fleuve qui communiquait avec le Nil d'Egypte, était la capitale de l'état de Bournou (1). Le fleuve s'appelait *Bahr-el-Gazal*, et le canal de communication qui réunit le Niger au Nil, dit le P. Sicard, est le *Bahr-el-Azurak*. Remarque sur la ville de Karna.

D'autres rapports donnent au pays de Baghirmah des habitans de religion chrétienne (2); trait qui coincide avec la tradition des Nègres, d'après laquelle, à l'est de Houssa, au-delà d'un grand lac, il existe une nation de Peuplades chrétiennes.

(1) Nouv. Mém. de la Compagnie de Jésus dans le Levant, II, p. 186.
(2) *Niebuhr*, d'après *Abderrahman-Aga*. Nouv. Muséum allemand, III, p. 981.

Nazaréens. Les habitans du pays d'*Andam* passent aussi pour être chrétiens et pour avoir les dents naturellement pointues. La même forme de dents est commune chez les *Jemjens*, païens et anthropophages. Les *Kendil* ont les cheveux longs.

Le Wangara. Le *Ouangara*, *Wangarah* ou *Vankarah*, pays marécageux, entouré de diverses rivières ou de branches d'un seul grand fleuve, riche en poudre d'or, et surnommé, en arabe, *Belad-el-Tibr*, c'est-à-dire le pays de l'or pur, nous est encore moins connu que les contrées précédentes. Edrisi y place, entre autres, les villes de *Ragbil* et de *Sémégonda*, aux bords d'une mer d'eau douce; mais, heureusement pour ceux qui aiment les disputes, le terme arabe qui signifie *mer* peut aussi dénoter un grand *fleuve* (1).

Empire de Bournou. Il ne nous reste à décrire que l'*Empire de Bournou*, sur lequel M. de Seetzen a recueilli de très-bons renseignemens de la bouche d'un indigène (2). Cet état paraît aujourd'hui embrasser plusieurs royaumes, jadis indépendans. Nous avons vu que les princes de Mobba et de Baghirmah en relèvent. On nomme, parmi les autres contrées vassales, le *Phallaté*, habité par une colonie de Foulahs ou *Fellahs* du Sénégal; le *Kotkou*, qui semble être le *Koukou* d'Edrisi; le *Kanem*, où la ville *Matsan* paraît répondre à celle de *Mathan* qui, à une certaine époque, fut la capitale, ou plutôt la résidence d'un prince momentanément dominateur de ces contrées (3). Les Bournouais prétendent même que le Fezzan, l'Afnou, le *Kishena*, probablement le *Kaschna*, le Dar-Four, et même le Sennaar, reconnaissent la suprématie de leur empereur.

Nature du sol. Le territoire de l'empire de Bournou offre, à l'orient, quelques montagnes. A environ une lieue de la capitale

Rivières. coule une rivière nommée *Hâlemm*, aussi grande que le Nil, et qui porte une quantité de navires à voiles et à

(1) *Edrisi*, Africa, pr. Hartmann, p. 50-52. (2) *Annales des Voyages*.
(3) *D'Anville*, Hist. de l'Acad., XXVI, p. 69. Comp. *Léon*, p. 656. *Cuhn* III, p. 437.

rames, construits de planches assujetties avec des clous de fer. Abdallah ne savait indiquer à M. Seetzen ni la source ni la fin de la rivière ; mais il assurait qu'elle coule du sud au nord, et qu'elle déborde dans la saison pluvieuse comme le Nil. Si cette donnée était juste, il faudrait assigner à la rivière de Bournou une direction opposée à celle que nos cartes lui donnent. Dans les villes de Bournou, on se sert communément de l'eau des puits, qu'on dit excellente.

Le sol, composé d'un sable qui dispense de ferrer les chevaux, a besoin d'irrigation. Le long de la rivière, on rencontre de la pierre noire. Il y a des pyrites, et de l'argile qui sert à fabriquer des vases. Selon le Tripolitain Abderrahman-Aga, le sultan fait recueillir une immense quantité d'or (1). Léon l'Africain assure qu'à la cour de Bournou les étriers, les éperons, les plats de vaisselle, et même les chaînes des chiens de chasse, étaient d'or pur (2). Cependant l'indigène Abdallah affirme qu'on n'y a découvert aucun minerai d'or, d'argent ou de cuivre ; mais il y a des mines de fer en exploitation. Il est possible de concilier ces témoignages : l'or, étranger au Bournou proprement dit, peut venir du Ouangara, qui en dépend. Les marchands de la province d'*Affanoh* apportent du sel gemme un peu amer. On extrait de bon sel des cendres d'une plante épineuse, par le moyen de la lessivation. Un désert fort éloigné produit deux sortes de natron, l'une blanche et l'autre rouge. Minéraux.

Le règne végétal est très-riche. On y trouve beaucoup d'arbres fruitiers, et des forêts entières d'arbres sauvages. Les dattiers palmistes abondent; il n'y a, selon Abdallah, ni citronniers, ni grenadiers, quoique d'autres relations en parlent. Le *szouldih* surpasse tous les arbres en élévation et en grosseur. Son fruit ne peut servir à la nourriture, mais on en tire une huile employée comme remède. Règne végétal.

Le pays produit des grains, mais aucun des légumes

(1) Nouv. Mus. allemand, III, p. 386. (2) *Léon*, p. 658.

cultivés en Egypte. Le riz vient naturellement et en quantité après les pluies; « car il y pleut beaucoup, dit Abdallah, et les hommes en meurent souvent, ainsi que du » froid humide. » La canne à sucre n'y existe pas. La noix amère de *Ngoro*, peut-être la noix d'areca, vient de Kanem et d'Affauoh.

Animaux. Le Bournou possède tous les animaux domestiques de l'Egypte. Les forêts recèlent une quantité de singes. Abdallah assura à M. de Seetzen que souvent les femmes sont insultées et violées dans les forêts par ces animaux, et que, pour prévenir ce traitement brutal, elles ne vont jamais qu'en troupes lorsqu'elles ont à traverser un bois. Les nombreuses girafes broutent les feuilles et les rameaux des arbres. Les lions occupent les déserts. Le cuir des hippopotames sert à faire des fouets, et le suif à faire des chandelles : on fabrique aussi des bougies avec de la cire. Les cornes du *glembo*, qui paraît être le bouquetin, fournissent des trompettes guerrières. Les rivières fourmillent de crocodiles. Les plumes d'autruche font un article de commerce. Le *matzakweh*, appelé le roi des oiseaux à cause de la beauté incomparable de son plumage diapré; l'*adgunon*, plus grand que tous les autres oiseaux, l'autruche exceptée, qui toutefois le craint; enfin le *kmilodan*, quadrupède carnassier plus fort que le lion et le tigre, attendent tous l'examen et la critique des naturalistes.

Les sauterelles y volent par bandes nombreuses : il y en a deux espèces, dont l'une, grillée avec du beurre dans une marmite, sert d'aliment. Le miel sauvage se trouve abondamment dans des troncs d'arbres. La chique, *vena medinensis*, y est très-commune; elle paraît dans toutes les parties du corps.

Villes. Selon les habitans de Mobba, la capitale s'appelle *Akumbo*; elle se nomme aussi *Birni* dans l'idiome du pays. « On m'a toujours parlé du Caire, de ce grand Caire, » dit Abdallah dans son énergique langage; mais c'est » une bagatelle (*harra*) en comparaison de Bournou. » Il

assura « qu'un jour ne suffisait pas pour la parcourir d'un » bout à l'autre. Si un enfant s'égare dans la ville, il a » perdu ses parens à jamais, car il est impossible de les » retrouver. » D'autres témoignages confirment jusqu'à un certain point cette description. Les Tripolitains conviennent que *Bornou* ou *Barni*, composée de dix mille maisons, surpasse de beaucoup la capitale de leur patrie (1). Bournou a un grand nombre de portes et de gros murs bâtis de pierre et de glaise, et munis de gradins dans l'intérieur. Les mosquées sont surmontées de tours fort élevées. Les habitations des grands et des riches sont très-solidement bâties de pierre, et dans le même genre que les maisons du Caire, mais plus hautes. La grande mosquée renferme la principale école, qu'Abdallah comparait à l'académie dans la mosquée d'El-Ashar au Caire; qu'on y trouve, outre le Koran, plusieurs ouvrages scientifiques à l'usage des nombreux écoliers qui apprennent à lire, à écrire et à calculer. Le papier nécessaire est tiré de l'Egypte, de Tripoli et de Tunis. Les étudians y sont entretenus aux frais du sultan.

La dynastie régnante était, du tems de Léon l'Africain, de la tribu arabe ou berbère de Berdoa. Il paraît que la même famille y domine encore; car « le sultan, selon » Abdallah, n'est pas noir, mais d'un brun foncé. Jamais » il ne mange de pain, mais du riz, étant persuadé, en » vertu d'une ancienne prophétie, que l'usage du pain » amenerait sa mort. » Le gouvernement n'est héréditaire qu'en ligne masculine. Le sultan entretient quatre épouses légitimes, qui sont natives de Bournou, et une multitude d'esclaves femelles. Gouvernement.

Du tems de Léon, les Bournouais, vivant sans aucune religion positive, ou du moins sans culte, avaient leurs femmes et enfans en commun (2). Aujourd'hui, ils professent la religion mahométane, et la circoncision est Religion.

---

(1) *Niebuhr*, Nouv. Mus. all., p. 981, p. 1000. *Einsiedel*, chez *Cuhn*, III, p. 437. (2) *Léon*, p. 656.

de règle pour les deux sexes. Il y a cependant aussi des chrétiens libres qui observent quelques jours de fête; mais ils n'ont pas d'église. On n'y trouve point de juifs. Les Nègres et les esclaves abyssiniens y sont en nombre. On emploie un moyen très-efficace pour convertir ceux-ci à la religion mahométane; c'est de les frapper jusqu'à ce qu'ils apprennent à répéter: Il n'y a point de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Cette profession de foi termine l'affaire. Plusieurs esclaves nègres, amenés du pays de *Banda*, ont les dents fort pointues; les plaies de leur morsure guérissent difficilement; aussi leurs maîtres ont soin de les émousser avec la lime.

Européens à Bournou.

M. de Seetzen ne fut pas médiocrement surpris d'apprendre que le sultan de Bournou avait plusieurs esclaves français, dont quelques-uns conservent même leur costume européen; ils lui ont établi une fonderie de canons de bronze, dont il se sert dans ses guerres avec les Nègres païens au sud de l'empire. On est presque tenté de concevoir le soupçon que ce sultan suit, à l'égard des voyageurs européens, la politique du gouvernement de Habesch, qui, comme l'on sait, ne leur permet que difficilement le retour dans leur patrie; circonstance qui pourrait ranimer l'espérance de revoir M. Hornemann.

Commerce.

Le commerce de Bournou est très-actif, et on y voit constamment une multitude de négocians étrangers: les principales affaires se font par les Tunisiens; mais les Tripolitains, les Egyptiens, les Fezzanais et les Nègres d'Affanoh y apportent aussi beaucoup de marchandises. On fabrique à Bournou des bagues ou anneaux d'or, d'argent et de cuivre jaune; des aiguilles, des couvertures de lit et des étoffes. Il y a aussi des graveurs en pierres fines et en cachets.

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

Suite de la DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Tableau général des Mœurs et des Usages des Peuples de la Nigritie, de la Sénégambie et de la Guinée.*

LES nombreuses nations nègres au nord de l'équateur, dont nous venons de parcourir les contrées autant que nous l'a permis l'état actuel des connaissances, présentent dans l'ensemble de leurs mœurs un vaste sujet aux méditations de l'historien.

La nature du sol perpétue chez toutes ces nations l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées au nègre. Vingt jours de travail par an lui suffisent, dans la plupart des contrées, pour assurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames et de manioc, nécessaire à son frugal repas. Le goût peu délicat du nègre ne le laisse jamais sans ressource. La chair d'éléphant, même lorsqu'elle est déjà remplie de vermine, ne repousse pas son robuste appétit (1). Il aime les œufs du crocodile, et même sa chair musquée. Les singes servent généralement à la nourriture (2). On ne dédaigne ni les chiens morts, ni les poissons gâtés. Un rôti de chien figure même aux grands festins comme un mets exquis. Mais le nègre refuse la salade pour ne pas ressembler, dit-il, aux animaux herbivores (3). La préparation des bouillies épaisses, succulentes et fortement assaisonnées qui composent sa cuisine, n'exige que peu de soin. Un art facile lui donne le vin de palmier ou de bananier, et la bière de millet, qui forment sa boisson ordinaire. L'Europe fournit aux nègres maritimes ces funestes eaux-de-vie qui les font passer de l'ivresse à l'esclavage. Le soin de s'habiller ne tourmente pas davantage ces peuples; le

Alimens et boissons.

(1) *Muller*, Descript. de Fetu, p. 163. (2) *Labat*, III, p. 302. *Atkins*, p. 7, p. 152. *Moore*, p. 77. (3) *Isert*, p. 209.

Vêtemens. coton vient sans culture à leurs pieds ; les femmes en tirent la quantité d'étoffes nécessaires pour la famille, et les teignent dans le suc de l'indigo, production également indigène. Habitation. La cabane du nègre ne lui coûte guère plus de soin : quelques troncs d'arbres à peine dégrossis, quelques branches dépouillées de leur écorce, un peu de paille ou quelques feuilles de palmiers, voilà ses matériaux ; les réunir en forme de quille, voilà son art. Le climat, la violence des pluies annuelles, lui prescrivent cette simple architecture. Ce n'est que sur la Côte-d'Or ou sur les bords du Niger, que l'exemple des Européens et des Maures a démontré au nègre qu'un toit aplati, mais solide, peut résister à la pluie.

Villes. Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables. Point d'édifice public, même chez les tribus qui vivent sous une sorte de gouvernement républicain ; tout au plus elles possèdent une grande case ouverte de toutes parts et nommée *bourrie*, qui sert aux délibérations publiques désignées sous le nom portugais corrompu de *palaver* (1). Palais des princes. Les palais des princes ne se distinguent que par le grand nombre de cases qui les composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses ; les riches étalent quelques armes à feu : les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes, de mâchoires humaines, ont de la vaisselle et des tapis de fabrique européenne. Mais ces monarques, dont la pompe distinctive consiste à marcher en pantoufle à l'ombre d'un parasol, ont quelquefois pour trône un morceau d'or massif.

Défaut d'industrie. Un trait qui, selon la juste remarque de M. Isert, fait ressortir l'indolence du nègre, c'est de ne pas avoir apprivoisé l'éléphant, animal si commun en Afrique, et si susceptible de devenir l'utile et l'intelligent auxiliaire de l'homme. Les seuls habitans de *Begombah*, pays inconnu de l'intérieur de la Guinée, passent pour avoir

(1) *Isert*, p. 77. *Rœmer*, p. 179.

essayé d'employer l'éléphant. Le nègre, en général, n'est pas un chasseur hardi ; il ne fait pas sentir son empire aux nombreux animaux sauvages qui partagent avec lui sa fertile contrée. Il est bien plus actif, plus adroit et plus heureux dans la pêche ; à la nage ou à la rame, il brave les flots irrités, et ramène ses filets chargés d'un immense butin : mais il retombe aussitôt dans sa paresse, et l'abondance même de cette ressource est un obstacle au développement de son talent naturel pour l'industrie (1). Ce talent se montre dans la fabrication des étoffes, des couvertures, des voiles pour les bateaux, des poteries, des pipes à fumer et des ustensiles en bois ; fabrication générale parmi ces peuples : on assure même qu'à Bambarra, à Tombouctou, à Bournou, l'art du tisserand est porté à un certain degré de perfection. Le talent industriel des nègres se fait encore remarquer dans l'adresse de leurs forgerons et orfèvres, qui, avec un petit nombre d'instrumens grossiers, fabriquent des épées, des haches, des couteaux, des tresses d'or et nombre d'autres objets. Ils savent donner à l'acier une bonne trempe (2), et réduire le fil d'or à une extrême finesse (3). Les habitans d'Ouidah taillent les pierres gemmes (4).

Habileté dans la pêche.

Manufactures.

Toute cette industrie reste à la vérité circonscrite par le peu d'étendue des besoins, et le meilleur artisan nègre ne s'avise jamais de travailler plus qu'il ne faut pour gagner sa subsistance journalière. Etrangers à nos sentimens d'avarice ou d'ambition, les Africains regardent la vie comme un court moment dont il faut jouir le plus possible. Ils n'attendent que le coucher du soleil pour se livrer à la danse toute la nuit ; les rauques sons de la trompette d'ivoire et les roulemens du tambour continuent à se mêler aux accords de diverses espèces de guitares et de lyres ; jeunes et vieux, tous prennent part au

Amusemens. Danses.

(1) *Labat*, II, p. 334. *Isert*, p. 71, p. 206. *Adanson*, etc., etc. (2) *Labat*, II, p. 304. (3) *Muller*, p. 274. (4) *Isert*, p. 177.

divertissement. Les chants et les concerts d'un village répondent à ceux d'un autre. Ce tableau pastoral n'étonnera pas ceux qui ont lu les poésies écrites en anglais par plusieurs nègres affranchis; poésies qui ne manquent ni de sentiment, ni d'imagination. Le jeu exerce cependant sur l'Africain des charmes plus puissans encore que la danse; mais les ingénieuses combinaisons de l'*ouri*, plus variées que celles de notre jeu de dames, n'intéressent ici que les femmes, tandis que les hommes recherchent les agitations du plus aveugle jeu de hasard, avec autant de fureur que nos jeunes gens.

Jeux.

Constitution physique.

Les nègres, quelles que soient les variétés de leur teint et de leur conformation, ont rarement des infirmités; une vie simple, l'exercice, la transpiration, entretiennent leur santé; d'ailleurs, les enfans nés avec quelque défaut de conformation sont mis à mort, du moins chez quelques nations (1). Les nègres ne paraissent pas avoir hérité du privilége des anciens Macrobiens; la durée de leur vie n'égale pas même la nôtre, du moins dans la Sénégambie et à Sierra-Léone (2). Les exemples de longévité, assez fréquens parmi les nègres transportés aux colonies (3), appartiennent sans doute à quelques tribus mieux partagées de la nature. Les fièvres, la diarrhée, la petite-vérole, la lèpre et une variété de la syphilis, nommée le *pian* et le ver de Guinée, sont les fléaux les plus communs de la vie du nègre.

Maladies.

Virilité.

La barbe des nègres, peu abondante, prend le caractère laineux de leurs cheveux. Malgré ce signe apparent d'une virilité peu prononcée, ils ont l'avantage dans l'amour physique sur toutes les races humaines : nulle part aussi la polygamie n'est poussée plus loin.

Dents pointues.

Il y a des nations qui se rendent les dents pointues en les limant; mais Isert affirme avoir vu des nègres

(1) *Muller*, Descript. de Fetu, p. 184. (2) *Adanson*, *Bosmann*, *Curry*, Observations on the windward coart. (3) *Oldendorp*, p. 407. *Muller*, p. 280.

qui avaient les dents de devant naturellement pointues. Quelques-uns d'eux se vantent d'être anthropophages, et en donnent la preuve en arrachant un lambeau de chair du bras de leurs camarades (1).

L'usage des incisions dans la peau règne avec des nuances chez toutes les nations nègres qui ont conservé leur caractère primitif. Les *Mandingos* ont des entailles verticales sur toute la figure (2). On retrouve le même genre de marque chez les *Akras*, les *Ouatiés*, les *Tambous*, les *Mokkos*, les *Eyéos*, nations de la Guinée (3), et chez les habitans de Bournou, de Darfour et de Mobba (4); mais la place et le nombre des entailles varient : dans le Darfour, c'est le visage et le dos qu'on marque; à Mobba, c'est la nuque. Les Mokkos ont l'estomac couvert d'un dessin de feuillages. Chez les Kallabaris, les entailles sur le front sont horizontales. Les *Sokkos* marquent leur front de deux traits croisées. Chez les *Sabalous*, les incisions courbes et croisés couvrent les joues et même tout le corps (5). Les *Mangréés* se font sous les yeux une marque semblable à un *V* renversé. Il y a des tribus vers Sierra-Léone qui savent produire dans la peau des enflures qui imitent les bas-reliefs (6). Incisions dans la peau.

La circoncision, détestée par les Foulahs, consacrée par la religion chez les Mandingos qui l'étendent même aux femmes (7), est admise parmi des nations nègres idolâtres, tels que les Akras sur la Côte-d'Or, les Dahomeys, les Mokkos, les Ouatiés, les Kalabaris, les Ibbos (8). Dans le Benin, on raccourcit chez l'autre sexe une partie superflue, tandis que chez les Dahomeys on se donne de la peine pour produire le dégoûtant allongement qui distingue les Hottentotes (9). Circoncision.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre,

(1) *Isert*, p. 196. *Rœmer*, p. 18. (2) *Schott*, dans *Forster* et *Sprengel*, Beytræge, I, 56. (3) *Oldendorp*, I, p. 291. (4) *Annales des Voyages*, XXI, p. 184. (5) *Isert*, p. 233. *Oldendorp*, l. c. (6) *Matthews*, p. 118. (7) *Labat*, IV, p. 350. (8) *Oldendorp*, I, 297. (9) *Dalzel*, Hist. of Dahomey, p. 91.

Superstition devient son *fétiche*, son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arête de poisson, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouidah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres; des jeunes filles lui sont consacrées; elles lui offrent l'hommage de leurs danses lascives; mais les prêtres remplacent au reste le divin époux. Chaque nouveau roi vient apporter au serpent de riches offrandes (1). Dans le Benin, un lézard est l'objet du culte public : au Dahomey, c'est un léopard. Aux environs du cap Mesuado, les offrandes se dédient à une divinité plus bienfaisante, au soleil (2). Quelques nègres donnent à leurs fétiches une figure approchante de l'humaine. Ils paraissent généralement admettre un bon et un mauvais principe (3).

Culte des serpens.

Funérailles. Dans leurs funérailles, accompagnées de beaucoup de cris et de chants, il règne un usage superstitieux très-singulier; ceux qui portent le corps, demandent au défunt s'il a été empoisonné ou ensorcelé, et prétendent recevoir la réponse au moyen d'un mouvement de la bière, provoqué sans doute par le plus audacieux jongleur parmi eux. Malheur au prétendu sorcier que le mort accuse! il est vendu comme esclave. Les enterremens des princes occasionnent des scènes encore plus déplorables. Le sang d'un grand nombre de victimes humaines est versé sur la tombe royale. Cet usage règne chez les Aminas, les Dahomeys, les Beninois et les Ibbos, peut-être plus loin encore (4).

Gouvernement. Le despotisme cependant n'est pas le seul, ni même le principal malheur de l'Afrique. Les Etats de Benin et de Dahomey, ceux des Yolofs et des Foulahs, sous des rois presque absolus, jouissent du moins de la tranquillité intérieure. A Bambouc, aux environs de Sierra-Léone,

(1) *Des Marchais*, II, p. 180. *Oldendorp*, p. 328. (2) *Des Marchais*, I, p. 118. (3) *Muller*, p. 44. *Rœmer*, p. 42. (4) *Oldendorp*.

et sur la Côte-d'Or, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un monarque électif, des aristocraties turbulentes et désastreuses. L'autorité de chacun s'accroissant en raison de la quantité d'or et du nombre d'esclaves qu'il possède, les *cabossiers* cherchent à l'envi à s'enrichir en dévastant les villages de leurs rivaux. De là, ces éternelles petites guerres qui désolent presque toutes les contrées nègres, et qui n'ont pour but que l'enlèvement de quelques malheureux qu'on vend aux Européens. Les lois, conservées de mémoire, punissent avec sévérité **Lois civiles.** tous les désordres, mais leur exécution est précaire dans un état anarchique; et les chefs absolus en abusent cruellement pour avoir beaucoup d'esclaves à vendre. Généralement, le moindre vol est puni de cette manière. Les simples particuliers qui réclament une créance, ont au contraire beaucoup de peine à se faire rembourser. Des avocats, très-bavards et très-intrigans, déploient un **Hommes de loi.** art étonnant devant les *palavers* ou assemblées judiciaires. Mais un négociant qui ne peut obtenir justice, se paye souvent lui-même en faisant enlever et vendre, comme esclaves, les enfans ou les parens du débiteur infidèle (1).

Il serait heureux pour l'Afrique de voir les grands em- **Absence des grands empires.** pires de Bournou, de Houssa, de Bambarra, se consolider et devenir les foyers d'une civilisation au moins asiatique. Malheureusement l'état de ces pays paraît avoir peu de stabilité. Les changemens de la capitale de Bournou, qui ont causé tant d'incertitudes aux géographes, viennent probablement de ce que parmi un grand nombre de sultans héréditaires, dont chacun est maître d'une province, tantôt l'un et tantôt l'autre arrive, par droit d'élection ou par droit de conquête, à l'exercice du suprême pouvoir. Deux causes particulières empêchent la Nigritie d'arriver à une assiette stable; c'est d'abord le voisinage des Maures, peuple remuant, peuple adonné au brigandage, peu ca-

(1) *Isert*, p. 221. *Oldendorp*, p. 304. *Matthews*, p. 81.

pable de fonder ou de conserver un empire (1) ; ensuite le grand nombre de tribus nomades arabes qui, dans leur pauvreté pastorale, bravent même l'autorité des puissans monarques de Bournou (2).

Fête barbare des princes.

L'orgueil des petits despotes de l'Afrique égale leur barbare et dégoûtante férocité. Nous avons frémi en les voyant s'asseoir sur un trône d'or, au milieu de crânes humains ; nous sourirons en écoutant le pompeux discours de ces princes, dont les plus grandes armées ne s'élèvent que rarement à une dizaine de milliers d'hommes.

Portrait d'Opoccou.

Les Danois ont tracé le portrait du roi des Assiauthés, nommé *Opoccou*. Ce monarque s'asseyait sur un trône d'or massif, à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient également en or. Son corps, excessivement maigre, et d'une longueur démesurée, était enduit de suif sur lequel on avait jeté une couche de poudre d'or. Un chapeau européen à large galon d'or couvrait sa tête ; une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs, et depuis le cou jusqu'aux pieds, les cornalines, les agates et les lapis-lazuli s'enlaçaient en bracelets et en chaînes ; ses pieds reposaient dans un bassin d'or. Les grands de son royaume étaient couchés par terre, la tête couverte de poussière : une centaine de plaignans et d'accusés étaient dans la même posture ; derrière eux, vingt bourreaux, le sabre nu à la main, attendaient le signal du roi, qui ordinairement terminait les procès en faisant décapiter l'une et l'autre partie. L'envoyé Danois ayant passé à côté de plusieurs têtes sanglantes, récemment abattues, s'approcha du trône. Le *très-haut*, le *flamboyant* lui adressa les questions les plus gracieuses. « Je » voudrais bien te garder quelques semaines, afin de » te donner une idée complète de ma grandeur. As-tu » jamais rien vu de semblable? — Non, seigneur roi, » ton pareil n'est pas dans le monde. — Tu as raison ;

(1) Descript. du Tombouctou, dans les *Annales des Voyages*. (2) Description de Bournou, dans les *Annales des Voyages*.

» Dieu, dans le ciel, ne me surpasse que de très-peu. » Le roi but de la bière anglaise dans une bouteille qu'il remit immédiatement au Danois : celui-ci n'en but que peu, et s'excusa en disant que la boisson l'enivrerait. « Ce n'est pas la bière qui t'enivre, reprit Opoccou, » c'est l'éclat de mon visage ; il plonge l'univers dans » l'ivresse. » — Ce même roi vainquit le vaillant prince *Oursoué*, chef des Akims, qui se donna lui-même la mort. Il se fit apporter sa tête, l'orna de bracelets d'or, et lui adressa, en présence de ses généraux, le discours suivant : « Le voici donc par terre, ce grand » homme qui n'avait d'égal que Dieu et moi ! Il était » certainement le troisième. O mon frère Oursoué, » pourquoi n'as-tu pas voulu te reconnaître inférieur à » moi ? Mais tu espérais trouver une occasion de me » tuer ; tu pensais qu'il ne devait y avoir qu'un seul » grand personnage dans le monde : ton sentiment n'était » pas blâmable, tous les grands rois doivent le par- » tager (1). »

Les actions féroces de ces petits tyrans ne révoltent pas un peuple aussi sanguinaire qu'eux, et qui, même après leur mort, s'empresse d'assouvir la soif de sang humain dont leurs royales ombres sont censées être dévorées. Les Akims immolèrent sur le tombeau du roi *Freempoung* ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, son premier ministre et trois cent trente-six de ses femmes. Toutes ces victimes furent enterrées vivantes après qu'on leur eut brisé les os. Le peuple, pendant plusieurs jours, exécuta des danses accompagnées de chants solennels autour du tombeau où ces infortunés éprouvaient une lente et horrible agonie. Enterrement d'un roi.

Ces traits peuvent faire penser que l'ami des hommes, en condamnant le commerce des nègres, ne doit pas donner pour principal motif de son improbation la funeste influence de ce trafic sur la prospérité des Africains. Il ne peut guère y avoir de bonheur public ni par-

(1) *Ræmer*, Relat. de la Côte d'Or.

Esclavage. ticulier dans une partie du monde où règnent des lois et des mœurs aussi barbares. Les deux tiers de la population nègre vivent déjà chez eux dans un état d'esclavage héréditaire, ou peuvent du moins y être réduits d'un instant à l'autre par le moindre mot de leurs despotes. Peu importe à la majeure partie de ces infortunés quelle contrée ils arrosent de leur sueur et de leurs larmes.

Commerce d'esclaves. Il est vrai que l'aspect de tant d'individus vendus avec une apparence de droit, provoque, de la part des marchands d'esclaves, quelques tentatives pour s'emparer d'hommes libres. On en cite d'affreux exemples. Un de ces marchands, connu sous le nom anglais de *Ben-Johnson*, avait ravi une jeune fille libre, et venait de la vendre à un capitaine anglais. Il s'en retourne avec le prix de son crime; mais près du rivage, d'autres nègres, apostés par le prince ou les chefs du village, l'attaquent, le lient, et, en criant *au voleur,* le ramènent au vaisseau et l'offrent en vente. Ben-Johnson eut beau invoquer l'amitié du négrier européen, et lui rappeler qu'il était un homme libre et son plus habile fournisseur d'esclaves : « C'est égal, répondit l'insensible Anglais, » puisque ces hommes te vendent, je t'achète; » et aussitôt il lui fit mettre les fers. D'autres fois une horrible avidité fait oublier tous les liens du sang. On a vu des mères vendre leurs enfans en bas-âge pour quelques boisseaux de riz. Un Africain, robuste et jeune, amenait un jour son fils adolescent pour le vendre aux Européens; celui-ci, plus rusé et plus instruit dans la langue des étrangers, leur démontra que son père, par sa vigueur et sa taille, valait mieux que lui, et les détermina à le garder à sa place, quoiqu'il ne cessât de crier « qu'un » fils n'a pas le droit de vendre son père. »

Il est impossible de nier que ces forfaits ne doivent leur origine à l'infâme trafic des nègres. La circonstance la plus funeste, c'est que, pour s'emparer d'une centaine d'hommes, les princes africains en immolent souvent un millier; car, lorsque ces despotes ne trouvent

pas des individus qu'ils puissent condamner à être vendus, ils font donner régulièrement la chasse aux habitans d'un village entier comme à une troupe de bêtes fauves ; les uns résistent les armes à la main, les autres se sauvent dans les forêts, dans les antres des lions et des panthères, moins impitoyables que leurs compatriotes. Plusieurs contrées ont été dépeuplées par suite de ces atrocités.

Mais, dans les mémorables discussions que la traite des nègres a fait naître parmi les hommes d'état de l'Europe, les principaux motifs qui ont provoqué l'abolition de ce commerce sont étrangers au sort malheureux des Africains. Tandis que les Wilberforce invoquaient l'autorité de la religion chrétienne et les sentimens de la douce pitié, les Pitt, les Fox, dans le sénat britannique, les Bernstorf, les Schimmelmann, dans le conseil danois, décidaient cette grande question d'après des considérations de haute politique. Le premier de leurs argumens était tiré du dangereux effet que ce commerce avait sur le caractère moral de nos navigateurs. La nécessité d'entasser à bord d'un seul batiment plusieurs centaines d'esclaves, y produisait trop souvent des scènes plus horribles que celles qu'on vient de décrire. Assiégé par des fièvres pestilentielles, par la famine et la mort, le vaisseau négrier devient en même tems un hôpital, une prison, une école d'inhumanité et de crimes. Plus de la moitie des noirs qui composent la cargaison se donne la mort ou périt de maladie ; quelquefois le capitaine, réduit à la disette, les jette vivans dans la mer pour sauver au moins la vie des Européens. Les marins employés dans ce commerce prennent un caractère féroce, et souillent même le sol européen de crimes dignes de l'Afrique. Un seul trait donne la mesure de leur humeur indomptable. Le capitaine Landolphe, Français, avait formé à *Ouaré* un bel établissement semblable à celui de Sierra-Léone, et destiné à introduire la culture du sucre dans cette partie de l'Afrique. Trois marchands négriers de Liverpool,

Abolition de la traite.

Maux qui accompagnent ce commerce.

s'enflamment de rage à l'idée de voir la philautrhopie et le commerce français s'établir sur une côte où l'on ne connaissait jusqu'alors que leur affreux trafic ; ils arment en pleine paix (1) une petite escadre, surprennent la colonie française, incendient les maisons, pillent les riches magasins, et massacrent les nègres-cultivateurs. M. Landolphe échappa seul aux poursuites de ces assassins.

Son effet sur la population.

L'autre motif contre la traite des nègres est tiré de la grande mortalité qui règne parmi les esclaves apportés à si grands frais dans nos colonies. On a calculé que dans vingt ans toute la population nègre de l'Amérique est renouvelée, puisque la diminution ordinaire est de cinq pour cent par année. En suivant cette donnée, et en admettant qu'il existe dans les deux Amériques trois millions de nègres, on peut trouver à peu près la quantité de nègres qu'on a tirés de l'Afrique. Prenons un siècle comme l'espace qu'a duré cette exportation. La masse des nègres américains a dû se renouveler cinq fois. Donc il a dû arriver quinze millions d'Africains sur les rivages américains ; mais il en a au moins péri autant dans le passage. L'Afrique a donc perdu trente millions d'habitans. Une aussi forte diminution d'hommes en a dû faire hausser le prix, et comme bientôt les bénéfices de ce commerce seraient devenus nuls, il est cessé de lui-même. Mais une semblable cessation, dont la politique législative n'aurait pas prévenu les suites, eût véritablement pu entraîner la ruine des colonies. L'abolition légale, graduée et sagement modifiée de ce commerce, n'a, au contraire, produit aucune secousse dans les îles britanniques et danoises. Une meilleure police introduite dans l'administration des plantations assure aux colonies la multiplication d'une race de nègres indigènes, seule base solide de ces établissemens jusqu'ici précaires.

Tel a été le résultat des délibérations calmes et lentes qui, chez la plupart des nations, ont amené l'abolition du

(1) Vers le milieu de l'an 1792.

commerce des esclaves.—Dans cet exposé historique d'une révolution si importante pour l'état futur de l'Afrique, nous avons parlé d'après la supposition que les îles d'Amérique doivent continuer à fournir seules ces précieuses productions de la zone torride dont le luxe a fait des besoins. Mais qui a pu lire le tableau physique et moral de l'Afrique septentrionale que nous venons d'achever, sans penser que cette partie du monde peut devenir elle-même, pour une nation active et éclairée, la plus belle, la plus vaste et la plus avantageuse de toutes les colonies ? Colonisation de l'Afrique.

La race nègre, même en la supposant réellement inférieure en intelligence aux Européens, aux Arabes, aux Hindous, possède néanmoins les facultés nécessaires pour apprécier et pour s'approprier nos lois et nos institutions. Malgré l'horrible peinture que nous venons de tracer de l'état actuel de l'Afrique, le nègre n'est étranger à aucun des sentimens qui honorent et qui élèvent la nature humaine. Si l'on voit quelquefois les parens vendre leurs enfans, généralement les liens de la tendresse domestique sont aussi fortement serrés qu'ils peuvent l'être où la polygamie est permise. « Frappez-moi, mais ne dites » pas de mal de ma mère ! » est un propos habituel parmi les nègres. Un gouverneur danois, sur la Côte-d'Or, accorda la liberté à un adolescent nègre qui voulait se vendre pour affranchir son père. L'amitié a eu ses héros dans la Guinée comme dans la patrie de Pylade. On a vu des traits d'une reconnaissance généreuse. Récemment, un nègre français, devenu un riche négociant, a donné une pension alimentaire à son ancien maître qui était tombé dans la misère. Il est des colons qui, semblables aux anciens patriarches de l'Orient, vivent au milieu d'une peuplade d'esclaves comme au sein d'une famille unie par un attachement inviolable. Le plus beau trait dans le caractère du nègre, c'est cette héroïque fidélité envers un maître juste, et même envers un maître sévère, dont on a cité de nombreux exemples; le suivant est un des plus authentiques. *Quagié*, nègre ins- Dispositions des nègres pour la civilisation.

pecteur, avait joui de toute la confiance de son premier maître, qui, en mourant, le recommanda à son fils et successeur : ayant été élevé avec celui-ci, il pouvait espérer la continuation de la même faveur ; cependant il encourut une disgrace momentanée ; le jeune maître, sévère et violent, le menaça, pour la première fois dans sa vie, d'une punition déshonorante. *Quagié* se cache dans l'intention de faire demander son pardon. Pour son malheur, le maître, en se promenant, découvre le même jour sa retraite ; jeune et vigoureux, il s'élance sur l'esclave et le maltraite cruellement Entraîné de son côté par un premier mouvement, le robuste nègre saisit l'Européen, l'abat sous lui, et tirant de sa ceinture un large couteau : *Massa* (1), dit-il, j'ai été le compagnon de votre enfance, je vous chéris plus que moi-même ; je vous jure que je suis innocent ; mais eussé-je même été coupable, j'aurais du pouvoir compter sur votre indulgence ; cependant vous m'avez condamné sans m'entendre ; vous voulez me livrer à une peine déshonorante. Non, non ! je m'y soustrairai. A ces mots, il plonge le couteau dans son propre cœur, et tombe, baigné dans son sang, sur son maître, qui, trop tard, lui offrait le pardon.

Trait mémorable d'un nègre.

Ne désespérons donc point de voir un jour le germe de la civilisation se développer chez les nations africaines.

(1) *Monsieur*, dans le patois des nègres.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Quatrième Volume.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. — *Description générale physique de l'*INDE *ou l'*INDOSTAN (Hindoustan *ou* Indoustan).

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. — *Description Géographique spéciale du Sindhistân et du Ganghistan, ou des Contrées situées sur l'Indus et le Gange.*

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. — *Description spéciale du Décan, ou de la Péninsule en-deçà du Gange.*

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. *Description spéciale de l'Ile de Ceylan et des Iles Maldives et Laquedives.*

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. *Tableau Historique et Moral de l'Inde.*

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'ASIE. *Description générale de l'Inde extérieure ou de l'Indo-Chine. Description spéciale de l'Empire des Braghmans ou Birmans.*

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME. — DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE, *nouvelle Partie du Monde, comprenant les Terres situées dans le Grand Océan, entre l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. — Considérations générales.*

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE. — *Description spéciale des îles de la Sonde ou de Sumâtra, Java et Bornéo.*

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'OCEANIQUE. *Description des îles Philippines et Moluques.*

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'OCEANIQUE. *Description de la Nouvelle-Hollande et des Iles attenantes.*

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'OCÉANIQUE. *Description de la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, et les Iles adjacentes, jusques et y compris la Nouvelle-Guinée.*

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME. — *Suite et fin de la* DESCRIPION DE L'OCÉANIQUE. — *Description de l'Océanique orientale ou de la Polynésie.*

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description générale physique de* L'EGYPTE.

LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME. — *Suite de la* Description de l'Afrique. — *Description générale de la Barbarie ou de la Région du Mont Atlas et de celle du Grand Désert ou de Sahara.*

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. *Description spéciale des Etats Barbaresques et du Grand Désert.*

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME. — *Suite de la* Description de l'Afrique. *Description de la Sénégambie et de la Guinée.*

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Recherches sur le Cours du Niger. Quelques Détails sur la Nigritie ou la Région centrale de l'Afrique septentrionale.*

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME. — *Suite de la* DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. — *Tableau général des Mœurs et des Usages des Peuples de la Nigritie, de la Sénégambie et de la Guinée.*

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

ERRATA.

Page 332, ligne 16, l'autorité des deux découvertes, *lisez* l'antériorité de ces découvertes.

Page 473, *note* 3, Κλεοπατρίειχ, *lisez* Κλεοπατριδα.

Ibid. πδιωρυν, *lisez* διορυγι.

Page 475, ligne 17, il aura porté cette même distance, *lisez* il l'aura porté à cette même distance.

Page 515, à la fin de la note, *ajoutez ces mots :* et l'*Itinéraire de l'Egypte*, que nous promet M. Walckenaer, travail dont le monde savant attend avec intérêt la publication.

Page 633, *note* 2, εκτεοπ, *lisez* εκτροπη.





